

H

23 7000

~~7-12 63~~



Universitas
BIBLIOTHECA

francas
7. 5. 79-

coll. spec.

PN
541
.B3
1725
v. 8/1

coll. spec.

~~M. de la Harpe~~ D'Orléans

JUGEMENS

D E S

S A V A N S,

S U R L E S

A U T E U R S

Qui ont traité de la Rhétorique,
AVEC UN PRECIS DE LA DOCTRINE

DE CES AUTEURS.

*Par M. GIBERT ancien Recteur de l'Université &
Professeur de Rhétorique au Collège de Mazarin.*

T O M E H U I T I E M E.

P R E M I E R E P A R T I E

SAVANNAH

NUMBER

AUTHOR

OF THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF GEORGIA

AT

ATLANTA



P R É F A C E.

RIEN n'est plus nécessaire à l'homme que la raison ; rien aussi ne lui est plus avantageux après elle que la parole. La première, parvenue à un certain point d'excellence, est ce qu'on appelle Sagesse ; la seconde, arrivée à un degré éminent de perfection, est ce qu'on nomme Eloquence. La liaison est grande entre elles. Il est rare qu'un homme qui pense bien, ne puisse pas s'exprimer avec dignité ; & que celui qui s'exprime noblement, ne pense pas en même tems avec justesse. Il n'est pourtant pas impossible de rencontrer ces deux talens l'un sans l'autre (1). En ce cas, la raison

* 2

est

1 Fieri potest ut rectè quis sentiat, & id quod sentit, politè eloqui non possit. Cic. I. *Insc. Quæst. n. 6.*

est préférable (1) à la parole. Mais il faut convenir, selon la remarque d'un grand Maître, que si l'Eloquence sans la sagesse est une source de maux, la Sagesse sans l'Eloquence ne produit pas de grands biens (2).

C'est aussi par cette considération que l'amour même de la Sagesse a fait cultiver l'Art de bien parler; que ceux qui s'y sont rendus habiles, ont pris plaisir à communiquer & à répandre leurs lumières; que les autres se sont empressez d'en profiter; que cette ardeur a multiplié les Maîtres & les Disciples de l'Eloquence; que tous les Livres sont pleins de préceptes de Rhétorique, & que jamais on n'a tant écrit d'aucun Art, que de celui de persuader.

Au milieu des Ouvrages qui ont été faits sur cette matiere, & de ceux qui se feront encore, celui-ci peut être considéré ou comme un Sommaire des premiers, ou comme des Memoires pour les seconds. C'est néanmoins

1 Malo indifertam prudentiam, quàm stultam loquacitatem. *Cic. 3. de Orat. 140.*

2 Sapientiam sine eloquentiâ parum professe

néanmoins le fondement d'un plus grand Ouvrage que je médite; c'est par cette partie que j'ai dû le commencer.

J'ai entrepris sur les Orateurs ce que Monsieur Baillet a exécuté sur les Poètes: mon dessein est de rapporter les jugemens qu'on en a faits; & comme il a commencé par les Auteurs qui ont traité de l'Art poétique, je commence de même par ceux qui ont traité des préceptes de l'Eloquence, parce qu'on ne peut juger ni des Orateurs, ni des Poètes, que par les regles de leur Art.

La beauté du sujet, jointe à son utilité, m'a porté à ce travail. J'ai considéré d'ailleurs que Monsieur Baillet ayant eu dessein de recueillir les jugemens des Savans sur toutes sortes d'Auteurs, son projet ne devoit pas demeurer imparfait. Je me suis flatté que mon entreprise exciteroit les Théologiens, les Philosophes, les Jurisconsultes, les Historiens & autres, à se charger, chacun dans son

* 3

res-

desse Civitatibus; Eloquentiam verò sine sapientiâ nimium obesse plerumque, prodesse numquam. *Cic. l. 1. de Invent. n. 1.*

ressort, de la partie de cet important travail qui lui conviendrait; de même que dans ma profession je me charge des Rhétoriciens & des Orateurs, sans m'exclure néanmoins de traiter quelque'une des autres parties que j'ai nommées, si je viens heureusement à bout de celle-ci, que j'ai choisie d'abord, parce qu'elle ne me tire point de ma sphère, & ne me détourne point de ma principale occupation. Par cette raison, je ne me suis point arrêté à ce qui, dans le plan de Monsieur Baillet, reste à faire sur les Poètes. Il s'agissoit de parler des Romains, qui sont des Poëmes en prose; & il n'y avoit pas moins d'honneur à acquérir dans cette partie que dans les autres, mais elle me convenoit moins que celle-ci.

On n'aime point d'ordinaire à travailler sur le plan d'un autre, dans la pensée qu'il y a plus d'honneur à choisir son sujet, & à faire son plan soi-même, que de bâtir en quelque sorte sur le fond d'autrui: mais l'utilité publique doit l'emporter sur cette délicatesse; & d'ailleurs Monsieur Baillet ne fournit que le sujet des parties qu'il n'a point traitées, & rien n'em-

n'empêche d'ajouter quelque chose à son plan, ainsi que je fais dans ce que je donne aujourd'hui sur les Maîtres de l'Eloquence.

Ce fameux Auteur s'étant proposé de ne rapporter que les jugemens d'autrui sur tous les Ecrivains dont il prétendoit parler, en a usé de la sorte dans la premiere partie à l'égard des Critiques, des Grammairiens, & des Traducteurs. Il en a usé de même dans la seconde à l'égard des Maîtres de l'Art poétique & des Poètes. De mon côté, je pourrai à son exemple n'en pas faire davantage sur les Orateurs; mais sur les Maîtres de l'Art oratoire, je me permettrai quelque chose de plus. J'ajouterai le précis de leur doctrine aux jugemens que je rapporterai; & au lieu que Monsieur Baillet a fait profession de ne rien avancer de lui-même, je hazarderai, en alléguant le sentiment d'autrui, de dire quelquefois le mien.

Quel moyen, en effet, de donner une pleine connoissance des Auteurs qui ont écrit d'un Art, & de faciliter le choix qu'on en doit faire pour les études, qui est la fin de

cet Ouvrage, si l'on ne donne quelque abrégé de leurs préceptes? Du moins doit-on avoüer que si le succès de mon travail répond au dessein que je me suis proposé, & au soin que j'ai pris de lire avec application les Auteurs dont je parle, je puis me flatter de donner par cette méthode un corps de Rhétorique, dont on me saura quelque gré.

C'est ce qu'Aristote avoit fait sur les Rhéteurs qui l'avoient précédé (1); & c'est dommage que le tems n'ait point épargné cet écrit, très-différent de la Rhétorique qui nous reste. Ce Philosophe y avoit recueilli les préceptes de tous les Maîtres avec tant d'art, de netteté & d'agrément, qu'on ne les cherchoit plus que dans son livre. C'étoit sans doute un effet de l'habileté & de l'esprit de l'Auteur. Je suis pourtant persuadé que la nature

1 Ac veteres quidem Scriptores artis usque à principe illo & inventore Tisia repetitos, unum in locum conduxit Aristoteles, & nominatim cujusque præcepta magnâ conquista curâ perspicuè conscripsit, ac enodata diligenter exposuit, ac tantùm inventoribus ipsis suavitate & brevitate dicendi præstitit, ut nemo illorum

ture des Ouvrages qu'il avoit abrégés, ne contribua pas peu à un si grand succès : j'ai peine à croire qu'aujourd'hui on pût déguster le Public de la lecture des Traitez de Rhétorique que les premiers Maîtres nous ont laissés. C'est donc assez pour moi d'ébaucher dans ce Recueil les vraies idées de cet Art, & de mettre mes lecteurs en état de lire les Originaux avec plus de profit & de plaisir.

Que si, non content de rapporter & la doctrine des Auteurs, & les jugemens qu'on en a faits, je m'ingère aussi d'en juger moi-même, c'est qu'il s'agit d'un Art que je professe, dont j'ai déjà écrit, & sur lequel, par conséquent, il ne me convient pas de me montrer irrésolu. J'ai dû prendre mon parti il y a long-temps pour instruire, puisque ce n'est pas instruire que douter.

* 5

Si

illorum præcepta ex ipsorum libris cognoscat; sed omnes, qui, quod illi præcipiant, velint intelligere, ad hunc quasi ad quendam multò commodiorem explicatorem convertantur. *Cic. de Inv. 2. n. 6.*

Aristotelis illum legi librum, in quo exposuit dicendi artes omnium superiorum. *Cicer. 2. de Orat. n. 160.*

Si quelqu'un néanmoins n'approuve pas cette liberté, je le prie de considérer qu'il n'est guères possible, quand on rencontre quelque chose de bon, de ne le pas approuver, aussi bien que de ne pas condamner ce que l'on trouve mauvais. On a fait sur cela de grandes plaintes de Monsieur Baillet: mais c'est qu'on a prétendu qu'il ne tenoit pas sa parole.

„ Vous avez promis, lui disoit-on,
 „ de ne point porter votre propre jugement, vous le faites néanmoins
 „ & très-souvent, & très-librement”.

On peut voir au commencement de la seconde Partie, ce qu'il a répondu à ceux qui n'étoient pas contens de sa méthode. Pour moi, quand je dis mon sentiment, je le fais moins en déclarant ce que je pense, qu'en rapportant ce que les plus grands Maîtres ont pensé avant moi. Mais je m'en tiens au droit commun; & sans prétendre qu'on doive déferer à mes avis, ou mettre mon suffrage au nombre de ceux des Savans, je dirai dans l'occasion mon sentiment, sauf à chacun de prendre le parti qu'il lui plaira.

Au reste, pour avoir ainsi travaillé
 sur

sur les préceptes de Rhétorique, je ne prétends pas tout attribuer à l'Art. Je n'ignore pas aussi quels sont les droits de la Nature. Je crois en connoître toute l'étendue: mais plus on voit que la Nature contribué au succès de l'Orateur, & plus on conçoit, quand on entend bien la matiere, que les regles y sont aussi nécessaires.

C'est la Nature qui donne l'Eloquence, & l'Art ne peut la donner à ceux à qui la Nature l'a refusée. D'heureux genies étoient entrez dans les voyes de la persuasion, avant que les Maîtres les eussent découvertes; ils y avoient marché avec succès, & souvent ils étoient parvenus sans guide au but qu'on cherche par les regles.

On peut ajoûter que ce furent des élèves de la Nature, & non des disciples de l'Art, qui les premiers rectifièrent les mœurs des hommes, & réprimèrent leurs passions; qui adoucirent leur humeur, & les unirent d'interêt; qui bâtirent des Villes & fondèrent des Empires; qui les aggrandirent; qui soutinrent la liberté; qui donnèrent des loix, & quelque fois même des Maîtres.

On peut dire encore que ce furent des hommes naturellement éloquens, qui d'abord poursuivirent la punition des crimes, ou défendirent l'innocence, qui dominèrent dans les Confeils, & réglèrent les délibérations; qui firent la guerre & la paix, & exercèrent une autorité quelquefois absoluë, soit dans les Républiques, soit dans les Monarchies.

Non-seulement je reconnois que l'Eloquence est capable de ces effets, quand c'est la Nature qui parle; je soutiens même que c'est toujours la Nature qui doit parler, comme c'est elle qui écoute; & qu'il est impossible qu'elle entende un autre langage, que celui qu'elle-même a formé. C'est pour cela qu'un Discours veritablement oratoire n'a jamais rien qui se sente de la subtilité de l'Art; c'est pour cela que les qualitez, tant d'esprit que de corps, qui font valoir les Orateurs, sont toutes si bien marquées au coin de la Nature, que rien ne peut lui disputer le droit de les donner.

Il y a plus. Rien n'étant si important que de distinguer la vraie & la fausse Eloquence, on peut as-
sûrer

sûrer que la vraye est celle que la Nature inspire, & la fausse celle qu'elle ne dicte pas: ce qui est fondé sur ce principe, Que tout est vrai dans l'Eloquence, lorsqu'elle suit la Nature, & que tout y est faux sitôt qu'elle s'en écarte.

En suivant toujours ce guide, l'Eloquence peut varier, parce que la Nature est féconde; mais elle ne peut se corrompre, comme il arrive dès qu'on l'assujettit à la bizarrerie des goûts & au caprice des hommes. La raison est, que la Nature n'a qu'un seul but, qui regle tout dans le discours, & qu'elle ne perd jamais de vûë; c'est la Persuasion. Il n'y a que certains moyens pour y parvenir; les preuves qui nous instruisent; les passions qui nous remuent, & l'autorité de l'Orateur, qui nous prévient & nous entraîne. Fixez votre vûë sur cette fin, vous ne tomberez ni dans la sécheresse de certains Orateurs, ni dans la profusion des autres: vous vous tiendrez dans la justesse des Attiques, dont on a tant vanté le sel; & qui sont les vrais modeles, tant par l'exactitude & la beauté de leur diction,

que par la solidité de leurs pensées. Les autres ont donné dans le défaut ou dans l'excès, parce qu'ils ont moins songé à cette fin naturelle de l'Eloquence, qu'à faire montre de leur fécondité ou de leur retenue, deux qualitez dont les Athéniens éclairés faisoient un juste emploi. Leur bon goût dura jusqu'à Démétrius le Phalérien, qui le corrompit (1) par une manière à la vérité différente des deux premières, mais qui n'étoit pas moins vicieuse. Au lieu de ne songer à plaire qu'autant qu'il faut, & en la manière qu'il le faut pour persuader, il ne songeoit précisément qu'à plaire. Il est vrai que

Diogéne

1 Primus hic inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & suavis, sicut fuit, videri maluit; sed suavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret. Cic. de clar. Orat. n. 38.

2 Χαρακτήρ δὲ φιλόσοφος, εὐτομία ῥητορικῆ καὶ δυνάμει κεκραμένος. Id est, Forma dicendi in eo Philosophi propria est, oratoriâ vi & facultate temperata. Diog. Laërt. p. m. 134.

3 Ταῖς μὲν δαπάαις ταῖς εἰς τὰ δεῖπνα τὴν Μακίδονας, τῇ δὲ καθαριότητι Κυπρίως καὶ Φοίνικας ὑπερέβαλεν. . . ἀθιναίτε πολλὰ τῶν ἰδαφῶν ἐν τοῖς αἰδράσι κατεσκευάζετο διαπεποικιλμένα ὑπὸ τῶν
δημιουργ-

Diogène Laërce lui donne quelque véhémence & quelque force digne d'un Orateur (2); mais c'étoit une véhémence & une force qui ne le tiroit pas du style Philosophique. Il n'alloit point au cœur par des raisons ou par des expressions naturelles. Tout son extérieur exprimoit assez le caractère de son esprit. Il étoit homme d'une belle représentation. Il faisoit beaucoup de dépense pour sa table & pour son logement. Il affectoit une extrême propreté en sa personne (3), & une grande magnificence dans ses habits: il les portoit de diverses couleurs; & s'il n'y faisoit pas représenter en broderie

δημιουργῶν... ἐπιμελεῖτὸ δὲ καὶ τῆς ὄψεως, τὴν τε τρίχα τὴν ἐπὶ τῇ κεφαλῇ ζαντιζόμενος, καὶ ἀλείμμασιν ἐγχερίων ἑαυτὸν ἠβέλετο τὴν ὄψιν ἰλαρὸς καὶ τοῖς ἀπανταῖσιν ἠδὺς φαίνεσθαι... ἠλιόμορφος προσηγόρευετο... ἠπιόμοιρος, &c. *Id est*, Sumptu in epulas Macedonibus, munditiis superior & Cypriis & Phœnicibus... Pavimentum in virorum cœnaculis floribus erat artificiosè variegatum... formæ curiosus, crinem capitis flavo colore tingebat, faciemque oblinebat unguentis, ut aspectu hilaris & venustus obviis videretur... soli facie similis dicebatur.... ingenium mite sortitus. *Athen. de Demet. Phaler. pag. m. 542.*

broderie le Ciel, les douze signes du Zodiaque, & les plus brillantes étoiles en or (1), comme un autre Démétrius fils d'Antigone, les graces de ses harangues avoient du rapport à ces ornemens extérieurs; tout y étoit curieux & recherché (2). Cicéron dit que ses Discours étoient émaillés d'étoiles (3), & Quintilien en désigne le caractère par celui de ses vêtemens (4): en un mot, il ne prenoit pas garde que dans l'Orateur, toutes les beautés qui vont à l'esprit sans aller au cœur, ne sont pas de véritables beautés. Il introduisit donc une Eloquence effeminée, qui n'avoit rien ni d'assez mâle, ni d'assez vigoureux pour le Barreau & pour les assemblées publiques. Ainsi la véritable Eloquence ne se perdit à Athènes, que parce que les Athéniens perdirent la Nature de vûë.

Les

Ἰ αἰ δὲ χλαμίδες αὐτῆ ἦσαν ὄρφιστον ἔχουσαι
τὸ φέγγος τ' χρῶας. τὸ δὲ πᾶν ὁ πύλος ἐνύφαντο,
χρυσῆς ἀστέρας ἔχων, καὶ τὰ δώδεκα ζώδια.
*Id est, Nitebant colore fusco chlamydes, de-
picta textu cœlo, cum aureis sideribus & duo-
decim signis. Athen. de Demot. Antigoni filio.*

Les Romains succédèrent aux Athéniens dans la gloire & dans la possession de l'Eloquence, parce qu'ils sûrent enfin, comme les Grecs, tourner les yeux où la Nature les conduisoit, & qu'ils y marchèrent avec succès, jusqu'à ce que se laissant ébloüir par les faux brillans, ils s'égarèrent à leur tour. Ils ne songèrent plus qu'à plaire par de vains ornemens; au lieu que le vrai moyen de se faire admirer, est de ne songer qu'à sa cause.

N'est-ce pas ainsi que l'Eloquence s'est introduite & maintenüe parmi nous, depuis qu'à l'imitation des Romains & des Grecs, nous avons reconnü qu'elle ne consiste pas dans l'ostentation d'une érudition frivole, ni dans certains mouvemens forcez & convulsifs, ni dans des expressions affectées, qui n'ont rien d'ex-
traor-

2 Demetrius omnium politissimus. 2. de Orat. n. 95.

3 Cujus orationem illustant quasi stellæ quædam. in Oratore ad Brutum n. 92.

4 Dum meminerimus... versicolorem illam quâ Demetrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forensem pulverem facere. Quintil. l. 10. fol. m. 155. recto.

traordinaire que leur opposition au bon sens : mais dans des pensées & des expressions naturelles, seules capables de produire la véritable persuasion ? Que si elle est en danger de tomber, avant même qu'elle soit arrivée à son comble, quelle raison pourroit-on en donner, à regarder les choses de près, sinon qu'il y a des esprits d'un caractère contagieux, éclairez sur d'autres matières, aveugles en l'Art de persuader, & qui font parade dans leurs Discours de connoissances subtiles, curieuses dans la spéculation, impertinentes dans la conduite de la vie, éloignées du moins de la manière commune de concevoir naturellement les choses, contraires par conséquent à la persuasion, & au génie de l'Eloquence.

Enfin, qu'on examine les principes dont les Ecoles retentissent, on trouvera qu'ils sont moins les préceptes de l'Art, que les règles de la
Natu-

1 Per paululum loci reliquum est arti. *Cic. 2. de Orat. n. 150.*

2 Ego nec studium sine divite vena, Nec rude quid profit video ingenium. *Horat. de Arte v. 409.*

Nature. En effet, n'est-ce pas elle qui nous apprend à commencer par se concilier l'Auditeur, à expliquer ensuite le fait, à l'établir, à y faire des réflexions, à conclure? Tant il est vrai que non seulement *dans l'Invention*, comme Antoine le remarque dans Cicéron, mais généralement dans ce que fait l'Orateur, *tout appartient proprement à la Nature, & que l'Art en comparaison n'y entre que pour peu de chose* (1).

Il y entre néanmoins, & ce peu qu'il y contribuë est tel après tout, que très-souvent ce n'est que par là qu'on devient véritablement naturel; ce qui rend à l'Orateur l'Art aussi nécessaire que la Nature. C'est la pensée d'Horace (2) touchant les Poëtes, quand il dit qu'il ne voit point ni ce que peut l'Art sans le genie, ni ce que peut le genie sans l'Art. Quintilien (3) va plus loin. Il croit que *le parfait Orateur doit plus à l'Art qu'à la Nature, quoique le genie sans regles*

3 Si parti utrilibet omnino alteram detrahas, natura etiam sine doctrina multum valet, doctrina nulla esse sine natura poterit. *Institut. Orator. l. 2. c. 19.*

regles puisse beaucoup, & que les regles sans genie ne puissent rien. Pour faire entendre sa pensée, il compare l'Orateur à un champ fertile & cultivé, qui doit plus au travail du Laboureur, qu'à sa propre fécondité, quoique sans cette fécondité naturelle le travail du Laboureur fût inutile (1).

En effet, ou la Nature se montre d'elle-même, ou elle ne se montre pas. Si elle se montre, ce n'est ordinairement ni quand il faut, ni où il faut, ni dans la mesure qu'il le faut. Elle se montre ou à moitié, ou avec excès, ou à contretems, ou hors de lieu; & rien ne peut ni la regler, ni la ranger, que les préceptes. C'est faute de les savoir, qu'on a vû échouer de fort grands esprits, parce que plaçant mal ce qu'ils pouvoient faire de mieux, ou déployant toutes leurs forces sans prudence, ou les resserrant avec trop de ménagement, ils cessoient d'être naturels à force de l'être. Que si la Nature ne se montre pas, elle est alors

1 Terræ nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit... In solo fræcundo

alors très-difficile à attraper; on ne fait où elle se cache, ni le secret de la trouver, à moins que l'on ne soit conduit par les préceptes. Que dis-je? avec ce secours même, on y est fort embarrassé. Il n'en faut point d'autre preuve que les peines infinies que les hommes les plus éclairés se sont données pour perfectionner leurs Ouvrages. On fait qu'Isocrate mit dix ans, & quinze même, selon quelques-uns, à polir son Discours intitulé *le Panégyrique*. Démosthène en mit dix aussi à sa fameuse Apologie, s'il s'y prépara depuis le jour que son ennemi l'eut attaqué, jusqu'au jour qu'il fut obligé de se défendre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'étoit fait une loi de ne point parler, qu'il ne s'y fût préparé. Quel étoit son dessein? Il vouloit être naturel dans ses Discours; il vouloit paroître ne parler que de génie, après avoir mis en œuvre ce que l'Art a de plus caché & de plus fin. C'est dans cette vûë que Cicéron exhorte l'Orateur à écrire ses Discours;

*L'Oraison
Pro corona
na.*

Plut. in Demosth. Vita.

Cic. 1. de Orat. n. 150.

do plus cultor, quàm ipsa per se bonitas soli efficiet. *Ibid.*

On peut dire encore que ce furent des hommes naturellement éloquens, qui d'abord poursuivirent la punition des crimes, ou défendirent l'innocence, qui dominèrent dans les Confeils, & réglèrent les délibérations; qui firent la guerre & la paix, & exercèrent une autorité quelquefois absoluë, soit dans les Républiques, soit dans les Monarchies.

Non-seulement je reconnois que l'Eloquence est capable de ces effets, quand c'est la Nature qui parle; je soutiens même que c'est toujours la Nature qui doit parler, comme c'est elle qui écoute; & qu'il est impossible qu'elle entende un autre langage, que celui qu'elle-même a formé. C'est pour cela qu'un Discours véritablement oratoire n'a jamais rien qui se sente de la subtilité de l'Art; c'est pour cela que les qualitez, tant d'esprit que de corps, qui font valoir les Orateurs, sont toutes si bien marquées au coin de la Nature, que rien ne peut lui disputer le droit de les donner.

Il y a plus. Rien n'étant si important que de distinguer la vraie & la fausse Eloquence, on peut as-
sûrer

sûrer que la vraie est celle que la Nature inspire, & la fautive celle qu'elle ne dicte pas: ce qui est fondé sur ce principe, Que tout est vrai dans l'Eloquence, lorsqu'elle suit la Nature, & que tout y est faux sitôt qu'elle s'en écarte.

En suivant toujours ce guide, l'Eloquence peut varier, parce que la Nature est féconde; mais elle ne peut se corrompre, comme il arrive dès qu'on l'assujettit à la bizarrerie des goûts & au caprice des hommes. La raison est, que la Nature n'a qu'un seul but, qui regle tout dans le discours, & qu'elle ne perd jamais de vûë; c'est la Persuasion. Il n'y a que certains moyens pour y parvenir; les preuves qui nous instruisent; les passions qui nous remuent, & l'autorité de l'Orateur, qui nous prévient & nous entraîne. Fixez votre vûë sur cette fin, vous ne tomberez ni dans la sécheresse de certains Orateurs, ni dans la profusion des autres: vous vous tiendrez dans la justesse des Attiques, dont on a tant vanté le sel; & qui sont les vrais modeles, tant par l'exactitude & la beauté de leur diction,

que par la solidité de leurs pensées. Les autres ont donné dans le défaut ou dans l'excès, parce qu'ils ont moins songé à cette fin naturelle de l'Eloquence, qu'à faire montre de leur fécondité ou de leur retenue, deux qualitez dont les Athéniens éclairés faisoient un juste emploi. Leur bon goût dura jusqu'à Démétrius le Phalérien, qui le corrompit (1) par une maniere à la verité différente des deux premières, mais qui n'étoit pas moins vicieuse. Au lieu de ne songer à plaire qu'autant qu'il faut, & en la maniere qu'il le faut pour persuader, il ne songeoit précisément qu'à plaire. Il est vrai que

Diogéne

1 Primus hic inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & suavis, sicut fuit, videri maluit; sed suavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret. Cic. de clar. Orat. n. 38.

2 Χαράκτηρ δὲ φιλόσοφος, εὐτομία ῥητορικῆ καὶ δυνάμει κεκραμένος. Id est, Forma dicendi in eo Philosophi propria est, oratoriâ vi & facultate temperata. Diog. Laërt. p. m. 134.

3 Ταῖς μὲν δαπάναις ταῖς εἰς τὰ δεῖπνα τὸς Μακεδόνας, τῇ δὲ καθαριότητι Κυπρίως καὶ Φοινίκας ὑπερέβαλεν. . . ἀνθινάτε πολλὰ τῶν ἰδαφῶν ἐν τοῖς αἰδράσι κατεσκευάζετο διαπεποιημένα ὑπὸ τῶν
δημιουργ-

Diogène Laërce lui donne quelque véhémence & quelque force digne d'un Orateur (2); mais c'étoit une véhémence & une force qui ne le tiroit pas du style Philosophique. Il n'alloit point au cœur par des raisons ou par des expressions naturelles. Tout son extérieur exprimoit assez le caractère de son esprit. Il étoit homme d'une belle représentation. Il faisoit beaucoup de dépense pour sa table & pour son logement. Il affectoit une extrême propreté en sa personne (3), & une grande magnificence dans ses habits: il les portoit de diverses couleurs; & s'il n'y faisoit pas représenter en broderie

δημιουργῶν... ἐπιμελεῖτὸ δὲ καὶ τῆς ὄψεως, τὴν τε
 τρίχα τὴν ἐπὶ τῇ κεφαλῇ ζαντιζόμενος, καὶ ἀλείψ-
 μασιν ἐγχερίῳ ἑαυτὸν ἡβέλετο τὴν ὄψιν ἰλαρὸς καὶ
 τοῖς ἀπειτᾶσιν ἠδὺς φαίνεσθαι... ἠλιόμορφος προ-
 σηγόμενος... ἠπιόμοιρος, &c. *Id est*, Sumptu
 in epulas Macedonibus, munditiis superior &
 Cypriis & Phœnicibus... Pavimentum in vi-
 rorum cœnaculis floribus erat artificiosè varie-
 gatum... formæ curiosus, crinem capitis flavo
 colore tingebat, faciemque oblinebat unguen-
 tis, ut aspectu hilaris & venustus obviis vide-
 retur... soli facie similis dicebatur.... inge-
 nium mite sortitus. *Athen. de Demet. Phaler.*
 pag. m. 542.

broderie le Ciel, les douze signes du Zodiaque, & les plus brillantes étoiles en or (1), comme un autre Démétrius fils d'Antigone, les graces de ses harangues avoient du rapport à ces ornemens extérieurs; tout y étoit curieux & recherché (2). Cicéron dit que ses Discours étoient émaillés d'étoiles (3), & Quintilien en désigne le caractère par celui de ses vêtemens (4): en un mot, il ne prenoit pas garde que dans l'Orateur, toutes les beautés qui vont à l'esprit sans aller au cœur, ne sont pas de véritables beautés. Il introduisit donc une Eloquence effeminée, qui n'avoit rien ni d'assez mâle, ni d'assez vigoureux pour le Barreau & pour les assemblées publiques. Ainsi la véritable Eloquence ne se perdit à Athènes, que parce que les Athéniens perdirent la Nature de vûe.

Les

Ἡ αἰ δὲ χλαμίδες αὐτῶ ἦσαν ὄρφιστοι ἔχουσαι τὸ φέγγος τῆ χροίας. τὸ δὲ πᾶν ὁ πύλος ἐνύφαντο, χρυσεῖς ἀστέρας ἔχων, καὶ τὰ δώδεκα ζώδια. *Id est, Nitebant colore fusco chlamydes, depicto textu cælo, cum aureis sideribus & duodecim signis. Athen. de Demot. Antigoni filio.*

Les Romains succédèrent aux Athéniens dans la gloire & dans la possession de l'Eloquence, parce qu'ils sûrent enfin, comme les Grecs, tourner les yeux où la Nature les conduisoit, & qu'ils y marchèrent avec succès, jusqu'à ce que se laissant ébloüir par les faux brillans, ils s'égarèrent à leur tour. Ils ne songèrent plus qu'à plaire par de vains ornemens; au lieu que le vrai moyen de se faire admirer, est de ne songer qu'à sa cause.

N'est-ce pas ainsi que l'Eloquence s'est introduite & maintenüe parmi nous, depuis qu'à l'imitation des Romains & des Grecs, nous avons reconnü qu'elle ne consiste pas dans l'ostentation d'une érudition frivole, ni dans certains mouvemens forcez & convulsifs, ni dans des expressions affectées, qui n'ont rien d'ex-
traor-

2 Demetrius omnium politissimus. 2. de Orat. n. 95.

3 Cujus orationem illustant quasi stellæ quædam. in Oratore ad Brutum n. 92.

4 Dum meminerimus... versicolorem illam quâ Demetrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forensem pulverem facere. Quintil. l. 10. fol. m. 155. recto.

traordinaire que leur opposition au bon sens : mais dans des pensées & des expressions naturelles, seules capables de produire la véritable persuasion? Que si elle est en danger de tomber, avant même qu'elle soit arrivée à son comble, quelle raison pourroit-on en donner, à regarder les choses de près, sinon qu'il y a des esprits d'un caractère contagieux, éclairez sur d'autres matières, aveugles en l'Art de persuader, & qui font parade dans leurs Discours de connoissances subtiles, curieuses dans la spéculation, impertinentes dans la conduite de la vie, éloignées du moins de la manière commune de concevoir naturellement les choses, contraires par conséquent à la persuasion, & au génie de l'Eloquence.

Enfin, qu'on examine les principes dont les Ecoles retentissent, on trouvera qu'ils sont moins les préceptes de l'Art, que les regles de la
Natu-

1 Per paululum loci reliquum est arti. *Cic.*
2. de Orat. n. 150.

2 Ego nec studium sine divite vena, Nec rude quid profit video ingenium. *Horat. de Arte* v. 409.

Nature. En effet, n'est-ce pas elle qui nous apprend à commencer par se concilier l'Auditeur, à expliquer ensuite le fait, à l'établir, à y faire des réflexions, à conclure? Tant il est vrai que non seulement *dans l'Invention*, comme Antoine le remarque dans Cicéron, mais généralement dans ce que fait l'Orateur, *tout appartient proprement à la Nature, & que l'Art en comparaison n'y entre que pour peu de chose* (1).

Il y entre néanmoins, & ce peu qu'il y contribuë est tel après tout, que très-souvent ce n'est que par là qu'on devient véritablement naturel; ce qui rend à l'Orateur l'Art aussi nécessaire que la Nature. C'est la pensée d'Horace (2) touchant les Poëtes, quand il dit qu'il ne voit point ni ce que peut l'Art sans le genie, ni ce que peut le genie sans l'Art. Quintilien (3) va plus loin. Il croit que *le parfait Orateur doit plus à l'Art qu'à la Nature, quoique le genie sans regles*

3 Si parti utrilibet omnino alteram detrahas, natura etiam sine doctrina multum valebit, doctrina nulla esse sine natura poterit. *Institut. Orator. l. 2. c. 19.*

regles puisse beaucoup, & que les regles sans genie ne puissent rien. Pour faire entendre sa pensée, il compare l'Orateur à un champ fertile & cultivé, qui doit plus au travail du Laboureur, qu'à sa propre fécondité, quoique sans cette fécondité naturelle le travail du Laboureur fût inutile (1).

En effet, ou la Nature se montre d'elle-même, ou elle ne se montre pas. Si elle se montre, ce n'est ordinairement ni quand il faut, ni où il faut, ni dans la mesure qu'il le faut. Elle se montre ou à moitié, ou avec excès, ou à contretems, ou hors de lieu; & rien ne peut ni la regler, ni la ranger, que les préceptes. C'est faute de les savoir, qu'on a vû échoüer de fort grands esprits, parce que plaçant mal ce qu'ils pouvoient faire de mieux, ou déployant toutes leurs forces sans prudence, ou les resserrant avec trop de ménagement, ils cessoient d'être naturels à force de l'être. Que si la Nature ne se montre pas, elle est alors

1 Terræ nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit... In solo fræcundo

alors très-difficile à attraper; on ne fait où elle se cache, ni le secret de la trouver, à moins que l'on ne soit conduit par les préceptes. Que dis-je? avec ce secours même, on y est fort embarrassé. Il n'en faut point d'autre preuve que les peines infinies que les hommes les plus éclairés se sont données pour perfectionner leurs Ouvrages. On fait qu'Isocrate mit dix ans, & quinze même, selon quelques-uns, à polir son Discours intitulé *le Panégyrique*. Démosthène en mit dix aussi à sa fameuse Apologie, s'il s'y prépara depuis le jour que son ennemi l'eut attaqué, jusqu'au jour qu'il fut obligé de se défendre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'étoit fait une loi de ne point parler, qu'il ne s'y fût préparé. Quel étoit son dessein? Il vou-

L'Oraison Pro corona.

Plut. in Demosth. Vita.

Cic. 1. de Orat. n. 150.

cours;

do plus cultor, quàm ipsa per se bonitas soli efficiet. *Ibid.*

cours, & l'avertit qu'il n'y a point de meilleur Maître de Rhétorique que la plume (1). C'est dans cette vûë encore, selon Horace, qu'un Poëte après avoir fait un Poëme, le garde neuf ans sous la clef. C'est ainsi que Monsieur Pascal, à ce qu'on assure, ne se contentoit presque jamais de ses premieres pensées, & que souvent il refaisoit le même Ouvrage jusqu'à huit ou dix fois. D'autres enfin ont vieilli sur un Discours de trois feüilles, & ont employé une semaine entiere à achever une période. Ces grands Hommes avoient appris que tout ce qui s'offre naturellement à l'esprit, n'est pas la Nature que l'on doit chercher. Ils concevoient qu'elle veut être étudiée avec méthode, qu'il en faut examiner les ressorts avec soin, & observer long-tems ses differens mouvemens pour la connoître.

Les ignorans y sont moins embarrassés; ou ils prennent pour Nature des défauts que l'Art a soin de corriger; ou ils prennent pour Art un mauvais sens qui gâte quelquefois la Nature.

Horat. de
Arte. v.
388.

Pensées de
M. Pascal.

Apolog. de
Balz. par
M. Ogier. p.
20. 120.

Nature; & il ne faut pas être médiocrement habile pour éviter ces deux erreurs. Les Anciens du moins pour s'en garantir, ne s'en tenoient point à leurs premières études, où l'on n'apprend d'ordinaire que ce que la Rhétorique a de plus superficiel: ils cherchoient encore des Maîtres, même après avoir plaidé avec succès. C'est pour cela que tous les Traitez de Rhétorique que nous avons de l'antiquité, ne sont presque que pour des hommes éclairés qui ont déjà beaucoup d'usage. Loin donc de s'imaginer alors que l'Eloquence purement naturelle pût arriver jamais à rien d'achevé, on concevoit au contraire que l'Art développe les talens qu'il ne peut donner, qu'il les polit, qu'il les fortifie, & qu'il les amène à la plus haute perfection. Car il n'en fournit pas seulement des regles & des préceptes, mais ce qui vaut encore mieux, il nous conduit dans la lecture des bons Auteurs; il nous éclaire dans l'imitation; il nous dirige dans l'exercice; enfin il nous donne une idée nette, distincte & certaine de la vraie Eloquence, afin de ne s'y pas tromper.

Mais

Mais ce n'est pas le besoin seul que nous avons des préceptes, qui doit rendre utile cet Ouvrage, c'est encore la nécessité de choisir les meilleurs Maîtres; puisqu'au jugement d'un Auteur de réputation, *une des causes les plus certaines du peu d'Orateurs qui réussissent, & un grand obstacle à l'Eloquence, c'est qu'on y conduit les jeunes gens par de fausses routes. Ce n'est pas merveille, ajoûte-t-il, si les succès en sont si peu heureux, y ayant même des Maîtres qui promettent l'Art avec faste, & qui néanmoins ne le savent pas.* Un autre Auteur nous avertit qu'il faut bien du discernement dans la lecture des préceptes, parce que parmi ceux qui les ont donnez, les uns ont inventé, & les autres ont perfectionné; beaucoup ont mis des choses inutiles dans leurs livres, & quelques-uns n'ont pas touché les plus nécessaires. *Quelque-fois, dit-il,*

*Le Pere Rapi-
pin Rés. sur
l'Eloque n.
27.*

*Melch. Jun.
Method.
Eloq. comp.
c. 6.*

- 1 Longum iter per præcepta.
- 2 Ista discuntur facile, si & tantum sumas quantum opus sit, & habeas qui docere fideliter possit, & scias etiam ipse discere... Res quidem se meâ sententiâ sic habet, ut nisi quod quisque citò potuerit, numquam omnino

dit-il, ils ont eu égard aux mœurs de leur siècle, & quelque-fois ils n'ont songé qu'à se contenter eux-mêmes. Ou la mort les a prévenus, ou il leur est survenu des affaires qui les ont empêchez de mettre la dernière main à leurs Ouvrages. En faut-il davantage pour prouver la nécessité du choix, non-seulement entre les Maîtres, mais aussi entre les choses qu'ils ont traitées?

Inutilement diroit-on que le chemin est long par les préceptes (1) : car premierement il est aisé de répondre avec un Auteur de bon sens, qu'on ne sauroit arriver à l'Eloquence par une voye plus courte ni plus sûre, que par celle des regles. En second lieu, Cicéron (2) nous assure qu'on les apprend en peu de tems, ou qu'on ne les apprend jamais. D'ailleurs on ne peut guères concevoir que le chemin de l'ignorance

La Mothe le Vayer, Consid. sur l'Eloq. pag. 196. in 124

Tom. VIII. Part. I. soit

omnino possit perdiscere. *Cicer. 3. de Orat. n. 87. 88. 89. 146.*

Saint Augustin cite cet endroit comme s'il n'y étoit parlé que de la Rhétorique : Hanc artem nisi qui citò potuerit, numquam omnino posse perdiscere. L. 4. de Doct. Christ.

soit plus court. Ce ne sont que perpétuels égaremens ; ou si le hazard vous conduit au but, vous y êtes sans le savoir ; au lieu qu'un homme instruit a des principes pour le connoître.

Cette connoissance est non-seulement utile aux Orateurs, ou à tous ceux qui composent, mais à tous ceux qui jugent des Ouvrages d'autrui ; & où sont ceux qui n'entreprennent pas d'en juger ? Tout le monde croit s'y connoître. Cependant que dit un fameux Critique de ces prétendus Connoisseurs ? J'admire, dit-il, (1) leur impudence, ou leur aveuglement, ou même tous les deux ; puisqu'ils s'ingèrent hardiment de décider de la bonté d'un discours, non-seulement sans expérience, mais, qui pis est, sans étude, si nous n'appellons étude la lecture précipitée de quelques pages de préceptes. Aussi sont-ce des gens, continuë-t-il, à trouver bon qu'on dise tout du même style (2),

&

r Quo magis miror quorundam, impudentiam dixero, an temeritatem, an &c... intrepidè judicant inexercitati, & quidem ex brevi aliqua & tumultuaria pagellæ unius aut alterius

& qu'on traite du même ton les grands & les petits sujets, les Lettres & les Harangues, la Physique & la Morale, les choses de pure curiosité, & celles de pratique. C'est ainsi qu'ils en useroient eux-mêmes, s'ils se mêloient de composer; & en cela il n'y a rien qui doive nous étonner. On risque tout, quand on ne voit point ce qu'on risque; au lieu qu'un habile homme, circonspect & retenu dans ses compositions, ne l'est pas moins dans ses jugemens, même après l'étude sérieuse des préceptes, & après le pénible exercice de la parole.

Deux remarques importantes que fait Monsieur Baillet, donnent du jour à la vérité que je traite. L'une est, *Que l'Eloquence du Barreau n'a point encore été rencontrée en France telle qu'on la souhaiteroit absolument.* L'autre est, *Que personne n'a pu jusqu'ici exprimer bien nettement ce que l'on demande.* Je n'examinerai point si la pre-

Jug. des Sav. t. 1. p. 332.

alterius lectione. &c. *Lud. Vives de Caus. corruptarum artium. l. 4. p. m. 401.*

2 Ergo videas eos eadem dictione conscrip-
sisse res magnas, parvas, Epistolas, Oratio-
nes, Physica, Moralia, Forensia, &c. *Ibid.*

premiere est vraye, ni quelle en peut être la cause; mais si la seconde l'est, je ne fais nulle difficulté de dire qu'il n'y en a point d'autre raison que l'ignorance de l'Art. Quiconque le sauroit à fond, sauroit en même tems ce qui fait le bon, le médiocre, & le mauvais Orateur; & examinant sur cette idée nos Avocats, ou il reconnoîtroit nettement quel est ce degré de perfection qu'on cherche en eux, & que l'on n'y trouve point; ou il seroit en état de montrer que ce n'est que par un injuste dégoût qu'on les blâme.

C'est ainsi qu'avant Cicéron, l'Eloquence du Barreau avoit été très-imparfaite à Rome, sans qu'on pût dire ce qui manquoit aux plus fameux Orateurs. Cicéron parfaitement instruit, le vit d'abord. Il fit en sorte que ce défaut ne se trouvât pas dans ses harangues, & il exprima ensuite très-nettement dans ses préceptes ce que c'étoit.

Ubi sup. p. 333. Monsieur Baillet lui-même ne dit-il pas, que dans la préférence qu'on a voulu donner à M. Patru sur Monsieur Le Maître, le Public n'a point crû que l'Eloquence dût se terminer à la politesse du discours; qu'il a de-

mandé

mandé de l'élevation & de la force; en un mot qu'il a voulu un Orateur, & non pas un Grammairien? Assûrément c'est déjà dire quelque chose; mais nous trouverons des Maîtres parmi ceux dont nous parlerons, qui diront tout, & qui le diront nettement.

Écoutons cependant un des grands Maîtres de notre Langue, rempli de belles connoissances, à qui, de l'aveu de tout le monde, notre Langue a beaucoup d'obligation. Voyons comment il parle, & si c'est toujours selon la science. *Il y a, dit-il, deux sortes d'Eloquence, l'une pure, libre & naturelle; l'autre figurée, contrainte, & apprise. La première est l'Eloquence du monde; la seconde est l'Eloquence de l'Ecole. La première est pour le commerce de la vie; la seconde est pour les Chaires & pour les Barreaux. La première n'a rien que le sens commun & la bonne nourriture ne puisse dicter; l'autre conserve l'odeur & la teinture tant des Livres, que des Sciences.* Sans manquer à ce que l'on doit à ce celebre Ecrivain, on peut dire que dans l'endroit que je cite, il y a quelque chose qui n'est pas juste.

En effet l'Eloquence de la Chaire & du Barreau, quoiqu'apprise, n'a pourtant rien de *contraint*. Elle est toute aussi *pure*, toute aussi *libre* & aussi *naturelle*, que celle qu'on n'a point apprise. Balzac n'y a pas assez pensé, quand il a dit que c'est l'*Eloquence de l'Ecole*; car si par l'Eloquence de l'Ecole, il n'entend qu'une *Eloquence acquise par l'étude*, il n'a pas dû la qualifier de *contrainte*, puisque l'Art ne tend qu'à l'imitation de la Nature: & s'il entend par ce terme une *Eloquence de Déclamateur ou de Sophiste*, il n'a pas dû dire que c'est l'*Eloquence des Chaires & des Barreaux*. Je vais plus loin. Ce terme d'*Eloquence de l'Ecole*, se prend d'ordinaire en mauvaise part, & signifie, non pas seulement une Eloquence acquise par le travail, mais une mauvaise Eloquence, ou du moins une *Eloquence d'ostentation*, opposée à l'*Eloquence qui est d'usage* dans les Délibérations & dans les Plaidoyers. Cette Eloquence d'usage conserve quelquefois l'*odeur des Livres*, comme dit Balzac, & la *teinture des Sciences*; mais c'est avec tant de moderation, qu'elle paroît

roit toujours *ne rien avoir*, que le sens commun & la bonne nourriture ne puisse dicter : elle fuit ce que les Arts & les Sciences ont de subtil ; en un mot , elle a les mêmes caractères que l'Eloquence du monde , & ne lui est pas opposée comme une espèce différente. C'est un grand exemple que je cite : mais il ne falloit pas une moindre autorité pour montrer qu'avec beaucoup de génie & avec de grandes lumières , on peut encore quelquefois ne pas parler exactement de l'Art , soit faute d'y faire attention , soit faute de l'avoir assez approfondi.

Un homme instruit ne tombe point dans le défaut où tombe le commun des hommes , de louer ou de blâmer dans le discours le bon & le mauvais également , sans le connoître. On ne le voit point condamner ou le Sublime ou le Brillant en general , ou le Pathétique , ou même toute l'Eloquence , sans pouvoir dire ce qu'il condamne.

Les ignorans quand ils la blâment , la regardent comme l'art de tromper les hommes , & c'est l'art de mettre la vérité dans son jour. Ils la croient

fort coupable quand elle excuse un criminel, ou qu'elle le tire d'affaire, & elle ne l'est pas plus quelquefois qu'un bon ami qui obtient la grace. Ils condamnent le Sublime & le Brillant, sous prétexte de vanter la Simplicité & l'Eloquence naturelle; & ils ne voyent pas que le vrai Sublime & le vrai Brillant en leur place, sont aussi naturels, que la Simplicité l'est en la sienne; & même que la Simplicité est quelquefois inséparable du Sublime. Ils blâment les passions dans le discours; cependant, outre que ce sont quelquefois les mouvemens du cœur les plus vertueux, ce sont, à parler généralement, des choses fort indifférentes. Ils s'imaginent qu'il ne faut que prouver la vérité aux hommes; & ils confondent en cela l'Orateur & le Philosophe.

Ce qui les trompe, c'est qu'on a vû d'heureux Genies qui ont pû être l'un & l'autre; ou que l'un & l'autre paroissent n'avoir qu'un seul & même but, qui est de rendre les hommes vertueux & raisonnables. Mais la distance entre l'Orateur & le Philosophe est infinie.

Le premier n'a à faire qu'à des esprits dociles, & à des disciples volontaires, à des gens libres de passions, & qui ne demandent qu'à s'instruire dans le loisir dont ils jouissent. Le second au contraire trouve des passions & des intérêts à combattre; il a à vaincre des cœurs rebelles; ce qui rend les fonctions & les manières du Philosophe & de l'Orateur bien différentes, outre la différence de la matière qui les occupe.

Car la Verité qu'ils servent l'un & l'autre, toujours une en elle-même, n'est pas la même à leur égard. Pour le comprendre, il faut savoir que la Verité est une Reine, qui, comme les grands Princes, a des Ministres de plusieurs sortes; les uns pour expliquer les matières difficiles, générales & de spéculation; les autres pour traiter les choses communes, particulières, & qui sont de pratique, & celles-ci sont le partage de l'Eloquence. Ainsi la Verité qui occupe les Orateurs, n'est point cette fille du tems si recherchée des Philosophes; ce n'est point cette Verité fugitive qui se tient cachée au

Proverb. c.
1. v. 20. 21.
 fond du puits; c'est au contraire celle qui se tient sur les chemins & dans les places publiques, qui se présente à tout le monde; parce que le peché même ne l'a point effacée de l'esprit des hommes, quoiqu'il en ait presque anéanti l'amour qu'il est question de faire revivre. En un mot, il n'entre de Philosophie dans un Discours oratoire, que celle qui consiste dans la fermeté d'ame, dans la justice, dans la constance, dans la fidelité & dans le bon sens; ou si l'on veut, celle qui porte les hommes à être raisonnables & vertueux.

Voilà sur quoi, ainsi que sur beaucoup d'autres points de doctrine également importans, on trouvera, comme je l'espere, des éclaircissemens dans ce Recueil, parce que les Maîtres s'en sont expliquez, & que je rapporte le précis de ce qu'ils ont dit. Ce qui ne peut manquer d'être d'usage, puisque l'experience nous fait connoître que toutes ces choses, quelque importantes qu'elles soient, s'effacent pourtant de l'esprit des hommes, si l'on n'a soin d'en rafraîchir la memoire.

Après cela, quand même on ne
 vou-

voudroit ni être Orateur, ni juger des ouvrages des autres, la connoissance des Maîtres de l'Art, ainsi que celle des Orateurs, ne laisse pas de donner à ceux qui savent s'en servir, un grand avantage pour le commerce du monde, soit pour connoître les hommes, soit pour savoir vivre avec eux. C'est ainsi du moins qu'en a jugé un Ecrivain défintéressé, lequel parlant de ceux qui ont traité de la Politique, ne fait nulle difficulté de dire qu'ou-

tre les Auteurs qui ont parlé expressément de cette matiere, il y en a d'autres qui n'en parlent pas moins pertinemment, & qui en donnent d'aussi beaux préceptes, & aussi à propos, que ceux qui ne parlent d'autre chose. Ce sont sur-tout les Orateurs, à ce qu'il dit, ainsi que quelques Poètes. Il ajoûte qu'il faut n'avoir pas la moindre teinture de leurs divins ouvrages, (ce sont ses termes) pour ne pas voir que leurs pensées, leurs expressions, les ressorts qu'ils font jouer, & tout leur art, n'ont pour principes que les maximes les plus certaines de la Politique. En quoi, dit-il, il n'y a rien qui doive nous paroître merveilleux,

Bibliog. Polit. contract.
p. 62. In
Bibliog. Histor. Polit. de Boeclerus.

puisque c'étoit, comme l'on fait, les Orateurs qui dans Athènes & dans Rome manioient les plus importantes affaires, & gouvernoient la République. D'où il conclut qu'avec leurs Harangues, il faut lire encore les bons Traitez de Rhétorique. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce sont d'excellens Traitez de sens commun, s'ils sont bien faits; & qu'au jugement d'un Critique que j'ai déjà cité, *s'il est question de se rendre l'esprit net, droit, pénétrant, c'est moins par l'étude de la Logique qu'on y réüssit, que par l'étude, par exemple, de la Rhétorique d'Aristote, jointe au fréquent commerce des bons livres, dont la lecture imprime à l'esprit une justesse de sens, qui ne s'acquiert point sans cela.*

Quoiqu'il en soit, il ne m'en falloit pas tant pour m'encourager à cet Ouvrage, & me le faire travailler avec tout le soin possible, en prenant avis de plusieurs personnes éclairées, dont je mettrois ici les noms si je ne les avois mis dans le corps du livre. De sorte que pour finir cette Préface, je n'ai plus qu'à marquer l'origine de la Rhétorique & le nom des Maîtres les plus

plus.

plus célèbres qui ont écrit de cet Art en Grec ou en Latin, afin d'entrer ensuite en matiere, en commençant par les Grecs, & de continuer par les Latins, sans m'arrêter aux divers noms ou de *Rhétieurs*, ou de *Sophistes*, qu'on leur a donnez. Monsieur Baillet a assez parlé du dernier, & il me suffit d'observer que ces deux titres ont eu long-tems l'idée que nous attachons aux termes d'*Orateur*, de *Savant*, ou de *Maître d'Eloquence*. Ils ont dégénéré dans la suite, & n'ont plus signifié que les *moindres Orateurs*, qu'on a aussi appellez *Déclamateurs*. Ce n'est pas dans ce dernier sens qu'il faut prendre ici le nom de *Rhétieur*, sur-tout quand il s'agit de ces Maîtres respectables de l'antiquité. Il faut le prendre generalement pour un Maître d'Eloquence. Il n'y aura que les circonstances particulieres qui le détermineront quelquefois à un mauvais sens.

Fuzem. des Sav. t. 1. p. 176.

A l'égard de l'origine de cet Art, si l'on ne veut point remonter jusques au tems héroïque & fabuleux, où les Poètes placent déjà des Orateurs * & des Maîtres ** de l'art de persuader, la Rhétorique doit sa naissance

*Cic. in Brut. n. 40. Quint. l. 2. c. 17. * Ulysse, Nestor, &c. ** Phénix.*

XXXVIII P R E F A C E.

à Empedocle (1) de Sicile. Ce Philosophe en conçut les premières idées. Corax son disciple, & Tifias disciple de Corax, furent les premiers qui en donnèrent des Traitez. Gorgias plus jeune qu'eux, élève néanmoins d'Empedocle, & leur Emule dans la profession, eut une grande vogue (2) au milieu d'une longue suite de Maîtres célèbres qui furent ses contemporains, parce qu'il vécut très-long tems. De ce nombre étoient Thrasymaque, Prodicus, Protagore, Hippias, Alcidas, Antiphon, Polycrate, Theodore de Byzance, sans parler de Socrate, qui fut le fleau de Gorgias.

Tant de Maîtres en produisirent beaucoup d'autres, parmi lesquels on trouve Isocrate, Aristote, Theodecte, Theophraste, Athénée, Molon, Areus, Cécilius, Denys d'Halicarnasse, Apollodore de Pergame, & Theodore de Gadare. Quelques-uns d'entr'eux firent Secte comme les Philosophes, par la différence ou de leur goût, ou de leur methode,

1 Πρώτος εἶρε τὴν Ῥητορικὴν. *Aristot. apud Laërt. in Emped. & in Zen.*

Cic. 1. de Orat. n. 91. in Brut. n. 46. Quintil. 1. 3. c. 1. Satyrus apud Laërt. in Emped. p. m. 228. Quintil. 1. 3. c. 1.

Apud Platon. in Gorgia.

thodé, ou de leurs sentimens.

Pour ce qui est des Romains, Caton le Censeur est le premier qui ait écrit de cet Art. L'Orateur Antoine donna ensuite un petit Traité sur cette matiere; mais l'honneur de donner des chefs-d'œuvres étoit réservé à Cicéron, afin qu'il fût le modèle des Maîtres, comme il l'étoit des Orateurs. Sa gloire, après tout, n'empêcha point que plusieurs n'écrivissent encore sur le même sujet, parmi lesquels on peut dire que Quintilien est sans contredit celui qui le suit de plus près. Il y a même des Critiques qui ne font pas difficulté de le lui préférer.

C'est de cet illustre Rhéteur que j'ai tiré ce dénombrement des Maîtres les plus célèbres, sans y comprendre pourtant tous ceux qu'il y a compris, & sans avoir dessein de parler de tous ceux que j'ai citez. Il y en a beaucoup dont les ouvrages se sont perdus, & dont il n'y auroit d'ailleurs rien de fort curieux à dire. Mais je parlerai de plusieurs qu'il n'a point

point nommez , soit parce qu'il ne l'a pas jugé à propos , soit parce qu'ils sont posterieurs. Pour une plus grande commodité , je donne dans chaque volume , une liste de ceux qu'il contient. Que si j'en mets quelques-uns qu'on ne peut proprement regarder comme des Maîtres de Rhétorique , j'expliquerai en parlant d'eux , ce qui peut en quelque façon les faire regarder comme tels , c'est-à-dire , les secours & les préceptes qu'on y trouve pour l'Eloquence. Je commencerai par Platon : voici auparavant la premiere liste.



T A B L E

DES NOMS DES AUTEURS

Contenus dans la Première Partie du
Tome VIII.

	Page
PLATON,	1
ARISTOTE,	34
ANAXIMENE DE LAMPSAQUE, ou <i>la Rhetorique adressée à Alexandre,</i>	67
DENYS D'HALICARNASSE,	82
LUCIEN,	103
HERMOGÈNE,	110
ARISTIDE,	129
APSINÈS,	131
SOPATER,	132
ALEXANDRE LE RHÉTEUR,	133
MÉNANDRE,	138
MINUCIEN,	139
CYRUS,	ibid.
APHTHONÈ,	140
THEON,	158
ULPIEN,	163
TIBÈRE. UN ANONYME. SEVE- RE,	164
DENYS LONGIN,	165
DÉMÉTRIUS,	196
CICÉRON, & <i>premierement les trois livres de l'Orateur,</i>	218
<i>Le Brutus, ou le Dialogue touchant les O- rateurs illustres,</i>	242
<i>L'Orateur de Cicéron,</i>	261
<i>Du genre d'Orateur le plus parfait,</i>	286
	Les

T. A B L E.

<i>Les Topiques de Cicéron,</i>	288
<i>Les Partitions oratoires,</i>	298
<i>Les deux livres de l'Invention,</i>	309
<i>La Rhétorique à Herennius,</i>	316
SENEQUE LE RHE' TEUR,	327
<i>Dialogue sur les Orateurs,</i>	347
QUINTILIEN,	369
Mr. ROLLIN, ou son Edit. de Quintilien.	416
RUTILIUS LUPUS,	428
AQUILA ROMANUS,	432
JULIUS RUFINIANUS,	434
CURIUS FORTUNATIANUS,	435
MARIUS VICTORINUS,	437
SULPICIUS VICTOR,	ibid.
EMPORIUS,	438
AURELIUS AUGUSTINUS,	446
JULIUS SEVERIANUS,	447
RUFIN,	448
PRISCIEN,	449
CASSIODORE,	ibid.
BEDE,	451
ISIDORE,	452
ALCUIN, ou ALBIN,	453
A. C. CELSUS,	457
S. AUGUSTIN,	460
GEORGE DE TREBIZONDE, dit le Trapézontin,	476
ANTOINE LULLE,	482
HERMOLAUS BARBARUS,	492
ERASME,	496
STURMIUS,	515
STRE'BE'E DE RHEIMS,	520
NUGNE'S, en Latin NUNNESIUS,	525
VIVE'S,	528
OMER TALON, ou TALEUS,	538

T A B L E.

ERYTHRE'E,	544
PIERRE DE COURCELLES,	546
CAVALCANTE OU CAVALCANTI,	555
MELANCHTHON,	563

Fin de la Table des Auteurs.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lû, par l'ordre de Monsieur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Jugemens des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs.* Il m'a paru que l'impression de cet Ouvrage ne pouvoit qu'être agréable & utile au Public. Fait à Paris le vingt-huitième d'Avril mil sept cens treize.

SAURIN.



LES

MAITRES D'ELOQUENCE.

PLATON

*Philosophe Athénien, mort la 1. année de
l'Olympiade CVIII. la 348. avant la
naissance de Jesus-Christ; âgé d'environ
82. ans.*

SI je mets Platon au nombre des Maîtres de Rhétorique, il y a des Anciens & des Modernes qui l'y ont mis avant moi, entre autres Ciceron, Paul Beni, & le Pere Rapin. Ils se sont fondez dans leur jugement sur ce que ce Philosophe a écrit de cet Art en divers endroits de ses Ouvrages, sur-tout en deux de ses Dialogues, l'un intitulé Phédre, l'autre Gorgias, du nom d'un des Interlocuteurs que l'Auteur y fait parler avec Socrate. Son dessein dans Gorgias, se-
Tome VIII. Part. I. A lon

Platon. Ion la remarque de Quintilien, est de ré-
Instit. Ora futer ce que les autres pensent de la Rhé-
tor. l. 2. c 15. torique, au lieu que dans Phédre il éta-
 blit ce qu'il en pense lui-même.

Compar. de Le Pere Rapin trouve Platon *toûjours*
Demosth. & grand dans ses desseins, *toûjours élevé dans*
Cic. p. 6. 7. 8. sa maniere, *toûjours admirable dans son or-*
 donnance & dans son execution : de sorte
 qu'il se fait des projets plus vastes de tous
 les Arts & de toutes les Sciences, que les
 autres qui en ont traité après lui.

Le jugement du Pere Rapin peut se
 justifier par le Dialogue de Phédre, où
 en effet il y a du grand, du sublime &
 du merveilleux, dans la maniere dont
 Platon s'y prend pour instruire l'Orateur.
 Car comme la beauté du discours est un
 des caracteres les plus sensibles de l'Elo-
 quence, & que, quand un Ouvrage nous
 plaît, la premiere chose qui se presente,
 c'est de dire, *cela est beau*, sans trop fa-
 voir quelquefois ce que l'on dit, il en-
 treprend d'expliquer en quoi consiste cette
 veritable beauté. Pour nous en donner
 une idée, il remonte jusques à la pre-
 miere source, posant pour principe que
 Dieu seul est beau par lui-même, & que
 la vraie beauté parmi les hommes, est
 celle des ames qui s'attachent à Dieu
 d'esprit & de cœur par l'étude de la Sa-
 gesse & par l'amour de la Vertu.

La vraie beauté néanmoins se trouve
 aussi dans le discours, parce qu'il est l'i-
 mage de la Raison; comme elle se trou-
 ve dans la Raison, parce qu'elle est l'i-
 mage de Dieu. Mais il n'y a, selon
 Platon,

Platon, ni raison hors de la verité & de la vertu, ni image de la raison dans un discours, si la vertu & la verité ne l'animent, & si outre cela il n'y a du dessein, de l'ordre, de la conduite, de la convenance avec ce que l'on traite, sans quoi les ornemens & les brillans de l'expression ne sont que de fausses beautés. Platon,

Ce que Platon demande par cette haute idée qu'il nous donne de l'Eloquence, il l'explique lui-même. C'est un genie superieur par son élévation & par son extrême justesse; c'est une science presque generale de toutes choses; c'est un exercice continuel de la parole; c'est enfin le discernement des esprits, parce que l'habileté de l'Orateur n'est autre chose que l'art de tourner les volontés comme il lui plaît.

Le genie & la science donnent les idées des choses pour les définir, & en font connoître les especes ou les parties, tant pour les diviser, que pour les ranger. Par la définition du sujet, on donne un centre à toutes les parties du discours, on y répand la lumière, on en bannit les choses étrangères, on fixe l'esprit de l'auditeur, & l'on donne un fondement solide à toutes ses preuves. Par la division, on distingue dans son objet, comme dans un corps, la droite & la gauche, le fort & le foible, le bon & le mauvais, ou même diverses vertus, ou au contraire differens vices. Platon comprend toutes ces choses quelquefois sous le nom de la Dialectique, faculté admi-

Platon. rable dans son sens, & telle en un mot, que, si quelqu'un la possédoit de la manière qu'il la conçoit, il le regarderoit, dit-il, non-seulement comme un grand homme, mais comme un Dieu.

*Dans Phé-
dre p. 262.*

Pour ce qui est du discernement des esprits, on se rend capable de le faire par une étude sérieuse du monde. C'est-là qu'on apprend à connoître les hommes, malgré les voiles dont ils se couvrent pour se déguiser, & à distinguer les temps, soit de se taire ou de parler, soit d'être concis ou diffus, soit d'exciter la pitié ou la colere, soit d'employer la force du discours ou la douceur. *Voilà, dit-il, ce que c'est proprement que l'Art, & ce que les Maîtres, les Orateurs, tous ceux qui écrivent doivent savoir, s'ils aspirent à la perfection. D'où il conclut (1) que ce n'est pas une petite affaire que l'Eloquence, mais une chose qui demande un très-grand travail, dont même le succès est fort douteux.*

Ibid p. 273. S'il y a du grand dans toute cette doctrine de Platon, il n'y en a pas moins dans la vûe qu'il veut que l'Orateur se propose. *Ce n'est, dit-il, ni pour la gloire de bien dire, ni même pour celle de bien faire, qu'il faut risquer tant de peine; c'est dans la vûe de plaire aux Dieux, qui sont nos maîtres, & à qui on plaît en faisant bien; au lieu que tous les hommes sont leurs esclaves, & qu'on ne doit pas se met-*

tre

tre beaucoup en peine de leur plaire. Ne ^{Platon} semble-t-il pas vouloir dire, qu'on ne leur plaît souvent qu'en faisant mal ? C'étoit la pensée d'un autre Philosophe, qui prouvoit qu'on ne devoit point se mêler des affaires de la République ; parce que, si on y agit bien, on offense les hommes ; & si on y agit mal, on offense les Dieux.

L'élevation de Platon paroît encore dans les deux modeles qu'il veut qu'on ait devant les yeux lorsqu'on aspire à l'Eloquence, c'est Periclès & Isocrate. Le premier étoit en effet un modele pour les discours d'usage, que font ceux qui ont à parler en public ; le second en est un aussi pour les discours d'apparat, sur-tout quand on ne les fait pas pour les prononcer. A la verité les Ouvrages de Periclès ne sont pas venus jusqu'à nous, & nous savons seulement qu'on trouvoit dans son éloquence des éclairs & des foudres, la vertu de porter le trouble dans l'ame, & de laisser des aiguillons dans le cœur, lesquels mettoient toute la Grece en mouvement : mais nous avons les Ecrits du dernier, & par l'éloge magnifique qu'en fait Platon, on pourra juger de son goût lorsque je parlerai d'Isocrate.

A la fin de
Phédre

Avant que de nous proposer ces grands modeles, il se donne un relief merveilleux dans le procès qu'il fait à des Orateurs, qui, selon lui, ne sont point à suivre,

Ταῦτα δὲ ἔ μὴ ποτε κτήσονται ἄνευ πολλῆς πραγματείας.

Platon. suivre, & à des maîtres qu'il ne faut point écouter : dans l'un & dans l'autre genre il s'en prend à ce qu'il y a de plus célèbre, & s'éleve fort au-dessus de tous, par la beauté de la critique qu'il en fait.

Pour ce qui est des Orateurs, il frappe particulièrement sur Lysias ; & ce n'est point par quelque endroit foible qu'il attaque ce fameux Orateur ; mais c'est sur un discours qui passoit pour un chef-d'œuvre. Il le rapporte tout entier, & par un trait des plus hardis, il nous propose sur le même sujet un discours de sa façon, tel qu'il croit que Lysias l'auroit dû faire. Il ne trouve dans le premier que de vains ornemens, qui flattent l'oreille & n'expliquent point son sujet. Il y trouve d'ennuyeuses redites, propres peut-être à montrer dans l'Auteur une assez grande fécondité d'expressions, mais aussi une égale stérilité de pensées. Il ne trouve point que Lysias donne les vraies raisons de ce qu'il avance ; il prétend même qu'il n'avoit garde de les donner, n'ayant pas eu soin de poser d'abord l'idée de son sujet, qui pouvoit seule les lui fournir. Il trouve enfin que ce discours n'est qu'un amas de pensées jettées au hazard ; au lieu qu'à ranger naturellement un sujet, il y a un commencement, un milieu, une fin, qui ne sauroient changer de place. Au contraire,

dans

*Dans Phid.
2. 204.*

r Omnis que suscipitur aliqua de re disputatio, debet à definitione proficisci, ut intelligatur quid sit.

dans le discours de sa façon qu'il oppose Platon,
 se à celui de Lyfias, il nous donne d'a-
 bord l'idée de sa matiere, afin qu'on sa-
 che de quoi il s'agit ; & il pose pour
 maxime que c'est la methode qu'il faut
 (1) garder en toutes choses. Il divise
 cette même matiere en ses especes, afin
 qu'il n'y ait point de méprise dans l'ap-
 plication de ce qu'il dira ; & il dispose
 tellement ses pensées, qu'elles ne font
 qu'un même tout, mais un tout qui a
 de l'ame & de la vie, dont on ne peut
 déranger les parties sans les gâter. Les
 mouvemens n'y paroissent qu'après la
 preuve ; & ses pensées, par un enchaîne-
 ment naturel, se produisent les unes les
 autres jusques à la péroration, qui en
 contient une juste récapitulation.

C'est une preuve que ce Philosophe
 n'étoit point ennemi de la Rhétorique :
 quelques-uns néanmoins l'ont crû, par-
 ce qu'il se mocque encore de divers Rhé- Dans Phéd.
 teurs celebres, de Gorgias, de Thrasy- p. 267.
 maque, de Theodore & de bien d'autres ;
 mais il s'en mocque, parce qu'ils ne font
 pas assez habiles, selon lui, & que tou-
 tes leurs regles ne pouvoient conduire à
 rien de meilleur que ce qu'avoit fait Ly-
 fias. Aussi les raille-t-il tous finement,
 les uns avec leurs préceptes sur l'Exor-
 de, la Narration, la Preuve, l'Amplifi-
 cation ; les autres sur les explications vi-
 ves & sur les digressions qu'ils deman-
 doient ;

fit id de quo disputetur. Cic. 1. de Offic. ex Plat. in
 Phéd.

Platon.

doient ; les autres sur la préférence du vraisemblable au vrai, sur leurs manières de faire paroître grandes les petites choses, & petites les grandes ; d'exprimer les anciennes (1) par des tours nouveaux, & les nouvelles comme auroient fait les Anciens ; de se faire un style trop concis ou trop diffus, sans savoir garder un juste milieu ; les autres enfin sur leurs merveilleuses figures de Rhétorique, auxquelles ils donnoient les grands noms de *Diplasiologie*, *Gnomologie*, *Iconologie*, *Orthoépée*, *Evépée*, &c. à l'occasion desquels il jette sur leurs inventeurs un si grand ridicule, & mêle tant d'esprit & tant d'éloquence dans ce qu'il dit, qu'il est fort difficile de ne pas donner dans son sens.

Telle est la nature de la Rhétorique ; on ne sauroit la blâmer avec quelque succès, qu'on ne mette en usage dans son discours les mêmes choses qu'on y veut détruire. C'est ainsi que, dans Cicéron, Antoine fait un discours très-éloquent pour donner une idée assez basse de l'Eloquence, & l'opposer à l'idée magnifique que Crassus en a d'abord donnée. Ce qui fait dire à Crassus (2) qu'Antoine a représenté l'Orateur comme un homme du plus bas étage. Au fond Antoine

1. de Orat.
n. 213. ad
n. 263.

1 Καινά τ' ἀρχαίως, τὰ τ' ἐναντία καινῶς.

2 Remigem aliquem aut bajulum Oratorem descriperas. 2. de Orat. p. m. 141.

3 Οὐκ ἔν ἤδη πεπαίσθω μετρίως ἡμῖν τὰ περὶ λόγων.
p. m. 278.

4. Heri enim hoc mihi proposueram ut hos à te disci-

toine & Platon ne cherchent qu'à se di-Platon
vertir. Platon le marque lui même (3),
aussi-bien qu'Antoine, (4). Et la matie-
re y est fort propre, puisqu'il n'y a rien
de si important dans l'Eloquence, qui,
à le prendre dans les préceptes, ne soit,
de l'aveu des connoisseurs, autant sus-
ceptible de ridicule, si l'on veut s'en moc-
quer, qu'il est digne d'admiration, lors-
qu'il est mis en œuvre & executé à pro-
pos.

Ainsi les railleries de Platon ne le ren-
dent que plus digne des éloges que Ci-
cero'n lui a donnez. Cet Orateur si ca-
pable d'en juger, le regarde (5) comme
un excellent Maître, soit pour connoi-
tre la verité, soit pour la persuader. Il
merite le premier éloge par la beauté de
son esprit, par sa pénétration, par son
étendue, jointes partout à une methode
admirable d'approfondir les questions. Il
merite le second par l'élégance premie-
rement & par l'élevation de son style,
ce qui le fait aussi regarder comme un
grand Orateur; & en second lieu par
l'importance & par l'utilité de ses pré-
ceptes.

Rien n'est plus instructif en ce genre,
que de mettre, comme il a fait, le bon
& le mauvais, ou l'excellent & le me-
diocre

discipulos abducerem. Nunc, Catulo audiente, vi-
deor deberè non tam pugnare tecum, quàm quid
ipse sentiam dicere. 2. de Orat. p. m. 141.

Ille non intelligendi solum, sed etiam dicendi
gravissimus auctor & magister Plato. Cic. in Orat.
v. 10.

Platon. diocre vis-à-vis l'un de l'autre, afin qu'on puisse en juger, la vraie idée du beau s'imprimant bien davantage, lorsqu'on a fait quelque attention sur ce qui n'en a tout au plus que l'apparence.

Rien n'est aussi plus utile, que de nous faire concevoir comme des badineries tous les préceptes de Rhétorique qu'on donnoit alors aux enfans; à moins qu'on ne s'en fasse une autre idée, & qu'on n'en fasse un autre usage que ne faisoient les Rhéteurs qu'il attaque. Ces Rhéteurs regardoient leurs préceptes comme ce qu'il y a de plus parfait dans l'Art oratoire; & Platon, non plus que Cicéron, ne les regarde que comme une préparation (1) à des préceptes plus importans. Ces Rhéteurs n'exigeoient ni le genie, ni les belles connoissances, ni l'exercice; Platon au contraire soutient qu'il est impossible qu'un homme devienne Orateur, si l'une de ces trois choses lui manque. Enfin, selon Platon, il faut connoître le caractère de ceux à qui on parle, afin de leur proposer nos pensées d'une manière convenable, comme le Medecin (2) doit savoir le temperament de ses malades, pour varier ses remedes, & n'appliquer à chacun que ceux qu'il faut. C'est pour cela que ce Philosophe demande dans l'Orateur, comme nous l'avons vû, une gran-

1 Τὰ πρὸ τῆς τέχνης. *Artis apparatus.*

2 Sicut Medico diligenti, priusquam conetur agro adhibere medicinam, non solum morbus ejus cui mederi volet, sed etiam consuetudo valentis, & natura

grande expérience du monde : c'est de Platon, quoi les Rhéteurs prétendoient dispenser leurs disciples par la vertu de leurs préceptes. C'est un fait difficile à croire; mais Lucien nous en confirme la vérité, en se moquant, comme Platon, de ces Sophistes.

In Præceptorum Rhetorum.

Platon, au jugement de Longin, nous a encore enseigné une autre route, qui peut nous conduire à l'Eloquence, si nous ne voulons point la négliger. Quelle est cette route? C'est l'imitation & l'émulation des Poètes & des Ecrivains illustres qui ont vécu avant nous. En effet ce Philosophe, grand imitateur d'Homere, dit Longin, est venu comme un nouvel Athlete, disputer de toute sa force le prix à Homere même, c'est-à-dire, à celui qui étoit l'admiration de tous les siècles précédens. Et, si nous en croyons Athénée (3), Platon a été le rival des Auteurs mêmes de son tems, entre autres de Xenophon, ou, pour mieux dire, ces deux grands Génies se sentant tous deux de la force, ont été rivaux l'un de l'autre.

Dans le Traité du Subl. c. 11.

Ces combats sont d'autant plus glorieux, qu'on peut même y être vaincu sans honte: mais Platon, à ce qu'on prétend, n'y va pas toujours de bonne foi, & s'attache non-seulement à faire mieux que

tura corporis cognoscenda est. Cic. 2. de Orat. n. 186.

3. Licetbit intelligere splendidissimum Platonem æmulum Xenophontis non immerito fuisse, vel potius &c. Athen. l. 11. p. m. 504.

Platon, que ceux qu'il veut surpasser, mais à les décrier par des calomnies. C'est ainsi, dit-on, qu'il en use à l'égard des Orateurs & des Maîtres, sur-tout dans son *Gorgias*.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que, dans ce Dialogue, ce Philosophe distingue quatre Arts utiles à la vie; deux pour le corps, & deux pour l'esprit, lesquels se répondent les uns aux autres. Pour le corps, il distingue la *Gymnastique*, qui par des exercices bien entendus entretient la santé; & la *Medecine*, qui guérit les maladies. Pour l'esprit, il distingue l'Art de dicter de sages Loix, ou la *Sagesse*, qui par ses leçons entretient la santé de l'ame; & la *Justice*, qui en arrête les passions ou les maladies. Les Arts pernicieux qui contrefont ces Arts utiles, par rapport au corps, sont premierement la *Composition des fards*, qui prétend imiter la *Gymnastique*; & qui, avec du rouge ou du blanc, donne au teint une beauté que la nature lui a refusée, ce qui n'est qu'un faux embonpoint; en second lieu l'Art des *Cuisiniers*, vrais singes des *Medecins*, & qui, avec une simple routine de ce qui flatte le goût, présentent des mets quelquefois très-délicieux & très-nuisibles en même tems à la santé. Par rapport à l'ame, un Art pernicieux, c'est d'un côté la *Sophistique*, qui fait à l'esprit ce que la composition des fards fait au corps, c'est-à-dire, qu'elle impose par une vaine apparence de sagesse; & d'autre côté c'est la *Rhetorique*, qui, sous

In Gorg p.
72. 464.
465.

un masque de justice ou de verité, imi-^{Platon}te en sa maniere les Cuisiniers, & empoisonne, pour ainsi dire, les auditeurs, parce qu'elle ne s'étudie qu'à leur dire ce qui les flatte, & non ce qui leur est salutaire. Telle est la fameuse comparaison que Platon fait de l'Eloquence avec l'adresse des Cuisiniers, & l'idée par consequent qu'il semble donner tant des Maîtres que des Orateurs. Il les accuse non seulement d'ignorance, de vanité & de folie; mais de méchanceté & d'injustice.

Car, au lieu de renfermer leur Art dans les bornes de son objet, qui sont les discours d'usage dans la vie, leur vanité, si on en croit ce Philosophe, ne lui donnoit aucunes bornes, prétendant qu'il rendoit capable de parler de toutes choses, & d'en parler mieux que ceux qui les enseignent. *Admirez*, dit dans Platon l'un de ces Rhéteurs, *com-* ^{In Gorg.} bien, par le moyen de l'Art que nous enseignons, les études sont abrégées! *Dispensez de rien apprendre, quand il fait nôtre Art, un homme est en état de parler de tout!* Cependant que fait le fanfaron qui parle ainsi? il ne fait pas même dire ce que c'est que cet Art, sinon qu'il est le plus beau de tous, & que son usage est de parler des plus grandes choses. Telle est son ignorance & sa vanité. Son crime est d'être persuadé & d'enseigner qu'on n'est en ce monde que pour sa-

tisfaire ses passions; & d'employer ses ta- ^{In Gorg. p. m. 495.}lens, non pas à trouver des tours pour

Platon. faire goûter aux hommes des veritez utiles, mais à ne rien dire que ce qui peut leur plaire afin de faire fortune.

Ibid. p. 501. Platon conclut que ce n'est donc qu'une lâche flatterie que l'Eloquence, & qu'elle n'est pas un Art. Il ne faut point d'art en effet à un Cuisinier qui ne cherche qu'à flatter le goût. Il lui faudroit un art, s'il vouloit ne présenter que des alimens & des assaisonnemens salutaires, parce que l'agréable & l'utile n'étant pas la même chose, il n'appartient qu'à l'Art de discerner les agrémens utiles de ceux qui sont pernicioeux. Il lui faudroit aussi le courage du Medecin, qui ose présenter le remede, quelque désagréable qu'il soit, s'il ne peut faire autrement.

On voit le sens du Philosophe. Ce n'est pas l'Eloquence en general qu'il condamne; c'est une Eloquence scelerate dans ses desseins; qui ne songeoit qu'à se satisfaire contre les regles; oblique & infidieuse dans ses maximes, qui ne visoit qu'à tromper; mal-instruite de ses propres regles; jusqu'à ignorer la définition de l'Art & sa veritable fin; fausse dans ses manieres, qui ne pouvoit se dispenser d'user de mensonges; & qui, à la place des solides beautez, ne pouvoit gueres qu'en substituer de frivoles. En un mot il en veut aux Maîtres & aux Orateurs de son siecle. C'est, leur dit-il, votre conduite que je condamne, & la maniere dont vous vous y prenez pour réussir (1).

Aussi

2 Τῶτον τὴν τρόπον ἐν ὑμῖς πολιτευέσθε.

Aussi Quintilien se plaint-il qu'il y a des gens qui, pour juger de la Rhétorique, se contentent de lire quelques endroits de ce Dialogue assez mal-extraits (2), & qui, après les avoir lus, se mettent dans l'esprit que la Rhétorique, selon Platon, n'est ni un Art ni rien d'utile; tandis que ce Philosophe s'attache par tout à l'Éloquence & qu'il en donne des regles; tandis qu'on voit de lui l'Apologie de Socrate, l'Oraison funebre de ceux qui étoient morts au service de la Patrie, un autre Discours qu'il oppose à celui de Lyfias, & un Eloge si magnifique de l'Éloquence d'Isocrate.

Le docteur & célèbre M. Dacier dit pareillement, que, par la Rhétorique que Socrate condamne dans ce Dialogue, il est aisé de voir que ce Philosophe veut parler de cet Art qui n'a aucun égard à la vérité, qui ne cherche que la vraisemblance, & qui n'a d'autre but que d'orner & d'embellir un sujet. M. Dacier croit pouvoir donner pour exemple de cet Art le Panégyrique d'Helene dans Isocrate, dans la pensée qu'il a que ce fameux Rhéteur n'emploie dans ce discours que les figures de la Rhétorique, & ne cherche ni les preuves ni les raisonnemens de la Dialectique: sur quoi je crains que cet illustre Auteur ne soit allé & contre les sentimens que Platon avoit d'Isocrate, & contre ceux qu'il faut quelquefois avoir du Panégyrique.

Sans

2 Pauca imperitè à prioribus excerpta. *Ibid.*

Platon.
Instit. Ora-
tor. l. 2.
154

Oeuvres de
Plat. tom.
1. p. 205.

Platon.
In Gorg. p.
103. 504.

Sans nous arrêter sur cela, ajoutons que Platon reconnoît formellement une véritable Eloquence, qui n'a pour but que d'être utile & d'établir la vérité & la justice (1). Ceux que ce Philosophe attaque la reconnoissent aussi; mais ils la soutiennent inutile, parce qu'elle ne sert point à s'avancer. Platon lui-même ne la croit pas d'un grand usage, mais c'est par d'autres raisons. La première est, que les flatteurs la décrivent aussi aisément dans l'esprit du peuple, qu'un Cuisinier décrirait auprès d'un enfant malade, un Medecin qui ne le flatteroit point. La seconde est, que tous les hommes sont corrompus, & il faut être homme de bien pour soutenir le caractère d'Orateur.

L. 1. de O.
181. n. 47.

Avec tout cela Cicéron paroît croire que ce Philosophe condamne absolument l'Eloquence, & la tourne en ridicule. N'est-ce point en effet la pensée de cet Orateur, lorsqu'il dit sous le nom de Crassus: *Je lûs pour lors son Gorgias, & ce que j'y admirai le plus, c'est qu'en se moquant des Orateurs, il se montre lui-même un Orateur merveilleux?*

On peut répondre, que ces paroles ne contiennent pas le propre sentiment de Cicéron, & qu'elles expriment plutôt le caractère du commun des hommes, qui ne s'instruisent que superficiellement des choses pour en juger. Neanmoins le

Com-

1. Ἀνάγκη τὸν Πρωτοκτὸν δίκαιον εἶναι, τὸν δὲ δίκαιον τὰ δίκαια βούλεσθαι. Secti in Gorg.

Commentateur de Platon prend à la lettre ce que dit l'Orateur Romain, & il appelle de son jugement à Platon même, dont il rapporte des textes si clairs & si précis, qu'il faut ou ne les avoir pas lûs, ou n'y pas penser, ou prendre plaisir à se tromper soi-même ou à tromper les autres, pour soutenir que Platon a regardé la Rhétorique comme une chose nuisible aux hommes. Et c'est sans doute sur ces fondemens que saint Augustin soutient à Cresconius, que Platon n'a blâmé que la Sophistique, & que c'est cet art pernicieux qu'il a voulu bannir des Républiques.

Cependant on ne peut nier que ce Philosophe n'ait condamné l'Eloquence qui donne le faux pour le vrai, & le vice pour la vertu. Or le faux & le vice peuvent être ou dans les tours & dans les manières, ce qui fait la Sophistique; ou dans les choses que l'on avance, ce qui fait l'erreur ou le mensonge. Dans l'un & l'autre cas il condamne l'Eloquence, & la traite de *fausse*, comme le remarque fort bien M. Dacier dans ce qu'il nous a donné des Oeuvres de Platon. Mais à proprement parler, dans le second cas, Platon ne devoit condamner que l'abus qu'on fait de l'Eloquence, & non pas lui donner l'épithète qu'il lui donne. Il y a bien de la différence entre la *fausse Eloquence* & l'*Eloquence qui dit faux*, comme il y en a aussi beaucoup entre la *vraye Eloquence* & l'*Elo-*
quence.

Platon. *quence qui dit vrai.* VERUS & VERAX expriment cette difference.

Quand donc un homme, dans un discours oratoire, s'exprime d'une maniere naturelle, & qu'en s'exprimant ainsi, il donne l'erreur pour la verité, on n'a pas raison pour cela de dire que c'est un faux Orateur qui contrefait le veritable, puisque son éloquence est aussi solide que celle d'un Orateur qui dit vrai. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il ment, & que c'est un malhonnête homme qui contrefait un homme de bien; encore faut-il pour cela qu'il parle contre sa conscience; car s'il agit de bonne foi, & s'il ne porte à l'erreur que parce qu'il se trompe lui-même, on ne peut lui rien reprocher sur ses mœurs, non plus que sur son éloquence.

Cela étant, il y a un fait à examiner, qui est de savoir si les Rhéteurs sont coupables de tous les reproches que leur fait Platon. On rapporte sur cela que Gorgias, ayant vû le Dialogue qui porte son nom, & où ce Philosophe en fait une peinture si affreuse, ce Rhéteur dit sans façon, que *Platon étoit un très-habile calomniateur* (1), sans qu'il paroisse s'en être autrement mis en peine, comme étant au-dessus de ces satires.

Il paroît certain que ce Rhéteur avoit du merite; il étoit riche, fort considéré, savant Maître de Rhétorique, grand Orateur,

Ὡς κατὰ εἶδος Πλάτων ἐτιμίζων.
i. e. Ad maledicendum aptissimum esse. *Ath. l. II. p. m. 505.*

rateur, d'une haute réputation. Un His-
 torien, dans Diogene Laërce, rend un
 témoignage glorieux à son habileté, &
 croit faire honneur à Empedocle de le
 lui donner pour disciple. Diodore de Si-
 cile n'en parle pas moins avantageuse-
 ment. Il donne (2) la qualité de *sage*
 à son Eloquence, & il le represente com-
 me un homme si fort audessus de tous
 les Orateurs & de tous les Maîtres de son
 siecle, que ses disciples lui donnoient
 chacun plus de quatre cens pistoles (3)
 de récompense. Il ajoûte que Gorgias
 fut le Chef de l'Ambassade que la ville de
 Leonce envoya aux Athéniens, pour leur
 demander du secours contre les Syracu-
 sains. Les Athéniens, esprits fins & dé-
 licats, admirerent son Eloquence; ils en
 furent charmez, & lui accorderent ce
 qu'il demandoit. On fit grand cas de
 son discours, appelé *Olympiaque*, ce qui
 est confirmé par Aristote, Quintilien &
 Pausanias. On n'estima pas moins la ha-
 rangue de ce Rhéteur, appelée *Pythienne*.
 La haute idée qu'on eut de lui, selon
 Cicéron, lui fit dresser dans le Temple
 de Delphes, non une statuë dorée, mais
 toute d'or, honneur qu'on n'avoit enco-
 re rendu à personne, & qu'on ne rendit
 qu'à lui. Les jours qu'il prononça les
 deux harangues dont je viens de parler,
 furent appellez des jours de fêtes. Thu-
 cydide

Platon.
Satyris ad
pud Laërt.
in Emped.
p. m. 228.
Diod. Sic.
l. 12. p. m.
99. Henric.
Steph. 313.

Pausan. l. 6.
27. p. 495.
& l. 10. p.
242.
Cic. 3. de
Orat. n. 129.

2 Sapiientis Eloquentia studio emittit.
 3 Centum minas à singulis acciperet.

Platon.

cydide & Critias, selon Philostrate, lui furent redevables de l'élevation de leur style : ce qui fait voir que ce Rhéteur, en s'attachant au brillant de la diction, ne négligeoit point les beautés solides. Isocrate fut son disciple, & il paroît en avoir pris toutes les manières. Il y en a même * qui ont voulu dire qu'il lui avoit pris son fameux Discours intitulé *le Panegyrique*. Photius (1) convient qu'à peu de chose près les pensées & les preuves de ce Discours sont de Gorgias en même tems & de Lysias, quoique, selon lui, tout l'honneur de la composition appartienne d'ailleurs à Isocrate. Enfin Platon lui-même, qui décrie si fort les manières de Gorgias, les affecte dans tous ses Ouvrages; il ne faut que le lire pour s'en convaincre, outre que Denys (2) d'Halicarnasse atteste comme une chose connue de tout le monde, que ce Philosophe, à l'âge de quatre-vingts ans, avoit encore la passion de polir ses discours, d'en ranger les mots, de tourner ses périodes avec autant de soin, qu'une femme en prend à s'ajuster.

Que dire donc des portraits qu'il nous a fait des Rhéteurs? Ce que l'on pourroit dire des portraits désavantageux que feroit un Poète pour décrier quelqu'un contre

1 A Gorgiae Leontini & Lysiae Enthymematis & Epicherematis parùm mutata est oratio Panegyrica Isocratis. Phot. p. m. 1455.

2 Κρειτίζων και βουρυχίζων... ε δέλιπεν ὀυδοῦκοῦτα γαργῶδες ἴτη. Dionys. Halicar. περὶ συνθῆσ.

3 Puto fore ut mirere nos id locutos esse inter

contre sa conscience. Les Anciens (3) Platon ont crû qu'il est permis dans les Dialogues de faire dire aux Interlocuteurs ce qu'ils n'ont jamais dit. Platon a poussé la licence jusqu'à les faire parler contre leurs propres sentimens. Il en usa de la sorte à l'égard de Gorgias ; aussi ce dernier le traita-t-il de *calomniateur*, comme nous avons vû, & le premier de *menteur*, en assurant l'un & l'autre, qu'ils n'avoient jamais eu de tels entretiens. Diog. Laërt. in Plat. p. m. 78. Athen lib. 11. p. 505. Il y a plus : Platon avoit ses passions & ses défauts, il en vouloit aux richesses & à la gloire des Orateurs ; c'est pour cela qu'il les a décriez, aussi bien que les Poëtes. Il a même fort maltraité des personnes considerables dans la République, & qui étoient des gens de bien, dont Athenée a donné une longue liste, que l'on peut voir ; Athen. lib. 11. p. 505. (4) ce qui fait dire que Platon étoit vain, envieux & méchant ; qu'il ne vouloit du bien à personne ; qu'il y a du superflu, du faux & du mauvais dans ses Dialogues ; qu'il y outre les matieres, & qu'il y fait parler ensemble des personnes qui ne se sont jamais vûes, & n'ont pû se voir.

C'est à peu près ce que le Pere Cre- Theat. Rhetor. l. 1. c. 5. De ludicra dictione. sol & le Pere Vavasseur Jesuites ont re-
marqué

nos, quod nunquam locuti sumus ; sed nosti morem Dialogorum. *Cic. Ep. ad M. Varron. l. 9. Ep. 8.*

Erga cunctos malevolus, invidus, moribus parum probis, cupidior gloriæ. *Athen. ibid. p. 506. 507. Ec. Vide Dionys. Halicarn. ad Pomp.*

Platon. marqué à l'avantage de Gorgias, sur la
Voss. de Nat. foi des garants que je cite. Vossius trou-
& constit. ve aussi que Platon exagere, qu'il n'est
Rhetoric. p. pas de bonne foi, & qu'en parlant con-
 462. tre les Sophistes, il employe lui-même

Dans ses Paul Beni en a jugé de même, & ce
Differt. ora- jugement est conforme à celui d'Aristide,
soires. lequel dans les Discours qu'il a fait pour
Aristid. in la Rhétorique contre Platon, montre que
Orat. Et ex la preuve de ce Philosophe est un sophis-
co Phot. p. me, lorsqu'il prétend faire voir que l'E-
 2247.1255. loquence ne vise qu'à flatter le peuple;
&c. il ajoûte que cela ne s'accorde, ni avec
 cette genereuse liberté des Orateurs, qui
 leur fait contredire les opinions populai-
 res, quand elles sont mauvaises, ni avec
 cette force qui les fait triompher des es-
 prits les plus rebelles; ni avec l'idée mê-
 me de la Rhétorique, qui est l'Art de
 persuader.

Ainsi, à l'égard de la victoire que So-
 crate paroît remporter sur Polus & Gor-
 gias dans le Dialogue qui porte le nom
 de ce dernier, le Pere Cresol n'y trouve
 aucun fondement. A dire vrai, Platon
 fait passer bien des choses à Socrate par
 ces deux Rhéteurs, qu'on ne doit pas
 lui passer; & leur en fait aussi bien avan-
 cer, que des hommes un peu éclairés ne
 doivent pas avancer. Or ce n'est que par
 ce moyen que le champ de bataille de-
 meure à Socrate. C'est ce qui a fait di-

re
 i Gorgias, Thrasymachus... alique profitebatur
 arrogantibus sanè verbis docere quemadmodum causâ
 infe-

re à Ciceron, que le triomphe de ce Philo-
 losophe n'est qu'un triomphe en idée, &
 que sa dispute avec les Orateurs n'est
 qu'une invention de Platon, ou du moins,
 si c'est un triomphe réel, qu'il n'est fon-
 dé que sur la foiblesse de l'adversaire.

Il est pourtant difficile de croire que
 Platon ait calomnié Gorgias sur tout ce
 qu'il dit de lui, par exemple sur *l'enflure*
de son style, ou sur sa vanité. Et
 c'est peut-être sur quoi le Pere Cresol.
 ne prétend pas défendre ce Rhéteur, lors-
 qu'il dit qu'il ne veut pas le justifier en
 tout. Pour son style, Longin, Hermo-
 gène & Aristote ne le blâment pas moins
 que Platon. On blâme aussi son mau-
 vais goût dans les métaphores, & c'est
 ce que Denys d'Halicarnasse blâme aussi
 dans Platon. D'autres ont blâmé ses af-
 fections dans le nombre, l'harmonie, la
 cadence & autres ornemens de la diction,
 lesquels paroissent petits quand ils sont
 seuls & trop fréquens; & pour ce qui
 est de sa vanité, si nous en croyons Ci-
 ceron (1), elle alloit jusqu'à l'insolence,
 ce Rhéteur se faisant fort d'avoir
l'Art de rendre mauvais le bon droit, &
de faire triompher l'injustice. Il n'y a
 point d'apparence que cette vanité ait
 réüssi à Gorgias, puisqu'au rapport d'A-
 ristote, elle avoit rendu Protagore odieux
 à tout son siècle; d'autant plus que ce
 grand secret n'étoit après tout qu'une
 puerili-

Cresol. *ibid.*Dion. Ha-
lic. tom. 2.P. 127.
Dion. Ha-
lic. tom. 2.

P. 165. lin.

42. P. 127.
lin. 29.Arist. in
Rhet. l. 2. c.

24.

inferior dicendo fieri superior posset. Cic. de clar.
 Orator. n. 39.

Platon. puerilité, qui consistoit, quand vous avan-
 ciez les choses les plus incroyables, à
 les soutenir plausibles, parce qu'il est vrai-
 semblable qu'il arrive des choses contre
 la vrai-semblance. A cette vanité Gor-
 gias en ajoûtoit une seconde; il faisoit
 Cic. 3. de Orat. n. 129. profession de pouvoir traiter sur le champ
 quelque sujet qu'on lui proposât; mais
 ce qui passe tout le reste, c'est la statuë
 de Delphes. Ce qu'en dit Catulus dans
 Ibid. Ciceron, est fort glorieux pour Gorgias,
 & de la maniere dont il le dit, il sem-
 bleroit qu'il n'y auroit point deux senti-
 mens sur la verité de ce fait. Cependant
 tous les Historiens n'en conviennent pas;
 & non seulement quelques-uns disent qu'elle
 Pausan. l. 6. p. 27. n. 495. n'étoit que dorée, ce qui feroit peu
 au sujet; mais ce qui y fait beaucoup,
 il y en a qui disent que ce ne fut pas
 la Grèce qui la fit ériger pour honorer
 le merite de Gorgias, mais qu'il se la
 fit ériger lui-même; & on rapporte à ce
 Apud Athen. l. ii. p. m. 505. sujet un mot de Platon, qui le voyant
 de retour à Athenes, *Voici*, dit-il, *ce*
beau Gorgias tout d'or; à quoi Gorgias
 répondit, *Voici le bel Archiloque (1)*
d'Athenes. Le mot de Platon suppose
 que la statuë étoit toute d'or, & l'Histó-
 rien qui le rapporte dans Athenée, dit
 nettement que Gorgias lui-même se l'étoit
 fait ériger. C'est aussi précisément ce qu'en
 dit Pline (2). Pausanias qui dit qu'elle
 Ibid. n'étoit

1 C'est-à-dire, un grand médisant, ou un calomniateur.

2 *Hominum primus, & auream statuam & solidam*

n'étoit que dorée, dit en même tems Platon. qu'elle lui fut érigée par Eumolpus petit-fils de sa sœur; ce qui est fort éloigné encore de ce qu'en a dit Cicéron. Il se peut faire que la raillerie de Platon ait donné cours à l'opinion que Pline a adoptée, & cependant cette raillerie peut subsister dans la bouche *d'un envieux*, quand même cette opinion seroit fausse, & que la Grèce auroit effectivement honoré Gorgias d'une statuë d'or. Il résulte de tout ce que j'ai dit, que ce Rhéteur se décria sans doute un peu lui-même par le caractère de son style: mais il paroît que la malignité de Platon a beaucoup contribué à le décrier plus qu'il ne meritoit.

On fait encore d'autres reproches à ce Philosophe, entre autres on ne conçoit point pourquoi Platon lui-même, dans son Phédre, ne donnant point de bornes à l'objet de l'Orateur, blâme si fort, In Phaedr. p. 261. dans son Gorgias, les Rhéteurs d'avoir fait la même chose; & ce qui surprend encore plus, c'est que dans ce dernier Ouvrage il range Periclès (3) au nombre des faux Orateurs, après l'avoir supposé dans son Phédre comme un Orateur parfait. Cela confirme ce que le Commentateur a remarqué, que Platon varie dans ses jugemens; ou ce que Paul Beni fait avouer par ce Philosophe, que pour vain- In Dissert. Orat. cre

dam Gorgias Leontinus Delphis in templo sibi posuit. *Plin. l. 33.*

3 Οὐ τῆ ἀληθινῆ ῥητορικῆ ἰχρῶντο.

Platon.

cre ses adversaires il ne se met pas toujours en peine de dire vrai.

Serranus.

Une chose plus considérable, c'est que beaucoup de gens trouvent son Phédre trop libre, aussi bien que trop figuré, ou trop allégorique. On peut voir sur cela son Commentateur, qui tâche de le justifier. Pour moi, à parler généralement, je crois qu'il en est à peu près de ces figures de Platon comme de celles des Poètes, & qu'elles sont louables à les prendre comme il faut. Mais il y en a de trop licentieuses. Ce Philosophe dit des choses touchant l'amour (1) qui sont contraires à l'honnêteté & à la bien-séance; & , si on les prend à la lettre, il donne par-tout une idée détestable tant de lui que de Socrate: il y fait paroître ce Philosophe, & il y paroît lui-même coupable d'un amour infame. Quand il n'y auroit que la question qu'il examine dans Phédre, elle sent fort le jeune homme, au jugement de Diogene Laërce, & c'est ce qui donne lieu de croire que ce Dialogue fut le premier Ouvrage de Platon. Dicaerque est plus sévère encore que Diogene Laërce, & on trouve qu'il a raison. Il blâme Platon d'avoir donné trop de pouvoir à l'amour, & condamne * tout le caractère de Phédre, non-seulement comme ennuyeux à cause des su-

per-

Diog. Laërt
in Plat. p.
m. 78.

Eic. 4. Tusc.
n. 71.

* Apud
Diog. Laërt.
ibid. où est
τιὰν.

1 Inhonestæ ac indecoræ narrationes de amore, contempto lectorum judicio. Athen. l. II. p. 508.

2 Φερτικόν signifie odieux & ennuyeux. M. Bayle sur Dicaerque l'explique de ces saillies, &c.

perfluitez qu'il trouvoit dans cette piece, Platon.
 selon un des Commentateurs de Ciceron, Bosius in Ep.
 mais comme *insupportable & odieux* (2) 39. l. 13.
 à cause des faillies outrées & du débordement impetueux d'imagination qu'il y remarquoit. Comment peut-on souffrir en effet, qu'un Philosophe comme Socrate parlant contre l'amour, dise des choses qui l'obligent à se couvrir toute la tête, parce qu'il ne peut les dire sans rougir? En est-il moins coupable parce qu'il se couvre? Mais, lorsque dans la crainte d'avoir offensé le Dieu de l'Amour, il en vient à une palinodie; lorsqu'il retracte ce qu'il a dit, & qu'en louant l'amour honnête, il fait de l'amour qu'il condamne, des portraits fort vifs; alors In Phed. p.
 il se découvre, & ose dire sans rougir, 248.
 qu'il y aura en l'autre monde des privileges avantageux pour ceux qui, dans celui-ci, concilient cet amour criminel avec l'amour de la Philosophie. Tertulien (3) n'a pas manqué de relever une doctrine si affreuse. N'est-ce point en effet un trait visible du *sens réprouvé*, auquel l'Écriture nous enseigne que les Philosophes furent livrez? Quelle disproportion entre ce sentiment de Platon & ceux qu'il a d'abord marquez touchant la véritable beauté du discours, *qui doit, selon lui, ne respirer que la sagesse & la vertu!*

3 Animas Philosophorum in cælo ponit, non tamen omnium, sed eorum qui Philosophiam exornaverint amore puerorum. Adcò inter Philosophos magnum habet privilegium impuritas. Tertull. l. 1. de anim. c. 54. Cresol. Thea. Rhet. p. 491.

Platon.

vertu! Telles sont les inégalitez de l'esprit humain, quand il n'est pas soutenu par les lumieres de la grace.

Il faut cependant convenir que le Phédre de Platon n'offre pas à tous ceux qui le lisent, une idée si désavantageuse de ce Philosophe. Du moins est-il certain que M. Dacier trouve que *Phédre*

*Oeuvres de
Platon T. 1.
p. 204.*

& Gorgias sont des Dialogues qu'on ne sauroit assez louer. Il se fonde sur les excellens préceptes de *Rhétorique* que l'Auteur y donne, & sur les grands principes de *Morale* qu'il y fournit. Mais pour donner à ces deux raisons toute la force qu'on peut y souhaiter, plusieurs choses paroissent nécessaires. Premièrement il faut que Platon ne se démente pas lui-même, & qu'il n'y ait point d'inégalité dans sa doctrine. Il faut en second lieu que

Ibid. p. 66.

Monsieur Dacier, selon sa promesse, examine si la censure que *Dicéarque* a faite de *Phédre*, merite ou ne merite pas d'être reçûe; & si c'est avec raison ou sans raison que *Cicéron* a embrassé le sentiment de ce Critique. En troisiéme lieu il faut voir, si pour louer ces deux Dialogues sans reserve, on ne doit pas se dispenser d'une regle fort sage que M.

Ibid. pag.

8.

Dacier nous propose lui-même & qu'il emprunte de *S. Jérôme*. Ce Pere applique à ce sujet la loi que Dieu donne à son peuple à l'égard d'une femme étrangere prise en guerre, lorsqu'un *Israélite* vouloit l'épouser: il falloit auparavant lui faire changer d'habits, la purifier, lui couper les ongles & les cheveux. Nous fai-

sons

sons de même, dit saint Jérôme*, quand nous lisons les Philosophes Payens (qui sont à notre égard cette femme étrangere) & quand les livres de la sagesse du siècle tombent entre nos mains, si nous y trouvons quelque chose d'utile, nous nous en servons en le rapportant à nos principes; & lorsque nous y trouvons de l'inutile & du superflu, comme sur les Idoles, sur l'amour, & sur le soin des choses terrestres & perissables, nous le retranchons. Ce sont les habits que nous ôtons à cette étrangere, ce sont les ongles & le cheveux que nous lui coupons. Encore un coup, c'est à M. Dacier à voir ici s'il l'épousera, cette étrangere, sans garder ces formalitez.

Il dit déjà que la censure d'Athenée contre les propos que Platon tient de l'amour, tombe sur le Dialogue qui a pour titre *Le Banquet*; il croit que ce Critique se décrie plus lui-même par sa censure, qu'il ne décrie ce Dialogue, & qu'il découvre également & la corruption de son cœur, & son peu de lumière, selon Origène, dont le sentiment paroît à M. Dacier préférable sans difficulté à celui d'Athenée. Mais il lui reste à éclaircir si la censure d'Athenée ne convient pas au Dialogue de Phédre; si ce Dialogue peut se justifier par le sentiment d'Origène; si Tertullien, qui censure cet Ouvrage, montre aussi la corruption de son cœur; si l'autorité d'Origène doit l'emporter sur celle de Tertullien; si elle doit aussi l'emporter sur S. Jérôme, qui regarde les discours sur l'amour comme les cheveux, les

Platon.
Lettre 146

Ibid. ubi supra pag. 65.

Ubi supra

Platon.

les ongles & les habits de la femme étrangere ; si c'est tout à fait par des autoritez qu'il faut juger cette question , ou par le fond des Ouvrages ; si l'on a besoin de justifier le Banquet de Platon pour justifier le Cantique de Cantiques , qui est ce qu'Origène a voulu faire ; enfin si l'Apolo- gie que cet Auteur a faite du Banquet , est aussi forte qu'on pourroit dire , & si elle ne fournit pas aussi-tôt de quoi condamner le Banquet , qu'elle fournit de quoi le justifier , puisqu'elle ne décide point si ceux qui en ont abusé , y ont véritablement trouvé des choses qui les ont incitez à pecher , ou si la corruption de leur cœur les a empêchez d'en prendre le sens.

Mes pensées sont peu de chose , il faut lire M. l'Abbé Fleury (1). Ce sa- vant Academicien parle de Platon après l'avoir lû , & l'idée qu'il s'en est fait en le lisant , il la communique à une person- ne illustre dans une Lettre qu'il lui écrit. Il y fait profession de louer le divin Phi- losophe ; il lui donne en effet de grands éloges ; *La solidité , le jugement , le bon sens , la justesse , la profondeur , l'élevation , la grandeur de génie , l'imagination belle , l'invention , le tour délicat ; une Eloquence dans les Sciences , qui va de pair avec celle de Démosthene dans les affaires ; un Trai- té de Rhétorique où l'on trouve les précep- tes les plus essentiels , & où l'on apprend en quoi consiste la véritable Eloquence.* M. l'Abbé

Pag. 310.

Pag. 293.

301. 321.

314. 311.

l'Abbé Fleury ne croit pas, à ce qu'il dit Platon.
 pouvoir donner de ce *Traité* une plus haute
 idée qu'en le mettant au-dessus de la Rhé-
 torique d'Aristote. Il lui semble que Pla-
 ton va plus au fond de l'Art, & qu'il n'y
 a point d'Auteur qui ne trouve de quoi
 s'humilier à la fin du *Phédre*. Car avec
 les grandes connoissances, on trouve en-
 core dans tous ses Ouvrages Pag. 293.
 une morale Pag. 293.
 merveilleuse, & des réflexions capables de
 désabuser les plus emportez. Qu'on ne Pag. 302,
 s'en étonne pas. Ses mœurs étoient no- 310.
 bles, honnêtes, douces, modestes; & on peut
 dire qu'il approchoit de l'humilité: rien de
 plus pur, quant au désintéressement; rien
 de plus noble, quant à la fermeté du cou-
 rage, au mépris de la volupté, à l'amour
 du véritable plaisir. On voit la magnifi-
 cence de ces éloges, & néanmoins au
 milieu de tout cela que nous dit on? M.
 l'Abbé Fleury nous dit que *Marcile Fi-* Pag. 296.
tin veut sauver par des allégories ce qu'il
 y a de plus condamnable dans cet Auteur.
 On voit le sens de ces paroles, il faut
 entendre les autres. J'avoüe, dit-il, que
 ni Platon, ni Socrate ne connoissoient point Pag. 312.
 l'humilité, quoiqu'ils semblent l'avoir entre-
 vûe... Il faut encore avouer à la honte
 de la Raison humaine, que ces Philosophes
 connoissoient moins la chasteté que l'humili-
 tité. Terrible sentence! Mais afin qu'on
 voye que je ne suis pas le seul qui rappor-
 te ce désordre des Philosophes anciens à
 une

ville; on le trouve à la fin du *Traité* sur le choix des
 citades.

Platon.

* *Ibid.*

une juste punition de Dieu, M. l'Abbé Fleury continuë. *Ils ont parlé, dit-il *, avec si peu de scrupule des amours les plus infames, & en ont fait des railleries si impudentes, que l'on voit sensiblement que Dieu, comme dit saint Paul, les avoit livrez au sens réprouvé, & abandonnez à l'impureté.* La conclusion est naturelle. *Je ne conseillerois pas, ajoute ce savant Abbé en finissant, la lecture de Platon à toutes sortes de personnes. Il faut avoir l'esprit droit & affermi dans les bons principes, pour n'être pas scandalisé de certains traits de libertinage qui s'y rencontrent.* Cela étant, il en est de Platon comme du tableau dont parle Horace (1), il commence par une belle tête, & finit par un poisson monstrueux.

Pag. 347.

De Eloquen.
s. cr. & prof.

Comme il est tems de finir cet article, je ne rapporterai point ici tout entier le jugement que le Pere Caussin fait de Platon; en voici le commencement: *Eleve-toi, mon Eloquence, j'apperçois Platon qui s'élève au-dessus de l'homme; c'est sur sa bouche que les abeilles ont fuit leur miel, que les rossignols ont chanté &c.* Par ce début il est aisé de juger du reste. Mais je ne puis m'empêcher d'observer en finissant, qu'encore que Platon demande à un Orateur l'usage d'une bonne Dialectique, il ne s'ensuit pas pour cela qu'un homme cesse d'être Orateur, s'il cesse d'être bon Dialecticien. Ce Philosophe ne

1 *Definit in piscem mulier formosa superne. Horat. de Arte.*

ne s'en trouveroit pas mieux, si l'on s'en ^{platon}tenoit à sa regle. Mais je crois avec Aristote, qu'un homme qui persuade par un sophisme, par une mauvaise raison, par une définition, ou par une division vicieuse, est aussi bon Orateur que celui qui en vient à bout en observant les regles de la Dialectique, & même qu'il n'est point blâmable, si ce qu'il persuade est bon. J'en donnerois de grands exemples, si je n'apprehendois d'être trop long. Je me contente d'en donner la raison. Elle consiste en ce qu'un Discours oratoire, tel qu'un Plaidoyé, ne doit point être regardé comme une dispute de Science. Dans celle-ci il ne s'agit que d'un point de doctrine, sur lequel il faut éclairer l'esprit, & pour cela ne point perdre son objet de vûe. Dans l'autre il s'agit quelquefois de sauver un coupable, & pourvu que pour y réussir on se restreigne à des adresses comme celles dont je parle, on peut dire hautement: (2)

Omnis honesta ratio expedienda salutis.

A R I S.

2 Tout est honnête quand il s'agit de la vie. Cicero pro Mil.

ARISTOTE, E,

Philosophe de Stagire, mort la 3. année de la CXIV. Olympiade, la même année que Démosthene, deux ans après Alexandre le Grand, & 322. avant la naissance de Jesus-Christ.

Aristote.

CE que nous avons d'Aristote, sur l'Art oratoire, est une Rhétorique divisée en trois livres. On ne doute point que cet Ouvrage ne soit de lui. Tout concourt à nous en convaincre; le style, l'ordre, la méthode, la solidité des pensées, & le consentement unanime des Auteurs Grecs & Latins, qui en ont parlé. Il est vrai que Diogene Laërce ne donne que deux livres à ce Philosophe sur cette matière; mais on croit que c'est une faute; tous les Anciens lui en donnent trois.

Victor. Proleg. in Rhet. Arist.

Diog. Laert. l. 5. p. m. 119. in Arist.

L. 1. Rhet. c. 1.

Il nous apprend lui-même ce qui le porta à traiter de l'Art oratoire: ceux qui l'avoient précédé n'en avoient pas parlé assez sagement; il croyoit même, à ce qu'on dit, pouvoir mieux faire qu'Isocrate, & repetoit souvent à ce propos un vers grec (1) qui revient à peu près à celui-ci,

Cic. 3. de Orat. n. 141. & Quintil. Inst. Orat. l. 3. c. 1.

Le silence est honteux, lorsqu'Isocrate parle:

On

ἢ Αἰσχρὸν σιωπᾶν μὲν, καὶ Ἰσοκράτη ὄντι λέγειν...

On blâmera peut-être une confiance si Aristote, déclarée; mais, s'il en faut juger par le succès, il ne manque rien à la justification d'Aristote. J'ai rapporté dans la Préface de cet Ouvrage, ce que Cicéron *L. 2. de Invent, initio.* dit d'un Recueil de préceptes, que ce Philosophe avoit fait; & on ne juge pas moins avantageusement de la Rhétorique dont je parle.

Paul Beni dit que c'est un très-bel *Paul Beni, Prof. Quas- tion. Oratoriar.* Ouvrage, un Ouvrage admirable, où ce grand Maître a fait entrer des trésors d'esprit & de Science; qu'il nous y montre des sources inépuisables d'Eloquence; qu'ailleurs il a surpassé les autres, & qu'il se surpasse ici lui-même; de sorte qu'il faut le regarder, dit-il, comme le vrai génie de l'Eloquence, ou comme le Dieu Mercure qui la découvre aux hommes. Beni nous assure encore, que Cicéron lisoit cette Rhétorique nuit & jour, & que, par le conseil de cet Orateur, tout le monde la lisoit à Rome; que, depuis la renaissance des beaux Arts, Aristote est devenu aussi fameux parmi les Rhétoriciens que parmi les Philosophes; que les uns & les autres l'ont reconnu pour leur chef; qu'encore que Cicéron soit le Prince des Orateurs, sans en excepter les Grecs, il lui cede pourtant en fait de préceptes: enfin le Critique dont je rapporte le jugement, admire l'esprit & l'adresse d'Aristote; il en admire la méthode, & la regarde comme la vraie manière d'enseigner l'Eloquence.

Aristote.

C'est le sens de Louis Vivès (1), lorsqu'il dit que ce Philosophe tient constamment le premier rang parmi les Maîtres; que personne ne s'entend mieux à donner les préceptes des Arts; qu'il est aussi concis dans ses paroles, que profond dans ses pensées; qu'il dit beaucoup en peu de mots, & qu'il le dit d'une manière fort methodique, pour soulager la mémoire de ceux qui veulent l'étudier. Tellement que Louis Vivès le représente comme le modele que tous les Maîtres doivent se proposer, avec la précaution néanmoins de n'être pas si concis. Aristote l'est si fort, selon lui, que, pour peu qu'on y soit distrait, on manque à prendre sa pensée. A cela près, on trouve, dit-il, dans cet Auteur, quand il donne des regles, plus de genie, plus d'exactitude; plus de jugement, plus de conduite & plus de Science que dans les autres.

Morhof. *Po-
lyhist.* l. 6.
* 1. n. 2.

M. Morhof regarde aussi ce Philosophe comme le Prince des Rhéteurs, parce que personne, à son avis, n'a traité l'Art en même tems avec plus de profondeur, plus de brieveté, & plus d'étendue; & qu'il a épuisé la matiere, excepté qu'il n'a pas parlé des figures, ni de la difference du style. Pour les figures, Vossius croit, qu'encore qu'Aristote n'en parle point, cela ne rend pas sa Rhétorique

Voss. *Instit.*
Orat. t. 2. p.
265.

1. Princeps in tradendis artibus Aristoteles &c.
Viv. l. 3. de ratione dicendi. p. 150.
2. In omni sermone præstantiam. *Laërt.* p. m. 119.

rique imparfaite ; & on peut dire sur ce principe , que ce Philosophe en dit aussi assez sur l'élocution. M. Morhof remarque encore qu'on a voulu dire , que le style d'Aristote étoit sec & fort éloigné de l'Eloquence; mais que Leonard Aretin le justifie sur cet article. Certainement Diogene Laërce (2) reconnoît une excellence de style dans tous ses Ouvrages, & Louis Vivès (3) le traite même de *grand Orateur*. Cicéron n'en parle point ainsi dans ses Offices , quoiqu'il marque ailleurs beaucoup d'estime pour son style, & qu'il l'appelle *un fleuve d'or*.

Ep. l. 4. P. 177.

Cic. 1. de Of. n. 4.

Method. Eloq. com- par. c. 4.

Enfin Melchior Junius adopte le jugement de l'Orateur Romain, que j'ai rapporté dans la Préface; & soutient qu'Aristote explique à fond l'Art d'instruire, ou de prouver, aussi bien que celui de plaire & celui de toucher. Il ajoute que ce Philosophe ne laisse rien à desirer ni sur la manière d'arranger les parties d'un sujet, ni sur celle de l'exprimer; & qu'en un mot, si on ne sait Aristote, on ne peut ni lire soi-même avec fruit, ni expliquer aux autres les préceptes de Cicéron.

Pour ce qui est de l'art d'instruire, c'est un point essentiel de Rhétorique, que les Anciens avoient négligé, pour ne s'attacher qu'aux moyens de gagner le

3 Aristotelem præstantissimum Oratorem. *Vid. l. 1. p. m. 294.*

Aristote. le Juge, ou de le corrompre, ou enfin
 **Rhet.*. L. 3. de le surprendre. Aristote* au contraire
 § 17. nous fait considerer la preuve comme le
 corps ou comme la base du discours. Il
 montre la verité de sa pensée, par la na-
 ture de l'Art oratoire, très-semblable à
 la Dialectique, raisonnant de même, &
 propre également à persuader le *pour* &
 le *contre*. Il distingue les preuves qui dé-
 pendent de l'adresse de l'Orateur, & cel-
 les qui n'en dépendent pas; division que
 Cicéron, dans sa jeunesse, avoit fort blâ-
 mée; mais qu'il approuva si bien dans la
 L. 2. de In- suite, que Quintilien avouë qu'elle a eu
 vent. n. 47. l'approbation de tout le monde.
 vide *Vitt.* in

Arist. p. 35. Les preuves artificielles sont, ou des
 & *Instit.* O- raisonnemens, ou des exemples; & com-
 rator. l. 5. me, dans les raisonnemens, il faut des
 § 1. principes, Aristote remarque qu'il y en
 a de particuliers aux Plaidoyers; aux Dé-
 liberations, aux Panegyriques; & qu'il y
 en a de generaux qui entrent dans tous
 ces genres de causes: mais qu'il n'en en-
 tre aucun dans un Discours oratoire, qui
 ne soit à la portée de ceux même qui
 n'ont point étudié, & par consequent,
 qui ne soit uniquement tiré du sens com-
 mun, sans le secours des Sciences. De
 sorte que, pour trop faire l'habile, & pour
Rhet. l. 1. c. y trop réussir, un Orateur fourniroit con-
 2. circa fin. tre lui-même des preuves de son ignoran-
 ce, non pas dans la Science dont il tireroit
 ses principes; mais dans l'Art de persua-
 der.

Rhet. l. 1. C'est pour cela qu'Aristote préfere tou-
 § 1. *Vitt.* p. jours les enthymêmes & les pensées en-
 20. thyme-

thyme-

thymematiques aux syllogismes entiers; *Aristote.*
 c'est pour cela qu'il préfère quelquefois
 les exemples aux enthymêmes, & que,
 parmi les enthymêmes, il fait plus de cas
 de ceux qui prennent l'adversaire en con- *Rhet. l. 2.*
 tradiction par ses propres actions, ou par *23.*
 ses paroles; comme aussi de ceux que l'es-
 prit saisit d'abord, quelque nouveaux qu'ils
 soient; parce que les uns & les autres
 sont fort intelligibles.

Sur quoi il est à propos de voir l'é-
 loge que l'Auteur de l'Art de penser fait
 de cette doctrine en l'adoptant. „ L'en-
 „ thymême, dit cet Auteur, est un syl- *3. Partie. c.*
 „ logisme parfait dans l'esprit, mais im- *14. p. 280.*
 „ parfait dans l'expression; parce qu'on *de la 3. édit.*
 „ y supprime quelqu'une des propositions,
 „ comme trop claire & trop connue,
 „ & très-facile à suppléer. Il est com-
 „ mun dans les Discours oratoires, par-
 „ ce qu'on n'y parle que de choses com-
 „ munes, non plus que dans la vie &
 „ dans l'usage ordinaire, où l'on raison-
 „ ne aussi de même ordinairement. La
 „ suppression d'une proposition flatte ceux
 „ à qui on parle, en se remettant de
 „ quelque chose à leur intelligence, qui
 „ aime naturellement qu'on lui laisse quel-
 „ que chose à suppléer. La même sup-
 „ pression abrége aussi le discours, & le
 „ rend en même tems plus fort & plus
 „ vif, parce qu'elle y laisse peu de mots
 „ & beaucoup de sens. Ce qui est
 encore plus vrai dans la pensée enthy-
 mematique, qui vous présente toutes les
 forces du raisonnement ramassées sous

Aristote. un même point de vûe en une seule proposition.

Ainsi Aristote ne se contente pas d'établir la necessité de la preuve; il donne encore & la nature des argumens & leurs especes. Il donne aussi l'art de les trouver, & c'est ce qu'on appelle *les Lieux de Rhétorique* ou *la Methode*. Cicéron & Quintilien en font grand cas; la plupart des Rhétoriciens & des Philosophes en jugent comme eux; l'Auteur de l'Art de penser, M. de la Mothe le Vayer, & le Pere Lamy * de l'Oratoire, en gardant les mesures qu'il faut garder, s'éloignent de leur sentiment; ils croient cette methode inutile. Il est difficile d'en montrer l'utilité; & l'on peut dire que, pour trouver les argumens, il n'est rien tel que d'être instruit, non pas des Sciences, mais du sujet qu'on doit traiter. Après tout, c'est ce qu'Aristote recommande particulièrement, & il n'a donné le reste de la methode, que pour indiquer ce qu'il faut apprendre ailleurs qu'en Rhétorique, ou tout au plus pour donner des vûes à l'esprit.

3. Part. c.
16. p. 291.
Rhetor. du Prince. au 6. vol. in 12. p. 164. & 167.
* *Art de parler l. 5. c. 3. pag. 372. 4 edit. 3. edit. p. 308.*

Victor. in Arist. p. 120.

A l'art de trouver les argumens, il joint celui de les choisir, qui est de les prendre convenables à la matière, à l'auditeur, à l'Orateur même, vifs, nouveaux, intelligibles. Il donne l'art de les tourner, qui est de les serrer, ou d'y joindre ce qui prend l'adversaire par lui-même. A quoi il faut ajoûter que, reconnoissant la Rhétorique également propre à persuader *le pour* & *le contre*, il veut

pour-

pourtant * qu'on ne défende que la justice, & décide qu'il y a un abus très-criminel à la combattre, dont néanmoins l'Art en lui-même n'est point coupable, mais celui qui fait un mauvais usage de l'Art. Et il fait une reflexion remarquable ; *Que la bonne cause est toujours sans comparaison bien plus facile à soutenir que la mauvaise.*

Aristote.
*L.2. c.22.

Tel étoit le sentiment de ce Philosophe sur la faculté de traiter le *pour* & le *contre*. De sorte que, si Alexandre le Grand croyant un jour voir quelque usage de cette Dialectique dans une chose de bon sens qu'un Seigneur de sa suite lui disoit pour justifier son pere ; si, dis-je, en cette occasion il échappa à ce Prince de dire qu'il voyoit là les prestiges ou les sophismes d'Aristote, on ne peut regarder ce terme injurieux, que comme un mouvement de colere, qui lui faisoit blâmer une bonne chose, lors même qu'on s'en servoit à propos, selon les principes de son Maître.

Cassandre.
Antipatre.

Plutarch. in
Alexan.
sub fin. Voss.
de nat. &
const. Rhet.
p. 46.

Mais si, avant Aristote, les Rhéteurs n'avoient pas cultivé cette partie de leur Art qui traite de la preuve, ceux qui étoient venus depuis, trompez peut-être par sa doctrine mal-entendue, avoient pris le contre-pied des Anciens, & pour s'attacher trop à la preuve, avoient négligé les autres moyens de persuader, & les ornemens. Que fait sur cela Cicéron (1) ?

II

1 Qui Aristotelico more in utramque partem dicere possit, & Rhetoricum usum adjungat, is verus, is.

Aristote. Il nous apprend que *le vrai Orateur, l'Orateur parfait, & le seul qui merite ce nom, est celui qui, selon les principes d'Aristote, peut joindre la beauté des ornemens à la solidité de la preuve.* Et ailleurs: " La

Idem 3. de Orat. n. 70. 71.

" secheresse de l'Orateur, dit-il, ne vous fait-elle pas de peine? & êtes-vous content de lui, pourvû que, selon la doctrine des Maîtres ordinaires, il puisse ou nier le fait, ou le soutenir legitime, ou non contraire à la Loi, ou en rejeter la faute sur autrui, ou l'excuser, ou en éviter le jugement? Vous lui épargnez bien de la peine: mais si vous demandez un Periclès, un Démosthene, en un mot, un parfait Orateur, il vous faut (1) suivre les regles de Carneade ou d'Aristote.

Ce Philosophe en effet a joint à la preuve deux autres moyens de persuader, qui sont les passions & les mœurs; celles-là pour la force, celles-ci pour la douceur du discours. Sur quoi je puis

Traité du choix des études. p. 304.

remarquer M. l'Abbé Fleury, que *Platon & les autres Grecs de son tems ont excellé dans la connoissance des mœurs, des passions & des inclinations des hommes; parce que cette louïange generale, comme l'on voit, convient sans doute à Aristote aussibien qu'à Platon.* J'ajouterais en second lieu, qu'an jugement du Pere Rapin, personne n'a jamais si bien connu ni si bien enseigné qu'Aristote, l'Art de se rendre

Compar. de Cic & de Demosth. p. 281.

maître
perfectus, is solus Orator. Cic. 3. de Orat. n. 86.

maître des esprits par la persuasion. C'est Aristote. e seul qui ait bien sù pénétrer le cœur de l'homme, la chose du monde la plus impénétrable; qui ait fondé la profondeur de cet abysme, & qui ait trouvé le moyen de reconnoître & de démêler les détours qu'il faut prendre pour y entrer, & y pratiquer des intelligences par les passions: & ses principes sont si infaillibles, que, pourvû qu'on les suive, on ne peut manquer d'arriver à la fin qu'on se propose.

A l'égard des passions, le Pere Causin, rapportant la division que saint Thomas en a faite, celle de Gallien, celle des Stoiciens, celle de Platon, celle d'Aristote, les approuve toutes; mais il préfere la dernière comme plus propre en fait de Rhétorique. Victorius, qui est un fameux Commentateur d'Aristote, dit, De Eloquent. sacra & prof. l. 3. p. 460. qu'encore que les Maîtres, avant ce Philosophe, ne se fussent appliquez qu'à traiter cette matière, néanmoins il y a mieux réüssi qu'eux. A dire vrai, il n'y oublie rien: il fait voir qu'il y a trois choses à traiter sur chaque passion pour l'usage de l'Orateur, & il les traite avec beaucoup de soin. La première est de savoir quelle est la dispositon de ceux qui sont susceptibles d'une telle ou telle passion, afin de faire naître en eux cette dispositon par le discours; la seconde est de savoir à l'égard de qui ils entrent dans cette dispositon, afin de faire voir que Vill. Comment. in Rhet. Arist. ceux

Aristote.

ceux dont on parle font de ce nombre; enfin la troisiéme est de savoir quelles causes font naître chaque passion, afin de montrer que ces causes sont dans le sujet que l'on traite. Par exemple, dit-il, sur la colere, il faut savoir en quel état se trouvent ceux qui sont sujets à cette passion; contre quelles sortes de personnes ils se fâchent; à quelle occasion & pour quelle raison ils le font; & tant sur ces trois articles, que sur ce qu'il y a d'ailleurs de curieux dans les passions, comme sur le plaisir, ou sur la douleur qui les accompagne, ce Philosophe vous découvre les vraies sources de ce que vous voulez savoir. De maniere que, comparant ce qu'il en dit avec ce que d'autres en ont voulu dire, vous sentez que ce n'est pas sans raison que Quintilien (1) a observé en une autre occasion, que *de n'être pas content quand on a trouvé ce qu'il y a de meilleur, c'est vouloir trouver ce qu'il peut y avoir de pire.* En tout cas, deux témoignages nous assurent de la bonté de cet Ouvrage. L'un est de l'Auteur de l'Art de penser, l'autre de Cicéron.

Préface de
l'Art de
penser p. 34.

Le premier dit dans sa Préface, qu'il est certain qu'Aristote est un esprit très-vaste & très-étendu, qui découvre dans les sujets qu'il traite un grand nombre de suites & de conséquences: & c'est pourquoi il a très-bien réussi en ce qu'il

1. Invento quod est optimum, qui aliud querit perius vult.

a dit *des passions* dans le second livre de *Aristote*.
sa *Rhétorique*.

Pour ce qui est de *Cicéron*, il nous *Cic. Epist. l. 1. Epist. 9. ad Lent.* fait connoître en general l'idée qu'il a d'*Aristote*, lorsqu'écrivant à un de ses amis, & lui envoyant ses livres de l'*Orateur*, il lui dit qu'il s'y est proposé ce *Philosophe* pour modèle, & qu'il y parle de l'*Eloquence* selon les principes d'un si grand Maître; ce qui lui fait croire, à ce qu'il dit; que son travail ne sauroit manquer d'être utile, parce qu'il contient ce qu'il y a de plus exquis dans les préceptes. Telle est l'idée generale que *Cicéron* avoit de la *Rhétorique* en question. Pour ce qui regarde la maniere dont les *passions* y sont traitées, c'est sur quoi l'*Orateur Romain* s'explique dans ses livres mêmes de l'*Orateur*. Il y traite cette matiere suivant les principes d'*Aristote*, & il l'avoué par la bouche d'*Antoine*; de sorte que, si on regarde *Cicéron* comme un homme qui n'est pas d'humeur à se rabaisser, il faut dire qu'il a crû, ou que cet aveu lui feroit honneur, ou qu'il ne pouvoit se dispenser de le faire.

Lib. de O-
rat. 2. n.
160.

Il y a des Auteurs qui vont plus loin. Ils disent qu'à reprendre ce qu'il y a d'*Aristote* dans les *Dialogues* de *Cicéron*, & ce que cet *Orateur* en a traduit quelquefois mot pour mot, il ne lui resteroit presque plus rien. Aussi *Paul Beni* fait-il une * *Dissertation* exprès pour examiner si, sur ce point, *Cicéron* n'est point plagiaire; comme si cette accusation pou-
voit

Fab. Paul.
Utinens. E-
pist. Nuncu-
par. ad Car-
din. Valer.
Veron. E-
pisc. in Ma-
jorag.
* Dissertat.
Orator.

Aristote.

voit avoir lieu contre un Auteur qui indique les sources où il puise, & qui traite les choses d'une manière si différente! Quoiqu'il en soit, d'autres nous assûrent que c'est encore d'Aristote qu'Hermogène a tiré la principale partie de sa Rhétorique.

Ce qu'il y a de particulier, c'est, qu'occupé d'autres choses, Aristote n'avoit jamais fait la profession d'Orateur, & même il la méprisoit (1). Cependant la seule force de son esprit lui a si bien tenu lieu d'expérience dans cet Art, qu'il en traite plus sagement que tous ceux qui en faisoient leur unique occupation.

*Apud Cic. Je trouve, dit Antoine, cette différence
2. de Orat. n. entre Aristote, & les autres Maîtres qui
160. ne s'occupent que de l'Art oratoire, que
ceux-ci ne paroissent avoir d'usage qu'en
cette matiere; au lieu que cet habile homme,
s'étant fait une étude de tout savoir,
parle encore mieux qu'eux de Rhétorique.*

„ Il en parle plus methodiquement
„ que les autres, aux termes du Pere Rapi-
„ pin; & son dessein, admirable en ge-
„ neral, l'est encore plus dans le détail.
„ C'est un chef-d'œuvre, où toutes les
„ parties répondent dans une proportion
„ parfaite au dessein universel. Enfin ce
„ grand Homme (2), dit le même Pe-
„ re, a connu l'Eloquence comme il a

„ CON-

*Préf. de
ses Repl. sur
l'Eloq. p 1.
2. 3.*

1 Dicendi artem quam ille despiciebat. 1. 2. de Orat. n. 160.

2 Aristoteles eâdem acie mentis qua rerum omnium vim

„ connu la nature, & il a traité l'une & Aristote.
 „ l'autre avec la même profondeur de
 „ genie.

La question, dira peut-être quelqu'un, est de savoir ce que le Pere Rapin entend en cet endroit par *la nature*; car si c'est la Physique, il ne donne pas à bien des gens une haute idée de la Rhétorique d'Aristote, & il est à craindre qu'on ne partage son jugement en deux, comme on partage un avis dans une assemblée, ou comme Jupiter, dans les Poètes, partage les vœux qu'on lui fait, pour en approuver une partie, & désapprouver l'autre. Mais, outre que le Pere Rapin prend assez souvent *la nature* pour les caractères des hommes, dont on ne peut nier qu'Aristote n'ait eu une parfaite connoissance; on peut dire que s'il la prend ici pour la Physique, il a Cicéron pour garant: c'est de lui qu'il a emprunté sa pensée, comme je l'ai marqué, dans la note qui répond aux paroles de ce Pere.

Quoi-qu'il en soit, tout le monde n'a pas jugé si favorablement de ce Philosophe, du moins pour ce qui regarde chaque partie de sa Rhétorique; & nous trouvons des Auteurs d'un très-grand poids, tels que sont Quintilien & le Pere Malebranche, lesquels parlent avec assez de mépris de cet endroit du second livre, où il a expliqué, dans un fort grand

vim naturamque viderat, hæc quoque adspexit, quæ ad dicendi artem, quam ille despiciebat, pertinebant. Cic. 2. de Orat. n. 160.

Aristote.

grand détail, les mœurs des hommes, à cause qu'il croyoit cette connoissance très-nécessaire à l'Orateur (1), comme la source d'un des plus puissans moyens de persuader.

En effet on se sert des mœurs des hommes dans le discours; premièrement comme d'un argument naturel pour prouver qu'ils sont capables d'une action, ou qu'ils n'en sont pas capables; & lorsqu'on en fait cet usage, le discours consiste en raisonnemens. Secondement, on s'en sert pour les décrire, c'est ce qu'on appelle faire des *peintures* ou des *portraits*; & cette maniere, qui a son agrément, est fort connue dans l'Eloquence. Enfin, il y a une troisième maniere de s'en servir, & c'est lorsque, sans les alléguer pour preuves, sans les désigner par leurs propres noms, ainsi qu'on fait dans les portraits, certains mots, ou certaines pensées jetées à propos, ou comme échappées, représentent les mœurs de l'Orateur & de ceux dont il parle; de telle sorte que, sans autrement raisonner, ni émouvoir les passions, ce qu'on dit a une force merveilleuse (2) de persuader, par la convenance des mœurs marquées dans le discours avec celles des auditeurs.

Quintilien (3) a crû qu'Aristote, en traitant des mœurs n'avoit en vûe que le

1 Τρίτῳ ἔσ' ὁ πείθειν τὴν λέγουσιν, ἢ λέγειν.
Menand. apud Plur. tom. 3. p. 1434. edit. Steph.

2 Exprimerè mores oratione genere quodam sententiarum & genere verborum, mirum quiddam valet.

le premier usage qu'on en peut faire; ce qui, selon lui, ne meritoit pas que ce ^{Aristote} Philosophe se donnât toute la peine qu'il s'est donnée pour les expliquer si exactement. Aussi n'en a-t-il pas tant pris lui-même, persuadé qu'il en faisoit encore assez que d'avertir ceux qui en veulent savoir davantage, de recourir à Aristote, dont il regarde, sur ce point, la doctrine comme assez inutile.

Le Pere Malebranche paroît croire qu'Aristote, dans tout ce qu'il a dit des mœurs, n'a songé qu'aux portraits qu'on en peut faire en general; & sur ce principe, il ne juge point de ce Philosophe autrement que Quintilien. " Quoi qu'on puisse, dit-il, exprimer en general les différens caracteres d'esprit, & les différentes inclinations des hommes & des femmes, des vieillards & des jeunes gens, des riches & des pauvres, des savans & des ignorans; enfin des différens sexes, des différens âges, & des différens emplois: cependant ces choses sont trop connues de tous ceux qui vivent parmi le monde, & qui pensent à ce qu'ils y voyent, pour en grossir ce livre. Il ne faut qu'ouvrir les yeux, pour s'instruire agréablement & solidement de toutes ces choses. Pour ceux qui aiment mieux *les lire en*
 " *Grec,*

Recherché de la verité l. 5. c. 2. p. in 4. 295.

let. . . ut scire plusquam causa valeat. *Cic. de Orat. 2. n. 184.*

³ Hoc, exequi mitto. . . si quis tamen desideraverit, à quo peteret ostendi. *l. 5. Instit. Orat. c. 10. fol. 4. recto ad calcem. Voyez Vist. in c. 12. l. 2. Rhet. p. 72. 491.*

Aristote. „ Grec , que de les apprendre par quel-
 „ ques reflexions sur ce qui se passe de-
 „ vant leurs yeux , ils peuvent lire le
 „ second livre de la Rhétorique d'Aris-
 „ tote. C'est, je crois, le meilleur Ou-
 „ vrage de ce Philosophe, parce qu'il y
 „ dit peu de choses dans lesquelles on
 „ puisse se tromper , & qu'il se hazarde
 „ rarement de prouver ce qu'il avance.

In c. 12. l. Il paroît à Victorius que Quintilien
 2. Rhet. p. ne rend pas justice à Aristote, & qu'au-
 77 4+2. contraire il prend à tâche de diminuer
 le merite d'un Ouvrage, dont lui & tous
 les autres Maîtres ensemble ne seroient
 pas venus à bout. Il ajoûte que, sur cet
 article, ce Rhéteur se trompe en bien
 des choses, & sur-tout, en ce qu'il a
 crû qu'Aristote ne traite des mœurs, que
 parce qu'on peut les alléguer pour preu-
 ves. A quoi ce Philosophe n'a point
 songé, non plus qu'aux portraits. Il n'a
 parlé des mœurs que pour montrer (ce
 qui est vrai) que, sans preuves, & sans
 émouvoir les passions, les mœurs mar-
 quées dans le discours font autant d'effet
 que les passions & les preuves. Ainsi le
 Commentateur croit que de ne point fai-
 re cas du travail d'Aristote sur cette ma-
 tiere, ce n'est pas moins manquer de lu-
 mières que de justice.

Vossius (1) s'exprime encore plus for-
 tement. Il soutient que le sentiment de
*Quintilien est une erreur grossiere, formel-
 lement*

1 Spissus error. Quintil. scribentis doctrinam hanc
 sine damno omitti posse. Voss. Instit. Orator. t. 1.

lement contraire à Ciceron; & qu'il faut être stupide pour donner dans son sens. Ce n'est pas qu'il n'estime fort Quintilien; il lui donne de grands éloges: mais c'est dommage, selon lui, que ce grand Homme se laisse tromper si souvent, si legerement, pour abandonner un maître comme Aristote, qui a des vûes, sans comparaison, plus étenduës que les siennes; qui a le mieux connu l'Art; qui l'a traité avec plus d'ordre, & merite d'être le mieux étudié. Vossius déclare qu'il en juge ainsi, sans s'étonner de ce qu'en disent Aufone & Laurent Valle; parce que, quand le premier préfere Quintilien à tous les Maîtres, il n'entend parler que des Latins, & que le second, avec tout le merite qu'il a, ne garde point de mesures dans les louanges qu'il donne à Quintilien, comme il n'en garde pas non plus dans les invectives qu'il fait, sans aucun fondement, contre Aristote, Ciceron, Priscien, & plusieurs autres; & cela, pour contrequarrer George de Trébizonde, qui rabaissoit trop Quintilien.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le sens & le dessein d'Aristote ne sont point obscurs. " Il y a, dit-il, trois moyens de persuader: le premier est fondé sur les mœurs de celui qui parle & sur la bonne opinion qu'on a de lui; le second vient de la disposition de l'auditeur, & de la maniere dont on le

" tour-

p. 309. Au reste Vossius en cet endroit cite l'interprétation de Victorinus pour le texte de Quintilien.

Aristote. „ tourne; le troisième enfin naît du dis-
 „ cours, soit que véritablement on ait
 „ démontré son sujet, ou seulement en
 „ apparence. Voilà les *mœurs*, sans con-
 „ tredit, bien distinguées *des preuves*.

Ibid. „ L'Orateur, continuë ce Philoso-
 „ phe, persuade à l'occasion de ses
 „ mœurs, lorsqu'il parle de manière qu'il
 „ se rend digne de foi; (c'est-à-dire,
 „ quand il parle en homme sage & ver-
 „ tueux:) car la vertu est d'un tel cre-
 „ dit, que nous ajoutons plus de foi aux
 „ gens de bien qu'aux autres, sur-tout
 „ dans les matières douteuses, & où
 „ l'esprit, de part & d'autre, ne voit
 „ point de raison qu'il puisse suivre avec
 „ sûreté. Il est certain, qu'en cette oc-
 „ casion nous nous abandonnons à eux
 „ entièrement, & que nous croyons tout
 „ ce qu'ils disent. Mais il faut remar-
 „ quer que ce credit doit venir de l'a-
 „ dresse de nôtre discours, & non sim-
 „ plement de ce que l'auditeur avoit cet-
 „ te bonne opinion de nous avant que
 „ de nous écouter. Et il ne faut point
 „ s'arrêter à ce que disent quelques-uns
 „ de ceux qui ont traité de la Rhétori-
 „ que, qui, à propos de ces bonnes
 „ mœurs & de cette probité qui doit é-
 „ clatter dans le discours, soutiennent
 „ qu'absolument elle est inutile; au lieu
 „ que c'est même un des plus forts &
 „ des plus puissans moyens qu'il y ait
 „ pour persuader.

L. 2. *Rhet.*
 c. 1. pi. 112 „ Et ailleurs: Il sera nécessaire, dit-
 270. „ il, que l'Orateur, non-seulement, ait
 „ soin

„ soin de rapporter de bonnes raisons, Aristote,
 „ & de prouver ce qu'il dit; mais aussi
 „ de donner une bonne opinion de lui
 „ en parlant, c'est-à-dire, de paroître
 „ tout ensemble & habile homme, &
 „ homme d'honneur, & porté pour le
 „ bien de ceux qui l'écoutent; ce qu'il
 „ assure *n'avoir rien de commun avec l'ar-* L. 3. *Rhet.*
 „ *gument*, & ce qu'on peut assurer, se- . 17. p. 462.
 „ lon lui, n'avoir aussi rien de commun
 „ avec les portraits.

Cicéron a connu la vérité de cette doctrine (1). C'est ce qui lui fait reconnoître que les mœurs & les passions sont deux choses dignes, sur-tout, d'admiration dans l'Eloquence, lorsqu'elles y sont bien touchées; & que, si le pathétique est l'image d'un torrent qui emporte tout, les mœurs sont l'image d'une bonace, qui, pour être pleine de charmes, ne laisse pas d'avoir autant de force. Il est vrai que cet Orateur a crû que le talent de les répandre dans le discours, étoit plutôt un don de la nature, qu'un effet de l'Art. Il avoué néanmoins qu'on en donnoit des préceptes, & il en a donné lui-même. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire voir & le vrai sens, & l'importance de la doctrine d'Aristote.

Cic. De clar. Orat. n. 112.

Ibid.

De Orat. 2. n. 184.

Au jugement pourtant de Cicéron, j'ajoute celui de M. Cassandre, qui a fait en François une si belle Traduction de la

1 Duo sunt quæ bene tractata &c. *De Orat. 2. n. 184. & in Orat. ad Brut. n. 128.*

Aristote.

Préf. de la
Trad. de
Cassandre.

la Rhétorique d'Aristote, en faveur de ceux à qui le Grec feroit peur. Cet Auteur, après avoir dit que sa Traduction est comme une fidele copie du plus difficile original que nous ayons, & qui exerce avec émulation, & en plusieurs Langues, les plus savantes plumes, dit encore, que cet original est ce riche chef-d'œuvre d'Aristote, qu'on doit appeller le livre du grand monde & de la Cour, puisqu'il représente au naturel les caracteres differens de toutes sortes de conditions & de personnes. Le Traducteur auroit pu dire encore, qu'il contient l'Art de donner de soi ou des autres, telle opinion qu'il convient; ce qui est la fin d'Aristote, comme le dit fort bien la Traduction.

Ce que nous avons vu jusqu'ici, ne regarde guères que les deux premiers livres de l'Ouvrage. Ils roulent à peu près sur l'invention. Dans le troisieme, l'Auteur traite de l'élocution & de l'ordre; ce qui fait voir qu'il ne borne point l'Art à l'invention seule, comme Quintilien l'en accuse. Que s'il ne parle ni de la memoire, ni de l'action, c'est qu'il n'y a point d'art pour la premiere, & il dit que de son tems il n'y en avoit point encore pour la seconde. Cicéron (1) même rend témoignage que de son tems les Rhéteurs n'en parloient point.

L. Rhet. 3.
c. 1. in id caput. Vide
Vilf p. 618.

Au reste, Aristote reconnoît l'importance de l'action, égale à celle, non-seulement;

1 Totum genus hoc Oratores qui sunt veritatis ipsius.

lement, de l'élocution, mais encore des passions, jusques à comparer les Orateurs qui ont l'action belle, aux Athletes qui remportent toujours le prix, pourvû néanmoins qu'ils prononcent leurs Ouvrages; car à la lecture, c'est la diction qui l'emporte. Sur quoi, il fait une reflexion judicieuse, qu'il ne suffit pas de dire ce qu'il faut; mais qu'il faut encore le bien dire, d'autant plus que la diction donne au discours un caractère qui peint les mœurs. Après quoi, il parle si bien à fond de ce qui fait l'élocution belle, de ce qui la rend froide, des images en fait d'Éloquence, de la pureté de l'élocution, de l'enflure, de la diction propre au sujet, du nombre, & des poses nécessaires dans le discours; enfin de la maniere de dire les choses spirituellement, qu'on y trouve la verité, & de ce que j'ai avancé ci-devant, qu'*Aristote en dit assez sur l'élocution*, & de ce que dit le Pere Ra-

„ pin, que ce Philosophe nous a laissé
 „ un grand & admirable plan de Rhéto-
 „ rique, qu'il faut plutôt méditer que li-
 „ re, parceque c'est un trésor dont on
 „ ne peut exprimer le prix; & qu'on ne
 „ peut assez exhorter ceux qui parlent en
 „ public d'étudier ce bel Ouvrage, & de
 „ bien pénétrer tout l'Art qu'il contient.
 „ Ce qui doit nous y porter encore plus,
 „ c'est qu'on s'accommode mieux d'A-
 „ ristote,

Aristote.

P. 37. de cet
 Ouvrag.
 Compar. de
 Demosth. &
 de Cic in 4.
 p. 73.

ipsum actores reliquerunt: imitatores autem veritatis
 Histriones occupaverunt. l. 3. de Orat. n. 214.

Aristote. „ ristique, selon ce Pere, que de Platon;
 „ qu'il est plus instructif, de meilleure
 „ foi; qu'il ne biaise pas tant; qu'il est
 „ plus simple & plus convenable pour en-
 „ seigner.

*Traité de
 l'Art de
 l'Orateur.
 p. 315.*

Tout cela semble dire contre Monsieur l'Abbé Fleury, que c'est Aristote, & non pas Platon qui va plus au fond de l'Art: Rien n'est plus simple, en effet, ni en même tems d'un plus grand sens, que sa doctrine sur l'expression.

*L. Rhet. 3.
 c. 1.*

Les Poètes, selon lui, sont les premiers qui l'ayent cultivée; parce que, occupez du soin d'imiter, ils en ont trouvé les premiers moyens dans la voix & dans les paroles. Ce qu'ils avoient trouvé d'ornemens pour leurs Ouvrages, les Orateurs crurent d'abord pouvoir aussi l'employer dans leurs harangues. Mais la raison fit bientôt voir la différence, & donna à connoître que ce qui fait la beauté dans le style poétique, parce qu'on y suppose ceux qui parlent enthousiasmez, rend en prose le style froid, si ce n'est quelquefois dans les passions, qui tiennent lieu d'enthousiasme. Hors cela, les Orateurs n'ont d'autres ornemens à chercher que les mots les plus nobles & les plus beaux, communément usitez dans leur Langue, avec quoi ils doivent mieux parler que le commun, sans paroître néanmoins parler autrement que les autres; & ils meritent d'autant plus d'éloges, que les ornemens de leurs discours sont plus difficiles à trouver, quoi-qu'ils paroissent plus naturels.

Pour

Pour la maniere de dire les choses agréablement & avec esprit, nous verrons dans le second Tome, en parlant du Pere Bouhours, que ce Pere & le Comte Tesauro, qu'il cite, n'ont pas pris la doctrine d'Aristote dans toute son étendue; il suffit maintenant d'observer que ce Philosophe avoue qu'il y faut du génie, ou s'y être exercé de longue main: mais pourtant il soutient, que de le faire à propos, & d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhétorique, & que c'est d'elle qu'il faut l'apprendre. Or la Rhétorique, selon lui, réduit la chose aux métaphores, aux antitheses, aux peintures, à l'hyperbole, & à l'art de tromper l'attente des auditeurs par des expressions imprévues. Il estime particulièrement les métaphores, les antitheses, & les peintures, sur-tout quand elles sont réunies dans la même phrase, & exprimées en peu de mots; parce qu'alors elles présentent des idées plus vives, & que l'esprit les saisit plus facilement.

Car, non-seulement il nous marque, avec une solidité admirable, en quoi consistent les pensées pleines d'esprit; mais il a soin encore de nous découvrir en même tems la vraie source du plaisir qu'elles procurent. C'est ainsi que plaçant parmi ces pensées, les proverbes ingénieusement appliquez, il donne à leur agrément la même cause, qu'à l'agrément des métaphores. Et on peut dire, qu'il y a dans son principe de quoi expliquer le plaisir que donne ce qu'il y a

Aristote.

Maniere de
bien penser
dans les ou-
vr. d'esprit.
in 4. p. 152.
ad calc.

Rhet 13. 6.
10. initio.

Aristote.

d'ingenieux dans une devise, & dans les applications, ou de vers, ou d'autres passages d'Auteurs; & par consequent, des textes mêmes de l'Écriture.

M. Nicole.

Pour mieux juger de sa doctrine; comparons ce qu'il dit de la source du plaisir dans les métaphores; avec ce qu'en a dit aussi un très-habile homme; c'est l'Auteur du Recueil des Epigrammes.

Epigram.
Delect. Dis-
sertat. de ve-
ra pulchr. p.
81. 12.

„ Il y a dans notre ame, dit cet Au-
„ teur; & de la force, & de la foibles-
„ se. Quand nous faisons usage de la
„ première, nous aimons le travail; quand
„ nous suivons le penchant de la secon-
„ de, nous voulons du relâche. De là
„ vient cette vicissitude que nous met-
„ tons volontiers entre l'application & le
„ repos; de là vient ce mélange que nous
„ voulons dans les discours, du grave
„ & du doux; du plaisant & du sérieux;
„ de là enfin, il arrive que, dégoûtez
„ quelquefois de la vérité trop exacte,
„ & des expressions simples, nous vou-
„ lons des métaphores, qui s'en éloi-
„ gnent. De sorte qu'il n'y a point d'au-
„ tre cause du plaisir des métaphores,
„ que notre propre foiblesse.“ Telle est
la doctrine de cet Auteur; voici celle
d'Aristote.

L. 3. Rhet.
c. 10. in 10.

„ Pour la maniere, dit-il, de dire les
„ choses agréablement & avec esprit, il
„ faut poser pour fondement, que d'ap-
„ prendre avec facilité quelque chose de
„ nouveau, c'est une chose qui plaît na-
„ turellement à tout le monde. D'où il
„ s'ensuit que, parmi les mots, ceux-là
„ sont

„ sont très-agréables , qui portent une Aristote.
 „ nouvelle connoissance à l'esprit , & lui
 „ apprennent , sans qu'il se gêne , ce qu'il
 „ ne favoit pas.“ C'est l'avantage , non
 des mots propres ou consacrez , mais
 des métaphores ; parce que , sans nous
 gêner , elles nous font connoître des rap-
 ports que nous ne connoissions pas. Aussi
 est-il besoin d'un heureux genie , pour
 bien trouver les métaphores ; & il est ai-
 sé de voir que , dans l'usage qu'on en
 fait , l'esprit passe rapidement du sujet
 qu'on lui propose , à l'image qu'on lui
 en fournit , & revient de l'image au su-
 jet , en découvrant la convenance qu'ils
 ont ensemble. Ce qui , certainement , ne
 peut être regardé comme un effet de no-
 tre foiblesse.

Le Pere Bouhours parle diversement Maniere de
 de la pensée d'Aristote , touchant la cau- bien penser
 se du plaisir que donne une métaphore. &c.
 D'un côté , sans citer l'endroit , ce Pere Pag. 143.
 dit que , selon la remarque de ce Philo-
 sophe , nous aimons à voir une chose
 dans une autre , & que ce qui ne frappe
 pas de soi-même , ni à face découverte ,
 surprend dans un habit emprunté & avec
 un masque. D'un autre côté , le même Pag. 156.
 Pere observe que , selon la doctrine d'A- Rhet. l. II.
 ristote , le plaisir qu'on a de voir une II.
 belle imitation , vient de la ressemblance ,
 de la réflexion de l'esprit , & de je ne
 sai quoi de nouveau qu'il y apprend. On
 voit où est le véritable sens du Philo-
 sophe.

A l'égard de l'harmonie dans le dis-
 cours.

Aristote. cours ; Ciceron * n'est pas toujours du
 *3. de Orat. goût d'Aristote: l'un approuve plus cer-
 n. 192. In taines cadences, qui plaisent beaucoup.
 Orat. ad moins à l'autre. Et quoi qu'il ne soit
 Brm. n. 214. pas possible de juger entre ces deux grands
 hommes, en des choses, sur tout, qui
 regardent le génie de deux Langues mor-
 tes; on peut néanmoins remarquer qu'ils
 veulent tous deux que le discours soit
 nombreux. En quoi, le sentiment du
 Ibid. n. 172. Philosophe a paru si considérable que Ci-
 ceron se voyant blâmé d'avoir pris tant
 de peine à traiter cette matière, se fit
 un bouclier de l'autorité & de l'exemple
 d'Aristote; & après l'Orateur Romain,
 Denys d'Halicarnasse s'est défendu de la
 même manière sur cet article.

Au reste, tous les habiles Maîtres con-
 venant qu'il faut du soin pour donner de
 l'harmonie au discours, conviennent aussi
 que ce soin ne doit point aller jusques
 au scrupule. Il est vrai que le nombre
 donne des bornes, tant aux pensées,
 qu'aux expressions; que ces bornes fixent
 agréablement l'esprit; qu'elles soulagent
 l'Orateur, aussi-bien que ceux qui l'é-
 coutent, par les justes poses qu'il trouve
 de tems en tems dans ce qu'il dit; nean-
 moins Ciceron (1) est du sentiment d'A-
 ristote (2), qu'aussi-tôt qu'il y a de l'ex-
 cès, cet excès détruit ce qu'il y a de na-
 turel

1. Genus hoc si semper utare, detrahit orationis
 dolorem, aufert humanum sensum actoris, tollit
 funditus veritatem & fidem. Cic, in Orat. ad Brm.
 n. 209.

turel dans les sentimens & dans les pas- Aristote
sions; le discours ne va plus jusqu'au
cœur; l'esprit s'arrête malgré soi à ce
qu'il y a de fleuri, & ces mignardises
de diction l'empêchent de faire attention
aux choses.

Le Philosophe va plus loin. Il dit, *Ibid. & Vitr.*
que c'est un moindre mal d'être negligé *P. 654.*
dans son style, que d'y être trop orné. Tout
ce qu'on peut reprocher au style negli-
gé, ne va qu'à dire, qu'il n'y a point
d'ornement; au lieu qu'il y a de très-
grands défauts dans les ornemens, dès qu'ils
passent les bornes. Il ajoûte, que les
ornemens changent, augmentent, dimi-
nuent selon les personnes; & qu'il n'est
point à propos qu'un enfant, un soldat,
un esclave, une femme paroisse parler
avec tant d'art. Ainsi, quelque grace
qu'ait une hyperbole bien entendue, ce
Philosophe la croit plus convenable aux *L. Rh. 3. 67.*
jeunes gens, à cause de leur vivacité, ou *7. ad calc.*
aux gens passionnez, tel qu'est Achille
dans Homere.

Enfin, il traite de l'arrangement, ou
de l'ordre. Il fait voir que tout discours,
à le bien prendre, n'a que deux parties
nécessaires, qui sont la Proposition, &
la Confirmation. Quintilien trouve en *Inst. Orat.*
cela de la nouveauté; & s'il excuse ce *3. ubi de*
Philosophe d'avoir rangé la Narration *part. causat.*
Judic.
sous

2. Et à rebus gravibus ad elegantias festivitates
que considerandas animum auditoris tradit. *Aristo.*
l. 3. c. 8.

Aristote. sous la Proposition, il ne peut l'approuver, dit-il, en ce qu'il range la Réfutation sous la Preuve. Il ne croit pas que cela se puisse, parce que l'usage de l'une est d'établir, au lieu que l'emploi de l'autre est de détruire. *Victor. in Rhet. A. 71st p. 797.* Victorius prend la défense d'Aristote, & répond, qu'un Orateur établit sa cause en détruisant celle de l'adversaire. Et, si Quintilien n'avoit point appris cette vérité en apprenant la Dialectique, il auroit dû l'apprendre, selon lui, en lisant les instructions que Cicéron donne à son fils sur l'Art oratoire; puisque cet Orateur range aussi la Réfutation sous la Preuve.

In Partitio. Orator.

Il paroît par cette réponse, que les objections de Quintilien mettent Victorius de mauvaise humeur. Ce Rhéteur néanmoins n'est pas toujours opposé au Philosophe, & quelque inclination qu'il ait à le contredire, selon une remarque de Vossius (1), il reconnoît (2) pourtant avec lui, qu'il y auroit dans l'Eloquence beaucoup de choses à retrancher, si les hommes étoient aussi sages & aussi justes qu'ils devroient l'être. Outre que Quintilien, pour avoir contredit Aristote sur quelques points particuliers, ne paroît pas néanmoins avoir jamais blâmé ni sa doctrine, ni son livre en general. Il dit au

con-

1 Proclivis in damnandis Aristotelis opinionibus Quintilianus. *Voss. de stat. & cons. Rhet. p. 87.*

2 Nam si mini sapientes Judices &c. Aristoteles apud bonos Judices &c. *Instit. Orat. l. 2. c. 17. fol. 35 verso. l. 4. c. 1. fol. 58 verso.*

3 Quid Aristotelem? quem dubito scientiâ rerum,

contraire (3), qu'on ne fait ce qui l'a Aristote rendu plus illustre, ou sa Science, ou sa fécondité, ou la douceur de son style, ou ses curieuses découvertes, ou la variété de ses Ouvrages. Il convient en cela avec Ciceron (4), qui ne connoît point d'homme plus docte, plus ingénieux dans l'invention, ni plus solide dans ses décisions, qu'Aristote.

Mais, à l'égard de Ciceron, la manière la plus glorieuse dont il ait jugé de ce Philosophe, c'est d'avoir copié ses préceptes, ainsi que je l'ai déjà dit, & d'avoir avoué que ses Dialogues de l'Orateur ne contiennent proprement que les règles de cet excellent Maître; & il est bon de remarquer, qu'en effet, s'il y a de la différence, ce n'est guères que dans le style ou dans l'ordre.

Le style de Ciceron est plus diffus & plus libre, mêlé de diverses digressions convenables à une conversation de gens d'esprit, qui ne s'entretiennent de Rhétorique, que pour se délasser de leurs occupations plus sérieuses. Aristote est plus serré; il va toujours à son but, sans s'écarter, comme ne songeant qu'à ce qu'il fait. C'est de cette précision, & du soin de traiter les choses à fond, que vient l'obscurité que Victorius; Cassandre,

an eloquendi suavitate, an inventionum acumine, an varietate operum clariorum putem. *Quintil. l. 10. c. 1.*

4 Sed quis omnium doctior, quis in rebus, vel inveniendis, vel judicandis, acior Aristotele fuit? *Cic. in Orat. n. 372.*

Aristote.

dre, & Paul Beni y ont trouvée. Sa diction pourtant est nette & exacte, ne disant rien que ce qu'il faut, & le disant bien. Il découvre en toutes choses, le bon & le mauvais, d'une maniere très-simple, & generalement assez équitable. Il satisfait l'esprit, & remplit l'ame de joye, par la verité de ses préceptes, & des raisons qu'il en donne; il est également éloigné par la noblesse de sa diction, tant de la bassesse du style, que de l'enflure; s'il parle de lui-même, il le fait très-sobrement; enfin, il garde par-tout une admirable methode, qui vous mene; non-seulement de livre en livre, mais de pensée en pensée, sans manquer jamais de vous avertir du chemin que vous avez à faire, & de vous remettre devant les yeux celui que vous avez déjà fait.

Comments. in
Rhet. Aris-
tot. initio.

C'est, sans doute, la raison pourquoi Majoragius adopte les paroles de Cicéron: & dit, que *le style d'Aristote est un fleuve d'or*. Il trouve que ce fleuve porte par-tout l'abondance; & il faut concevoir qu'il la porte, non par la multitude des paroles, mais par celle des pensées. Majoragius ajoute, que les préceptes de ce Philosophe sont si savans, si bien rangez, si poliment énoncez, qu'on ne peut rien trouver de plus parfait en ce genre. Cicéron même ne l'emporte sur lui que par l'Eloquence, & non par la

la connoissance de l'Art. De sorte que, Aristote, par cet endroit, Aristote est, selon lui, le premier de tous les Maitres. C'est une pensée qui est commune à Majoragius avec Paul Beni : car, outre ce que j'ai déjà rapporté de lui, il ajoute, qu'Aristote surpasse les autres de si loin, qu'on ne peut même lui égaler Cicéron. T. I. p. 9. 10.

Que s'il faut dire quelque chose des guides qu'on peut prendre pour étudier un si parfait original, Victorius, comme je l'ai dit, y a fait un excellent Commentaire. Cet Auteur (1) est également profond, judicieux, exact & modeste. Il n'a pas fait la traduction de l'Ouvrage qu'il commente; on peut la tirer de son Commentaire. Majoragius l'a faite, & l'a accompagnée d'un Commentaire aussi long que celui de Victorius. Il copie même Victorius presque par-tout mot pour mot; il a pourtant cela de propre, qu'il ramasse les idées de divers Auteurs, sur les mêmes préceptes, & qu'aux préceptes, il joint souvent des exemples : il montre beaucoup d'érudition; Victorius n'en a pas moins.

Un Auteur, nommé Jean Cocin, a fait imprimer à Strasbourg la Rhétorique d'Aristote, avec une préface de sa façon. Cette édition contient le Grec, la Traduction Latine, & les Notes de Sturmius. Cocin fait grand cas de toutes les parties de cet Ouvrage; cependant il est

préfère Victorius, Majoragius, Riccobon, à tous les autres.

Aristote. est plein de fautes dans le texte Grec, dans la traduction & dans les notes.

And.
Schoit. supra. La Paraphrase de Riccobon me paroît meilleure. Elle est comparable à l'Ouvrage de Victorius. On y examine cet Ouvrage en beaucoup d'endroits, aussi bien que celui de Majoragius, sans omettre ni celui de Muret, qui a fait seulement la traduction des deux premiers livres de la Rhétorique d'Aristote; ni celui de Sigonius, qui l'a traduite toute entière, & qui a eu dessein de garder, avec la pureté du style, un juste milieu entre les traductions de cet Ouvrage, trop littérales, ou trop diffuses, & de se rendre ainsi plus conforme à l'original.

Mais, ce qui peut tenir lieu de Commentaires, & des Traductions Latines, c'est la Traduction de Cassandre en notre Langue, laquelle est, sans doute, fort méthodique, en bons termes, & à peu de choses près, très-fidèle.

ANAXIMENE

DE LAMPSAQUE,

Contemporain d'Aristote;

O U

LA RHÉTORIQUE

Adressée à Alexandre.

QUOIQUE la Rhétorique à Alexandre Anaximé-
 soit à la suite de celle d'Aristote, ne de
 on ne la croit pourtant pas de lui, Lampsa-
 parce qu'on n'y trouve pas les mêmes que.
 caractères. On y voit d'abord une assez
 longue Préface; ce Philosophe n'en met
 point à ses Traitez: quand même il en
 auroit fait quelqu'une, celle-ci n'est pas
 de son style. Elle est d'un caractère fleu-
 ri, presque comme les Ouvrages d'Iso-
 crate, & l'on ne voit point qu'Aristote
 ait jamais donné dans ce goût. Il est
 vrai que les principes généraux, si on y
 prend garde, y sont à peu près les mê-
 mes: mais rien n'est démêlé, rien n'est
 rangé, ni traité dans cette Rhétorique,
 avec le soin & la méthode que l'on re-
 marque dans Aristote. Ce ne sont ni
 les mêmes choses, ni les mêmes idées,
 lorsqu'on y trouve les mêmes noms; les
 mœurs y sont à peine touchées; on in-
 siste un peu plus sur les passions, &
 néan-

Anaximé-
ne de
Lampsa-
que.

*Instit. Ora-
tor. tom. 1.
p 362.*

*Bibliog. hist.
Polit. ano-
nym. p. 27.
et 63.*

néanmoins ce n'est qu'en passant: les ma-
tieres les plus marquées en leurs lieux,
y sont encore rebattuës dans d'autres;
& , si c'est pour en dire des choses nou-
velles, il y a aussi des redites inutiles.
C'est ce qui a fait juger à Vossius que
cette Rhétorique n'est point d'Aristote;
& ce qui a fait dire au Bibliographe ano-
nyme, qu'il y a long-tems que les Sa-
vans s'en sont persuadez.

Certainement, ce que je viens de re-
marquer, est un grand défaut, sur-tout
dans une Rhétorique à l'usage d'un Prin-
ce, à qui l'Art ne pouvoit rien présenter
de trop parfait, pour répondre à l'hon-
neur qu'il lui faisoit de vouloir être son
disciple. A dire vrai, Alexandre n'est
pas le premier, parmi les Rois, qui ait
marqué cette estime pour l'Eloquence.
Achille, & les autres Heros de l'Illiade,
ne paroissent, sans doute, formez la plû-
part, au discours, & à l'action, que par-
ce que c'étoit la mode de tous les Grands
du tems d'Homere. Mais c'est ici, appa-
remment, le premier Traité fait exprès
pour une personne d'un si haut rang.
Quel éclat, quelle solidité, & quelle jus-
tesse n'exigeoit pas de l'Auteur une si
glorieuse destination! Un tel Ouvrage
ne devoit avoir rien de sec, rien de far-
dé, rien de défectueux, rien de superflu,
rien enfin, qui par ses agrémens, sa
brieveté, sa précision, ne convînt à
la délicatesse du Prince, & à la gloire
du thrône. Mais, comme le dit Ju-
venal

venal (1), sur un autre sujet, *Il est plus aisé de sentir ce qu'on y désireroit*, je ne dis pas seulement, *que de l'y mettre*, mais même *que de l'exprimer.* Anaximé-
ne de
Lampsa-
que.

La Préface roule sur l'excellence de l'Art oratoire, & cela, pour nous montrer deux choses; l'une, qu'il faut l'étudier avec soin; l'autre qu'il donne un grand relief à un Prince, déjà distingué des autres hommes par son rang, & par la gloire de ses actions; parce que l'Eloquence n'est autre chose que la raison même qui se déclare, & qui brille d'une manière convenable dans les affaires de la vie. Sur le soin qu'on doit prendre de l'étudier, l'Auteur dit beaucoup de choses que l'on retrouve dans Cicéron; soit que l'Orateur Romain les ait puisées dans cette source, soit qu'il les ait lui-même rencontrées. Pour ce qui est de l'honneur que cet Art peut faire à un Roi, il falloit qu'Alexandre en fût bien persuadé, puisqu'on voit, au commencement du Traité dont nous parlons, qu'il l'avoit demandé plusieurs fois avec instance.

L. 1. de
Orat ubi de
laud. Eloq.

Mais, élevé au dessus de ses Sujets, convient-il à un Prince de s'assujettir aux règles de la Rhétorique? On sait ce qui fut dit à un Empereur, *Qu'il pouvoit donner aux hommes le droit de bourgeoisie, mais qu'il ne pouvoit le donner aux mots;* & l'on voit tout le sens de cette pensée,

1 Hunc qualem nequeo monstrare; & sentio tantum *Juv. Sat. 7. ubi de Poët.*

Anaximé-
ne de
Lampsa-
que.

sée, qui ne regarde que la Grammaire. A l'égard de l'Art oratoire, l'élevation donne aux Princes de grands avantages, & les dispense de bien des choses; soit parce qu'elles ne conviennent qu'à l'Eloquence commune; soit parce qu'on est favorablement prévenu pour eux; soit à cause des matieres qu'ils ont à traiter, & des tems & des lieux où ils les traitent. Mais il y a des graces, une noblesse, des bienséances, dont il semble que rien ne puisse les dispenser. Et c'est sur quoi l'on peut dire, qu'ils se sont souvent prévalus soit avantageusement des préceptes de l'Eloquence, & qu'ils ont tiré d'elle-seule d'aussi grands effets; que des troupes les plus nombreuses & les plus aguerries. Que ne fit point le premier des Césars par son moyen? & que ne fit point Alexandre lui-même? Pompée, Crassus, Antoine, & plusieurs autres, ont été grands Orateurs, aussi bien que grands Capitaines. Nous ne lisons presque-jamais les victoires; tant des uns, que des autres, qu'après avoir admiré de quels discours ils avoient su animer au combat les armées qu'ils commandoient. Enfin, il n'y a lecture, ni sacrée, ni profane, qui ne fournisse en foule des exemples, pour prouver, quand on voudra s'en donner la peine, qu'il n'y a guères de celebres événemens dans toutes les histoires, qu'on ne doive rapporter à ce principe; c'est-à-dire, ou l'Eloquence n'ait eu la meilleure part. C'est pour cela, que dépouillant l'Art oratoire de

La Motte
de Vayer.
Rbit. du
Prince.

Dial. de O-
rat apud
Tacit. p. m.
270.

toutes

toutes les choses dont les Princes n'ont que faire, il ne faudroit leur présenter l'Eloquence, que sous la forme qui leur convient. Pourquoi ne croirions-nous pas qu'on réussiroit à leur faire serieusement aimer ce bel Art, si une main habile & délicate le leur avoit ainsi réduit dans de justes bornes? Oui, sans doute, jaloux de cette autorité que la naissance leur donne sur les peuples, ils auroient la noble ambition, comme les grands Hommes que j'ai nommez, d'exercer encore, en tems & lieu, cet empire de la parole, qui flatte si agréablement, par deux raisons assez sensibles; l'une est, que c'est un avantage qu'on ne doit qu'à son mérite: l'autre est, que pour n'être pas si périlleux, il ne laisse pas d'être plus rare, & peut-être plus difficile de devenir bon Orateur, que de devenir grand Capitaine.

Anaxime-
né de
Lampsa-
que.

L'Auteur de la Rhétorique à Alexandre semble avoir vû lui-même que, travaillant pour un Prince, il ne falloit rien produire de commun. Du moins, nous fait-il entendre qu'il avoit pris du tems pour executer ce qu'on lui demandoit, & qu'il prétend donner quelque chose de plus exact sur la matiere qu'il traite, que ce qu'on avoit vû avant lui. Vanité qui n'est pas exempte d'erreur, comme on peut aisément s'en convaincre, si l'on considère la nature de son Ouvrage, & les habiles Maîtres qui avoient déjà écrit sur ce sujet.

Après tout, il ne laisse pas d'y avoir
de

Anaximé-
ne de
Lampsa-
que.
* Bibliog.
hif.
Polit. Phi-
lol. curiof. p.
29. & 64.

de très-bonnes chofes dans cette Rhéto-
rique. C'eft le jugement qu'en a porté
en deux endroits le Bibliographe anony-
me *, quoi-qu'il nous avertiffe en même
tems, qu'on n'a fait aucun Commentai-
re pour l'expliquer, ce qui n'en donne pas
une idée avantageufe; d'autant plus qu'el-
le fe trouve parmi les Oeuvres d'Aristote,
& que tant d'Auteurs fe font exercé fur
les trois livres qui font de ce Philofophe.
Ce que je trouve de meilleur & de plus
jufté dans l'Ouvrage dont nous parlons,
quoiqu'on le trouve auffi ailleurs, c'eft
l'avis que l'Auteur nous y donne, Que
les preuves, les paffions, les mœurs,
l'amplification, l'Art de parler foit des
biens foit des maux de la vie, convien-
nent à toutes fortes de discours; & né-
anmoins, que la preuve eft plus d'ufage
dans le genre judiciaire; que la connois-
fance des biens & des maux convient
plus dans les Confeils; & que l'amplifi-
cation eft plus propre au Panégyrique.
Il explique affez bien, non feulement ce
que c'eft qu'*amplifier*, mais encore en
quelle occafion il eft à propos de le
faire. Il pofe pour principe, que ce n'eft
qu'après la preuve, ou après l'éclaircis-
fement d'un fait. Il entre dans un grand
détail touchant les biens & les maux qu'on
louë ou qu'on blâme, ou qui tombent en dé-
libération: mais tout ce qu'il en dit, fe re-
duit à cet important précepte, qui feul
doit fuffire fans aucun autre détail, *Que
l'Orateur doit être instruit des fujets dont
il veut parler.* Ces fujets font les affai-
res

res de la vie; ce n'est pas la Rhétorique Anaximé-
 qui nous en instruit; elle ne traite que ne de
 de l'Eloquence. Lampsa-

Mais, une réflexion excellente que l'Au-
 teur fait sur les preuves, & qu'on ne peut
 trop répéter, c'est, qu'afin qu'elles soient
 bonnes, il faut que ceux qui écoutent,
 s'y trouvent d'intelligence avec celui qui
 parle; ce qui arrive, lorsque l'Orateur
 n'y présente à ses auditeurs que des idées
 qu'ils ont déjà. C'est en ce sens que Ci-
 céron observe que, dans les Sciences, L. 1. de O-
 la perfection consiste à s'éloigner de l'in- rat. n. 12,
 telligence & des opinions communes; au
 lieu que, dans l'usage de l'Art oratoire, il
 n'y a pas de plus grand défaut. C'est le
 sens encore de ce qu'on a dit, Que le
 genie de l'Eloquence n'est que de déve-
 lopper, tant en general, qu'en particu-
 lier, ce que tout le monde pense, quel-
 quefois même sans y penser. De sorte
 que ce n'est point de son propre fond,
 ni de ses propres découvertes, que l'O-
 rateur doit faire montre dans ses discours;
 c'est le fond & le bien commun de tous
 les hommes qu'il doit y étaler; & le grand
 succès de l'Eloquence est, que tous ceux
 qu'elle interesse, c'est à-dire, l'Orateur
 & les Auditeurs, se rencontrent à ce ni-
 veau d'intelligence commune, dans tout
 ce qui se dit des actions des hommes,
 ou des passions qui les font agir, ou de
 leurs raisonnemens. Cette doctrine est
 generale pour tout ce qui entre dans un
 discours. Ce grand principe n'empêche
 pas que l'Auteur n'admette quelquefois

Anaximé-
ne de
Lampsa-
que.

dans l'Eloquence des pensées, ou des propositions paradoxes: mais quand elles sont de ce caractère, il faut, ou y préparer les esprits, ou appuyer aussi-tôt ces pensées de quelque preuve qui les fasse entrer dans les bornes de la portée du commun, dont elles semblent s'éloigner.

Je n'en dirois pas davantage, s'il ne me restoit encore à faire connoître l'Auteur, &, si pour y réussir, il ne falloit le caractériser de plus en plus. Il est donc à propos de remarquer, qu'il descend quelquefois dans de fort petites minuties, & qu'au contraire, il tranche court sur des matieres importantes. Il n'est point trop étendu sur les figures. Il donne assez bien les regles de l'Exorde, de la Narration, de la Confirmation, de la Réfutation, & de la Peroraison. Il donne aussi, & recommande même très-fort, l'art d'interrompre à propos, ou le cours de la narration, ou la suite des preuves, par des réflexions judicieuses, afin que le discours ne soit point une histoire continuë, ni une pure dissertation. Mais, ce qu'on ne sauroit approuver, c'est qu'ensuite il reparle des diverses especes de causes dont il avoit déjà parlé, & qu'il en traite d'une maniere aussi diffuse qu'il avoit fait au commencement; ce qui n'est pas, assurément, une methode bien exacte, ni digne d'un homme qui croit mieux faire que les autres. On le voit même, en cet endroit, donner encore trois parties au genre judiciaire, qui sont l'accu-
sation

sation, la défense, & la recherche; division Anaximé-
 qu'il faut observer comme une chose qui ne de
 lui est particuliere. On n'admet ordi- Lampsa-
 nairement que les deux premieres, & il que,
 n'explique pas trop bien lui-même ce que
 c'est que la troisiéme. Comment conce-
 voir, en effet, que ce soit un genre de
 cause different des autres, *de voir & d'e-*
xaminer si les actions, les paroles, ou les
inclinations d'un homme ne se démentent
point? Enfin, il dit avoir fait un Ouvra-
 ge adressé à Théodecte, & cet endroit
 pourroit faire croire que c'est Aristote qui
 parle : mais, outre les preuves que j'ai
 rapportées du contraire, on peut encore
 s'en convaincre par le dernier chapitre
 du livre. Ce chapitre contient une réca-
 pitulation fort singuliere de l'Ouvrage.
 L'Auteur, conseillant à son Eleve d'a-
 voir soin de regler ses mœurs, aussi-bien
 que d'étudier l'Eloquence, lui recom-
 mande d'appliquer à la conduite de la
 vie, les regles mêmes de l'Art oratoire;
 & par conséquent, de travailler à se ren-
 dre recommandable par ses premieres ac-
 tions, comme par un Exorde, & de se
 concilier ainsi la bienveillance des hom-
 mes; de marquer après cela, de l'ordre
 & de l'arrangement dans la suite de sa
 vie, comme dans la Narration; de faire
 tomber les mauvais bruits & les mauvais
 discours, par sa sagesse, comme par une
 espece de Réfutation; de fortifier sa gloi-
 re, par sa constance à bien faire, com-
 me par la Preuve, & d'avoir des manie-
 res qui rappellent la memoire de tout ce

Anaximé-
né de
Lampsa-
que.

qu'il a fait de bon, comme par une es-
pece de Récapitulation. Quelque juge-
ment qu'on porte de cette idée, la peut-
on croire d'Aristote?

M. de Vau-
mor:ere.

Harang. sur
toutes sortes
de c. p. 27.

Un Auteur François, qui a eu la mê-
me idée sur les parties du discours, ne
la pousse pas si loin. Mais, s'il y a plus
de moderation dans la maniere dont il
la propose, je ne sai s'il y a plus d'exac-
titude. " Cet ordre, dit-il, des parties
du discours, ne sauroit être désapprouvé ;
nous en remarquons un semblable dans
l'Univers. La Nature, non plus que
l'Art, ne produit pas d'abord les cho-
ses dans leur perfection. Les arbres
ne commencent point par les fruits ;
ils poussent de petits boutons ; ils les
épanouissent en feuilles & en fleurs ;
& ce n'est qu'à la fin qu'ils nous font
leurs meilleurs presens. Ne nous ar-
rive-t-il pas le même ? Venons-nous
au monde dans un âge parfait ? L'en-
fance n'est-elle pas l'Exorde de notre
vie ; & n'est-ce pas peu à peu que nous
devenons hommes ? L'enfance est, en
un sens, l'Exorde de notre vie ; mais
peut-on dire, ou faire entendre, que l'E-
xorde du discours en soit l'enfance ?

On ne sauroit croire, après tout ce
que j'ai dit, que la Rhétorique adressée
à Alexandre soit d'Aristote. A qui donc

* Compar.
Arist. &
Demosthen
p. 164.
1 Insti. Ora-
tor. l. 3. c. 4.
fol. 40. verso

faut-il l'attribuer ? Il me paroît très-vrai-
semblable qu'elle est d'Anaximéne de
Lampsaque, Victorius l'a prouvé, au ju-
gement d'André Schot * ; & nous voyons
qu'en effet, Quintilien † attribué nom-
mément

mément à cet Auteur la division du genre judiciaire en trois parties, qu'on ne trouve que dans le livre dont il s'agit. Quintilien n'en dit rien davantage. Nous apprenons d'ailleurs qu'Anaximéne étoit du tems d'Aristote & d'Alexandre le Grand. Il étoit tout ensemble Historien, Orateur, homme habile dans la connoissance de l'Art poétique, & dans celle de l'Art oratoire. Il voulut écrire de tout, & il le fit, dit on, avec assez de succès; mais néanmoins sans atteindre jamais à la perfection. C'est le jugement qu'en porte Denys d'Halicarnasse, dans un fragment imprimé par les soins de Victorius*; & dans lequel on le compare à ces Athlètes qui se signalent, comme dit Longin, en toutes sortes d'exercices, & ne remportent le prix dans aucun. Il avoit écrit, en douze livres, l'Histoire generale des Grecs & des Barbares; il la commençoit à la premiere origine des hommes, & la finissoit à la bataille de Mantinée. Il avoit encore écrit celle de Philippe de Macedoine, qui contenoit au moins huit livres, & l'envoya à Alexandre. Il écrivit ensuite celle de ce Prince. Il y a donc lieu de croire qu'Alexandre avoit pû lui demander un Traité de Rhétorique; d'autant plus que tous les Ouvrages d'Anaximéne étoient d'un style fort châtié, si nous en croyons Plutarque †, & même très-fleuri, comme ceux d'Ephorus, de Theopompe & d'Isocrate. ‡Aussi avoit-il l'esprit tourné à l'Eloquen-

Anaximéne de Lampsaque.

Diodor. Sicul. Biblioth.

15. pag. 497. edit. Steph. & Pausan.

p. m. 195. lib. τῶν ἡλιακῶν posterior.

* Apud Victor. Proleg. in Aristot. Rhet. ex Dionys. Halic. in Isai Vita.

Traité de Subl. c. 28.

Diod. Sic. Biblioth. l.

15. p. 504. edit. Stephan.

Pausan. l. poster.

p. 195. Pausan. ibid.

Harpocrat. Lexil. ubi vocab. ab

Atticis usurp.

† Plut. πολιτιῶν παραγέλιμ. in τ.

3. p. 1437. edit. Steph.

‡ Pausan. l. τῶν ἡλιακῶν posterior. p.

195.

Anaximé-
ne de
Lampsa-
que.

* *Vit. in
Proleg. Plu-
sarch. ibid.
Halic. in
Isai. Vit.*

* *Apud Vit.
ubi supra.*

* *Diog.
Laërt.
l. 2. p. m.
33. ad calc.*

† *Thom.
Aldobr. in
2. Laërt. lib.*

† *Dist. de
Mor. sur
Anax.*

ce des Sophistes. Il avoit même le ta-
lent de contrefaire le style de ceux qui
en faisoient profession, & il porta le ca-
ractere de cette Eloquence jusques sur
la Tribune aux harangues, & au Barreau*.
Toutes ces considerations prouvent qu'il
est l'Auteur de la Rhétorique dont il
s'agit, puisqu'on l'y retrouve tel qu'on
le peint, avec ses tours étudiés, & en
même tems foibles & peu persuasifs, que
Denys d'Halicarnasse lui attribüé. Cer-
tainement, Diogene Laërce* le qualifie de
Rhétteur, & Aldobrandin † dit, qu'autant
qu'il en peut juger, c'est à ce Rhétteur
qu'on doit l'Ouvrage dont je parle. Ce-
la étant, l'expression de Moreri ‡ n'est pas
juste, quand il dit, Que quelques Savans
attribuent à Anaximéne les livres de Rhé-
torique d'Aristote; non seulement, parce
qu'on ne lui attribüé que ce qui est à
lui, mais encore, parce que la Rhétori-
que dont il s'agit n'est pas divisée en plu-
sieurs livres.

On peut s'étonner, qu'Anaximéne n'a-
yant composé ce Livre qu'à la priere
d'Alexandre, ce Prince ne se fût pas plû-
tôt adressé à Aristote. Mais il est aisé
de répondre, ou qu'il l'avoit déjà pris en
aversion, ou que ce Philosophe n'avoit
point encore paru d'humeur à écrire sur
des matieres qu'il méprisoit, quoiqu'il en
ait ensuite mieux écrit qu'aucun autre;
ou enfin, que le style d'Anaximéne avoit
fût plaire davantage.

* *Pausan.
ibid. p.
m. 195.
Caus. ex ip-
so. Eloq. sac.
& prof. l. 1.*

On rapporte * de cet Auteur un fait qui
sauva

sauva sa Patrie du pillage, & qui mar- Anaximé-
ne de
Lampsaque.
 que, en même tems, qu'il avoit de l'es-
 prit, & qu'il étoit fort considéré d'Ale-
 xandre. Ce Prince avoit découvert que
 ceux de Lampsaque favorisoient les Per-
 ses: violent de son naturel, il entra dans
 une furieuse colere, résolut de ruiner
 leur ville, & se mit en chemin pour le
 faire. Ceux de Lampsaque épouvantez,
 lui députent Anaximéne pour le fléchir;
 mais le Roi, averti de sa venuë, se roi-
 dit dans sa fureur, &, par un serment
 solennel, jure de faire tout l'opposé de
 ce que cet Envoyé lui demandera: l'En-
 voyé instruit de tout, lui demande la ruine de
 Lampsaque, & le Roi, pris par son serment,
 se crut obligé de pardonner à cette ville.

Anaximéne rendit ainsi, par son esprit,
 un bon service à son Pais. Mais il joua Pausan.
ibid. ad calc.
M. Bayle
Dist. art. de
Theop.
 une piece bien sanglante à Théopompe,
 avec qui il s'étoit brouillé après avoir
 été son ami. Ce fut de publier, sous
 son nom, & d'un style tout-à-fait con-
 forme au sien, une histoire qui choquoit
 les principales Républiques de la Grèce,
 ou, pour mieux dire, un Livre d'injures
 contre les Athéniens, les Lacedémoniens
 & les Thébains; ce qui attira à son en-
 nemi la haine de tout le monde.

Pausanias, de qui je tiens la plûpart de Pausan. p.
m. 196.
Causs. ex ip-
so. l. 3. p.
157.
 ces faits, ajoûte qu'Anaximéne fut le pre-
 mier qui s'offrit de parler sur le champ
 sur toutes sortes de sujets. D'autres (1)
 donnent cette gloire à Gorgias, qui s'ex-
 posa,

1 Primus dixit προβάλλετε. Philostr. de Gorg.

Anaximé-
ne de
Lampsa-
que.

posa, dit-on, à cette épreuve, pour effacer Prodicus, qui ne récitoit que des harangues bien travaillées. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter, qu'excepté sa fourberie, Anaximéne n'ait été un homme de mérite & de considération, savant, fameux Orateur, & bon Maître de Rhétorique, quoi-qu'il ne soit pas du premier rang. Tel est le sentiment de Victorius, qui s'appuye sur les fondemens que j'ai rapportez.

*Comment in
Arist. Rhet.
l. 1. p. 4.*

Je crois devoir être de son avis: je ne puis pourtant pas dissimuler que Paul Beni prend un parti contraire. Il est persuadé que cette Rhétorique est d'Aristote, aussi bien que la précédente, par la raison que j'ai déjà touchée, qui est, Que l'Auteur de l'une, comme l'Auteur de l'autre, se dit Auteur de la Rhétorique à Théodecte; d'où Paul Beni croit conclure démonstrativement, que c'est Aristote qui a fait la seconde, aussi-bien que la première, & que Victorius, qui pense autrement, s'est trompé; de sorte qu'il ne daigne pas seulement répondre aux preuves de Victorius. Mais, quand même on ne pourroit pas s'imaginer que deux hommes, comme Aristote & Anaximéne, eussent écrit à la même personne, ou à deux personnes différentes de même nom, je ne vois pas qu'il y ait de comparaison à faire entre les preuves de Paul Beni, & celles de Victorius; & je tiens pour certain qu'Aristote auroit beaucoup mieux réussi.

Au

Au reste, s'il y a des choses à re-
prendre dans cette Rhétorique, il y en
a encore plus dans la Traduction Lati-
ne que nous en avons. Elle est de
Phitelphe. C'étoit un habile homme
d'ailleurs, mais qui, peut-être, n'en-
tendoit pas assez la matiere, dont la
connoissance n'est pas moins necessaire
que celle des Langues, lorsqu'il s'agit de
traduire. Quoi-qu'il en soit, il paroît
ici, que, pour bien prendre le sens de
l'original, il ne faut pas toujours s'en-
tenir à la version.

Il me reste une réflexion, que je tire
d'un Auteur François que j'ai déjà cité.

„ Il n'est pas trop ordinaire, dit-il, qu'un

„ Roi accuse lui-même des criminels, &

„ il est encore plus rare qu'il se voye

„ obligé de répondre à leurs invectives.

„ Cependant, Alexandre a fait l'un &

„ l'autre plus d'une fois; soit qu'il sui-

„ vît en cela la coutume des Rois de

„ Macedoine, dont le pouvoir n'étoit pas

„ tout-à-fait absolu sur cette Nation

„ guerriere, ou qu'il fût bien aise de fai-

„ re voir que ce n'étoit point par la seu-

„ le valeur qu'il savoit vaincre. D'ajou-

„ ter après cela, comme fait l'Auteur de

la réflexion, que ce Prince, en ces occa-

sions, pratiquoit les préceptes d'Eloquence

qu'Aristote n'avoit pas manqué de lui don-

ner, c'est un fait dont on peut raisonna-

blement douter, si celui qui l'avance a

prétendu qu'Aristote a fait une Rhétori-

que pour Alexandre.

Anaximé-
ne de
Lampsa-
que.

M. de Vau-
moriere,
Harang. sur
toutes sortes
de sujets. p.
147.
Voyez
Quinto-
Curse. liv.
8. c. 7. 2.

Denys comme d'un Maître fameux, & d'un Critique très-habile.

Ce n'est pas en juger moins avantageusement, de dire avec Nugnés, dont je parlerai ci-après, que Denys est un de ces Maîtres qui ont joint l'usage de l'Eloquence à la connoissance des préceptes, ou, avec le Pere Rapin*, que ce Rhéteur est un des plus savans parmi les Anciens. Ce Pere ajoûte, que Denys n'a touché que les ornemens & l'harmonie du discours, ce qui est vrai de son *Ouvrage touchant l'arrangement des mots*, & non pas de celui qu'il a intitulé *De l'Art*, puisqu'il ne regarde pas seulement la diction, mais le fond même des differens discours, dont il donne des préceptes.

Enfin, le Pere Vavasseur remarque quatre choses dans ce qui nous reste du Rhéteur dont je parle, toutes très-utiles à ceux qui aspirent à la parfaite Eloquence. La première est, que cet Auteur *donne toute la Rhétorique*: ce qui se peut dire en un sens. parce que ses préceptes feroient une Rhétorique complete, à peu de choses près, si on se donnoit la peine de les ramasser en un corps, & de les ranger. La seconde est, qu'il nous apprend à jager des Auteurs, par les regles qu'il nous en donne. La troisième est, qu'il porte lui-même son jugement sur plusieurs *Ecrivains fameux*, d'une maniere qui peut nous servir d'exemple; & la quatrième est, qu'il fait la comparaison de quelques-uns de ces *Ecrivains*, en gardant par-

r Dion. Halic. *περι λέγων ἱστῶσεως*. p. 65. lin. 3. 4. &c.

par-tout une très grande méthode, qui Denys d'Halicar- nasse. consiste à examiner les mœurs, les pen- sées, l'art & la diction; ou bien à ré- duire tout à deux points, qui sont l'ex- pression, & les choses. Il distingue ensui- te dans les choses, l'invention & l'ordre; & dans l'expression, le choix & l'arran- gement des mots; ce qui est une leçon fort utile pour ceux qui veulent lire avec fruit.

On a encore remarqué que Denys d'Ha- Epître Grec- que d'Henri Estienne sur cet Auteur. licarnasse s'attira par ses Ouvrages, non- seulement l'estime, mais l'admiration de son siècle; parce que ses jugemens paru- rent aussi solides que hardis, & que son crayon faisoit connoître, par des princi- pes infailibles, les défauts ou les beau- tez des Ecrivains dont il parloit. C'est ce qui le fit appeller, même dès son vi- vant, *le Critique* par excellence, pour dire, qu'il n'appartenoit qu'à lui de juger du merite des Auteurs. Ses décisions étoient sans appel; & ce qui est encore plus glorieux, l'idée qu'on a de sa ver- tu, répond à celle qu'on a de ses lu- mieres. On reconnoît que ce n'est ni l'envie de s'élever lui-même, ni le desir de rabaisser les autres, qui le guide ou le conduit dans ses critiques, mais une volonté sincere d'être utile à ses lecteurs. Aussi, ne hazarde-t-il rien qui ne soit l'effet, & comme le fruit, non-seulement d'une pénétration exquise, d'une étude con- sommée, & en même tems d'un long usa- ge; mais encore de son amour pour la

Henry Es- tien. ibid.

Sigism. Ge- len. Ep. ad Jo. Rodolph. 4. initio. Dion. Ha- lic. t. 2. p. 120. 137. 161.

Denys d'Halicarnasse. verité, & de son zele pour l'avancement des Lettres.

C'est à cause de ses lumieres, que Suidas (1) l'a appellé *un Rhétoricien rempli de toutes sortes de belles connoissances*, & que Sylburge, dans la Préface qu'il a mise à l'édition qu'il en a donnée, ne fait aucune difficulté de dire, qu'il est aussi impossible de bien connoître les Orateurs, ou d'en juger sans le secours de Denys, qu'il est impossible, selon Horace, d'imiter Pindare. Sa raison est, qu'il ne conçoit rien de plus juste, ni de plus exact, que les réflexions de ce savant Critique, tant sur les Historiens, que sur les Orateurs, soit pour le fond des choses mêmes, soit pour le style.

Sylburg. *ibid.* En effet, sur ce dernier point, Denys d'Halicarnasse nous donne à connoître ce qui manque encore au style sublime de Thucydide, on au style simple de Lyfias, & nous apprend la maniere de mêler l'un avec l'autre, selon les regles de l'art que Thrasymaque avoit d'abord commencé, que Platon & Isocrate avoient fort poli, mais que Démosthène seul a porté à sa perfection; ce qui lui a fait remporter le prix de l'Eloquence sur tous les Orateurs de tous les siècles. On ne fait pas moins de cas des remarques de notre Auteur sur Dinarque & sur Isée.

Petr. Victor. *Ep. ad Petro- Anton. Thebald.* Elles ont paru à Victorius toutes remplies d'érudition, & fort instructives pour ceux qui

Præf. in Dionys. Rhetor in omni litterarum genere præclarè versatus. *Suid. de Dion. Halic.*

qui aspirent à devenir Orateurs. Il en est de même de ce qu'il a écrit * sur Lyfias & sur Isocrate. On y trouve par-tout d'excellentes regles ; dont l'expérience a fait reconnoître l'utilité. Non-seulement ce sont des principes de Rhétorique propres à éclairer l'esprit, ce sont en même tems de grandes maximes de morale, qui s'insinuent agréablement dans le cœur ; & , si d'un côté on nous y développe les beautés des Ouvrages qu'on y examine, on a soin d'un autre, de nous faire goûter les vertus les plus heroïques dont l'Orateur est animé, ou dont il répand les préceptes dans ses harangues.

Denys
d'Halicar-
nasse.
* Ibid.

Il est vrai qu'à la première vûë, les décisions de Denys ont paru quelquefois surprenantes, comme je l'ai déjà fait entendre ; mais à la fin, on en a reconnu la justice. C'est ainsi qu'on fut étonné de la critique qu'il fit de Platon, lorsqu'il décida nettement, que le style sublime de ce Philosophe n'est, en bien des endroits, qu'une vaine enflure. " Qu'y a-t-il de plus surprenant, dit Henri Estienne, que de voir critiquer Platon en une chose où ce grand Homme s'est lui-même surpassé, c'est-à-dire, dans un genre d'écrire pour lequel tous les Auteurs l'admirent, & se le proposent pour un modele qui leur doit servir de regle, loin de croire qu'on puisse le critiquer ?

Henr. Est.
tien. Epist.
Grecque sur
Denys.

Ce qui fait de la peine à Henri Estienne, en avoit fait long-tems auparavant à Pompée ; mais ce que Denys é-

crit.

Denys
d'Halicar-
nasse,

crit à Pompée pour le satisfaire, a satisfait Henri Estienne. De manière que l'un & l'autre se sont rendus enfin à ses décisions, malgré tout ce qui se pouvoit dire pour défendre Platon. " Si Pompée
,, lui-même, dit Estienne, n'a pas eu hon-
,, te de se soumettre au jugement de cet
,, Auteur, & a reconnu son habileté en
,, cette matiere, je vous prie de pardon-
,, ner ma hardiesse à contredire encore
,, ce jugement, & de prendre plutôt com-
,, me un jeu tout ce que j'ai dit en fa-
,, veur de Platon, que comme une chose
,, serieuse.

Mais, dira-t-on, Denys d'Halicarnasse étoit-il plus habile que les Philosophes, les Orateurs, les Historiens dont il parle, pour en juger? Sa réponse est aussi modeste que solide. Pour n'être pas aussi éloquent que ces Auteurs, il ne s'en suit point qu'il ne puisse pas juger de leur éloquence. Ne juge-t-on pas des tableaux d'Apelle, de Zeuxis, de Protogène, & des autres Peintres celebres, sans avoir leur merite? & sans être Sculpteur, un homme n'est-il pas en état de juger des Ouvrages de Phidias, de Polyclète, de Miron? Il y a bien des chefs-d'œuvres dont les Auteurs ne jugent pas mieux que les autres; peut-être sont-ils moins en état de le faire. Les tableaux, les statues, les discours, les édifices sont des choses aussi-bien de sentiment & de goût, que de raisonnement. On en juge par l'impression qu'elles font sur nous; souvent même, c'est sur le sentiment & le goût

Henr. Estien. *ibid.* ex
Dion. Halic.
de hist. Thom-
cyd. jud. p.
138. liv. 21.
&c.

goût que les Arts se forment & se per-
fectionnent. Enfin, on fait ce que dit
Horace*, *qu'une pierre qui n'est point ai-
guë est pourtant propre à aiguïser.* C'est
une pensée qu'on attribuë originairement
à Isocrate. Henri Estienne dit, qu'en
tout cas, Denys d'Halicarnasse pourroit
aussi s'en servir pour se justifier, & en
effet, c'est l'esprit qui regne dans sa ré-
ponse.

Denys
d'Halicar-
nasse.
* Horat.
Epist. ad
Pison.

A ne considérer que par le titre, son
Traité sur l'arrangement des mots, peut-
être auroit-on de la peine à croire qu'il
contienne autre chose que des minuties;
d'autant plus que la Prose Françoisë, sur
ce point, ne paroît pas susceptible d'un
si grand raffinement. Mais il n'en est
pas de même du Grec, que de notre
Langue. Dans le Grec, la chose est d'u-
ne si grande importance, qu'il n'y a point
de Maître qui ne regarde l'arrangement
des paroles comme une des sources du
Merveilleux dans le discours. Aristote,
Hermogène, Longin, Lucien, & mille
autres ont reconnu cette vérité; & s'il
n'y a point tant à raffiner dans le Fran-
çois, il ne laisse pas d'avoir aussi son har-
monie.

Que dis-je? ce que Cicéron a dit du
Latin, ce que Denys d'Halicarnasse a
dit du Grec, se peut dire généralement
de toutes les Langues: *Il y a dans le
discours de l'Orateur un chant (1), il y*

a

1 Est autem in dicendo etiam quidam cantus obs-
curior. Cic. in Orat. n. 58.

Denys
d'Halicar-
nasse.

a une Musique, qui ne diffère de l'autre, que du plus ou du moins; & qui est même plus agréable, (2) à cause que l'Oraison est soutenue par la beauté du sujet, & par celle des pensées. Ce qui est certain, c'est que nous avons des Auteurs François qui estiment que cette partie ne demande pas moins d'attention, & n'est pas moins considérable en notre Langue,

*De l'Excel.
de la Lang.
Franç. p.
493.*

que dans les autres. Ainsi M. Charpentier de l'Académie, dit que les mesures & les nombres font la principale beauté de l'élocution; & l'Abbé Castaignes, dans

*Préf. sur les
Oeuv. de
Balz. pag.
6.*

sa Préface sur les Oeuvres de Balzac, loué particulièrement cet Auteur, parce qu'on trouve cet ornement dans ses écrits, & qu'il est le premier qui a fait voir par son exemple, que notre Langue en étoit susceptible. ” A cet avantage,

„ dit-il, (de l'élégance & de la clarté,)

„ nous en pouvons joindre un autre,

„ qui touche & ravit les lecteurs; qui

„ étoit inconnu en France avant ce fa-

„ meux Ecrivain, & qui excita par ses

„ premières Lettres tant d'applaudissement

„ & d'admiration. On n'aura pas de peine

„ à deviner que je veux ici parler des

„ nombres de l'Oraison, dont il a forti-

„ fié & enrichi notre Langue. De sorte

„ que, selon l'Abbé Castaignes, Bal-

„ zac a fait dans la Prose ce que, selon

„ Monsieur Despreaux, Malherbe a fait dans

les vers:

*Art Poët.
Chant 1. v.
131.*

Enfin

2. Qui enim cantus moderatæ orationis pronuntiatione dulcior inveniri potest. Cic. l. 2. de Orat.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Denys
d'Halicar-
nasse.

Ces témoignages montrent deux choses. L'une, que l'harmonie du discours convient aussi à notre Langue; l'autre, qu'elle est fort estimable, tant dans les Vers, que dans la Prose. Ajoûtons, qu'en toutes sortes de Langues elle est très-difficile & à connoître, & à expliquer. Certainement des personnes fort habiles croyent que peu de gens connoissent l'art de bien arranger les mots dans le François. Montieur Charpentier dit que le peuple ne connoît point ces finesses du discours; quoiqu'il en sente l'effet, parce que la nature a placé dans les oreilles de tous les hommes la puissance d'en juger. C'est pourquoi ce fameux Académicien entreprenant d'expliquer cette partie de l'Eloquence, demande des esprits très-intelligens pour la comprendre, & emprunte sur cela les termes de Denys d'Halicarnasse, qui ayant, dit-il, à traiter de semblables matières, déclare que ce sont especes de secrets où le menu peuple ne sauroit pénétrer. Aussi n'y appelle-t-il que ceux qui sont initiez aux mysteres de l'Eloquence, & il fait fermer la porte aux autres, comme à des profanes qui méprisent ce qu'ils n'entendent pas. On voit le merite du sujet dont il s'agit.

Ibid.

*Ibid. pag.
381. 382.*

*Dion. Halic.
lic. περί σου-
δήσεως ὀνο-
μάτων.*

Il ne faut donc pas s'étonner si Denys
d'Ha-

Denys
d'Halicar-
nasse.

a une Musique, qui ne diffère de l'autre, que du plus ou du moins; & qui est même plus agréable, (2) à cause que l'Oraison est soutenüe par la beauté du sujet, & par celle des pensées. Ce qui est certain, c'est que nous avons des Auteurs François qui estiment que cette partie ne demande pas moins d'attention, & n'est pas moins considerable en notre Langue,

*De l'Excel.
de la Lang.
Franf. p.
493.*

*Préf. sur les
Oeuv. de
Balz. pag.
6.*

que dans les autres. Ainsi M. Charpentier de l'Academie, dit que les mesures & les nombres font la principale beauté de l'élocution; & l'Abbé Castagnes, dans sa Préface sur les Oeuvres de Balzac, louë particulièrement cet Auteur, parce qu'on trouve cet ornement dans les écrits, & qu'il est le premier qui a fait voir par son exemple, que notre Langue en étoit susceptible. " A cet avantage, „ dit-il, (de l'élegance & de la clarté,) „ nous en pouvons joindre un autre, „ qui touche & ravit les lecteurs; qui „ étoit inconnu en France avant ce fameux Ecrivain, & qui excita par ses „ premières Lettres tant d'applaudissement „ & d'admiration. On n'aura pas de peine à deviner que je veux ici parler des „ nombres de l'Oraison, dont il a fortifié & enrichi notre Langue. De sorte que, selon l'Abbé Castagnes, Balzac a fait dans la Prose ce que, selon Monsieur Despreaux, Malherbe a fait dans les vers:

*Art Poët.
Chant 1. v.
131.*

Enfin

2. Qui enim cantus moderatæ orationis pronuntiatione dulcior inveniri potest. *Cic. l. 2. de Orat.*

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Denys
d'Halicar-
nasse.

Ces témoignages montrent deux choses. L'une, que l'harmonie du discours convient aussi à notre Langue; l'autre, qu'elle est fort estimable, tant dans les Vers, que dans la Prose. Ajoutons, qu'en toutes sortes de Langues elle est très-difficile & à connoître, & à expliquer. Certainement des personnes fort habiles croient que peu de gens connoissent l'art de bien arranger les mots dans le François. Monsieur Charpentier dit que le peuple ne connoît point ces finesses du discours; quoiqu'il en sente l'effet, parce que la nature a placé dans les oreilles de tous les hommes la puissance d'en juger. C'est pourquoi ce fameux Académicien entreprenant d'expliquer cette partie de l'Eloquence, demande des esprits très-intelligens pour la comprendre, & emprunte sur cela les termes de Denys d'Halicarnasse, qui ayant, dit-il, à traiter de semblables matières, déclare que ce sont especes de secrets où le menu peuple ne sauroit pénétrer. Aussi n'y appelle-t-il que ceux qui sont initiez aux mysteres de l'Eloquence, & il fait fermer la porte aux autres, comme à des profanes qui méprisent ce qu'ils n'entendent pas. On voit le merite du sujet dont il s'agit.

Ibid.

*Ibid. pag.
381. 382.*

*Dion. Hal.
lic. περί σου-
δέστων ὀνο-
μάτων.*

Il ne faut donc pas s'étonner si Denys
d'Ha-

Denys
d'Halicarnasse.

* Dion. Halic.
lic. περὶ
συνηθείας
ὁμιλιῶν.

pag. 1.

d'Halicarnasse* se fait bon gré d'avoir fait un Traité exprès sur cette matière, lorsqu'il n'y en avoit point; ou s'il estime son Ouvrage nécessaire aux Orateurs, & particulièrement aux jeunes gens; puisqu'il s'agit de la diction, qui est une si grande partie de l'Eloquence, & à laquelle les jeunes Orateurs doivent d'abord s'appliquer.

Ibid. p. 2.

Ibid. p. 6.
ad calc.

Il remarque à ce propos, que comme les pensées ne sont rien sans les expressions, celles-ci ne sont rien aussi sans l'arrangement des paroles; & il rend sa doctrine sensible, non seulement par l'exemple des autres Arts, de l'Architecture, de la Broderie, où la disposition a tant de pouvoir; mais encore par l'exemple des Vers & de la Prose, où après le choix des plus beaux termes & des plus belles pensées, si on néglige l'arrangement des mots, on perd le fruit de son travail; au lieu que sans autre secours, l'arrangement donne à ce que nous disons une grace, & même une force surprenante. Il est constant que c'est particulièrement ce qui fait la douceur du discours, & que si la douceur ne convient pas au sujet que l'on traite, ce n'est que par cet art qu'on la corrige; ce mélange, ce changement, cette convenance des nombres & des sons, étant un inoyen certain d'exprimer la petitesse ou la grandeur des objets, le calme ou la violence des passions, le repos ou le mouvement des choses, leur vitesse ou leur lenteur. C'est pour y réussir que
les

les Poètes étendent, resserrent, ou grossissent le son des mots, afin de les rendre plus expressifs; en quoi la nature est une habile maîtresse, puisque c'est elle qui leur donne cette faculté de peindre & d'imiter les objets, de faire des mots, & de les appliquer. Homere en fournit des exemples sensibles. Faut-il exprimer un objet charmant par sa douceur ou par sa beauté? ce Poète, pour le faire sentir, a l'adresse de ramasser, en quelque façon, les syllabes & les lettres les plus douces, les mots qui assortissent le mieux les uns avec les autres, ou qui sont les plus sonores, sans être néanmoins trop chargés de lettres, en sorte qu'ils n'ayent rien que de flateur. C'est tout le contraire, quand il faut exprimer un objet affreux, un torrent qui se précipite, deux rivieres qui se rencontrent, la mer qui lutte contre les rochers; ou bien, lorsqu'il faut faire sentir quelque chose qui s'éloigne également de cette force ou de cette douceur; ce qui fait trois caracteres differens, qui font lire agreablement les Ouvrages des Anciens, où l'on trouve ces sortes de beautez; au lieu que la lecture des autres est ennuyeuse & quelquefois insupportable.

Et quoiqu'il ne soit guères à propos de rapporter les jugemens que Denys d'Halicarnasse a faits des autres Auteurs, lorsqu'il s'agit de rapporter ceux qu'on a faits de ses écrits, je crois pourtant que ce qu'il a jugé d'Homere & de Démosthène, par rapport à l'arrangement des

Denys
d'Halicarnasse.

Dion. Halic.
περι συν-
θέσεως. βιβλ.
μάτ. p. 28.
& 29.

Denys
d'Halicar-
nasse.

des mots, peut beaucoup servir à nous mettre en état de juger de lui. Ce qu'il y a donc d'admirable, selon Denys, dans ce Poëte & dans cet Orateur, c'est la variété de l'harmonie que leurs discours offrent par-tout, plus sensible encore & plus merveilleuse dans le premier que dans le second; d'autant qu'Homere, tout borné qu'il est à une espece de vers, & quoique astreint à un petit nombre de pieds, a néanmoins l'art de paroître toujours nouveau & toujours juste dans ses mesures, ce qui n'est pas si surprenant dans Démosthène, qui avoit plus de liberté. Mais où Denys d'Halicarnasse paroît s'applaudir davantage, c'est la démonstration sensible qu'il donne d'une chose qui est un paradoxe, de son propre aveu. Elle consiste à dire, que la Prose de Démosthène n'a tant de force & tant de charmes, que parce qu'elle ressemble à de très-beaux vers, sans tomber dans le vice de faire des vers en prose; & que la Poësie d'Homere n'est si digne d'admiration, que parce qu'elle a l'air d'une belle prose, sans être néanmoins profaïque. On ne sauroit disconvenir qu'un pareil paradoxe bien montré, ne fasse voir la grande pénétration de l'Auteur qui le démontre. Sans autre démonstration, une comparaison le rend facile à concevoir. Lorsqu'on se promene sur terre, on aime le bord de l'eau; & lorsqu'on se promene sur l'eau, c'est un plaisir de voir la terre. Il est aisé de faire l'application.

A l'égard des préceptes que Denys a ^{Denys} donnez * sur différentes especes de discours ^{d'Halicarnasse.} qui se font à l'occasion des grandes as- ^{*Dion. Halic. pag. 33.} semblées, du mariage ou de la naissance de quelqu'un, de la reception qu'on lui fait; ou sur les Oraisons funebres, les éloges, les consolations, les investives ou les reprimandes; on peut considerer, pour en juger, que c'est un détail où Cicéron & Aristote n'ont pas crû devoir descendre; mais qui, après tout, ne laisse pas de fournir des vûës & de donner des facilitez.

Vossius n'a pas crû devoir omettre ce ^{Voss. Instit. Orator. l. 2. c. 16. n. 11.} détail dans sa Rhétorique, où il nous avertit qu'il le tient de l'Auteur dont je parle. Il remarque en même tems que ^{Ibid. l. 1. c. 15.} Menandre ne l'a point omis non plus dans la sienne, ni Scaliger dans sa Poétique, " dans laquelle, dit-il, l'Auteur ^{Ibid. l. 1. c. 109.} ne disant presque rien que ce qu'il a pris de Denys, ne lui en fait pourtant pas honneur. Ce n'est pas ainsi qu'en a usé l'Auteur du livre intitulé *Le Théâtre des Rhéteurs*, lorsqu'il établit ce qu'il a à dire des mœurs, des études, des exercices, des vices, des vertus, des défauts ou des beautés dans les discours de ces anciens Orateurs. Il cite partout Denys d'Halicarnasse & les autres Ecrivains où il a puisé ce qu'il avance. Au contraire Quintilien, à ce qu'on prétend, ^{Instit. Orator. l. 10.} en a tiré, sans rien dire, les jugemens qu'il nous a donnez sur différens Auteurs. Quelque raison qu'il ait eu d'en user ainsi, on peut regarder une adoption décla-

Denys
d'Halicarnasse.

déclarée ou tacite de la doctrine ou des sentimens d'un Auteur, comme un signe certain du jugement avantageux qu'en fait celui qui les adopte.

*In Dion.
Halicarn.
edit. Syb.
71. &c.*

C'est la pensée d'Henri Estienne, qui fait ici deux observations. La première est, que les caractères abrégés de divers Ecrivains, qu'on trouve parmi les Ouvrages de Denys d'Halicarnasse, sont de cet Auteur, ou de quelqu'un qui les a extraits de lui, dans les endroits où ils sont encore plus au long. La seconde est, que Quintilien copie quelquefois ces extraits mots pour mots, & que tantôt il nous dit comme de lui-même, ce qu'il a pourtant emprunté d'ailleurs, & tantôt il donne à connoître que ce qu'il dit n'est pas de lui. Mais de quelque manière qu'il en use, on voit, dit Estienne, l'estime que nous devons faire de ces caractères, puisque Quintilien lui-même s'y est tenu. Je ne puis pourtant dissimuler que j'ai vû un habile homme qui croit que ces caractères abrégés ont été mis en Grec sur le Latin de Quintilien, par quelque Auteur postérieur; ce qui n'empêcheroit pas que Quintilien lui-même n'eût auparavant formé les siens sur ceux de Denys. En tout cas, nous pouvons compter sur la justesse & sur la solidité de ces caractères.

*περί ἰσχυ-
ματισμῶ-
ναι. pag. 43.
& 51.*

Il seroit difficile de dire pourquoi l'on trouve dans notre Auteur deux différens Traitez touchant une même chose, fondez sur les mêmes principes & sur les mêmes exemples, en un mot, revenant

au même. Il s'agit, dans ces deux pie-
ces, de quelques tours extraordinaires d'Denys
d'Halicar-
nasse.
d'Eloquence, & nécessaires quelquefois

aux Orateurs. Denys d'Halicarnasse en
distingue trois; l'un ne consiste qu'à ménager en même tems la dignité des personnes dont nous parlons, la satisfaction des auditeurs, & la vérité, qui semble demander qu'on garde moins de ménagement; l'autre consiste à établir sérieusement une chose dont on ne se met pourtant pas en peine, pour arriver par ce moyen à ce que nous souhaitons; le troisième enfin consiste à établir, mais foiblement, le contraire de ce que nous voulons, afin que l'auditeur, disposé à prendre toujours le contre-pied de ce qu'on lui propose; entre sans y penser dans notre véritable sens, par esprit de contradiction. Je ne rapporterai point toutes les réflexions que l'Auteur fait en cette occasion, sur d'excellens exemples qu'il donne de ses préceptes, & qu'il tire particulièrement de Démosthène & d'Homere. Il faut les voir en original, pour juger de la connoissance extraordinaire que Denys avoit de l'Art oratoire. Mais en faveur de ceux qui lisent Homere, & qui trouvent quelquefois des difficultez dans les harangues que ce Poëte fait faire par ses Heros, je remarquerai que notre Auteur fait sentir l'artifice, la solidité, la justesse de la harangue d'Achille dans le premier Livre de l'Iliade; de celles d'Agamemnon, d'Ulysse, & de Nestor dans le second Livre; de celles

περί εοχμῆς
ματισμῆ-
των. pag. 484
σι. &c.

Denys
d'Halicar-
nasse.

de Phénix, d'Ajax & d'Ulyffe à Achille dans le neuvième; enfin de celles de Nestor & de Diomedé à Agamemnon dans le même livre. On peut sûrement mettre en parallèle tout ce que Denys d'Halicarnasse dit sur ces différens discours, avec ce qu'il dit de ceux d'Isocrate. Rien n'est plus beau ni plus juste que ses réflexions sur les Ouvrages de ce dernier. Aussi Wolfius n'a-t-il pas manqué d'en enrichir l'édition qu'il a faite de ce Rhéteur.

Dion. Ha-
lic. P. 60.
61.

Au reste, ce n'est pas seulement en donnant des regles & des préceptes, que Denys nous conduit à l'Eloquence; c'est encore en nous marquant les défauts qui se glissent dans les discours, soit pour les mœurs, soit pour la maniere de proposer les choses, soit pour la diction ou pour les figures, en quelque partie du discours que ce puisse être. Il y a seulement à remarquer que ce qu'il dit des défauts qui se rencontrent dans l'expression des mœurs, & de ceux qui se rencontrent dans la maniere de proposer les choses, est presque inintelligible, par une transposition qui a fait placer ces deux morceaux avant son Traité de l'Examen des Discours, au lieu qu'ils en font partie. Et je puis dire généralement, que c'est grand dommage que les exemplaires de cet Auteur soient si peu corrects, tant par la négligence des Copistes, que par la faute des tems, qui en ont fait perdre une bonne partie. Sylburge en rétablit beaucoup d'endroits; mais

Page. 64.

mais ses corrections & ses notes seroient plus commodes, si elles étoient à la marge ou au bas des pages, au lieu qu'il les a rejettées à la fin du livre.

Avec tout cela, il est encore vrai de dire ce qu'a dit le docteur Dudithius dans la Préface de la Traduction Latine qu'il a faite des Réflexions de Denys sur Thucydide. Il dit, que par les Ouvrages de ce savant Critique, nous pouvons connoître quel étoit le travail, la profondeur, l'érudition, & la pénétration des Grecs. Ses jugemens sur les Orateurs contiennent de grandes recherches, qui lui ont attiré l'estime & l'admiration des gens de Lettres. Il en est de même de ce qu'il dit de Thucydide, dont il a aussi examiné les Ouvrages, & dont il a si bien éclairci le sens ou les pensées, que sans lui, cet Historien seroit très-difficile à entendre. Ajoûtez, qu'il nous donne dans cet Examen des regles pour écrire l'Histoire, qui ne peuvent être que d'un très-grand secours, & faire beaucoup d'honneur à ceux qui voudront les suivre, puisqu'elles en font tant à celui qui les a données. On ne fait pas moins de cas de ce qu'il dit sur les mœurs. Il nous apprend qu'il doit toujours y avoir un caractère dominant qui se distingue des autres qualitez qui l'accompagnent. C'est ce caractère qui se mêle dans tous nos mouvemens, qui se les assujettit, & qui les gouverne à peu près comme l'ame fait le corps. C'est, au jugement de Ro-

*Dion. Halic.
lit. tom. 2.
p. 140.*

Ibid.

Ibid.

*Dion. Halic.
lit. tom. 2.
p. 65.*

*Robert. de
Rhe. or. sa-
cult. p. 80.*

Denys
d'Halicar
nasse.

bortel, ce que Denys a mieux expliqué qu'aucun autre.

Je ne m'arrête point au portrait que Photius a fait de cet Auteur. Le Pere Cauffin (1) croit que *c'est une censure contre un homme qui aime fort à faire le censeur*; parce qu'on semble l'accuser d'aimer la nouveauté des phrasés, & de forcer son naturel pour se distinguer des autres. C'est l'idée que ce Pere en donne lui-même, lorsque, ne pouvant disconvenir que ce ne soit un bon Auteur (2), il ajoute néanmoins qu'il lui paroît plus de travail que de génie, ou, si l'on veut, plus d'inquiétude que de bonheur dans son éloquence. Les paroles de Photius pourroient souffrir un meilleur sens, & s'entendre d'un air de nouveauté, étudié à la vérité; mais qui a son agrément & ne blesse point les bienséances. Je n'insiste pourtant pas sur cette explication, parce qu'après tout, le jugement de Photius ne tombe point sur les Ouvrages de notre Auteur qui regardent la Rhétorique; il tombe seulement sur le style & sur la diction de ses livres d'Histoire.

Κριτικὴ
πρὸς.

Mais pour donner une juste idée de Denys d'Halicarnasse, je crois qu'aux témoignages avantageux qu'on a rendus à ses Écrits, il faut joindre ce qu'il dit lui-même des vûes qu'il s'y propose. Personne, ce semble, ne peut douter qu'ayant

1 Dionysius Halicarnassensis, qui tam lubenter censorem agit in Criticis, à Photio ita censetur. *Cauff. de Eloq. sac. & prof. l. 3. p. 167. col. 2.*

qu'ayant été aussi habile & aussi laborieux Denys d'Halicar-nasse.
 qu'on le dit, nous ne puissions tirer de
 ses Ouvrages l'avantage qu'il a voulu
 nous procurer; & que sur le dessein qu'il
 a eu, & sur les éloges qu'on lui donne,
 nous ne devons fixer le jugement qu'il
 faut faire de son mérite.

Il nous apprend donc lui-même, qu'il περί τῶν
 ἀρχαίων
 ῥητορικῶν. τ.
 2. p 80, lin.
 31.
 avoit composé tout ce qui a rapport à
 la Rhétorique, dans la vûe d'aider de
 plus en plus au rétablissement de la ve-
 ritable Eloquence, lequel, comme il a
 soin de le dire, étoit alors assez avancé.
 Il ajoute que dès la mort d'Alexandre
 le Grand, ce bel Art avoit déjà com-
 mencé à perdre son premier éclat, &
 que dans la suite il n'en étoit presque
 plus resté aucun vestige. A la place de
 la véritable Eloquence, il s'étoit intro-
 duit une Eloquence insupportable, d'une
 hardiesse théâtrale, dépourvûe de doctri-
 ne, sans sagesse, sans littérature, sans
 connoissance des beaux Arts; laquelle
 néanmoins ayant surpris les auditeurs,
 s'étoit répandûe par-tout, s'emparant des
 biens, des honneurs, & de tous les a-
 vantages qui n'étoient dûs qu'à la pré-
 mière, la chassant même de tous les lieux
 où elle avoit été reçûe; ou, si elle l'y souf-
 froit encore, ce n'étoit que comme une
 concubine imperieuse souffre la legitime
 épouse dans la maison d'un mari perdu
 &

2 Bonus auctor... qui plus habet in scribendo mo-
 rorum eloquentiæ, quam felicitatis. *Ibid.* p. 168.

Denys
d'Halicar-
nasse.

& déréglé. Enfin, soit que le tems, qui sauve l'innocence & découvre la vérité, sauve aussi les études, les arts, & toutes les bonnes choses; soit qu'une révolution naturelle ramene quelquefois l'ancien tems; soit que l'émulation des hommes se réveille comme d'elle-même, après qu'elle a été assoupie pendant quelques années; soit plutôt que ceux qui gouvernent, la réveillent par leurs exemples & par des récompenses: par quelque cause que ce fût, on avoit vû depuis peu renaître l'ancienne & la saine Eloquence, pour raison de quoi, on ne feroit, selon lui, ni trop feliciter son siècle, ni assez louer ceux qui ont contribué à un si heureux changement. Mais il dit, que laissant là cet éloge, parce que tout le monde le peut faire aussi bien que lui, il s'arrête à ce qui peut de plus en plus avancer ce changement, c'est-à-dire, à examiner qui ont été les plus habiles Orateurs de l'antiquité, & les Ecrivains les plus estimables; quel a été leur caractère, soit dans la vie, soit dans les discours; par où ils ont plu davantage, & ce qu'il y a dans chacun à prendre ou à laisser. Rien ne peut être, selon lui, ni plus propre, ni plus nécessaire, que ces réflexions, à ceux qui étudient cette partie de la Philosophie, & cette Eloquence d'usage qui a toujours mérité l'estime & l'amour des honnêtes gens. A tout cela, Denys d'Halicarnasse ajoute, que de sa connoissance, c'est un sujet qui n'est pas commun, ou plutôt,

tôt, que personne ne l'a encore traité; Denys d'Halicarnasse.
 du moins, qu'il n'a point trouvé d'Auteur qui en ait parlé, quelque recherche qu'il en ait faite.

Telles étoient les vûes de ce savant Maître dans les Ouvrages dont j'avois à parler; à quoi je n'ai plus rien à ajoûter, sinon qu'André Schott dit, que la Lettre de Denys d'Halicarnasse à Ammée, & ses Vies des Rhéteurs, peuvent donner du jour à la Rhétorique d'Aristote.

L U C I E N

D E S A M O S A T E,

*Mort quelque tems après Marc Aurèle,
 qui mourut l'an de Jesus-Christ 180.*

JE donne place à Lucien dans cet Lucien.
 Ouvrage, parce qu'il en a fait un, T. 2. p. 438.
 qui, par son titre, promet des pré- de l' Edition
 ceptes aux Orateurs ou aux Rhéteurs. de Saumur.
 D'Ablancourt, dans sa Traduction, rend
 ce titre par celui de *l'Orateur ridicule*;
 mot à mot, c'est *Le Maître des Rhéteurs*, Ῥητόρων δι-
 ou *des Orateurs*: mais je crois que, pour δασκαλῶς.
 en donner une juste idée, il faut dire,
Le Rhéteur ridicule.

La raison qui a fait choisir au Traducteur François le premier de tous ces titres, lui a fait dire aussi dans l'argument, que *cet Ouvrage de Lucien est pro-*

Lucien.

prement une satire contre quelque particulier qui l'avoit offensé, & qu'il tourne en ridicule pour s'en venger. L'argument, dans la Version Latine, dit que c'est un Ouvrage instructif, fait en faveur des jeunes gens qui aspirent à l'Eloquence, leur apprenant que de deux chemins qu'on peut se proposer pour y parvenir, il n'y en a qu'un qui y conduise; c'est le travail & l'application; au lieu que celui qui n'y conduit pas, c'est l'ignorance & l'effronterie. C'est pourtant celui que l'Auteur nous conseille de prendre; mais c'est un conseil ironique. Il nous promet en récompense, non pas l'Eloquence de Platon, d'Isocrate, ou de Démosthène; Elle étoit bonne de leur tems; & nous sommes, dit-il, aussi éloignez de leurs mœurs que de leurs siècles, mais l'Eloquence des Orateurs modernes, dont il nous fait le caractère, prenant pour la décrire; comme dit d'Ablancourt, le contre-pied de la véritable Eloquence. Il nous représente la route qu'il faut prendre pour y parvenir, non pas comme longue & difficile, mais toute unie, & même toute couverte de fleurs. Qu'importe que Démosthène en ait pris une autre, aussi bien que tous les grands Hommes de l'antiquité? Personne ne s'avise maintenant de les suivre; & par le nouveau chemin que l'on prend, plusieurs s'étant acquis beaucoup de réputation triomphent sur le théâtre de l'Eloquence, sans avoir jamais travaillé.

On fait ce que les hommes sages & éclairés peuvent opposer à cette doctrine:

mais

mais Lucien continuant sur le même ton, Lucien
 fait regarder comme des rêveries tout ce
 qu'ils disent. Aussi nous les représente-
 t-il sous le personnage allégorique d'un
 homme fort & robuste, & d'une mine
 grave & sévère, qui s'offre aux amateurs
 de l'Eloquence, pour les conduire dans
 ce chemin fréquenté autrefois par les Pla-
 tons & les Démosthènes, mais à présent
 tout couvert de ronces, quoiqu'on y re-
 marque encore les vestiges de ces grands
 Hommes. Ce Guide vous avertit que
 de s'écarter de ce chemin, c'est se jeter
 dans des précipices; il ne vous présente
 que les harangues des Anciens, d'une
 Eloquence mâle & vigoureuse, pour les
 imiter; il vous assure que vous ne réus-
 sirez que par l'étude; il ne vous parle
 que de veilles & de travaux à effuyer;
 dont il mesure même la longueur, non
 par mois ou par années, mais par lustres
 ou par olympiades, exigeant de vous,
 pendant ce tems-là, une vie frugale, ou
 plutôt une privation totale des plaisirs,
 & un éloignement général de tout com-
 merce. Mais ce donneur d'avis est un
 homme qui radote, à parler dans le sens
 de Lucien, & il se moque, de nous
 donner de pareils conseils, comme si un
 jeune homme de qualité ou de quelque
 considération, devoit, pour devenir élo-
 quent, imiter le fils d'un simple fourbis-
 seur, tel qu'étoit Démosthiène; ou com-
 me si une méthode qui étoit bonne du
 tems de Philippe, pouvoit l'être encore
 aujourd'hui. Voulez-vous m'en croire,

Lucien.

dit notre Auteur, quittez-moi ce bonhomme avec ce chemin raboteux, & prenez l'autre voye qu'on a découverte depuis peu.

Pour nous conduire dans cette autre voye, Lucien nous présente de même un personnage, ou réel, ou allégorique, homme de bonne mine, vêtu à la mode, d'une contenance, d'un port qui convie à le suivre, & d'une Eloquence qui charme. Aussi n'a-t-il été nourri que de nectar & d'ambrosie. Ce qui pourtant plaît davantage en lui, c'est sa modestie. Il ne s'estime que le plus grand des Orateurs, & il compte de l'emporter autant sur les autres, que la trompette sur la flûte. " Pour devenir donc éloquent, " on n'a qu'à suivre ses avis. Première- " ment, dit-il, je me mocque du savoir " & de l'étude, l'Eloquence étant quel- " que chose au-delà; & il n'est pas si " nécessaire d'être savant, que d'être har- " di. Ainsi bannissant cette pudeur impor- " tune qui donne mauvaise opinion de soi, " ayez la démarche fiere, un habit & u- " ne suite magnifique, avec cela de beaux " mots & des phrases à la mode; for- " gez-en de nouvelles au besoin, pour " braver l'usage & toutes les regles. " N'allez pas vous mettre en peine de " traiter votre sujet, parlez de tout in- " différemment, sans aucun égard, ni à " l'ordre, ni à la matiere. Sur-tout dans " Athéne, ne manquez pas d'alléguer " les coûtumes des Indes, ou du moins " de rappeler la memoire des vieilles " chro-

„ chroniques ; du mont Athos percé ; de Lucien
 „ l'Hellepont enchaîné ; du Soleil obs-
 „ curci par une multitude de traits ; des
 „ Rivieres taries par les armées ; & ne
 „ vous préparez jamais pour parler. Ayez
 „ une forte cabale pour vous prôner ;
 „ celebrez-vous même vos propres louan-
 „ ges ; ne louez que vous ; & ce qui
 „ vaut encore mieux , si les autres disent
 „ quelque chose de bon , ne manquez
 „ pas de le décrier comme mauvais , ou
 „ de dire qu'ils l'ont dérobé. Voilà ce
 „ qu'il faut faire en public , tandis qu'en
 „ particulier , vous passerez le tems au
 „ jeu & dans la débauche.

Quelles que soient ces leçons , il ne
 faut pas s'imaginer qu'on ne les ait ja-
 mais mises en pratique. ” Emilius , dit
 „ Juvenal , ne prend pas beaucoup de Juven. Sat.
 7. v. 124.
 Traduct. de
 Pere Tarr.
 „ peine à travailler ses plaidoyers , &
 „ néanmoins il gagne tout ce qu'il veut.
 „ D'où vient ? Il est meublé magnifique-
 „ ment... Qu'un Avocat soit vêtu d'é-
 „ carlate , ou d'une belle veste de cou-
 „ leur d'améthiste , cela fait sa vogue...
 „ Quand les plus celebres Orateurs re-
 „ viendroient au monde... Ciceron tout
 „ le premier... ils ne gagneroient rien ,
 „ s'ils ne faisoient briller à leurs doigts
 „ des bagues de prix... Paulus avoit
 „ toujours au doigt quelque gros rubis ,
 „ qu'il venoit de louer : aussi avoit-il tou-
 „ tes les grandes affaires. Il n'en alloit
 „ que fort peu à Basilus. Comment
 „ voudroit-on qu'un homme si mal vêtu
 „ eût été éloquent ?

Lucien.

Mais sans aller si loin chercher des exemples, l'Homme admirable qui donne les avis que j'ai rapportez, se propose lui-même comme un exemple vivant de l'Eloquence qu'il nous conseille d'étudier. En effet, dit Lucien; si vous le croyez, vous réussirez comme lui. Pour moi, ajoute-t-il, je ne me sens ni assez d'esprit, ni assez de courage pour le suivre; à vous l'honneur.

Tel est, sur la matiere que je traite, le petit Ouvrage de l'ingenieux Auteur dont il s'agit maintenant. Que ce soit, après cela, une satire de quelque particulier, comme le dit d'Ablancourt, ou la satire generale des Maîtres & des Orateurs de son siècle, comme le veut Jacques Mycillus dans l'argument qu'il a mis au-devant de ce Dialogue traduit en Latin par Pirckeimer; c'est constamment une satire instructive. Elle apprend aux jeunes gens, qu'on ne devient Orateur qu'en se donnant beaucoup de peine; elle apprend aux Maîtres, qu'ils ne doivent point flatter leurs Elèves; elle apprend aux Peres & aux Meres, qu'ils ne doivent point se laisser tromper; enfin elle apprend aux Orateurs, que lors même qu'on a beaucoup d'experience, l'Eloquence demande encore bien des soins; qu'elle est fondée sur un solide savoir; qu'elle doit être dans le goût des Anciens; qu'elle est dégagée des digressions inutiles; qu'elle est ennemie des vains ornemens. On ne peut douter que ce ne soit là le jugement de Lucien,

Lucien. cien, & que son jugement ne soit d'un grand poids. Ses Écrits parlent avantageusement pour lui; & nous font connoître qu'on ne peut mieux entendre la perfection de l'Eloquence, outre que les habiles gens lui rendent ce témoignage.

Jean Benoît, entre autres, dans sa Préface sur Lucien, dit qu'on regarde cet Auteur comme un vrai modele de l'Eloquence Attique; que sa diction a tous les agrémens possibles; qu'il a tant d'esprit, qu'en fait de style, c'est un Protée pour prendre toutes sortes de formes, ou un Cassiopeon pour se donner toutes sortes de couleurs; qu'il est grave & sérieux; qu'il est plaisant & agréable; qu'il a de la force & de la douceur; qu'il a le talent de s'élever lorsqu'il traite de grandes choses; qu'il fait s'abaisser dans les petites; qu'il est ami de la clarté, & qu'il n'a que quelques obscuritez affectées avec esprit.

*Docteur en
Medec. Pro-
fes. en Lan-
gue Grecque
à Saumur.*

On lui reproche, à la vérité, de grands défauts, l'impiété, l'irreligion, la corruption des mœurs; mais ces reproches, qui ne sont que trop bien fondés, ne tombent point sur le petit Ouvrage dont j'ai donné l'idée: il n'y paroît rien de semblable, & on le lit en sûreté.

Lucien étoit de Samosate, capitale de la Comagène, & n'étoit pas de grande naissance. Son Pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, résolut de lui faire apprendre un métier; mais comme les commencemens ne lui en furent pas fa-

Lucien.

vorables, il se jetta dans les Lettres. Il a vécu quatre-vingt-dix ans, depuis le regne de Trajan & au-dessus, jusques au-delà de Marc Aurele (1).

HERMOGÈNE,

Mort au commencement du troisième siècle.

Hermogène.

Gasp. Laur. in Hermog. Ep. Nuncup. p. 4. Philost. de vit. Sophist. l. 2. p. 575.

Ibid.

HERMOGÈNE étoit de Tarse en Cilicie, & vivoit sous l'Empereur Marc Antonin, qui fut curieux d'aller l'entendre faire ses leçons, l'entendit, en fut charmé, & lui fit de grands presens. Qui ne seroit curieux d'entendre un homme de quinze ans expliquer les préceptes de Rhétorique d'une manière digne des plus grands Maîtres? C'étoit l'âge de ce Rhéteur, selon Philostrate, lorsqu'il se mit à professer; &, ce qui n'est pas moins surprenant, il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il composa sa Rhétorique, qui est, à proprement parler, la quintessence du sens commun. Mais, par un événement dont on ne peut guères rendre raison, à l'âge de vingt-quatre ans il devint stupide, & sa stupidité dura le reste de sa vie. Après sa mort, on lui trouva le cœur tout velu, & d'une grosseur énorme. Ce fut peut-être la cause de sa démençe. C'est aux Naturalistes à

nous

1 Lucianus & Apuleius circa hæc tempora vixisse

nous dire ce qu'ils en croyent. Cet é-Hermogé-
venement fit dire de lui, non seulement ne.
ce que dit Platon, que ceux qui vieillissent sont deux fois enfans, mais qu'il étoit *Antiech.*
enfant dans sa vieillesse, comme il avoit *Sophist. a-*
paru vieillard dans son enfance. On di- *puđ Philost.*
soit aussi qu'on voyoit bien par son exem- *ibid.*
ple que l'Eloquence avoit des ailes, puis- *Idem ibid.*
qu'elle l'avoit abandonné.

Au reste, son Ouvrage n'a rien qui ne
contribuë à sa gloire & à l'utilité des
lecteurs. C'est la pensée de Vossius, *Voss. Instit.*
lorsque, dans ses Institutions oratoires, *Orat. tom. 1.*
il fait profession d'expliquer Hermogène, *p. 143.*
comme il y explique les Maîtres les plus
fameux. Il préfère, à la verité, les lu- *Ibid. p. 347.*
mieres qu'Aristote donne touchant l'E-
xorde, à celles que donnent Cicéron &
Hermogène : il avouë néanmoins qu'on
trouve dans ce dernier ce qu'on ne trou-
ve point dans le premier, & qu'il sert
même à l'éclaircir.

Le jugement qu'en a porté le Biblio- *Bibliog.*
graphe anonyme, revient à la pensée de *Hist. Po-*
Vossius. Il place avec honneur Hermo- *lit. Philol.*
gène, immédiatement après Aristote, *Curios. p.*
trouvant qu'il a traité avec beaucoup d'é- *28. & 29.*
tendue & de netteté toutes les matieres
de Rhétorique ; que tout ce qu'il dit est
fondé sur les principes du Philosophe,
que c'en est un Commentaire, & qu'on
peut le lire comme tel, après avoir lu
Aristote : qu'on l'accuse, à la verité,
d'être

Hermogène,
nc.

d'être descendu dans de trop petites minuties, parce qu'il divise beaucoup sa matiere; mais qu'il est très-utile à tous ceux qui veulent s'instruire.

Morhof.
tom. 2. l. 6.
n. 5.

Proleg. in
Phos.

Trapez. in
Rhet. p. 78.
& 232.

Selon Monsieur Morhof, Hermogène l'emporte sur Denys d'Halicarnasse, & selon André Schott, il l'emporte même sur Cicéron & sur Aristote pour l'explication des caracteres du discours. George de Trébizonde va plus loin, & il en fait tant d'estime, qu'il le suit dans sa Rhétorique préféablement à Aristote, jusques là qu'il ne fait souvent que le traduire, comme il en avertit lui-même dans le corps de son Ouvrage, & par des notes marginales.

Préf. de la
Comp. de Cic.
& de Demosth. p. 6.
7. 8.

* De ludicr.
dist. p. 260.

Le Pere Rapin & le Pere Vavasseur * sont d'accord dans le jugement qu'ils font de cette partie d'Hermogène ou cet Auteur traite de la différence des styles, que je viens d'appeller les caracteres du discours. Le premier dit que ce Rhéteur lui paroît des plus exacts & des plus methodiques; le second convient qu'il y a plus de finesse dans ses divisions que dans celles des autres, & qu'elles sont plus instructives. L'Auteur lui-même croit avoir dit sur cet article ce que personne n'avoit dit avant lui. Mais le Pere Rapin ajoute, qu'Hermogène n'a traité que les divers caracteres d'un discours, & il ne faut qu'ouvrir le livre pour se convaincre du contraire.

Script.

Græc. anonym. ex Biblioth. Vatis.

Aussi un Rhéteur anonyme dit que l'Ouvrage de cet Auteur comprend toute la Rhétorique, & qu'il y a profité de
ce

ce qu'Aristote & les Disciples d'Isocrate Hermogène.
avoient de meilleur; qu'il a aussi tiré des ne.
lumières d'Hermagore, de Denys d'Halicarnasse, d'Aristide, & de plusieurs autres.

Je ne sai sur quoi l'on se fonde pour dire que *Sturmius* avoit infatué l'Allemagne de son *Hermogène*. Sturm.
Je trouve que cet Comment. in
Auteur dit que quiconque fait les trois partit. orat.
livres d'Aristote, les trois de l'Orateur, Cic. p. 172.
& ceux d'Hermogène, n'a plus besoin de rien apprendre sur ces matières; & c'est un sentiment où je ne vois rien d'outré.

Melchior Junius nous avertit qu'il faut Jun. Method. Elog. compar. c. 4.
du jugement pour lire les Ouvrages de ce Rhéteur; parce que, comme il le dit lui-même, il comprend quelquefois sa ^{5.}
pensée en un mot; & qu'il y joint peu d'exemples: mais il mérite d'être lû, dit Junius, pour la beauté de ses préceptes, pour la brieveté même qu'il y garde, pour l'esprit qui y brille, pour le grand usage qu'on en peut faire, enfin pour la connoissance qu'il avoit & qu'il nous donne de Démosthène, qu'il propose toujours pour modèle.

Non-seulement il mérite d'être lû [dit Gaspard Laurent, qui a donné une nouvelle Version d'Hermogène, accompagnée d'un Commentaire, l'un & l'autre fort estimable, à parler généralement:] mais Gasp. Laur. in Hermog. Ep. nunciup. p. 2. edit. de Gen. 1614.
il ne faut cesser de le lire; & c'est grand dommage, selon ce Commentateur, que l'ignorance de la Langue Grecque, jointe à la difficulté de l'Ouvrage, l'ayent si long-tems fait négliger; à quoi contribue

Hermogé-
ne.

buoit auffi , dit-il , l'habitude où l'on étoit de lire *des Rhétoriciens de paille* , comme parle Hermogène , au lieu d'aller tout d'un coup à la source , c'est-à-dire aux Auteurs originaux. Cette qualité d'Auteur original ne convient pas moins , selon lui , à Hermogène qu'à Aristote , lesquels , à son avis , ont encore cela de commun , qu'ils ont écrit l'un & l'autre , non pour des enfans , mais pour des gens faits , qui traitent les affaires du Barreau , on qui ont à traiter dans le Senat & dans de grandes Assemblées , les matières les plus graves touchant le gouvernement des peuples , ou les intérêts de l'Etat.

Ibid p. 3.4.

Nannetius.
in Rhet. l. 1.

Mais celui qui s'est le plus étendu sur Hermogène , c'est Nugnés. Cet Auteur n'outre point la matière , quand il dit qu'*Hermogène est un Rhéteur d'un grand sens , qu'il a perfectionné ce qu'il avoit pris des anciens Maîtres , & qu'il y a beaucoup ajouté du sien* : mais il paroît l'outrer un peu , quand il avance que *tous les Savans , d'un commun consentement , le préfèrent à tous ceux qui l'ont devancé* : Il dit avec plus de vérité que plusieurs habiles gens se sont portez à l'expliquer par l'estime qu'ils en faisoient , & à y faire des Commentaires , ou à l'abréger pour leur commodité , & pour se faciliter le souvenir de ses préceptes. Il ajout-

Ibid.

Ibid. & l. 5.
p. 373.

„ te , qu'il ne s'est point trouvé de bon
„ Interprète qui ait réüssi à expliquer au-
„ cun Historien ou aucun Orateur , à
„ moins qu'en l'expliquant , il n'ait em-
„ ployé l'art d'Hermogène ; & qu'en un
„ mot ,

mot, soit qu'il s'agisse d'interpreter un Au-^{Hermogé-}
 teur, soit qu'il s'agisse d'en juger, on ^{ne.}
 fait tout ce qu'il faut savoir, si l'on
 fait Hermogéne. Enfin, il croit qu'il
 n'y a point de Rhétorique qu'on puis-
 se préférer à celle de ce Rhéteur, & qu'il
 y en a peu qu'on puisse lui éгалer.
 En effet, dit Nugnés, si, au jugement
 de Ciceron, il n'y eut jamais de vrai
 Orateur que Démosthène, & si on ne
 ne peut, par aucune Rhétorique, mieux
 connoître tout l'art de l'Orateur Grec,
 que par celle dont nous parlons, il
 faut avouer que c'est la meilleure de
 toutes les Rhétoriques.

A ces idées avantageuses, que tant
 de Critiques nous donnent d'Hermogé-
 ne, on peut opposer ce qu'en a dit Mon-
 sieur Baillet, que l'érudition de ce Rhé-
 teur ne fut jamais fort étendue, ni peut-
 être jamais fort profonde. Ce n'est pas
 tout: mais lorsqu'à l'âge de seize ans,
 ce jeune homme appelé pour enseigner
 la Rhétorique à Marc-Aurele, dit à cet
 Empereur: (1) *Le Maître de Rhétorique*
qu'on vous donne n'a lui-même besoin de
Maître; & mon âge ne m'a point permis
d'apprendre beaucoup de choses. Monsieur
 Baillet dit que c'étoit là, sans doute, une
 petite fanfaronnade dans la bouche d'Her-
 mogéne, & qu'à dire le vrai, c'étoit une
 vérité qu'il auroit suivie s'il avoit eu plus
 d'esprit & plus de jugement. Concluons
 donc,

M. Baillet
 Jug. des
 Sav. tom. 1.
 p. 380. Ed.
 in 12. & P.
 127. Ed.
 in 4 En-
 sans celeb.
 au chap.
 d'Hermog.

1 Ecce tibi, Rex, Rhetor institutoris egens, O-
 rator atatem expectans.

*Hermogé- donc , ajoûte-t-il , que c'est avec quelque
ne. sorte de justice que ce Rhéteur fut condam-
né à faire l'enfant dans sa vieillesse , pour
avoir voulu contre-faire le vieillard dans
son enfance.*

Monsieur Baillet n'est pas le seul qui ait jugé peu favorablement de ce qu'Hermogène dit à l'Empereur ; Philostrate (1), qui rapporte les paroles de ce Rhéteur pour un échantillon de son style, y trouve quelque chose de bouffon. Pour moi, je n'y vois ni bouffonnerie ni fanfaronnade ; j'y trouve seulement dans le Grec quelques figures de mots, mais qui ne font point le caractère de son style. Au fond, une chose m'empêche de bien concevoir la déction de M. Baillet : c'est qu'il estime beaucoup Photius, & qu'il

*Idem tom. 2. rapporte, pour lui faire honneur, le té-
part. 1. pag. moignage que lui rend un homme qu'il
8. Ed. in 12. estime encore, je veux dire d'André
& p. 3. Ed. Schott. Or le plus grand honneur que
in 4. fasse ce témoignage à Photius, c'est de
l'égalier à Hermogène, dont il a suivi la
methode ; plus subtile, au jugement de*

*Prolog. in Schott, que celle tant d'Aristote que de
Phot. Ciceron ; admirée, ajoûte-t-il, de beaucoup
de gens, & suivie de peu de personnes,
qui sont Ulpien & Denys d'Halicarnasse
parmi les Anciens ; George de Trébi-
zonde, Sturmius, Erythré & Nugnés
parmi les Modernes. Il y a donc lieu
de s'étonner que Monsieur Baillet, qui
rap-*

*ἰδὲ σοι, ἴρη, βασιλεῦ, Πάτερ παιδαγωγὸν δίδου-
10.*

rapporte ces paroles de Schott dans un article qu'il a donné à Photius, ne les ait pas aussi rapportées pour Hermogène; & qu'à cet effet, il n'ait pas donné de même un article particulier à ce jeune Ecrivain, en le rangeant, non-seulement parmi les Rhéteurs, comme il avoit dessein de faire; mais encore parmi les Critiques, avec Denys d'Halicarnasse, avec Photius, Longin, Quintilien & plusieurs autres; puisque c'est de ce genre de littérature dont il s'agit dans les paroles de Schott. Certainement Monsieur Baillet fait grand cas des critiques de Denys d'Halicarnasse; il appelle de précieux morceaux, ce qui nous reste de cet Auteur en ce genre. Or on peut mettre en fait, selon le témoignage de Schott, que celles d'Hermogène ne le cedent point à celles de Denys. Ne doutons point que Monsieur Baillet, étant aussi juste & aussi ami de la vérité qu'il l'étoit, n'en eût parlé dans la suite comme je fais; s'il eût continué son Ouvrage; parce que, traitant des Maîtres d'Eloquence, il auroit regardé le jeune Rhéteur de plus près; & qu'en lisant ses livres, il y auroit trouvé des preuves éclatantes d'un bon esprit, d'un jugement solide; & d'une érudition infinie.

Le premier de ces livres nous apprend à pratiquer, dans les matieres oratoires, ce qu'on recommande si fort dans les Scien-

He. moge.
ne.

Jug. des
Sav. tom. 2.
part. 1. pag.
2. 3. Ed. in
12. & p. 12.
Ed. in 4.

Hermogé-
ne.

Sciences, c'est-à-dire, à bien démêler & à bien établir les questions. L'Auteur explique pour cela comment dans chaque cause, il y a une ou plusieurs questions; comment chaque question a un ou plusieurs chefs; chaque preuve sa maniere de la traiter, son rang, son élocution, dont les figures ne sont, selon lui, que la moindre ou la dernière partie. Voilà ce que Nugnés estime d'abord dans notre Auteur, & ce qui le lui fit préférer à Aristote & à Cicéron. Il faut avouer qu'en cela Hermogène a suivi la methode d'Isocrate, & la methode d'Isocrate sur ce point, n'est autre chose que la raison. " J'ai coutume, dit ce grand
 „ Maître, d'avertir mes disciples de voir
 „ avant toutes choses, quel doit être le
 „ dessein & de tout le discours, & de
 „ chacune de ses parties; après quoi je
 „ leur dis de chercher les preuves & les
 „ ornemens.

Nannes. in
Rhet. l. 3. p.
247.

Sur ce principe, le premier livre d'Hermogène est suivi de quatre autres, intitulés *De l'Invention*. Les deux premiers sont très-courts, & néanmoins ils contiennent, l'un, tout ce qu'il y a à dire de plus fin & de plus solide sur l'Exorde; l'autre, ce qu'il y a de beau ou de fort dans la Narration. L'on y apprend, sur les Exordes, que les meilleurs & les plus fréquens consistent à confirmer ou à détruire les préventions; que néanmoins ceux qui expliquent les raisons que l'on a, ou que l'on pourroit avoir, d'intenter l'action, marquent de l'esprit, lors-

lorsqu'on s'y prend bien ; & que ceux qui paroissent faits sur le champ , sont d'une grande force , sur-tout quand on peut faire voir que la question à décider est une chose déjà jugée. A l'égard de la Narration ; on y apprend qu'il faut la commencer, non par le fait, comme font les ignorans, mais par ce qui l'a précédé, si cela est lié & utile à la cause. Pour ce qui est du fait, il nous dit que l'Orateur l'étend plus ou moins, selon ses forces ou sa prudence ; mais que le grand art est d'en développer les causes & les raisons, en y joignant une vive représentation des choses ; parce que c'est de là que le récit tire sa force. C'est dans cette doctrine que, non-seulement Nugnés, mais encore Vossius, croit trouver des lumieres qu'on ne trouve point dans les plus grands Maîtres.

Hermogène.

ne.

Voss. Instit.

Orat. tom.

1. p 347.

La Preuve fait la matiere du troisième livre. Hermogène, comme Aristote, en fait la base du discours, & la divise en argumens & en témoins. Sa methode de trouver les premiers, est facile. Il la réduit aux circonstances du lieu, du tems, de la maniere, des personnes, des causes, & des faits. Car de prétendre prouver ce que nous avançons, parce que c'est une chose *honnête, utile, agréable*, ou parce qu'elle est *legitime* ; ce ne sont point là des argumens, si on l'en croit, mais des propositions qui ont besoin de preuves. A l'égard des exemples, des similitudes, des choses qui sont *contraires*, ou autrement opposées, ce ne sont,

Hermogé-
ne.

font, selon lui, que des ornemens de la Preuve. Il ajoute l'Art de conclure celle-ci d'une maniere oratoire, qui consiste à faire sentir que ce que nous disons est encore plus vrai dans le fait dont est question, que dans l'exemple ou dans la similitude ; & il remarque que rien ne contribue plus à l'abondance & à la force du discours, que sa methode, une même proposition pouvant avoir plusieurs preuves ; chaque preuve plusieurs ornemens ; & chaque ornement plusieurs circonstances, ce que nous disons est plus vrai dans le fait, que dans les exemples ou dans les similitudes.

Nunnes
Rhet. l. 3.
p. 247.

Ibid. l. 5. p.
873.

Je crois que Nugnés a raison de dire que cette methode est moins longue, moins embarassée, en un mot, meilleure que celle d'Aristote, sinon que ce Philosophe, comme je l'ai déjà remarqué, réduit aussi la sienne à un principe très-court, qui revient à celui d'Hermogéne. Mais je ne crois pas que Nugnés ait raison d'avancer que Ciceron dit que *le raisonnement dans la methode d'Aristote n'a ni nerfs ni aiguillons* ; Ciceron dit cela de la methode des Philosophes, & celle qu'Aristote prescrit aux Orateurs, est plus vive & plus serrée.

Enfin, dans le quatrième livre de l'Invention, le jeune Rhéteur traite de ces ornemens, que tout le monde reconnoît pour tels, & entre autres de deux manieres de s'énoncer, qui ont toutes deux leur usage : l'une vive & concise, par phrases coupées ; l'autre diffuse & étendue

duë par périodes, ou par traits périodiques, lorsque voulant déduire un fait par ses parties, ou entasser plusieurs faits, vous poussez un discours, ou par membres de périodes, ou par phrases plus courtes, tant que la respiration peut aller; insistant sur la même chose par interrogations, ou par apostrophes, ou autres figures, sans les changer, que quand on change de trait, & qu'on passe de l'un à l'autre, c'est-à-dire, qu'on reprend haleine, & qu'on revient en quelque façon à la charge. Ce qui enleve quelquefois les Auditeurs, & les ravit en admiration.

Si l'on ajoute à ces réflexions de l'Auteur, celles qu'il fait encore dans le livre précédent, tant sur la Réfutation, que sur la manière différente de ranger ses argumens, selon qu'on parle le premier ou le second; comme aussi sur les définitions, quand il s'agit de la nature d'une action; sur les peintures vives; sur les fictions dans les raisonnemens, lorsqu'on y suppose ce qui n'est pas, pour mieux juger de ce qui est: enfin si l'on y ajoute celles qu'il fait encore dans ce quatrième livre sur l'Enthymème, sur l'usage des métaphores, sur l'épiphonème, sur le dilemme, & particulièrement sur ces adresses de l'Eloquence, que l'on employe pour se faire entendre, lorsqu'il ne fait point sûr à dire ce que l'on pense, ou que la bien-seance ne le permet pas, ou qu'il y a plus de grace à ne le pas dire; si, dis-je, on considère toutes ces

Hermogé-
ne.

choses, il sera difficile de croire que jamais homme ait connu plus à fond la Rhétorique.

Pour ce qui est de ses livres, sur les divers caractères du discours, ceux-là peut-être n'en feront pas beaucoup d'estime, qui croient que quand on cherche l'Orateur parfait, on ne fait pas trop ce que l'on cherche; ou qui s'imaginent que ce n'est pas la peine d'être si exact & si poli dans la diction. Ce ne sont point les idées d'Hermogène sur ces articles; & celles que ce Rhéteur en a, peuvent établir celle qu'on doit avoir de lui-même.

Il nous dit déterminément, que ce qui fait l'Orateur parfait, c'est une juste *variation* du style, laquelle est, par conséquent, dans l'Eloquence, la chose du monde la plus importante. En quoi, certainement, cet Auteur ne se trompe pas. Cicéron y est formel, ainsi que Quintilien; & ces deux grands hommes conviennent tous deux que c'est là le véritable caractère du parfait Orateur.

Hermogène ajoute que cet Art de varier le style est aussi très-difficile, non-seulement à pratiquer, mais même à connoître ou à enseigner. En effet, la question est de distinguer dans les Ouvrages, le *Simple* & le *Naïf*; le *Doux* & le *Grave*; le *Grand* & le *Beau*; le *Vif* & le *Moderé*; le *Vrai* & le *Naturel*; le *Noble* & le *Pathétique*; le *Fort* ou le *Moral*; d'en connoître la nature, les effets, les principes, la maniere de les mêler.

Pour

Pour expliquer tout cela comme il faut, Hermogé-
il est nécessaire; non seulement, de mar-^{ne.}
quer en particulier le style de quelque
Auteur, comme de Platon ou de Dé-
mosthène, mais de connoître en general
la nature de tous les styles. Et néan-
moins, comme on ne peut guères parler
de Rhétorique sans exemples, & qu'on
n'entreprend de parler des styles en ge-
neral, que pour en appliquer les notions
à chaque Auteur, il faut, dans cette ex-
plication, avoir toujours devant les yeux
celui de tous les Orateurs qui a le mieux
connu les styles, & s'en est servi plus
habieusement, tel qu'est Démosthène.

C'est l'entreprise du jeune Auteur. Sur
quoi se servant d'une pensée de l'Orateur
Grec: *La promesse est grande*, dit-il, *en*
juge qui voudra par les effets, bien assuré
de ne recevoir que des louanges, pour-
vû qu'on se donne la peine de lire tout
son Traité.

A dire vrai, c'est sur quoi le louent
principalement tous les Critiques que j'ai
citez. Je ne répéterai rien de ce que j'ai
raporté de ces Auteurs, & j'observerai
seulement que son Commentateur * trou-
ve qu'il parle mieux de tous les styles,
qu'aucun Rhéteur; que ce qu'il en dit
est plus d'usage; qu'il en découvre l'art
le plus caché, & qu'il en donne les vrais
préceptes.

* Gasp.
Laur. Epist.
Nuncup. in
Hermog. p.
6. &c. pas-
sim ubi de
Form.

En effet, ceux qui avoient écrit avant
lui sur ce sujet, n'avoient point établi
des principes generaux; & même, ne
s'attachant qu'à des Auteurs particuliers,

Hermogé- ils n'en avoient pas fait connoître entie-
ne. rement le veritable caractère. Ils n'en

*Idem, Com-
ment. in c. 1.*

l. 1. de

Form. p.

120. 121.

& Hermog.

ipse lib. 1. de

Form. c. 1.

l. 242.

avoient parlé qu'avec beaucoup de confusion dans la methode, & avec beaucoup d'incertitude dans les principes. Ils distinguoient le Grand, le Simple, le Mediocre : mais ils ne nous apprennent pas les parties qui entrent dans ces caractères. Au lieu qu'Hermogène donne l'idée distincte du vrai Orateur, & développe en termes précis, & non par des idées vagues, les rares qualitez qui concourent à le former ; il explique comment on peut atteindre à chacune, & donne l'art d'en faire un admirable composé.

Gasp. Laur.

in c. 1. l. 1.

de Form p.

121. ad calc.

C'est pourquoi le Commentateur veut qu'on entende bien cet Auteur, qu'on le médite, qu'on le comprenne, qu'on le pénètre, qu'on pratique ses regles, & qu'enfin en les pratiquant, on se souviene de ce que dit Ciceron, que *l'Eloquence est également differente du langage des Philosophes, du style des Poëtes, de celui des Historiens, & de celui des Sophistes ou des Déclamateurs.*

Hermog. p.

305. 350.

351. 353. &

388. &c.

Ce qu'Hermogène nous dit, par exemple, du *Beau* dans le discours, est incomparable. Il nous montre premièrement, la necessité de joindre, non-seulement la grandeur à la clarté, mais encore la beauté & l'harmonie à la grandeur, afin de bannir la rudesse, qui rendroit le discours désagréable, quoique cette rudesse soit bonne dans le style severre. Après quoi, il nous apprend ce que c'est

c'est que la beauté, & l'on y voit avec plaisir la différence des beautez solides, qui ne peuvent changer de nature, d'avec les beautez qui peuvent devenir frivoles, si les premières ne les soutiennent.

Qu'est-ce que la beauté solide dans le discours ? il en faut juger par celle du corps. C'est un assemblage heureux, ou un mélange bien entendu, une juste proportion des parties qui doivent le composer, avec un certain air, ou une grâce sensible, qu'on appelle proprement *embonpoint* dans le corps, & que par métaphore, on peut appeller *coloris* dans le discours, provenant, dans l'un, de la pureté du sang qui coule dans les veines, & dans l'autre, des mœurs qu'on a l'habileté d'exprimer dans ce qu'on dit. Cette idée de la beauté revient, selon Hermogène, à celle que Platon en a donnée. Mais pour la comprendre, il faut aussi, selon lui, connoître distinctement deux choses ; premièrement *ces parties*, qui sont les styles ; en second lieu, *ces mœurs* dont il parle, & qui ne sont pas une chose aisée.

Pour ce qui est des beautez qui passent quelquefois pour frivoles, & qui le sont en effet, quand elles sont seules, ou lorsqu'on les employe mal à propos : mais qui ont pourtant un vrai mérite, quand on en use bien, ce sont ces beautez, & presque toutes ces figures de diction, les membres égaux, les consonances, l'arrangement & l'assemblage des termes,

Hermogé-
ne.

mes, les répétitions des mêmes mots à la fin ou au commencement de plusieurs membres, ou en toute autre manière, les gradations, les distributions, les transpositions, le nombre, l'harmonie, & autres choses, qu'on regarde quelquefois, avec raison, comme un véritable fard, & quelquefois comme un ajustement légitime, qui donne du relief à la beauté naturelle.

Hermogène explique si bien toute cette matière, & toutes les différences du style, il les explique par des principes si clairs, avec tant d'ordre & avec tant d'art, qu'on ne conçoit point qu'il y ait autre chose, ni à dire, pour faire connoître parfaitement l'Éloquence; ni à faire, pour devenir un véritable & parfait Orateur. C'est le sujet de ses deux livres sur les Idées du discours, lesquels montrent bien qu'on peut savoir ce que l'on cherche, lorsqu'on cherche l'Orateur parfait, & qu'il y a des règles pour le devenir, s'il y avoit des esprits qui, avec les dispositions nécessaires, voulussent s'en donner la peine, comme Démosthène se la donna. Car de dire que cet Orateur ne s'amusa point à tous ces préceptes,

Dion. Halic. de l'art de l'écriture, l. 2. c. 13. p. 30. c'est dire, selon Denys d'Halicarnasse, que ceux qui excellent dans l'écriture, n'ont jamais appris à former les lettres.

Hermog. de Form. l. 2. c. 9. p. 464. Outre toutes ces règles, notre Auteur en conçoit encore d'autres bien plus importantes, touchant l'art & la manière de se servir des précédentes, selon le tems, le lieu, les personnes ou les affaires.

fares. Il promet d'en donner un Traité particulier, trouvant que le sujet le mérite; & il ne fait point difficulté de dire, qu'un pareil Traité est une chose qui passe presque les forces humaines, & qui tient du divin; il se flatte néanmoins d'y réussir autant qu'un homme en pouvoit être capable.

Son Commentateur semble croire d'abord que ce Traité est cette partie du second livre des Idées, où il est question du discours d'usage, & des principaux Ecrivains qui y ont excellé. Il reconnoît néanmoins dans la suite, qu'Hermogène avoit fait un autre livre sur cette matiere, lequel n'est venu jusqu'à nous que fort imparfait. C'est en effet ce qu'il faut reconnoître. Car l'Auteur promet deux choses dans ses livres des Idées; la première, d'expliquer en general la nature de tous les styles; la seconde, d'examiner, selon ces regles generales, le style des bons Auteurs en particulier: après quoi il promettoit cette méthode, qui devoit être son Ouvrage favori, & où il devoit parler de l'usage de l'Eloquence.

Il est vrai que son habileté paroît dans ses réflexions sur chaque Orateur; on le verra, quand il sera question de rapporter sur cela ses jugemens. Ce doit être néanmoins tout autre chose dans son Traité de la Methode, dont, selon qu'il me paroît, nous n'avons plus que quelques restes, où l'on retrouve encore l'esprit, le goût, l'intelligence de l'Auteur;

Hermogé-
ne.Gasp. Laur.
in c. 9. l. 2.
de Form. p.
178.

Ibid p. 180.

Hermog. lib.
1. de Form.
c. 1. p. 242.Idem l. 2. de
Form. c. 9. p.
466. 467.Idem pag.
466 & 482.

Hermogé- mais non pas ces liaisons, cette condui-
ne. te, cet ordre entre les parties, que l'on
remarque dans ses autres Ouvrages. Ce
ne sont que des morceaux détachés, ou
les membres reconnoissables d'un Maître
habile, mis en pièces.

Que s'il faut juger du prix de ce que
nous avons perdu, par ses autres Ouvra-
ges, par le soin qu'il prend de nous y
promettre celui-ci, par l'exposé qu'il fait
en un endroit de ce qu'il y devoit exe-
cuter, par le peu qui nous en reste en-
core, on peut dire sûrement que c'est u-
ne perte irréparable. Convenons néan-
moins que, quelque chose qu'Hermogé-
ne eût dit dans ce livre, sur la matière
qu'il y traitoit, il n'étoit pas possible qu'il
dît tout; le jugement & la prudence de l'O-
rateur auroit toujours eu de quoi s'exer-
cer; ainsi la perte de sa Méthode ne leur
laisse qu'un peu plus à faire.

Tout ce que je remarquerai à l'occa-
sion de ce qui nous reste d'un Ouvrage
si précieux, est qu'on accuse l'Auteur
d'avoir été mauvais plaisant, & on en
donne un exemple dans le compliment
qu'il fit à Marc Aurele, & que j'ai rap-
porté. Philostrate (1) dit qu'il y ajoû-
ta d'autres choses propres à divertir, &
dignes d'un homme qui cherche à faire
rire; néanmoins l'idée qu'il donne de la
raillerie, ne contient rien que de fort
juste, & qui ne soit de bon sens. A
quoï

*Hermog. lib.
de Meth. c.
34.*

1 Alia multa dissertavit, atque ita lepida ac scur-
rilia. *Philostr. de Vit. Soph. p. 575.*

Quoi j'ajoute que cet Auteur, condam-
nant Démosthène pour avoir menti deux
fois contre son ennemi, ne laisse pas de
dire dans la suite que l'Orateur peut
mentir hardiment, quand son mensonge
est favorable à ses auditeurs, & qu'il est
sûr que personne ne le relevera. *Hermogé-
ne.* Quintilien est de même sentiment. Ce qui
fait voir que, si après le péché, il y a
encore dans le cœur de l'homme quel-
ques restes de la droiture que Dieu y a-
voit mise, pour nous faire condamner le
mal, l'homme pourtant abandonné à lui-
même, n'est plus ni assez fort, ni assez
éclairé pour condamner également le mal
par-tout où il se trouve. *Hermog. lib.
de Meth. c.
19.*

A R I S T I D E Aristide.

Plus ancien qu'Hermogène.

PHILOSTRATE parle d'un Rhéteur
nommé Aristide, qui, selon le Pere
Petau, fleurissoit sous Adrien. Il paroît
par Philostrate, qu'il fleurissoit encore sous
Marc Aurele. C'étoit un homme fort
exact dans ses discours; jamais Sophiste
n'eut plus d'art, ni peut être plus de va-
nité. Il se préparoit avec soin, & de-
mandoit qu'on l'applaudît, sinon il se
mettoit en colere. Il se peut faire que
c'est celui dont j'ai à parler, & dont
Hermogène avoit profité. Je ne le mets
pourtant qu'après, à cause que c'est un

*Philosf. de
vit. Soph. p.*

578.

*Ration.
temp. r. 2 p.
50. in 12.*

*Philosf. ibid.
p. 582.*

*Idem ibid p.
579.*

Aristide.

des Rhéteurs Grecs dont Alde a fait un recueil, & dont j'ai crû devoir parler tout de suite, puisqu'on les trouve dans le même volume, & qu'il n'y a pas grand chose à dire d'eux.

Les Ouvrages de tous ces Auteurs sont parvenus jusques à nous, ou entiers, ou en partie. Mais si l'on avouë qu'ils ont tous leur merite, & qu'ils sont dignes de louanges, on nous avertit en même tems, qu'ils n'approchent pas de la gloire de Platon, d'Aristote, de Denys d'Halicarnasse, d'Hermogéne, de Longin, & de Démétrius. C'est pour cela que le Pere Rapin & le Pere Vavasseur * ne reconnoissent guéres que ces cinq ou six Auteurs qui se soient signalez sur tous les autres parmi les Grecs, ou qui soient dignes de consideration.

*Le P. Rapin, comp. delic. & de Démofte p. 6. 7. 8. * Vavass. de l'ind. dict.*

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Ouvrage d'Aristide est absolument dans le goût des deux livres d'Hermogéne sur les idées. L'Auteur s'y propose d'y expliquer divers caracteres du discours, & les principes qui produisent ces caracteres, excepté qu'en un endroit, il prend occasion de parler des diverses hypothéses, & de quelques manieres de se louer soi-même dans le besoin, sans se rendre odieux. Il a fait un Traité particulier du style simple, & c'est proprement l'analyse du style de Xenophon, qui en a eu une grande connoissance, & a excellé dans l'usage qu'il en a fait. C'est ainsi qu'Hermogéne a fait particulièrement l'analyse du Grand, & a soutenu ses préceptes par des

des exemples tirez de Démosthène. On voit par ce Traité d'Aristide, qu'il n'y a pas moins de difficulté à faire un discours dans le goût de Xenophon, & à conserver ce caractère sans se démentir, qu'à en faire dans toute autre sorte de style. Il faut convenir qu'il y a des réflexions fort utiles dans cet Auteur; mais il n'est pas assez methodique, & ne rappelle pas assez ce qu'il dit aux principes generaux. Il est bon de le lire, parce que l'estime qu'on en peut faire, contribuë à faire estimer Hermogène encore davantage.

A P S I N E' S Apfinés.

Plus ancien qu'Hermogène.

*Voss. de Nat.
Rhet. p. 116.*

AVEC Aristide, il y a dans le Recueil des Rhéteurs Grecs un Ouvrage justement intitulé: *La Rhétorique d'Apfinés*. A ce titre general du livre, on a joint celui du premier chapitre, qui est de l'Exorde, & on a fait regner ce dernier titre au haut de toutes les pages, de sorte qu'on croiroit qu'il n'est question que de l'Exorde dans tout l'Ouvrage: cependant l'Auteur y traite des autres parties du discours, comme aussi de diverses manieres d'entrer en matiere dans chacune de ces parties, & d'exciter la compassion quand il le faut. Il y parle de la Diction, de l'Action, de la Memoire. Il nous représente la Diction comme une

Applins.

des choses dont il faut avoir plus de soîn, montrant que c'est ce qui fait valoir les pensées & les raisonnemens. Il ajoute que les Orateurs & les Poètes fameux s'y sont fort attachez, & qu'ils n'ont jamais negligé ni le choix, ni l'arrangement des mots, ni le nombre, ni l'harmonie, qui se fait sentir, dit-il, aux animaux mêmes, quoique privez de raison. Et ce ne sont pas les Sophistes, poursuit-il, mais les Philosophes, les Historiens, les Orateurs; c'est Platon, Xenophon, Eschine, Antisthène, & Démotstène même, le Prince des Orateurs, qui s'y sont donnez des peines infinies. Cet Auteur s'étend sur l'importance de l'Action, & encore plus sur celle de la Memoire. Mais après tout, ses préceptes sur cela se réduisent à dire, qu'il faut beaucoup l'exercer, avoir de l'émulation, aimer la gloire, être attentif à ce qu'on veut apprendre par cœur, & avant toutes choses, y mettre de l'ordre, & faire en sorte qu'il y ait du nombre.

S O P A T E R ,

Postérieur à Plutarque, & même à Hermogène.

Sopater.

UNE preuve que Sopater est postérieur à Hermogène, aussi bien qu'à Plutarque, c'est qu'il cite ce dernier dans son Ouvrage, & qu'il a fait un Commen-

mentaire sur l'Ouvrage de l'autre. A Sopater.
 P'égard de ce qu'il a fait sur la Rhétorique, sa méthode paroît assez propre à former un Orateur, pourvû qu'on ait d'ailleurs quelques principes. Il rapporte différentes causes, ou vraies, ou feintes, qu'il explique en donnant des especes d'analyses des discours qu'on peut avoir fait dessus, ou qu'on y pourroit faire. Ainsi, par exemple, il donne l'idée de la cause d'Alcibiade, accusé de vouloir se faire Roi. Il montre comment il faudroit s'y prendre pour la traiter; & cela peut servir de modele pour une question de fait. Il en fournit de même sur toute autre sorte de questions, & sur les différentes difficultez dont elles sont susceptibles. Je n'en dois pas rapporter davantage, puisque ce ne sont point des leçons nouvelles qu'il nous donne, mais des applications des préceptes qu'on trouve ailleurs.

A L E X A N D R E Alexandre.

LE R H E T E U R.

IL est parlé d'un Alexandre dans Philostrate, mais je ne sai si l'Ouvrage De vit. Soph. p 569. qui porte ce nom parmi les Rhéteurs Grecs, est de lui. Il vivoit du tems d'Antonin & de Marc Aurele. Il étoit fils d'une des plus belles femmes qui fut jamais, très-semblable à un portrait d'Helené,

Alexan-
dre.

lene, qu'avoit fait un Peintre fameux, pour être mis à Rome. Alexandre étoit aussi un très-bel homme; son teint, sa barbe, ses yeux, ses dents, ses doigts, tout étoit d'une grace & d'une beauté merveilleuse; son geste & sa voix répondoient à tous ces avantages. Il étoit aussi très-éloquent, & capable de traiter sur le champ un même sujet autrement qu'il ne l'avoit préparé, lorsqu'une occasion imprévüe l'obligeoit à recommencer ce qu'il en avoit déjà dit. Avec de si grands talents, on ne dit point pourquoi il fut surnommé *Peloplaton*, c'est-à-dire *le Platon de bouë*. Il y eut même un homme qui eut le courage de dire un jour, qu'il y *trouvoit la bouë, & qu'il n'y trouvoit pas Platon*. Mais cette parole fut relevée comme une preuve de l'indiscretion & du peu de jugement de celui qui l'avoit dite. Voilà pour Alexandre le Sophiste, dont parle Philostrate.

Sceptes Corinth. apud Philost. p. 571.

A l'égard du Rhéteur, soit que ce soit le même, ou un autre, à moins qu'il n'ait fait autre chose que ce qui paroît de lui dans le Recueil dont il s'agit, nous ne lui devons qu'un Traité des figures, assez succinct à la vérité, & qui néanmoins ne l'est peut-être pas assez. On y voit la différence des figures & des tropes, avec celle des figures de mots & des figures de pensées. Le Trope ne consiste, selon lui, qu'en un seul mot, dont il change la signification avec grace. Les figures consistent dans le tour, ou dans la construction de la phrase, ou dans

dans l'ordre & la répétition des mots. ^{Alexan-}
 Il réfute ceux qui prétendent qu'il n'y a ^{dre.}
 rien à dire sur les figures. Leur raison
 est que tout discours est figuré de sa na-
 ture, parce que tout discours exprime les
 passions, les desirs, ou la disposition de
 l'ame; & nous marque qu'elle veut, qu'elle
 souhaite, qu'elle commande, qu'elle
 délibere, qu'elle souffre, & autres cho-
 ses semblables. Sur ce pied-là, dit A-
 lexandre, il n'y auroit point de différen-
 ce entre un Orateur & un homme qui
 ne l'est pas; il n'y en auroit non plus
 aucune entre un Orateur & un Orateur.
 Cependant les deux premiers diffèrent en-
 tre eux, parce que l'un dit les choses crû-
 ment, & l'autre les tourne. Les deux
 autres diffèrent aussi, parce que l'un
 tourne mieux que l'autre tout ce qu'il a
 à dire. Ce principe fait dire à notre Au-
 teur, que ni l'interrogation, ni le doute,
 ne sont pas toujours des figures. Ce n'en
 est point une en effet, que de douter ve-
 ritablement; ce n'en est point une non
 plus que de vouloir effectivement savoir
 quelque chose de quelqu'un, ou de
 faire un serment: mais le serment,
 le doute, & l'interrogation, employez
 avec grace, où le commun des hom-
 mes ne les employe pas, sont de ve-
 ritables figures. Aussi l'Auteur nous
 fait-il observer que l'usage des vrayes figu-
 res en general, est de marquer l'import-
 tance des affaires & les mœurs de l'O-
 rateur; de cacher l'art; de varier le
 discours; de le rendre plus spirituel &
 plus

Alexan-
dre.

plus agréable; & c'est sans doute, ce qui ne convient pas naturellement au discours, puisqu'il peut très-bien subsister, sans avoir toutes ces qualitez.

Que si, pour satisfaire le lecteur, il faut entrer dans quelque détail des figures, cet Auteur fait consister celles de pensées, & qui ne dépendent pas de la diction, à préparer ce qui peut faire peine, ou à joindre ces deux choses ensemble; ou à prévenir, avec quelque emphase, ce que l'adversaire ou l'auditeur peut opposer de plus fort; ou à excepter d'une proposition ce qu'on ne peut pas prétendre; ou à rendre raison de ce qu'on avance; ou à entasser diverses choses les unes sur les autres; ou à insister sur quelqu'une des plus considérables; ou à entrer dans des détails qui marquent soit la celerité, soit la lenteur; ou à donner de l'ame & de la vie aux choses qui n'en ont pas; ou à exprimer les mœurs des personnes; ou à taire quelque chose, soit pour la faire plus grande, soit pour ne pas dire ce qui est assez connu, soit pour ne rien dire de honteux; ou à dire les choses par ironie; ou à dire qu'on n'en veut pas parler, lorsqu'on en parle autant qu'il faut; ou à adresser à une personne ce qu'on devoit adresser à l'autre; ou à l'interroger; ou à marquer du doute; ou enfin à souhaiter, à faire des menaces, des imprécations, & autres choses semblables.

Pour les figures de diction, Alexan-
dre

dre regarde la période & ses parties, com-
me les premières figures de cette espece. Alexan-
dre.

Il ajoûte les diverses répétitions de mots, ou au commencement, ou à la fin, ou tout ensemble, à la fin & au commencement de diverses phrases, ou tout de suite dans la même, ou autrement, comme dans les gradations. Il y joint les Periphrases, les Pleonasmes, la suppression de quelque mot; le retranchement des liaisons; les changemens de nombre, ou d'autres choses; l'usage d'un même mot en differens cas; les transpositions; les chutes semblables, ou les rimes, qui ont lieu dans la prose en Grec & en Latin; la ressemblance des termes; les antithéses; l'égalité des membres; la substitution d'un mot à l'autre, pour se corriger, & autres ornemens de cette nature; sauf à voir dans la suite ce qu'il faut penser du soin de ceux qui ramassent toutes ces choses, pour en donner des préceptes ou des exemples. Car Alexandre, qui s'est donné la peine de réfuter ceux qui prétendent qu'il n'y a rien à dire sur les figures, n'auroit pas mal fait, à mon sens, d'examiner s'il est à propos de s'arrêter si long-tems sur cette matiere.

M E N A N D R E.

Ménan-
dic.

ME'NANDRE, dans ce que nous avons de lui, ne s'attache qu'à nous donner des vûës pour toutes sortes d'Eloges, ou de Panégyriques. Il commence par les Eloges de la Divinité, & il descend après cela dans le détail de tout ce qu'on peut louer, comme sont les Villes, les Ports, les Golfes, l'Eau, la Terre, les Oiseaux, les differens Animaux, &c. Mais c'est aller, non seulement contre la pensée de Ciceron, qui croit que les préceptes du genre délibératif & du judiciaire doivent suffire: C'est même aller contre celle d'Aristote, qui dit que l'Art s'en tient aux préceptes généraux, comme il paroît par la Médecine, sans descendre dans le particulier. C'est enfin ne pas se souvenir que dans l'Eloquence, il faut laisser beaucoup de choses au génie, qui peut toujours trouver beaucoup plus que les préceptes ne lui sauroient apprendre. Eh! quand auroit-on fait, s'il falloit que l'Art descendît dans tous ces détails!

M I N U C I E N , Minucien.*Environ du tems d'Aristide.*

POUR Minucien , nous n'avons plus *Voss. de Nat. Rhet. p 116.*
 de ce Rhéteur qu'un morceau de Rhé-
 torique touchant les preuves; il est d'environ
 quatre pages *in folio* , & ne contient que
 ce qu'on trouve de plus commun dans
 toutes les Rhétoriques; savoir, qu'il y a
 des preuves sans art, & qu'il y en a d'ar-
 tificielles; que parmi les artificielles, il
 y a des moyens d'exprimer les mœurs,
 d'exciter les passions, & d'établir la ques-
 tion; que quelques-uns de ces derniers
 consistent en des raisonnemens, & d'au-
 tres en des exemples. L'Auteur joint à
 tout cela l'indication des sources où l'on
 cherche les argumens; & il fait, sur dif-
 ferens sujets, l'application de ses regles.
 Ce sont des matieres qu'Hermogène &
 Aristote ont traitées; on peut voir leurs
 sentimens, & s'y tenir.

C Y R U S.

CE que nous avons de Cyrus , n'est *Cyrus.*
 pas plus important. Ce sont des
 réflexions sur différentes questions qu'on
 peut avoir à traiter, & sur la maniere
 de s'y prendre. C'est un détail, si nous
 en

Cyrus.

en croyons les premiers Maîtres, où il n'est guères à propos de descendre, puisqu'il doit suffire qu'on en donne des regles generales. En tout cas, cela rentre dans l'idée de ce qu'Hermogène a fait sur les questions, aussi bien que ce qu'a fait Sopater.

A P H T H O N E ,

A la fin du second siècle de l'Eglise, ou au commencement du troisième.

Aphthone.

LE Pere Pétau, dans ses Tables chronologiques, met Aphthone à la fin du second siècle de l'Eglise; & Suidas dit que cet Auteur a composé son Ouvrage sur celui d'Hermogène. On peut par là juger de son âge.

Quoiqu'il en soit, au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique, comme je l'ai observé, que pour des gens qui sont avancez dans la connoissance & dans l'usage de cet Art, afin de les y perfectionner; Aphthone au contraire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que sur les compositions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence. Il les donne au reste, d'une maniere également courte & élégante, au jugement de Heinsius; & il garde le caractère de l'Eloquence Attique, c'est-à-dire, propre aux

*Daniel
Heins. in
Aphthon.
ad lect. init.*

Athé-

Athéniens, tant dans les exemples qu'il Aphthone. fournit de ses règles, que dans les règles mêmes.

Ce sont ces petits Ouvrages sur lesquels on exerce d'abord la jeunesse, qui Progymnas- ont donné le nom à son livre. Ils con-mata. sistent à raconter quelque fable, ou quelque histoire; à traiter une pensée, une parole, une action qui soit d'usage dans la vie, & c'est ce qu'il appelle une *Chreie* (1), ainsi nommée, selon l'Auteur, à cause de son utilité. Un autre de ces Ouvrages consiste (ce qui revient au même) à mettre dans un beau jour une *sentence* importante, capable d'éclairer l'esprit ou de rectifier les mœurs. D'autres consistent à détruire quelque sentiment par la *Réfutation*, ou à l'établir par la *Preuve*, ou à amplifier une vérité connue; à louer, ou à blâmer quelque chose ou quelque personne; ou à les *comparer* ensemble; à leur donner des *mœurs*; & à les leur faire exprimer par des discours qu'on leur attribue; enfin à faire quelquefois des *Descriptions*.

Ce sont toutes choses qui entrent, selon l'occasion, ou dans des Harangues, ou dans des Poèmes. Il est bon de s'y exercer; il est même convenable que ceux qui commencent, s'essayent d'abord sur des morceaux détachés; on change plus souvent de sujet par ce moyen, & cela divertit l'esprit; au lieu que de s'attacher

à

1 Χρησίδες δὲ, ἑστὶν προσαγορεύεται Χρησὶς. *Aphth.*
de *Chria*.

Aphthone. à des discours entiers, cela est capable de rebutter & de causer du dégoût, parce qu'ils demandent plus de tems. Cependant il est aisé de voir que toutes ces compositions souffrent d'ailleurs les mêmes difficultez, soit qu'on les considere comme des morceaux détachez, ou comme des parties d'un grand Ouvrage. Aussi Aphthone ne dit rien sur cela de particulier, & l'on trouve dans toutes les Rhétoriques entieres, ce qu'il en dit dans son livre. Il est aisé à un Maître d'extraire ainsi d'une Rhétorique les endroits sur lesquels il juge à propos de faire d'abord travailler ses Eleves. Peut-être n'est-il pas difficile de faire un choix plus convenable. Du moins on ne peut douter que ce qu'on appelle une *Cbreie*, n'exige presque un discours composé de toutes ses parties, & que le Récit, qui paroît une chose si simple, ne soit une des plus difficiles. Que dis-je? l'Auteur (1) avouë lui-même que la Réfutation renferme tout ce que l'Art a de plus fort. Il n'en dit pas moins de la Confirmation. Sur cela, après tout, il faut s'en rapporter aux Maîtres qui enseignent la jeunesse. Ils connoissent la portée de ceux qu'ils ont à conduire; & comme ils ont de la prudence & de la capacité, ils sont en état de leur proportionner les choses

les

1 Τὸ δὲ προγύμνασμα τῶτο πᾶσαν ἐν ἑαυτῷ περιέχει τὴν τῆς τέχνης ἰσχύν. *Id est:* Hoc verò Rhetorices præludium vim omnem artis in se complectitur.

les plus mal-aisées, par les secours qu'ils leur donnent.

Une chose a fait regarder Aphthone comme plus facile qu'Hermogène, ce sont les exemples dont il accompagne ses préceptes. Mais ce jugement ne me paroît pas exact; car la difficulté d'entendre Hermogène ne vient pas seulement de ce qu'il donne peu d'exemples, elle vient de ce qu'il approfondit les mystères de l'Art les plus cachez. On dit aussi qu'Hermogène n'ayant compté que dix sortes de petits Ouvrages sur lesquels on pouvoit faire travailler les jeunes gens, Aphthone les a portez jusqu'à quatorzé. Ce n'est pas lui donner un grand éloge.

Egregiam verò laudem!

Le Pere Cauffin trouve Aphthone fort agréable, & par son sujet, & par l'élegance de son style; mais plus propre aux discours de l'Ecole ou d'apparat, qu'aux discours d'usage. C'est à quoi revient le jugement d'un autre Critique, lorsqu'ayant dit que cet Auteur est utile, mais qu'il contient bien des choses peu nécessaires à un homme qui veut devenir Orateur, il ajoute, qu'il y en a beaucoup qui ne conviennent qu'aux Déclamations des Sophistes; de sorte qu'il conseille de n'en prendre que les choses qui sont d'usage.

Ces décisions ne peuvent guères regarder que le style de cet Auteur, soit dans

Interpr. vetust. Græc. apud V. C. August. Archiep. Tarracon. in edit. Aphth. 1623. a F. Scobaris.

De Eloq. sac. & prof. p. 162. col. 2.

Morhof. lib. 6. p. 243. n. 7.

Aphth. de Refut. Itemque de Confirm. ἢ γυμνασία δὲ αὐτὴ πᾶσαν περιέχει τὴν τέχνης ἰσχύν.

Aphthone. ses regles, soit dans les exemples qu'il en donne. Elles ne regardent point les pensées, puisque dans les pensées, il n'y a rien, ou peu de choses qui soient dans le goût des Sophistes. Pour le style, il faut avouer qu'il y a quelque chose de fleuri. Mais ce qu'on a fait dans les dernieres éditions, y remédie en partie, puisqu'on y propose des exemples tirez des meilleurs Auteurs. On peut dire même que dans la version latine, le Traducteur n'a pas gardé ce caractère, qu'on attribue à l'original; outre que ce caractère n'est point si blâmable, quand il s'agit d'instruire la jeunesse, puisque Cicéron, dans son Orateur, trouve le style & les manieres d'Isocrate très-convenables à ceux qui commencent.

Cic de Orat.
n. 37. & 41.

De quelque sentiment qu'on soit sur cet article, il est certain que tous les Critiques ne conviennent pas du mérite d'Aphthone. Du moins Photius, dans sa Bibliothèque, mettant cet Auteur de compagnie avec trois autres Sophistes, Palladius, Eusebe, & Maxime, ne place les deux derniers & Aphthone qu'après Palladius. Et Louis Vivès (1) n'approuvant ni ne désapprouvant ce qu'Aphthone dit de la Narration, ajoute que cet Auteur n'a pas d'ailleurs un grand mérite. Ce qui est bien éloigné du témoignage que lui rend Heinsius (2), quand il assure qu'Aphthone a été merveilleusement

Bibliot.
Phot. p.
512.

1 Aphthonius auctor alioqui parum gravis. *Vivès*
l. 3. p. 139.

sement approuvé de l'antiquité. Le Pere Maséne Jesuite & Professeur de Rhétorique à Cologne, paroît d'abord en avoir une idée plus avantageuse que Louis Vivès, mais après tout il ne lui fait pas plus d'honneur. Il commence par dire, qu'il croit avoir plus applani les difficultez de l'Art oratoire, qu'aucun des Maîtres qu'il eût jamais lû, en dissipant les tenebres que la confusion avoit répandues dans Aphthone. Ne diroit-on pas, à entendre ce Pere, que sans Aphthone, il n'y auroit point d'Art oratoire? Il montre encore combien il estime cet Auteur, en l'insérant tout entier dans son Ouvrage, persuadé qu'on a bien de l'obligation à Aphthone, de nous avoir marqué les exercices convenables à ceux qui commencent. Mais il déclare ensuite qu'il va le mettre dans un autre ordre, parce que, dit-il, cet Auteur donne tous les Ouvrages de l'Orateur, & les plus difficiles, comme des préparations à la Rhétorique: à quoi le Pere Maséne ajoute qu'il voudroit que notre Rhéteur se fût plus attaché à suivre Aristote. On ne risque rien, je crois, de dire que ce jugement ne fait pas beaucoup d'honneur à Aphthone, sauf à voir s'il en fait davantage au Pere-Maséne.

Aphthone:

Epist. Dedic. Palast. Orator.

Celui d'Eustathe est plus glorieux à notre Auteur, & revient fort à celui du Pere Caussin, & à celui d'Heinsius. Il trouve,

2 Mirifice antiquitati probatum. Heins. in Aphth. ad lect. initio.

Aphthone. trouve , avec d'autres Critiques, que le style & la politesse d'Aphthone est dans le goût des Attiques (1). Le Pere François Escobar (2) a crû devoir comparer ce Rhéteur à un bras de mer fort étroit , à cause de la petitesse de son Livre ; mais en même tems à un Ocean, à cause de sa grande utilité. Strébee de Rheims, dont je parlerai dans la suite, dit que Quintilien a profité d'Aphthone. Mais outre que le premier a fait son Livre sous Domitien, avant la fin du premier siècle, & que le second, selon Suidas, ne peut avoir écrit qu'après Hermogène, & par conséquent, vers le milieu du second siècle, ce qui empêche que son Ouvrage n'ait pû servir à Quintilien ; que peut-on prendre dans Aphthone, qui lui soit véritablement propre ? Si on compare néanmoins ce que dit Quintilien au chapitre quatrième de son second livre, avec les regles de notre Auteur, certainement, on n'y voit pas une grande différence. C'est pour en faciliter la comparaison, qu'Heinsius a mis ce quatrième chapitre à la tête de son édition d'Aphthone & de Theon. Qu'avons-nous à dire sur cela ? de deux choses l'une : ou qu'Aphthone est plus ancien que ne dit Suidas ; ou qu'il n'est pas le premier Auteur

*Strébeus
Rôm. lib.
de elect. &
colloc. verb.
p. 21.*

1 *Scriptor brevis & eruditus, strictæ eloquentiæ ac verè Atticæ. Heins. in Aphth. ad lect.*

2 *Est enim corpus quidem ipsum opusculi perpusillum: ut veluti, fretum, brevi trajetui transari queat: sed tamen, si utilitatem spectes, mare spatiosissimum.*

teur de ces préceptes, c'est-à-dire, du **Aphthon** choix des matieres qu'il traite, & des regles qu'il en donne. Aussi est-on obligé d'avouer (3) que plusieurs personnes ont fait de pareils Traitez.

Au reste, quelque avantageux que soient à cet Auteur les derniers témoignages que j'ai rapportez, le Pere Ménestrier lui donne des éloges encore plus magnifiques. C'est Monsieur l'Abbé Bosquillon, homme d'un merite distingué, qui me les a indiquez dans un petit Livre de ce Pere. Ce n'est pas la seule obligation que je lui aye à l'occasion de mon Ouvrage. J'en ai aussi de particulieres, pour le dire ici en passant, à Messieurs Subtil & de la Monnoye, dont le nom, l'éru- dition, le goût sont connus de tous les Savans; à Messieurs de Saci & Boul- langer, tous deux Avocats au Conseil, à qui, comme tout le monde sait, la connoissance des belles Lettres est aussi familiere que celle des affaires. Je dois leur joindre Monsieur Guillard leur Con- frere, sans oublier Messieurs Morain & de Laval, Professeurs de Rhétorique, l'un avec moi depuis vingt-trois ans au Col- ge de Mazarin, l'autre au College de la Marche. Je leur dois à tous cette mar- que de ma reconnoissance, pour les lu- mieres

*Biblioth. ca-
riense & in-
struct. p. 4.
s. 6. 7. 8. 9.*

*mum. Fr. Scobar. Epist. Nunup. in suam Aphth.
edit.*

*3 Scripserant autem Progymnasmata sexcenti, quos
apud Suidam legere licet. Ex vet. Interpr. Grac. MS.
Aphth. apud V. C. August. Archiep. Tarracon. Vide &
Theon. Progymn. p. 2.*

Aphthone. mieres qu'ils m'ont données toutes les fois que je les ai consultez ; & parce que j'ai trouvé en eux les qualitez qu'Horace (1) demande dans un bon Critique, la science & la probité. Voici le jugement que le Pere Menestrier a porté du Rhéteur dont il s'agit.

„ Il y a parmi les anciens Grecs, dit
 „ ce Pere, un Auteur excellent pour ap-
 „ prendre à parler des choses qui entrent
 „ ordinairement dans les conversations
 „ des honnêtes gens. Le merite de cet
 „ Auteur n'a jamais été bien connu,
 „ parce que l'on n'a point compris quel
 „ avoit été son dessein & le but de son
 „ Ouvrage, que l'on a crû n'être fait que
 „ pour exercer les enfans à des compo-
 „ sitions de Collége. Ce qui fait qu'on
 „ le leur met entre les mains, pour les
 „ disposer à l'étude de la Rhétorique &
 „ de l'Art de persuader. Cet Auteur est
 „ Aphthone, l'un des anciens Rhéteurs ;
 „ qui n'a traité que la Rhétorique pro-
 „ pre des conversations, dont cet Auteur
 „ a enseigné les manieres de fournir avec
 „ politesse des sujets aux entretiens ordi-
 „ naires des honnêtes gens, dans ces As-
 „ semblées où l'on ne porte pas des dis-
 „ cours préparés & meditez, comme
 „ dans les Académies, & à des Confe-
 „ rences réglées. Aphthone a réduit à
 „ certains chefs les sujets les plus ordi-
 „ naires des conversations, où l'on fait
 „ de petits contes agréables, pour réjouir
 la

1 Vir bonus & prudens. Horat. Epist. ad Pisicem.

„ la compagnie: ce que cet Auteur trait- Aphthone
 „ te sous le nom de Fable, *Fabula*; su-
 „ jets d'autant plus propres, que les La-
 „ tins disoient en leur Langue *confabula-*
 „ *ri*, pour ces sortes d'entretiens plai-
 „ sans, où l'on ne cherche qu'à s'éga-
 „ yer, & dont un Poëte moderne nous
 „ a bien voulu donner un art en un
 „ Poëme de quatre ou cinq cens vers,
 „ sous ce titre, *Ars confabulandi*, que l'on
 „ n'appellera jamais *Art de persuader*,
 „ comme les regles de la grande Elo-
 „ quence, qu'Aristote nous a données
 „ en trois livres.

„ Le second sujet est celui des Nou-
 „ velles, qui se racontent d'une maniere
 „ plus serieuse, ce qu'il nomme *Narra-*
 „ *tion*; talent que saint Luc attribuoit
 „ aux Atheniens, lorsqu'il disoit d'eux:
 „ *Athenienses omnes. Et advena hospites ad*
 „ *aliud nihil vacabant, nisi aut dicere aut*
 „ *audire aliquid novi.*

„ Le troisiéme est l'idée d'une con-
 „ versation réglée & plus étendue, sur
 „ quelque sujet pris d'une action singu-
 „ liere, ou de quelque parole que l'on
 „ releve, & sur lesquelles chacun dit son
 „ sentiment. C'est ce que cet Auteur
 „ appelle *Chreie*, d'un mot Grec qui
 „ signifie proprement *Conversation*, que
 „ cependant les Traducteurs ont rendu
 „ par celui d'*utilité* ou de *nécessité*. La
 „ plûpart des Dialogues de Platon & de
 „ plusieurs des Anciens, sont de ce gen-
 „ re de discours.

„ Le quatriéme, est la maniere d'ex-

Aphthone., poser son sentiment sur quelque ques-
 ,, tion proposée, *Sententia*.

,, Le cinquième, est la maniere d'ap-
 ,, puyer son sentiment, & de prouver par
 ,, raison ce qu'on a avancé; c'est ce qui
 ,, est nommé *Confirmatio*: comme le si-
 ,, xième est au contraire la Réfutation
 ,, du sentiment de quelque autre, *Con-
 ,, futatio*.

,, Le septième est une proposition va-
 ,, gue traitée en general, ce qui arrive
 ,, ordinairement aux conversations où les
 ,, entretiens ne sont guères gênez; *Locus
 ,, communis*, & où certains grands par-
 ,, leurs prennent plaisir à battre beaucoup
 ,, de pais.

,, Comme il est peu d'entretiens entre
 ,, deux ou trois personnes, où n'entrent
 ,, ordinairement les affaires de divers par-
 ,, ticuliers, dont on blâme la conduite
 ,, des uns, & on louë celle de quelques-
 ,, autres, selon que l'on est bien ou mal
 ,, affectionné à l'égard de ces personnes;
 ,, le huitième & le neuvième sujet que
 ,, propose Aphthone, est la louange &
 ,, le blâme, *Laudatio & Vituperatio*. Si
 ,, la flatterie enseigne l'un, la médifance
 ,, est une grande maîtresse pour l'autre.

,, La comparaison de certaines per-
 ,, sonnes illustres, distinguées par leur
 ,, naissance, ou par leur esprit, leur fa-
 ,, voir, & d'autres talens, fait le dixième
 ,, sujet des conversations, *Comparatio*.
 ,, Ainsi on a fait des comparaisons d'A-
 ,, ristote & de Platon, d'Alexandre & de
 ,, Jules César, de Virgile & d'Homere,
 de

„ de Pindare & d'Horace, de Monsieur Aphthone,
 „ le Prince & de Monsieur de Turen-
 „ ne, & les Parallèles de plusieurs Car-
 „ dinaux.

„ L'onzième est une espece de por-
 „ trait que l'on fait d'une personne,
 „ pour en faire connoître les mœurs,
 „ bonnes ou mauvaises, ses inclinations
 „ & ses manieres-d'agir. C'est ce qu'Aph-
 „ thone nomme *Ethopeia*, portraits des
 „ mœurs.

„ Le douzième est la description d'u-
 „ ne Maison, d'un Palais, d'un Jardin,
 „ d'un Pais, d'un Spectacle, d'une Pein-
 „ ture; *Descriptio*, entretien ordinaire de
 „ ceux qui ont voyagé.

„ Le treizième est une question ou
 „ proposition generale, qui peut être di-
 „ versement interpretée; *Thesis*, differen-
 „ te du lieu commun, qui roule sur des
 „ matieres universellement reçûes, au lieu
 „ que celles-ci sont contestées, & ont di-
 „ verses faces.

„ Enfin le dernier sujet est l'examen
 „ d'une Ordonnance, d'une Loi nouvel-
 „ le, d'un Edit, de quelque Arrêt cele-
 „ bre rendu en Jugement, ce qu'Aph-
 „ thone a compris sous le terme de *Le-
 „ gislatio*. Il est certain que ce sont-là
 „ les sujets les plus ordinaires des entre-
 „ tiens, dans les conversations libres.
 „ Aphthone, qui vouloit donner des re-
 „ gles pour ces sujets d'entretiens, don-
 „ na à son Ouvrage le nom d'Essais,
 „ *Progymnasmata*, ce qui a fait croire
 „ mal-à-propos que c'étoient des Essais

Aphthone. „ pour les Colléges où l'on instruit la
 „ jeunesse. C'est aussi ce qui a fait dé-
 „ figurer cet Auteur, sur-tout par celui
 „ qui l'ayant voulu publier sous le titre
 Le Pere Po- „ de *Candidatus Rhetoricæ*, a fait voir
 2207 Jéf. „ qu'il ne l'avoit jamais entendu, &
 „ qu'il ne l'avoit jamais lû en sa langue
 „ originale, puisqu'il n'a donné qu'un
 „ pot pourri, plus propre à embrouiller
 „ l'esprit des enfans, qu'à les instruire &
 „ à leur former le jugement.

Il y a de l'esprit dans ce système du
 Pere Menestrier, mais certainement il n'y
 a aucune réalité. Ce Pere est le seul
 qui ait pris des *Progymnasmes* pour des
Essais d'un Auteur. Tous ceux qui ont
 parlé de cette sorte d'Ouvrages, ou qui
 en ont fait, les regardent comme des
 exercices qu'on propose à de jeunes élé-
 ves. C'est même la force du terme de
Progymnasme. Suidas (1) certainement
 dit que l'Ouvrage d'Aphthone est une pré-
 paration à la Rhétorique d'Hermogène.
 L'Interprete Grec de cet Ouvrage n'en
 donne point d'autre idée. C'est l'idée
 qu'on a aussi de l'Ouvrage de Théon
 qui porte le même titre, & où l'on voit
 que le chapitre second traite exprès de
 l'Instruction de la jeunesse, & du soin
 qu'il faut avoir de l'exercer à faire des
 fables, des chreïes, & autres choses sem-
 blables. Et Aphthone lui-même, trai-
 tant

1 Α'φθίνου σοφίης ἱγραψεν εἰς τὴν Ἑρμογένους τέχνην
 προγυμνάσματα.

2 Προσίμιον μὲν ὁ καιὸς τίτλος ἔχει δευτερολογία
 228

tant du Lieu commun, dit que ces Aphthones³ sortes de sujets, de leur nature, ne demandent point d'Exorde, parce que ce sont des especes de Peroraison; mais comme il s'agit d'exercer la jeunesse, il faut y faire mettre des Exordes (2).

Il s'en faut bien, après cela, qu'Aphthone ait traité ses sujets sur le ton des Conversations, ni que les Conversations soient montées sur le ton d'Aphthone. Tous les sujets que cet Auteur a traités, & la maniere dont il les traite, conviennent à un Discours oratoire. Ce n'est pas diminuer le prix de son Livre, d'en avoir cette pensée, ni le rehausser, d'en juger comme le Pere Menestrier. Il en faut toujours revenir à ce point, qu'Aphthone ne donne point d'autres regles sur les sujets qu'il traite, que celles qu'on trouve dans toutes les Rhétoriques; car on les trouve partout. Et si ces sujets étoient des matieres d'entretiens, on pourroit penser que c'est pour cela que Cicéron a dit que l'Orateur brille dans les conversations. Mais il n'y a aucun fondement à croire que l'Auteur ait eu particulièrement les conversations en vûe; & si on dit en Latin CONFABULARI, s'entretenir, ce n'est pas parce que la Fable est un sujet de conversation; mais parce que FABULA, originaiement, signifie

L. 1. de Orat. n. 32.
35. 41.

γὰρ εἶπε καὶ ἐπιλέγει. προομίαν δὲ πλαττόμεθα τῶ-
πον, γυμνασίας ἕνεκα τῆς πρὸς τὰς νέας. P. 32. de
l'Edit. de Heins. 1624.

Aphthone. signifie *le discours*; FABULARI, *parler*; CONFABULARI *parler ensemble*.

Le Pere Menestrier n'a pas plus de raison, quand il prétend que le mot de *chreie* signifie *conversation*, & que les Traducteurs mal-à-propos l'ont traduit par celui d'*utilité*; Aphthone lui-même, l'explique de la sorte. C'est ainsi que l'Art de traiter les Lieux communs n'est point le talent de ces grands parleurs, qui prennent plaisir à battre beaucoup de pais. Comment le Pere Menestrier a-t-il pû concilier la qualité d'*Auteur excellent*, qu'il donne à Aphthone, avec le dessein qu'il lui attribue, d'aider par ses préceptes des personnes de ce caractère? Constamment, le Lieu commun n'a point d'autre idée dans Aphthone, que dans Ciceron & dans Quintilien; & c'est, au sens de ces deux grands Hommes, *une Amplification generale*, qui vient après la preuve, pour émouvoir les passions (1). Il est vrai que cette amplification presente des maximes, des invectives, des plaintes, contre lesquelles on ne peut rien dire: mais cela n'empêche pas que ce ne soit une veritable partie d'un Plaidoyé, &

1 ἢ ὡς διδάσκων, ἔγνασαι γὰρ, ἀλλ' ὡς παροξύνων τὸν ἀκροάμενον. *Id est*, Non tanquam docens, res enim nota est, sed ut auditorem incites, aut exasperes. *Aphth. c. 7.*

2 Consequentur etiam illi Loci, qui, . . . quia de universa re tractari solent, communes à veteribus nominati sunt: quorum partim habent vitiorum & peccatorum acrem quandam cum amplificatione incusationem, aut querelam, contra quam dici nihil solet, nec potest,

& en même tems, un genre de discours *Aphthone*, qu'on peut entreprendre pour s'exercer à l'Eloquence. On en a des exemples dans ce qu'un Orateur étale quelquefois en general, ou contre un crime énorme, après qu'il a convaincu l'accusé de l'avoir commis; ou à la gloire d'une vertu extraordinaire, après qu'il a établi qu'une personne l'a pratiquée. Ce sont-là, sans difficulté, les Lieux communs qu'*Aphthone* a eu particulièrement en vûë. Il s'en rencontre encore d'autres, & il y en a même qui ont diverses faces, aussi-bien que la Thèse. Tels sont les discours qu'on peut faire pour ou contre les tourmens, & autres moyens qu'on employe pour découvrir la verité. La Thèse & tous ces Lieux communs, sont également des exercices de Rhétorique. La chose est si évidente d'elle-même, & Ciceron (2) y est si formel, qu'il est très-surprenant que le P. Ménéstrier en ait eu une autre idée.

Il n'est pas moins difficile de concevoir comment ce Pere a pû confondre les *Portraits* avec l'*Ethopée*, ou l'*art de faire des Narrations*, avec la curiosité naturelle

ut in depeculatore, in proditore, aut paricida, quibus uti, confirmatis criminibus, oportet, aliter enim jejuni sunt atque inanes: alii autem habent deprecationem, aut miserationem; alii verò *ancipites disputationes*, in quibus de universo genere in utramque partem differi copiosè licet. Quæ exercitatio... apud antiquos erat eorum à quibus omnis de rebus forensibus dicendi ratio, & copia petebatur. Cic. de Orat. 3. n.

Aphthone. turelle aux Athéniens d'entendre des nouvelles, ou d'en debiter. Il n'y a qu'à ouvrir le Livre pour s'en désabuser. L'Auteur y dit formellement que la *Prosopopée* est une *Ethopée*, & la *Prosopopée* n'est rien moins que ce qu'on appelle un Portrait. Pour la curiosité des Athéniens, c'étoit une curiosité toute semblable à celle de nos Nouvelistes. Les termes de saint Luc, citez par le Pere Meneftrier, ne font que trop clairs pour nous en convaincre; mais Démosthène en a fait aussi la peinture. *Vouslez-vous, dit-il, passer toute votre vie à courir par les ruës, & vous demander des nouvelles les uns aux autres? Philippe est-il mort, demande l'un? Non, répond l'autre, mais il est malade &c.* Voilà une image sensible du prétendu talent des Athéniens pour raconter des nouvelles. Rien n'a moins de rapport avec les Narrations dont Aphthone a donné des regles.

Démosth.
Philipp.

Au contraire, un passage de Suetone; plus clair que le jour, montre que toutes les matieres des Progymnasmes en general, sont des matieres de Rhétorique. En effet, cet Historien, dans le peu de choses qu'il nous a laissées touchant les illustres Rhétoriciens, explique de quelle maniere ils préparoient leurs Elèves à l'Eloquen-

Ratio docendi nec una omnibus, nec singulis eadem semper fuit... Nam & dicta præclare... aliter atque aliter exponere: & narrationes tum breviter & pressè, tum latius & ubertius explicare consueverant: interdum Græcorum scripta convertere, ac viros illustres laudare, vel vituperare: quæ-

dam

loquence, & dit nettement qu'ils le faisoient, tantôt par des narrations; tantôt par des traductions; tantôt par la louange ou par le blâme des personnes distinguées; tantôt par des maximes qui avoient rapport à la vie, & dont on montrait l'importance ou bien l'inutilité; enfin tantôt par des fables, par des histoires, ou par des thèses, que l'on confirmoit, ou que l'on réfutoit; ce qui dura jusqu'à ce que l'on s'avisa de composer des especes de Plaidoyers (1). Que peut-on imaginer de plus propre à mon sujet, ou de plus démonstratif, que ce passage? Je m'en tiens donc au jugement que j'ai porté de notre Auteur, & je remarque seulement que pour n'être pas de l'avis du Pere Menestrier, mon dessein n'est pas pour cela de défendre le Pere Pomey, ni de le vanger de la maniere un peu dure dont son Confrere l'a traité. On l'accuse de n'avoir jamais lû Aphthone dans sa langue originale; & je crains que son Accusateur ne donne lieu de douter si lui-même en avoit jamais lû ni l'original, ni aucune traduction. Ce que je sai, c'est que dans le parti qu'il a pris, non-seulement il s'est éloigné de l'idée du Pere Pomey, mais de toute sa

dam etiam ad usum vitæ communis instituta, tum utilia & necessaria, tum perniciosa & supervacanea ostendere: sæpe fabulis fidem firmare, aut Historiis demere, quod genus θήρις & ἀνθρώπος & κτηνοποιός Græci vocant, donec sentim hæc exsoleverunt: & ad controversiam ventum est. *Suet. de clar. Rhet.*

Aphthone. sa Compagnie; puisqu'en 1623. (1) elle fit imprimer Aphthone pour l'usage de la jeunesse.

T H E O N.

Theon.

JE ne crois pas devoir séparer Theon d'Aphthone, puisque ce sont des Auteurs dont les Ouvrages ont le même titre, qu'ils traitent tous deux la même matière, & qu'ils ont le même dessein, quoiqu'ils n'aient pas le même style, & qu'ils ne gardent pas absolument le même ordre. Certainement, tout ce que j'ai dit de l'un, je pourrois le dire de l'autre; & la lecture de celui-ci, comme je l'ai déjà insinué, fournit des preuves pour le confirmer. Mais nous avons assez parlé des *Progymnasmes* en general, aussi bien que de la vûë qu'ont eu les Auteurs qui ont composé ces sortes d'Ouvrages. Arrêtons-nous seulement à ce que deux ou trois Critiques ont dit en particulier de Theon. On y verra, comme en beaucoup d'autres occasions, la différence du goût des hommes.

Phot. Biblioth.

En effet, Photius nous apprend qu'on faisoit peu de cas de cet Auteur. Du moins, dit-il nettement qu'on le regardoit comme un homme qui n'avoit ni grand esprit, ni grande penetration; qu'il étoit

étoit laborieux & appliqué autant qu'homme du monde, & qu'il savoit les Orateurs & les Poètes par cœur; qu'il croyoit en pénétrer l'Art, ou même l'égalier; & néanmoins, quelque passion qu'il eût pour les vers & pour les harangues, qu'il ne fut jamais capable d'écrire; enfin que les déclamations qu'on lui attribue, sont de Libanius.

C'est ainsi que Photius parle de Theon. On pourroit dire que c'est le sentiment des autres, & non le sien, qu'il nous propose; mais s'il avoit jugé de cet Auteur autrement que les autres, il y a apparence qu'il l'auroit dit. Quelle mortification pour un Ecrivain, qui sauroit dès son vivant, qu'on n'a point d'autre idée de lui & de ses Ouvrages, que celle que Photius nous donne de Theon! Mais s'en affligeroit-il, s'il pouvoit prévoir en même tems qu'un jour viendra qu'un Critique aussi considérable que le premier, & aussi connoisseur, parlera de lui tout autrement, & lui donnera des éloges semblables à ceux que Monsieur Bayle donne au Rhéteur dont il s'agit.

Theon, dit le Critique moderne, étoit un Sophiste Grec, dont il nous reste un Ouvrage de Rhétorique écrit avec beaucoup de politesse & de jugement. Ses règles sont nettes & courtes, & il choisit bien les Lieux communs qui doivent fournir les argumens. Il n'y a point de

matiere

& recognita, & ad usum studiosæ juventutis accommodata, Apud S. Cramoisy 1623.

M. Bayle,
Dictionnaire tom. 3.
pag. 2859.

Theon.

M. Bayle,
ibid. A.

matiere où il ait mieux réüffi, que dans la Thése de l'Existence de Dieu. Lisez le douzième chapitre de son Ouvrage; vous y verrez une source féconde des plus belles preuves qu'un Payen pût imaginer, & qui vous persuadera que notre Theon étoit habile.

ibid. B.

Monfieur Bayle ajoûte que cet Auteur juge bien des beaux endroits & des défauts des plus illustres Historiens & Orateurs; & qu'il avoit une grande délicatesse sur l'arrangement des mots, pour éviter l'obscurité du discours. Je ne fai donc, continuë le Critique, où Theon trouvoit des Auteurs qui eussent écrit comme il l'auroit souhaité. Car les plus grands Maîtres en Latin, en Grec, sont tout pleins de ces ambiguités; & il faut avouer que même de fort excellens Ecrivains François négligent beaucoup à cet égard les loix rigoureuses de notre Grammaire, quoique notre Langue soit moins sujette au défaut dont il s'agit, que la Grecque ni la Latine. Un nouveau Theon leur trouveroit bien des periodes condamnables.

Il n'est pas, je crois, hors de propos de remarquer en passant, que ce que Monsieur Bayle dit ici des ambiguités fréquentes des Auteurs Grecs, est contrai-

re

Ἔ Τοῖς μὲν πολλοῖς δοκεῖ πολλὰς ἐν τοῖς βιβλίοις ἀμφιβολίας γίνεσθαι ὑπὸ τῶν παλαιῶν, ἡμεῖς δὲ φερόμεν ὅτι ἔδύναται ἐν τῷ παλαιῷ βιβλίῳ ἀμφιβολία εἶναι. Multis videntur multa esse in veterum libris ambigua dicta, nos vero affirmamus nunquam reperiri in veterum

re à la pensée d'Hermogène. Ce Rhé-^{Theon,}teur a fait un chapitre exprès pour prouver qu'il n'y a point d'ambiguité dans les Ouvrages des anciens Auteurs Grecs, quoique, de son propre aveu, beaucoup de gens (1) prétendissent qu'il y en avoit un grand nombre.

„ Voici une autre preuve du bon goût
 „ de Theon. C'est toujours Monsieur
 „ Bayle qui parle. Il ne veut point que
 „ les maximes ou les sentences soient en
 „ relief ou en broderie dans les Narra-
 „ tions; il veut qu'elles y soient incor-
 „ porées d'une façon imperceptible. C'é-
 „ toit aussi le goût de Petrone, (2) &
 „ c'est une louange qu'on donne à Tite-
 „ Live, d'avoir beaucoup de maximes
 „ dans ses Ouvrages, quoiqu'il paroisse
 „ en avoir peu, parce qu'elles sont tou-
 „ tes enchâssées dans le discours, sans
 „ avoir le tour, ni l'apparence de ma-
 „ ximes. C'est louer par un bel endroit
 „ cet Historien, dit Monsieur Bayle. Les
 „ sentences ou les réflexions morales &
 „ politiques, qui sont détachées du fil de
 „ la Narration, ne méritent pas beau-
 „ coup d'applaudissement. Il n'est pas
 „ fort difficile d'en répandre de cette
 „ nature: mais c'est un grand Art que
 „ d'en insérer de bonnes dans le corps
 „ même

rum libris ea quæ possint æquivocè sumi. *Hermog.*
l. de Method. c. 35. p. 564.

2 Curandum est ne sententiæ emineant extra cor-
 pus Orationis expressæ, sed intexto vestibus colore
 nitcant. *Petron. Sat.*

Theon. „ même du recit. Elles doivent y être
 „ comme un Ouvrage de platte peinture,
 „ & non pas comme un Ouvrage relevé
 „ en boiffe.

Ainsi , tout ce que Monsieur Bayle dit de Théon , est autant à la gloire de ce Rhéteur , que le peu qu'en dit Photius , est à son désavantage. Daniel Heinsius , avant Monsieur Bayle , en avoit de même jugé favorablement , dans la nouvelle édition qu'il en donna en 1624. Il le place d'abord parmi ceux qui donnent les premiers préceptes de la Rhétorique , & posent les fondemens de cet Art. Il assure ensuite qu'on trouve dans Theon ces premiers préceptes , & qu'il les donne avec tant de methode , que si on l'entend bien , on peut assurer qu'il n'y a rien à dire de plus : car il prépare de telle sorte à l'Eloquence , qu'il épuise à peu près la matiere. Heinsius convient qu'Aphthone est un modele du style Attique , ferré , concis , apprenant plus de choses qu'il n'en dit : mais il trouve que Theon est tout ensemble plus exact dans ses préceptes , & plus riche dans l'expression.

*Heins. E-
pist. Nun-
cup. in
Theon. pag.
2.3.*

UL-

De Ulpiani astate, nihil amplius, quia non liquet,
 pronun-

U L P I E N.

S E L O N André Schott (1), on ne ^{Ulpien.}

fait en quel tems vivoit Ulpien: Le Pere Petau neanmoins le place vers le milieu du deuxieme siècle. Au reste, je n'en ai rien à dire, sinon qu'on le met au nombre des Rhéteurs, quoique nous n'ayons de lui que ses Commentaires Grecs sur Démosthène, lesquels sont de vraies analyses des harangues de cet Orateur, approchantes de celles du Pere Du Cygne sur les harangues de Ciceron.

André Schott en fait grand cas, & le met avec Denys d'Halicarnasse, dans le ^{Schott. Proo-}
^{log. in Phos.}

petit nombre de ceux qui ont sù se faire une methode semblable à celle d'Hermogène, pour la suivre dans la critique des Ouvrages dont ils se sont mêlez de juger. Sur quoi je remarquerai qu'il y a de la difference entre Hermogène & Ulpien. Le premier fait profession de ne guères parler de Démosthène, que pour soutenir par des exemples les préceptes qu'il donne en general; & il nous avertit qu'en expliquant cet Orateur, s'il avoit à l'expliquer, il descendroit dans des détails qui ne sont pas de son sujet. Ulpien au contraire ne va au précepte general, qu'autant que l'explication particuliere de son Auteur le demande; ce qui n'empêche pas la verité du jugement de

pronuntio. Schott. Compar. Aristot. ac Demosth. pag. 171.

Ulpien.

de Schott, d'autant que ce que fait Ulpien, est une application de la methode generale d'Hermogéne.

T I B E R E.

U N A N O N Y M E.

S E V E R E.

Tibère.

ON a joint à Démétrius, dans l'édition d'Angleterre trois autres Rhéteurs. Le premier s'appelle Tibere, & nous n'avons plus de lui qu'un Recueil très-court des figures les plus familières à Démosthène, ce qui n'est pas un Ouvrage d'un dessein fort exquis. Il en avoit composé d'autres qu'on a perdus. Celui-ci fait juger que cet Auteur est ancien, & que son style étoit succinct & élégant.

Un Anonyme.

Le second est un Anonyme, dont il y a quelques préceptes très-courts & très-communs touchant l'Exorde, la Narration, la Preuve & la Peroration. Il y a lieu de douter s'il valoit la peine de l'imprimer.

Sevère.

Le troisième s'appelle Severe, dont on ne rapporte que huit petits discours, sans préceptes, & qui par conséquent n'entre point dans cette première partie de mon dessein, non plus que Libanius & Isocrate.

DENYS LONGIN,

Mort sous l'Empereur Aurelien.

L'OUVRAGE qui me fait parler de Longin, Longin, est connu de tout le monde. C'est le *Traité du Sublime*, *Traité*, dont l'explication a exercé un grand nombre de savans hommes. Aussi est-ce un des plus beaux morceaux qui nous restent de l'antiquité.

Pour s'en convaincre par soi-même, il n'y a qu'à suivre l'Auteur. Il nous apprend dès l'entrée que *quand on traite d'un Art, il y a deux choses à quoi il faut toujours s'étudier : la première est de bien faire entendre son sujet ; la seconde, qui est au fond la principale, consiste à montrer comment, & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir.* *Traité du Subl. c. 1.*

Sur ce principe, veut-on une idée générale du Sublime? On entend par ce terme, *cette excellence de discours, & cette souveraine perfection qui immortalise les Orateurs & les Poètes.* *Ibid.* En veut-on une idée plus distincte, & qui en marque précisément la nature? On entend par le sublime, *ces endroits qui nous élèvent l'ame & nous inspirent de grands sentimens.* *Ibid. c. 5.* Voilà son essence. Pour ce qui est de l'admiration qu'il nous donne, de l'étonnement & de la surprise qu'il nous cause, *Ibid. c. 1.* des ravissemens & des transports où il nous jette, de la joye qu'il produit dans les

Longin. les ames, de la haute opinion qu'il leur fait concevoir d'elles-mêmes, ce sont les suites, & pour ainsi dire, l'appanage du sublime.

Ibid. c. 2. Les vices qui lui sont oppofez, contribuent à le faire connoître. Telle est l'enflure, qui veut aller au-delà du Grand, & s'en éloigne par un effet tout contraire;

Ibid. c. 3. tel est le style froid; ou le pueril, qui cherche le brillant & le nouveau avec trop de soin, & qui par là devient

Ibid. c. 3. & 34. petit & ridicule; telle est la bassesse des termes, qui pour n'être qu'en quelque

Ibid. c. 2. endroit d'un discours, peut gâter néanmoins toute une piece; telles sont enfin les passions hors de saison, lorsqu'on s'échauffe mal à propos, ou qu'on s'emporte avec excès, ce qui est odieux & insupportable.

C'est ainsi que Longin nous fait entendre, non-seulement la nature, mais la beauté de sa matiere. A l'égard des moyens d'acquérir ce qu'il nous enseigne, il nous apprend (1) que le grand Art du sublime, c'est d'y être né; c'est-à-dire, qu'il en est comme de toute l'Eloquence: il y faut du genie, sans quoi tout le reste devient inutile. Il établit néanmoins qu'a-

vec

1 Γεννάται γάρ φασι, τὰ μεγαλοφυῶν, καὶ ἡ διδασκὰ παραγίνεται, καὶ μία τέχνη πρὸς αὐτὰ, τὸ περικύβηται. *Id est*, Natura enim (inquiunt) quæ piagna sunt constant, nec ullâ doctrinâ comparari possunt, & hæc ars una ad illa consequenda, ita à natura comparatum esse. *Sect. 2.*

2 Τὰς δὲ προσότητας, καὶ τὸν ἐφ' ἑκάστῳ καιρὸν, ἴτι δὲ τὴν ἀπλανεστάτην ἀσκησῆτε, καὶ χρῆσιν, ἰκανῆ πρὸς

vec le genie, il faut encore des préceptes Longin.
 tes, qui lui sont non-seulement utiles,
 mais nécessaires, pour le conduire & le
 regler (2); & c'est ce qu'on appelle sans
 figure l'Art du Sublime.

Dans ces préceptes, on nous découvre
 les sources du Grand, qui sont au nom-
 bre de cinq; l'Elevation de la pensée, le
 Pathétique, qui tient de l'Enthousiasme,
 la Noblesse de la diction; l'Extraordinaire
 dans les figures, & l'arrangement des pa-
 roles: non qu'elles doivent concourir tou-
 tes ensemble, cela n'est nécessaire que
 pour le comble de la perfection: mais
 c'est que le Sublime ne sauroit venir
 d'ailleurs. Au reste il vient quelquefois
 de la pensée seule, de telle sorte qu'il bril-
 le même dans le silence, ou dans quel-
 que expression qui n'a d'ailleurs rien que
 de commun. Il paroît de même dans le
 Pathétique, sans qu'il soit besoin d'autre
 chose; & pour s'en persuader, il ne faut
 que faire réflexion que c'est sur tout par
 les mouvemens du cœur que se montre
 la grandeur (3) d'ame. Il n'y a pas plus
 de difficulté touchant la Noblesse de la
 diction & l'Extraordinaire dans les figures.
 Un peu d'expérience suffit pour connoî-
 tre

c. 7.

c. 25.

ἴσται, καὶ συνενεχθεὶς ἢ μέθοδος. Id est, Ars autem
 describere potest, quatenus, quo tempore, unaqua-
 que re uti oporteat, vel qua ratione in ea nos exer-
 cere sine errore possimus. Ibid.

3 Omnino fortis animus & magnus duabus rebus
 maximè cernitur: quarum una in rerum externarum
 respicientia ponitur... altera, cum ita affectus animo,
 res gerat magnas, &c. Cic. l. 1. de Off. n. 66.

Longin.

tre qu'une même chose enleve l'esprit de l'auditeur, ou ne le touche point, selon la maniere dont elle est dite. Pour ce qui est de *l'arrangement des paroles*, c'est ce qui fait le son & l'harmonie; & l'on peut juger par le son même des instrumens, que le son seul peut avoir du grand ou du tendre. Mais une raison commune, qui confirme en general ce que j'ai dit de chacune de ces sources en particulier, c'est qu'on n'a qu'à rappeler l'idée du Sublime, & on verra qu'elle leur convient à toutes, soit qu'on les prenne séparément, soit qu'on les prenne toutes ensemble. C'est pourquoi Monsieur Despreaux définit le Sublime, *Une certaine force de discours, propre à élever & à ravir l'ame, & qui provient ou de la grandeur de la pensée & de la noblesse du sentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expression, c'est-à-dire, d'une de ces choses regardées séparément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de toutes ces choses ensemble.*

Resp. 12. sur
Longin.

Traité du
Sublime c.
6. Longin a soin de remarquer que les deux premières tiennent plus de la nature que de l'art, parce qu'elles viennent de la grandeur d'ame, qui est plutôt un
présent

r Causa autem & ratio efficiens magnos viros, cernitur in duobus, si & solum id, quod honestum sit, bonum iudices, & omni animi perturbatione liber sis. Nam & ea, quæ eximia plerisque & præclara videntur, parva ducere, fortis animi magni-
que

présent du Ciel, qu'une qualité qui puisse s'acquérir. Cependant on peut nourrir son esprit au Grand, si on s'accoutume, & si, pour ainsi dire, on se roidit de bonne heure à n'estimer que ce qui est estimable, c'est-à-dire, la vertu; & à ne craindre que ce qu'une ame noble doit appréhender, c'est-à-dire, le vice. Il est aisé de concevoir que c'est en effet une source féconde & de pensées sublimes, & de sentimens héroïques. Ce n'est pas seulement la doctrine de Longin; c'est celle de tous les grands Hommes. On peut ici rappeler ce que j'ai rapporté de Platon, en parlant de ce Philosophe. A quoi il est bon d'ajouter ce que Cicéron dit de la grandeur d'ame dans ses Offices (1), où il traite ce point de doctrine de la maniere dont il fait traiter toutes choses.

Les trois autres sources du Grand tiennent beaucoup plus de l'art que de la nature, parce qu'elles ne sont guères qu'un effet de la réflexion, sur-tout la dernière. C'est une vérité qu'il n'est pas difficile d'établir; mais il est inutile de le faire: car enfin il faut avouer que l'étude n'i-roit pas loin en tout cela, si le genie ne la soutenoit; de la même maniere que dans les pensées & dans les passions, le
genie

que ducendum est; & ea, quæ videntur acerba, ita ferre, ut nihil à statu naturæ discedas, nihil à dignitate sapientis, robusti animi est, magnæque constantiæ. Cicero l. 1. de Off. n. 67.

Longin. genie ne fauroit long-tems agir à propos, s'il ne se conduit par les regles.

c. 8. Outre ce que j'ai dit de l'élevation des pensées, l'Art nous apprend encore sur cet article, que *les grandes circonstances*, réunies habilement en un seul corps; que c. 9. *l'Amplification*, distinguée comme il faut de la Preuve; que *les Images*, qui donnent de l'ame & de la vie à toutes choses, ou nous les mettent devant les yeux, ont beaucoup de Sublime dans le discours; &, ce qui est d'une grande utilité, l'Art nous avertit que l'imitation, c. 13. qui se propose l'exemple ou le jugement des grands Hommes, nous met en état de faire aussi-bien qu'eux, & même de les surpasser quelquefois. C'est ainsi que par les préceptes, nous pouvons aspirer & parvenir à cette premiere partie du Sublime, qui consiste *dans la pensée*.

La seconde consiste *dans le Pathétique*, sur quoi il ne faut pas douter qu'il n'y eût d'excellentes choses à dire. Longin n'en parle pas dans cet Ouvrage, parce c. 2. ad calc. qu'il s'étoit proposé de faire sur cette matiere un Ouvrage particulier. Il le composa en effet, & c'est dommage qu'il se soit perdu. Il ne traite donc plus ici que des figures, de la diction, & de l'arrangement des termes.

c. 14. À l'égard des figures, il en considere le tour & la force dans le fameux serment de Démosthène. Cet Orateur avoit à prouver que les Athéniens n'étoient point blâmables d'avoir risqué pour le salut de la Grece la bataille de Chéronée
con-

contre Philippe, quoiqu'ils l'eussent perduë; & il n'avoit pour le prouver, que des batailles risquées ailleurs pour la même cause. En cette occasion: *Non, dit-il, non, Messieurs, vous n'avez point fail- li: j'en jure par les manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon.* Les réflexions de Longin sur cela sont,

„ Que par cette seule forme de serment,
 „ l'Orateur déifie ces anciens Citoyens
 „ dont il parle; qu'il montre en effet,
 „ qu'il faut regarder tous ceux qui meu-
 „ rent de la sorte, comme autant de
 „ Dieux, par le nom desquels on doit
 „ jurer; qu'il inspire à ses Juges l'esprit
 „ & les sentimens de ces illustres morts,
 „ & que changeant l'air naturel de la
 „ preuve en cette grande & pathétique
 „ maniere d'affirmer par des sermens si
 „ extraordinaires, si nouveaux, si dignes
 „ de foi, il fait entrer dans l'ame de ses
 „ auditeurs comme une espece de con-
 „ trepoison & d'antidote, qui en chasse
 „ toutes les mauvaises impressions; qu'il
 „ leur élève le courage par des louanges.
 „ En un mot, qu'il leur fait concevoir
 „ qu'ils ne doivent pas moins s'estimer
 „ de la bataille qu'ils ont perduë contre
 „ Philippe, que des victoires qu'ils ont
 „ remportées à Marathon & à Salami-
 „ ne; & que par tous ces differens moyens,
 „ renfermez dans une seule figure, il les
 „ entraîne dans son parti.

Rien n'est plus propre à éclaircir toute la doctrine touchant les parties du Su-

Longin.

blime, que cet endroit de Démosthène, comme l'explique Longin. On y peut considérer séparément *la pensée, le pathétique, l'expression, la figure*; le nombre même, & l'harmonie, si on le prend en sa langue originale.

Après ces réflexions, Longin parcourt encore quelques figures, & en développe les beautés: telles sont *les Interrogations*, les Peintures, les Transpositions des pensées ou des paroles, les Diversitez de cas, les Collections, les Renversemens, les Gradations, les Retranchemens des liaisons, les pluriels réduits en singuliers, les changemens de tems ou de personnes, les Periphrases. Il examine le besoin réciproque que le Sublime a des figures, & que les figures ont du Sublime. Il fait sentir le mélange qu'il faut faire des figures, & la variété qu'il est à propos d'y apporter; enfin il donne à connoître qu'il n'y a pas grande finesse à les employer simplement, mais qu'il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoi on les employe.

Il vient ensuite aux préceptes sur *le choix des mots*. C'est ici naturellement qu'il auroit dû parler *de la bassesse des termes*: on ne fait pourquoi il diffère d'en parler jusqu'à ce qu'il ait traité de leur arrangement. Quoiqu'il en soit, il remarque ici du moins avec beaucoup de raison, qu'il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs & tous les Ecrivains en general qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, plus de poids, plus de force

ce & de vigueur pour leurs Ouvrages, Longin
 ni en même tems plus de solides brillans, ou plus de netteté, que du choix des mots; parce que les beaux mots sont la lumière propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par-tout d'une vaine magnificence de paroles, un discours tout simple quelquefois exprimant beaucoup mieux la chose, que toute la pompe & tout l'ornement possible; outre qu'une chose énoncée d'une manière ordinaire, se fait aussi plus aisément croire.

c. 25.

Ces observations confirment deux choses: l'une, que le Sublime peut ne dépendre que de la pensée; l'autre, que dans le choix des mots, il faut bien de la prudence, ce qui est particulièrement vrai pour les mots pris au figuré, qui sont pour l'ordinaire *des Métaphores*, lesquelles donnent occasion à l'Auteur de parler *des Paraboles, des Comparaisons, & des Hyperboles*. Il mêle au travers de tout cela, & des critiques sur différens Auteurs, & quelques questions qui concernent son sujet. Telle est, par exemple, celle où l'on demande, *S'il faut préférer le Médiocre parfait au Sublime qui a quelques défauts?* Sur quoi il ne fait pas difficulté de se déclarer toujours pour le Sublime, parce que les fautes qui s'y rencontrent se peuvent, & même se doivent facilement excuser.

c. 31.

c. 27.

c. 30.

Il dit peu de choses touchant l'*arrangement des mots* & la mesure des périodes; il en dit assez néanmoins pour en

Longin.

faire connoître l'importance, qui est telle quelquefois, que c'est cet arrangement qui réunit comme en un corps, toutes les parties du Sublime, sans quoi elles pourroient se dissiper entierement (1).

Il finit par une question curieuse ; & il la traite avec un art admirable: *Quelle est la cause de la décadence des esprits?* Ce n'est pas lui qui propose cette question, il la fait faire par un autre ; il introduit un homme, qui dit que *la cause que l'on cherche est le changement du gouvernement*, comme si l'Eloquence ne pouvoit fleurir que dans les Républiques. Longin réfute cette raison comme un effet de l'humeur du peuple qui se plaint toujours, & il soutient qu'il faut s'en prendre d'un côté à la fuite du travail, de l'autre à l'amour des richesses & des plaisirs qui occupe les hommes. Il pouvoit ajoûter, qu'en vain l'on dit que les Monarchies, au lieu d'Orateurs véritables, ne produisent que de grands & magnifiques flatteurs, puisque, selon Platon, la flatterie régnoit dans Athènes dès le tems même de la liberté, ce qui n'a point empêché la grande Eloquence d'y fleurir en même tems.

Dans Gor-
gias.

Voilà, je l'avoué, un précis un peu long d'un Ouvrage qui n'est pas fort long de lui-même, & que la Traduction Françoisse de Monsieur Despreaux a rendu

ἰ ἐν δὲ τοῖς μέγιστα μεγεθοποιεῖ τὰ λεγόμενα, καθάρως τὰ σώματα, ἢ τῶν μελιῶν ἐπισύνησις. ἰδὲ ἐστὶν Ὁ-
ratio-

du pour tout le monde aussi facile & agreable à lire, qu'il est important & utile de sa nature: mais j'ai crû que je devois cette exactitude à un Auteur d'un aussi grand merite que Longin.

J'ajoute que bien des choses sont propres encore à donner une grande idée de son Ouvrage. Telle est la Traduction Françoisse dont je viens de parler, & qui égale la beauté de l'Original; telles sont les Remarques & les Réflexions qui l'accompagnent; on doit y joindre la Traduction Latine du savant Monsieur Tullius, aussi bien que celle de Gabriel de la Pierre; les Notes de l'un & de l'autre, le plan de tout l'Ouvrage, & le précis de tous les chapitres que nous devons au dernier; les Remarques de Monsieur le Fevre; enfin celles de Monsieur Dacier, de Monsieur Boivin, de Robortel, de Langbeine, toutes choses qui par elles-mêmes parlent très-avantageusement de notre Auteur; puisqu'il n'est pas naturel que tant de personnes habiles, & d'un aussi bon goût, ayent travaillé par une noble émulation, comme à l'envi les uns des autres, sur un aussi petit Ouvrage, s'ils n'eussent tous été persuadés qu'il contenoit de grands & de précieux thrésors.

Cette idée que nous prenons de Longin sur le soin que les Savans ont apporté

rationibus præterea, tamquam corporibus addit magnitudinem membrorum apta compositio. *Idem* 39.

Longin. porté à l'expliquer, est soutenuë par les louanges qu'on lui donne.

Epist. nunc. in Long. p. 7. Gabriel de la Pierre l'appelle *un excellent Maître, qui étoit d'un jugement exquis.* Il trouve son Ouvrage écrit avec élévation & dignité, de sorte qu'en y donnant les préceptes du Sublime, son style même fournit des exemples de ses préceptes.

Jacobus ad Portum E. pist. ad Gab. de Pet. Steph. à Castrobello E. pist. ad Gab. de Pet. Un ami de ce Commentateur lui écrivait, appelle Longin *le Prince des Rhéteurs*; un autre ne craint point de dire, qu'il n'y a rien de plus sublime que ce grand Maître, excepté le Sublime même. Il trouve qu'il exprime par ses paroles toute la grandeur qu'il enseigne dans ses préceptes; ce qui est, dit-il, d'autant plus difficile, que les préceptes sont toujours secs de leur nature. Il ajoûte que ce savant Homme se surpasse lui-même, qu'il est l'exemple & le parfait modèle du Grand.

Ce qu'on a jugé de ses préceptes, on l'a aussi jugé de sa critique, c'est-à-dire, qu'elle passe pour excellente. C'est pourquoy Porphyre voulant relever la gloire de Plotin, croit ne pouvoir mieux le faire, que par le jugement que Longin en avoit fait; il rapporte tout au long à cet effet une de ses Lettres, & l'appelle *le plus habile Critique du siècle, le premier Juge de son tems, enfin, l'homme qui se connoissoit le mieux en esprits.* A ce jugement, revient celui de S. Jérôme, lors-

1 Criticum diceret esse Longinum, censoremque Romanæ Eloquentiæ & notare quem vellet, & de Senatu

lorsqu'il écrit à Rustique, & qu'il lui parle d'un homme aussi mal-habile que décisif: *Vous prendriez, dit-il, ce Critique pour un autre Longin, & vous diriez qu'il est le Censeur de l'Eloquence Romaine* (1). Par où saint Jérôme donne clairement à entendre qu'il regardoit notre Auteur comme un excellent Juge parmi les Grecs.

Ainsi Victorius dit que Longin a eu le même dessein que Démétrius, que dans son Traité du Sublime, il parle avec toute l'habileté possible de ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence, & qu'il nous y montre un chemin sûr pour arriver à ce degré de perfection. Ailleurs il assure que c'est un Auteur très-judicieux, qui juge bien du prix des Auteurs. C'est pourquoi Henri Estienne a dit, qu'il y a entre Denys d'Halicarnasse & Longin une grande différence de tems, mais qu'il n'y en a point pour le mérite.

On peut douter si c'est le sens du Pere Vavasseur, lorsqu'il dit, qu'après Aristote, Démétrius, Denys d'Halicarnasse, Quintilien & Hermogène, il ne trouve plus que Longin qui soit digne de considération. Mais on ne doutera point que ce ne soit le sens du Bibliographe anonyme, lorsqu'il assure que Longin va de pair avec Denys d'Halicarnasse, que son Ouvrage est un Livre d'or (qui est une expression dont d'autres se servent aussi pour marquer combien ils l'estiment) qu'il

*Pet. Victor.
in Demet.*

*Idem in
Poët. Arist.*

*In Dionys.
Halic.*

*De lud. dist.
p. 262.*

*Bibliog.
Hist. Polit.
Philol. cur.
p.*

*Voss. de Nat.
& Constit.
Rhet. p. 116.*

Senatu Doctorum excludere. Hieronym. ad Rust. T. 1. p. m. 48. initio.

Longin. qu'il est plein de recherches curieuses, & que nous n'avons rien de semblable.

Joseph. Co-
silius in
Rhet. Un autre Critique va plus loin. Je mets Longin, dit-il, au-dessus de tous les Maîtres; parce que quand il dit ce qu'il pense du Sublime, il juge avec autant de justesse que de subtilité ou de pénétration, non-seulement des Orateurs, mais de tous les Écrivains, & qu'il va au vrai. Monsieur le Fevre n'en juge point autrement; il le préfère tantôt à Dénys d'Halicarnasse, tantôt à tous les autres Rhéteurs.

Morhof.
rom. 2. l. 6.
n. 5. p. 242.
Dan. Heinsf.
in Aris-
tarch. sa-
rum. M. Morhof ne le préfère qu'à Hermogène; Heinsius n'en parle pas non plus si fortement que M. le Fevre; mais il ne laisse pas de dire, que c'est un homme d'un mérite distingué, qui voit ce qui échappe aux yeux de beaucoup d'autres; parce que, comme Longin le dit lui-même, la bonne critique est le dernier fruit d'un long usage, & d'une étude consommée. Il le place ensuite honorablement parmi les Maîtres les plus illustres, Aristote, Cicéron, Quintilien, Hermogène, Démétrius, & Dénys d'Halicarnasse; sans lesquels dit-il, on ne peut ni faire aucun progrès dans l'Eloquence, ni bien juger des Anciens.

Le P. Ra-
pin, Refl.
sur l'Eloq.
n. 1. Ce jugement est fort moderé: celui du Pere Rapin ne l'est pas moins, lorsque, n'ayant égard sans doute qu'à la qualité des Ouvrages, & non à leur étendue, il dit en général, qu'Aristote, Longin, Quintilien & Cicéron nous ont laissé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité. Ce Pere dit ailleurs, que
Longin

Longin est un des plus judicieux, mais Longin qu'il ne touche que la sublimité de l'Élocution. Compar. de Cic. & de Démosth. p. 8.

Selon Baudius, les décisions de Longin sont droites & sages; & il ne renvoye jamais ses lecteurs, s'ils sont attentifs & soigneux, qu'il ne les charge de richesses. Selon le Pere Caussin, qui ne lui est pas d'ailleurs trop favorable, Longin est l'excellent Juge des Orateurs; & selon Vossius, c'est un très-habile Critique. Domin. Baud. Cent. 101. Ep. xxxvj. Causs. de Eloq. sac. & prof. l. 2. c. 23. Voss. Grammat. l. 1. c. 5. & Instit. Oratoriar. c. 6.

A tant de jugemens honorables pour Longin, je n'en ajouterai plus que deux: le premier est de Monsieur Tollius, qui nous a donné une édition si belle & si parfaite de cet Auteur; & le second de M. Despreaux.

Si vous possédez bien Longin, dit Monsieur Tollius, vous ne penserez, vous ne direz plus rien que de grand. Comment ne produiroit-il pas cet effet, puisqu'il vous met devant les yeux tantôt Alexandre, qui ne peut souffrir d'autre Souverain que lui dans le monde; tantôt Ajax, qui ne demande à voir clair, que pour signaler sa valeur au peril de sa vie? Ces exemples, certainement, remplissent tout à la fois, & l'esprit de grandes pensées, & le cœur de grands sentimens. En un mot, continué Monsieur Tollius, Longin élève l'ame de ses lecteurs jusques au Ciel, & il élève leur style autant que les pensées mêmes. M. Toll. sur Long. Ep. Dedit.

Ce qu'en a dit Monsieur Despreaux est trop long, pour le rapporter tout entier; M. Despr. Préf. sur la Traduction

Longin.

& il seroit d'ailleurs inutile de le faire, puisqu'il n'y a personne qui n'ait les Ouvrages de cet illustre Poëte, pour y voir sa Préface sur sa Traduction de Longin. Je remarquerai donc seulement, que, selon lui, cet Auteur ne se contente pas, comme Aristote & Hermogène, de donner des préceptes tout secs, & qu'il ne tombe pas dans le défaut de Cécilius, qui avoit écrit du Sublime en style bas; mais qu'en traitant des beautés de l'élocution, il les employe toutes, & néanmoins sans sortir du style didactique. Il ajoûte, qu'au rapport de Porphyre, son jugement étoit la règle du bon sens, & qu'il ne fut pas seulement un Rhéteur habile, mais un Ministre d'Etat considérable, & un Philosophe capable d'être mis en parallèle avec les Socrates & les Catons.

Telles sont les louanges que les Savans ont données à Longin: mais ce qui ne contribué pas moins à le faire connoître; ce sont certaines réflexions qu'on a faites, ou sur sa methode en general, ou sur quelques endroits de son livre. Si d'un côté on y voit des personnes habiles qui sont de son goût, on en voit d'autres d'ailleurs qui s'en éloignent.

Ainsi un Auteur des plus considerables dans la République des Lettres, & des plus savans de l'Europe; en un mot, Monsieur Huet, ancien Evêque d'Avranches,

a Quam simplicitatem persecutum esse Mosem pu-

ches, n'est pas du sentiment de Longin^{Longin} sur le Sublime, que ce Rhéteur trouve dans ces premières paroles de la Genèse: *Dieu dit que la lumière se fasse, & la lumière se fit.* Sa raison est, que, quelque grande que soit la chose énoncée par ces paroles, c'est pour cela même que Moïse l'a dite d'un style simple (1).

Monsieur Tollius croit que Monsieur Huet, occupé de plus grands Ouvrages,^{Toll. sur Longin p. 62.} est excusable de n'avoir pas pris le sens de Longin, qui cite cet endroit, non pour la magnificence des paroles, mais pour celle de la pensée, & qu'au reste, une grande chose est susceptible d'ornement. C'est en effet, ce qu'il auroit pû prouver par l'exemple des Cantiques de Moïse, où Monsieur Huet lui-même reconnoît du Sublime.

Mais Monsieur Despreaux va plus loin,^{M Despre. Préf. sur Long.} & prétend que ce n'est pas la pensée seule, mais les paroles mêmes qui sont sublimes; parceque, malgré la simplicité des termes, à les prendre en particulier, il y a, comme il dit, un tour extraordinaire d'expression, qui marque parfaitement l'obéissance de la créature aux ordres du Créateur.

En effet, si l'on compare cette expression: *Dieu dit, que la lumière se fasse, & la lumière se fit,* avec cette autre: *Dieu d'une seule parole forma la lumière;* on trouve dans la première expression un

Dra-

to propter dignitatem materiae quae doceri contenta respuit omnem ornam.

Loggin,

Dramatique qui n'est pas dans la seconde. La première nous représente Dieu agissant. Elle nous rend nous-mêmes comme présens avec étonnement à son action toute-puissante. Nous voyons naître la lumière, nous la voyons, pour ainsi dire, partir de sa bouche avec sa parole. Ajoûterai-je quelque chose? Nous concevons que la lumière paroît, je ne dis pas avant que Dieu ait dit qu'elle paroisse, mais avant que l'Historien ait achevé de dire que sur son ordre elle parut. Or ce Dramatique jetté ainsi à propos dans la diction, cette rapidité d'action si bien marquée, fait une expression sublime, parce qu'elle nous élève & nous ravit.

Combien d'exemples confirment cette vérité! Il dit, (1) *Et tout fut fait; il commanda, Et tout fut créé.* Peut-on douter que David n'ait eu en vûe les paroles de Moÿse, ou qu'il n'ait voulu nous élever l'ame malgré la simplicité de ses termes, ou que le tour d'expression qu'il a choisi, ne convienne parfaitement à son dessein? Peut-on douter que les paroles du Centenier, dans l'Évangile conformément à son intention, n'ayent la force de produire le même effet; après que Jesus-Christ les a admirées: *Je suis moi-même sujet* (2) *à des Commandans;*

1 Ipse dixit, & facta sunt; ipse mandavit, & creata sunt Ps. 148. v. 5.

2 Nam & ego homo sum sub potestate constitutus,

Longin.

prendre parti, s'ils le jugent à propos, avec connoissance de cause. Je les ai lûs toutes deux, & je crois sans difficulté devoir m'arrêter au sentiment du dernier. Ce grand Homme, dont je chéris & respecte le souvenir, avoit eu la bonté de me faire la lecture de sa Dissertation peu de tems après que j'eus composé ce qu'on vient de lire; & j'eus la satisfaction de voir que je ne m'étois aucunement éloigné de sa pensée. Que n'a-t-il vécu plus long-tems; premièrement pour l'utilité publique; en second lieu, s'il est permis de se regarder soi-même, pour m'aider à mettre cet Ouvrage dans une plus grande perfection! Je suis sûr qu'il ne m'auroit pas refusé ses avis. Il vit dans le cœur des gens de bien, & il y vivra. Il vivra dans ses Ouvrages, pour la gloire de la France. Puissent les charmes qu'on y trouve pour l'esprit & pour le cœur, arracher tous les jeunes gens de la lecture des mauvais Livres, qui les corrompent! Le souvenir de sa mort, qui m'attendrit, ne me permet pas d'en dire davantage, aussi n'en est-ce pas le lieu. On me pardonnera pourtant, si je donne ici à sa mémoire ce que j'ai fait à sa louange lorsque j'avois l'honneur de le voir. Il ne s'agit que de dix vers, où j'ai voulu exprimer ce que doit se dire un homme qui se sent tenté d'écrire en vers, sans en avoir le talent, comme l'avoit ce grand Poète. Les voici:

Pensons-

Pensons-nous devenir un jour, comme Boileau,

Par l'étude d'Horace un Horace nouveau?

Ah! ne nous flattons pas d'une telle chimere. Sommes-nous, comme lui, pleins de l'esprit d'Homere?

Le Permesse François nous vit-il sur ses bords?

Phébus nous ouvre-t-il, comme à lui, ses thresors?

Il faut pour l'imiter une main délicate,

Qui, docte en ses portraits, nous instruisse & nous flatte.

Il faudroit pour le suivre, & pour voler si haut,

Et savoir ce qu'il fait, & valoir ce qu'il vaut.

Je ne crains point que cet éloge paroisse faux. Je crois même, quelque avantageux qu'il soit, que l'on conviendra aisément que M. Despreaux merite de plus grandes louanges. Revenons à Longin.

A l'occasion de ce que j'ai dit par rapport aux paroles de la Genese, il ne faut pas s'imaginer que Monsieur Despreaux fit scrupule d'être d'un autre avis que Longin. Car ce Rhéteur ne pouvant approuver Gorgias d'avoir appelé les Vautours *des sepulchres animez*, & étant dans sa décision appuyé du sentiment d'Hermogéne, qui juge l'Auteur de cette

pensée

Longin. pensée *digne des sepulchres animez dont il parle*, Monsieur Despreaux doute que cette pensée déplût aux Poètes de notre siècle; & il croit qu'elle ne seroit pas, en effet, si condamnable dans les vers.

C'est ainsi que bien d'autres que lui ne se sont pas fait une peine de ne pas suivre Longin. Monsieur le Fevre, par exemple, & Victorius ne sauroient condamner Herodote, comme ce Rhéteur le condamne, pour avoir appelé les femmes, *le mal des yeux*. Le Pere Caussin désaprouve la Critique que Longin a faite de certains détails dans l'Histoire de Theopompe. M. Tollius ne peut comprendre comment c'est une chose qui contribüe au Sublime, que de répéter le même mot en différentes manieres. Mon-

sieur le Fevre se range du côté de Cécilius sur un ou deux mots grecs (1) que ce Rhéteur avoit condamnez, & que Longin trouve fort beaux. Il y en a qui ne conçoivent pas non plus comment le choix & l'amas des grandes circonstances, l'amplification, les figures, sont des causes du Sublime. Enfin, si nous en croyons Langbeine, il y a de petits Rhétoriciens de deux jours qui ne font pas difficulté de blâmer le serment de Demosthéne, que Lucien*, qu'Hermogéne, que toute l'antiquité a admiré; & si nous en croyons les Notes de Monsieur Tollius,

Ibid. p. 121.

* Lucien, in Enc. Demost.

Hermog. 2. de Form. c. 3. p. 394. & de Meth. c. 20.

P. 544-545. ἡ Ἀναγκοφυχῆσαι & προπιπλοῦσι. Long. c. 31. 32.

Le

lius *, c'est Balzac que Langbeine a voulu désigner. Longin. * M. Toll.

A l'égard du mot d'Herodote, c'est une chose de goût; chacun peut suivre le sien, & je m'en tiens à celui de Longin. Le Pere Caussin prétend justifier Theopompe, parce que *les détails qu'on y reprend, étoient, dit-il, d'un Historien fidele.* Mais outre que la fidelité d'un Historien n'exigeoit point ces détails, selon Monsieur Bayle; il est clair qu'autre chose est *d'être fidele*, autre chose est *d'avoir du grand.* Et assurément, pour n'avoir pas confondu ces deux choses, Longin ne meritoit pas qu'on le traitât de *Critique mordant & froid.* Pour la répétition des termes, peut-être les deux vers de Virgile: De Eloq. sac. & prof. I. c. 2. M. Bayle, Dict. hist. art. de Theop. Causs. ubi supra.

Littora littoribus contraria, fluctibus undas Virg. l. 4.
Imprecor, arma armis pugnent, ipsique Ne- de l'En.
potes,

& autres semblables, persuaderoient à Monsieur Tollius que cette figure repand du Sublime dans le discours. Sur les deux mots Grecs que Monsieur le Fevre & Cécilius blâment, & que Longin approuve, je crois que pour en juger, il faut supposer avec Longin un homme dans la passion, & non de sens rassis; car chaque état a ses termes. Quant aux sources du Grand, on n'a qu'à lire les Canti-

Le premier signifie *devoier par la nécessité*: le second signifie *des gens qui liurent de gayeté de cœur.*

Longin.

Cantiques de Moyse, ou le Pseaume sur la sortie d'Égypte, & autres semblables; on y verra si les figures, les circonstances, l'amplification ne produisent pas le Sublime, & si réciproquement le Sublime ne les soutient pas. A l'égard du serment de Démosthène, que dois-je dire? sinon qu'il seroit fâcheux qu'un Auteur comme Balzac, né pour le Grand, & qui l'a toujours tant aimé, n'eût pas goûté une pensée digne de lui, & dont il étoit lui-même très-digne. Mais je puis assûrer que dans une de ses Lettres, il en fait tout le cas qu'elle merite, sans pouvoir dire si dans quelque autre il l'a blâmée.

Balzac l. 7.
let. 49. à M.
le Card. de

Rich. p. m.

324
Traité du

Sub. c. 3.

Enfin, pour achever cet article, Longin n'est pas du goût de Timée, lorsque louant Alexandre, il dit que *ce Prince a conquis toute l'Asie en moins de tems qu'Isocrate n'en avoit mis à composer son discours intitulé le Panégyrique*. Sur cela, Monsieur Costard ne fait point difficulté de dire que Longin étoit *un chicaneur, & un faux subtil*. On peut dire que Monsieur Costard, dans sa dispute, étoit de mauvaise humeur; cependant, Monsieur Bayle même, dans son Dictionnaire, est au fond de son avis, quoiqu'il ne dise point d'injures à notre Auteur. Au contraire, il juge ailleurs que Longin étoit d'un discernement exquis, & d'une pénétration judicieuse; qu'il avoit l'esprit grand & beau: mais en cette occasion, *il ne le reconnoît plus, & ne sait ce qu'il avoit fait de son goût*.

Cost. Apol.
p. 88. 89.

M. Bayle
sur Timée
dans son
Diss.

S'il faut ici se déclarer, je crois qu'à Longin prendre le Panégyrique dont il s'agit, pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour le Discours qu'Isocrate a eu dessein, comme Longin le dit lui-même, de montrer Long. c. 37^a que les Athéniens ont rendu à la Grece plus de service que les Lacedémoniens, la comparaison de Timée est aussi condamnable, que si on disoit en louant le Roi, qu'il a moins mis de tems à la conquête de la Hollande, que Monsieur de Vaugelas à faire son Quinte-Curce. Il n'y a point de rapport, & faute de rapport, selon le Pere Bouhours, cette comparaison est vicieuse.

Bouhours,
Maniere de
bien penser
c. p. 81.

Mais si nous supposions que le Panégyrique fût un Discours composé pour exhorter Philippe ou Alexandre à la guerre contre les Perfes, alors on diroit, je crois, de très-bon sens, qu'Alexandre a mis moins de tems à la conquête de l'Asie, qu'Isocrate n'en avoit employé à l'y exhorter; & la disproportion d'un grand Prince à un Rhéteur, n'empêcheroit pas que la comparaison ne fût bonne.

Or ne se pourroit-il pas faire que Timée auroit pris le Panégyrique pour le Discours à Philippe? car Isocrate a fait tous les deux; & ce qu'il y a de certain, c'est que Monsieur Dacier & Monsieur Le Fevre, dans leurs Notes sur Longin, s'y sont trompez par un défaut de memoire, & ont pris l'un pour l'autre (1). Avoions néanmoins qu'il ne paroît

* Ibi enim Philippum adhortatur Isocrates ad suscipien-

Longin. paroît pas que Timée s'y soit trompé; mais y ayant deux manieres, selon Denys d'Halicarnasse, de prendre le Panegyrique; premierement comme un éloge des Athéniens; en second lieu, comme une exhortation à la guerre contre les Perses; c'est de cette seconde maniere que Timée l'a pris, ainsi qu'il paroît par ses propres paroles, rapportées dans le Grec de Longin; & cela rectifie sa comparaison.

Dion. Ha-
lic. rom. 1.
p. 57. lin.
29.

Ce qui la met encore à couvert de la censure de Longin, c'est que Timée n'a prétendu comparer le Conquerant & l'Orateur, que par la facilité d'achever l'un & l'autre leur entreprise, sans prétendre que l'Orateur seroit comparable au Conquerant *par sa valeur*, s'il mettoit moins de tems à composer son Discours, que le Heros à achever une conquête. Longin lui impute cette pensée, comme il paroît par le Grec (1). C'est sur quoi

M. Bayle,
Diss. Hist.
sur Timée.

Mon sieur Bayle, de qui je tiens cette remarque, ne reconnoît plus le Critique, & ne fait ce qu'il avoit fait de son goût.

Voyez-la
plus au long
dans M.
Toll. pag.
405.
Gab. de Pet.
Ep. ad Steph.
& Castrub.

Je finis par une question qui donne lieu à rapporter des pensées considerables de Monsieur Le Fevre, tant sur Longin, que sur Hermogène. Gabriel de la Pierre demande pourquoi ces deux Auteurs sont si differens dans la maniere de traiter le Grand ou le Sublime.

Fab. Praef.
in Long.

Mon sieur Le Fevre soutient que le

Grand

cupiendam in Persas expeditionem. Faber, in Long.
M. Dacier, Remarg. sur Long. pag. 225. édit. d'Hollande,

Grand & le Sublime ne sont pas la même-Longin, me chose ; que le premier n'est qu'un degré pour arriver au second ; que le premier est comme le corps du discours, que le second en est comme l'ame ; qu'Hermogène a traité l'un , & Longin l'autre, celui-là parlant du *style sublime*, & celui-ci du *Sublime seulement*.

Ainsi Monsieur Le Fevre ne s'étonne point de ce que la methode de ces deux Auteurs est si différente, mais de ce que l'on s'est avisé si tard de parler du Sublime, qui est la plus belle partie de l'Eloquence, & la plus utile. De sorte qu'il faut regarder, selon lui, cette qualité du discours comme ces astres qui n'ont été découverts que dans les derniers tems ; puisque Cécilius est le premier qui en ait parlé. Cet Auteur même ne fit que marquer qu'il y avoit un Sublime qui faisoit le prix des Ouvrages, sans nous apprendre l'art d'y arriver. Mais ce qu'il avoit omis, Longin, qui avoit l'esprit grand & élevé, l'a entrepris avec éclat, & en est venu à bout d'une maniere fort glorieuse. C'est donc lui, dit Monsieur Le Fevre, qui a fû separer cette lumiere des tenebres qui l'environnoient, au lieu que Cécilius n'étoit pas encore bien sûr s'il la voyoit.

Chateaubeau de son côté, croit que Longin & Hermogène sont parfaitement d'accord, quelque difference qu'il paroisse dans leurs Ouvrages.

Her-

1. Le Grec porte κατ' ἀνδρίαν, quoad fortitudinem,

Longin.

* Steph. à
Castrob. Ep.
ad Gab. de
Petr.

Hermogène, dit Chateaubeau*, fait dépendre le *Grand* de ce qu'il peut y avoir de *grave* dans le discours, ou de *dur*, ou de *vehement* ou de *brillant*, ou de *fort*, ou de *vigoureux*, ou de *périodique*. Le *grave* vient de la noblesse du sujet, quand on en parle dignement; ce qu'il y a de *dur*, vient des justes reproches adressez aux personnes constituées en dignité; le *vehement* consiste dans des reproches qu'on fait à des personnes de moindre consideration; le *brillant* résulte des discours avantageux qu'on tient de soi à propos; le *fort* vient d'une heureuse chaleur qui anime & mêle ensemble ces trois derniers caractères; le *périodique* consiste dans le tour des paroles. On ajoute le *beau*, qui demande de l'étendue & de la symmetrie, & le *vif*, qui corrige la lenteur du *périodique*.

Longin reconnoît cinq sources du *Grand*; l'Elevation de la pensée, le Pathétique, l'Extraordinaire dans les figures, la noblesse de la Diction, & l'Arrangement des paroles.

Or on peut soutenir, continuë Chateaubeau, que le *grave* a rapport à la noblesse des pensées; que le *dur*, le *vehement*, le *brillant* & le *vif* se rapportent au pathétique; que le *beau* comprend la diction & les figures; que le *périodique* revient à la circonscription & à l'arrangement des paroles. On peut donc croire qu'Hermogène

1 Hermogène en cet endroit ne dit point l'Invention,

géné & Longin sont d'accord.

Longin.

En effet, deux raisons me persuadent que *le Grand*, dont Hermogène parle, est *le Sublime* dont parle Longin. La première, que selon l'un & l'autre, l'arrangement des paroles, les figures, la diction, le pathétique & la pensée sont les sources du Grand & du Sublime. La seconde est, que l'un & l'autre donnent les mêmes exemples, tirez sur-tout de Démosthène, pour y faire remarquer les mêmes beautés. L'un & l'autre citent à cet effet, le serment de cet Orateur, ses images, ses métaphores, ses mouvemens & ses figures.

Monsieur Tullius est de cet avis, & Herm. l. 1. de Form. c. 9. &c. p. 309. 394. 544. 545. remarque même que sur cette matière, Hermogène est plus exact & plus juste. Ce Rheteur au premier livre des Idées, pose pour principe que tout discours dépend de *l'invention*, (1) de *la disposition*, ou de *la méthode*, & de *l'élocution*; mais que l'élocution a quatre parties: les *figures*, les *membres*, *l'arrangement* des mots, & *l'harmonie*, qui résulte de ces deux dernières parties. Monsieur Tullius trouve qu'il ne manque rien à cette division; parce que l'invention comprend les pensées & le pathétique. Au lieu que dans la division que Longin donne des sources du Grand, il n'est parlé ni de *la disposition*, ni des *membres*, ni des *châtes* & de *l'harmonie*, toutes choses que cet

vention, comme M. Tullius: mais la pensée. L. de Form. c. 2. p. 244

Longin.

cet Auteur regarde néanmoins dans la suite de son Ouvrage, comme capables de produire le Grand. Ce qui fait dire à M. Tollius que la division que fait Longin des sources du Sublime, n'est pas assez exacte.

M. Toll. p.
46. sur le ch.
8. de Long.

M. Dacier,
Remarques
sur Long.
Long. c. 37.

Mais si ce Traducteur donne la préférence à Hermogène sur ce point, Monsieur Dacier la donne à Longin sur un autre. C'est lorsqu'il croit que Longin blâme une hyperbole attribuée à l'Orateur Grec, & louée par Hermogène. " Longin, dit Monsieur Dacier, cite ce passage sans doute, pour en condamner l'hyperbole, qui est en effet très-vicieuse; car *un esprit foulé sous les talons*, est une chose bien étrange. Cependant, continuë Monsieur Dacier, Hermogène n'a pas laissé de la louer. Mais ce n'est pas seulement par ce passage que l'on peut voir que le jugement de Longin est plus sûr que celui d'Hermogène & de tous les autres Rhéteurs.

Quand même Longin, en cette occasion, auroit pensé autrement qu'Hermogène, comme le croit Monsieur Dacier, c'est toujours une gloire pour Hermogène, c'est-à-dire, pour un homme de dix-huit ans, d'être mis en parallèle avec un aussi grand homme que Longin. Mais c'est une question, si ce grand Homme a voulu blâmer l'hyperbole qu'Hermogène a louée. La raison d'en douter, est que cette hyperbole se trouve immédiatement après une lacune où étoit le jugement de Longin. Il paroît bien qu'il

a voulu blâmer celles qui sont trop fortes ou trop dures : mais ne doit-on pas supposer qu'il a crû qu'on doit juger de leur force ou de leur dureté, par la passion où se trouve celui qui parle ? Or il est sûr qu'Hermogène n'a loué celle-ci que dans un grand mouvement. Cicéron ne remarque-t-il pas que Démosthène, dans la chaleur, a des expressions que son ennemi traitoit de *monstres dans la diction* ? Mais Cicéron ne donne pas pour cela dans la pensée de cet ennemi ; parce qu'il est facile (1), quand on est de sens rassis, de trouver à redire à des expressions qui ne sont bonnes que dans la chaleur.

Au travers de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre, le lecteur judicieux verra d'un côté, l'estime singulière qu'il faut faire & de la critique, & des préceptes de Longin, & que ce grand Homme est un des plus excellens Maîtres de l'Eloquence. Il verra d'un autre côté, qu'il y a de quoi vérifier que les plus savans se trompent quelquefois, puisqu'il n'est pas possible que Longin lui-même, ou les Savans qui le critiquent, ne se soient trompez dans des jugemens qui sont contraires entre eux. La conclusion naturelle est, qu'il faut s'élever au-dessus de la vaine gloire, & reconnoître avec franchise le foible de nos Ouvrages, ou le faux de nos jugemens, lorsqu'on nous le fait voir.

D E M E'

1 Facile est verbum ardens reprehendere. *Cic. ibid.*

D E' M E' T R I U S,

*Que les uns croient être le Phalérien, pres-
que contemporain de Démosthène; & que
les autres disent être d'Alexandrie, &
contemporain de Galien.*

Démé-
trius.

IL y a un Traité en Grec *touchant l'E-*
locution, lequel pour n'être qu'un très-
petit morceau de Rhétorique, est pourtant
capable de faire honneur à son Auteur;
& on le donne à un homme dont le
nom réciproquement fait honneur à l'Ou-
vrage: c'est le fameux Démétrius le Pha-
lérien, ainsi surnommé du Port d'Athé-
nes nommé Phalère, d'où il étoit natif.
J'ai parlé de lui dans la Préface de ce
Recueil. Il fut disciple de Théophraste,
& devint si considérable par son Elo-
quence & par son habileté, qu'il se ren-
dit Maître de tout dans la République.
On lui dressa trois cens soixante statuës,
pendant que la fortune lui fut favora-
ble. On les abatit toutes lorsqu'elle lui
devint contraire. Il fut obligé de s'en-
fuir, & il disoit dans son exil, qu'on
n'avoit point abatu sa vertu, & que sa
gloire dureroit malgré l'envie de ses en-
nemis.

Tous les Critiques néanmoins ne con-
viennent pas que cet Ouvrage soit de lui.
Il y en a qui l'attribuent à un Démé-
trius d'Alexandrie, bien postérieur au
pre-

premier; d'autres croyent qu'il est de D^{émétrius} Démétrius d'Halicarnasse.

Melchior Junius, sans entrer dans cette question, nous conseille de lire Hermogène, & nous avertit de ne point négliger la lecture de Démétrius. C'est ainsi que le Pere Vavasseur assure que cet Auteur est un Ecrivain habile & fort subtil, que ce qu'il a écrit est utile, & digne non seulement d'être lu souvent, mais encore d'être appris par cœur. Le Pere Rapin dit de même que Démétrius est un des Anciens qui juge le plus finement des choses, mais qu'il ne touche que la délicatesse du discours. Monsieur Tollius n'a garde de ne le pas estimer. Il le trouve cependant moins exact qu'Hermogène & Longin. Il en donne une raison qui est aisée à comprendre: car lorsque Démétrius parle du Grand, il n'en assigne que trois sources, qui sont les pensées, le choix des mots, & leur arrangement, sans parler ni des figures, ni des passions; sa division ne peut donc passer pour exacte, selon Monsieur Tollius, à moins, dit-il, qu'on ne rapporte les passions aux pensées, & les figures à la diction. Enfin le Bibliographe anonyme, sans entrer dans aucun détail, dit que c'est un petit Ouvrage que celui dont nous parlons, mais que c'est un Ouvrage excellent.

Method. Eloquent. compar. c. 54

De Indic. dist. p. 255. 256.

Combar. de Demosth. & de Cic.

M. Toll. dans ses Not. sur le ch. 8. de Long.

Bibliog. hist. Polit. Philol. curios. p. 30.

Aucun des Critiques que je viens de nommer, n'entre, comme on le voit, dans la question qui regarde le véritable Auteur du livre dont il s'agit; ils jugent

Démétrius.

Th. Gale, dans le Dément. d'An-glet.

Pag. 166. n. 303.

Ibid. ex Petr. Victor. E-dit. Flor. Demet. an. 1552.

Armon. in Arist. πρὶ βουκ. Theophylact. Bulg. Ep. ad Romanum Theophylact. Pag. 166. sect. 308.

Le succes-seur d'Alexandre.

seulement de son mérite & de celui de son Ouvrage. Il y en a qui vont plus loin. Ils remarquent premièrement qu'il y a eu plusieurs Démétrius, même de Phalère, & qu'il y en a eu de divers pays, tous gens éloquens, celebres par des écrits qui concernoient la Rhétorique. En second lieu, ils remarquent que l'Auteur du Livre dont nous parlons, cite Démétrius le Phalérien, comme un autre citeroit Aristote ou Ciceron; & de là ils concluent que ce n'est pas cet Orateur.

Selon Victorius néanmoins, la méthode & la conduite de l'Ouvrage, l'exactitude ou la finesse des détails, l'élégance du style, le discernement du bon ou du mauvais dans les Ouvrages des Auteurs, la justesse des jugemens & des critiques, tout enfin lui persuade que c'est un des Péripateticiens les plus polis, & l'un des plus doctes disciples de Théophraste, qui a composé ce Traité; en un mot, il croit que c'est le fameux Orateur natif de Phalère. Que si Victorius trouve des gens qui ne donnent point à l'Auteur le surnom de Phalérien, il en trouve d'autres qui le lui donnent: & si le Démétrius ainsi surnommé, est cité dans ce Livre, c'est, dit Victorius, Démétrius lui-même qui s'est cité, pour se faire honneur d'un mot également sage & plein de liberté, dont il a voulu conserver le souvenir.

Il étoit Ambassadeur pour les Grecs auprès de Craterus de Macedoine, & ce Prince le recevant avec beaucoup de hauteur, ce Prince, dit-il, est lui-même au-trefois

trefois venu vers nous en ambassade. Par Démétrius où Démétrius vouloit marquer doucement l'orgueil de Craterus.

C'est ainsi que Victorius juge en même tems & de la nature de l'Ouvrage, & de l'Auteur qui l'a composé. Gad-Apud Mor-dius est de son avis, tant sur l'un que hof. Poly-sur l'autre article: mais pour le second, hist. l. 6 c.Isaac Vossius n'en est pas, non plus que 1. n. 3. Gad.le Pere Caussin *, ni Henri Valois †. tom. 1. deCe dernier croit que l'Ouvrage est de Script. nonDenys d'Halicarnasse, & s'appuye sur deux Eccles. p.raisons. La premiere est, qu'un ancien 155.Scholiasse d'Aristophane attribué à ce Rhé- Voss. de l'or-teur un trait qu'il rapporte du livre dont mar. cant. p.est question; la seconde est, qu'on parle 91.dans ce livre, * d'un Peintre nommé Ni- * Causs. decias, † & d'un Auteur nommé Artemon, Elocut.qui tous deux ont vécu longtems après † Henr. Va-Démétrius le Phalérien. les. in net.

Cette seconde raison prouve bien que ad excerpt.l'Ouvrage n'est pas de Démétrius, mais Nic. Da-non pas qu'il soit de Denys d'Halicar- masc.nasse. La premiere paroît plus concluante * Pag. 53 n.à cet égard, & néanmoins elle n'est 76.pas démonstrative, parce que le Scholias- † Ibid. p.te peut avoir pris un Auteur pour l'autre. C'est pour cela que Jean Gerard 131. n. 231.Vossius n'est ni pour ceux qui donnent Instit. Ora-cet Ouvrage à Démétrius le Phalérien, tor. l. 6. c.ni pour ceux qui l'attribuent à Denys 2.d'Halicarnasse. D'un côté, il ne peut se persuader, non plus que le Pere Caus- Causs. l. desin, que Démétrius le Phalérien se fût Eloc.cité lui-même; & il est moins touché du témoignage d'un seul Auteur assez ré-

Démétrius.

cent (1), qui lui donne nommément ce petit Traité, que du silence de tous les anciens Rhéteurs sur cet article, & particulièrement du silence de Cicéron: car ni l'Orateur Romain, ni aucun autre plus ancien, n'a donné cet Ouvrage à Démétrius. Aucun d'eux ne dit rien sur cela. Cependant Cicéron avoit occasion d'en dire quelque chose, lorsqu'il parloit de cet Orateur; d'autant plus qu'il l'estimoit beaucoup.

Instit. Orat.
l. 6 c. 2. p.
434.

D'un autre côté, sur le titre de toutes les éditions, Vossius ne laisse pas de croire que l'Auteur s'appelloit Démétrius, & que ce n'est pas Denys d'Halicarnasse. Il croit donc que c'est un Démétrius d'Alexandrie, & non pas celui de Phalère. Néanmoins en jugeant le fond, il convient que l'Ouvrage est digne de cet Orateur, & qu'il étoit lui-même digne de l'Ouvrage.

Thom. Gal
dans son é-
dit. d'An-
glet.

Au reste, Vossius ne donne point son avis pour certain; & à son exemple, un autre Critique ne veut aussi rien décider touchant le siècle du Rhéteur dont il s'agit. Il se contente de dire que, posé le sentiment de Vossius, il étoit contemporain de Galien. En tout cas, le même Critique assure que l'Auteur dont est question, n'est point Denys d'Halicarnasse.

1 Theophylacte, qui vivoit sous Alexandre II. il y a environ 600 ans.

2 Quin etiam Phalerum illum Demetrium (quam is primus inclinasse eloquentiam dicitur) multa

carnasse. Il se fonde, avec très-grande Démé-
raison, sur la difference soit de la me-
trius. thode, soit du style, & sur le silence ré-
ciproque tant de cet Auteur sur Denys,
que de Denys sur cet Auteur. Car De-
nys d'Halicarnasse a coutume, quand il
traite les mêmes choses qu'il a traitées
auparavant, de renvoyer son lecteur aux
endroits où il en a déjà parlé.

En supposant que c'est Démétrius le
Phalérien, nous en trouvons le caracté-
re dans Quintilien (2) & dans Cicéron.
Ils reconnoissent tous deux que cet O-
rateur avoit beaucoup de genie, qu'il é-
toit éloquent, qu'il n'excelloit néanmoins
que dans le style mediocre, & que ses
manieres ne convenoient guères aux af-
faires serieuses; qu'à la verité, ce fut lui
qui fit dégénerer l'Eloquence parmi les
Athéniens; mais pourtant qu'il est digne
de consideration, parce qu'il est du nom-
bre des dix Orateurs Grecs, quoiqu'il ne
soit que le dernier.

Le Pere Rapin avoit en vûe ce juge-
ment, lorsqu'il dit, que cet Orateur A-
thénien affecta plus d'art que son genie
n'en pouvoit porter, en affectant plus de
douceur que de force; & que ce fut ce qui
fit dégénerer l'Eloquence à Athènes. Ne
peut-on pas dire au contraire, que cela
n'ar-

*Reflex. sur
l'Eloq. n. 21*

rum ingenii habuisse & facundia fateor, vel ob hoc
memoria dignum, quod ultimus est ferè ex Atticis
qui dici possit Orator: quem tamen in illo medio
genere dicendi præfert omnibus Cicero. *Quintil. l.*

10, c. 1. p. m. 157.

Démé-
trius,

n'arriva que parce qu'il suivit trop son
genie? C'est l'idée certainement que j'en
ai prise sur les paroles de Cicéron.

„ Démétrius, dit l'Orateur Romain,
„ (1) fut plus habile que tous les vieux
„ Orateurs qui le virent se signaler dans
„ sa première jeunesse. Cependant il fut
„ plus propre aux discours d'apparat,
„ qu'aux discours d'usage, & eut plus le
„ don de plaire, que celui de toucher.
„ Il paroissoit au Barreau, non pas com-
„ me en un jour de bataille paroît un
„ vieux soldat qui a fait plusieurs cam-
„ pagnes, mais comme un homme qui
„ sort de faire ses exercices. Il vouloit
„ montrer qu'il avoit de la douceur, &
„ c'étoit en effet, son caractère. A ces
„ manières, on reconnoissoit Théophras-
„ te, dont il avoit pris les leçons. Au
„ lieu de l'Eloquence mâle, vigoureuse,
„ qui avoit régné jusqu'alors, il en pré-
„ senta une plus molle, plus foible, plus
„ effeminée. Livré à cette douceur qui
„ lui étoit naturelle, il n'avoit point de
„ force. Il chatouilloit les oreilles, mais
„ il n'alloit point jusqu'au cœur. Ce
„ n'étoit point cette éloquence de Peri-
„ clès

† Phalereus successit eis, Senibus adolescens, eru-
ditissimus ille quidem horum omnium, sed non tam
armis institutus quam palastræ. Itaque delectabat
magis Athenienses quam inflammabat. Procefferat
enim in solem, & pulverem, non ut è militari ta-
bernaculo, sed ut è Theophrasti doctissimi hominis
umbraculis. Hic primus inflexit orationem, tene-
ramque reddidit, & suavis, sicut fuit, videri maluit,
quàm gravis: sed suavitate ea, quâ perfunderet
animos,

„ clès (2), qui étant pleine de char- Démé-
 „ mes, étoit en même tems armée d'é- trius,
 „ clairs & de foudres, en forte qu'elle
 „ étoit capable non-seulement de flatter
 „ l'ame, mais de la vaincre, & d'y lais-
 „ ser avec les sentimens d'un plaisir so-
 „ lide, des impressions fortes, qu'il n'é-
 „ toit point facile d'effacer. Il n'en fal-
 „ loit pas tant à Démétrius; pourvu qu'on
 „ fût sensible à ses ornemens & à ses mi-
 „ gnardises, il n'en demandoit pas da-
 „ vantage. C'est le portrait qu'en fait
 Ciceron: on peut y ajouter ce que j'en
 dis encore dans la Préface de ce Re-
 cueil, où j'ai entre autres remarqué que
 cet Orateur, toujours richement & super-
 bement vêtu, vouloit aussi des discours
 qui brillassent.

Mais loin de reconnoître là l'Auteur
 du Traité touchant l'Elocution, ce por-
 trait est ce que je trouve de plus fort,
 à mon sens, pour nous persuader que ce
 n'est pas Démétrius le Phalérien. Car,
 sans nous arrêter à considérer qu'il n'y
 a nulle apparence que Ciceron n'eût rien
 dit sur cet Ouvrage dans une si belle oc-
 casion d'en parler, s'il étoit de l'Ora-
 teur

animos, non quâ perfringeret; & tantum ut me-
 moriam concinnitatis suæ; non (quemadmodum de
 Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos
 etiâ relinqueret in animis eorum, à quibus esset
 audirus. *Lib. de clar. Orat. n. 37. &c.*

2. Cujus in labris veteres Comici leporem habi-
 tasse dixerunt, tantamque in eo vim fuisse, ut in
 eorum mentibus qui audissent, quasi aculeos quos-
 dam relinqueret; *Cic. 3. de Orat.*

Démé-
trius,

teur d'Athènes, il y a deux questions à faire sur ce portrait qu'en a fait l'Orateur Romain: l'une, si c'est-là le caractère du Livre en question? l'autre, si c'est du moins à ce tour & à ce caractère que nous conduisent les préceptes qu'on nous y donne? Et la décision de ces deux articles doit servir à juger si ce Traité est, ou n'est pas de l'Orateur que Cicéron nous a peint. Or à bien examiner toutes choses, ce n'est-là ni le caractère de l'Ouvrage, ni celui auquel nous conduisent ses préceptes.

Ce n'est point le caractère de l'Ouvrage. En effet, de la manière que Cicéron nous peint l'ancien Démétrius, son style étoit celui d'Isocrate, périodique, fleuri, brillant, tout renfermé dans certains nombres & dans certaines cadences, à peu près comme un Poëme. Ce qui produit ce style, c'est l'égalité des membres qui composent les périodes, ou le tour qu'on leur donne, ou leurs oppositions, ou leurs châtes semblables, ou toutes ces choses ensemble; & c'est ce qu'on ne voit nulle part que l'Auteur dont est question ait jamais recherché. Il est poli & travaillé, selon le jugement qu'en a porté Vossius, & que d'autres Critiques en ont porté aussi-bien que lui; mais il n'a rien de tout ce que je viens de dire d'Isocrate, ou de ce que Cicéron donne au style de Démétrius. Il semble même avoir évité l'occasion d'avoir rien qui en approchât, puisqu'il entre en matière sans

exor-

Voss. Inst.

Orator. l. 6.

4. 2.

exorde & sans préparation, & se prive par-là d'une partie du discours plus susceptible que les autres de cette sorte d'ornemens.

Ce n'est pas non plus à cette espece de beautez que nous conduisent les préceptes; puisque d'un côté, il nous déclare qu'il n'est point du tout pour les discours qui sont toujours périodiques,

& que d'ailleurs il nous avertit que l'usage des autres ornemens dont nous parlons, est dangereux; qu'ils conviennent plus à un Sophiste qu'à un Orateur; qu'ils sont contraires à la force & à la gravité du style; enfin qu'ils ne s'accommodent ni avec les passions, ni avec les mœurs qu'il faut marquer dans un discours. Aussi blâme-t-il deux endroits

qu'il rapporte, l'un de Théopompe, & l'autre de Démosthène, dans lesquels ils s'expriment tous deux par antitheses sur des matieres fort graves, & il condamne également ces deux Orateurs en ce point,

comme des personnes qui se jouent, lorsqu'elles doivent marquer leur indignation. De sorte qu'il est plus severe qu'Hermogène, qui n'avoit condamné l'antithese de Démosthène, que parceque l'Orateur y avance un mensonge.

On dira que Démétrius n'a point tant orné le style de cet Ouvrage, parce que ce n'étoit point une Harangue. Nos Traitez de Rhétorique sont-ils si ornez? Il est aisé de répondre, qu'il n'y a point de comparaison entre des Traitez qui ne

On dira que Démétrius n'a point tant orné le style de cet Ouvrage, parce que ce n'étoit point une Harangue. Nos Traitez de Rhétorique sont-ils si ornez? Il est aisé de répondre, qu'il n'y a point de comparaison entre des Traitez qui ne

Démé-
trius.

sont pas faits pour être donnez au Public, & un Traité destiné à voir le jour. J'avoüe qu'un tel Traité n'aura jamais le caractère d'une Harangue, mais il aura du moins quelque air de l'Auteur dans ses Harangues. Ne reconnoît-on pas le Ciceron des Harangues dans le Ciceron des Livres de Rhétorique? Certainement on reconnoît dans la Rhétorique d'Anaximéne, tout ce qu'on dit de ses Oraisons & de ses autres Ouvrages : au lieu que Démétrius le Rhétoricien n'a rien de Démétrius l'Orateur, quoiqu'il ait autant poli son Ouvrage, qu'on sent & qu'on reconnoît qu'il a fait. Que si on oppose qu'il n'étoit plus jeune quand il le composa, & qu'il avoit changé de manières ; il est aisé de voir que Ciceron ne fait pas seulement le portrait de sa jeunesse, mais qu'il nous donne le caractère que Démétrius conserva toujours, & qui dura même après sa mort dans les Orateurs qui le suivirent.

*Instit. Ora-
tor. l. 6. c. 2.*

*M. Morhof.
l. 6. c. 1. n.
3.*

Ce que j'ai dit du véritable Auteur de cet Ouvrage, fait en même tems connoître ce qu'on pense de l'Ouvrage même. J'ajoûte que Vossius fait profession de le suivre plutôt qu'un autre, dans ce qu'il avoit à dire du style ; que Victorius & d'autres Savans ont jugé qu'il meritoit qu'ils l'enrichissent de leurs notes ; enfin, qu'il y en

1 *Cæterum extant præterea Opuscula Demetrii, quibus præcepta continentur de membris & incis: de periodo, ejusque partibus: de componendis Epistolis, & de Characteribus dicendi: quæ Latinè apud*

en a tels qui l'ont paraphrasé, & qui ont voulu en appliquer les préceptes à l'usage de la Chaire.

Monsieur Morhof n'a pas manqué de remarquer tout cela en parlant & de Démétrius & de son Livre. Une chose fort surprenante, c'est ce qu'il ajoûte (1), „ qu'outre cet Ouvrage, il a vû du même Auteur quelques Opuscules traduits „ en Latin, dans lesquels il est parlé „ des Périodes & de leurs parties, des „ divers caracteres du discours & du style „ Epistolaire, qu'il juge dignes d'être „ lûs pour la bonté des préceptes. Ces Opuscules prétendus ne sont que le Livre même de l'Elocution, qui est tout ce qu'on a de Démétrius, & qui contient tout ce que dit Monsieur Morhof, & rien de plus. De sorte qu'en parlant de la Version qu'il avoit vûe, comme d'un Ouvrage différent, il nous donne une preuve certaine qu'il n'avoit jamais lû Démétrius en sa langue originale.

La Version dont parle Monsieur Morhof, est sans doute différente de celle qui accompagne le Texte Grec dans l'édition d'Angleterre. Il en appelle l'Auteur *Marc Antoine Antimaque*, & ne dit point si c'est un bon Ouvrage. A l'égard de l'autre, on la trouve fort mauvaise. On a crû aussi qu'elle étoit toute récente, & faite
expres

pud Rob. Winter in 4. ex interpretatione M. Antonii Antimachi, Basileæ edita sunt: & ob egregiè monstratam periodorum rationem legi omnino debent. *Morhof. l. 6. c. 1. p. 240. n. 3.*

Démé-
trius.

En 1572. la
nouvelle é-
dit. est de
1676.

Cyllen. dans
sa Prif. sur
la Rhét.
d' Arist. &
sur l' Ouvra-
ge de Dé-
metr. réduits
en tables.

exprès pour l'édition nouvelle; mais elle est plus ancienne d'environ cent ans. C'est un Professeur d'Eloquence à Venise, nommé Raphaël Cyllenius Angelus, qui en est l'Auteur, & qui la fit imprimer de son tems. Il la réduisit en tables, pour la rendre plus aisée. Il en fit de même à la Rhétorique d'Aristote, qu'il avoit traduite, & la fit imprimer avec l'Ouvrage de Démétrius. Il estimoit fort ces deux Auteurs & Cicéron, après lesquels, par un jugement que je ne dois pas omettre, il croyoit qu'il y avoit de la folie à donner d'autres préceptes. C'est de ses tables qu'on a tiré mot à mot la version de Démétrius pour la nouvelle édition. Ce n'est pas une preuve que l'Auteur de l'édition eût le goût fort bon. Il est encore à remarquer que cet Auteur ne faisant profession que d'avoir corrigé le texte, & de l'avoir éclairci par ses notes, ne dit point de qui est la version. Il y a même laissé en Grec les exemples rapportez par Démétrius, sans en prendre l'explication, que le Traducteur en a donnée à part. Le Traducteur avoit bien senti que sans cela, son travail seroit inutile à ceux qui ne sauroient pas le Grec; & c'est à quoi n'a pas songé celui qui a emprunté sa version.

Feu Monsieur Despreaux, à ce qu'il m'a dit, avoit eu dessein de traduire Démétrius en François; c'est une preuve de l'estime qu'il en faisoit: s'il eût exécuté son dessein, nous aurions sans doute une Traduction aussi belle de Démétrius,

que

que celle que nous avons de Longin. *Démé-*
 Mais ce qui l'en dégoûta, c'est qu'il fal- *trius.*
 loit commencer comme l'original, par
 l'explication de la période.

C'est en effet ce qui occupe l'Auteur
 assez de tems, & bien des gens trouvent
 que la matiere n'en vaut pas la peine.
 Il passe de là aux differens styles, & il *Démét. pag.*
 en distingue quatre, au lieu qu'ordinaire- *27. n. 36.*
 ment on n'en reconnoît que trois. Ces
 quatre sont le Grand, le Simple, le Poli
 & le Grave, ou le Fort. Les deux pre-
 miers ne peuvent s'allier, selon *Démé-*
 trius; au lieu que les deux derniers s'al-
 lient quelquefois également, tant avec
 l'un qu'avec l'autre. A l'égard des prin-
 cipes qui les produisent, Hermogène en
 distingue six ou sept; *Démétrius* n'en met
 que trois, qui sont la difference des ma-
 tieres ou des pensées, celle des termes
 ou des expressions, enfin celle des nom-
 bres ou des cadences. Au fond, *Démé-*
trius & Hermogène sont d'accord: le pre-
 mier n'admet que trois principes; le se-
 cond en admet davantage, parce qu'il
 soudivise les trois de *Démétrius*, ce qui
 en fait un plus grand nombre.

Vossius blâme la division des styles que *Voss. Instit.*
Démétrius a donnée, & il soutient que *Orator. t. 2.*
 le style orné & le grave pouvant se *l. 6. c. 7.*
 joindre au magnifique & au simple, ces
 quatre styles ne peuvent être quatre es-
 peces, parce que ce ne sont point qua-
 tre choses opposées. *Démétrius* s'est fait
 lui-même cette difficulté; & Vossius pré-
 tend qu'il y répond mal. C'est ainsi qu'il
 trouve

Démé-
trius.

trouve auffi à redire à la division d'Her-
mogène qui admet bien plus de quatre
styles. Voffius fôûtient que l'un & l'au-
tre ont pris les qualitez des caracteres
pour les caracteres mêmes. Il convient
neanmoins qu'on peut justifier ces deux
Auteurs , mais qu'il faut le faire autre-
ment que Démétrius n'a fait , & qu'on
doit se contenter de dire, que tous ces
differens styles font, non pas des especes
distinctes, mais des choses diverses, qui
peuvent s'allier. A le prendre en ce
fens , il déclare qu'il n'y trouve rien à
redire, parce qu'il ne faut pas demander
l'exacritude Philosophique dans une Rhé-
torique. Loin même de blâmer ces Au-
teurs , il fôûtient que fans la connois-
sance de ce qu'ils enseignent , on ne
peut être ni Orateur, ni Poëte, & qu'on
ne peut non plus porter un juste jugement
sur les bonnes ou mauvaises qualitez des
Orateurs.

On peut donc dire, selon les principes
de Démétrius, que le Sublime ou le Grand
dépend des cadences qui ont une harmo-
nie noble , de la longueur des phrases,
du tour qu'on leur donne, de la rudesse
des mots, du concours des voyelles, de
l'accroissement des paroles qui enchéris-
sent les unes sur les autres, de la négli-
gence dans les liaisons , de l'habileté à
placer les particules , de quelque chose
d'extraordinaire dans la construction, de
certaines figures de mots, de l'élevation
des pensées & des matieres , d'une dic-
tion exquise, nouvelle, métaphorique, &
même

même énigmatique quelquefois, ou du moins mystérieuse; enfin des épiphonèmes ou exclamations, des reticences, & autres choses semblables.

L'Auteur oppose le style froid au style sublime; mais la définition qu'il en donne, montre que par le style froid, il entend l'enflure des pensées & des expressions, ou des mouvemens dans les petits sujets; parce qu'en effet rien n'est plus froid en ces occasions, que l'amplification, le bruit, & l'emphase: car lors même qu'on est obligé d'amplifier une petite chose, on le fait avec bienveillance, comme on montre qu'une étincelle n'est point à mépriser, parce qu'elle peut causer un grand incendie.

Le style orné, élégant, poli, a aussi des matieres qui lui sont propres. Ce sont tous les objets agréables; les ris, les jeux, les mariages, le beau tems, les plaisirs de la campagne, les festins, & généralement tout ce qui est capable de fournir des graces au discours. Distinguons néanmoins deux sortes de graces. Il y en a de grandes & de majestueuses, qui ne conviennent qu'au Sublime: d'autres ne sont qu'enjouées; elles sont pour le style orné; les matieres agréables les fournissent: mais il y a d'habiles gens qui les tirent des matieres les plus tristes, à peu près comme les Poëtes ont fait naître Venus du sein de la mer. Tel est ce vers de M. Despreaux:

Le ris sur son visage est de mauvaise humeur.

Tel

Démétrius.
 * Demet.
 pag. 85. n.
 134
 Ibid. p. 81.
 n. 130.

Tel est, selon notre Auteur *, un mot de Xenophon en pareil cas: *On tireroit plutôt du feu de lui, dit-il, qu'on n'en tireroit un souris.* C'est le contraire de ce qu'a fait Homere, qui a mieux exprimé la dernière des cruautés par une plaisanterie, qu'il n'auroit fait par le discours le plus sérieux. C'est quand il fait dire à Ulysse par le Cyclope, *qu'en consideration de ses civilitez, il le devorera le dernier.*

La diction de ce style est coupée, les phrases en sont courtes & harmonieuses, par leur égalité, par leur rapport ou par leur opposition: les mots y sont arrangez; on les place où ils ont plus de grace; on les répète par figure; on en change la signification par métaphores; on en fait qui ont quelque chose de nouveau; on choisit, parmi ceux qui sont d'usage, les plus beaux & les plus doux. Les plus beaux mots sont ceux dont le son plaît à l'oreille, ou dont l'objet charme les yeux, ou dont l'idée est agréable à l'esprit. Les mots ont de la douceur lorsqu'ils sont moins chargez de consones. Enfin on fait entrer dans ce style les images, les hyperboles, les proverbes qui ont quelque chose de gracieux; les contes, les fables, les allusions ingénieuses, les reproches à mots couverts, les comparaisons du petit au grand, les railleries fines & délicates. Le vice qui lui est opposé, est l'affectation, lorsque toutes les choses qui peuvent faire l'agrément du discours, sont trop recherchées,

ou employées d'une maniere qui n'est pas naturelle. Démétrius.

Le Pere Bouhours, à peu de choses près, s'accommode de la doctrine de Démétrius sur ce qui regarde le style agréable. Il ne croit pas, comme ce Rhéteur, pouvoir approuver un homme qui écrit à une femme : *Je vous ai sauvé la vie, & je viens de mourir pour vous*; au lieu de dire, *je meurs*, ou *je vais mourir*; parce qu'encore que le premier ait plus d'emphase & de force, néanmoins, pour le dire, il ne faut pas être mort; & pour le dire véritablement, il ne faut pas être en vie: mais le Pere admet le sentiment de ce Rhéteur sur ce qu'on appelle *beau*. Démétrius donne ce nom aux choses qui font par leur agrément ce que font les autres par la noblesse & par la sublimité. Ce n'est pas que les pensées sublimes n'ayent de quoi plaire, & ne plaisent en effet: mais c'est que l'agrément n'en fait pas le caractère, & n'est pas ce qui y domine. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables, & qu'elles présentent quelque chose ou de doux, ou de tendre, ou de gracieux. Car, comme la noblesse des pensées, selon Hermogène, vient de la majesté des choses, dont elles sont les images; de même leur agrément peut venir (1) des objets qui plaisent

Maniere de bien penser
p. 68. &c.

Ibid. p. 131.
132. 133.
137. 138.

1 Res enim suapte natura hilaritate & jucunditate quadam ornata est. *Demet. de Elocut.*

Démé-
trius.

plaisent d'eux-mêmes, tels que sont les fleurs, la lumière, & tout ce qui flatte les sens, ou les comparaisons qu'on en tire, ou les fictions ingénieuses. Ainsi les Éclogues de Théocrite & de Virgile sont agréables, parce qu'on y trouve partout des fleurs, des bois, des ruisseaux, enfin tout ce que la vie champêtre a de plus aimable; sans parler de la forme & des ornemens que les grands Maîtres donnent à leur matière. Et voilà ces charmes, ces agrémens, cette douceur & cette délicatesse qu'Horace donne à Virgile (1).

Mais pour achever ce qui regarde la doctrine de Démétrius, il nous apprend que dans le style simple on s'attache à tout ce qu'il y a de plus clair & en même tems de plus naturel. On y prend les termes qui sont plus d'usage; & on les prend dans le propre, plutôt que dans le figuré. On y évite l'enflure, l'emphase, les grands mots, le grand bruit, les figures marquées, les constructions vicieuses & obscures. On y laisse pourtant à dessein quelques négligences, quelques concours de voyelles, pour mieux imiter la nature. On évite d'employer ce style dans les grands sujets, parce que sa diction y paroîtroit sèche, & même ce seroit tomber dans le bas, qui est l'écueil du style simple. Observons néanmoins en passant, que cette idée de Démétrius touchant le style simple, par rapport aux
grands

1 Molle atque facetum. Horat. Sat. 10. l. 1.

grands sujets, n'est pas généralement vraie; Démétrius. puisque même dans les grandes matières, lorsqu'il ne s'agit que d'instruire, & non d'émouvoir, & sur-tout lorsqu'on parle à peu de personnes, la simplicité du style est très-convenable. C'est une vérité qu'on a pû remarquer dans le chapitre précédent.

Au reste, c'est à cette occasion que l'Auteur parle du Dialogue & du style Epistolaire, qui ont quelque rapport ensemble, & ne laissent pourtant pas d'être différens. Une Lettre est à la vérité en quelque façon une partie du Dialogue; mais le Dialogue exprime des personnes qui se parlent sur le champ, au lieu qu'on a le tems de songer à ce qu'on écrit dans une Lettre. C'est pour cela qu'elle demande plus de liaison & plus de suite. Mais un caractère qui leur convient également, c'est l'expression des mœurs, parce que l'un & l'autre sont des peintures de l'ame. Les Lettres ont des matières qui leur sont propres. Les questions Physiques, selon Démétrius, ne leur conviennent pas; le style en doit être simple & concis; il peut pourtant être enjoué & élégant: le rang & la dignité des personnes lui donnent quelquefois plus d'élevation: une longue Lettre ne diffère d'un Livre que par l'adresse & par l'adieu, il faut donc que les Lettres soient courtes. L'homme du monde, au jugement de l'Auteur, qui s'entendît mieux en tout sens à faire une Lettre, c'étoit Aristote. Démétr. pag. 137. n. 242.

Ne seroit-ce pas pour cela qu'on a voulu

Démétrius. lu dire qu'il étoit l'Auteur de la Lettre de Philippe de Macedoine aux Athéniens?

Ce qui fait le style fort, ce sont les périodes courtes & fréquentes; car celles qui sont longues paroissent fardées & peu naturelles. Ce sont aussi quelquefois les expressions vives & coupées, ferrées, remplies de beaucoup de sens; c'est un air sententieux, ou qui tient du commandement ou de la menace; ce sont des sens interrompus & des reticences; c'est la rudesse ou la cacophonie des phrases, les allusions ou les allégories, les prosopopées ou le dramatique; les prétérations, le retranchement des liaisons, les répétitions de mots, les métaphores, les comparaisons, les images, les mots nouveaux que la passion fait inventer, les interrogations embarrassantes; les instances, & autres choses semblables.

Démétrius oppose au style fort une manière de dire les choses qui n'a ni grace, ni agrément, soit dans la cadence & dans l'harmonie, soit dans les pensées & dans les expressions. Un écueil du style fort, c'est une manière de s'exprimer trop libre ou trop rustique, laquelle est aussi dangereuse quelquefois, qu'elle est contraire aux bien-seances & au respect. L'Auteur montre par des exemples, comment s'exprime un homme d'esprit, soit pour ne blesser ni l'un ni l'autre, soit pour ne point s'attirer d'affaires; & c'est sur quoi il cite le fameux Démétrius de Phalère, & qu'il rapporte ce que

que dit cet Orateur pour marquer l'orgueil de Craterus. Démétrius.

Après l'idée que j'ai donnée de la doctrine de notre Auteur, je ne dois pas le priver de l'éloge que lui donne un célèbre Académicien, je veux dire Monsieur Charpentier, dans son Traité de l'Excellence de la Langue Française. Car voulant poser des notions générales pour montrer la douceur & la perfection de notre langue, celui, dit-il; de qui nous tirerons ces notions, est un Auteur consommé dans ces matières, & qui a écrit un livre fameux, où il examine à fond ce qui regarde l'élocution... Il en fait dépendre la beauté ou de la signification des mots, ou de leur son; de la signification, à cause des images qu'ils nous présentent; de leur son, à cause des voyelles & des consonnes qui les composent. Et il ne faut point traiter de minuties, selon lui, les réflexions de ce grand Homme. Car ceux qui entendent l'Art de chanter, savent combien un repos presque imperceptible, un demi-soupir fait à propos, donne de grace au chant, & que ce sont ordinairement des coups de Maître.

Pag. 399e

400. G.

426.

C I C E R O N ,

ET PREMIEREMENT

LES TROIS LIVRES

DE L'ORATEUR.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

IL ne s'agit point encore de Ciceron considéré comme Orateur, mais comme un Maître qui nous a laissé des préceptes d'Eloquence, quoiqu'il soit Orateur en les donnant, autant qu'il l'est en traitant toute autre matiere. On a de lui sur celle-ci, ses deux livres de *l'Invention*, les trois Livres de *l'Orateur*, son *Dialogue sur les Orateurs illustres*, son Livre simplement intitulé *l'Orateur*; ses *Partitions oratoires*, *l'Orateur parfait*, & ses *Topiques*. Jugeons d'abord de ce grand Maître par les trois Livres de *l'Orateur*, puisque c'est proprement sa Rhétorique.

Il composa cet Ouvrage à la priere de son frere (1), qui vouloit avoir de lui quelque chose de plus parfait que les Livres de *l'Invention*. Ces Livres étoient le premier fruit de sa jeunesse, & c'est moins sa doctrine qu'ils contiennent, que celle

I Vis enim, quoniam quædam pueris aut adolescentulis nobis ex Commentariolis nostris inchoata, atque rudia exciderunt, vix hac ætate digna, & hoc usu. . . aliquid iisdem de rebus politius à nobis perfectiusque proferri. L. 1. de Orat. n. 5.

celle qu'il avoit recueillie de ses Maîtres ; au lieu que ceux dont nous parlons, sont le chef-d'œuvre d'un homme consommé & dans la connoissance de l'Art, & dans la profession d'Orateur.

Les trois Livres de l'Orateur.

Ainsi ce qu'avance le Pere Rapin n'est pas juste, lorsqu'il dit que Cicéron étoit tant jeune, avoit composé quelques Traitez de cet Art pour son usage, que son frere l'obligea de retoucher étant plus avancé en âge. Ce n'est pas retoucher un Ouvrage, que d'en faire un tout nouveau, qui differe absolument du premier, & est infiniment plus estimable soit pour le fond, soit pour la forme.

Préf. de ses Réfl. sur l'Elog. p. 3.

Le merite du fond consiste, selon Cicéron même (2), en ce qu'il y suit partout la doctrine d'Aristote. Il y ajoute néanmoins d'autres regles fort importantes, & qui ne sont pas communes. Le merite de la forme est en ce qu'il a traité son sujet de la maniere la plus belle & la plus éloquente que l'on pût concevoir, lui ôtant l'air de l'École, & lui donnant celui d'une conversation noble, qui se passe entre des personnes également considerables & polies. On nous représente ces personnes comme d'avis contraires, afin de rendre le discours plus vif;

2 Scripsi Aristoteleo more tres libros in Disputatione ac Dialogo de Oratore.... omnem antiquorum, & Aristoteleam, & Isocrateam rationem oratoriam complectuntur. *Epistol. l. 1. Epist. 9. ad Lentul. n. 6.*

Les trois
Livres de
l'Orateur. *vif*; & on nous les donne pour très-ha-
biles (1), afin que nous ne soyions pas
surpris de les voir expliquer avec tant
d'ordre tous les myſteres de l'Eloquence.

Si la noblesſe du tour tire l'Ouvrage
du rang des Traitez didactiques, que fe-
roient des gens du métier, elle rend auſſi
plus difficiles à bien prendre, les regles
qu'il en faut recueillir; jusques-là, qu'il
y a des gens qui après la lecture de ces
Livres, ſont auſſi incertains de ce que
Ciceron a voulu établir, qu'ils le ſont
de la bonté d'une cauſe, après avoir en-
tendu deux Avocats plaidans l'un contre
l'autre.

Diff. rt O-
rator. tom
I. n. 9. 10. C'est le jugement que Paul Beni en
a porté. Cet Auteur reconnoît qu'on peut
tirer de grands avantages de la lecture
de ces Livres: cependant il fait plus de
cas de la Rhétorique d'Aristote; parce
que l'Orateur Romain, dit-il, ne décide
rien, & traite tout problématiquement;
pour faire montre de ſon Eloquence.
Il arrive de-là, poursuit-il, qu'il accable
ſes lecteurs par la multitude ou la varié-
té des choſes, & qu'il les laiſſe absolu-
ment dans le doute de ce qu'il veut leur
enseigner. Au reſte Paul Beni ajoûte que
Ciceron nous dédommage de cet incon-
venient par la beauté de ſon éloquence,
qui lui fait étendre, orner, enrichir ce
qu'il a pris d'Aristote. Mais ſi les Li-
vres de l'Orateur ne laiſſoient effecti-
vement

T. I p. 25.

x Fuit uterque [Crassus & Antonius] cum studio,
arque

ment aucune vérité dans l'esprit, il y a lieu de douter qu'on dût faire si grand cas de tout ce qu'il y a d'éloquence, puisque Cicéron même nous dit dans ces Livres, qu'il n'y a rien de plus méprisable qu'un beau discours qui ne signifie rien.

Les trois Livres de l'Orateur.

L. 1. de Orat. n. 51.

On peut dire que Vossius ne pense point autrement que le Critique dont je viens de parler. Car reconnoissant que Cicéron a fort perfectionné l'Art oratoire, il dit néanmoins que ce grand Homme étoit plus habile à pratiquer l'Art qu'à l'enseigner, ou pour mieux rendre son expression, qu'il étoit meilleur Orateur que bon Maître de Rhétorique.

Voss. de Nat. & conf. Rhet. c. 13. p. 161.

C'est le sens d'une pensée de George de Trébizonde, laquelle est digne de remarque. Il dit qu'il ne faut pas tant juger des Harangues de Cicéron par ses préceptes, que de ses préceptes par ses Harangues; parce qu'il a composé ses Harangues avec soin, & ses préceptes en se divertissant. La pensée est plus brillante que vraie, étant certain que Cicéron a fort travaillé ses Livres de l'Orateur.

Dans sa Rhétor. p. 54.

Le Pere Soare Jesuite est plus dans le vrai. " Dans ces Livres de Cicéron, dit-il, il y a tant de travail, de douceur, d'élégance, de science & de profondeur, qu'on ne peut trouver même parmi

Préf. sur sa Rhét.

arque ingenio & doctrina præstans omnibus, tum in suo genere perfectus. L. 3. de Orat. n. 16.

Les trois „ parmi les Grecs, ni plus de préceptes,
 Livres de „ ni des préceptes qui soient meilleurs.
 l'Orateur. „ Mais ils sont écrits en Dialogue;
 „ Crassus & Antoine y font les princi-
 „ paux rôles, hommes distinguez par leur
 „ merite & par leur dignité, autant que
 „ par leur éloquence. Ils parlent à des
 „ gens instruits; ainsi ils passent lége-
 „ rement sur des préceptes très-nécessai-
 „ res aux jeunes élèves. Il y a des pré-
 „ ceptes plus grands, à la verité, qu'ils
 „ traitent avec autant de profondeur que
 „ d'agrément; mais Crassus voulant for-
 „ mer un Orateur parfait, Antoine pa-
 „ roissant en vouloir former un autre
 „ qui n'ait rien d'extraordinaire, il y a
 „ dans leurs Dialogues, des contrarietez
 „ de sentimens. Cela donne beaucoup
 „ de plaisir, & est extrêmement utile à
 „ ceux qui savent déjà quelque chose;
 „ il n'en est pas de même des appren-
 „ tifs, qui sentent la force de la dispu-
 „ te, mais qui n'en voyent ni le fin,
 „ ni le résultat, ni le fruit, ni même l'en-
 „ trée ou l'issue.

La justesse de ce jugement se vérifie
 dès le premier Livre, qui n'est, à pro-
 prement parler, qu'une ample & magni-
 fique définition de l'Orateur & de l'Elo-
 quence. Cicéron commence par-là son
 Ouvrage, parce qu'il est à propos de fi-
 xer l'idée qu'il faut avoir de l'Orateur,
 avant

1 Physica illa ipsa & Mathematica, quæ cætera-
 rum artium propria posuisti, scientiæ sunt eorum qui
 illa

avant que d'en prescrire les devoirs. Ce n'est pas sans contradiction qu'on la fixe. Crassus pousse la chose jusqu'à dire que les Orateurs sont les vrais hommes d'Etat, & qu'il n'y a rien sur quoi ils ne puissent dire merveille. Scévola soutient que c'est plutôt aux Philosophes à gouverner les peuples, puisqu'ils enseignent la Politique; que c'est à eux à parler de tout; qu'eux seuls s'occupent de l'étude de toutes choses; qu'ils sont seuls en possession de la Physique, & même de la Morale, dont la pratique donne cet air de probité si nécessaire au discours, & dont la connoissance donne seule la clef des cœurs.

Les trois Livres de l'Orateur. L. 1. de Orat. n. 33. 34. Ibid. à n. 35. ad 45.

Cette contrariété d'avis fait naître une question: Qu'appelle-t-on un Orateur? De quelque manière qu'on le définisse, Crassus prétend qu'il renferme dans son idée la connoissance de toutes choses; Gouvernement, Police, Religion, Coutume, Droit, Histoire, humeur des hommes, tout y entre. Un Philosophe, dit-on, traite de tout; il est vrai: mais s'il ne fait la Rhétorique, comment parle-t-il, même de ce qu'il fait? & où ose-t-il se produire? On nie que les Philosophes soient seuls en possession de la Morale; (1) un Orateur en fait plus & en parle mieux que les Philosophes. On ne conteste point que les Philosophes ne soient

illa profitentur; illustrare autem oratione si quis istas ipsas artes velit, ad Oratoris ei confugiendum est facultatem. L. 1. de Orat. n. 61.

Les trois Livres de l'Orateur. soient seuls en possession de la Physique; si pourtant ils veulent la traiter avec ornement, ils ont besoin d'être Orateurs, comme l'Orateur a besoin de tout savoir. Quand on dit *tout*, on entend les choses qui entrent dans le commerce de la vie (1), & on n'y comprend point les Sciences abstraites, quoiqu'il soit vrai qu'elles font honneur, & qu'il faut les savoir pour en parler, non pas dans des discours oratoires, mais en d'autres occasions.

Ces connoissances de l'Orateur doivent être soutenues par un genie heureux, & par ces avantages du corps que la nature seule peut donner. Il y faut joindre le travail, l'ardeur, l'exercice, lequel consiste à écrire & à composer avec soin; à polir long-tems, & à perfectionner ce que l'on fait; à lire les bons Livres, de quelque espece qu'ils soient, Poëtes, Orateurs, Historiens; à cultiver la déclamation, la voix, la memoire; à se faire un fond d'agrément & de politesse; à se faire une habitude de railler finement & à propos, parce que, selon Crassus, l'Orateur doit être un homme qui excelle dans sa profession, qui plaise & se fasse aimer, qui rende la fausse sagesse & la fausse vertu ridicules, qui sache se faire

2 Hic locus de vita & moribus totus est Oratori perdiscendus; cætera si non didicerit, tamen poterit, si quando volet, ornare dicendo, cum erunt ad eum delata &c. *Ibid* n 69.

2 Fremant omnes licet, dicam quod sentio: Bibliothecas, me hercule, omnium Philosophorum u-

re respecter lui-même de ses ennemis, Les trois Livres de l'Orateur.
 qui soit en état de confondre le crime,
 & de faire triompher l'innocence; un homme enfin qui serve de guide à tout un peuple, qui l'excite à la gloire, & qui soit capable ou d'émouvoir, ou de calmer les esprits, selon le besoin, pour parvenir à la persuasion. Voilà ce qui demande que l'Orateur soit rempli de grandes & belles connoissances, qu'il ait sur-tout la science du Droit, & une Morale qui soit d'usage; & c'est pour cela que Crassus (2) préfère le seul Livre des douze tables à tous les Livres des Philosophes. Que n'auroit-il pas dit des Livres saints, & quelle estime n'en auroit-il pas faite, s'il en avoit eu connoissance?

La difficulté étant de parvenir à ce haut point de perfection que l'on exige de l'Orateur, on prie Antoine, comme fort entendu, d'en expliquer les moyens; & lui pour se divertir, faisant usage de la merveilleuse facilité qu'il avoit acquise de traiter le *pour* & le *contre* (3), renverse tout le système de Crassus; & réduit presque à rien les connoissances & les talens de l'Orateur. En se divertissant, il ne laisse pas de dire des choses

im-

nus mihi videtur duodecim tabularum libellus, si quis legum fontes, & capita viderit & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare. L. 1. de Orat. n. 195.

3 Mirifica ad refellendum consuetudine, quâ tibi, Antoni, nemo unquam præstitit. L. 1. de Orat. n. 263.

Les trois importantes. Tel est le précepte sur l'Art Livres de d'exciter les passions, qu'avec raison il l'Orateur. fait consister (1) dans l'amplification ou l'exténuation des biens ou des maux de la vie. Tel est cet autre, Que l'Orateur ne doit point faire entrer les Sciences proprement dites dans ses discours. Mais il traite avec tant de vrai-semblance son opinion contre Crassus, que ceux qui les ont entendus tous deux, ne savent à quoi s'en tenir (2). Leur incertitude dure jusqu'à la seconde conversation, qui se tient le lendemain, & qui fait la matiere du second Livre. Antoine alors découvrant son jeu, revient au sentiment qu'il s'étoit fait un plaisir de combattre; & cela montre aux moins clairs-voyans que c'est le seul qu'il faut tenir.

*Bibliog. Po-
lit hist. Phi-
sol. curios.
p. 35. &c.*

*Method.
Eloq. com-
par. c. 4.*

Un Auteur anonyme a observé que Ciceron en donnant à son Ouvrage la forme de Dialogue, a voulu imiter Platon, & l'on peut dire qu'il n'a pas moins bien réüssi que ce Philosophe. Junius remarque aussi que l'Orateur Romain en traitant sa matiere d'une maniere problématique, a voulu faire ce qu'Aristote avoit pratiqué avec tant de gloire, non pas dans sa Rhétorique, mais dans ses Ecoles. Ils ont estimé l'un & l'autre cette pratique fort utile, non pas pour la

1 Orator autem omnia hæc, quæ putantur in communi vitæ consuetudine, mala, & fugienda, multò majora, & acerbiora verbis facit... Neque vult ita sapiens inter stultos videri, &c. *Ibid. n. 221.*

2 Sanè dubitare visus est Sulpicius & Corra, ut

la mettre en usage dans les affaires sérieuses, dans lesquelles il ne faut jamais soutenir que ce qui est honnête; mais pour être plus en état de réfuter ceux qui prennent le mauvais parti. Et il faut avouer que dans la dispute, la contradiction que souffre une vérité, en la traitant problématiquement, ne sert pas peu à en montrer encore mieux la certitude; lorsqu'on se donne la peine de la démêler au travers de ce qui se dit pour & contre. Mais ce qui jette dans tout cela une merveilleuse grace, c'est le divertissement que se donne Antoine: ce divertissement convient à son caractère; parce qu'étant dans une haute réputation de grand Orateur, il affectoit de ne point passer pour savant. Il étoit donc à propos que dans la dispute dont est question, il soutint qu'il ne falloit que du génie & de l'usage à l'Orateur. Mais le plaisir qu'il se procure, n'est pas pour lui seul; ceux qui l'écoutent en ont leur part, lorsqu'il vient à leur parler sans déguisement, & à leur apprendre que son affectation étoit moins un effet de sa modestie, quoiqu'il fût très-moderste, que de sa politique, & de la pensée qu'il avoit (3) qu'on l'admireroit davantage & qu'on se défieroit moins de lui, si on ne prenoit son

Les trois
Livres de
l'Orateur.

trius oratio propius ad veritatem videretur accedere.
Ibid. n. 263.

3 Antonius probabiliorum populo orationem fore censebat suam, si omnino didicisse nunquam putaretur. Cic. 2. de Orat. n. 4. vid. n. 153. ubi ipse de se Ans.

Les trois Livres de l'Orateur. *son éloquence que pour une production de la nature.*

Ce qu'Antoine dit dans le second Livre, est donc sérieux. Il y borne les matieres oratoires aux questions & aux faits. Les questions regardent la Morale, le Droit, ou la Politique. Les faits fournissent trois genres de cause, le Judiciaire, le Démonstratif, & le Délibératif. Le Plaidoyer est, selon lui, le plus grand effort de l'esprit humain; parce que la Multitude qui écoute, l'Adversaire qui se défend, & le Juge qui doit prononcer, le rendent plus difficile. Quand on s'en tire bien, on est en état de se tirer de tout. Sur quoi il faut remarquer que Cicéron fait traiter par chaque Interlocuteur ce que cet Interlocuteur fait le mieux, & ce que Cicéron pense lui-même; l'Elocution par Crassus; la Raillerie par César; les Passions, l'Ordre & la Disposition par Antoine. C'est à ce dernier qu'il donne le soin de borner les matieres oratoires. Crassus sembloit n'y point reconnoître de bornes: mais son opinion paroissant telle, est toujours combatue par Antoine & par Scévola; celle d'Antoine est approuvée de tous, & de Crassus même, qui dans le fond ne pensoit point autrement. On ne peut donc douter que le sentiment d'Antoine sur cet article, ne soit celui de Cicéron.

C'est sur les matieres ainsi déterminées qu'il

Y Hoc sit primum in præceptis meis, ut demonstremus, quem imitetur, atque ita, ut, que maximè
ex:

qu'il s'agit d'avoir les regles de l'Art. Les trois Livres de Le Pere Rapin dit * que cet Orateur ex-
 plique ici tout cet attirail de préceptes, l'Orateur.
 dont retentissent les Ecoles des Rhéteurs, * Préf. de
 mais en les désapprouvant. Et le Pere ses Réfl. sur
 Soare, comme nous avons vu l'Elog. p. 5.
 trouve au contraire qu'on y passe lége- Préf. sur sa
 rement sur les préceptes, les plus Rhét.
 nécessaires à la jeunesse. Ce Pere ne con-
 vient donc avec le Pere Rapin, ni de ce
 que fait Cicéron, ni de ce que Cicéron
 pense de ces préceptes, ni de ce qu'il en
 faut penser. La verité est que l'Orate-
 ur Romain n'en touche que quelques-
 uns, supposant qu'on est instruit de tous;
 & il ne les désapprouve point, quand on
 les prend bien, & qu'on n'en abuse pas.
 Mais les Personnages qu'il fait parler,
 en veulent encore d'autres.

Ils veulent qu'un homme qui fait, & L. de Orat.
 qui a quelque usage, avec une heureuse 2. n. 162.
 disposition, se choisisse parmi les grands
 Orateurs, un bon modele (1), dont il
 prenne, non pas les défauts, mais l'es-
 prit & les bonnes manieres. Ils veulent
 qu'il s'instruise à loisir & avec soin des
 affaires dont on le charge; qu'il se don- L. de Orat.
 ne la peine d'écrire ses discours & de les 2. n. 101.
 polir; qu'il soit persuadé que le fort de l'O- 102. &c.
 rateur consiste, non pas à trouver ce qu'il
 doit dire, mais à le tourner; & que la
 vraie maniere de le trouver, c'est de mé-
 diter son sujet, de voir de quoi il s'a-
 git,

excellant in eo, quem imitabitur, ea diligentissime
 persequatur, L. 2. de Orat. n. 90.

Les trois Livres de l'Orateur. git, ce qui en fait la difficulté, & par où l'on peut la résoudre; c'est enfin de se souvenir sur-tout qu'il y a beaucoup de faits & peu de questions; qu'on juge de ceux-là par celles-ci, dont il faut par conséquent se bien instruire avant que de plaider.

Ibid. n. 182. Aux preuves, selon Ciceron, aussi-bien que selon Aristote, il faut joindre les *mœurs* & les *passions*, dont il se plaint que les autres Maîtres communément ne parlent point. Les mœurs sont l'idée que l'Orateur donne de lui-même & des autres: elle dépend de la conduite de la vie & du discours; la conduite de la vie ne regarde point la Rhétorique; le discours qui la regarde, marque divers caractères, selon les paroles, les pensées, & les manières que l'Orateur y met en usage. Tout cela, & ce qu'on dit sur les passions, revient à la doctrine d'Aristote, sinon que sur ces dernières, l'Orateur Romain fait quelques réflexions qui lui sont propres. Elles consistent à

Ibid. n. 189.

190. 191.

192.

Ibid. n. 205.

dire qu'il faut être touché pour toucher les autres; ce qui est plus aisé dans les véritables causes, que dans les sujets inventez; qu'il faut voir si la matière demande de grands mouvemens; qu'il ne faut point entrer brusquement dans les passions, ni en sortir à la hâte; qu'il faut se

1 Sed est quædam in his duobus generibus, quorum alterum lenè, alterum vehemens esse volumus, difficilis ad distinguendum similitudo. Nam ex illa lenitate, ... ad hanc vim, influat oportet aliquid,

se souvenir que les passions & les mœurs Les trois Livres de l'Orateur. sont deux choses qui se mêlent, & participent l'une de l'autre, de telle sorte qu'il est quelquefois mal-aisé de les distinguer (1); qu'il faut que la douceur inspire quelque chose de son esprit à la force; & que la force anime aussi la douceur, pour la rendre capable de toucher; qu'il faut que l'aigreur soit tempérée par des manières honnêtes, & que la retenue soit fortifiée par quelque fermeté: toutes choses importantes; mais qu'on apprend encore mieux par l'analyse des discours pathétiques, que par les préceptes.

○ Ce sont apparemment ces réflexions qui ont fait dire à Paul Beni, assez peu favorable d'ailleurs à Cicéron, comme nous avons vû, „ qu'il est plus content „ de cet Orateur, que d'Aristote, tant „ sur les passions que sur les mœurs, „ prétendant que le Philosophe n'apprend „ point l'art d'exprimer celles-ci, & qu'a- „ près tout ce qu'il a dit de celles-là, son „ Ouvrage est encore imparfait comme ce- „ lui du Sculpteur dont parle Horace (2). Mais ce Critique n'avoit point assez examiné ni Cicéron, ni Aristote; & je suis de l'avis du Pere Rapin, qui trouve à la vérité que Cicéron est admirable sur les mœurs, & qu'il traite les passions d'un air Tom. 2. n. 1330. p. 13. Réf. sur l'Eloq. p. 5. & 7. Préf. de ses

aliquid, & ex hac vi nonnunquam animi aliquid infundendum est illi lenitati. *L. 2. de Orat. n. 212.*

² Infelix operis summâ, quia ponere totum nesciet. *Horat. Ep. ad Pis. v. 34.*

Les trois Livres de l'Orateur. dont elles n'ont jamais été traitées par aucun Auteur, mais ne laisse pas de rendre justice à Aristote, & de dire que l'Orateur Romain dans sa doctrine sur ces deux articles, suit toujours les principes de ce Philosophe; & même qu'à bien suivre Cicéron dans le dessein de ses trois Livres de l'Orateur, on y remarque les traces d'Aristote dans les trois Livres de sa Rhétorique.

Ces dernières paroles du Pere Rapin sont formellement contre ceux qui croient qu'il n'y a point d'ordre dans ces excellents Dialogues. Mais ce Pere s'explique sur cela encore plus clairement. " Je ne suis pas, dit-il, de l'avis d'Ange Politien, qui dans sa Préface sur Quintilien, trouve à redire aux Traitez que Cicéron a écrits sur l'Eloquence, comme peu exacts & sans ordre: car il y a un ordre, qui n'est caché que pour les rendre plus beaux & plus agréables.

En cet endroit le Pere Rapin a raison, & dans le fait, & dans le principe. L'irrégularité de Cicéron n'est qu'apparente, & cet air aisé fait l'agrément du Dialogue. Mais quatre pages auparavant, ce même Pere parle comme Politien. " Il dit que Cicéron dans les Traitez qu'il nous a laissés, n'est pas tout à fait si méthodique qu'Aristote, qu'il est plus poli & plus élégant, caractère essentiel dont il ne se défait jamais; mais que tout solide qu'il est,

„ *il n'est pas toujours le plus régulier du* Les trois
 „ *monde*, parce qu'il pense plus à plaire Livres de
 „ qu'à instruire. l'Orateur.

La contradiction de ces deux endroits n'est-elle qu'apparente, non plus que l'irrégularité de Cicéron? Si elle est réelle, elle est d'autant plus surprenante, que ce Père, après avoir dit que Cicéron n'est pas le plus régulier du monde, ajoute tout de suite dans la même page: " ce n'est pas qu'en le méditant, on ne trouve en tout ce qu'il dit *un ordre caché* qu'il suit assez fidelement, mais il ne fait pas sentir *cet ordre* à tout le monde. Ce sont des regles qui ne sont que pour les Savans, & qu'il ne développe que pour ôter aux leçons qu'il donne la confusion ou la sécheresse à laquelle on s'expose, quand on entreprend d'établir des principes, & de mettre en art les choses qui n'y ont pas encore été réduites. Ce qu'il fait *avec tant d'ordre*, avec tant de graces, que l'on peut dire qu'il n'y a point d'Auteur d'où l'on puisse tirer tant de fruit, tant de politesse, tant d'éloquence, tant de solidité, tant de bon sens que de Cicéron". Dit-on d'un homme à qui on donne ces éloges, *qu'il n'est pas le plus régulier du monde?*

Comme cet Orateur garde un ordre, il parle de celui qu'il faut garder dans le discours; c'est-là qu'à propos de la Ré- à n. 216. ad
 futation, il traite de la Raillerie, laquel- 290.
 le y a tant de force. Il remarque que sur cet article on ne peut rien tirer de
 la

Les trois la Physique, qui ne soit ou inintelligible, Eivres de ou inutile; & même qu'on ne peut gué- l'Orateur. res donner des regles de la raillerie. On peut bien dire que le Plaisant est de deux sortes; l'un qui regne dans tout le discours; l'autre qui consiste en bons mots, & sur-tout dans la repartie; qu'on ne raille point sur un grand malheur, ni sur des crimes atroces; qu'il ne faut point en raillant faire le bouffon; qu'il faut garder les bienséances: mais tout cela ne donne point l'invention de la raillerie, ni la vivacité d'esprit qu'il y faut.

Cicéron fait dire à César, que tout oblige l'Orateur à employer la raillerie, l'agrément, la force, le brillant, qu'elle donne à un discours; il lui fait dire encore qu'un homme agréable est un homme de tous les tems, l'art de plaire pouvant toujours être mis en pratique. Il fait ajouter par Antoine, que désormais il ne craindra plus de railler, puisque les Fabrices, les Scipions, les Maximes & les Catons l'ont fait. Il semble que Cicéron songeoit en cela à justifier lui-même ses railleries sous le nom de César & d'Antoine.

Quoiqu'il en soit, une chose fait voir qu'il n'écrivoit point pour des enfans; c'est qu'il suppose un Orateur, lequel parfaitement instruit de sa cause, en voit le fort & le foible. En cet état, il lui donne deux avis; l'un est de s'attacher à ce qu'il y a d'avantageux dans son sujet, en évitant comme un écueil ce qu'il y a de mauvais; l'autre est de ne rien dire qui

L. 2. de O.
rat. n. 290.

De Orat. l.
2. n. 294 &
295.

qui nuise à la cause. Tout le monde Les trois Livres de l'Orateur. semble être assez habile pour suivre ces deux avis, & peu de gens en sont capables. Pour faire usage du premier, il faut imiter ceux qui se battent en retraite ; ils font entendre par leur contenance, non pas qu'ils fuyent l'ennemi, mais qu'ils prennent leurs avantages. Pour faire usage du second, il y a bien des tentations à vaincre. Il faut vaincre l'envie de parler, celle de tout dire, celle de plaire à sa partie, qui ne veut point qu'on épargne l'adversaire, sans prendre garde si cet adversaire n'est point cher au Public, & si ce qu'on dit pour le chagriner, n'indisposera pas les Juges. Il faut que l'Avocat soit insensible aux injures qu'on lui dit à lui-même, autrement prenant le change, il oublie sa cause, & court après des choses qui y sont étrangères.

La nature de ces avis a fait dire à Junius qu'il faut lire les Dialogues de Meth. éloq. compar. c. 4. l'Orateur, parce qu'ils ne contiennent pas seulement des préceptes ordinaires qu'on donne à ceux qui commencent, mais des regles plus recherchées, & qui sont d'usage à ceux qui fréquentent actuellement le Barreau ; qu'on y explique tous les mystères de l'Éloquence, & qu'on les y explique avec tout l'agrément & toute la bienséance imaginable. Cicéron garde ce caractère non-seulement dans ce qu'il dit sur le genre judiciaire, mais encore sur le genre délibératif & sur le Panégyrique. Il nous avertit que le délibératif deman-

Les trois demande moins de pompe & moins de
 Livres de bruit devant un petit nombre de person-
 l'Orateur. nes graves, mais que devant un grand
 peuple, tout y a lieu, comme dans le
 Plaidoyer. Le Panégyrique se traite ou
 par occasion seulement dans un discours
 d'usage, ou de dessein formé dans des
 discours d'apparat. Ces derniers étoient
 plus communs parmi les Grecs que par-
 mi les Romains. Ils le sont assez parmi
 nous. Il y faut du grand, du nouveau,
 du rare; & pour y réussir, l'Orateur doit
 bien connoître les vertus. Il doit bien
 entendre aussi l'art de polir & d'orner ce
 qu'il a à dire. C'est la matiere du troi-
 sième Livre de Cicéron. Crassus y ex-
 plique toute la force & toutes les fi-
 nesses de l'Elocution. De sorte qu'il est

vrai de dire avec un Auteur anonyme,
 que Cicéron donne ici toute la Rhétori-
 que en trois Dialogues. Et comme c'est
 dans l'Elocution principalement que se
 fait connoître l'Orateur, on peut ju-
 ger avec quel succès Cicéron traite en-
 core cette partie; puisque ce grand Hom-

me, selon Cassiodore, est la lumière de
 l'Eloquence Latine, & que selon Jules-Ce-
 sar, il en est le pere. Et c'est où se vé-
 rifie particulièrement cette pensée du Pere

Rapin, que la destinée de l'Eloquence a
 été

*r Ornatissimæ sunt orationes ex quæ . . . à pri-
 vatâ singularique controversiâ se ad universi generis
 vim explicandam conferunt. . . . Quare non est
 paucorum libellorum hoc munus. . . sed onerandum
 com-*

*Bibliog po-
 lis. hist phi-
 lol. curios.
 p. 35, & 36.*

*Rhet. Latin.
 in Cassiod. p.
 339.*

*Préf. de ses
 R. s. sur
 l'Elog. p. 3.*

été heureuse, en ce que celui qui l'a portée au plus haut degré de sa perfection, a bien voulu l'enseigner. Les trois Livres de l'Orateur.

En effet, à bien prendre le sens de Crassus (1), le premier ornement du discours vient de la dignité du sujet, parce que l'éclat qui en sort, rejaillit en quelque sorte sur les paroles. Il vient aussi, ce qui est presque la même chose, de la solidité & de la richesse des pensées. Et voila ce qui est le fruit, non pas des regles de l'Art, mais d'un heureux genie, & d'une grande connoissance de la Morale, laquelle nous met en état de garder exactement les bienséances, de fournir de grands principes ou de grandes veritez, & de répandre dans le discours cette dignité, cette noblesse, cet air d'habileté, de vertu, de politesse, qui en fait la plus solide beauté.

Cela n'empêche pas que Crassus ne reconnoisse aussi une beauté dans la diction, lorsqu'un Orateur parle correctement sa langue, & lorsqu'il se trouve une certaine noblesse ou dans les mots pris séparément, ou dans l'assemblage qu'on en fait, ou dans le *compartment*, s'il est permis de parler ainsi, que les phrases font entre elles, par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres. Enfin lorsqu'il

Y

complendumque pectus maximarum rerum & plurimarum suavitate, copia. . . & si est honestas, in rebus ipsis, existit ex rei natura splendor quidam in verbis. *L. 3. de Orat. n. 120. 121. 125. &c. Item n. 96. 97. &c.*

Les trois y a un certain air dans les pensées, le-Livres de quel vient du tour qu'on leur donne, ou l'Orateur. une certaine grace dans les mots, laquelle est un effet de leur répétition ou de leur ressemblance.

Après Aristote, qui n'a point parlé des figures, personne n'en a moins parlé que

L. 3. de Orat. à n. 200. ad 208. Crassus. Il en désigne les principales, sans en dire les noms, & sans en donner ni des définitions, ni des exemples.

L. 3. de Orat. n. 208. 209. Ce qui l'oblige, à ce qu'il dit, d'en user ainsi, c'est qu'il parle devant des gens qui sont instruits, & que d'ailleurs le tems le presse. D'habiles gens sont persuadés que ce qu'il en dit doit suffire.

Art de penser. p. 356. de la 3^e édition. C'est la plus basse partie de la Rhétorique, selon Monsieur Nicole, outre que les noms & les définitions sur cet article, ne font qu'embarasser la matière.

Crassus s'étend davantage tant sur le choix que sur l'arrangement des mots. Ce qu'il dit sur l'un & sur l'autre est fort beau; mais tout y revient à la doctrine des anciens Auteurs Grecs. J'observerai donc seulement que cet Orateur

L. 3. de Orat. n. 171. avoué deux choses; l'une, que le satirique Lucile l'avoit un peu raillé dans ses vers sur le soin d'arrondir ses périodes, & de les rendre semblables à des Ouvrages de marquetterie; l'autre, que

Ibid. 173. l'explication de ces préceptes paroît d'abord avoir quelque chose de puéril: il ajoute qu'on ne les donnoit point dans les Rhétoriques ordinaires, mais qu'Aristote les avoit données, & qu'il les croit même très-importans. Sur quoi tous ceux

à qui il parle l'applaudissent, particulie- Les trois
 rement Antoine, par ce principe, que rien Livres de
ne distingue plus; en fait d'Eloquence, l'i- l'Orateur.
gnorant Orateur de l'habile homme, qu'un Ibid. n. 188.
juste arrangement des termes, pourvu néan- Ibid. 175.
 moins que le fond en soit bon.

Entre cette espece d'ornemens qui ne
 consiste que dans l'Elocution, & l'autre
 qui consiste dans les choses, Crassus met *Ibid. n. 98.*
 cette différence, que le solide de la der-
 niere espece doit se trouver par-tout; au
 lieu que les mots lumineux, pour ainsi
 dire, le brillant des pensées, l'éclat de
 l'expression, doivent être distribuez avec
 prudence, & placez avec ménagement, ou
 comme des lumieres, ou comme des pier-
 reries.

La raison est qu'il faut un style qui
 plaise, & il ne manqueroit pas de lasser,
 si des beautez aussi sensibles étoient trop
 fréquentes. En toutes choses ce qui flat- *Ibid. n. 100.*
 te le plus, rebute bien vite, si l'on n'en
 interrompt l'usage. Ce qui est encore
 plus vrai en fait de discours, qu'en fait
 de musique ou de ragoûts, parce que ce
 ne sont pas seulement les oreilles qui
 s'offensent de la continuité, c'est l'esprit
 même qui s'en offense, jusques-là que
 les applaudissemens que nous attire la
 beauté des pensées, ne doivent venir que
 par intervalles, & que l'admiration la
 plus solide doit être mieux goûtée. C'est
 ce qui fait que dans l'action pareille-
 ment tout ne doit pas être d'une égale
 force.

On peut ici assurer que Crassus n'au-
 roit

Les trois roit pas chassé de Rome, comme il fit Livres de étant Censeur, les Rhéteurs de son tems, l'Orateur. s'ils n'avoient donné que des regles de ce caractère. Mais il les chassa, comme il le dit lui-même, parce qu'ils n'inspiroient que l'impudence à leurs élèves.

Il me reste deux choses à observer dans la doctrine de ce grand Homme. La première est que l'Orateur, selon lui, ne doit pas mettre autant de tems à s'instruire des Sciences qui lui sont nécessaires, que ceux qui en font profession (1). Ceux-ci peuvent toujours y raffiner, parce que leur métier est d'étudier. L'Orateur est fait pour l'action, & il ne doit prendre des Sciences que ce qu'il lui en faut pour l'usage, ce qui est toujours facile à quiconque fait étudier & se fait conduire par de bons Maîtres. La seconde est que sans avoir étudié les Sciences, un Orateur qui a de l'esprit & un peu d'exercice, est en état mieux que les Philosophes, de renverser ou d'établir ce qu'elles enseignent; & que c'est par-là que Crassus lui-même est capable, à ce qu'il dit, de les battre tous en ruine quand il voudra, par les seuls avantages que la nature lui a donnez, ou qu'il a reçûs de l'usage & de l'éducation; parce qu'il n'en est pas de la Morale, selon lui,

L. 3. de Orat. n. 78.
79.

1 Omnes enim artes aliter ab iis tractantur, qui eas ad usum transferunt: aliter ab iis, qui ipsarum artium

lui, comme de la Géométrie, un homme pouvant parler de la première, & non de la seconde, sans l'avoir apprise. S'il paroît que c'est-là porter un peu loin la force du génie, il faut remarquer qu'il le suppose *aidé de l'éducation & de l'usage*, qui en apprennent beaucoup en fait de Morale.

J'ajoute à ces réflexions, que de toutes les différentes Sectes de Philosophes dont il fait une assez longue énumération, il n'y a, selon lui, que celles de Carneades & d'Aristote qui conviennent à l'Eloquence, parce qu'ils n'ont que des notions accommodées au sens commun.

Concluons avec Louis Vivès qu'il est inutile de dire les avantages qu'on peut tirer de ces Livres de Cicéron, parce qu'en un mot il est plus qu'un autre le pere de l'Eloquence. Mais ne disons pas avec le même Critique, un peu sujet à se contredire, que *nos Ancêtres*, c'est-à-dire les anciens Maîtres, n'ont donné leurs préceptes qu'avec beaucoup de confusion (2). Il comprend Hermogène & Quintilien avec Cicéron dans sa Censure. Elle ne convient à aucun des trois; & à ce que j'ai dit du dernier, on peut ajouter cette considération, qu'il ne fait parler Crassus dans son troisième Dialogue, qu'après l'avoir représenté pen-

Les trois Livres de l'Orateur.

L. 3. de Orat. à n. 62. ad 72.

De Trad. Discipl. p. 482.

Ibid. quelques pages après.

artium tractatu delectati, nihil in vita sunt aliud acturi. L. 3. de Orat. n. 86.

2 Confusè & perturbatè.

Les trois Livres de l'Orateur. fant (1) profondément à ce qu'il devoit dire, sans doute, afin qu'il puisse avec plus de vrai-semblance dire tant de belles choses avec tant d'exactitude. Nous verrons au chapitre de Vivès, la vanité qui l'a fait parler de la sorte. Il vouloit passer pour le restaurateur de l'Art oratoire, comme si cet Art eût été perdu jusqu'à lui.

Le Brutus de Cicéron. L E B R U T U S ,

O U

L E D I A L O G U E

T O U C H A N T

LES ORATEURS ILLUSTRES.

Jug. des Sav. tom. 2. part. 1. pag. 170.

LE Brutus de Cicéron est, selon Monsieur Baillet, un des meilleurs Critiques qui nous restent sur les anciens Orateurs; & il ne traite pas seulement de la Critique des Orateurs, mais encore de l'Art de parler.

Préf. de ses Rés. sur l'Eloq. p. 9.

De la maniere que le Pere Rapin a tourné

1 Hoc à se Cotta animadversum esse dicebat, omne illud tempus meridianum Crassum in acerrima, atque

tourné le jugement qu'il a porté de cet Le Brutus
 Ouvrage, il n'en donne pas d'abord une de Cice-
 idée si avantageuse. " Ce Pere dit qu'a-ron.
 „ près avoir donné le plan des trois Li-
 „ vres de l'Orateur, il ne s'arrête pas à
 „ déchiffrer les autres Ouvrages de Ci-
 „ ceron sur la Rhétorique, celui que ce
 „ grand Maître a écrit à Brutus son ami
 „ & grand amateur de cet Art, n'étant,
 „ selon lui, qu'une liste des Orateurs
 „ Grecs & Latins, & une Histoire des
 „ tems où ils ont fleuri. Tout cela sem-
 „ ble opposé au jugement de Monsieur
 Baillet : mais ce que ce Pere ajoute s'y
 accorde, " Qu'on trouve dans cet Ouvra-
 „ ge une distinction des caracteres de ces
 „ Orateurs, laquelle est d'une grande ins-
 „ truction ". Il y a même quelque cho-
 se de plus juste dans cette dernière idée
 du Pere Rapin, que dans celle de Mon-
 sieur Baillet. Ce dernier paroît distinguer
 dans cet Ouvrage la critique de l'instruc-
 tion; & le Pere Rapin marque nettement
 & avec raison, que l'instruction consiste
 dans la critique même.

On peut ajouter que Cicéron se pro-
 pose ici la même fin que dans le Livre
 simplement intitulé *l'Orateur*; c'est de
 montrer que *l'Eloquence est une chose très-*
difficile: mais sa methode y est différen-
 te. Dans *l'Orateur* il développe toutes
 les parties qui composent l'Eloquence,
 pour

atque attentissima cogitatione possuisse, &c. *L. 3;*
de Orat. n. 17.

Le Brutus pour en faire connoître la grandeur : dans le Brutus il fait un dénombrement de tous les Orateurs, pour montrer qu'à peine en trouve t-on quelqu'un qui soit digne d'un si beau nom.

De ces deux Ouvrages, celui-ci est le plus ancien. Ciceron le composa, selon

Manuc. in Ep. ad Attic. l. 2. Ep. 20.

Manuce, lorsque César étoit Consul pour la quatrième fois avec Lépidus, qui ne l'étoit que pour la première : au lieu qu'il ne fit l'autre qu'après la bataille de Pharsale. Ainsi quand un Critique a dit que

Aul. Anton. Parmyren. dans ses Sch. sur le Brut. Préf.

Ciceron dans ses écrits sur la Rhétorique a gardé l'ordre naturel, qu'il a d'abord donné l'idée de l'Orateur, & montré ensuite qu'on ne le trouve nulle part : c'est, une chose qui demande explication. Car si ce Critique ne se trompe point, il ne faut pas par l'idée de l'Orateur entendre l'Orateur simplement dit, puisque c'est un Ouvrage postérieur au Brutus, mais les trois Dialogues de l'Orateur qui le précèdent.

Idem ibid.

Au reste on a raison de dire que cet Ouvrage donne du jour aux autres, & qu'il contient toute la Rhétorique dans les exemples que l'on y cite. Mais ce n'est pas la seule utilité qu'on en retire.

Joan. Rivinus Aithoudorien- sis in castigat. in Bruttum.

On y apprend à juger de ceux qui font profession d'Eloquence. On y apprend à estimer ou leurs beautés naturelles & sans fard, ou l'éclat & la magnificence de leurs expressions, ou l'élégance & la pureté de leur style, ou la politesse de leurs manières, ou leurs bons mots & leurs railleries. On

y voit leurs graces & leur modération, leur force, leur véhémence & leur gravité, leur facilité & leur abondance, leur fécondité dans l'invention. On y admire leur jugement dans les preuves, ou la nouveauté dans le tour, ou la peine qu'ils se donnent dans le choix & dans l'arrangement des mots, ou leur prestance dans l'action, ou les soins qu'ils prennent de s'y perfectionner, ou les raisons de leurs digressions, ou la noblesse de leurs mouvemens. Et comme en fait d'Eloquence, on ne s'instruit pas moins par la connoissance du mauvais, que par celle du bon, on voit aussi dans le même Ouvrage la sécheresse de quelques Orateurs & leur difette, leurs mauvais goûts, leurs singularitez, leurs folies, les infidelitez de leur memoire, leur pesanteur, leur paresse & leur negligence, leur mauvaise grace, leur enflure, leur peu de variété, la bassesse de leurs expressions ou de leurs pensées; sans compter une infinité d'autres talens ou d'autres défauts que ceux dont je viens de parler, aussi différemment exprimez par Cicéron, qu'ils sont différens en eux-mêmes; ce qui rend la lecture de son Ouvrage infiniment agréable.

Il y a dans ce Livre deux parties bien distinctes. Dans l'une il parle des Orateurs Grecs; dans l'autre, qui est beaucoup plus longue, il parle des Romains. Il les loue tous, ou il les censure, selon qu'ils paroissent le mériter. Il assure

Le Brutus
de Cice-
ron.

dans son (1) Orateur, qu'il a donné la préférence à Démosthène sur tous les autres, tant Grecs que Latins. A cela près, il reconnoît avoir donné beaucoup d'avantage à ces derniers, soit afin de les encourager, soit pour marquer combien il les aime. Il leur donne en effet tant d'avantage, qu'à la maniere dont il parle, on croit entrevoir qu'il donne la préférence à ceux de son país, comme entre ceux-ci, il y a lieu de croire qu'il se donne la préférence à lui-même, quoiqu'il garde sur son sujet toute la modération imaginable. De sorte qu'il est difficile de rien trouver de plus délicat.

De clar. O-
rat. n. 9.

L'une & l'autre de ces deux parties vont à son but, qui est de montrer la difficulté de l'Art oratoire. Ainsi chez les Grecs tous les Arts se trouvent plus anciens, plutôt cultivés, plutôt perfectionnés que l'Eloquence. Et comme absolument parlant, ils n'ont point eu d'O-

Du tems de
Servius Tul-
lus.

rateurs avant Périclès & Thucydide, ou du moins avant Solon & Pysistrate, aussi n'ont-ils rien vû de bien parfait avant Hypéride & Démosthène, après lesquels l'Eloquence a commencé à dégénérer. Tant il est difficile, non-seulement d'y arriver, mais même de s'y maintenir! A l'égard des Romains, on ne voit point d'Orateur plus ancien chez eux que Ca-
TON

1 Ego idem, qui in illo sermone nostro, qui est expositus in Bruto, multum tribuerim Latinis, vel ut
honta-

ton le Censeur, comme on n'y en trou- Le Brutus de Cice-
ron.
ve point de plus habile, selon Cicéron,
que Crassus & Antoine, & avec eux Hor-
tensius, qui pour n'être pas encore arri-
vez à la perfection, ne laissent pas d'être
les premiers qui ont égalé les Grecs.

La maniere dont Cicéron commence
par témoigner la douleur qu'il eut d'ap-
prendre la mort d'Hortensius, feroit croire
que ce fut là l'occasion de son Ouvrage,
& néanmoins il ne le composa
que beaucoup de tems après, sous le qua-
trième Consulat de César, comme j'ai
dit. Ce n'est point un Livre qu'il ait
écrit à Brutus son ami; comme le dit le
Pere Rapin. Il lui adressa l'autre, sim- Préf. de ses
Réf. sur
l'Eloq. p. 7.
plement intitulé l'Orateur. Pour celui-
ci, il l'intitula Brutus, ou des Orateurs
illustres, de la même maniere qu'il a in-
titulé un autre de ses Livres, Lélius, ou
de l'Amitié; & un autre, Caton, ou de
la Vieillesse. L'un de ces titres marque
la matiere du Livre, & l'autre marque
l'un des Personnages qui y parlent. En Selon Aul.
Ant. Par-
myran. su-
prâ.
quoi il a imité Platon, qui intitule ainsi
ordinairement ses Ouvrages.

Ce que Cicéron dit dans ce Livre tou-
chant les Orateurs dont les écrits se sont
perdus, n'entre point dans le dessein que
j'ai de ne parler que de ceux dont nous
avons les Ouvrages; & ce qu'il dit de
ces derniers doit être réservé pour les
articles

hortarer alios, vel quod amarem meos, recordor
me longè omnibus unum anteferre Demosthenem,
16. in Orat. n. 23.

Le Brutus articles où il fera question d'eux. Pour
de Cice. ce qui est des lumieres qu'il donne sur
son, l'Art de persuader, je n'en dois rien di-
re qu'autant qu'il peut y avoir quelque
chose de particulier. De sorte que je
n'aurois ici que quatre choses à remar-
quer, si le Pere Rapin ne me donnoit
lieu d'en remarquer encore une, que je
mettrai avant les autres.

Réfl. sur
l'Eloq. du
Bar. n. 8.

Ce Pere nous fait observer „ qu'il y
„ a quelquefois dans l'Eloquence des
„ coups extraordinaires de l'Art, qui sur-
„ prennent & qui font des effets im-
„ prévûs. Il croit en trouver un e-
„ xemple dans le Livre dont est ques-
„ tion. Comme est celui, dit-il, que
„ Ciceron louë si fort, d'un certain Ca-
„ nus Rufius, qui étant accusé avec as-
„ sez de véhémence par Sisenna, s'écria
„ d'une voix fort animée & fort tou-
„ chante à ses Juges: *Circumvenior, Ju-
„ dices, nisi subvenitis, &c.* (c'est-à-dire,
„ je suis pris dans un piège, Messieurs, si
„ vous ne me secourez.) Cet aveu, pour-
„ suit le Pere Rapin, de la crainte qu'il
„ avoit d'être surpris, & la protection
„ qu'il demanda à ses Juges, les toucha
„ si fort, qu'ils lui devinrent favorables.
C'est ainsi que ce Pere raconte le fait;
voici comme Ciceron le rapporte.

De clar. O-
rat. n. 260.

Rufius étoit un accusateur de profes-
sion, & il accusoit un jour un homme
nommé Chritilius, qui prit Sisenna pour
son

1 Sputatilica! Sisenna, quid est hoc? Sputa quid
sit scio: tilica nescio. *Ibid.*, n. 260.

son Avocat. Sisenna se servoit volontiers de mots extraordinaires & inusitez; Le Brutus de Cicéron, il en employa un dans cette occasion, pour signifier des *accusations frivoles*, & dit que c'étoient *sputatilica quædam crimina*; l'Accusateur relève le mot barbare *sputatilica*, & s'écriant, *On me tend des pièges, Messieurs, si vous ne me secourez*: il partage ce mot extraordinaire en deux (1), & dit qu'il fait bien ce que c'est que *sputa*, parce que c'étoit un mot d'usage; mais pour *tilica*, qu'il ignore ce que c'est. Tout le monde s'éclata de rire, & Sisenna ne se corrigea point de sa mauvaise habitude.

Ainsi le Pere Rapin nous donne en cette occasion l'Accusateur pour l'Accusé; il nous donne l'Avocat de l'Accusé pour l'Accusateur. La chose consiste dans un mot inusité qui fut relevé à propos, & il la fait consister dans une plainte fort touchante. Il fait d'une crainte ironique, une crainte serieuse; d'un éclat de rire, un mouvement de pitié; & d'une petite plaisanterie, un coup extraordinaire d'Éloquence, un coup d'une grande pénétration où peu d'Orateurs réussissent. Que dire sur cela de ce Pere? A peu près ce que Quintilien a dit (2) de Senèque: *Il seroit à souhaiter qu'avec son genie & ses talens, il eût eu plus d'exactitude.* Je viens à mes quatre remarques.

La premiere regarde la franchise de

Declar. Orat. n. 85, & 86.

² Velles eum dixisse suo ingenio, alieno judicio, Quintil. l. 10,

Le Brutus
de Cice-
ron.

Lélius, qui persuadé de la bonté d'une cause dont il s'étoit chargé, & ayant reconnu après l'avoir plaidée deux fois, qu'il n'avoit pas le talent de remuer les cœurs, comme le sujet le demandoit, de sorte que toutes les deux fois on avoit interloqué, avoua de bonne foi son foible à ses Clients, & leur conseilla de donner cette cause à un Avocat plus fort que lui, qu'il leur indiqua. C'étoit Carbon, lequel, après quelque difficulté qu'il fit d'abord de s'en charger, la prit, la plaida de la maniere qu'il falloit, & la gagna. Preuve assez belle & de la bonne-foi que Cicéron dit avoir été très-commune en ces tems-là, & de la nécessité des mouvemens dans certains sujets. Ajoutons que cette conduite de Lélius est l'exécution ou la pratique du précepte, " *Nosce teipsum, Connoissez-vous vous-mêmes.* Il faut toujours, dit Juvenal, l'avoir devant les yeux, soit que vous songiez à vous marier, soit que vous aspiriez à remplir une place dans le Senat. Prétendez-vous plaider une grande cause, difficile, épineuse? consultez-vous vous-même, examinez si vous avez assez d'éloquence & assez de force.

La seconde chose que je remarque, est la raison pourquoi tels Orateurs qui parlent parfaitement bien, n'écrivent pas de même, ou bien n'écrivent rien du tout, pas même pour leur usage, loin de vouloir le faire pour donner quelque chose au Public. A l'égard de ceux qui
n'écri-

n'écrivent rien, Cicéron croit que c'est *Le Brutus*
pareffe, ou *présomption*, ou *indifférence*. de Cicc-
 C'est *indifférence*, s'ils ne se mettent pas ron.
 en peine d'acquérir de la gloire; c'est *De clar. O-*
présomption, s'ils croient que leur répu- rat. n. 92
 tation est assez grande, & qu'elle peut 92. 93.
 subsister sans cela; c'est *pareffe*, s'ils fuyent
 le travail. Quoique ce puisse être, ils se
 privent du moyen le plus propre de se
 perfectionner, qui est d'écrire & de limer
 à loisir ce que l'on fait. Pour ce qui
 est de ceux qui parlent mieux qu'ils n'é-
 crivent, c'est le feu seul & la seule vi-
 vacité, sans art & sans regles, qui leur
 font dire merveille dans l'occasion; mais
 comme ce feu s'éteint, & que la viva-
 cité se rallentit, quand ils viennent à
 prendre la plume de sang froid, ils n'ont
 plus ni force ni vigueur, comme les voi-
 les quand le vent cesse. Ce qui n'arri-
 ve point à ceux qui n'écrivent pas seu-
 lement de genie, mais qui savent suivre
 les regles; parce que les principes ne leur
 manquent pas au besoin, comme le feu
 de l'imagination.

Ma troisième observation tombe sur
 une question que Cicéron traite avec soin
 dans cet Ouvrage. Il examine si un O- *De clar. O-*
 rateur qui a l'approbation du peuple, rat. à n.
 peut n'avoir pas l'approbation des Savans, 183. ad 13.
 c'est-à-dire des Connoisseurs en fait d'E- 201.
 loquence; & il décide que non. Sa rai-
 son est qu'il ne peut avoir celle du peu-
 ple; qu'en remplissant les devoirs de sa
 profession, qui sont de plaire, d'instrui-
 re, de toucher. Ce qui étant une fois

Le Brutus de Cicéron. supposé, que pourroient dire les Connoisseurs ? C'est à quoi on peut rapporter le sort de la fameuse Tragédie de Corneille :

M. Despr.
Sat. à son
Esprit.

*En vain contre le Cid un Ministre se ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.*

Ce n'est pas que les Connoisseurs n'ayent de grands avantages. Ils voyent le bon & le mauvais ; le peuple ne fait que le sentir. Ils peuvent dire la raison pourquoi une chose est bonne ou mauvaise ; le peuple ne le pourra pas. Il y a plus. Le peuple prendra pour un parfait Orateur un Orateur mediocre, tant qu'il n'entendra rien de meilleur ; & entre plusieurs bons Orateurs, il ne pourra décider quel est le plus parfait ; les Connoisseurs le décideront, & rendront raison de leur décision. Ils distingueront aussi un Orateur mediocre, sans avoir besoin d'en entendre un plus habile. Enfin ils ont cet avantage, que quand même ils seroient sourds, ou autrement hors d'état d'entendre un homme, ils jugeront à l'air & à la maniere dont on l'écoute, s'il est, ou s'il n'est pas Orateur. Mais avec tous ces avantages, l'Orateur qui

plaît

1 Ea Philosophia quæ susceperit patrocinium voluptatis, etsi cui vera videatur, procul abest tamen ab

plaît au peuple, ne sauroit déplaire aux Le Brutus
 Connoisseurs. En sorte qu'il y a cette de Cice-
 difference entre une Dissertation sembla- ron.
 ble à celle que je rapporte, & un Dis-
 cours oratoire, que dans celle-là il faut
 chercher le goût des Savans, & dans ce-
 lui-ci le goût du peuple. On peut assû-
 rer que c'est la raison pour laquelle, se-
 lon Ciceron, (1) on ne voyoit point
 d'Orateurs ni parmi les Stoïciens, ni par-
 mi les Epicuriens. Quelque polis que
 fussent leurs discours, ils n'étoient point
 populaires. Ce qui fait voir que quand
 Ciceron recommande l'étude de la Phi-
 losophie, il faut savoir de laquelle. Et
 il ne sert de rien de dire, *N'est-ce pas la*
Morale & la Dialectique qu'il recommande?
 Il y a Morale & Morale, comme il y
 a Logique & Logique. L'une est d'usa-
 ge, & à la portée du sens commun; l'au-
 tre veut raffiner, & n'est que de spécu-
 lation. Il est aisé de décider laquelle des
 deux est convenable à l'Orateur.

Enfin je remarque deux comparaisons De clar. O-
 toutes remplies d'excellentes choses pour rat. ad fi-
 un homme qui souhaite devenir Orateur. nem.
 L'une est entre l'éloquence de Crassus &
 l'éloquence d'Antoine: l'autre entre la
 conduite de Ciceron & celle d'Horten-
 sius dans l'exercice de l'Art oratoire;
 conduite très-différente, qui fit tomber
 le dernier, & éleva le premier à ce haut
 point

ab eo viro, quem quærimus... sed est in Stoicis,
 quod ab hoc quem instruimus, Oratore valde abhor-
 reat. L. 3. de Orat. n. 54; 65.

Le Brutus
de Cice-
rone

point de gloire où il parvint. Cette quatrième observation semble sortir des bornes que je me suis prescrites ; mais on verra que j'ai eu de bonnes raisons pour passer ici par-dessus.

L'éloquence d'Antoine étoit plus propre pour le Barreau que pour la Tribune aux harangues, & c'étoit un effet de sa précision. Au reste, il n'échappoit rien à cet Orateur de ce qui pouvoit se dire sur un sujet ; il n'y avoit point de General d'armée qui sût mieux placer ses troupes, qu'Antoine savoit placer chaque chose ou chaque terme dans un discours. Tout y étoit en son lieu, & où il pouvoit faire plus d'effet. Étoit-il question d'apprendre ce qu'il avoit écrit, il n'y eut jamais une memoire plus heureuse ; & il le débitoit de telle sorte, qu'il n'y paroissoit point de préparation. Il étoit pourtant toujours si bien préparé, que très-souvent ses Juges ne le furent pas assez à être sur leurs gardes. Son style n'étoit ni bien correct, ni bien élégant, & néanmoins il choisissoit ses mots avec soin : mais il visoit moins à donner de la grace à son discours, qu'à lui donner de l'énergie. Comme il donnoit du tour à ses paroles, il en donnoit aussi à ses pensées, & c'étoient des figures d'une très-grande beauté. Il avoit l'action excellente. Son geste exprimoit, non pas chaque mot, mais sa pensée. Sa contenance & tous ses mouvemens y répondoient. Il avoit une voix ferme, sur un certain ton dominant, un peu rauque ; mais ce
qui

qui étoit un défaut en soi-même, il l'avoit su tourner à bien. Cela rendoit sa prononciation plus pathétique, plus propre à toucher, plus persuasive. Enfin on vit en lui ce qu'on avoit dit de Démosthène, que l'action fait tout dans l'Orateur; que rien ne pénètre tant l'esprit, rien ne tourne plus puissamment la volonté, rien ne fait mieux paroître l'Orateur, tel qu'il veut paroître lui-même.

A l'égard de Crassus, les uns l'égalloient à Antoine, les autres le lui préféroient. Néanmoins dans cette différence de sentimens, tout le monde convenoit qu'ayant l'un ou l'autre pour Avocat, on n'avoit que faire de chercher mieux. Cicéron fait sentir qu'encore qu'il estimât beaucoup Antoine, il avoit pourtant de la prédilection pour Crassus. Ce qui est certain, c'est qu'il ne trouvoit rien de plus parfait parmi les Orateurs de sa connoissance. Crassus avoit de la force, il avoit de l'agrément & de la noblesse. Il étoit exact sans contrainte, correct sans scrupule, clair dans ses raisonnemens, fécond en preuves, riche en images. Il est vrai qu'Antoine s'entendoit mieux à établir les faits; mais Crassus étoit beaucoup plus abondant dans les questions, merveilleux dans ses idées, rangé dans ses pensées, grand dans l'amplification. Il se préparoit avec soin: on l'attendoit avec empressement; on l'écoutoit avec attention. Dès l'Exorde il répondoit à l'estime qu'on faisoit de lui.

Le Brutus
de Cice-
ron.

Il étoit assez tranquille dans son geste; son ton de voix étoit ordinairement plein de douceur, agréable & sérieux en même tems. Quelquefois aussi il étoit fort véhément, plein d'une juste indignation. Enfin, comme il avoit le talent d'être orné, aussi-bien que d'être concis, il étoit aussi propre pour le peuple que pour les Juges; & néanmoins il auroit été plus parfait, s'il n'avoit eu l'ambition de paroître universel. Mais comme Scévola, au lieu de se borner à la profession de Jurisconsulte, avoit grande passion pour la plaidoirie, afin d'égalier Crassus; cet Orateur de son côté, au lieu de se borner à l'Éloquence, voulut faire le Jurisconsulte, pour ne point céder à Scévola; ce qui les empêcha l'un & l'autre d'exceller chacun dans sa profession. Il faut (1) donc que chacun se mêle de ce qu'il fait. Disons en passant que Cotta (2) vouloit imiter Antoine; mais qu'il n'en avoit point la force; comme Sulpicius vouloit imiter Crassus, quoiqu'il n'en eût pas les agrémens. C'est une leçon, ainsi que l'exemple de Lélius, qui nous apprend à nous connoître.

Ibid. n.
306. &c.

Dans la seconde comparaison, laquelle est entre Cicéron & Hortensius; le premier se représente lui-même dès sa première jeunesse comme brûlant du desir de devenir Orateur, & assidu à entendre ceux qui excelloient dans la profession.

1 Quam quisque norit artem in hac se exerceat.

2 Crassum Sulpicius volebat imitari, Cotta malebat

tion. Il écrivoit, il lisoit, il méditoit tous les jours quelque chose d'utile à son dessein. Il s'attachoit à Scévola pour le Droit, à Philon d'Athènes pour la Philosophie, à Milon de Rhodes pour la connoissance & l'usage de l'Art oratoire, à Diodore de Sicile pour la Dialectique; de telle sorte qu'en étudiant la Rhétorique, il cultivoit toutes les belles connoissances qui pouvoient y avoir rapport, & il composoit en Grec ou en Latin, selon les Maîtres à qui il avoit à faire, pour profiter de leurs lumieres.

Le Brutus
de Cice-
ron.

S'étant ainsi préparé long-tems, il parut au Barreau, non pour s'instruire, mais tout instruit. Il y plaida pour Roscius d'Amérie, & la maniere dont il s'en acquitta, fit juger qu'il n'y avoit point de grandes causes qu'il ne fût en état de plaider. Cependant comme il étoit de complexion foible, ses amis & les Medecins vouloient qu'il quittât la profession, & il parut résolu de mourir plutôt que de renoncer à la gloire de l'Eloquence. Néanmoins pour changer de style & de manieres, il partit pour l'Asie. Il s'arrêta six mois à Athènes, s'appliquant avec une nouvelle ardeur à la Philosophie sous le Philosophe Antiochus; mais s'exerçant en même tems à l'Eloquence avec un Maître nommé Démétrius Syrus. Ensuite il parcourut toute l'Asie, & y vit tout ce qu'il y avoit de grands Orateurs, Menippe

bat Antonium; sed ab hoc vis aberat Antonii; Crassi ab illo lepos, *De Clar. Orat. n. 203.*

Le Brutus
de Cice-
ron.

nippe entre autres, qui étoit dans le goût des Attiques. De-là il vint à Rhodes, & acheva de s'y perfectionner par les avis de Molon. Enfin au bout de deux ans il revint à Rome, tout autre de corps & d'esprit qu'il n'en étoit parti. Il y fut élu Questeur, & envoyé en Sicile, où il ne cessa de travailler; de maniere qu'à son retour, ce qu'il avoit de talens parut en sa force dans la cause des Siciliens contre Verrès.

Hortensius étoit alors en possession du Barreau, & il y domina jusqu'au tems qu'il fut fait Consul. Parvenu à ce haut point d'honneur, il ne voyoit personne parmi ceux qui avoient passé par cette charge, en état de se comparer à lui pour l'Eloquence; & il ne s'imaginoit point qu'aucun de ceux qui étoient plus jeunes, fût capable de l'égalier. Ainsi voulant se reposer & jouir de ce qu'il avoit amassé, il se négligea si fort, qu'au bout de trois ans, les habiles s'apperçurent qu'il étoit tombé, & dans la suite le peuple même s'en apperçut. Ce qui montre que l'Eloquence ne s'acquiert & ne se soutient que par l'étude & le travail. Enfin quand Cicéron fut élu Consul, on avoit perdu l'idée d'Hortensius. Le bruit que fit ce nouvel Orateur le réveilla, & il revint sur les rangs, pour ne pas se laisser enlever le prix de l'Eloquence par un homme d'ailleurs aussi avancé que lui dans les Charges.

Cicéron de son côté ne s'étoit jamais relâché. Il n'oublioit, il ne négligeoit absolu-

absolument rien de tout ce qui pouvoit être utile à son dessein. Sur-tout il composoit avec soin; il plaidoit avec assiduité, s'attirant l'admiration par le caractère de ses discours, lequel n'avoit rien de commun. Tout ce qu'il faisoit sembloit nouveau, parce que personne ne faisoit de même. De tous ceux qui parloient alors en public, aucun ne paroissoit avoir étudié ni les belles Lettres, qui sont la vraie source de l'Eloquence; ni la Philosophie, qui est la mere, pour ainsi dire de tout bien; ni le Droit civil & public, qui néanmoins est si nécessaire; ni l'Histoire, qui nous enrichit des exemples de l'antiquité. Aucun n'avoit cette force de raisonnement qui fait la base de l'Eloquence; aucun n'avoit ces adresses qui embarrassent un adversaire, & le démontent; aucun n'avoit le talent d'égayer & de divertir les Juges, ou de ramener les faits aux questions, ni de faire des digressions à propos, ni enfin d'exciter des mouvemens qui fussent convenables à la cause.

Le Brutus
de Cice-
ron.

Cicéron n'en dit pas davantage; il ne dit point qu'il eût ce que les autres n'avoient pas, parce qu'il ne veut pas parler de lui-même; mais on l'entend, & l'on conçoit facilement qu'il avoit lû tous les Orateurs Grecs & Latins; l'on voit même par ses écrits, qu'il avoit toutes les rares qualitez qui manquoient aux autres. Il ne faut donc pas s'étonner si sa réputation alloit toujours en augmentant. Au lieu qu'outre la négligence d'Hortensius,

Le Brutus
de Cice-
ron.

sius, une autre chose contribua encore à le faire moins estimer. C'est que le style qu'il avoit cultivé dans ses premières années, ne convenoit point à un âge plus avancé, & il le conserva toujours. Il ne s'en défit jamais; c'étoit le style Asiatique. On en distingue de deux sortes; l'un est fleuri dans les pensées, l'autre est plus vif dans l'expression; & ils marquent tous deux plus d'esprit que de solidité. On l'admiroit dans la jeunesse d'Hortensius. Dans sa vieillesse on s'en mocquoit. Que dis-je? on s'indignoit même qu'un homme de son âge, un Consulairé, donnât dans ces puerilitez. Ajoutez que sa négligence étoit cause que sa diction n'étoit plus si travaillée. Tout cela le fit tomber, pour servir d'exemple à ceux qui veulent se soutenir, & pour leur apprendre ce qu'ils doivent faire.

Ce détail m'a paru important, soit parce que la conduite de ces grands Hommes peut servir à régler la nôtre; soit parce qu'il étoit à propos que l'on connût un peu & les principaux Interlocuteurs des Dialogues dont j'ai ci-devant parlé, & le Prince des Orateurs qui a composé ces beaux Ouvrages, aussi bien que celui-ci, & trois ou quatre autres dont je vais parler.

L'OR A.

1 Non enim quaero Orator quis fuerit, sed quid sit illud, quo nihil possit esse praestantius. *In Orat. n. 7.*

2 Ut in formis & figuris est aliquid perfectum & excellens, cujus ad excogitatam speciem imitando referun-

L'ORATEUR
DE CICÉRON.

L'ORATEUR de Cicéron est ainsi nommé par excellence, parce que c'est l'idée de l'Orateur parfait, lequel, selon Cicéron même (1), n'est peut-être qu'un Orateur en idée : car ce n'est pas d'après quelque Orateur particulier qu'il se forme l'idée qu'il en donne : mais c'est d'après cette idée qu'il voudroit former un Orateur. De la même manière que les Ouvrages dans tous les Arts (2), sont d'après l'idée qu'en a l'Ouvrier, qui conçoit toujours, s'il est habile, un degré de perfection où rien ne manque, où l'on ne peut rien ajouter, que rien de ce qui tombe sous les sens n'exprime, ni ne sauroit parfaitement exprimer, & où pourtant un esprit sublime doit toujours tendre.

Dans une méthode si relevée, Cicéron marche sur les traces de Platon (3), qui remontoit toujours aux idées comme aux principes intelligibles, éternels & immuables de toutes choses. Sa raison est, que ce qu'il a d'Eloquence, il le doit aux Philosophes, & non pas aux Rhétoriciens. Il entend par les Rhétoriciens, les Maîtres

feruntur ea quæ sub oculos cadunt. *Ibid.* n. 9.

3 Hæc rerum formæ appellat ideas ille non intelligendi solum, sed etiam dicendi gravissimus Auctor & Magister Plato. *Ibid.* n. 10.

L'Orateur
de Cice-
ron.

tres qui ne donnent que des préceptes, comme si tout en dépendoit ; il entend par les Philosophes, ceux qui sur des matieres d'usage, faisoient faire à leurs disciples des discours polis & étudiez : à quoi il ajoûte deux choses (1) ; l'une, que Caton ne seroit jamais devenu Orateur parmi les Stoïciens, dont il avoit embrassé la Secte, si après avoir cultivé avec eux la justesse du raisonnement, il n'avoit appris de la Rhétorique l'art de s'étendre sur les matieres, & de les orner : l'autre est, (2) qu'encore qu'il faille à l'Orateur une Philosophie d'usage, où l'on joigne la beauté du discours à la beauté de la matiere, il y a pourtant un degré de perfection que cette Philosophie même ne lui donne pas, & qu'on ne peut prendre que dans l'étude & l'exercice de l'Art oratoire. C'est ainsi que Cicéron s'explique dans son Livre des Orateurs illustres, qui est le Brutus que nous venons de voir. Revenons à l'idée qu'il veut donner de l'Orateur.

C'est sur une pareille idée, qu'Antoine

1 Tuus avunculus [Cato] quemadmodum scis, habet à Stoïcis id quod ab illis petendum fuit. Sed dicere didicit à dicendi Magistris, eorumque more se exercuit. *Cic. de clar. Orat. n. 119.*

2 Ea ipsa Peripateticorum Academicorumque consuetudo, cum suavitate dicendi & copia, talis est, ut nec perficere Oratorem possit ipsa per se se, nec sine eâ Orator esse perfectus. *Cic. de clar. Orat. n. 120.*

3 Disertos se vidisse multos, eloquentem adhuc neminem, *L. 1, de Orat. n. 94. & in Orat. n. 18.*

toine (3) avoit dit avant lui, *qu'il n'a-* L'Orateur
voit point vû d'Orateurs; c'est-à-dire, que de Cice-
 sa délicatelle ou sa grande pénétration ron.
 trouvoit dans tous les Orateurs quelque
 chose de défectueux (4), au lieu que
 son idée ne pouvoit rien souffrir que d'ac-
 compli. En effet, qu'on admire tant
 qu'on voudra ceux qui possèdent un plus
 grand nombre des parties qui entrent dans
 l'Eloquence, il n'y a d'Orateur parfait
 que celui qui les a toutes. Afin qu'on
 ne s'y trompe pas, Cicéron veut les ex-
 pliquer; & il le fait non-seulement avec
 beaucoup de soin, mais avec beaucoup
 de succès.

Veut-on savoir ce qu'il jugeoit lui-mê-
 me de son Ouvrage? Il écrit dans une
 de ses Lettres, qu'il a mis dans ce Li-
 vre tout ce qu'il avoit d'esprit ou de ju-
 gement, tout ce qu'il savoit sur l'Elo-
 quence. " (5) Je suis ravi, dit-il à son
 „ ami, que vous l'approuviez si fort. S'il
 „ est tel que vous dites, je dois avoir
 „ quelque mérite. S'il ne l'est pas, je
 „ consens qu'on ne fasse pas plus de cas
 „ de

4 Inuidebat videlicet in ejus mente species elo-
 quentiz, quam cernebat animo, reipsa non videbat.
Ibid.

5 Oratorem meum tantopere à te probari, vehe-
 menter gaudeo. Mihi quidem sic persuadeo, me,
 quicquid habuerim Judicii de dicendo, in illum li-
 brum contulisse, qui si est talis, qualem tibi videri scri-
 bis, ego quoque aliquid sum; sin aliter, non re-
 cuso, quin quantum de illo libro, tantumdem de
 judicii mei fama detrahatur. Leptam nostrum cupio
 delectari jam talibus scriptis. &c. *Cic. Epist. l. 6.*
Epist. 18, ad Leptam,

L'Orateur „ de mon goût, qu'on n'en fera de mon
de Cice- „ Ouvrage. Je souhaite que votre fils
ron. „ prenne plaisir à le lire; tout jeune
„ qu'il est, cette lecture ne lui sera pas
„ inutile.

Une autre de ses Lettres (1) nous apprend l'extrême tendresse qu'il avoit pour cet Ecrit. Il témoigne à son ami qu'il souhaite passionnément que cet Ouvrage soit de son goût; mais quand même cela ne seroit pas, comme il le craint, parce que son ami & lui ne convenoient pas tout à fait de principes, il le prie de lui donner du moins son suffrage par faveur.

Si nous nous en tenons aux termes du
Pere Rapin, ce Traité de Ciceron n'est
qu'une *Dissertation sur la maniere la plus
excellente de parler, dans le grand nombre*

*d'Orateurs qui se sont signalez en tous les
siècles; & quel est le genre d'Eloquence le
plus parfait.* Ce Pere a voulu exprimer

les termes dont Ciceron se sert deux fois
pour désigner son Ouvrage; quoiqu'il di-

se ailleurs * formellement qu'il l'a inti-
tulé: *l'Orateur*. Mais il n'y a dans cet

Ecrit aucun dénombrement d'Orateurs,
& ce n'est point parmi les particuliers

qu'il

1 Scripsi de optimo genere dicendi: in quo sæpè
fuspiciatus sum, te à judicio nostro, sic scilicet ut
doctum hominem à non indocto paululum disside-
re. Huic tu libro maximè velim ex animo: si mi-
nus, gratiæ causâ suffragère. *Epist. l. 12. Ep. 17. ad
Cornific.*

2 Rem difficilem [Dii immortales]. . . Nam na-
turæ

qu'il cherche la parfaite Eloquence, c'est L'Orateur
 en general en elle-même & dans son idée. de Cice-
 ron.

L'entreprise (2) étoit difficile, dans la
 variété dont l'Eloquence est susceptible,
 & parmi tant de differens goûts qui par-
 tagent les hommes. Mais Brutus l'en a-
 voit prié; Brutus son ami intime, qu'il
 avoit aimé dès son enfance, dont il es-
 timoit également l'esprit & le cœur, &
 qui par l'un & par l'autre étoit infini-
 ment estimable. On peut voir, dès l'en-
 trée du Livre, l'éloge magnifique qu'il
 en fait. Pour ce qui est du succès de
 l'entreprise, l'homme du monde, à mon
 avis, qui a le mieux travaillé sur cet Ou-
 vrage, & qui l'a le mieux entendu, puis-
 qu'il l'entend comme s'il l'avoit fait,
 nous assure (3) qu'en ce genre il n'y a
 rien de plus achevé. " C'est, dit-il, le
 chef-d'œuvre de son Auteur; c'est la
 Venus d'Apelle; c'est le Jupiter de
 Phidias". Si on considère l'expression,
 tout y est traité d'une manière gran-
 de, pompeuse, magnifique, ou, pour
 mieux dire, proportionnée à la noblesse
 & à la grandeur du sujet. " Si on y
 considère le fond des choses, l'Auteur,
 par l'assemblage de toutes les perfec-
 tions

*Cic in Orat.
ad Brut. ini-
tio.*

Ibid. n. 334

turæ variz & voluntates, &c. In Orat. n. 52. 53.
 &c.

3 Multa reliquit & præclara monumenta vir in-
 genio & arte divinus; at hoc præcipuè dedit speci-
 men magnæ facultatis, ut Venerem Coam Apelles,
 Jovem Olympium Phidias. *Strebans Rhemensis, Com-
 ment. in Cic. Orat. Epist. nuncup. ad Gabr. Venatorens*

P. 5.

L'Orateur de Cicéron. „ tions imaginables de l'Orateur (1), fait
 „ un portrait de l'Eloquence, capable
 „ d'abord de nous saisir d'étonnement,
 „ & ensuite de faire naître dans notre
 „ cœur un amour incroyable de la pos-
 „ seder.

En effet, il nous expose (2) l'Eloquence, premierement comme au berceau dans l'Ecole d'Isocrate, & dans le genre d'écrire qui caractérise ce grand Maître, diffus, brillant, & fleuri, plus propre pour les discours d'apparat que pour les discours d'usage, & pour la montre que pour le combat; & il décide que c'est dans ce goût qu'il faut d'abord former un jeune Orateur, & que c'est la vraie méthode d'élever pour ainsi dire l'Eloquence.

Sortie de cette enfance, il nous la fait voir (3) en sa force; plus mâle & plus vigoureuse; soutenüe de tous les avantages tant de l'invention, que du choix & de l'arrangement. L'Invention lui découvre l'état de la cause, les faits qui la font naître,

1 Dignissimas eloquentiæ partes in unam conflavit imaginem, ac speciem omnium pulcherrimam subiecit oculis... ut spectator observatâ rei magnitudine & dignitate primùm animo stuperet, deinde amore accenderetur, & in illud nervos omnes contenderet, quod summum atque perfectum primâ specie judicasset. *Ibid.*

2 Laudationum, scriptorum, & historiarum, taliumque suasionum, qualem Isocrates fecit Panegyricum, multique alii qui sunt nominati Sophistæ, reliquarumque rerum forma quæ absunt à contentione forensi... est illa quasi nutrix illius Oratoris quem quaerimus... & quod educata hujus nutrimentis

naître, les circonstances qui la distinguent, L'Orateur
 les moyens qui l'établissent, les questions de Cice-
 & les maximes par lesquelles il en faut ron.
 juger. Mais il y faut du discernement
 & du choix, parce que l'esprit est extré-
 mement fertile, & qu'il produit (4),
 comme la terre, aussi-bien le mauvais
 que le bon; outre que les causes ont leur
 fort & leur foible, dont il faut faire va-
 loir l'un & cacher ou diffimuler l'autre,
 s'il est possible. Pour ce qui est de l'ar-
 rangement, l'Eloquence paroît savante à
 prévenir les esprits; à s'insinuer dans les
 cœurs, à faire connoître le fond d'une
 affaire, à fortifier ses preuves, à affoiblir
 celles de l'Adversaire, à placer si bien ses
 moyens, que les plus foibles soient soutenus
 par les plus forts; enfin à tout réduire
 sous un point de vûe le plus capable
 d'enlever. Au reste. ce n'est pas là qu'est
 la grande difficulté de l'Orateur; elle est
 dans la maniere (5), laquelle comprend
 deux choses, l'Action, & le Style.

L'Action est l'Eloquence du corps, si
 puis-

tis eloquentia, ipsa se postea colorat & roborat;
 non alienum fuit de Oratoris quasi incunabulis di-
 cere. Cic. in Orat. n. 37. & 42.

3 Quod diximus proprium Sophistarum: pompæ
 quàm pugnæ aptius: gymnasiis & palestræ dicatum,
 spretum & pulsum foro .. nos autem jam in aciem,
 dimicationemque veniamus. Ibid. n. 42.

4 Ut segetes fœcundæ, & uberes, non solum fru-
 ges, verùm etiam herbas effundunt inimicissimas
 frugibus. Ibid. n. 48.

5 Quomodo autem dicatur, positum est in duo-
 bus, in agendo, & in eloquendo. Est enim actio
 quasi corporis quædam eloquentia. Ibid. n. 55.

L'Orateur puissante, même quand elle est seule, & de Cice- sans laquelle l'Eloquence la plus parfaite ron. n'est plus rien. Elle comprend toutes *Ibid n. 56.* les inflexions de la voix, qui doivent ex- 57. &c. primer les passions; elle comprend le geste, ses convenances, ses proportions; elle comprend la représentation & la contenance de l'Orateur, les mouvemens de tout son corps, sur-tout l'air de son visage, & le mouvement de ses yeux, où l'on doit lire les mouvemens du cœur, sans parler de la Memoire, (1) qui ne convient aux Orateurs, que comme elle convient à tous les Arts.

En tout cela néanmoins il y a encore plus de genie que d'art; & ce n'est pas encore là qu'est proprement le caractère de l'Orateur; c'est dans le discours (2) & dans le style qu'il consiste. Le style, (3) selon Cicéron, distingue l'Orateur des Philosophes, qui, sans toucher le cœur, ne songent qu'à convaincre l'esprit; le style distingue l'Orateur des Sophistes, qui ne s'étudient qu'à plaire; le style le distingue des Historiens, qui ne veulent que donner la connoissance des faits; enfin le style le distingue des Poètes, quelque éloquens qu'ils soient d'ailleurs; parce qu'ils le font d'une manière qui ne convient pas aux affaires de la vie. Au lieu que

1 De memoria nihil est dicendum, quæ communis est multarum artium. *Ibid. n. 54.*

2 Excellere Oratorem oratione, cætera in eo latere, indicat nomen ipsum. Non enim inventor, aut compositor, aut actor, complexus est omnia; sed: & Græcè ab eloquendo *ῥήτωρ*, & Latine eloquens *dictus*

que le parfait Orateur est (4) celui qui dans ces affaires, & particulièrement au Barreau, est en état d'établir une vérité par la preuve, de plaire par des ornemens pleins de dignité, & d'emporter le consentement de la volonté par la force des mouvemens; & c'est à remplir cette idée ou ces devoirs, que lui sert la variété du style, l'une des choses sur quoi Ciceron insiste le plus.

Il en distingue trois: le Sublime pour les grands sujets, le Simple pour les petits, & le Mediocre pour ceux qui tiennent le milieu. On voit, dit-il, beaucoup de gens qui excellent dans l'un des trois en particulier, & il n'en faut pas davantage pour s'acquérir une grande réputation, sur-tout si on fait polir son discours par un juste arrangement des termes qui le composent. Mais il faut quelque chose de plus pour l'Orateur dont il s'agit. En un mot, il est nécessaire qu'il excelle dans tous les trois ensemble, puisque c'est-là ce que l'on conçoit de plus parfait, & que non-seulement la chose est possible, mais qu'on en trouve des exemples, sinon parmi les Latins, du moins parmi les Grecs, quand ce ne seroit que Démosthène. De sorte qu'il est ridicule de se diviser sur cela de sentiment, & de

Ibid. n. 69.

Ibid. n. 23.

133. &c.

Ibid. n. 36.

dictus est. *Ibid. n. 61.*

3 Sejunctus igitur Orator à Philosophorum eloquentiâ, à Sophistarum, ab Historicorum, à Poëtarum. *Ibid. num. 68.*

4 Qui in Foro causisque civilibus ita dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat. *Ibid. n. 69.*

L'Orateur
de Cice-
ron.

se vanter, chacun selon son goût, l'un d'aimer le Grand, l'autre le Simple, l'autre ce qui est poli avec art, l'autre ce qui paroît négligé, l'autre la force; l'autre la douceur; un habile homme qui se forme, comme Démosthène, sur l'Eloquence en elle-même, rassemble en soi toutes ces parties, autant qu'il le peut, & en compose un Orateur qui soit dans le goût des Attiques.

Ibid. n. 76.
&c.

Cicéron s'arrête quelque tems sur ce goût, pour expliquer en quoi il consiste, & réfuter quelques personnes peu éclairées qui le bernoient au style simple de Lyfias, ou au style grave & un peu rude de Thucydide (1), ou à cette douceur qui fait le caractère de Xenophon. Il montre que le style des deux derniers ne convient point à l'Orateur, & que si on se borne au premier, il faudra exclure du nombre des Attiques non-seulement Periclès, mais Démosthène, qui étoit pourtant si fort dans ce goût, qu'Athéne même n'y étoit pas davantage (2). Il parle ainsi, tant parce que parmi les Grecs Européens, les Athéniens seuls cultivoient l'Eloquence (3), que parce que le style Attique, ainsi appelé à cause d'eux & de leur país, étoit ce qu'il y avoit de plus exquis, de plus châtié, de plus poli, & de plus naturel. C'est un

1 Thucydides præfractior, nec satis, ut ita dicam, rotundus. *Cic. in Orat. ad Brut. n. 13.*

2 Quo ne Athenas quidem ipsas magis credo fuisse Atticas. *Cic. in Orat. n. 23.*

un style sans enflure , sans bassesse, sans affectation, sans superfluité, sans mau-
 se délicatesse , sans aucuns vains orne-
 mens. C'est un degré de perfection qui
 ne se trouvoit ni parmi les *Asiatiques*, ni
 parmi les *Rhodiens*, mais parmi les Athé-
 niens seuls ; qui quelquefois n'étoient
 pas même contens de Démosthène, le
 plus grand de leurs Orateurs, & remar-
 quoient en lui un mot, ou un geste, qui
 n'étoit pas dans cette extrême exactitude.
 Tant ils avoient le goût plus fin que les
 autres hommes ! Car ce qui leur plaisoit,
 plaisoit aussi aux autres ; & ce qui plai-
 soit aux autres, ne leur plaisoit pas tou-
 jours.

L'Orateur
 de Cice-
 ron.

Ibid. n. 27.

L'Orateur parfait a donc, selon Ci-
 ceron, tous ces styles à commandement:
 le style simple (4) pour instruire, le sty-
 le orné pour plaire, & le sublime pour
 toucher. Ces trois parties en supposent
 une quatrième, qui est *une sagesse & une
 prudence infinie*, pour connoître les bien-
 féances & les garder.

Comme il est nécessaire pour cela de
 distinguer les tems, les sujets, & les per-
 sonnes, il faut aussi connoître la nature
 & la propriété de chaque style. Le
 simple a pour son partage la clarté du
 discours, la propriété des termes, l'exac-
 titude de la phrase, l'élegance, la retenue,
 l'air

Ibid n. 76.
 &c.

3 Hoc autem studium non erat commune Græciæ,
 sed proprium Athenarum. *Ibid. in Orat.*

4 Subtile in probando, modicum in delectando,
 vehemens in flectendo. *Ibid. n. 70.*

L'Orateur
de Cice-
ron.

l'air négligé & la douceur. Le style orné a plus de charmes & plus d'agrémens; l'étude, l'art & le travail y paroissent davantage; les images & autres beautés semblables y sont plus fréquentes. Le style sublime se fait connoître par sa richesse, son abondance, sa force, ses mouvemens, par l'élevation des pensées, & par la magnificence des expressions.

Il y a cette différence entre ces trois styles, qu'avec l'un des deux premiers, on peut être fort goûté, & avec le troisième, s'il est seul, (1) on ne peut jamais être estimé. On passe pour sage avec le style simple; on passe pour agréable avec le style médiocre; mais avec le style sublime, si on l'emploie toujours, on passe pour n'avoir pas le sens commun, & ceux qui vous entendent, s'imaginent ou que vous avez perdu l'esprit, ou que les fumées du vin vous le troublent.

Il ne suffit pas même pour être un Orateur parfait, de savoir employer tantôt l'un, & tantôt l'autre, soit dans des discours différens, soit dans les diverses parties du même discours: il y a sur cela quelque chose encore de plus
fin;

1 At vero hic noster gravis, acer, ardens, si huic generi studet uni, nec suam copiam cum illis duobus generibus temperavit, maximè est contemnendus... summus ille sapiens; medius suavis; hic copiosissimus vix sanus videri solet... quasi futere inter sanos, vel inter sobrios bacchari vinolentus videretur. *Ibid* n. 99.

2 In quo tantum abest, ut nostra miremur; ut usque eò difficiles simus & morosi, ut nobis non satis-

fin; & il faut que dans la même partie, L'Orateur un homme sache adoucir la force de l'un de Cicé- par les agrémens de l'autre, & corriger ^{ion,} la douceur de celui-ci par ce que celui-là a de plus mâle ou de plus fort. Par rapport à toute cette doctrine, il est à propos d'entendre ce que Cicéron dit de lui-même (2). " Loin, dit-il, d'être content de moi sur cet article, je ne le suis pas quelquefois de Démosthène. Tant mon esprit & mes oreilles sont difficiles à contenter! Et néanmoins il étoit plus aisé à Démosthène (3) d'atteindre à la perfection, parce qu'il arriva dans un tems où elle étoit déjà connue à Athènes, au lieu qu'elle étoit inconnue à Rome lorsque j'y parus.

L. 1. de Orat. n. 212.

Après avoir insisté sur la variété du style, ce grand Maître parcourt en peu de mots d'autres parties, ou nécessaires, ou utiles à l'Orateur. Il met de ce nombre la Logique, le Droit civil, & le Droit public; il y met l'Histoire, la Morale, la Physique même, pour s'en servir comme Periclès avoit fait; & nous verrons sur les Partitions oratoires en quoi consiste

Ibid. n. 117, 118, 119, &c.

satisfaciat ipse Demosthenes: qui quanquam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non semper implet aures meas, ita sunt avidæ & capaces. - Cic. in Orat. n. 104.

3 Ille [Demosthenes] magnus. Nam & successit ipse magnis, & maximos Oratores habuit æquales. Nos... in ea urbe, in quâ... auditus eloquens nemo erat... Jejunas igitur hujus... orationis aures civitatis accepimus. - Ibid. n. 105, 106.

L'Orateur
de Cice-
ron,

siste l'usage que l'Orateur peut, ou doit faire de cette Science. Ciceron ajoute ensuite toutes les regles qu'on donne touchant les diverses parties dont un discours est composé. Il ajoute la maniere de traiter les faits, & celle de traiter les questions ou les maximes generales. Il y comprend l'Art d'exprimer les mœurs, celui d'émouvoir & de toucher, l'usage de l'amplification, les figures de mots ou de pensées, en un mot, tous les ornemens du discours. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, (1) qu'il ait dessein en cette occasion, d'expliquer tous ces préceptes comme les Maîtres les expliquent lorsqu'ils veulent instruire; son dessein est seulement de faire admirer les talens d'un homme capable de les pratiquer, c'est-à-dire du parfait Orateur, lequel doit joindre encore à tout ce que nous venons de toucher, l'arrangement des mots & l'harmonie des paroles; & c'est par où Ciceron finit cet admirable Traité.

M. shod. E-
log. comp. c.
4.

Junius a donc raison de nous conseiller de lire ce livre après les Dialogues de l'Orateur, parce qu'on les y retrouve tous en abrégé. Ce qu'il est aisé de vérifier par la lecture de ces deux Ouvrages, ou par le peu que j'ai rapporté de l'un & de l'autre. L'estime que ce Critique faisoit de l'Orateur, paroît encore par l'analyse qu'il en a faite, peu différente

1 Illud tamen, quod jam ante diximus, meminimus, nihil nos præcipiendi causa esse dicturos: atque

rente de l'idée que je viens aussi d'en donner. Nous avons vû le jugement avantageux que Strébée de Rheims en a porté. Saint Augustin en faisoit tant de cas, qu'il en a tiré toutes les regles qu'un Prédicateur, selon lui, doit garder dans l'explication qu'il fait au peuple, soit de la Morale, soit des Mysteres de l'Evangile. Il ne veut pas à la verité qu'un homme capable de prêcher, s'amuse *aux préceptes de Rhétorique*; entendant par ce terme, les regles les plus faciles de l'Art qu'on montre à la jeunesse, & que le genie ou l'usage suppléent aisément; mais ces grands préceptes, sur la diversité des styles, sur ce qui les distingue, & sur l'usage qu'il en faut faire, saint Augustin veut que le Prédicateur les sache; & il assure que celui qui les met en usage, fait infiniment plus de fruit (2).

J'ai remarqué ce que Cicéron lui-même pensoit de son Orateur; j'ai remarqué la tendresse qu'il avoit pour cet Ouvrage; j'ai remarqué les éloges qu'il y donne à Brutus; j'ai remarqué enfin que ce fut à la priere de cet ami qu'il le composa. Brutus étoit un homme d'esprit; il étoit Orateur; il aimoit les Livres; il en faisoit. Qui auroit pû s'imaginer que dans toutes ces circonstances, un homme avec tant de belles qualitez, n'auroit pas donné son suffrage au chef-d'œuvre dont est

ques-

que ita potius acturos, ut existimatores videamur loqui, non ut magistri. *Ibid.* n. 112.

2 Plus proderit. *Ibid.*

L'Orateur
de Cice-
ron.

question? Cependant, ce qui est la chose du monde la plus affligeante pour un Auteur comme Ciceron, Brutus insensible à l'amitié, aux loüanges, à tout ce que nous trouvons de beau & de solide dans cet Ouvrage, Brutus, dis-je, ne l'approuva pas; & quoi-qu'en toute autre chose il convînt assez avec l'Auteur, en matiere de bien dire, il ne fut point de son goût. Ce qu'il y a de particulier, il ne s'en cacha point; il l'écrivit à Ciceron même, & ce qui paroît avoir fait plus de peine à cet Orateur, il l'écrivit encore à Atticus leur ami commun; car l'Auteur se seroit peut-être consolé de ce que ses idées ne plaisoient pas à Brutus, si Brutus avoit dissimulé sa pensée, & fait semblant de les approuver. C'est ainsi du moins que Ciceron vouloit, comme je l'ai dit, que Cornificius en usât, s'il n'étoit pas de son goût sur cet article. C'est lui-même qui nous apprend toutes ces particularitez touchant Brutus, dans une Lettre à leur ami commun.

*Epist ad
Attic. l. 14.
Ep. 20.*

„ Vous voulez, dit-il, que je vous
„ envoie une Harangue toute faite pour
„ Brutus [*touchant le meurtre de César*]
„ afin qu'il n'ait plus qu'à la prononcer
„ [*dans le Capitole*]. Apprenez, mon
„ cher Atticus, apprenez de moi une
„ grande verité que l'experience m'a fait
„ connoître. Il n'y eut jamais ni Poëte,
„ ni Orateur, qui ne se crût en état de
„ faire beaucoup mieux qu'un autre. Ce
„ sont les moins habiles qui sont dans
„ cette opinion. Que croyez-vous que

„ pen-

„ pense Brutus, qui a tant de genie & L'Orateur
 „ tant de belles connoissances? Ne l'ai- de Cice-
 „ je pas éprouvé dernièrement à l'occa- ron,
 „ sion de cet Edit qu'il vouloit publier,
 „ & que vous m'aviez prié de lui dres-
 „ ser? Il en avoit dressé un de son cô-
 „ té; j'étois plus content du mien, &
 „ lui du sien. Bien plus, forcé en quel-
 „ que façon par ses instances réitérées,
 „ je lui ai envoyé mon Traité de la
 „ parfaite Eloquence; & il ne s'est pas
 „ contenté de m'écrire à moi, il vous a
 „ écrit aussi à vous qu'il n'étoit pas de
 „ mon goût sur cet article. Souffrez,
 „ je vous prie, mon cher Atticus, que
 „ chacun compose pour soi. Un mau-
 „ vais Poète a dit, (1) que chacun trou-
 „ ve sa femme la plus belle de toutes;
 „ cela n'est pas si vrai que ce que j'ai
 „ dit des Orateurs.

Quel étoit donc le goût de Brutus? Il ne vouloit que de la précision & de la justesse dans un discours; il ne vouloit que de la simplicité & de l'étegan- ce; les grands mouvemens, la magnifi- cence, les brillans ne lui plaisoient pas. *Je ne vous en dis pas davantage*, lui dit *Ep. ad Brut.* Cicéron dans une Lettre, & j'ai dessein *l. 11. Ep.* de devenir concis à votre exemple, & de *15.* prendre sur cela vos leçons. C'est en effet dans ce caractère que Brutus compo- sa lui-même sa Harangue touchant le meurtre de César; il la prononça telle qu'il

1 Suam cuique sponsam, mihi meam. Non scitè,
 Hoc enim Attilius Poëta durissimus. *Cic. ibid.*

L'Orateur qu'il l'avoit composée, & l'envoya à Ciceron pour la voir & la corriger avant qu'elle devînt publique, mais à condition

Diffion, de M. Bayle art. de Brutus. qu'il n'y changeroit pas grand' chose. Monsieur Bayle, dans son Dictionnaire, dit qu'elle plut beaucoup à Ciceron, encore qu'ils n'eussent pas le même goût pour l'Eloquence. Il y a quelque chose à redire dans ce rapport de Monsieur Bayle. Il est vrai que Ciceron ne changea rien dans la Harangue dont est question, parce qu'il la trouvoit parfaite dans le caractère qui plaisoit à Brutus; mais il déclare que ce caractère en cette occasion ne lui plaisoit pas, à cause que le sujet auroit demandé plus d'abondance, plus de mouvement, & plus de force (1).

Je conviens que dans le Livre touchant les Orateurs illustres, Ciceron fait dire à Brutus que le défaut des mouvemens est dans un Orateur un très-grand défaut.

Mais je crois que Ciceron exprime moins en cela le véritable caractère de son ami, que celui qu'il auroit dû avoir, selon lui. Il le représente plus au vrai

Ibid. n. 292. dans ce même Livre, à la fin d'une Dissertation qu'il y fait encore, toujours sur les mêmes principes, touchant le goût des Attiques. Brutus n'y répond rien.

II

1 Ego, si illam causam habuissem, scripsissem ardentius. *Epist. ad Att. l. 15. Epist. 1.*

2 De Bruto solitus dicere Cæsar; magni refert quid hic velit, sed quidquid vult, valde vult. *Cic. Epist. ad Att. l. 14. Epist. 1.*

Il témoigne seulement qu'elle lui a fait L'Orateur
 plaisir. Ce qui ne signifie point qu'il se ^{de Cicé-}
 rende au sentiment de Ciceron; & nous ^{ron,}
 voyons qu'il ne s'y rendit pas même a-
 près ce Livre-ci, fait comme l'autre, &
 après l'autre, pour tâcher, je crois, de
 le convaincre. Aussi Brutus n'étoit-il
 pas homme à se rendre; & César (2)
 disoit de lui, qu'il étoit important que ce
 jeune homme prît en tout le bon parti,
 parce qu'il ne se desistoit jamais de celui
 qu'il avoit pris. La question est, s'il l'a-
 voit pris sur cet article contre Ciceron?
 Bien des choses me persuadent qu'il ne
 l'avoit pas pris; l'idée que nous prenons
 de l'Orateur en le lisant, la satisfaction
 que la Raison y trouve, les éloges qu'on
 a donnez à ce Traité; les principes de
 saint Augustin sur la Prédication, qui ne
 sont autres que ceux de Ciceron dans
 cet Ouvrage. Ajoutons que si Brutus
 trouvoit l'Éloquence de son ami desti-
 tuée de nerfs, son ami lui rendoit le
 change, trouvant son style négligé & mal
 lié (3). Mais ce qui est encore plus
 fort, César si capable d'en juger, ayant
 vû l'éloge de Caton, que Brutus avoit
 composé, ne trouva pas cette piece trop
 bien écrite, & commença à croire qu'il
 étoit lui-même plus éloquent qu'il ne
 pensoit

3 Ciceronem malè audivisse à Bruto, ut ipsius
 verbis utar, tamquam fractum atque elumbem; Ci-
 ceroni visum Brutum otiosum atque disjunctum.
 Aper. in Dialog. de Causis corrupt. Eloquent. apud Ta-
 cit. p. m. 162.

L'Orateur
de Cice-
ron.

pensoit (1); au lieu qu'il a toujours regardé Ciceron comme le pere de l'Eloquence Latine, & a toujours désesperé de pouvoir le surpasser. Et ce qui acheve de prouver que le goût de Brutus n'étoit pas sûr, c'est qu'ayant fait choix d'un style grave (2), c'est-à-dire ennemi particulièrement des ornemens de diction, il ne laissoit pas de ranger ses mots avec soin, mais avec si peu d'intelligence, que ses discours étoient pleins de vers (3), sans qu'il s'en apperçût.

Je ne sai si je dois joindre le jugement que fait de Brutus, dans Tacite, ou dans Quintilien, un des Personnages du Dialogue sur les Orateurs. Il dit (4), que la Philosophie avoit fait tort à l'Eloquence de Brutus; que ses Ouvrages, de l'aveu même de ses admirateurs, ne répondoient pas à sa réputation; que ses Harangues étoient froides & pesantes, enfin qu'elles n'étoient bonnes que pour ceux qui admiroient ses Poësies, aussi mauvaises que celles de Ciceron, quoique plus heureuses en ce que peu de gens en avoient eu connoissance. Tel est le jugement de cet Interlocuteur. Mais, outre qu'il en dit autant de César, & qu'il ne juge pas bien favorablement de Ciceron

1 Bruti Catone lecto, se sibi visum disertum. Cic. Epist. ad Att. l. 12. Epist. 46.

2 Gravitatem Bruti, Quintil. l. 12. c. 10. p. m. 580.

3 Versus hi ferè excidunt, quos Brutus ipse componendi

ron, il ne me paroît ni assez net dans ses idées, ni assez sûr dans ses principes, ni enfin assez juste dans ses raisonnemens. C'est pourquoi je ne veux point trop déferer à ses pensées. Une curiosité seroit de voir si on ne pourroit pas encore convaincre Brutus d'erreur, par ce qui nous reste de ses écrits, sur-tout par la seizième de ses Lettres; mais cela nous meneroit trop loin, & il faut achever ce qui regarde l'Orateur; je l'ai laissé à l'endroit où l'Auteur va parler de ce qui étoit un écueil pour Brutus, c'est-à-dire, de l'harmonie des paroles.

L'Orateur
de Cice-
ron.

Lib. singul.
Epist. ad
Brut. Epist.
16.

Avant que d'entrer en matière, afin qu'on ne lui fasse pas un reproche de la peine qu'il s'est donnée d'écrire tant de choses sur la Rhétorique, il fait voir qu'il n'est pas plus indigne d'un grand Homme d'expliquer dans un Livre les règles de l'Art, que de les mettre en pratique dans des Harangues; qu'à la vérité, ce que l'on dit touchant l'harmonie, ne paroît consister, quand on l'explique, qu'en des minuties & en des puerilités; mais que c'est, quand on l'a mis en œuvre, ce qui produit dans le discours des effets très-merveilleux. On a beau dire que c'est à quoi les premiers Orateurs ne pensoient

In Orat. à n.
140. ad 148.

Ibid. n. 147.

ponendi studio sapissimè facit. *Quintil. l. 9. c. 4. p. m. 448.*

4 Brutum Philosophia suæ relinquamus: nam in Orationibus minorem esse famâ suâ, etiam admiratores ejus fatentur. &c. *Dialog. de Orat. apud Tacit. p. 163. apud Quint. p. 520. ad fin. secund. Declamat.*

L'Orateur
d: Cice-
ron.

soient pas, & que ce qu'ils ont écrit ne laisse pas d'avoir sa force : car s'ils n'y ont pas pensé, dit Cicéron, c'est qu'ils n'en avoient pas connoissance; s'ils l'avoient connu, ils ne l'auroient pas négligé; & si ce qu'ils ont dit nous plaît, c'est, que sans connoître l'harmonie, ils l'ont souvent rencontrée par hazard, ou bien leurs pensées & leurs expressions qui nous plaisent sans harmonie, plairoient encore plus si elles avoient cet avantage. Ce qui est certain, est qu'Aristote si déclaré contre le style d'Isocrate, loin de condamner cet Art de polir la diction, en a lui-même donné des regles. Je ne rapporterai point celles que Cicéron en donne. Elles reviennent à celles que j'ai touchées en parlant des Rhéteurs Grecs. Je me contente de dire que ce grand Maître ne laisse rien à desirer sur cet article.

Ibid. n. 168.
169. &c.

Préf. sur les
Oeuv. de
Balzac p. 6.

C'est donc à lui, autant qu'à tout autre, que convient ce qu'a dit l'Abbé Cassagnes dans sa Préface sur les Ouvrages de Balzac. *Les Anciens*, dit-il, *traitent fort exactement de cette partie de l'Elocution* [qui regarde l'harmonie;] *ils descendent jusqu'au dernier détail; ils comptent les pieds & les syllabes; ils enseignent quelles mesures sont les plus propres pour le commencement, pour le milieu, & pour la conclusion de la période; enfin ils font l'anatomie du style avec autant de soin, que les Medecins font celle du corps humain.* A dire vrai, on trouve tout cela dans Cicéron. La question seroit de savoir si

on peut en faire usage lorsqu'on écrit en François, & il y a quelque distinction à faire: car de croire qu'on le puisse sans réserve, comme l'a crû l'Abbé Cassagnes, ce n'est pas peu se tromper. *Encore*, dit-il, *que toutes ces sources soient publiques, ceux qui écrivoient en notre Langue avant Balzac, n'en savoient pas mieux profiter. Ils n'avoient qu'un style déréglé, ou pour mieux dire, ils n'avoient point de style.* C'est comme si on disoit, qu'encore que nous eussions les regles des vers Latins ou des vers Grecs, nos Poètes n'avoient pas en l'esprit de s'en servir. Ce seroit se moquer que de parler de la sorte, parce que la structure du vers, dans ces deux Langues; dépend d'un certain nombre de pieds composez de longues & de breves; ce que nous n'avons pas dans la nôtre. Il en est de même de tout ce que l'Auteur de la Préface observe que les Anciens ont dit des mesures de la Prose: ce sont de veritables pieds, semblables à ceux qui entrent dans les vers; & par conséquent comment voudroit-on que nos Auteurs en eussent profité?

Qu'y a-t-il donc à faire? Pour parler juste, il faut observer que les mesures par longues & par breves n'ont pas lieu dans le François; mais qu'outré ces mesures, il y a dans le Grec & dans le Latin d'autres choses qui contribuent pareillement à l'harmonie. Il y a *le tour de la phrase*, qu'on peut appeller *la circonduction*, à prendre ce terme dans un sens fort general; il y a *des phrases qui par elles-mêmes*

L'Orateur
de Cice-
ron.

Ibid.

L'Orateur
de Cice-
ron.
Ibid. p. 30.

mes ressemblent fort à des vers, quoique ce n'en soient pas, comme l'Abbé Cassagnes le reconnoît plusieurs pages après. Il y a quelquefois du rapport entre certaines phrases, soit à cause de leur opposition, soit à cause de leur égalité, soit à cause de leur inégalité même, & du mélange que l'on fait des plus longues avec les plus courtes. Ce sont les seules choses qui peuvent faire le nombre & l'harmonie dans le François, & néanmoins c'est ce que l'Auteur de la Préface n'explique en aucun endroit; & quelque éloge qu'il fasse de cet ornement du discours, quelques louanges qu'il donne à Balzac pour avoir montré le premier à s'en servir, il ne dit jamais distinctement ce qu'il faut faire pour y parvenir; il n'en donne que des idées vagues & confuses. On ne peut pas dire la même chose de Cicéron: car comme ces dernières sources de l'harmonie ont lieu dans toutes les Langues, il s'est attaché à les expliquer parfaitement, par rapport à la sienne.

*Strebans
Rhemens.
Comm. in
Orator. Cic.
Ep. nuncup.*

C'est le jugement qu'en a porté l'habile Homme qui a commenté cet Ouvrage, lequel est infiniment estimable, selon lui, quand ce ne seroit que par cette considération, que bien des gens parlent des styles sans s'y entendre, sans pouvoir en donner aucun à leurs Ouvrages,

1 Quod esset hoc opus tum præclarum, tum per-
uile, & imprimis dignum, cui daret operam iuven-
tus, nec id multi etiam ingenio & diligentia præ-
diti, sine duce aut usu longo possent animo con-
sequi,

ges, & même sans être en état d'en re- L'Orateur
connoître aucun dans les discours des de Cicc-
autres. C'est sur cette matiere, dit-il, ron.
que l'Orateur Romain va plus loin que
tous ceux qui l'ont précédé, aucun des
Grecs ; ni aucun des Latins ne l'ayant
traitée plus au long, ni mieux dévelop-
pée ; à peine trouve-t-on même quel-
qu'un, soit avant, soit après lui, qui en
ait parlé, au lieu qu'on voit beaucoup
de Maîtres qui ont traité des autres par-
ties de l'Orateur.

Ce qui relève encore le mérite de tout
l'Ouvrage, c'est que généralement par-
lant, il y a plus d'élevation que dans
les trois Livres de l'Orateur ; & cela de-
voit être ainsi. L'idée de la parfaite E-
loquence étoit un objet qui demandoit
plus de sublime. Outre que ce n'est point
ici un Dialogue, ni un Livre de précep-
tes, mais c'est une expression presque
continuelle d'admiration, à la vûe des
grands talens de l'Orateur ; c'est une pein-
ture de ces talens ; c'en est un éloge
magnifique, quoiqu'il soit aisé de voir
que tous les traits qui entrent dans cette
peinture, sont autant de grandes leçons,
aussi bien que de puissantes exhortations
qui nous animent à faire tous nos efforts
pour acquérir ces grandes qualitez.

Mais si cet Ouvrage est beau, (1) il
est

sequi, porrexi manum, viam nescientibus osten-
di..... Commemoro historias omnes, expono om-
nia verba difficiliora, &c. *Strebans Rhem. Ep. num.*
cap. ad calcem,

L'Orateur
de Cice-
ron.

est aussi très-difficile, & il n'est guères possible de le bien entendre, lors même qu'on a de l'esprit, à moins qu'on n'ait en même tems un bon guide, ou beaucoup d'usage. Il y a des traits d'histoires; il y a des mots obscurs; il y a des préceptes qui le sont aussi; les exemples qu'on y joint quelquefois, ne sont pas clairs. L'Auteur n'y sort jamais de son dessein. Il faut le suivre. Enfin il y a des endroits à rétablir, & il mérite qu'on se donne, pour l'éclaircir, toutes les peines nécessaires. Le Commentateur dont j'ai parlé, ne s'y est point épargné. On peut profiter de son travail, qui est immense & très-digne d'un habile homme.

DU GENRE

D'ORATEUR

LE PLUS PARFAIT.

Du genre
d'Orateur
le plus
parfait.

De optimo
genere Ora-
torum.

JE crois ne pouvoir mieux placer qu'après *l'Orateur*, le peu que j'ai à dire sur un autre Ouvrage de Ciceron, qui est très-court, & qui a pour titre, *du Genre d'Orateur le plus parfait*; puisque l'Auteur n'y a d'autre dessein, & n'y établit d'autre doctrine que celle que nous venons de voir dans *l'Orateur*, savoir, que les trois styles sont nécessaires à la parfaite Eloquence.

Ce qui donna occasion à cet Ouvrage,

ge, est l'estime qu'on faisoit du style Attique ; estime qu'on portoit jusqu'à dire qu'il n'y avoit plus d'Orateur de ce caractère. Cela étoit d'autant plus injurieux au siècle de Cicéron, que quelques personnes ignorantes, ou de mauvais goût, ou même de petit esprit, bornoient ce caractère au style simple de Lyfias. En sorte que dans cette supposition, il eût été fort honteux de ne pouvoir y atteindre, puisque c'est le style qui paroît le plus facile & le plus commun. Mais comme assez souvent la simplicité du style ne seroit tout au plus que supportable dans une grande cause, & qu'un grand sujet sera toujours tout autre, étant traité d'un style sublime ; c'est pour cela qu'au jugement de Cicéron, il est aussi aisé de montrer que le style Attique, s'il ne consiste que dans le simple, n'est pas le style le plus parfait, qu'il est aisé de faire voir que le Merveilleux est au dessus du Commun.

Du genre
d'Orateur
le plus
parfait.

Il soutient donc que le style Attique est en effet le plus parfait, mais qu'il renferme les trois caractères, & que l'Orateur les employe selon l'exigence des sujets. ce qui se voit par les Orateurs d'Athènes, qui sont la règle de ce style, & sur-tout par Démosthène, qui y avoit excellé. C'étoit pour en convaincre ceux qui pensoient autrement que lui, qu'il traduisit les célèbres Plaidoyers d'Eschine contre Démosthène, & de Démosthène contre Eschine ; & l'Ouvrage touchant le genre d'Orateur le plus parfait, n'étoit

Du genre n'étoit qu'une Préface à cette Traduction
d'Orateur qui s'est perduë.

le plus
parfait.

Elog. com-
par. Me-
thod. c. 4.

Dans ce que je viens de dire, on voit la raison du Jugement que Junius a porté de cet Ouvrage de Cicéron. Il dit qu'il merite d'être lû; que par l'exemple de Démosthène & d'Eschine, l'Auteur y montre ce que c'est que le goût Attique, c'est-à-dire le bon goût, & qui sont les Orateurs dont il faut faire cas; que ce ne sont pas ceux qui n'ont qu'un style tout-à-fait sec, maigre, & décharné, ni ceux au contraire qui donnent dans l'enflure; mais ceux qui ont de la netteté pour instruire, de l'esprit & de l'agrément pour plaire, & de la force pour émouvoir; à quoi ils font servir la variété du style, qu'ils savent accommoder à la grandeur ou à la petitesse du sujet.

LES TOPIQUES DE CICÉRON.

Les Topi-
ques de
Cicéron.

LES Topiques de Cicéron sont encore un Ouvrage assez court. Il ne contient que la méthode de trouver les argumens par le moyen de certains termes qui les caractérisent, & qu'on appelle *Lieux de Rhétorique* (1) ou *Lieux de Logique*. C'est un Art dont l'invention

α τόπος, lieu: d'où vient le nom de Topiques.)

tion ou la perfection est dûë à Aristote. Ce Philosophe en parle fort dans sa Rhétorique. Il en a fait un Livre d'ailleurs qui fait partie de sa Logique, & c'est ce Livre que Cicéron a voulu rendre intelligible à un Jurisconsulte de ses amis, nommé Trébatius, qui n'avoit pû y rien comprendre de lui-même, ni tirer sur cela aucunes lumieres d'un Rhéteur qu'il avoit consulté. De quoi Cicéron s'étonne fort, & encore plus de ce que les Philosophes mêmes n'étudioient pas mieux Aristote.

Les Topiques de Cicéron.

Au reste, il n'y a rien de particulier dans cet Ouvrage de Cicéron, sinon que pour faire plus de plaisir à son ami, il n'y donne que des exemples tirez du Droit. Mais une chose remarquable, pour montrer le genie, la mémoire & la facilité de Cicéron, c'est qu'il n'avoit point le Livre du Philosophe Grec, lorsqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voyage; il étoit sur mer, comme il nous l'apprend lui-même dans ce Livre. Il rappella dans sa mémoire l'Ouvrage d'Aristote: il l'expliqua & envoya à son ami ce qu'il avoit fait. Il falloit le bien savoir, & l'avoir bien present dans l'esprit. On est revenu de l'estime qu'on faisoit de cet Art. Peut-être qu'Aristote ne l'estimoit, que parce qu'il en étoit l'Auteur; peut-être que Cicéron ne l'estimoit non plus, que parce qu'il l'avoit appris, & qu'il voyoit que tout le monde en parloit avec éloge. Ce qu'il y a

Ad Trebatium Topic. n. 54

Les Topiques de Cicéron. de certain, c'est que Cicéron dit (1) que cet Art n'est utile qu'à ceux qui ont déjà quelque usage de l'Eloquence. Or il est constant que quand on a déjà quelque usage de l'Eloquence, on n'a plus besoin des Topiques; & il est aisé de voir, par les exemples mêmes que rapporte Cicéron, que la connoissance des matieres, l'usage, & l'attention sur son sujet, sont le grand Art de trouver les argumens.

Boëce néanmoins n'a pas cru perdre son tems en faisant un long Commentaire sur cet Ouvrage, quoiqu'il fût qu'un Rhéteur nommé Marcus Victorinus en avoit déjà fait un divisé en quatre Livres. Il est vrai que ce Victorinus n'avoit pas poussé ses explications jusqu'au bout, au lieu que Boëce a voulu tout expliquer.

*Biblioth.
CHR.*

Jusques là, je n'ai parlé des Topiques de Cicéron que selon les idées communes que tout le monde en a. Mais le Pere Menestrier en a d'autres. Il est arrivé aux Topiques de Cicéron, selon ce Pere, le même sort qu'à Aphthone. "On
 „ les fait lire, dit-il, aux jeunes Ecoliers,
 „ comme l'idée des lieux de Rhétori-
 „ que, au lieu que ce sont les lieux Dia-
 „ lectiques, pour raisonner & prouver
 „ Philosophiquement, & non pas pour
 „ persuader selon les adresses de l'Elo-
 „ quen-

1 Sed hi loci ei demum Oratori prodesse possunt, qui est versatus in rebus, vel usu, quem atas demum affert: vel audicione & cogitatione, quæ studio & diligentia præcurrit ætatem. Nam si.....
 crit

„ quence, qui sont deux choses bien dif- Les Top
 „ ferentes, ainsi qu'Aristote l'a fait voir piques de
 „ en sa Rhétorique, où il ne fait nulle Cicéron.
 „ mention des Topiques, mais touche en
 „ Maître les lieux propres de chaque
 „ genre de discours pour la persuasion.
 „ Il veut que ce qu'on louë soit grand,
 „ excellent, singulier; que ce que l'on
 „ conseille de faire soit honnête, utile,
 „ agréable & avantageux; que ce que
 „ l'on veut justifier soit conforme aux
 „ loix, à la raison, au bon sens, à l'é-
 „ quité, aux usages & aux coutumes re-
 „ çûes & approuvées, comme pour blâ-
 „ mer ou pour accuser, il faut prendre
 „ les chefs opposez.

Je ne sai de bonne foi, ni à quoi pen-
 soit ce Pere, ni quelles étoient ses vûës,
 lorsqu'il a écrit ces choses. Rien ne
 l'obligeoit à donner son jugement sur cet
 Ouvrage de Cicéron, ni sur celui
 d'Aphthone, & il va le donner tant sur
 l'un que sur l'autre, pour n'en pas dire
 presque un seul mot qui marque quel-
 que justesse. Je ne sai pas si quelqu'un
 s'avise de faire lire les Topiques à des
 Rhétoriciens: supposons que cela soit,
 y a-t-il une si grande différence entre des
 Logiciens & des Rhétoriciens, pour trou-
 ver mauvais qu'on mette entre les mains
 de ces derniers ce qui seroit fait pour
 les autres; & peut-on dire que ce fût-là dé-

grader
 erit idem in consuetudine civitatis, in exemplis, in
 moribus, civium suorum hospes, non multum ei
 loci proderunt illi, ex quibus argumenta promuntur,
 Cic. de Orat. l. 2, n. 131.

Les Topiques de Cicéron. *grader un Ouvrage ? Car c'est la pensée de du Pere Menestrier, comme on le peut voir sur Aphthone ? Ce sont, dit-il, des lieux Dialectiques, & non pas de Rhétorique.* Il faut donc que ce Pere ait ignoré que la Rhétorique & la Dialectique tirent toutes deux leurs argumens des mêmes lieux ! *Ce sont deux choses bien différentes, ajoute-t-il, ainsi qu'Aristote l'a fait voir en sa Rhétorique, où il ne fait nulle mention des Topiques.* Mais c'est Aristote lui-même qui nous dit dans sa Rhétorique, que les raisonnemens de ces deux Arts se prennent des mêmes lieux, & que quiconque sait tirer de ces sources les syllogismes Dialectiques, en fait aussi tirer les enthymêmes qui conviennent aux Orateurs. Cependant, continue ce Pere, ce Philosophe ne fait nulle mention des Topiques, & il touche en Maître les lieux propres.... Il est vrai qu'il traite en Maître les lieux propres dans son premier Livre; mais outre que ce que je viens de rapporter est tiré de ce Livre, & montre visiblement qu'il y fait mention des Topiques, dans le second Livre il traite des lieux qui sont communs aux trois genres, qui sont les lieux Dialectiques, & qui servent à prouver quelque chose ou à la refuter. Et Cicéron lui-même, qui commence ses Topiques par l'explication de ces lieux communs aux trois genres, & finit par l'explication des lieux propres, ne parle des uns & des autres que pour l'Orateur, & pour agiter les questions de fait ou de droit qui se rencontrent dans

L. 1. c. 2.
p. 22. edit
de Libert.
Ibid. c. 1.
p. 6.

L. 2. c. 12.
13. & c.

dans les matieres oratoires. Ce qui prou- Les Tô-
 ve invinciblement que le Pere Menestrier piques de
 n'est point au fait sur ces matieres. Mais Ciceron,
 enfin, dit encore ce Pere, *il y a bien de
 la difference entre prouver philosophique-
 ment, & persuader selon les adresses de
 l'Eloquence.* Sans doute: & cela vient de
 ce que l'Orateur répand ces adresses dans
 ses raisonnemens, au lieu que le Dialec-
 ticien ne se met pas en peine de les ré-
 pandre dans les siens. Sa raison est,
 qu'il lui suffit *de convaincre l'esprit*, au
 lieu que l'autre *veut emporter le consente-
 ment de la volonté.* Ainsi un Dialecti-
 cien se contentera de dire *qu'il y a plus
 d'apparence que celui-là a tué Sextus Ros-
 cius, qui s'est trouvé sollicité au crime par
 un plus grand nombre de raisons pressantes.*
*Tel est, dira-t-il, non pas le fils du mort,
 mais son parent Roscius Capiton. Les rai-
 sons qui l'ont sollicité sont l'indigence, l'a-
 varice, la hardiesse, & l'inimitié.* C'est-
 là prouver philosophiquement ce que Ci-
 ceron prouve ainsi en Orateur. " Que
 ,, direz-vous, si je vous montre encore
 ,, que vous étiez dans l'indigence? que
 ,, vous vouliez vous enrichir? que vous
 ,, êtes un homme à tout entreprendre?
 ,, que vous étiez l'ennemi du mort? Fau-
 ,, dra-t-il encore hésiter sur ce qui vous
 ,, a porté au crime? Eh! que pouvez-
 ,, vous nier de tout ce que je viens de
 ,, dire? Votre indigence étoit telle que
 ,, vous ne pouviez la cacher, &c. Voi-
 la les mêmes argumens tirez des mêmes
 sources. Ils ne font qu'éclairer, lorsque

Les Topiques de Cicéron. Le Dialecticien les employe à sa maniere ; au lieu qu'ils remuent le cœur, & qu'ils y laissent de fortes impressions, lorsque l'Orateur les employe.

Rh'ior. du Prince p. 164. S'il faut encore quelque garant de la verité que j'ai exposée, on peut entendre sur cela Monsieur de la Mothe le Vayer. *Les Dialecticiens, dit-il, & les Orateurs tirent les uns & les autres leurs argumens des mêmes lieux, nommez Topiques dans toutes les deux professions. Les Topiques d'Aristote ne sont pas plus propres à la Philosophie, que les Topiques de Cicéron sont de l'Art oratoire. Ces paroles disent nettement qu'Aristote a fait effectivement ses Topiques par rapport à sa Philosophie, & que néanmoins c'est un Ouvrage qui convient aussi aux Orateurs: comme les Topiques de Cicéron, qui sont pour l'usage des Orateurs, sont aussi d'usage aux Philosophes. Le même Auteur dit encore que les lieux de la Logique ou de la Dialectique sont au nombre de sept, compris dans un vers Latin (1), qu'il rend par celui-ci :*

*Qui? quoi? par quel moyen? où? quand?
pourquoi? comment?*

& que tous les lieux de Rhétorique, avec ce qu'on peut y ajouter, sont renfermez dans ces sept de la Dialectique.

On voit l'idée de la Dialectique: elle s'oc-

1 Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

s'occupe du vrai-semblable: mais elle se prend aussi pour la Logique proprement dite, qui tend au vrai. C'est dans ce sens que Platon l'a prise. Si on en demande la raison, Monsieur l'Abbé Fleury croit que c'est à cause que la Logique, dont on trouve les préceptes & l'usage dans ce Philosophe, est l'Art des conversations. C'est un avantage que Crassus, dans Cicéron, attribué à l'Eloquence. L'un n'empêche pas l'autre. S'il faut des charmes dans les conversations, il y faut aussi du raisonnement, sur-tout dans les conversations savantes, où des gens habiles veulent suivre une vérité. L'Auteur respectable dont je parle, ajoute ce qui lui paroît distinguer la Dialectique & la Rhétorique, tant au sens de Platon que d'Aristote. Il dit que la première est l'Art des discours familiers, au lieu que l'autre est l'Art des Harangues.

Les Topiques de Cicéron.

Discours sur Plat. dans son Traité du choix des études pag.

305.

L. 1. de Orat. n. 32.

„ Avant que d'avoir lû Platon, dit
 „ ce docte & vertueux Abbé, je n'avois
 „ jamais bien compris pourquoi la Logi-
 „ que s'appelloit Dialectique; mais j'y
 „ ai vû que c'étoit l'Art de chercher la
 „ vérité par la conversation & par le
 „ discours familier, différent de l'Art
 „ des Harangues & des Discours publics,
 „ où l'on ne travaille pas seulement à
 „ convaincre l'esprit, mais encore à é-
 „ mouvoir ou appaiser les passions. Vous
 „ le pouvez voir, Monsieur, continue-t-
 „ il, dans le commencement du Gor-
 „ gias, où Porus ayant répondu par de

Ibidi:

Il parle à M. de Lam. de Bav.

Les To-
piques de
Cicéron.

„ grandes phrases à une petite question
 „ que Cheriphon lui avoit faite, Socra-
 „ te dit que Porus lui paroît plus exer-
 „ cé dans la Rhétorique que dans la
 „ Dialectique, c'est-à-dire en François,
 „ qu'il est plus accoûtumé à haranguer,
 „ qu'à parler en conversation. On voit
 „ donc par cette opposition, la differen-
 „ ce du Rhéteur ou Harangueur, & du
 „ Dialecticien; & on entend aisément ce
 „ que veulent dire ces premières paroles
 „ de la Rhétorique d'Aristote, que la
 „ Rhétorique est l'Art qui répond à la
 „ Dialectique dans le même genre, &
 „ touchant les mêmes sujets.

Mais qu'il me soit permis de le dire,
 puisqu'il s'agit de mettre le Lecteur en
 état de se déterminer: Il s'en faut bien
 que la réponse de Porus donne une idée
 de la vraie Rhétorique; c'est une idée
 de la fausse, une idée de celle que Pla-
 ton se figuroit pour la combattre & la
 tourner en ridicule. D'un autre côté,
 Aristote ne paroît pas prendre la Dialec-
 tique dans le sens de Platon, pour *l'Art*
de chercher la vérité. Une preuve, c'est
 qu'il l'oppose à la Philosophie, qui donne,
 dit-il, *la connoissance des matieres sur les-*
quelles la Dialectique ne peut donner que
des essais (1). Afin qu'on ne s'y trom-
 pe pas, il s'explique plus clairement. Il
 établit que *cet Art ne cherche que le vrai-*
semblable par des preuves plausibles, & ce-
 la

1 ἔστι δὲ ἡ Διαλεκτικὴ πειραστικὴ, περὶ ᾧ τὴ Φιλοσο-
φία γινώσκουσι. *Arist.* 3. τῶν μετὰ τὰ φυσ.

la sur toutes sortes de sujets ; au lieu que *Les Topiques de Cicéron.* les Sciences se bornent à un objet, & vont au vrai par des preuves infailibles. Voilà ce que Platon ne dit point de la Dialectique dont il parle , parce qu'il entend par ce terme *une Science universelle proprement dite.* Aussi se mocque-t-il des Rhéteurs qui se contentent du vrai-semblable, comme l'enseigne Aristote. Mais voilà le rapport que ce dernier trouve entre les deux Arts dont est question ; c'est que l'un s'occupe de tout ce qui peut se prouver pour convaincre l'esprit, ou plutôt pour tâcher de le convaincre, & l'autre de tout ce qui peut se persuader, pour interesser la volonté, sans se renfermer ni l'un ni l'autre dans les bornes d'un seul objet, ou dans des preuves infailibles. Il paroît donc que Platon & Aristote ne conviennent pas dans leurs idées sur cet article ; & qu'encore qu'on fasse usage de la Dialectique dans les conversations, comme on fait usage de la Rhétorique dans les Harangues, néanmoins ce n'est point là le rapport qu'Aristote a voulu mettre entre ces deux Arts au commencement de sa Rhétorique.

Peut-être ce que je viens de dire auroit-il mieux trouvé sa place dans le chapitre qui regarde Platon, ou dans celui qui regarde Aristote : mais outre qu'ils étoient déjà assez longs, ce sont des idées qui ont rapport à la Dialectique, & par conséquent elles ont pû avoir place parmi celles qui regardent les Topiques.

LES PARTITIONS

ORATOIRES.

Les Parti-
tions ora-
toires.

POUR les Partitions oratoires, je crois pouvoir dire que c'est une très-bonne Rhétorique, donnée par divisions & subdivisions des matieres, [ce qui est la raison du titre,] d'un style également clair, succint & élégant, très-proportionné à la portée de ceux qui commencent; de telle sorte qu'on peut s'en servir utilement en y rapportant des exemples, au lieu que Cicéron n'a pas jugé à propos d'y en mettre.

*Préf. de ses
Règl. sur
l'Eloq. p.
30.*

Rien n'est moins juste que ce que le Pere Rapin dit tout ensemble des Topiques, des Partitions, des deux Livres de l'Invention, & des quatre Livres à Herennius. " Ce ne sont, dit-il, que des
" Traitez particuliers, & propres à arran-
" ger des lieux communs, qui ne lais-
" sent pas d'avoir leur usage & leur beau-
" té ". Cette idée ne convient point à deux Rhétoriques completes, telles que sont les Livres à Herennius, & les Partitions; elle ne convient pas même aux deux Livres de l'Invention, qui sont un Ouvrage imparfait; ni même aux Topiques, qui ne parlent que de lieux de Rhétorique, puisque l'Auteur n'y donne point l'Art d'arranger, mais seulement de trouver les argumens.

*Sturmius
Comment.
in Partit.
oralor.*

Sturmius est d'avis qu'on lise dans les
Classes

Classes les Partitions oratoires, à cause Les Parti-
tions ora-
toires. de leur brieveté, propre à empêcher que les jeunes gens ne se rebutent de la longueur des préceptes, & qui n'empêche pourtant pas que ce Livre ne contienne la doctrine de Cicéron, celle d'Aristote, & généralement tout ce qu'il y a à savoir sur l'Art oratoire. Il ajoute qu'il préfère cet Ouvrage aux autres du même Auteur, qu'il est des plus parfaits, & du nombre de ceux qu'il a composez dans un âge meur & après la victoire de César; ce que néanmoins ce Critique n'ose pas donner pour certain. Quant à la préférence qu'il donne à cet Ouvrage sur les autres, il y a apparence que ce n'est que par rapport aux jeunes gens, à qui il est plus convenable.

C'est ainsi que l'Anonyme que je cite quelquefois, trouve que les Partitions sont une Rhétorique abrégée, mais entière. C'est ainsi pareillement que Junius * ne désapprouve pas qu'on fasse des Rhétoriques nouvelles, pourvu qu'on ne néglige point les Partitions qui sont, selon lui, *un petit livre tout d'or*, où Cicéron a ramassé pour l'instruction de l'Orateur, tout ce qui peut se dire, sans oublier la brieveté, si fort recommandée à ceux qui donnent des préceptes (1). Mais le Pere Soare les trouve trop courtes: il trouve que les richesses de l'Eloquence y sont trop resserrées & trop entassées; ce qu'on

*Anonym.
Polit. hist.
Philol. curios.
p. 35.
& 36.
* Method.
élog. compar.
p. 4.*

*Soar. Rhet.
Ep. ad Lect.*

¹ Quidquid præcipies, esto brevis. *Horat. Ep. ad Pis. v. 335.*

Les Parti-
tions ora-
toires.

*Meth. élog.
compar. c. 4.*

pourroit dire n'être vrai que parce que Cicéron, comme j'ai dit, ne rapporte point d'exemple. On ne peut nier néanmoins que cela ne soit vrai aussi par rapport aux préceptes, puisque cet Orateur lui-même y avertit son fils, que ce qu'il vient de lui dire n'est propre qu'à lui montrer les sources de l'Art oratoire. Cet avis étoit nécessaire, au jugement de Junius, afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il n'y avoit qu'à bien savoir ce que ce Livre nous enseigne, pour être habile à peu de frais dans un Art si difficile. Il faut, selon Junius, outre les Partitions, lire aussi Aristote, Hermogène, les Dialogues & le Livre de l'Orateur.

Le même avis me fait encore observer qu'on voit ici le fils de Cicéron déjà instruit des préceptes de l'Eloquence, qui interroge son pere. Il falloit que cet Orateur donnât cette idée de son fils, à ce que dit Sturmius, parce que c'est une chose difficile que d'interroger à propos & avec grace, & que ce n'est pas le fait d'un ignorant. Ce qui paroît, dit-il, par les Dialogues de Platon, où l'on voit un certain Protagore qui interroge Socrate d'une maniere à glacer, au lieu que Socrate l'interroge à son tour avec tant d'esprit, qu'il le met hors d'état de répondre.

Ce Livre ne contient guères que les préceptes ordinaires: s'il y a quelque chose de parti-

I Est igitur amplificatio gravior quædam affirmatio,

particulier, c'est que Cicéron y réduit toutes les passions à quatre, comme les Stoïciens; & ce sont la *Joye*, la *Douleur*, la *Crainte* & le *Desir*: division beaucoup moins commode dans la matière présente, que celle d'Aristote, comme je l'ai remarqué en parlant de ce Philosophe.

Au reste, on trouve dans cette Rhétorique toutes les lumières nécessaires sur le genre judiciaire en général, & en particulier, sur la manière d'y connoître & d'y établir l'état d'une cause; sur quoi Quintilien est très-long & très-obscur. On y trouve aussi ce qu'on peut désirer sur le genre Délibératif & sur le Démonstratif, dont Cicéron explique très-bien le vrai caractère, la nature, le style, les ornemens, sans néanmoins rien dire des figures. A peine y a-t-il un petit endroit qui peut y avoir rapport.

Il est vrai que l'Amplification ne paroît pas bien définie dans cet Ouvrage (1), & que Cicéron semble n'entendre par ce mot, selon sa définition, que *l'Art de traiter en style plus magnifique une chose déjà expliquée en style plus simple*; mais il marque parfaitement bien le lieu où il faut se servir de l'Amplification, & la manière dont il faut s'en servir. Que si la définition qu'il en donne n'a pas l'étendue qu'elle devoit avoir, on peut y suppléer, en prenant bien tout ce que ce grand Maître dit sur cet article.

J'ajoute

matio, quæ, motu animorum, conciliet in dicendo fidem, *Partit. orat. n. 53.*

Les Parti-
tions ora-
toires.
Part. orat.
n. 139, 140.

J'ajoute à ce que je viens de dire sur les Partitions, qu'on y voit aussi clairement la raison pourquoi Ciceron recommande si fort la Philosophie à ceux qui étudient l'Eloquence. C'est la Philosophie Académique dont il parle, laquelle, ainsi qu'il l'assûre, ne différoit que de nom de la Philosophie Péripateticienne; & il dit en termes exprès que dans l'une & dans l'autre, on s'appliquoit à des exercices de Rhétorique, c'est-à-dire à des discours oratoires, où l'on traitoit des matieres d'usage très-éloquentement.

Il s'en explique encore ailleurs d'une maniere qui fait plaisir à entendre. "Com-
,, bien, dit-il, ces Philosophes (1) n'ont-
,, ils pas écrit de Livres touchant le gou-
,, vernement des Etats! combien n'en
,, ont-ils pas composé touchant les Loix!
,, combien nous ont-ils laissé de Traitez
,, de Rhétorique! combien de Harangues
,, & de Discours qui sont des chefs-
,, d'œuvres d'Eloquence! Ont-ils entre-
,, pris de parler de quelque matiere épi-
,, neuse? on voit qu'avec la justesse &
,, la précision des Stoïciens, ils y ont

,, ré-

1 Quàm multa illi [Peripatetici Academicique] de Republica scripserunt! quàm multa de Legibus! quàm multa, non solum præcepta in artibus, sed etiam exempla in orationibus bene dicendi reliquerunt! Primum ipsa illa, quæ subtiliter differenda erant, politè aptèque dixerunt, cum definièntes, tum partientes, ut vestri etiam Stoïci. Sed vos squalidiùs: illorum, vides, quàm nitèat oratio! Deinde ea quæ requirebant orationem ornatam & gravem, quàm magnificè sunt dicta ab illis! quàm splendè! de justitia, de fortitudine, de amicitia, de x-tate degenda, de Philosophia, de capessenda Repu-
bl.

„ répandu cette clarté & cette élégance Les Parti-
 „ de style qui leur sont propres. Ont-tions ora-
 „ ils voulu écrire sur des sujets suscep-toires,
 „ tibles d'ornemens? avec quel éclat, a-
 „ vec quelle richesse d'expressions n'en
 „ ont-ils pas écrit! Quels excellens Ou-
 „ vrages n'ont-ils pas fait sur ce qui re-
 „ garde la justice, la force, l'amitié, la
 „ conduite de la vie, le soin de la Ré-
 „ publique, la temperance, la grandeur
 „ d'ame! Quel suc, pour ainsi dire, &
 „ quel embonpoint ne trouve-t-on pas
 „ dans tous ces Traitez! Quelle subli-
 „ mité, & quelle précision en même
 „ tems, selon les endroits! Ils ont fait
 „ des livres pour consoler les personnes
 „ affligées; ils en ont fait d'autres pour
 „ nous animer à de grandes entreprises;
 „ ils nous ont donné les préceptes de
 „ la Morale; ils nous ont donné les
 „ conseils de la sagesse, écrits d'un style
 „ admirable & magnifique, digne des
 „ grands Hommes pour qui ils avoient
 „ composé ces Ouvrages.

C'étoit sur des sujets de cette nature
qu'Aristote (2) entre-autres faisoit parler

ses
 bl. de temperantia, de magnitudine animi, quod erat
 hominum, non spinas vellentium, ut Stoici, nec
 ossa nudantium; sed eorum qui grandia ornate vel-
 lent, enucleate minora dicere. Itaque quæ sunt co-
 rum consolationes! quæ exhortationes! quæ monita
 & consilia scripta ad summos viros! L. 4. de fin. n.
 5. 6.

2 In hac Aristoteles adolescentes, non ad Philo-
 sophorum morem tenuiter differendi, sed ad copiam
 Rhetorum in utramque partem, ut ornatiùs & ube-
 riùs dici possit, exercuit, L. 2. de Orat. n. 46.

Les Partis des disciples, non pas avec la sécheresse
tions ora- des Philosophes, mais avec toute la ma-
toires, gnificence des Orateurs.

Mais on ne fera pas fâché, je crois, de voir ici par occasion jusqu'où alloit quelquefois l'Eloquence de ces Philosophes, & en même tems quelle idée il faut avoir de ce qu'on dit que *Periclès se servit très-utilement de la Physique dans l'usage de l'Art oratoire.*

On peut juger de l'Eloquence de ces Philosophes, par celle de Carneade; non qu'ils fussent tous de la même force, mais parce qu'ils travailloient tous à être de grands Orateurs, & ils réussissoient chacun selon son genie. Elle étoit si puissante, celle de Carneade (1), qu'il ne souûtint jamais rien sans le prouver, & que jamais il n'attaqua rien sans le détruire. Il emportoit tout comme une riviere rapide, ou il charmoit tellement, que ceux que ses raisons n'avoient pû vaincre, se laissoient amener à son sens par le plaisir de l'entendre. Ainsi par force ou par adresse, il venoit à bout des personnes mêmes qui avoient pris contre lui les précautions les plus exactes. Aucun de ses adyersaires ne pouvoit tenir

(Numen. a-
pud Euseb.
p. 737.

1 Rem nullam defendit, quam non probavit; nullam oppugnavit, quam non everterit. Cic, L. 2. de Orat. n.

de loin par quelques livres qu'il composoit. La postérité les a vûs ; mais ils n'étoient pas capables de se soutenir, je ne dis point contre Carneade, puisqu'il n'étoit plus, mais contre son ombre. Tout mort qu'il étoit, sa haute réputation le faisoit encore triompher de son antagoniste, loin de lui céder lorsqu'il vivoit & qu'il étoit environné de toute sa gloire. Quelle idée Lucile n'en donnoit-il pas ! Ce Poëte, au rapport de Lactance, introduisoit Neptune qui discourroit d'une matiere fort obscure, & qui disoit qu'elle ne pourroit pas être expliquée, quand même Carneade ressusciteroit.

Mais ce qui fournit les plus beaux témoignages de son éloquence, c'est son Ambassade de Rome. Les Athéniens condamnez à une amende de cinq cens talens, pour avoir pillé la ville d'Orope, le députèrent vers le Senat Romain avec deux autres Ambassadeurs. Avant que d'avoir audience, ils firent des Harangues en présence d'un grand nombre de personnes, & l'on admira en chacun d'eux un caractère particulier. La force & la rapidité furent celui de Carneade. Plutarque nous apprend que la jeunesse de Rome fut si charmée de ses discours, qu'elle renonçoit aux plaisirs & à tout autre exercice, afin de suivre la passion de philosopher qu'il lui avoit inspirée, & dont elle

elle étoit comme enthousiasmée. A l'é-
 gard du Senat, après qu'on y eut enten-
 du ces Ambassadeurs, il y fut dit qu'ils
 étoient moins envoyez pour obtenir quel-
 que chose par la voye de la persuasion,
 que pour forcer le Senat à faire tout ce
 qu'ils voudroient. C'étoit ainsi qu'on ex-
 primoit la force de leur éloquence. Aussi
 Caton ne fut-il point content qu'on les
 écoutât si long-tems & si souvent. Don-
 nons-leur réponse, disoit-il, & les ren-
 voyons chez eux; ce sont des gens qui
 persuadent tout ce qu'ils veulent. En ef-
 fet ils obtinrent que l'amende fût rédui-
 te à cent talens; & on raconte que Car-
 neade ayant un jour harangué admirable-
 ment pour la justice, harangua le lende-
 main contre cette vertu avec le même
 succès. Voilà comme les Académiciens
 cultivoient l'Eloquence. Il est facile de
 concevoir que de pareils Philosophes pou-
 voient former des Orateurs.

*M. Bayle
 sur Péricl.
 dans son
 Dict.*

Pour ce qui est de Periclès, & de l'u-
 sage qu'il fit de la Physique dans l'E-
 loquence, Monsieur Bayle qui parle de
 ce fait & de ce point de doctrine, au-
 roit pû le mieux éclaircir. Il fait, après
 Ciceron, l'éloge de l'éloquence de Peric-
 clès. " Elle plaisoit, on l'admiroit, on
 „ la craignoit. N'oublions pas, ajoute-
 „ t-il, qu'avec une force de genie peu
 „ commune, il s'est servi très-heureuse-
 „ ment de ses lumieres philosophiques,
 „ pour donner un grand relief à son é-
 „ loquence. Les hautes spéculations, &
 „ les profondeurs physiques & métaphy-
 „ siques

„ fiques dont il avoit nourri son esprit Les Parti-
 „ par les leçons d'Anaxagore, eussent été un obstacle à plusieurs autres qui tions ora-
 „ auroient voulu acquérir la gloire de toires.
 „ grands Orateurs, mais pour lui il y
 „ trouva un excellent suc, qui donna à
 „ ses Harangues une force merveilleuse.

Cela dit clairement que *communément la Physique & la Métaphysique sont un obstacle à l'Eloquence.* Tout ce qu'on dit de plus, est pompeux à la vérité, mais fort obscur. Il falloit expliquer comment l'Eloquence *nourrie*, comme dit Monsieur Bayle, *& armée de la connoissance de la nature, avoit plus de force.*

Dans le passage que l'on rapporte de Platon, ce Philosophe de qui on tient ce fait, dit que Periclès *transporta de la Physique dans l'Eloquence ce qui pouvoit y être d'usage*; cela est beaucoup plus clair, quoiqu'il y ait encore de l'obscurité. Dans le Dialogue de Phidre p. 1237.

Cicéron qui a parlé d'après Platon, dit que *Periclès instruit de la Physique par Anaxagore, passa facilement, on fit passer son esprit de ces hautes spéculations, aux affaires du Barreau & au gouvernement de la République.* Cela ne dit pas encore ce que nous cherchons. Cic. in Orat.

Mais Platon dit que *l'utilité qu'on tire de l'étude de la nature, c'est la grandeur d'ame & la constance, ou la fermeté.* Cela dit quelque chose de plus, si on explique comment on en tire cet avantage, & il n'est pas mal-aisé de le faire: la connoissance de la nature comprend celle de l'Auteur de la Nature, & rien n'est

Dans son Phédre.

Les Parti- n'est plus propre à relever l'esprit, que
 tions ora- la connoissance de Dieu, soit qu'on le
 toires... connoisse par la Religion, comme les
 Chrétiens, ou seulement par la contem-
 plation de ses Ouvrages, comme les Payens,
 pourvû qu'on en sache faire un bon usa-
 ge. C'est ce qui donne de grands sen-
 timens; c'est ce qui inspire & l'estime
 pour la vertu, & le mépris pour ce qui
 lui est contraire; le courage, par consé-
 quent, de faire de grandes choses, & la
 honte de s'abandonner à la molesse ou
 à l'oisiveté. Aussi remarque-t-on qu'A-
 naxagore parloit de *Dieu*, des *mœurs*, &
 des *Anges*, & qu'il apprit à Periclès à
craindre Dieu sans superstition. Voilà les
 connoissances qui peuvent fournir des
 pensées propres ou à relever l'ame, ou
 à fortifier le discours. Pour les connois-
 sances véritablement physiques ou méta-
 physiques, elles ne sauroient jamais en-
 trer dans un discours oratoire. Cicéron,
 Hermogène, Aristote, & tous les Maîtres
 y sont formels. Periclès fit bien voir
 qu'il ne pensoit point autrement, lorsque
 voyant un Pilote épouvanté d'une éclip-
 se, cet Orateur lui jeta un manteau sur
 les yeux, lui demandant s'il s'étonnoit
 de ne rien voir? & le Pilote lui ayant
 répondu que non: voilà, lui dit-il, ce
 que c'est qu'une éclipse. C'est un trait
 sensible de ce que Cicéron appelle, *E-*
xercitationem mentis à reconditis abstrusis-
que rebus ad res populares traducere.
 „ C'est-à-dire, appliquer son esprit à des
 „ choses & à des expressions populaires,
 „ après

Voyez ci-à-
 près les deux
 liv. de
 l'Inv.

Amyot. in
 3 édit. de
 Vascos. p.
 615. & 616.

Cic. in Orat.

, après l'avoir appliqué à la contem-
 plation des choses les plus relevées.

Les Parti-
 tions ora-
 toires.

LES DEUX LIVRES DE L'INVENTION.

IL y a encore un Ouvrage sur la Rhé-
 torique, qui est certainement de Ci-
 ceron, & qu'il avoit divisé, à ce qu'on
 croit, en quatre Livres, (1.) mais dont
 les deux derniers sont perdus. Ce qui
 est de vrai, c'est que par la fin du se-
 cond, on voit clairement qu'il en avoit
 fait plus de deux. Il a intitulé cet Ou-
 vrage, *Livres de Rhétorique, ou de l'In-
 vention oratoire.* Priscien & Quintilien
 en un endroit, le citent sous le second
 titre, & en un autre endroit, ils le ci-
 tent sous le premier. Vossius ne faisant
 attention qu'à cette manière de le citer
 sous le titre de *Livres de Rhétorique*, &
 d'ailleurs considérant que Ciceron n'y
 parle pas seulement de *l'Invention*, a crû
 que ce titre, de *l'Invention oratoire*, n'é-
 toit point de l'Auteur. Sans doute que
 Vossius n'avoit pas remarqué dans les
 Partitions, que le titre de *l'Invention* con-
 vient même à une Rhétorique complet-
 te; il est aisé cependant de le voir, puis-
 qu'il y est dit que l'Orateur doit égale-
 ment *trouver* les choses, les mots & l'or-
 dre

Les deux
 Livres de
 l'Inven-
 tion.

Prisc. l. 9.
 Quintil. l.

Ibid.

Voss. de nat.
 & const.
 Rhet. c. 13.
 p. 164.

Cic. Partit.
 orat. v. 3.

1 On le marque ordinairement dans le titre du Livre.

Les deux Livres de l'Invention, dre de son discours. De sorte que l'Invention s'étend sur tout, quoique celle des mots s'appelle plutôt l'Elocution, comme celle de l'ordre s'appelle l'Arrangement.

On fait la différence qu'il y a entre la Rhétorique & l'Eloquence, aussi bien qu'entre le Rhéteur & l'Orateur; l'un donne les préceptes, & l'autre les met en usage. On fait sur cela une difficulté; Cicéron a-t-il eu égard à cette différence, lorsqu'il a appelé l'Ouvrage dont est question, *Livres de Rhétorique*, ou de *l'Invention de Rhétorique*; au lieu qu'il appelle ses autres Ouvrages sur l'Eloquence, *Livres de l'Orateur*, ou *touchant les Orateurs*.

M. Fab. Vict. Préf. de son Comment. sur le 1. livre de l'Inv. à la fin.

Un ancien Commentateur a crû qu'il y avoit eu égard. Il se fonde sur ce que Cicéron enseigne ici, selon lui, l'Art de persuader, au lieu que dans les Livres ou Dialogues de l'Orateur, il explique, dit-il, les talens ou les parties que l'Orateur doit avoir.

C'est un Maître de conséquence qui parle ainsi. Néanmoins je ne puis être de son avis. Et si ce Critique n'avoit jamais rien dit de mieux sur la Rhétorique, je doute fort que pour son habileté dans cet Art, on l'eût honoré, comme on fit, d'une statuë d'or dans la Place de Trajan, ni qu'on pût dire que saint Jérôme ait eu en lui un savant Maître, étant certain que les Dialogues de l'Orateur sont une vraie Rhétorique, dont ils pourroient avoir le nom; & que Cice-

Marin Bessichem Scodrens. Castigar. in Vicior.

Cicéron auroit pû appeller *Livres de l'Invention oratoire*, ce qu'il appelle *Livres de l'Invention de Rhétorique*, comme il auroit pû intituler *Partitions de Rhétorique*, ce qu'il a intitulé *Partitions oratoires*; & l'on fait qu'en Latin comme en François, *l'Art oratoire* ou *l'Art de Rhétorique* sont une seule & même chose.

Les deux Livres de l'Invention.

Quant à la doctrine contenuë dans ces deux Livres, l'Auteur en fait lui-même le précis & nous apprend que dans son premier Livre, il a eu soin d'expliquer la nature de l'Eloquence & de l'Art qui l'enseigne, les devoirs de l'un & de l'autre, leur vûë ou leur fin, leur objet ou leur matiere, leurs parties, les divers genres de causes, la maniere d'y trouver ou d'y déterminer les questions, les différentes parties du discours & leurs regles; enfin la méthode de traiter les argumens, soit par rapport à la preuve, soit par rapport à la réfutation. Je dis, *de les traiter*, car pour la méthode de les *trouver*, ne croyant pas l'avoir assez expliquée, il prétend le faire dans le second livre, où il s'étend particulièrement sur le genre Judiciaire, moins sur le Délibératif, très-peu sur le Démonstratif.

L. 2. de Invention. n. 11.

C'est en parlant des argumens, qu'il distingue la méthode de Socrate & celle d'Aristote, laquelle est aussi celle de Théophraste. La première consiste à interroger l'adversaire, & à le prendre par ses réponses, sans rien avancer soi-même, & sans faire connoître ce que l'on veut établir. La seconde consiste à proposer

L. 1. n. 53 & 54.

Les deux Livres de l'Invention. L. 1. n. 61. poser ce que l'on veut, & à l'établir par des principes. Il préfère celle-ci à l'autre, comme plus convenable à l'Orateur, & comme suivie par les Maîtres les plus habiles. Mais la possession où sont les Orateurs d'adresser quelquefois la parole à l'adversaire, de l'interroger, de rapporter ses réponses, & d'en tirer des inductions, montre assez clairement qu'on peut mêler ces deux méthodes l'une avec l'autre.

Ibid. n. 77.

L. 2. n. 7.
§ 8.

Voyez ci-devant Par-tit. orat. p. 304.

Au reste, il nous avertit de prendre garde que toutes les manières des Philosophes, non plus que toutes leurs pensées, ne conviennent pas à l'Eloquence, & il traite de folie le sentiment d'Hermagore, qui soutenoit que l'Orateur devoit parler de tout, & même de la Physique. " On lui pardonneroit, dit-il, „ s'il avoit bien sù cette Science: car on „ croiroit qu'il auroit jugé de tous les „ Orateurs par lui-même, au lieu qu'il „ est plus aisé de montrer qu'il ignoroit „ l'Art oratoire, qu'il ne le seroit de „ faire voir qu'il étoit Physicien. Il conclut donc que sur cela, il faut s'en tenir à la doctrine d'Aristote. Il avoué néanmoins que la Rhétorique d'Hermagore avoit son mérite, qu'il y avoit du choix, de l'ordre, & même de l'invention, quoi qu'en voulussent dire quelques Maîtres jaloux de sa gloire.

Lib. de Invent. 2. n. 16.

Si la pensée de Cicéron sur la Physique est remarquable, il y en a une autre sur la sagesse & sur l'Eloquence qui ne l'est pas moins. Saint Augustin en fait une

L. 4. de Doct. Christ,

estime

estime particuliere, & ne cesse de l'inculquer, pour nous persuader de joindre & l'Eloquence à la Sagesse, & la Vertu à l'Eloquence. Ciceron dit que *la Sagesse sans l'Eloquence, ne produit pas de grands fruits; & que l'Eloquence séparée de la Sagesse, non-seulement ne produit jamais aucun bien, mais produit souvent de grands maux.* Cependant plus on peut en abuser, & plus il est à propos de l'étudier, afin d'en faire un bon usage, comme on le peut aisément, en l'associant à la Vertu.

Les deux Livres de l'Invention.

Sans entrer dans un plus grand détail, il suffit de remarquer que sur l'article des questions que l'Orateur peut avoir à traiter, Ciceron & Hermogène se prêtent du jour l'un à l'autre. J'ajoute que l'Orateur Romain, en traitant des parties du discours, distingue deux sortes d'Exordes; l'un qui se présente comme à visage découvert, l'autre qui cherche doucement à s'insinuer, selon la nature des affaires. Il explique les conditions que l'un & l'autre doivent avoir, & les défauts qu'on y doit éviter, afin qu'un Exorde ne soit ni *trivial*, ni *commun* aux deux parties, ni *propre à retourner contre nous*, ni *trop long*, ni *étranger*. Enfin Ciceron ne distingue que deux choses dans la Peroration, qui sont la *Récapitulation* & les *Passions*: mais par tout ce qu'il nous dit de ces deux-là, il nous fait concevoir que l'*Amplification* y est aussi nécessaire, expliquant même à cet effet la maniere de se servir des grands

Les deux principes & des thésés générales, qu'on appelle communément Lieux communs. Voilà pour la doctrine.

L. 2 initio. A l'égard du jugement qu'il faut porter de l'Ouvrage, Ciceron fait profession d'avoir choisi, pour le composer, tout ce qu'il y avoit de meilleur sur cette matière dans les Auteurs de tous les siècles; se donnant ainsi plus d'avantage pour le rendre parfait, que n'en avoit eu ce Peintre qui voulut faire une Junon parfaitement belle, puisqu'il ne prit que cinq personnes de son temps, d'une rare beauté, se contentant d'en exprimer dans son tableau ce que chacune avoit d'excellent. *Ibid. n. 6.* Aristote, avant Ciceron, avoit ainsi ramassé en un seul corps les préceptes de tous les Maîtres, de telle sorte, comme je l'ai déjà dit, qu'il fit tomber tous leurs Ouvrages par la beauté & la justesse du sien.

Peut-être Ciceron se flattoit-il d'avoir le même succès qu'Aristote, lorsqu'il composa ses Livres de l'Invention; mais il s'en désabusa dans la suite, comme il est aisé de voir par son premier Dialogue de l'Orateur. *L. 1. de Orat. n. 5.*

Ce sont certainement ses Livres de l'Invention qu'il regarde là comme peu de chose, ou comme un des premiers fruits de sa jeunesse, nous faisant entendre que c'est une production imparfaite, mal polie, peu digne de la gloire qu'il s'étoit acquise depuis par ses harangues. Telle est aussi l'idée que nous en donne

Quintilien (1). Il est vrai qu'il y a de très-bonnes choses, des choses très-sensées & excellentes, au jugement & de l'Auteur anonyme & de Junius. Cependant il faut avouer que si on y reconnoît Cicéron, c'est Cicéron encore foible, qui annonce en quelque façon ce qu'il doit être, mais qui ne l'est pas encore, n'ayant ni cette vivacité, ni ce tour, ni cette noblesse qu'on trouve dans ses autres Livres, même dans ses Partitions oratoires; à plus forte raison dans ses Dialogues ou dans le Livre de l'Orateur. On n'y respire point cet air & ce feu qui anime le lecteur à l'étude de l'Eloquence, ce qui est un des caractères les plus importans & les plus utiles dans un Ouvrage de Rhétorique. En un mot Cicéron, à mon avis, n'a rien fait de plus foible sur cette matière, que ses Livres de l'Invention, qui portent très-justement ce titre, au sens qu'on prend aujourd'hui l'*Invention*, parce que ce qui nous reste aujourd'hui de cet Ouvrage, ne traite presque que de cela. Le Pere Soare dit même que sur cet article, Cicéron donne ailleurs bien des lumières qu'on ne trouve point dans ces Livres-ci. Junius veut encore qu'on lise ces Livres avec précaution, non-seulement parce que Cicéron étoit fort jeune lorsqu'il les composa, mais encore parce que cet Orateur dit lui-même que cet

Les deux Livres de l'Invention.

Bibliogr. Polit. Hist. Philol. cur. p. 35. & 36. Method. Eloq. comp. c. 4.

Rhet. de Soar. Ep. ad Lect.

Method. Eloq. comp. c. 4.

1 Regesta & scholas vocat ab adolescente compositas. *Quintil. l. 3. c. 6.*

Les deux Livres de l'Invention. Ouvrage n'avoit vû le jour que par hazard, lui échappant comme des mains, après qu'il l'eut fait pour son usage. De forte, dit Junius, qu'il ne faut pas s'étonner si ailleurs Ciceron s'écarte des principes qu'il avoit posez dans ces Livres.

LA RHÉTORIQUE

A

HERENNIUS.

La Rhétorique à Herennius.

IL n'est pas aisé de savoir qui est l'Auteur des quatre Livres de Rhétorique adressez à Herennius; & qu'on voit à la tête des Ouvrages de Ciceron. Dans les éditions communes, le titre porte qu'on n'en fait rien, mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. Vossius est de ce nombre. D'autres les revendiquent à l'Orateur Romain, comme George de Trébizonde, qui appelle ces Livres *la vieille Rhétorique de Ciceron*. Il y en a qui ne se contentent pas de les attribuer à cet Orateur; mais ils font des Dissertations fort échauffées contre les défenseurs du sentiment opposé, lequel leur paroît puéril aussi-bien que les raisons dont on l'appuyé.

Il faut avouer qu'il y en a de foibles. Telle est celle qu'on tire de la contradiction entre la doctrine de l'Ouvrage dont

est

De Nat. & Confit.
Rhet. p. 165.
Trapezuna
Rhet. p. 231. & 233.
Nicol Angelius, Bucin, & Martin, Becchi-
chant, Scodrens in
Rhet. ad Heren.

est question, & la doctrine des Ouvrages qui sont certainement de Ciceron. La Rhétorique à Herennius. Car il y a beaucoup de choses contraires, comme l'a remarqué le P. Soare, sans entrer néanmoins dans cette discussion. Rhet. de Soar. Ep. ad Lect. Mais cette raison ne conclut pas que la Rhétorique dont il s'agit, ne soit pas de l'Orateur Romain; puisqu'il nous avertit lui-même quelque part, que sur cette matière, il a pû penser différemment (1).

Les raisons de ceux qui tiennent le sentiment contraire, sont-elles bien plus solides? Il ne paroît pas toujours qu'elles le soient. Ils remarquent, par exemple, que l'Auteur de cet Ouvrage se dit *mari de Terentia*, & *pere de Tullius*; ce qui, selon eux, ne convient qu'à Ciceron. On leur répond que ce n'est point l'Auteur qui se dit tel, mais un homme qui parle dans son testament, rapporté par l'Auteur. C'est une observation qui fautive aux yeux de ceux qui lisent. Aussi Vossius n'a-t-il pas manqué de la faire; & ce savant Critique ne croit point que cette Rhétorique soit de Ciceron, quoiqu'il n'ignore pas que d'anciennes éditions la lui donnent, aussi-bien que Priscien, saint Jérôme, Leonard Aretin, & plusieurs autres. Instit. Orat. t. 1. p. 182.

En effet il est surprenant que Quintilien, qui cite les livres de Rhétorique de Ciceron, n'ait jamais cité ceux dont il s'agit;

1 Potest enim mihi ipsi alias aliud videri, Cic. in Orat. ad calcem.

La Rhéto- s'agit; & il est certain qu'il a eu lieu d'en
rique à He- parler, du moins en traitant des figures.
rennius. Car il veut rapporter sur cela toute la
Quintil. lib. doctrine de ce grand Maître, & il n'en
9. c. 1. rapporte que le peu qu'il en a dit en
deux endroits, comme n'en ayant rien

*L. 3. de O-
ras. n. 94 &
in Orat. ad
Erui. n.*

dit de plus. Auroit-il omis les Livres
à Herennius, dont le quatrième est des-
tiné presque tout entier à cette matière,
si ces Livres étoient de cet Orateur?

*Nicol. An-
gel. ubi sis-
pra.*

Ce n'est pas répondre à cette difficul-
té, que de dire que Quintilien cite quel-
ques paroles de cette Rhétorique, & qu'il
les attribue à Cicéron; de quoi on pré-
tend fournir trois exemples: car cela ne
dit pas, *pourquoi voulant rapporter tout ce
que Cicéron a dit des figures*, il omet le
Livre où cet Orateur a traité cette ma-
tière à fond, si c'est lui qui en est l'Au-
teur. De plus, les paroles citées par
Quintilien, & qu'on dit être tirées de
cette Rhétorique, ou n'en sont pas tirées,
ou ne sont pas attribuées à Cicéron. On
en fournit trois exemples, comme j'ai
dit; celles du premier (1) lui sont at-
tribuées véritablement, mais elles sont
du premier Livre de la Nature des Dieux:
celles du second exemple (2) sont tirées
de cette Rhétorique, mais Quintilien ne
les attribue point à Cicéron; & celles du
troisième exemple (3), qui sont aussi ti-
rées

*L. 3. de Na-
tur. Deor. n.
95. ou 96.
selon la not-
se marginale
de Quint.*

1 Quæ primo dura visa sunt, usu molliuntur.
Quint. l. 1. c. 5. in fine.

2 Qui sunt, qui foedera sæpe ruperunt, &c. *Quint.*
l. 9. c. 3.

rées de cette Rhétorique, il les attribue assez clairement à Cornificius. A quoi si l'on ajoûte la conformité entre la doctrine de cet Ouvrage sur les figures, & celle que Quintilien attribue nommément à Cornificius, il y a lieu de croire que Cornificius, selon lui, en est l'Auteur.

La Rhétorique à Herennius.

On s'étonne, si cela est, comment il n'a nommé ni Virgile, ni Horace, parmi les bons Auteurs dont il pouvoit rapporter des exemples sur ses préceptes, comme il a nommé Crassus & Ennius. Mais si c'est Cicéron qui en soit l'Auteur, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner comment, faisant profession de fournir des exemples de son propre fônd, il n'en rapporte aucun de ses Harangues?

Nicol. Ang. in i. o.

J'avouë que le style, quoique simple & familier, est pur & Ciceronien. C'est ce qui me porteroit le plus à croire que l'Ouvrage est de Cicéron. Mais il y a des choses où j'ai peine à reconnoître cet Orateur. Outre que, Cornificius étant presque son contemporain, il a pû avoir le style du bon siècle.

Marin. Bech. supra.

La bonté du style a fait dire au Bibliographe anonyme, que c'est un Ouvrage, non pas de Cicéron, mais fait sur les Ouvrages de cet Orateur; dont il reconnoît, à ce qu'il dit, que l'Auteur a quelquefois copié les termes. Junius se déclare aussi pour ceux qui nient que cette Rhétorique soit de l'Orateur Romain, &

Bibliograph. Polit. hist. Philol. curios. p. 35. 36.

Method. Elog. comp. 9.

trouve

3 Amari jucundum est, si cures ne quid insit amari. *Ibid.*

La Rhé-
orique à He-
leannius.

trouve que ce n'est pas sans raison qu'ils le nient. Quoiqu'il en soit, la chose ne vaut pas la peine, je ne dis pas qu'on s'y échauffe, mais même qu'on s'y arrête davantage, étant plus à propos de profiter de ce que ces Livres ont d'utile.

Il est constant qu'on y trouve ce qu'il y a de bon communément dans les Rhétoriques ordinaires, & même certaines choses qu'on ne trouve point ailleurs, ou qu'on n'y trouve pas si bien. On peut mettre de ce nombre une question dont l'éclaircissement fait le commencement du quatrième Livre, quoi- qu'elle regarde moins les Orateurs que les Maîtres de Rhétorique. Il s'y agit de savoir s'il est plus convenable qu'un Maître sur ses préceptes donne des exemples de sa façon, ou qu'il en donne qui soient tirez des bons Auteurs. L'usage des Anciens & la modestie semblent demander qu'il en tire plutôt d'ailleurs, que de les fournir lui-même. D'autant plus que l'exemple est une espece de témoignage qui confirme le précepte, & qu'il n'y a point d'apparence que l'Auteur du précepte prétende le confirmer par son propre témoignage. Au lieu que la gloire & le nom des bons Auteurs, en confirmant le précepte, donnent encore du courage à ceux qui étudient l'Eloquence. Outre qu'il y a plus d'art à ramasser en un corps d'Ouvrage, & sous certaines règles, les beaux morceaux répandus de tous côtez dans les Ouvrages des Ecrivains illustres.

Si néanmoins on met à part l'usage La Rhéto-
rique à He-
rennius.
des anciens Maîtres, l'Auteur croit que de faire comme eux, c'est une modestie mal-entendue. Car si un Maître est si modeste, pourquoi donne-t-il des préceptes? Il pouvoit demeurer en silence. Pourquoi encore se fait-il honneur d'un Ouvrage dont la meilleure partie, qui sont les exemples, n'est pas de lui? En vain veut-il faire passer l'exemple pour un témoignage qui confirme la règle, ce n'en est qu'un éclaircissement. On convient qu'il y a du travail à ramasser des exemples, qu'il y a de l'intelligence; mais on soutient qu'il y a encore plus d'habileté à composer. Un homme capable de composer, est capable de faire un Recueil; & qui est capable de faire un Recueil, n'est pas pour cela capable de composer.

Sur ces raisons alleguées de part & d'autre, avouons qu'il est à propos qu'un Maître de Rhétorique compose quelquefois, pour servir lui-même d'exemple. A cela près, on peut dire qu'il vaut mieux rapporter des exemples des bons Auteurs, que d'en faire soi-même; parce qu'il y a bien de la différence entre des exemples ainsi produits comme par machine, & ceux qui dans les bons Auteurs sont partis comme de source, à moins qu'un Maître n'ait eu des occasions pour en produire de semblables; encore voudrois-je même en ce cas, en rapporter des uns & des autres, pour nourrir plus agréablement l'esprit des jeunes gens.

C'est encore dans le quatrième Livre,
O 5 que

La Rhé-
orique à He-
rennius.

L. 4. ad He-
renn. n. 32.

que l'Auteur dit ce qui se peut dire sur l'élegance & sur la clarté du style ; & lorsqu'il s'agit de parler des répétitions des mêmes mots, & de l'usage de ceux qui ont entre eux quelque ressemblance ; comme aussi de l'égalité ou de l'inégalité des membres du discours, & de leurs chûtes semblables, alors il nous donne cet avertissement, *Que ce sont toutes beautez, dont il faut rarement se parer ;* parce qu'elles paroissent recherchées. Elles passent pour des affectations, qui ne sont pas supportables dans des causes sérieuses, où il faut songer à quelque chose de plus grand. Elles peuvent faire quelque plaisir, mais elles ne persuadent pas. Elles affoiblissent l'estime qu'on auroit pour l'Orateur. Elles empêchent la confiance, parce qu'elles inarquent la légèreté. Le plaisir même qu'elles nous donnent ne va pas loin, parce que ce sont des beautez frivoles, & non pas de véritables beautez. Elles rendent un discours plus brillant & plus fleuri, mais non pas plus grand & plus majestueux. Avec une solide beauté, le discours est toujours capable de plaire ; avec celles dont il s'agit il lasse bientôt l'auditeur ; parce que, pour le dire en un mot, ce n'est là qu'une Eloquence puerile, à moins qu'on n'y garde une grande moderation.

Id. s. 25.

Cette remarque est une des plus importantes de tout l'Ouvrage. Il y faut joindre ce que l'Auteur nous dit encore dans le même Livre, de la maniere vive de proposer nos preuves, ou de réfu-

ter nos Adversaires par instances ou par repliques, pour réveiller l'attention des Auditeurs; comme aussi sur l'effet des interrogations, ou des sentences, quand on les place comme il faut; sur les peintures animées, sur les expressions fortes & hyperboliques, sur les expressions ingénieuses, qui font entendre plus qu'on ne dit, ou autre chose que ce qu'on dit; sur la manière de marquer les mœurs & le caractère, & par conséquent sur le Dramatique qui y est si utile, & sur certaines hypothèses qu'on fait pour se fournir des preuves ou des images sensibles; sur les différens effets, tant des similitudes que des exemples, soit qu'on les emploie pour ornement, ou pour preuve, ou pour un plus grand éclaircissement; enfin sur l'art de se tenir dans son fort, c'est-à-dire, en ce qu'il y a d'avantageux dans la cause, ou de le rendre plus sensible par la comparaison qu'on en fait avec ce qu'il y a de foible dans la cause de l'Adversaire, sans oublier un moyen entre autres très-efficace pour exciter la compassion, & fort usité dans les bons Auteurs, qui est de s'abandonner en quelque sorte à la merci de ceux qu'on veut toucher. C'est la chose du monde qui fait le mieux son effet.

Il n'y a rien de particulier dans tout le premier Livre, ni dans la moitié du second. Tout y roule sur les divers genres de causes; sur les devoirs que l'Orateur doit remplir, & qui sont marqués, ou par les diverses parties de la

La Rhétorique à Herennius.

Ibid. n. 33.

Ibid. n. 23.

Ibid. n. 24.

Ibid. n. 75.

76. 77. 78.

79.

Ibid. n. 44.

La Rhéto-
rique à He-
sennius.

Rhétorique, ou par celles du discours; sur les regles qu'il faut garder dans celles-ci, sur les défauts qu'il y faut éviter, & sur les diverses questions qui tombent dans le genre Judiciaire, matiere qui convient fort avec les premiers Livres d'Hermogène. En tout cela, s'il y a quelque chose qui soit plus digne de remarque que le reste, ce sont ces trois principes:

L. 1. initio. Que les regles ne servent absolument de rien sans un grand exercice, Que l'Orateur doit se borner aux matieres qui entrent dans le commerce de la vie; Que son fort est dans la preuve & dans la Réfutation (1).

L. 2. n. 34.
↳ 35. C'est pour cela sans doute que dans la suite du second Livre, l'Auteur nous explique l'Art de traiter les argumens dans toute l'étendue dont ils sont capables, lorsque la proposition qu'on avance est soutenuë, non seulement de son principe & de l'application qu'on en fait, mais que chacune de ces parties est encore appuyée de sa preuve. Il remarque aussi qu'ils sont plus courts lorsque toutes ces choses, ou quelqu'une, ou enfin plusieurs, n'y sont pas nécessaires. Ce qu'il observe, dit-il, afin que l'Orateur dans ses argumens, s'étende ou se resserre selon qu'il est à propos. Il auroit dû ajoûter que ces argumens étendus sont rares dans les discours oratoires. L'Enthymême, comme Aristote le remar-

1 Tota spes vincendi posita est in confirmat. & confut. *Ibid.* n. 18.

remarque, y convient beaucoup mieux, La Rhétorique à Herennius.
 tant par sa vivacité, que par la nature des sujets que traitent les Orateurs. Il n'a point omis les moyens d'orner ou de fortifier les argumens par des similitudes, des exemples, & des amplifications; en quoi il convient assez avec Hermogène. Mais sur quoi il s'étend davantage, ce sont les défauts des raisonnemens, ou des preuves qu'on donne des propositions dont ils sont composez; ou des ornemens qu'on y joint. Ce qui est une espece de Logique dégagée de toute sorte d'épines, & très-utile soit pour nous garantir nous-mêmes de ces défauts, soit pour les découvrir lorsque les autres y tombent. Cela est suivi d'une idée des plus justes de la Peroraison, & des parties qui la composent; qui sont la *Récapitulation*, les *Passions*, & l'*Amplification*, choses qui ont lieu aussi en d'autres endroits du discours, par exemple, après quelque preuve considerable, ou après la Narration. Toutes ces réflexions, avec quelque chose que l'Auteur dit encore dans le troisième Livre sur le genre délibératif & sur le Panégyrique, sont proprement ce qu'il appelle l'*Invention*, que je finis par cette observation qu'il fait, Qu'encore que le Panégyrique arrive plus rarement, il ne faut pas laisser d'être prêt à s'en acquitter avec honneur.

L. 2. à num. 37. ad 45.

Ibid. n. 45.

L. 3. n. 18.

Il est beaucoup plus court sur la Disposition, & néanmoins il nous apprend qu'il y en a de deux sortes; l'une que l'Art nous prescrit, parce qu'il faut

Ibid. n. 19, 20, 21.

La Rhétorique à Herennius.

la suivre, à parler généralement, l'autre que nous prescrivent les circonstances des affaires; lorsqu'elles nous obligent de laisser l'ordre prescrit par les règles, qui ne sont autres que le bon sens; & cela, pour nous accommoder au tems, à l'humeur, ou à la situation de ceux devant qui nous parlons, & qui sont ou prévenus, ou fatiguez, ou pressés; de manière qu'un Exorde leur étant alors insupportable, il faut aller au fait, sauf à faire habilement entrer dans le corps même du discours ce que nous aurions dit d'abord pour faire valoir notre cause.

L. 3. n. 22.

Enfin l'Auteur parle de la Mémoire & de l'Action, & il y consacre la moitié du troisième Livre. Que penser de tous les moyens qu'il fournit pour faciliter la première? Je le dis sans hésiter; il est plus mal-aisé d'apprendre un Discours par les prétendues règles qu'il nous donne, que de l'apprendre sans aucun de ces secours; & même je dis que c'est double peine que de s'en servir. On peut lire ces règles pour se convaincre de la vérité. Je suis persuadé qu'on ne reviendra à ce principe de plusieurs Maîtres habiles, *qu'il n'y a que la Nature qui donne la Mémoire, & l'exercice qui la perfectionne.* Sûrement l'Auteur de la Rhétorique à Herennius auroit pu retrancher tout ce qu'il dit sur cet article, selon la promesse qu'il avoit faite d'abord d'écarter tout ce qui ne serviroit de rien qu'à rendre l'Art oratoire plus difficile. A l'égard de la prononciation qui comprend
la

la voix & le geste, peut-être y a-t-il quelque chose de plus utile dans ses préceptes. Ils contiennent du moins ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur ce sujet dans une Rhétorique, & il le traite avec intelligence. Cependant j'en reviens toujours sur cela à l'exercice, aux préceptes de vive voix, & à l'imitation.

La Rhétorique à Herennius.

On voit par tout ce que j'ai rapporté, que Junius a eu raison de dire que quel que soit l'Auteur de ces Livres, les préceptes en sont bons & utiles. Il ajoute qu'ils sont expliqués en peu de mots, clairement, & en bons termes. Il en fait aussi une analyse fort courte, qu'il est inutile de rapporter après celle que je viens de faire; ce seroit dire la même chose en deux façons.

Method. Eloq. compar. c. 4.

S E N E Q U E

LE R H E T E U R,

Qui fut pere de Senèque le Philosophe, & nâquit à Cordouë en Espagne environ l'an 700. de la ville de Rome, 53. ans avant Jesus-Christ. On croit qu'il mourut sous le regne de Tibere.

IL y a déjà du tems qu'il ne reste plus aucun doute (1) sur la distinction

Senèque le Rhéteur.

tion

(1) Doctorum suffragio receptum est hos Declamationum sive Controversiarum libros esse Senecæ Rhetor.

Seneque le Rheteur. tion qu'il faut mettre entre Seneque le Rheteur, & Seneque le Philosophe. Celui-ci est le fils de l'autre. Ils étoient de Cordoue en Espagne, & de l'Ordre de Chevaliers. Le Pere, nommé *Marcus*, vint s'établir à Rome sous le regne d'Auguste. Il y amena, avec sa femme nommée *Helvie*, trois fils qu'il avoit. L'un, qui s'appelloit *Mela*, fut pere du Poëte Lucain; le Philosophe se nommoit *Lucius*; le nom du troisieme étoit *Novatus*. On croit (1) qu'il s'appelloit aussi *Junius Gallio*. C'est au Pere que nous devons les Déclamations qui portent le nom de Seneque, comme on l'a démontré par des raisons qui se trouvent dans les Ouvrages de Lipse, qu'il est inutile de transcrire ici. Il suffit de remarquer en passant, que la principale de ces raisons se tire de la difference du style; parce que celui du pere est plus enjoué, & que celui du fils est plus grave & plus sévere. Ils se ressemblent néanmoins par un endroit que je remarquerai dans la suite de cet article.

Lips. Elect.
1.

Schott.
Præf. in Senec.
nec. p. 3. ad
talc.

Au reste, les Anciens ne nous disent rien de notre Rheteur. On voit seulement dans Tacite (2) que le Philosophe se dit fils d'un Chevalier Romain, homme de Province. C'est dans la Harangue qu'il fait à Neron, pour lui remettre les richesses immenses qu'il en avoit reçues,

Rhetoris, Lucii Annæi Senecæ Philosophi patris. Nic.
Fab. J. C. Præf. ad M. Ann. Senecæ Rhetor. edit. 1602.

1 Qui. & Junius Gallio putatur, Schott, Ep. ad Lips.

reçûes, pressentant bien qu'elles seroient Seneque le Rhéteur. cause de sa perte, comme il arriva. On ne peut douter que Tacite ne parlât du Pere, dans l'Histoire de Caligula & de Claude, vers le tems où ses deux fils, Gallion & Seneque, commencerent à devenir celebres. Mais ce que cet Historien avoit écrit de ces deux Empe-reurs, s'est perdu, & en même tems tout ce qu'il y avoit pû dire de notre Auteur.

Ce que nous en savons, nous l'apprenons dans ses Ouvrages, & dans le Livre que le Philosophe son fils, exilé dans l'Isle de Corse par l'ordre de l'Empe-reur Claude, & par les mauvais offices de Messaline, écrivit à sa mere pour la consoler de son absence. C'est dans les mêmes Ouvrages qu'on apprend que le Rhéteur fut ami de Porcius Latro, de Cassius Severus, de Claudius Turrinus, de Montanus, & de tous les beaux esprits qui parurent en si grand nombre de son tems. Pour ce qui est de son merite, l'un de ses Commentateurs trouve qu'on en a des preuves plus que suffisantes dans ses écrits. Nicol. Faber. J. C. ubi supra.

Il y avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs, tant Grecs que Latins, avoient dit ou pensé de plus remarquable, sur differens sujets, qu'ils avoient traitez comme à l'envi les uns des autres, pour s'exer-

2 Egone Equestri & Provinciali loco ortus proceribus civitatis annumeror? Tac. Ann. l. 14. c. 53. Vide Rhet. Sen. Praef. l. Controv. 2.

Senèque le s'exercer à l'Eloquence, selon la maniere
Rhéteur. de ces tems-là.

Idem ibid. Non-content, dit-on, d'avoir fait un choix de leurs plus belles pensées & de leurs plus belles expressions, il en faisoit la comparaison, & en jugeoit en homme aussi habile qu'équitable. Par ce moyen, il nous donnoit le caractère de tous les beaux esprits du siècle d'Auguste, & nous les faisoit connoître au naturel par des traits qui ne trompent guères. C'est ce qui a fait dire que son Ouvrage étoit fort propre à former les hommes à l'Eloquence, & à leur en donner le goût. Il faut en effet convenir qu'à force de considérer ce que les autres pensent, & d'examiner le tour qu'ils donnent à leurs pensées, on peut apprendre aussi à penser. Il en est de même de la diction; en se rendant attentif à la maniere dont s'expriment les gens habiles dans une Langue, on se fait une habitude de la parler aussi-bien qu'eux.

Idem ibid. Mais il y a sur cela quelques réflexions à faire. Premièrement tous les Ouvrages de ces Auteurs se sont perdus; & il y a bien de la différence entre des pensées détachées, & un Ouvrage suivi, où l'on peut les voir en place. Quelque belles qu'on les suppose, ne peut-on pas dire, qu'après tout, ce sont de beaux yeux arrachés d'une belle tête? En second lieu, le Recueil que Senèque avoit fait de ces pen-

pensées, a eu presque le même sort que Seneque le Rhéteur. les originaux où d'abord on les avoit mises en œuvre; & de dix Livres de Controverses ou de Plaidoyez, à peine en reste-t-il cinq, qui sont même si défectueux, qu'on les prendroit plutôt pour des fragmens qui ont été ramassez au hazard, que pour un Recueil où l'on ait voulu garder quelque ordre, sans qu'il paroisse aucun moyen de rétablir ce qui manque. De ces deux considérations, la seconde dit une chose qu'on ne peut imputer à l'Auteur, & il n'y a que la première qui attaque son dessein: mais pourtant elles semblent diminuer un peu l'estime qu'on pourroit avoir pour les Déclamations de Seneque. Néanmoins si Virgile avoit l'adresse de trouver, à ce qu'il disoit, des perles dans le fumier d'Ennius, je crois de même qu'on peut rencontrer des choses précieuses dans les débris de notre Auteur. Les ordures (1) qu'on y trouve autorisent cette comparaison. Aussi Gronovius les compare-t-il aux étables (2) qu'Hercule fut obligé de nettoyer.

Avec les Livres de Controverses, il y a aussi un Livre de Délibérations qu'on met à la tête des autres, quoi qu'on sache que Seneque ne le donna qu'après. On a suivi en cela l'ordre que les Maîtres Nicol. Fabric. J. C. ubi supra. faisoient garder à leurs disciples. Ils commençoient par les Délibérations, par-

ce

² Angiæ stabulum, adeò cuncta plena spurcitia.
Gronov. Ep. nuncup. Sen. p. 19.

Seneque le Rheteur. ce qu'ils les croyoient plus aisées; & ils s'éloignoient du sentiment d'Aristote, qui a crû le genre délibératif plus difficile que le Judiciaire. On a pu remarquer

Cic. de Orat. voyez ci-devant p. 228. dans Ciceron, que cet Orateur regarde le Judiciaire comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

On peut dire une chose qui est vraie; c'est que quand même les Déclamations dont je parle seroient telles que l'Auteur les avoit données, elles ne sont pas du nombre des Ouvrages dont j'ai entrepris de parler. Ce sont plutôt des critiques que des préceptes. Si on y trouve des regles, comme on y en trouve quelques-unes sur la maniere d'établir une question, ou de la diviser en ses parties, ou de donner à une cause le tour ou la couleur qu'elle peut avoir; ce sont moins des regles qu'on nous apprend, que des principes qu'on suppose que nous avons appris d'ailleurs. L'Auteur n'en fait l'application sur les Ouvrages dont il parle, que pour juger de ces Ouvrages, ou des parties qu'il en rapporte. Il semble donc que ce n'étoit point ici, que je devois placer Seneque. J'aurois dû attendre, dira-t-on, que j'en fusse aux Orateurs, & ne parler de lui, que pour rapporter

1 Trojani belli Scriptorem, maxime Lolli. Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi. *Horat. l. i. Ep. Ep. 2. ad Loll. v. 1.*

2 Ut pueris placeas, & declamatio fias. *Juv. Sat. 10. v. 167.*

3 Apud nullum Auctorem antiquum, ante ipsum Cice-

les jugemens qu'il a faits de quelques-uns. Mais pour cela, il eût fallu que nous eussions les discours dont il a jugé; comme nous ne les avons pas, il m'a été libre de le placer parmi les Rhéteurs, puisqu'on lui donne ce nom, & qu'étant aussi connu qu'il l'est, il ne m'étoit pas possible de le passer absolument sous silence.

Seneque le
Rhéteur.

Il me donne occasion de marquer plus particulièrement que je ne le fais ailleurs, l'estime & l'usage qu'on faisoit autrefois de la *Déclamation*. C'est un mot connu dans Horace (1), encore plus dans Juvenal (2); il ne le fut point à Rome avant Cicéron & Calvus (3). On appelloit ainsi des compositions par lesquelles on s'exerçoit à l'Eloquence, & dont les sujets, vrais ou inventez, étoient tantôt dans le genre Délibératif, tantôt dans le Judiciaire, rarement (4) dans le Démonstratif. En sorte que les discours que l'on faisoit sur ces sujets, étoient une image de ce qui se passe dans les Conseils ou au Barreau (5), excepté qu'on y mettoit fort en usage une certaine Eloquence d'apparat, qui n'a guères lieu que dans le Panégyrique, & tend moins à nous faire voir la justice d'une cause,

cause,

Ciceronem & Calvum inveniri potest. *Senec. Controv. lib. 1. p. m. 59.*

4 Duo declamationum genera, Suasoriarum & Controversiarum. *Nic. Fabi ubi supra.*

5 Forensium actionum meditatio, & judiciorum consiliorumque imago, *Quintil.*

Seneque le Rhéteur. cause, qu'à faire (1) paroître l'esprit de celui qui parle. C'est pourquoi on ne se mettoit pas beaucoup en peine de cultiver expressément ce troisième genre de discours: on s'y préparoit assez, pour ne pas dire trop, par la maniere dont on cultivoit les deux autres.

La Déclamation fut la voye que prit Ciceron, encore jeune, pour devenir Orateur. Ce fut celle qu'il prit encore dans un âge plus avancé (2), tant pour se fortifier dans l'usage de l'Eloquence, que pour s'y entretenir. Il continua cet exercice lors même que le changement de l'Etat lui eut fait abandonner le Barreau. Il récitoit alors à Crassus & à Dolabella, ou à d'autres (3) les Harangues qu'il n'avoit ainsi composées que pour s'exercer.

Cic. Ep. ad
Volumn. Eus-
trapel.

Il y avoit des hommes considerables, des hommes constituez en dignité, qui n'estimoient pas ces exercices indignes d'eux. Ils s'y appliquoient sous les yeux de Ciceron (4), & profitoient de ses préceptes. C'est pourquoi cet Orateur

1. Qui Declamationem parat, scribit non ut vincat, sed ut placeat. Omnia lenocinia conquirit, argumentationes quia molestæ sunt, & minimum habent floris relinquit. Sententiis explicationibusque audientes delinire contentus est. Cupit enim se approbare, non causam. Sen. Praef. l. 4. Constr. p. m. 169.

2 Cicero ad Præturam usque Græcè declamavit, Latinè verò senior quoque. Suet. de clar. Rhet.

3 Cum M. Pisone aut cum Q. Pompeio, aut cum aliquo. Cic. de clar. Orat.

les appelloit les grands & illustres Disci- Seneque le
 ples, au rapport de nôtre Rhéteur & de Rhéteur.
 Suetone (5).

Ce dernier met de ce nombre Hirtius & Panfa, l'année même qu'ils furent Consuls. Cicéron nomme (6) Dolabella & Hirtius. *Hirtius*, dit-il, & *Dolabella* apprennent de moi l'Art de bien dire, & moi j'apprends d'eux l'Art de faire bonne chere, parlant ainsi, parce qu'ils venoient (7) chez lui, ou réciter leurs discours, ou les corriger, & qu'ensuite il alloit souper chez eux, leur table étant meilleure que la sienne. Mais, comme le remarque Casaubon, il est difficile que Hirtius & Panfa eussent ce loisir l'année qu'ils furent Consuls; année funeste à la République, puisqu'elle se vit plongée dans le trouble & la confusion; année fatale aux deux Consuls & à Cicéron, puisque ce fut celle de leur mort. Ces considerations obligent Casaubon à avancer de trois ans ces jeux d'esprit, & ces nobles occupations qui faisoient les délices de tous ces Hommes illustres, parce qu'elles

Isaac Casaub. in Suet. Tranq. lib. de clar. Rhet.

4 Veniunt qui me audiunt, quasi doctum hominem, quia sum paullò, quàm illi doctior. *Cic. l. Ep. 9. Ep. 20.*

5 Consulibus Hirtio & Panfa, quos discipulos grandes & Prætextatos &c. *Suet. de clar. Rhet.*

6 Hirtium ego, & Dolabellam dicendi discipulos habeo, cœnandi magistros. *Cic. ad Pap. Pat. l. Ep. 9. Ep. 16.*

7 Puto enim te audisse illos apud me declamitare, me apud eos cœnare. *Idem ibid.*

Seneque le Rhéteur. qu'elles demandent du repos. Pour accorder Suetone avec sa pensée, il fait quelque correction dans cet Auteur, qu'on peut voir au long dans son Commentaire.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on assure (1) que le grand Pompée s'appliqua très-sérieusement à la Déclamation peu avant les guerres civiles, pour répondre à Curion, qui parloit trop à l'avantage de César; que Marc Antoine en fit de même pour répondre à Cicéron; qu'Octave ne cessa de le faire, au siège même de Modène, pour sa propre satisfaction. Je laisse Cicéron le fils, qui s'exerça aussi en Grec & en Latin, à l'imitation de son pere, mais qui ne réussit pas de même.

Après Cicéron, on doit mettre Seneque au nombre de ceux qui ont cultivé la Déclamation. Ce Rhéteur remarque (2) qu'il auroit pû entendre les Déclamations que Cicéron faisoit avec ses illustres Disciples, si les guerres civiles ne l'eussent retenu dans son pays. Il seroit à souhaiter qu'il eût entendu cet Orateur, afin d'en prendre les manieres & le goût, si, en l'entendant de bonne heure, il étoit plus d'humeur à les prendre, qu'il ne l'a été dans la suite en le lisant.

1 Cnaum Pompeium quidam Historici tradiderunt sub ipsum civile bellum, quò facilius Cato Curioni promptissimo juveni, causam Cæsaris defendenti contradiceret, repetisse declamandi consuetudinem... Item Augustum ne Mutinensi quidem bello omisisse, Suet. de clar. Rhet.

lisant. Car quoiqu'il lui ait rendu justice, quoiqu'il l'ait admiré, néanmoins il ne l'a pas imité. Seroit-ce qu'il n'eût pû se défaire des manieres qu'il avoit prises d'abord dans sa patrie? Il est difficile d'effacer les premieres impressions (3). L'aimour que Seneque eut pour l'Eloquence, fait connoître que ce bel Art fleurissoit en Espagne. On peut d'autant moins en douter, que cette passion étoit commune à toute sa famille. Mais, comme nous allons voir, c'étoit un genre d'Eloquence particulier.

Au reste, la Déclamaion est plus ancienne que Ciceron. On en attribue l'invention à Démetrius chez les Grecs, & chez les Romains à Plotius, Gaulois de nation, qui fut un des Maîtres de Ciceron. On s'y est pris différemment avant & après l'Orateur Romain, & même de son tems. Philostrate dit que ce fut Eschine qui la mit en usage à Rhode; d'autres disent que Gorgias en fut l'auteur. Il me paroît facile à concevoir que la Déclamaion doit être aussi ancienne que l'étude de l'Eloquence ou de la Rhétorique. Comment pourroit-on étudier autrement cet Art, qu'en l'exerçant en particulier avant que de se produire en public? S'il y a eu de la différence dans cet

2 Potui illud ingenium, quod solum populus Romanus par imperio suo habuit cognoscere. Senec. *Præf. l. 1. Controv. p. m. 59.*

3 Quo semel est imbuta recens servabit odorem, Testa diu. *Hor. Lib. 1. Ep. 11. 68, 69.*

Seneque le Rhéteur. cet exercice selon les tems , elle venoit ou de la variété du style que l'on vouloit cultiver , ou des sujets que l'on traitoit. On prenoit ces sujets par partie , comme nous avons vû en parlant d'Aphthone , ce qui faisoit de petits exercices , qu'on appelloit *Progymnasmes* , & qui étoient pour les commençans ; ou l'on prenoit des sujets entiers , ce qui faisoit comme de grandes causes , pour les personnes plus avancées. Après quoi , c'étoient ou des *sujets veritables* , ce qui valoit toujours mieux ; ou *imités d'après le vrai* , ce qui ne pouvoit encore être mauvais ; ou bien ils étoient *inventés à plaisir , outrez , & en quelque façon extravagans* ; ce qui portant les esprits à des pensées & à des expressions de même nature , ne manqua pas de tout gêner.

Cicéron nous fait remarquer que dès le tems de Crassus , il se glissoit déjà des défauts dans ces exercices ; celui , entre autres , de ne s'attacher qu'à l'affluence des paroles. „ J'approuve fort , dit Crassus (1) , la coutume que vous avez de feindre une cause approchante de celles du Palais , & de la traiter comme si elle étoit véritable : mais d'y crier à pleine tête , comme font plusieurs ; de s'y agiter sans jugement ; de
 „ s'y

(1) Equidem probo ista , Crassus inquit , quæ vos facere soletis ut causâ aliquâ positâ consimili causarum earum , quæ in Forum deferuntur , dicatis quàm maximè ad veritatem accommodatè , sed plerique

„ s'y abandonner à l'impetuofité de la Seneque le
 „ langue, & de s'imaginer qu'on y a bien Rheteur,
 „ réuffi, quand on y a parlé beaucoup;
 „ c'est une grande illufion. Ils ont oui
 dire qu'en parlant on apprend à parler;
 mais n'ont-ils pas oui dire auffi qu'on ap-
 prend à mal parler en parlant mal?

Ainsi Plotius, par exemple, à ce qu'on
 dit, exerçoit fes Eleves à la maniere des
 Afiatiques, qui aimoient le ftyle diffus.
 C'est cette methode, ajoûte-t-on, que
 Denys d'Halicarnaffe étoit bien-aife de
 voir tomber de fon tems, d'autant plus
 qu'il voyoit renaître une méthode plus
 fenfée, dont Gorgias étoit l'Auteur, fe-
 lon Philoftrate, & qui étoit de fonger
 encore plus aux chofes qu'aux paroles.

Telle est la penfée d'André Schott. Il Vide Schott
 est vrai que Denys d'Halicarnaffe parle Præf. in
 d'une bonne & d'une mauvaife maniere Senec. p. 4.
 de s'exercer à l'Eloquence; mais il ne Φιλόσοφος
 me paroît pas clair que la bonne, felon ῥητορικῆ.
 lui, foit celle de Gorgias, & la mauvaife Dion. Halic.
 celle de Plotius. T. 2. p. 80.
lin. 35. &
p. 81. l. 5.

Quoiqu'il en foit, c'étoit, felon cet-
 te idée generale de la Déclama-
 tion, que tous les amateurs de l'Eloquence,
 foit Grecs, foit Latins, s'assembloient
 chez d'habiles gens, tels que font ceux
 que nomme Seneque, ou tel qu'il étoit
 lui-

rique in hoc vocem modo, &c. In quo fallit eos,
 quod audierunt, dicendo homines, ut dicant efficere so-
 lere. Verè enim etiam illud dicitur, perversè dicere,
 homines, perversè dicendo facillimè consequi, Cic. de Orat.
 l. 2. n. 149, 150.

Seneque le Rheteur. lui-même (1); & que là ils prononçoient des discours sur les sujets dont on étoit convenu. Notre Auteur avoit la plus belle memoire du monde. Il parle de celle de Cyrus; de Cynée, de Themistocle, d'Hortensius; ce n'étoit rien en comparaison de la sienne. Non-seulement il apprenoit sans aucune peine, il se souvenoit toujours de ce qu'il avoit appris. Il répétoit deux mille mots, lorsqu'il les avoit entendus, dans le même ordre qu'on les lui avoit récitez. C'est par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les Déclamations qu'il avoit entenduës, s'étoit si bien imprimé dans son esprit, que long-tems après, dans un âge fort avancé, il se trouva en état de rapeller tant de choses détachées, & les rédigea par écrit pour l'usage de ses fils, & pour les transmettre à la posterité.

Rien n'étoit plus à souhaiter, au jugement de Schott (2), que d'avoir cet Ouvrage en son entier; parce qu'il donneroit une juste idée du goût de ces tems-là. Ce Critique ajoûte qu'après Cicéron & Quintilien, il ne trouve rien de plus élégant, ni de plus poli; & qu'il y paroît bien de l'esprit, parce que les Grecs, dont
on

(1) Ad Senecam cum fieret concursus. Schott. ad Lipsf.

(2) Nullum antiquæ eloquentiæ opus magis referebat integrum, inviolatumque restare, atque hos declamationum Senecæ libros, Schott. ad Lipsf.

on rapporte les pensées , les vûës & les expressions, en avoient beaucoup. C'est Seneque le Rhéteur.

ainsi qu'il s'en explique en adressant à Lipsé, le commentaire qu'il avoit fait sur cet Ouvrage , commentaire digne des soins de l'Auteur & de son habileté. Juste Lipsé lui-même dans une Lettre assez courte qu'il écrit à ce Commentateur, regarde les Declamations dont nous parlons comme un ouvrage qui peut servir (3); à ceux qui aspirent à la gloire de l'Eloquence , parce qu'il renferme comme en un corps les membres de tant d'Orateurs.

Enfin , selon Vivès , il y a une grande variété, une grande abondance d'expressions tant propres que métaphoriques; Lud. Vivès l. 3. & 4. de Trad. disc.

il y a de l'invention , du tour, du brillant dans les pensées. Je ne puis point ne pas être du sentiment de ces fameux Critiques. Je doute pourtant qu'on puisse honorer du nom d'Orateur tous ceux dont parle Seneque , à moins qu'on ne veuille dire que c'étoient des Orateurs naissants. Encore quelqu'un pourroit-il prétendre que plusieurs d'entre eux n'étoient proprement que des avortons. André Schott trouve ces Ouvrages *diserts* , (4) parce qu'après Cicéron & Quintilien, il ne fait rien de plus élégant. Cependant ose-

(3) Utile illud ad eloquentiam scriptum est , & quod in uno velut corpore præfert tot membra veterum Oratorum. *Lips. Ep. ad Schott.*

(4) Libri illi diserti... Nihil esse in lingua Latina, cum à Cicerone Fabioque discesseris, scriptum purius aut elegantius. *Schott. Præf. in Sen. p. 5.*

Seneque le
Rheteur.

oferions-nous pour cela juger du goût du bon siecle, par ces morceaux que Seneque a ramassez ? Il y en a de merveilleux : combien y en a-t-il qui font voir qu'il y avoit alors des esprits faux & outrez, comme il y en a dans les meilleurs tems ? Si neanmoins c'est-là tout ce qu'on a voulu dire, il faudroit en convenir.

On peut dire en général, que sur le soin que tant de gens prenoient alors de s'exercer à l'Eloquence, de quelque âge, de quelque condition qu'ils fussent, & même en quelque emploi qu'ils se trouvaissent, nous devons nous examiner, afin de reconnoître si nous faisons quelque chose d'approchant pour exceller dans ce bel art. Et à l'égard de ceux qui s'écartent du vrai & du beau, qui donnent dans le mauvais goût, & l'introduisent par une espece de contagion, il faut remarquer que ce ne sont pas des enfans; cela passe leur ambition. Ce sont des personnes d'une plus grande consideration; ce sont des gens qui lassez des voyes communes, & voulant se distinguer, se jettent dans l'extraordinaire, qui approche fort du mauvais.

Voilà par où la Déclamation dégénéra; on voulut y pointiller; on y chercha des minuties; on s'y alambiqua l'esprit; d'ailleurs les hommes s'arrêtoient trop à cet
te

(1) Dum vel exilia nimis consecantur, vel in Scholis, velut ad Sirenas copulos confenescunt. Schott. *ibid.* p. 5.

te sorte d'amusement, (1) & s'en fai-
 soient une occupation éternelle, au lieu
 qu'ils ne peuvent être utiles, qu'autant
 qu'ils servent de préparation aux affaires
 serieuses. L'un des fils de Seneque,
 par exemple, paroît n'avoir fait que ce-
 la toute sa vie. Qui pourroit louer cet-
 te conduite, quoique son Pere la louë
 (2)? Ajoutons ce qui acheva de décrier ces
 exercices. Ce fut le trafic que les Maîtres
 faisoient de leurs connoissances, & la
 manière sordide dont ils vivoient; ce
 qui les fit regarder comme *de faux sa-
 ges*, idée qui s'étoit de même attachée
 au nom de Sophiste dès le temps d'Aristo-
 te. Il ne faut pas s'étonner si un pareil
 mépris interrompit à Rome pendant quel-
 que temps, l'usage de la Déclamation,
 jusqu'à ce qu'on le rappella sous l'Em-
 pire de Neron, qui ne dédaigna pas de
 s'y exercer. L'Empereur Julien la cul-
 tiva encore avec plus d'ardeur, en sorte
 qu'il se mit en état d'écrire lui-même
 des Harangues & des Lettres importan-
 tes, comme avoit fait Philippe de Mace-
 doine.

Seneque le
 Rhéteur.

Mela.

Voyez

Quintil. l.

12. c. 11.

Il y auroit de l'injustice à charger no-
 tre Seneque de ce qu'il y a de mauvais,
 ou d'excessif, dans des pensées ou des
 expressions qu'il condamne tout le pre-
 mier. C'est sur cela sans doute qu'An-
 dré

(2) Mela Fili carissime, video animum tuum...
 hoc unum concupiscentem nihil concupiscere, ut
 eloquentiæ tantum studeas. Perge quò inclinat ani-
 mus. Sen. Præf. l. 2. Controv. p. 97.

Seneque le Rhéteur. *Præf. lib. 1. Controv. p. 20. 60.* dré Schott (1) louë son esprit, sa pénétration, son discernement, *partie rare*, dit-il, & que Seneque possède en perfection. Ainsi Schott n'est pas du sentiment d'un habile homme qu'il ne nomme point, & qui n'estimoit pas si fort notre Rhéteur.

Je trouve une chose à examiner sur cette différence de sentiment. L'Eloquence de Lucain, celle de Seneque le Philosophe, trop herissée de pointes, de sentences, de subtilitez étudiées, n'est-elle pas dans le goût de l'Auteur dont nous parlons? Si elle y est, peut-on estimer cet Auteur, sans apporter du moins quelque précaution? Ecoutons sur cela d'autres Critiques. Ce nouveau genre d'Eloquence, dit Monsieur Baillet, semble avoir pris naissance dans la famille de Lucain. Son oncle le Philosophe en avoit déjà donné un exemple en prose, & on pourroit soupçonner son grand Pere Seneque le Rhétoricien d'en avoir voulu donner la forme & les regles.

Jug des Savans T. 3. Part. 2. p. 292.
Ger. Jean Voss. Inst. Poët. l. 3. p. 108.

Vossius ne s'en tient pas au soupçon; il décide. Cette affectation, dit-il, (*des pointes & des brillans continuels*) étoit particuliere à la famille des Annéens, qui étoit celle de Lucain, celle des Seneques, celle de Florus l'Historien. Bien plus: cette affectation étoit commune à l'Espagne entiere, comme il a paru par l'exemple de Martial, & de quelques autres Ecrivains de cette Province de l'Empire. Ne

(1) *Judicium verò, quòd semper fuit critique paucorum hominum & acumen in aliorum scriptis ceu-*

Ne nous en tenons pas à ces témoignages, & jugeons-en par l'ouvrage même de notre Rhétoricien. Que signifie en général ce soin de recueillir en un corps des pensées détachées de divers Auteurs sur divers sujets, sinon que l'Auteur du recueil aimoit les brillans & les pointes? Quel effet ces pointes ainsi recueillies pouvoient-elles produire dans l'esprit de ses lecteurs, & particulièrement, de ses enfans, à qui il les adresse, sinon la passion d'en produire de semblables? Quel dessein peut-on attribuer à l'Auteur qui les a ramassées, sinon celui de les donner à imiter? Il y a sans doute lieu de croire qu'il a voulu que ses enfans lui ressemblassent. Son style est plus enjoué, celui de son fils le Philosophe est plus severe. Cela n'empêche pas qu'ils ne soient tous deux sententieux. Mais, dit-on, il blâme lui-même ce style! Comme si Petrone cessoit d'être affecté, parce qu'il blâme l'affectation! ou comme s'il avoit lui-même ces tours aisez & ces manieres naturelles qu'il recommande tant aux autres! Il donne, dit le Pere Rapin, les plus belles regles du monde contre l'affectation, & il ne les observe pas. Il est trop peint & trop étudié; ou s'il est simple, c'est d'une simplicité affectée. Cette image de Petrone est une image de Seneque. Et quand je devrois me hasarder un peu trop, j'avancerai ce que je pense.

Præf. lib. x
Contr. p. m.
60.
Rap Aver-
riss. des
Ref. sur la
Poët.

consendis, summum ac proprium illius, Schott. ubi supra p. 52

Seneque le
Rhéteur.

penſe. Je crois que quand même toutes les expreſſions, & toutes les penſées qu'il a recueillies, ou qu'il approuve, ſeroient auſſi bonnes que Ciceron nous repreſente celles de Crasſus, (1) ce recueil, cet aſſortiment qu'il en a fait, ne pouvoit manquer d'être contagieux, & de faire ſur l'eſprit de pluſieurs de ſes Lecteurs, à peu près la même impreſſion, qu'on peut croire qu'il a faite ſur l'eſprit de ſes enfans. Je diſ à peu près, parce qu'il faut reconnoître avec un Poëte, (2) que les leçons & les exemples d'un Pere ont d'ordinaire plus de pouvoir ſur ſes fils, que ſur des perſonnes étrangères. Concluons, que ſi dans l'étude de l'Eloquence, on lit ces Auteurs pour profiter de leurs penſées & de leurs reflexions, il faut attendre un âge meur, afin de prendre ce qu'il y a de bon ſans ſe laiſſer infecter par ce qu'il peut y avoir de mauvais. C'eſt le jugement, comme on fait, que Quintilien (3) a porté de Seneque le Philoſophe, parce que ſes défauts ont des traits. Erasmae, Gronovius & Monſieur Morhof en diſent la même choſe. Ne réſulte-t-il pas de tout ce que j'ai rapporté, qu'il en faut dire autant de Seneque le Rhétoricien ?

L. 18. Ep.

12. p. 1668.

Gronov.

Præf. in Senec.

Morhof. Po-

lyhiſt. l. 4. c.

12. f. 174.

9. 8.

DIA-

1 Sententiæ Crasſi tam integræ, tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis fucoque puerili. Cic. 1. 2. de Orat.

DIALOGUE

SUR

LES ORATEURS,

Tenu la sixieme année du regne de Vespasien l'an de Jesus-Christ 74. recueilli ensuite & mis au jour par un Auteur, qui dit y avoir été present, étant encore fort jeune.

J'Ai parlé du Dialogue de Ciceron sur les Orateurs illustres. Le Dialogue sur les Orateurs est une autre pièce, qui se trouve sous ce titre dans quelques éditions de Tacite, & dans quelques-unes de Quintilien avec le titre de Dialogue sur les Orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'Eloquence, Ouvrage qui paroît estimable, quoi qu'imparfait, & dont il est à propos de donner ici une idée. A cet effet distinguons-y trois parties.

Dialogue sur les Orateurs.
Tac. in fol. de Paris chez Chevalier. p. 155.
Quintil. in 8. de Francf. p. 508. après les Déclam.

La premiere nous présente un Avocat & un Poëte qui sont aux prises. Celui-là veut faire embrasser sa profession à celui-ci, parcequ'il le croit très-capable de s'en bien acquitter; ce dernier s'en défend, parce qu'il trouve dans la science,

2. Velocius & citius nos corrumpunt vitiorum exempla domestica, magnis cum subeant animos auctoribus. Juu. Sat. 14. v. 31.

3 Dulcibus vitiis abundat. Quint. 1, 10, 6, 3.

Dialogue ne, finon, de plus grands avantages, du
 sur les Ora- moins plus de charmes, & à peu près
 teurs. autant de gloire. Cette dispute produit
 deux éloges, l'un de l'Eloquence, où
 l'on reconnoît bien des choses qu'on a
 luës dans Cicéron; & l'autre de la Poë-
 sie, où l'on retrouve auffi bien des idées
 qu'on peut avoir conservé de la lecture
 d'Horace, quoique les manieres de ces
 Auteurs soient tout à fait différentes.

La seconde partie du Dialogue est,
 pour ainsi dire, *un plaidoyé* du même A-
 vocat, il se nomme Aper, en faveur des
 Orateurs de son temps contre les An-
 ciens. Il vivoit du temps de Vespasien.
 Ce sont les Orateurs de ce tems-là, qu'il
 appelle *les modernes*, & il appelle *anciens*,
 Cicéron & ceux de son siècle: si ce n'est
 que pour rendre sa cause meilleure, il
 prétend quelquefois les ranger tous dans
 une même classe, à cause qu'il n'y a que
 six vingts ans des uns aux autres; & les
 traitant tous *de modernes*, les opposer
 aux Orateurs les plus grossiers de la Ré-
 publique naissante.

La troisième partie de l'Ouvrage est
 une recherche des causes de la chute,
 ou de la corruption de l'Eloquence. Car
 quoique dise le défenseur des Modernes,
 ceux qui tiennent le parti contraire, ne
 croient pas devoir lui répondre: de sorte
 que je ne vois pas sur quel fondement
 on a dit *qu'il a été très-vivement réfuté*.
 Ses Adversaires bornant l'idée des anciens
 à Cicéron & à ceux de son siècle, sup-
 posent comme une chose certaine, que
 ces

Apud Tac.
 p. m. 161.
 & 162.

26 p. 164.
 Oeuv. Posth.
 de Manc.
 Préf. p. 10
 Ubi supra
 p. 165.

ces grands hommes n'ont pas besoin qu'on les défende, qu'ils se soutiennent d'eux-mêmes par leur propre reputation; & que, depuis cette Epoque, l'Eloquence a dégénéré. Ainsi ils ne s'attachent qu'à examiner les raisons de cette décadence. C'est de quoi se chargent Messala, Secundus & Maternus, qui sont avec Aper les personnages du Dialogue.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

Tout ce que disoit Secundus, s'est perdu, avec une partie de ce que disoit Maternus, ce qui fait un grand vuide dans cet Ouvrage, sans parler de quelques autres endroits défectueux. Messala attribue la chute de l'Eloquence à *la dissipation des jeunes gens qui n'étudient plus (1); à la négligence des Parens, qui les élèvent mal; à l'ignorance des Maîtres qui les conduisent par de fausses routes.* Maternus ajoute à ces raisons ou *le goût* ou *l'impatience* des Juges qui ne donnent pas la liberté de parler; *la nature des affaires* qui ne sont pas susceptibles de tant de beauté; & *la forme du gouvernement sous les Empereurs*, parce qu'il prétend que l'Eloquence a l'esprit Républicain; & qu'elle se fortifie dans le trouble & le tumulte, comme la flame s'entretient par l'agitation.

Ibid. p. 66.

Ibid. p. 169.

Messala avoit envie de réfuter quelques propositions de Maternus, mais le temps ne le permit pas. On pourroit encore aujourd'hui y trouver quelque difficulté.

Ibid ad cal-
lem Dialogo.

En

1 Torpent ingenia desidiosa juventutis. Sen. Rhet. Præf. l. 1. controu.

Dialogue sur les Orateurs. En effet les Orateurs n'avoient-ils aucun ménagement à garder dans les Républiques ? leur gloire consiste-t-elle à parler long temps ? l'Eloquence n'a-t-elle d'autres beautés que celles qui conviennent aux grands fujets ? On suppose dans ce Dialogue comme une chose certaine que l'affaire de Milon avoit été une de ces grandes causes propres à signaler l'Eloquence d'un Orateur ; & selon Ciceron même, celle de Roscius d'Amerie fut aussi une cause d'apparat : N'en trouve-t-on plus de semblable aujourd'hui ? N'en trouvoit-on plus dans un temps où les Personnages du Dialogue conviennent (1) qu'un Avocat avoit encore à défendre les Nations & les Provinces.

L. de clar.
Orat. &
in Orat.

Préf. p. 11. Si nous en croyons l'Auteur qui nous a donné les Oeuvres posthumes de M. de Maucroix, Messala lui-même attribue sur-tout la chute de l'Eloquence à d'indignes Rhéteurs, & ces Rhéteurs en général sont coupables de tout le mal qu'en ont dit Lucien, Petrone, Philostrate. Avec ces trois Auteurs on pourroit mettre Quintilien qui parle des Rhéteurs comme Petrone. On ajoute sans aucune distinction, que ces gens-là par un étrange abus de leur art fascinoient de telle sorte les esprits, que Vespasien, au rapport de

Ibid.

1 Cum tot coloniarum, tot municipiorum clientelæ in forum vocent... Maternus adsciscere nationes, complecti provincias possit. Apud Tac. p. 156.

2 L'Auteur de cette Préf. confond Vespasien avec Domitien.

de Suétone, leur assigna des pensions sur le Dialogue
 Trésor public, dans le temps même qu'il sur les Ora-
 chassa (2) de Rome les Philosophes. N'en teurs.
 doutons pas; les mauvais maîtres ne fau-
 roient conduire à la véritable Eloquence:
 Et il y en avoit beaucoup de mauvais
 dans le siècle dont nous parlons. Mais
 Quintilien étoit de ce temps-là; il étoit ibid. p. 9.
 âgé de trente-deux ans & déjà célèbre
 Professeur en Rhétorique. Il est donc à
 propos de l'excepter. Il faut excepter
 Lucien, lequel, selon toutes les appa-
 rences, en décrivant les Rhéteurs, n'a pas
 voulu se décrier lui-même. Et si, se-
 lon Suétone, Vespasien fut le premier qui In Vesp. E-
 assigna aux Professeurs de Rhétorique des dit. Suet.
 pensions sur le trésor public, Quintilien Casaub. p.
 fut le premier à qui on fit cet honneur; & 107.
 cela ne laisse pas la liberté de dire in-
 distinctement, qu'on accorda cet avanta-
 ge à des Rhéteurs indignes. On me dira
 que ce grand homme tenoit sa pension
 de Galba. C'est le sentiment du savant
 Monsieur Dodwel, mais il ne répond M. Dodwel
 pas à Suétone, qui dit que Vespasien fut Annal.
 le premier qui assigna ces pensions. En Quintilian.
 tout cas aux termes de Suétone, ceux p. 94. n. 10.
 que l'Empereur gratifia de ces pensions
 étoient (3) des gens de Lettres, qu'il se
 faisoit

milien. Il peut soutenir ce qu'il dit par Dion & par
 Theodore Marcile. p. m. 44. & 45. mais non pas par
 Suétone, comme il fait.

3 Ingenia & artes vel maximè fovit: primus è
 fisco Latinis Græcisque Rhetoribus annua centena
 constituit. *Ibid.*

Dialogue *faisoit un plaisir de protéger, parcequ'il fa-*
 sur les Ora- *vorisoit les beaux arts.* Aussi voit on par
 teurs. le Dialogue dont il s'agit, qu'il accorda
Ibid p 158. une somme considerable à un Poëte nom-
Quingentis mé Bassus, qui étoit estimé. L'Historien
se. tertiaz; en- ne dit point du tout que ce Prince *dans*
viron le temps même qu'il *faisoit ces liberalitez*
60000. l. aux Rhéteurs, chassa de Rome les Philo-
 sophes : Il le dit de Domitien. Pour ce
 qui est de Vespasien, il le represente au-
 contraire comme un Prince très-clement
 qui souffrit (1) avec beaucoup de patience
 les libertez que se donnoient ses amis, les
 satyres couvertes des Avocats, & les em-
 portemens des Philosophes, lesquels selon
 Monsieur Dodwel ne furent chassés de
 Rome que vingt ans après. Les Per-
 sonnages mêmes du Dialogue qui blâment
 les matieres que les Rhéteurs faisoient
 traiter dans leurs Ecoles, ne les blâment
 pas précisément, parce qu'elles sont *fein-*
tes & inventées, (2) mais parce qu'au
 lieu d'être du moins imitées d'après le
 vrai, elles sont tout à fait outrées.

Il faut donc mettre quelque distinction
 entre ceux qui enseignent l'Eloquence.
 C'est à quoi Messala lui-même ne pa-
 roît pas prendre garde. Car en nous
 proposant pour modèle l'application & la
 conduite de Cicéron, de la maniere que
 cet Orateur la rapporte, il parle de ses
 autres maîtres & de ses autres études,
 sans

I Amicorum libertatem caussidicorum figuras & Philosophorum contumaciam lenissimè tulit, Ibid. p. 106.

sans dire un seul mot ni de ses maîtres ^{Dialogue} de Rhétorique, que Cicéron met pour- ^{sur les Ora-} tant au nombre de quatre ou cinq; ni ^{teurs.} des discours qu'il composoit assidûment sous leurs yeux. Au contraire, abusant ^{ib. ubi supra} de ce que dit cet Orateur, qu'il s'est for- ^{p. 168.} mé à l'Eloquence, non dans les Ecoles des Rhéteurs, mais dans celles des Philosophes, Messala propose une méthode peu solide d'élever un Orateur, qui est de l'instruire à la maison dans toutes sortes de Sciences, & de le faire passer ensuite au Barreau sous la conduite d'un Avocat célèbre sans autre maître d'Eloquence. ^{ibid.} Cette idée peut avoir réüssi; mais elle ne peut servir de règle. Elle est formellement contraire au sentiment de Quintilien, qui veut qu'il y ait des maîtres de Rhétorique, & préfère les études publiques aux études particulières. Il est visible que de se passer de toutes sortes de maîtres parce qu'il y en a de mauvais, c'est éviter un écueil pour se jeter dans un autre.

Quoiqu'il en soit, on peut fournir des Orateurs qui ayent dégénéré de la solide éloquence; sans qu'on puisse attribuer ce changement à aucune des causes que j'ai ci-devant rapportées; Et ces Orateurs ne sont pas des gens du métier, je veux dire des Rhéteurs; mais des gens d'une profession différente, gens qui se picquent d'être, & sont en effet d'un rang

2 Fictis nec ad veritatem accedentibus controversis. *Ibid.* p. 167.

Dialogue sur les Ora- teurs. rang supérieur. Aussi faut-il avoir un rang & un nom, comme on le verra, pour produire ce changement. Peut-on dire, par exemple, que Démétrius le Phalérien eût été *mal élevé*, ou qu'il n'eût pas eu *de bons maîtres* & *de bons modèles*, ou qu'il n'eût pas travaillé; ou qu'il n'eût pas la liberté de parler tant qu'il vouloit, ou qu'il ne rencontrât pas de belles affaires à traiter, ou qu'il vécût dans un *Etat monarchique*? Cependant il fit dégénérer l'Eloquence. (1) Comment donna-t-il lui-même dans ce défaut? & comment y fit-il donner les autres? Cela peut être l'effet d'un esprit tourné de certaine façon, lequel se trouve dans une Académie, au Palais, ou dans tout autre genre d'éloquence; il a des manières contagieuses, & elles infectent toute une nation.

C'est ce qu'a voulu dire l'Auteur de la Préface qui est à la tête des Oeuvres posthumes de Monsieur de Maucroix.

Préf. p. 12. „ Voilà, dit-il, la source du goût dé-
 „ pravé, qui regnoit alors; de vains Dé-
 „ clamateurs, qui par la nouveauté de
 „ leur style gagnèrent d'abord quelques
 „ personnes d'élite, mais peu éclairées,
 „ d'où se forma aisément le préjugé de
 „ la multitude. Ce qui arrive en mal,
 „ arrive pareillement en bien. C'est ce
 „ qui a fait dire au même Auteur: Dans
 „ quelque aveuglement que nous suppo-
 „ lions

1 Primus inflexit orationem. Cic. Quintil. vide Demet. *suprà*.

„ fions un siècle, une nation entière; s'il Dialogue
 „ vient à s'élever un génie supérieur, sur les Ora-
 „ qui ait la force de résister au torrent teurs.
 „ du mauvais goût, & qui fasse reparoi-
 „ tre au milieu de ces ténèbres les pu-
 „ res lumières de la raison; ne doutons
 „ point qu'il ne soit écouté, qu'il ne
 „ ramène les esprits peu à peu, & que
 „ malgré l'erreur commune, il ne fasse
 „ enfin revenir au sens commun.

L'Abbé Cassagnes dans la Préface
 qu'il a faite aux Œuvres de Balzac, dit
 quelque chose d'aussi fin. ” Rien n'est Préf. de
 „ plus contagieux, dit-il, que les mau- Balz. p. 2.
 „ vais modèles, quand ils ont l'appro-
 „ bation publique. On voit à l'heure
 „ même une infinité de copies, qui sont
 „ d'autant plus condamnables qu'elles
 „ sont fidèles. Il ne faut quelquefois
 „ qu'un seul génie, s'il a des qualitez
 „ brillantes, & qu'il soit devenu extré-
 „ mement fameux; il ne faut, dis-je,
 „ qu'un génie seul, pour corrompre le
 „ goût d'un siècle, & l'esprit d'une na-
 „ tion; & l'on éprouve alors que com-
 „ me les Peintres rencontrent plus aisé-
 „ ment la ressemblance d'un visage dé-
 „ fectueux, que celle d'une beauté ré-
 „ gulière, aussi la fausse éloquence est
 „ plus facile à imiter que la véritable.

Quelque agréables que soient les pen-
 sées de ces deux Auteurs sur cette ma-
 tière, on aura, je crois, encore plus de
 plaisir à voir celles de Monsieur Bayle.
 Il s'en explique à l'occasion d'un Auteur Diç. T. 3.
 qui n'étoit pas grand admirateur de Ci- p. 2510.
 ceron, Priolo.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

cion, mais qui admiroit Tite-Live, & le trouvoit si inimitable que désesperant de se pouvoir conformer à ce modèle, il prit le parti d'imiter Tacite. Il étoit si passionné de Sénèque que rien plus; il préféroit Lucain à Virgile, & les tendresses de Catulle à la majesté d'Horace.

„ Il est certain, dit là-dessus Monsieur Bayle, qu'il y a de la disparate dans ces sortes de jugemens: car selon l'ordre il faudroit qu'un homme qui a plus d'admiration pour Tite-Live que pour Tacite, mît Ciceron fort au-dessus de Sénèque, & Virgile fort au-dessus de Lucain. L'Eloquence de Ciceron, de Tite-Live & de Virgile, leur caractère & leur esprit sont à peu près de même genre, excepté la différence, soit de la prose & des vers, soit des sujets qu'ils ont traitez. Ce sont des Auteurs qui ne se picquent point de briller; ils répandent sans affectation une lumiere qui embellit tout l'Ouvrage conformément à la condition de chaque partie, mais qui n'est point destinée à éblouir, comme celle de quelques autres Ecrivains. qui au lieu de laisser aller chaque raison par son chemin, recourent à une espèce de Dioptrique, pour réunir une infinité de rayons, afin de jeter un grand éclat. C'est leur principale étude. C'est ainsi que Sénèque, les deux Plines & Tacite en ont usé. Lucain tout de même se tourmente & se fatigue pour s'exprimer extraordinairement, & pour

„ se

„ se donner des airs de grandeur. C'é- Dialogue
 „ toient de fort grands esprits, il faut sur les Ora-
 „ l'avouer, & peut-être auroient-ils suivi teurs.
 „ une route plus naturelle; s'ils avoient
 „ fleuri en même temps que Cicéron,
 „ & que Tite-Live, & que Virgile, mais
 „ ils commencèrent à étudier sous les
 „ premières dépravations du goût. Il ar-
 „ riva aux Romains ce qui arrive à ceux
 „ qui se sont trop accoutumés aux ex-
 „ cellens vins: leur palais s'émouffe; ils
 „ ne peuvent plus le picquer qu'en buvant
 „ de l'eau de vie, ou des liqueurs aro-
 „ matisées les plus fortes que l'Art de
 „ l'homme puisse inventer. L'Eloquen-
 „ ce majestueuse, naturelle, uniforme
 „ commença d'être insipide dès que l'on
 „ y eut été accoutumé; on demanda
 „ des traits d'esprit, & des saillies d'ima-
 „ gination; on voulut marcher non pas
 „ à la lumière du jour, elle n'étoit pas
 „ assez vive ni assez perçante, mais à la
 „ lueur des éclairs. *Les François com-*
 „ *mencent à se sentir de la même maladie.*
 „ Sénèque & Tacite s'accommodèrent à
 „ ce goût-là; ils vouloient écrire com-
 „ me les Auteurs du siècle d'Or. Quoi
 „ qu'il en soit, leur langage fut directe-
 „ ment opposé à celui de Tite-Live.
 „ D'où vient donc que l'on a pu être
 „ si charmé de ce grand Historien, &
 „ de Sénèque en même temps? Com-
 „ ment a-t-on pu admirer Lucain plus
 „ que Virgile, & Sénèque plus que Ci-
 „ céron? Il n'y a point d'uniformité
 „ dans cette conduite. Mais personne
 „ ne

Dialogue „ ne sauroit répondre des varietez de son
 sur les Ora- „ goût, & c'est presque matiere dont il
 teurs. „ ne faut pas disputer. Contentons-nous
 „ donc du fait.

Faisons deux reflexions sur ces idées.
 La premiere est, que ces sentimens d'admiration pour les brillans & les éclairs des Auteurs du caractère de Sénèque, de Tacite, & de Lucain, sont justement le goût de cet Aper qui défend les Modernes & se déchaîne contre les Anciens

Apud Tac. dans ce Dialogue. Quelquefois, dit-il,
p. 163. les Anciens le font rire, souvent aussi
Préf. de ils l'endorment; leurs harangues à son
Manc. p. 9. avis, ne sont pas belles, parce qu'elles

Traduct. de ne sont pas fardées, *ni semblables à ces*
Manc. p. 13. édifices dorez & incrustez de marbre; de

Apud Tac. là vient que comme l'action des Ora-
 & *Préf.* teurs suit presque toujours leur maniere
ibid. ubi de composer, il n'aime point l'action
sup. naturelle, majestueuse & passionnée de ce fameux Roscius; s'il trouve quelque beauté dans Cicéron, ce n'est que dans les oraisons que ce grand homme a faites étant avancé en âge, *quand l'expérience,* dit Aper, *lui eut appris à bien parler;* En un mot, critique si peu judicieux, qu'il paroît mettre Lucain au niveau de Virgile & d'Horace.

Une seconde reflexion est, que la différence des Anciens & des Modernes ne diminue rien, selon Aper, du merite de ces derniers. Sa raison est que l'Eloquence n'est pas toujours la même, & qu'elle change avec les personnes & avec les temps. „ Tous ceux, dit-il, à qui
 „ vous

Apud Tac. diminue rien, selon Aper, du merite de
p. 169. ces derniers. Sa raison est que l'Elo-

vous donnez le nom d'Anciens ne se ressembloient pas ; & néanmoins on les estime. De même Cassius, qui le premier abandonna la route tracée par les Anciens, & ceux qui l'ont suivi, ne l'ont fait ni faute d'esprit, ni faute de science ; ils se sont accommodés au goût de leur siècle, & ils n'en sont pas moins estimables ; parce que tout ce qui n'est pas semblable n'est pas mauvais pour cela. Tel est le principe de cet Orateur. Mais on a fort bien remarqué qu'on ne doit point l'admettre sans restriction ; Rien n'est plus propre à éclaircir cette vérité que les paroles de M. Bayle que j'ai rapportées, & l'on peut en donner une raison. Il y a dans l'Eloquence la plus saine, une grande diversité de styles, qui lui servent sans la corrompre : il y en a qui sont indignes d'elle. Qu'on fasse tel changement qu'on voudra sans s'écarter des premiers, *certainement ce qui ne sera pas semblable, ne sera pas pour cela mauvais*, comme les Odes & les Epitres d'Horace, comme Horace encore tout entier & Cicéron. Mais si venant à sortir du caractère de Virgile vous prenez celui de Lucain, alors cette différence ne manque pas de vous faire dégénérer.

Au reste on peut douter qu'Aper parle sérieusement en tout ce qu'il dit pour les Modernes ou contre les Anciens, puisque quelqu'un des autres personnages dit que tout ce qu'Aper en fait, n'est que pour disputer ; c'est Messala, c'est Ma-

ternus

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

Préf. de
Maur. p. 13.

suprà.

ternus qui le dit; & il semble lui-même, en un endroit, approuver la recherche qu'on fait des causes de la corruption, ou de la chute de l'Eloquence. Mais, quand même on supposeroit qu'il parle sérieusement, on pourroit douter si sa dispute sur les Anciens & les Modernes a un si grand rapport avec celle qu'ont eû de nos jours sur le même sujet Monsieur Despreaux & Monsieur Perrault. Ce que je puis assurer est, qu'elle n'en a aucun avec celle qu'Horace soutient dans son Epitre à Auguste, & dont j'explique le sens dans un autre endroit; à moins qu'on ne dise que ce rapport est en ce que *les Modernes* pour qui parle Horace, sont *les Anciens* dont on parle dans ce Dialogue.

Il me reste à dire un mot touchant l'Auteur de cet Ouvrage. La difficulté est de savoir qui il est. C'est une question agitée par Juste Lipse dans la Préface du Commentaire qu'il y a fait. C'est de là qu'est tiré ce que nous en dit l'Auteur qui nous a donné les Oeuvres posthumes de M. de Maucroix. Je n'ai qu'à rapporter ses paroles. " Quelques-uns, dit-il, le donnent à Tacite, d'autres à Quintilien. Peut-être n'est-il ni de l'un ni de l'autre. Car enfin sur deux ou trois manuscrits qui portent qu'il est de Tacite, comment se persuader que la même plume nous ait laissé un discours où les graces & les fleurs sont prodiguées, & des Annales où l'on voit au contraire un style aigu & con-

,, cis

Préf. p. 7.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.
Apud Ta-
cit. p. 150.
164. 168.
Et Traduct.
p. 22. 23.
37. 52.

„ cis jusqu'à être obscur? Le style, dit- Dialogue
 „ on, peut changer avec l'âge; & de sur les Ora-
 „ licentieux qu'il étoit dans la jeunesse teurs.
 „ d'un Ecrivain, devenir grave & mo-
 „ deste dans sa vieillesse. Mais changera-
 „ t-il tellement que le même génie n'é-
 „ tincelle pas toujours dans ses premie-
 „ res & dans ses dernières compositions?
 „ Pour Quintilien, ses partisans se fon-
 „ dent sur ce que cet Ouvrage approche
 „ fort de sa Rhétorique, soit pour la
 „ diction, soit pour les préceptes; & sur
 „ ce qu'il dit avoir composé un Livre
 „ *des causes de la corruption de l'Eloquen-*
 „ *ce*, lequel n'existe plus, si ce n'est pas
 „ ce Dialogue. Mais ces raisons, quel-
 „ que fortes qu'elles paroissent, ne dé-
 „ cident pas la question, parce qu'il res-
 „ te encore à concilier l'âge de Quinti-
 „ lien avec l'Epoque de la Conférence
 „ dont il s'agit. Or elle s'est tenuë la
 „ sixième année du regne de Vespasien;
 „ l'Auteur dit lui-même qu'il étoit *fort*
 „ *jeune*, quand il y assista, & ce fut en
 „ qualité de simple auditeur. Ce qui pa-
 „ roît ne pas convenir à Quintilien, âgé
 „ pour lors de trente-deux-ans, & déjà
 „ célèbre Professeur en Rhétorique.

Quelque mérite que puisse avoir cet
 Ouvrage & pour le fond & pour la for-
 me, il paroît fort inférieur aux Ouvra-
 ges de Quintilien. C'est du clinquant
 auprès de l'or. Monsieur Bayle parlant
 du Livre que cet Auteur avoit fait sur
 les causes de la corruption de l'Eloquen-

Dict. de
Bayl. Art.
de Quint.

ce, dit aussi qu'il le croit perdu, & qu'il

Dialogue sur les Orateurs. *ne doute nullement qu'il ne fût de la même force à proportion que ce qui nous reste de cet Ecrivain.* Concluons donc avec

Préf. du comment sur ce Dial.

Juste Lipsé qu'on ne connoît point l'Auteur du Dialogue sur les Orateurs.

On a pû remarquer, dans le cours de ce chapitre, ce qui m'a fait nommer assez souvent les *Oeuvres posthumes de Monsieur de Maucroix*. C'est la *Préface* qui est à la tête & qui est un Ouvrage fort bien écrit. Cette *Préface* n'a dit ce qui a rapport à la matiere que je traite, que parce que parmi ces *Oeuvres posthumes* il y a une *Traduction du Dialogue sur les Orateurs*. A cette *Traduction* on en a joint encore d'autres. Ce sont les *Philippiques de Démosthenes*; ce sont des endroits choisis des *Verrines de Cicéron*, les *Catilinaires*, l'*Oraison pour Marcellus*; C'est enfin un fort beau morceau de *Quintilien*, contenant une *instruction sur la maniere de composer*. Recueil très-beau & très-curieux, qui a eu d'abord pour titre, *Oeuvres posthumes de Monsieur de Maucroix* & qu'on a ensuite publié sous

Il se vend chez Monsieur Estienne, rue saint Jacques.

le titre de *Traductions diverses pour former le goût de l'Eloquence sur les modèles de l'Antiquité*. Ce second titre & la premiere de toutes ces *Traductions* ne permettent pas que je passe sous silence, ni ce volume, ni les jugemens qu'on en a faits. Toutes les personnes équitables qui liront ces *Traductions*, conviendront, je crois, qu'elles peuvent avoir l'effet que nous promet le second titre. On n'en sauroit douter, ce me semble, après

le jugement qu'en a porté Monsieur Des-
 preaux dans une Lettre qu'il écrit à l'Au-
 teur, & qu'on a imprimée avec quelques
 autres à la fin du Recueil. " Pour ve-
 nir à vos Ouvrages, dit Monsieur
 Despreaux, j'ai déjà commencé a con-
 férer le Dialogue des Orateurs avec
 le Latin. Ce que j'en ai vû, me pa-
 roît extrêmement bien, la langue y est
 parfaitement écrite. Il n'y a rien de
 gêné, & tout y paroît libre & origi-
 nal. Il y a pourtant des endroits où
 je ne conviens pas du sens que vous
 avez suivi... Excusez, Monsieur, la
 liberté que je prens de vous dire si
 sincerement mon avis. Mais ce seroit
 dommage qu'un aussi bel Ouvrage que
 le vôtre, eût de ces taches où les Sa-
 vans s'arrêtent, & qui pourroient don-
 ner occasion de le ravalier... Je re-
 viens aux pièces que vous m'avez en-
 voyées, il n'y en a pas une qui ne
 soit très-digne d'être imprimée. Que
 répond l'Auteur sur cela? " Je conviens,
 dit-il, de bonne foi de votre remarque.
 Au cas que ma Traduction s'imprime,
 non seulement je profiterai de votre
 correction, mais j'avertirai le Public
 qu'elle vient de vous, si vous l'agréez;
 & par là je me ferai honneur; car on
 verra du moins que je suis un peu de
 vos amis. Il y a encore dans ce Dia-
 logue beaucoup d'autres endroits que
 je n'ai pas rendus scrupuleusement en
 notre langue, parce qu'il auroit fallu
 des Notes pour les faire entendre à la

Dialogue
 sur les Ora-
 teurs.

Traduct.
 div. &c. p.
 350. 351,
 366.

Ibid p. 352
 360.

Dialogue „ plûpart des Lecteurs, qui ne sont
 sur les Ora- „ point instruits des coûtures de l'An-
 teurs. „ tiquité, & qui sont cependant bien ai-
 „ ses qu'on leur épargne la peine de se
 „ rabattre sur les Notes. Vous savez
 „ d'ailleurs que le Texte de cet Ouvra-
 „ ge est fort corrompu, la lettre y est
 „ souvent defectueuse; Comment donc
 „ le traduire si litteralement?

Ajoûtons que les Lettres qui finissent
 ce Recueil, sont belles, curieuses, di-
 gnes de leurs Auteurs. Dans la dernie-
 re Monsieur de Maucroix donne des Ré-
 flexions qu'il dit avoir faites sur l'Art de
 remuer les passions. Il les donne d'une
 maniere originale & très-agreable; mais
 elles ne sont ni de lui ni de Quintilien,
 d'où il les a prises. Elles sont d'Horace
 & de Ciceron. *Il faut être touché, pour
 toucher les autres.* C'est la pensée que
 l'Auteur met dans un beau jour. Elle
 est vraie, belle, solide. Mais avec tout
 l'éclat qu'il lui donne, elle ne suffit pas
 pour instruire un homme, & le mettre
 en état de remplir cette partie des de-
 voirs de l'Orateur, laquelle est en même
 temps la plus difficile, & celle qui le fait
 triompher. (1)

Finissons par une autre Lettre égale-
 ment curieuse, & tout ensemble conve-
 nable à cet article, parce qu'elle nous
 donne l'Époque d'un mauvais goût qui
 s'étoit introduit dans l'Eloquence Fran-
 çoise.

1 Docere, necessitatis; delectare suavitatis; mo-
 vere, victorix. Cic.

2 Neque vult orator ita sapiens inter stultos videri,
 uti

çoise. " Il ne suffit pas, dit l'Auteur, Dialogue
 „ d'avoir un langage pur, & un grand fut les Ora-
 „ amas de connoissances; mais il faut en- teurs.
 „ core que cette érudition soit accom- Traduct.
 „ pagnée de bon sens, & qu'un Orateur, divers. p.
 „ quelque savant qu'il soit, n'affecte pas de 375. 376.
 „ le paroître". Rien n'est plus conforme
 à la doctrine d'Aristote & de Cicéron
 (2) que cette pensée de Monsieur de
 Maucroix. " C'est un défaut, continue-
 „ t-il, que Monsieur du Vair en son
 „ Traité de l'Eloquence Françoisé re- P. 504.
 „ proche à Monsieur Briffon, qui fut A-
 „ vocat Général, avant que d'être Pré-
 „ sident. Il l'accuse d'en être l'Auteur,
 „ & de l'avoir introduit au Barreau. Il
 „ dit que ses harangues étoient tellement
 „ remplies de citations, qu'à peine en
 „ pouvoit-on prendre le fil; & que d'ail-
 „ leurs il affectoit de ne rien oublier de
 „ tout ce qui se peut dire sur un sujet.
 „ De sorte qu'une trop grande abondan-
 „ ce déroboit à ses discours la clarté &
 „ le bel ordre. Sa réputation, ajoûte
 „ cet illustre Garde des Sceaux, l'a fait
 „ imiter par d'autres, qui, bien qu'ils ne
 „ fussent pas aussi doctes que lui, n'ont
 „ pas laissé d'alleguer un grand nombre
 „ de passages pour paroître ce qu'ils n'é-
 „ toient pas". Ils n'ont pû acquerir le
 nom de savans & ont perdu le moyen
 d'être éloquens.

Selon

uti qui audiant, aut illum ineptum, aut Græculum
 putent, aut etiamsi valdè probent ingenium Orato-
 ris, sapientiam admirentur, se esse stultos molestè
 ferant. *Cic. l. de Orat. n. 221.*

Dialogue sur les Orateurs. Selon cette remarque de Monsieur du Vair on peut joindre, en quelque façon, Monsieur Briffon à Démetrius & à Cassius. Ce que Démetrius fit autrefois parmi les Grecs, ce que Cassius fit ensuite chez les Romains, Monsieur Briffon l'avoit fait parmi nous, il avoit introduit dans l'Eloquence un goût particulier. Les François ont été assez heureux pour revenir de ce goût-là, ce qu'il semble que les Romains n'ont pas fait. Dieu veuille qu'ils se soutiennent! Malherbe, selon Monsieur Despreaux, établit le bon goût dans la Poësie. A qui doit-on donner l'honneur de l'avoir rétabli dans la Prose? Moreri dit que *Pibrac fut le premier qui introduisit la véritable Eloquence au Barreau*. Ce n'est pour-

tant pas ce que nous cherchons, puisque Pibrac est plus ancien que Monsieur Briffon, & qu'au rapport de Monsieur du Vair, son style étoit aussi enflé de citations, quoi que ce défaut ne fût pas contagieux en lui comme il le fut dans Monsieur Briffon. Qui que ce soit à qui la France ait l'obligation d'avoir ramené la véritable Eloquence en Prose, il merite, je crois, comme Malherbe, qu'on jette des fleurs sur son tombeau (1).

Pour ce qui est, en général, du progrès que la Langue Française a fait vers sa perfection, nous pouvons nous en tenir à ce qu'en dit Monsieur Charpentier dans son *Traité de l'Excellence de nôtre*

Lan-

1. Manibus dare lilia plenis; Purpureos spargam flores, ... & fungar inani Munere. *Virg. Æneid. vi. 388;*

Langue. Ce fameux Academicien observe que le bégayement & l'enfance de la Langue Françoisse est au delà du siècle de saint Louis ; qu'elle a commencé à parler raisonnablement depuis saint Louis jusqu'à Louis onzième, qu'elle s'est fortifiée & annoblie depuis ce temps-là jusques sous le regne des derniers Valois ; & qu'enfin elle a acquis sa plus haute perfection sous Louis le Juste & sous Louis le Grand.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

Traité de
l'Exc. de la
Lang. Franç.
p. 369.

Je crois ne pouvoir mieux finir ce (2) volume, que par un trait de la Préface sur les Ouvrages de Balzac, lequel contient deux choses ; l'une est un antidote contre l'erreur de ceux, qui n'ayant point le génie oratoire, s'imagineroient peut-être pouvoir devenir éloquens, pour avoir pris dans ce Livre l'esprit des plus grands Maîtres de l'Eloquence ; l'autre est le jugement que l'Auteur de la Préface porte des plus considérables de ces Maîtres, & que je n'ai point rapporté en parlant d'eux, parce que c'eût été le gêner, de le mettre en pieces pour en rapporter sur chacun ce qui lui étoit propre, & il a été plus à propos de se réserver à le mettre ici tout entier en finissant. " Il y a donc des esprits si mal-faits, selon l'Auteur de la Préface, & si peu nez pour l'Eloquence, qu'ils ne sauroient être redressez ni par cette incomparable Rhétorique, qui est l'un des chef-

Préf. sur
Balz. p. 220.

Q 4

d'œu-

2. [L'Edition de Paris est en 3. Volumes, dont le premier finit avec l'Article suivant ; mais dans celle-ci, on a réduit ces 3. Vols. à deux.]

Dialogue, d'œuvres d'Aristote, ni par cet excel-
 sur les Ora-,, lent Dialogue où Cicéron nous don-
 teurs. ,, ne les règles d'un art, dont il nous
 ,, a laissé de si merveilleux exemples; ni
 ,, par ces Institutions si élégamment écri-
 ,, tes où Quintilien fait naître tant de
 ,, fleurs, parmi les épines mêmes de la
 ,, Grammaire, & où il se montre aussi
 ,, grand Orateur, que grand Rhétoricien.
 ,, Les Ouvrages des autres Maîtres de
 ,, l'art achevent d'embarrasser ces génies
 ,, malheureux, bien loin de les instruire.
 ,, Le Traité de *Longin* en les élevant
 ,, les égare, &, comme on dit, les fait
 ,, perdre dans les nuës; & sur tout, les
 ,, idées d'Hermogène produisent le mê-
 ,, me désordre en eux, pour la Rhéto-
 ,, rique, que les Idées de Platon produi-
 ,, sent en beaucoup d'autres pour la Phi-
 ,, sophie.

Observons néanmoins que pour se croi-
 re du nombre de ces esprits disgraciez
 de la nature, il faut auparavant s'être
 long-temps éprouvé dans tous les exer-
 cices de Rhétorique; puisque s'il falloit
 se désespérer pour quelques petites diffi-
 cultez qu'on y rencontre, ou même pour
 les plus grandes, *Démosthène* auroit é-
 touffé

¹ Cette ville est sur l'Ebre, & se nomme Calahorra. On dit que *Quintilien* en étoit, parce qu'il est appelé *Calagurritanus*, surnom qu'il peut avoir eu à cause du séjour qu'il avoit fait dans cette ville, quoi qu'il fût né à Rome.

² C'est la Chronique d'Eusebe qui le dit p. 162. Et cela peut souffrir explication. *Quintilien* étoit à Rome fort jeune, & fréquenta l'Orateur *Domitius Afer*: il le vit mourir; c'est lui-même qui nous l'apprend

touffé ou enseveli ses talens, avant que de s'essayer, & se seroit par là privé de la gloire immortelle qu'il s'est acquise.

Dialogue sur les Orateurs.

M. F. Q U I N T I L I E N ,

Né la seconde année de l'Empereur Claude * l'an de Jesus-Christ 42. mort sous l'Empire d'Adrien, ayant vû onze Empereurs.

* M. Dodwel. Annales Quintilianzi. imprimez à Oxford, en 1698. p. 82. n. 4. & p. 83. n. 5.

Q U I N T I L I E N étoit de Calagurris (1) en Espagne. On prétend, avec assez peu de vraisemblance, qu'il fut amené à Rome par Galba (2). Il est certain qu'il enseigna la Rhétorique sur ce grand théâtre avec beaucoup de réputation pendant vingt ans; à commencer un mois ou deux avant l'an de J. Christ 69. Il fut même le premier qui l'y enseigna publiquement & aux gages de l'Etat, de quoi il eut l'obligation à Galba, selon Mr. Dodwel *; ou à Domitien, selon la Chronique d'Eusébe; ou à Vespasien, si ce que dit Suetone † est vrai, *Que ce Prince*

Annal. Quintil. p. 98. n. 12.
* Ib. p. 94. n. 10. Euseb. Chron. p. 164. † In Vespa

p'apprend l. 5. c. 7. p. 267. & l. 10. c. 1. p. 460. Cette mort arriva l'an de J. Christ 58. Que si l'on veut suivre les conjectures de Mr. Dodwel, Quintilien alla en Espagne à la suite de Galba, l'an de J. Christ 61. & après y avoir enseigné la Rhétorique, & exercé la profession d'Avocat, il revint à Rome avec lui à la fin de l'an de Jesus-Christ 68. Mr. Dodwel, *Annal. Quintilia. p. 74. n. 4. & p. 92. n. 2.*

Quinti-
lien.

fut le premier qui assigna des pensions aux Rhéteurs sur le Trésor public. Il ne se borna pas à enseigner les règles; il produisit son éloquence au Barreau (1), & il y passoit pour si bon Avocat, qu'on écrivoit ses Plaidoyez. Quelques-uns ont cru qu'il fut Consul, parce qu'il obtint les marques du Consulat. Il est plus certain qu'il fut Précepteur des petits-fils de la sœur de Domitien. On ne fait point certainement s'il étoit fils ou petit-fils de l'Orateur dont Sénèque le Pere a dit quelque chose, & qu'il a mis au nombre de ces Orateurs dont la réputation *meurt avec eux* (2). Il eut deux fils, dont un Sénateur adopta l'aîné, qui mourut dans le tems qu'un Préteur, beaufrere du Sénateur, lui destinoit sa fille en mariage. Il eut aussi une fille qui fut mariée à un Sénateur. Pline le jeune son disciple, voulut aider à la doter (3); & pour cela il lui fit présent d'une somme considerable, à cause que le Pere n'avoit pas assez de bien, pour lui donner de quoi se soutenir avec dignité dans la maison de son mari. Jugeons de-là, qu'il n'avoit pas encore alors les grandes richesses que Juvenal a tant vantées. Il

faut

Sat. 7. v.
188. ad
198.

1 C'est le sens des deux vers de Martial. Quintiliane, *vagæ moderator summe juventæ, Gloria Romanæ, Quintiliane, togæ. l. 2. Epigram.*

2 *Quorum fama cum ipsis extincta est. Seneca contr. l. 5. in Pras.*

3 *Tanquam parens alter nostræ puellæ conferequinquaginta millia nummum, Plin, 1. Epist. 6. Epist.*

faut qu'il les ait acquises dans la suite; ^{Quinti-}
ou, s'il les avoit, quelques grandes qu'el- ^{lien.}
les fussent, elles n'étoient pas suffisantes
pour équiper d'une manière convenable
la femme d'un Sénateur (4). Ce Poëte
semble insinuer qu'elles ne furent pas
tant un effet du mérite, que du bonheur;
non que Quintilien ne méritât une si
bonne fortune; mais parce que bien des
gens qui avoient autant de mérite, ne fu-
rent pas pour cela aussi riches que lui.
On peut fonder cette pensée sur la ma-
nière honorable dont Juvenal en parle ^{Sat. 3. & 9.}
toujours, & croire par conséquent, que
ce n'est point pour lui faire peine, mais
plûtôt pour lui faire honneur, qu'il op-
pose sa dignité de Consulaire à sa pre-
mière profession. Mr. Dodwel, * dont ^{*Ubi supra}
je raporte le système, croit que c'est ^{P. 146. n.}
l'Empereur Adrien qui l'honora de cette ^{34.}
dignité l'an de Jesus-Christ 118. Ce qui
ne paroît pas être sans difficulté.

Quoi qu'il en soit, Quintilien est un
des Maîtres du premier ordre, au juge-
ment de ceux qui savent ce que c'est
que Rhétorique. On ne peut lui refuser
cet éloge, quand on considère la solidi-
té & l'étendue de ses préceptes dans ses
Insti-

4 C'est la manière dont Mr. Bayle, dans son
Dictionnaire, concilie Pline & Juvenal. Quelques-
uns doutent que notre Quintilien soit celui dont
parle le Poëte; & néanmoins il est clair qu'il parle
d'un maître de Rhétorique, & qu'il n'y en a point
d'autre dans ce temps-là, de cette profession, que
celui dont est question.

Quinti-
lien. Institutions Oratoires, la noblesse avec laquelle il les y traite, enfin la beauté des sentimens qui lui font toujours préférer la pureté des mœurs à la pureté du langage. Voilà le fondement de ce qu'on dit, Que cet Auteur est un de ceux qui nous ont laissé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité; Que la République des Lettres eût extrêmement perdu, si ses Oeuvres fussent périées; Que c'est un Auteur excellent; Qu'il paroît très-honnête homme dans son Ouvrage, & que l'on y trouve beaucoup de mœurs. Ajoutons, Qu'il ne le composa qu'après avoir quitté la profession, environ l'an de Jesus-Christ 92, qu'il employa un peu plus de deux ans à le faire, & qu'il mit ensuite plus d'un an à le polir. C'est peu de temps certainement, & pour la longueur & pour la perfection de l'Ouvrage.

Annal. Son dessein est de conduire l'Orateur au plus haut degré de perfection, & il veut y arriver par l'assemblage de toutes les belles connoissances, jointes à une éloquence qui s'étende généralement sur tout. Il y a du grand dans cette idée; mais il la gâte lorsqu'il permet à son Orateur de mentir, du moins, quand il s'agit de l'utilité publique. D'un autre côté il demande trop, lorsqu'il veut que son Orateur soit *Musicien, Géometre, Astronome*. Aristote a parlé sur cela avec plus de justesse. Un Auditoire ne sera jamais susceptible des raisonnemens subtils des Arts & des Sciences. Ce qu'il y a de

Le P. Rapin Réflex. sur l'Eloq. n. 1.

Mr. Bayle dans son Dict. artic. de Quintil.

Voyez les Éloges

qu'a ramassés Mr.

Obrecht au commencement de son édition de Quinti-

lien.

Annal. Quintil. p. 112. n. 19. &c.

Quint. Institut. Orat. in Proœm.

1b. l. 2. c. 17. & l. 12. c. 1.

1b. l. 1. c. 10.

vrai néanmoins, est que la méthode géométrique peut avoir lieu, en certains cas, dans une matière Oratoire.

Quintilien.
lien.

L'Auteur a renfermé sa Rhétorique en douze Livres. La première éducation de l'Orateur fait la matière du premier. Le second explique les notions de l'Art Oratoire & la manière de s'y préparer. On trouve ensuite tous les préceptes de l'Invention & de la Disposition en cinq Livres. Ceux de l'Elocution, de la Mémoire & de la Prononciation sont dans les quatre Livres suivans. Le dernier donne l'idée de l'Orateur & montre quel doit être son caractère, quelle conduite il doit garder lorsqu'il se charge d'une cause ou qu'il s'en instruit, ou qu'il la plaide. On y voit en quel tems il doit quitter la plaidoirie, & quelles doivent être ses occupations dans sa retraite.

En tout cela Quintilien s'exprime d'une manière propre non-seulement à instruire, mais à donner du goût pour l'éloquence, à la nourrir & à la fortifier. C'est-pourquoi Louis Vivès qui donne le pas à Aristote sur Quintilien pour l'ordre & pour la méthode, le donne aussi à Quintilien sur Aristote pour la beauté & la richesse de l'expression. L'Auteur Anonyme y trouve une fécondité surprenante; & Cassiodore* l'admire d'autant plus, qu'après avoir lû les beaux Ouvrages de Cicéron, Quintilien satisfait encore pleinement & d'une manière qui lui est propre.

Id. in
Procem.

De tradend.
Discip. P. 424.

Bibliog.
hist. Polit.
Philos.
Cur. p. 36.
* Rhetores.
Latini in
Cassiod. p.

339. 340.

Il est aisé d'en faire l'expérience; on

Quinti-
lien,

n'a qu'à lire son premier Livre, où il prend l'Orateur, pour ainsi dire, au berceau, & presque au sortir du sein de la mere, pour ne le plus perdre de vûë jusqu'à ce qu'il l'ait conduit par des chemins sûrs à l'Eloquence la plus parfaite. C'est la chose du monde, en apparence, la plus petite qu'il y traite; *l'Education des enfans*; ou, pour parler comme lui, *l'Enfance de nos études* (1). Mais comme c'est le fondement de tout, il la rend aussi aimable en son espece, que l'enfance elle-même. C'est l'éloge que l'Abbé Cassagnes a donné à Quintilien, lorsqu'il

Préf. sur
les Oeuv.
de Balz. p.
22.

dit que *les Institutions Oratoires* de ce grand homme sont *élegamment écrites*, & qu'il y fait naître des fleurs parmi les épines mêmes de la Grammaire.

Personne avant Quintilien, parmi ceux qui avoient écrit de la Rhétorique, n'avoit traité de l'Education des * enfans, soit que ce sujet leur parût de peu de consequence, ou étranger à leur Art; ou peu favorable pour faire briller leurs talens. Aucune de ces raisons ne rebutte notre Auteur; il descend dans un détail surprenant sur l'Education en général, & sur les études tant particulieres que publiques; il préfère celles-ci aux premieres, si l'on n'est pas en état de les joindre ensemble; il préfère aussi les études avancées aux études tardives; & il n'omet rien de ce qui peut regarder non seulement

Quint. In-
stit. Orat.
l. 1. c. 2.
86

1 Sua etiam studiis infantia est. Quintil. l. 1.
§ 1.

ment les maîtres, mais les parens & les nourrices.

Quintilien.
Ib. l. i. c. i.

A l'égard des études tardives, je trouve deux grands hommes, illustres par leur naissance, par leurs vertus, par leur savoir & par leurs emplois, qui sont entr'eux d'un sentiment bien différent sur cet article. Ce qui m'oblige de le remarquer, c'est que l'un d'eux, en disant sur cela son avis, juge en même temps de Quintilien.

Mr. le premier Président de Lamoignon qui avoit étudié tard, n'approuvoit point *les études tardives*: il y avoit remarqué des inconveniens qu'il voulut éviter en faisant étudier de bonne heure Messieurs ses fils, Monsieur le Président de Lamoignon & Monsieur de Bayille. Tout le monde fait que le succès a surpassé non seulement ses esperances, mais les desirs du Pere le plus passionné pour l'avancement de ses enfans.

D'un autre côté, je lis dans les Mémoires de la Vie de Mr. de Thou, traduits depuis peu en François, que ce grand Magistrat avoit aussi étudié tard, & qu'il n'approuvoit point la précipitation de ceux qui font instruire leurs enfans à peine agez de cinq ans. Il s'étonnoit que l'illustre Quintilien, par un conseil moins utile que loüable, eût tant recommandé aux enfans d'étudier de bonne heure, lui qui perdit un fils d'une grande esperance pour l'avoir

Page 56

Jacques
Auguste.

* On dit pourtant que Plin l'ancien avoit fait la même chose.

Quinti-
lien, l. 6

*l'avoir poussé trop jeune à l'étude. Perte
heureuse pour la posterité, disent les Me-
moires, puisqu'elle lui fournit l'occasion d'é-
crire avec tant d'éloquence les livres qu'il
nous a laissez de l'Education des enfans,
& où il se plaint amerement de la perte
du sien.*

Il y a deux ou trois erreurs de fait dans ces paroles des Memoires, l'une est dans le texte même, les autres ne sont que dans la Traduction, soit qu'elles soient, après cela, de l'Auteur de la Traduction, soit qu'elles soient de celui qui l'a fait imprimer à l'inscû de l'Auteur. En effet Quintilien n'a jamais dit qu'il ait perdu un de ses fils pour l'avoir poussé trop jeune à l'étude, comme le dit le Latin même des Memoires. Cet Auteur dit encore moins, ce que le François lui fait dire, que *cette perte lui ait fourni l'occasion d'écrire son Ouvrage*, ou que cet Ouvrage soient des Livres touchant l'Education des enfans.

Au contraire c'étoit entre autres pour son fils aîné qu'il écrivoit, & quand il l'eut perdu, il eut la pensée de brûler ce qu'il avoit fait. De sorte que cette perte ne produisit que les plaintes qu'il fait sur son malheur & qui servent de

pré-

x Narrabat Thuanus... se non probare illorum vehemens desiderium qui votorum nimii pueros vix quinquennes ad eas [litteras] animum appelleré jubent, & mirati Quintilianum grande Romanæ regæ decus qui docendi impotens, discendi infantibus laudabiliori quàm feliciori consilio necessitatem imposuit, etiam filio raræ spei in exemplumposito, quem

præ-

préface à son fixième Livre. On peut voir le Latin de Mr. de Thou (1) & Quintilien. Mais laissons à part les faits qui sont étrangers à mon sujet, & venons à ce qu'il faut penser touchant les études tardives. Si toutes choses étoient égales pour les deux sentimens, je n'aurois garde de prendre parti entre deux personnes aussi respectables dans la République des Lettres, que les deux Magistrats qui font ici la difficulté. Mais Mr. le premier Président de Lamoignon n'est pas seul de son avis : il a Quintilien pour lui, il a l'expérience ; on doit préférer que Quintilien l'avoit aussi. Cela fait, ce me semble, pancher la balance pour les études avancées.

Quoi qu'il en soit, on peut assurer que Quintilien retire deux avantages de son travail ; l'un est la gloire d'avoir rendu au Public un très-grand service en traitant une matière si importante ; l'autre est la gloire de s'y être surpassé lui-même, en traitant cette matière plus noblement en quelque sorte, qu'aucun autre point de sa doctrine, & néanmoins, sans sortir du caractère de son sujet.

Cette matière ainsi traitée a fait dire à Politien (2), qu'à la vérité il ne préfé-

re
precipitatis studiis exhaustum moestissimus parens extulit, jactura posteris sanè felici, cujus occasione nobis edidit admirabile specimen illud eloquentiæ quo cum in 6. Institutionum volumine insolabiliter luxit. Thuan. de virâ suâ l. 1. p. 4. 5.

2 Ejus Oratorias Institutiones Rhetoricis Ciceronis libris pleniores uberioresque esse existimo. *Angel. Polit. Præf. in M. F. Quintil.*

Quinti-
lien.

re pas Quintilien à Cicéron, mais que sa maniere pourtant de former l'Orateur est plus complete, puisqu'il ne se contente pas de donner la dernière perfection à l'Eloquence, mais qu'il reprend les choses dès leur première origine. Et ce qui relève encore le mérite de notre Auteur, c'est la moderation qu'il recommande dans les études qui font l'occupation de la jeunesse. Car au milieu de plusieurs observations de Grammaire, & en nous faisant remarquer que Cicéron n'a pas cru indigne de lui, de s'instruire parfaitement de cet Art; que César avoit fait plus d'un Livre sur les Analogies de sa Langue, & Messala sur les mots & sur les lettres, *ibid. c. 8.* il avoue néanmoins *qu'autre chose est de parler une Langue en habile homme, autre chose de la parler en bon Grammairien* (1); à quoi il ajoute qu'il y a bien des minuties & sur l'Histoire & sur la Fable, qu'il sied bien à un Grammairien d'ignorer.

Il marque de même avec autant d'agrément que d'habileté les exercices de la Rhétorique, le temps de les commencer, la maniere de s'y prendre, les maîtres dont il faut faire choix. Il distingue les exercices utiles de ceux qui sont pernicieux. Dans l'énumération & la peinture des premiers, on voit l'image de ce qui se pratique & s'observe tous les jours dans les Ecoles de Rhétorique. Mais un exercice qui n'est guères en usage parmi nous,

1 Aliud est Latinè, aliud grammaticè loqui. l.
2. c. 8.

nous , qui étoit fort à la mode autre-fois , & dont le nom est très-équivoque, Quintilien. c'est la DECLAMATION, laquelle, au jugement de Quintilien , faisoit de son temps beaucoup de tort à l'Eloquence, après avoir été un des moyens les plus sûrs d'y parvenir.

La Déclamation dans son origine, comme je l'ai remarqué en parlant de Sénèque Rhéteur , consistoit à composer des Plaidoyez ou d'autres Discours pour les prononcer en public dans les Ecoles, & jusques-là cet exercice , selon notre Auteur, n'avoit rien que de très-utile. Mais au lieu qu'il n'auroit fallu s'y proposer que des sujets veritables , ou imitez d'après le vrai, & ne les traiter que d'une maniere raisonnable, on s'avisa d'imaginer des sujets extravagans , & de les traiter d'une maniere également extravagante. Ce ne furent plus que des Discours qui rouloient sur les malefices imaginaires de quelques magiciens , sur les réponses étonnantes de quelques Oracles, sur la cruauté inouïe de quelque Tyran, ou de quelque marâtre; en un mot sur quelque matiere qui pût conduire à l'enflure & à des pensées monstrueuses. Il n'est pas difficile de concevoir que c'étoit-là une source feconde de fausse éloquence; parceque, à force de faire des discours de mauvais sens , il est impossible qu'on ne rompe avec le sens commun (2),

&

2 Perversè dicere homines perversè dicendo facilimè consequi. Cic. I. de Orat.

Quinti-
lien.
Petron.
Sat. initio.

& qu'on ne s'accoutume à le heurter.
 Petrone parle des Déclamations comme Quintilien; on pourroit croire qu'ils se sont copiez l'un l'autre, ou qu'ils ont écrit de concert, tant ils sont conformes sur ce point! „ Les Déclamateurs, dit-
 „ il, ne sont-ils point transportez de fu-
 „ reur, lorsqu'ils s'écrient, *J'ai reçu les*
 „ *bleffures que vous voyez... j'ai perdu cet*
 „ *œil... Donnez-moi un guide...* Ces
 „ manieres, continuë-t-il, ne menent
 „ point à l'Éloquence. C'est travailler
 „ sur des matieres trop outrées, & le
 „ style dont on les traite est trop enflé.
 „ Cependant on passe de là au barreau.
 „ Et qu'en arrive-t-il? on s'y trouve
 „ aussi étourdi, que si on y tomboit des
 „ nuës, ou qu'on fût dans un nouveau
 „ monde. Faut-il s'en étonner? Au lieu
 „ de faire travailler les gens sur des cho-
 „ ses d'usage, & sur des sujets qui soient
 „ vrais, on veut qu'ils parlent de *Pirates*
 „ qui se montrent sur le rivage avec des
 „ chaînes; de *Tyrans* qui ordonnent à
 „ des enfans d'égorger leurs propres pe-
 „ res; de *réponses* d'Oracles qui consul-
 „ tez dans un tems de peste, ordonnent
 „ d'immoler un certain nombre de jeunes
 „ filles. On leur demande sur ces sujets
 „ des expressions enflées, une vaine ca-
 „ dence, des pensées tirées de loin, quel-
 „ ques mignardises (1) & quelque chose
 „ de voluptueux dans le tour... Mes-
 „ sieurs

1 Mellitos verborum globulos, & omnia dicta fac-
taque

„ fleurs les Rhéteurs , c'est vous qui avez
 „ corrompu l'éloquence , & énérvé la
 „ force du discours. Ce n'étoit pas ainsi
 „ que les Sophocles , les Démosthènes
 „ & les Platons s'exerçoient autrefois
 „ pour devenir grands Orateurs.

C'est de là qu'est venuë la haine des gens de bon goût contre *les Déclamations* & contre *les Déclamateurs*. C'est de-là qu'il est arrivé que sous ces termes on a designé une éloquence méprisable & des Orateurs frivoles. Mais aussi est-ce de là que sont venuës pareillement d'autres especes de Déclamations de quelques personnes , qui confondent le bon avec le mauvais , & les exercices raisonnables de l'Art avec l'abus qu'on en peut faire. Quintilien & Petrone ne confondent pas ces deux choses. Le Traducteur de Petrone semble les avoir confondus. Il remarque que cet Auteur fait voir la fausse éloquence des Pedans de son temps : & il ajoûte que c'est encore le portrait de ceux de notre siècle. Pour la justesse de sa note , il auroit fallu prouver qu'il y a aujourd'hui des exercices semblables à ceux que Quintilien & Petrone ont condamnés : Sinon , il reste à juger lequel des deux a montré plus de sagesse , ou de Quintilien qui a fait un chapitre exprès pour rendre respectables aux jeunes gens leurs Maîtres de Rhétorique ; ou du Traducteur qui croit se donner

Quinti-
lien.

Préf. de la
Trad. de
Petrone,

L. Inst. 2^e
c. 9.

aque quasi papavere & sesamo sparsa. *Petrone. ibid,*

Quinti-
lien.

ner du relief en n'inspirant pour eux que du mépris par une fausse accusation.

Qu'on ne s'y trompe pas. La Déclamation prise en mauvais sens se glisse souvent, sans qu'on y pense, dans le style même de ceux qui ne songent à rien moins qu'à enseigner la Rhétorique, ou à l'apprendre de ceux qui l'enseignent. Il n'en faut point d'autres preuves que ces paroles de la Préface sur les Ouvrages de Balzac. *Ceux qui se connoissent en éloquence*, dit l'Auteur, *demeurent d'accord que notre Siècle panche du côté de la Déclamation, & j'avoue que M. de Balzac y est quelquefois tombé.* On peut bien assurer que ce ne sont pas les Maîtres que cet Auteur a voulu marquer par son *siècle*, mais les Ecrivains, les Prédicateurs célèbres, & les autres Orateurs de son temps, afin que chacun songe plutôt à se garantir de ce vice, qu'à en accuser les autres.

Quoi qu'il en soit, Quintilien a deux avantages sur Petrone. Premièrement il est fort éloigné des infamies abominables de cet Auteur : il n'eût eu garde de composer un livre si dangereux, ni même d'en faciliter la lecture, comme a fait le Traducteur : il auroit mieux aimé répandre dans le monde la fausse éloquence, que la corruption des mœurs. On peut voir sur cela entre autres choses, ce qu'il dit des vers d'Afranius (1). C'est la

con-

1 Utinamque non inquinasset argumenta scedis
puerorum amoribus, mores suos fastus, Quintil. l.

condamnation de Petrone, Secondement ^{Quinti-}
 il est aussi fort éloigné du style de Dé-^{lien.}
 clamateur ; au lieu que Petrone [pour
 ne pas parler de son Traducteur] en tient ^{Voyez le}
 quelquefois, même dans ce qu'il dit de ^{3. T. Part.}
 plus beau. Ce qui confirme la réflexion ^{2. des}
 que je viens de faire, qui est, que tout ^{Jug. des}
 le monde, si on n'y prend garde, peut ^{Sav. de M.}
 tomber dans ce défaut. ^{Baill. p.}
^{313. &}
^{suiv.}

Il s'ensuit qu'au jugement de Quinti-
 lien, deux choses sont nécessaires, outre
 le genie, pour devenir Orateur, l'étude
 de l'Art & le soin de s'y exercer sous
 un bon Maître. C'est pourquoi il ré-
 pond à ceux qui ne sont pas de son avis.
 Que disent-ils ? Les uns allèguent que
 l'usage vaut mieux que toutes les regles.
 Il est vrai, replique Quintilien ; parce
 que l'usage nous apprend entre autres
 choses à bien connoître & à garder les
 bienséances, la premiere de toutes les
 regles : mais il soutient qu'on réussit en-
 core mieux dans l'usage, lorsqu'avant
 que d'y venir, on s'est instruit des pré-
 ceptes. Les autres opposent qu'un hom-
 me qui n'a jamais étudié l'Art, paroît quel-
 quefois plus éloquent que celui qui a eu
 soin de s'en instruire : Et il répond, que
 certaines choses, (*par exemple*, le fer & le
 bois) paroissent plus fortes, lorsqu'elles
 sont brutes, qu'après qu'on les a polies ; &
 néanmoins, qu'il vaut encore mieux les
 polir. Il en est de même de l'Eloquence.

Si

Quinti-
lien.

Instit.

Orat. l. 2.

c. 15. & l.

12. c. 1.

Voss. de

Nat. &

Constit.

Rhét. Item

Instit.

Orat. T. 1.

P. 2.

Lud. Vivès

T. 1. de

Trad.

Discip P.

394.

Si ces réponses sont solides, il n'en est pas de même de ce qu'il dit, que *la fin de l'Orateur consiste, non dans la persuasion, mais dans la bonté du discours* & que sans la probité il n'y a point de véritable éloquence. Il se trompe dans ces

deux points au jugement de Vossius; à l'égard du premier, il y confond l'ouvrage ou les moyens avec la fin; pour le second, Caton l'avoit avancé comme un Oracle; mais la vertu & l'éloquence sont deux choses trop différentes pour prétendre qu'elles soient infé-

parables. Louis Vivès a pitié de Quintilien, à ce qu'il dit, dans les mouvemens qu'il se donne pour établir son opinion. Cependant tout ce que dit Quintilien est curieux, & il n'est tombé dans l'erreur, que par un principe louable. Il aimoit la vertu, & il vouloit que l'Orateur fût honnête homme.

Au reste sa méthode est par tout également claire, agréable, & aisée, excepté en quelques endroits, entre autres sur la manière de connoître & d'établir l'état d'une cause. Il rapporte sur cela les vûes des autres; & il semble le devoir faire, parcequ'on l'avoit prié d'en porter son jugement. Il fait plaie dans tout ce qu'il en dit; mais il avouë qu'il s'y est trop étendu (1), & je crois qu'il a

rai-

1 Quæ de his erant à scriptoribus artium tradita, verbosius etiam quàm necesse erat exposuimus. *Quintil.* l. 3 c. 11. ad calcem; & antea c. 6, sed hæc quoque ne modum exceßerint vereor,

raison. Ce n'est pas tout. Il est très-obscur en général sur cet article ; c'est le jugement d'un habile homme, qui s'est contenté de faire un Commentaire sur le troisième livre, où cette matiere est traitée, comme le plus difficile de tout l'Ouvrage. Cette obscurité commence au chapitre sixième, & si nous en croyons le Commentateur, outre qu'il y a quelque chose à changer dans la distribution des chapitres, on y trouve tant de difficulté, tant de confusion, qu'on peut croire que Quintilien se contredit lui-même, ou que peu de gens sont capables de l'entendre. Que dis-je ? il le traite de Protée, & assure qu'il vous échappe, lorsque vous vous imaginez le tenir, & qu'enfin il est incompréhensible. Mais ce qui est encore pis, il dit en un autre endroit que *lorsque Quintilien veut réfuter le sentiment de quelqu'un, il lui arrive de prendre à gauche* (2). Tant il est difficile de trouver un Auteur qui soit sans tache !

Cela n'empêche pas le Commentateur de reconnoître qu'il n'y a point de Maître qui ait expliqué les préceptes avec plus d'exactitude que Quintilien, ni avec plus d'ornement. C'est, selon lui, ce qui les fait lire par les personnes du plus grand mérite, lesquelles croient employer utilement leurs soins & leurs peines à bien

2 Transversus agi videtur; cum aliorum sententias suis locis movere contendit. *Ant. Pin. Pontod. Comment. in c. 2. l. 3.*

Quinti.
licn.

bien entrer dans son sens, & devoir juger de leur avancement par le progrès qu'ils font dans la connoissance de sa doctrine. Il y en a même qui estiment que Quintilien seul suffit pour devenir Orateur, & qu'on n'a que faire de chercher d'autres préceptes, lorsqu'on le possède. Le même Commentateur ajoûte que le style de cet Auteur a des charmes qui attachent & rappellent le Lecteur, que les beautés y sont grandes & fréquentes, qu'il s'accommode à la portée des Commençans, & qu'il a de quoi satisfaire les plus habiles. Pour ce qui est des difficultez que je viens de toucher, on peut ne point s'en embarasser.

Instit. O-
rat. l. 3. ad
calcem.

L'état d'une cause, comme Quintilien le dit ensuite lui-même, est ce qui fait le procès, ou la question principale. Il appelle ainsi, non pas celle qui se présente la première; elle peut n'être qu'un incident: mais celle qui fait le nœud de l'affaire, & à laquelle il faut s'attacher. Voilà ce que tout le monde est capable de concevoir.

Le quatrième Livre ne roule que sur l'Exorde, la Narration, les Digressions, la Proposition & la Division, & l'on n'y trouve sur tout cela que les regles ordinaires. Il parle en cet endroit de la Digression, parcequ'il y avoit des personnes qui prétendoient qu'il en falloit toujours quelqueune après l'exposition du fait, ce qu'il réfute avec raison. Il reconnoît que la Narration n'est proprement qu'une proposition étendue, de
sorte

forte qu'on peut s'étonner qu'il n'ait pas suivi Aristote, qui range la Narration sous la Proposition; mais cela ne change rien aux regles. Ce qu'il y a de plus surprenant, est, qu'il reconnoisse combien il importe, que dans l'exposition du fait *les mœurs soient bien exprimées*, & qu'il témoigne pourtant ailleurs tant de mépris pour la doctrine d'Aristote touchant l'expression des mœurs. Il donne même à ce Philosophe une autre vûë que celle qu'il a, quoiqu'il soit impossible de ne la pas voir, comme je l'ai remarqué en parlant d'Aristote, & c'est sur quoi Vossius, & Paul Beni n'hésitent pas à le condamner.

A cela près le style & les manieres de Quintilien ont toujours cet air noble, ce caractère d'un sens droit, ces agrémens qui lui sont si naturels. Et même au moment qu'il se mettoit à travailler cette partie de son Ouvrage dont je parle presentement, de nouveaux motifs, & très-puissans l'avoient engagé à le perfectionner. L'Empereur Domitien lui avoit confié l'éducation des petits fils de sa sœur, & il ne négligea rien pour répondre à cet honneur. *On le blâme*, dit Mr. Bayle, *d'avoir loué l'Empereur Domitien; Et quoiqu'il ne l'ait fait qu'en passant & d'une maniere très-fine, on ne lui pardonne pas cette faute qui paroît sans doute très-grande à quiconque a lu l'histoire de cet Empereur.* M. Bayle ne pousse-t-il pas trop loin la sévérité, de n'approuver pas que dans le cas dont il s'agit,

Quintilien.

Instit. Orat. l. 5. c. 10.

Voss. Instit. Orat. T. 1. p. 309. in 4. Paul. Beni. T. 2. p. 153. n. 1573.

M. Bayle Dict. Art. de Quint. où il nous renvoie au l. 10. c. 1. ajoutons l. 4. dans la Préf.

Quinti-
lien.

On peut
voir Sueton-
ne sur Do-
mitien.

Annales
Quint. P.
174. n. 46.

C'étoit
Domitius
Afer.
Inst Orat.
l. 5. c. 5.

un honnête homme donne quelques loüian-
ges à un méchant Prince, comme s'il
étoit impossible que ce Prince fût loüa-
ble par quelque endroit? D'autre côté,
est-ce le loüer *d'une manière très-fine*,
que de le traiter de *Dieu*, & de lui a-
dresser des vœux comme à la Divinité
la plus favorable que les Savans puissent
invoquer? Le droit sens, joint à une ve-
ritable délicatesse, & la probité exigeoient,
ce me semble, que Quintilien ne donnât
point dans cet excès de flaterie, quelque
commun qu'il fût dans ce siècle. M.
Dodwel met dans son jour cette faute
de Quintilien & la condamne (1).

Le cinquième Livre est un des plus
longs, & l'Auteur n'y parle que de la
preuve, parce qu'il s'y étend fort sur les
lieux de Rhétorique. Il dit qu'il avoit
appris dans les Livres d'un Maître
habile, *que pour trouver ce qu'il faut di-
re, l'Orateur avant toutes choses doit s'ins-
truire à fond de sa cause & se la ren-
dre très-familier.* Il soutient que ce
principe est général pour toutes sor-
tes de preuves, pour les repliques,
pour les *altercations*, pour l'arrange-
ment & pour l'ordre, pour l'Elocution,
pour tout ce qui est du ministère de l'O-
rateur.

1 Nequidem hominis nomine dignum divinis lau-
dibus extollit. Quo neque presentius aliud, inquit,
neque studiis magis propitium numen est. Morum sanctis-
simum censorem appellat, cujus in neptem flagitia,
dum studium morum profiteretur, irridet Juvenalis.
Quis, inquit, caneret bella melius quam qui sic gerit,
Cum ne bella quidem ab eo rectè gesta compertum
esset,

rateur. Il ajoûte fort au long & en termes bien clairs, que par l'usage des lieux ^{Quintil.} ^{lien,} de Rhétorique on ne trouve rien que de commun ou de trivial, que rien n'est plus servile, & n'épuise plus inutilement tout ce que l'on a de force & de génie que d'entrer dans ce labyrinthe de lieux. Il est naturel de conclure que la methode de trouver par là les argumens est une très-mauvaise methode. Quintilien auroit dû l'ômettre tout à fait, loin de la faire revenir encore sur les rangs pour expliquer l'art des railleries, & de gêner ainsi, en quelque façon, mille bonnes choses qu'il dit ailleurs sur la moderation & les bienséances qu'il y faut garder.

On doit faire plus de cas d'un avis qu'il donne, *qu'il est aussi important de démêler les propositions que nous devons avancer pour le bien d'une cause, que de savoir trouver les argumens, & qu'on a un grand avantage pour cette seconde partie, lorsqu'on possède la première, laquelle est un don de la Nature, plutôt qu'un effet de l'Art; Et cependant l'expérience la perfectionne.* ^{Ib. l. 6. c. 3. & 4. P. 282. 283. in 8.}

Avouons néanmoins qu'une bonne vûë porta Quintilien à s'étendre sur les sources des argumens: Il voyoit que de son temps on négligeoit l'usage des preuves, pour

effet, post emptam pacem, emptosque de quibus triumphari posset captivos, post proditas machinas, fictasque Decebalî nomine deditiois litteras. Virtutum nescio quem fulgorem in eo depradicat quâ laus ejus Poëtica perstringeretur, quem tamen novit à sævitiâ, avaritiâ, infamissimum. Ann. *Quint.* Ex *Quintil.* l. 4. præf. & l. 10. c. 1. p. 461. in 8.

Quinti-
lien.

pour ne donner que dans de vaines expressions & dans de pompeux amas de paroles. C'étoit ôter la force au discours, & ne lui laisser qu'une beauté effeminée ; ce n'étoit point imiter la sagesse des Peintres & des Sculpteurs, lesquels, quand ils veulent représenter un bel homme, choisissent pour modèle quelque Guerrier, ou quelque Athlète, & ne doutent nullement que la vraie beauté ne s'y rencontre avec la force.

L. 6. c. 1.

Après la Preuve & la Réfutation, notre Auteur passe à la Péroration & en même temps aux passions, parce qu'elles dominent dans cette partie. Ses afflictions domestiques lui fournissent une occasion naturelle d'entrer en matière. Il venoit de perdre le seul fils qui lui restoit, après avoir perdu auparavant sa femme qui n'avoit que dix-neuf ans, & son autre fils, qui étoit le cadet âgé de cinq ans. Ses plaintes sur tant de malheurs sont tendres & touchantes ; mais elles ne sont pas un modèle de patience & de fermeté. Elles ne sont même, selon le P.

Man. de
bien pens.
P. 223.

Bouhours, ni aussi naturelles, ni aussi raisonnables que celles d'Evandre sur la mort de son fils dans l'Eneïde. Que dit-il sur cette partie du discours ? Il remarque expressément que presque tous ceux qui avoient parlé de l'Art Oratoire, & nommément *presque tous les Philo-*

1 Sed mihi in animo est, quæ latent penitus, ipsa hujus loci penetralia ; quæ quidem non aliquo traden-

Philosophes qui en avoient donné des règles, ne faisoient consister la Péroration, que dans la Récapitulation, & il ajoûte qu'on ne peut se dispenser de reconnoître que les Passions y sont necessaires. N'auroit-il pas dû marquer qu'Aristote le reconnoît, & que loin de réduire la Péroration à la Récapitulation, il y joint avec les *Passions*, non seulement l'*Amplification*, mais encore l'*Eloge* & l'*Invective*? Si le silence de Quintilien à cet égard est surprenant, voici un trait qui l'est encore davantage. Tout ce que ce grand Homme enseigne d'ailleurs sur les Passions, il nous le donne comme *une chose qu'il tenoit de ses Maîtres*: mais lorsqu'il nous apprend que le grand Art de toucher les autres est d'être touché soi-même, il nous donne cet avis comme un mystere, qu'il n'a lu nulle part, qu'il n'a appris de personne, & qui n'est venu à sa connoissance que par sa propre experience, dans laquelle il n'a eu d'autre guide que la nature (1). Qui ne sera surpris de l'entendre ainsi parler d'un précepte qui se trouve assez au long, non seulement dans l'Art Poétique d'Horace, mais encore dans Cicéron, où il est appuyé des mêmes raisons que Quintilien en donne, de sorte que ce Rhéteur semble n'avoir fait que les copier?

Il paroît très-honnête homme par ses
Ouvra-

tradente, sed experimento meo, ac natura ipsa duce accipi. *Inst. Orat.* l. 6. c. 2. in 3. p. 276. M. P. fol. 94. verso.

Quinti- Ouvrages ; je l'ai déjà remarqué. Mr.
 lien. - Dodwel prouve qu'il l'étoit, & consacre
 Ann. à le prouver un grand article de son Li-
 Quinti- vre. Quintilien, dit-il, étoit d'une vie
 lian. p. irréprochable. Il avoit tant de candeur,
 165. n. 42. ajoûte-t-il, tant de modestie, qu'il étoit
 homme à reconnoître ses erreurs, & à
 les retracter. *Je ne saurois mentir*, dit
 Quintilien lui-même (1), *ni dissimuler*
ma pensée, quand même il s'y agiroit de ma
gloire, parce que je ne puis la préférer à
 l'utilité des jeunes gens pour qui j'écris. S'a-
 git-il ailleurs de proposer quelques noti-
 velles découvertes ? il les propose avec
 modestie. Va-t-il traiter de l'arrangement
 des mots, il rend justice à Cicéron qui
 avoit traité cette matiere avec soin. D'où
 Ann. vient donc que sur les Passions il n'a pas
 Quint. p. fait la même chose ? Je voudrois que Mr.
 276. n. 47. Dodwel eût touché cette difficulté, &
 voir comment il s'y seroit pris pour la
 résoudre. Mais il rapporte ce que dit
 Quintilien, & l'admire comme un effet
 des réflexions & de l'expérience de ce
 Rhéteur, sans remarquer que Cicéron &
 Horace l'avoient déjà dit. Au défaut de
 sa décision en voici une. Un petit Com-
 mentaire sur Quintilien, sans nom d'Au-
 teur, mais qui est de Turnebe, décide
 valdè suc- sans hésiter, *qu'il y a de l'impudence dans*
 cincti & c- *cette dissimulation de Quintilien* (2). Je
 legantes. n'ose
 Parisiis a-
 pud Th. n'ose
 Richar-
 dum sub
 Bibliis au-
 reis. anno
 1556.

Non sustineo esse conscius mihi dissimulanti in
 eo presentim opere, quod ad bonorum juvenum ali-
 quam utilitatem componimus, &c.

n'ose porter un jugement si rigoureux. ^{Quinti-}
 Mais que ce soit ou défaut de memo- ^{lien,}
 re dans un homme qui en avoit beaucoup,
 ou quelque autre foiblesse, dans un Au-
 teur qui paroît d'ailleurs si vertueux, je
 le plains sur cet article, persuadé qu'a-
 vec le talent qu'il avoit de bien dire, il
 eût pû faire quelque chose de beau tant
 sur les Passions que sur les Mœurs; en
 suivant les principes d'Aristote. Quel or-
 nement, sur-tout cette dernière partie,
 n'auroit-elle pas fait dans son Ouvrage,
 si elle y eût été traitée d'une manière
 qui répondît en même tems & à l'idée
 que nous avons d'ailleurs de sa vertu,
 & à celle que nous avons de sa capaci-
 té? Mais au contraire il ne dit que très-
 peu de chose sur les unes & sur les au-
 tres, & il le dit d'une manière moins
 instructive & moins methodique, que n'est
 celle, je ne dis pas d'Aristote, mais mê-
 me de Vossius, qui a suivi ce Philosophe.

Il n'en est pas de même des autres
 parties de Rhétorique. A peu de choses
 près, tout y est bon, tout y est excel-
 lent, les préceptes, les réflexions & la ^{Le P. Rapin}
 manière dont il traite les uns & les au- ^{Comp. de}
 tres. Je ne rapporterai point ses précep- ^{Cic. & de}
 tes. Ce sont ceux des premiers Maîtres ^{Dem. p. 7.}
 qui l'avoient précédé. C'est pourquoi le
 P. Rapin a quelque raison de dire que

Quinti-

2 Ista omnia libro secundo de Oratore reperiun-
 tur. . . Idem dixerat Horatius. Igitur impudenter
 hunc locum Fabius dissimulavit. Comment. in *Quint.*
 fol. 86. verso ad calcem.

Quinti- *Quintilien n'a traité de la Rhétorique que*
 lien. *sur le projet qu'en a donné Aristote. Que*
 Préf. de ses *si ce Pere dit ailleurs, que ce Rhéteur*
 Ref. sur *a suivi tout une autre route, il s'explique,*
 l'Eloq. p. *& sa pensée est fondée sur ce que Quint-*
 1. *ilien a pris son Orateur dès le berceau pour*
le conduire par degrez jusqu'au bout de sa
carriere, ce qu'Aristote n'avoit point fait.
 A l'égard de ses réflexions, je n'en rap-
 porterai qu'une. Ce n'est point, dit-il,
par le travail d'autrui, mais par le nôtre
que nous devenons Orateurs (1). C'est-
 à-dire, qu'il faut veiller, suer, pâlir sur
 les Livres, composer, se faire soi-même
 une methode, se tracer des chemins,
 mediter sur les préceptes, & néanmoins
 se souvenir qu'il faut donner encore plus
 à l'esprit, au bon sens, & à l'usage,
 qu'aux préceptes & aux regles. Pour
 ce qui est de la maniere dont Quintilien
 traite les choses, c'est peu d'entendre les
 éloges qu'on lui donne, il faut le lire.
 Et cependant rien n'est si magnifique que
 ces éloges.

Bibliog. Le Critique Anonyme ne fait point
hist. Polit. difficulté de dire, qu'à la verité après
Philol. l'Orateur Romain, il sembloit qu'il n'y
Cur. p. 36. avoit plus rien à faire sur la Rhétorique,
L'Auteur & néanmoins que Quintilien n'a pas lais-
de ce l. est sé de se faire admirer par son éloquen-
Boeclerus. ce, par sa profondeur, par les détails plus
 grands où il entre, enfin parce qu'il a
 plus de douceur & plus de charmes que
 Cice-

1 Nemo speret alieno labore se fore disertum.
Quintil.

Cicéron. L'Anonyme n'est pas seul de son sentiment, puisque le P. Maséne trouve Quintilien si grand & si riche, qu'il paroît, dit-il, en quelque chose, pouvoir s'égalier à Cicéron & en d'autres le surpasser. Laurent Valle se contente de faire aller de pair ces deux grands Maîtres. Louis Vivès approuve son sentiment, & il se fonde sur la beauté & la justesse de la diction de Quintilien. Laurent Valle *ajoute qu'il faut bien savoir cet Auteur pour entendre Cicéron, & même pour devenir Orateur. D'autres †disent qu'on ne peut du moins sans cela, juger du style ou de l'éloquence de personne. Selon quelques-uns il seroit à souhaiter que tous ceux qui font des Livres, ne les composassent qu'après avoir lû cet Auteur avec beaucoup d'attention, & M. Bayle est fâché, à ce qu'il dit, de n'avoir sçû que trop tard l'importance de cette conduite.

Nous avons vû, en parlant d'Aristote, l'estime que Vossius faisoit de Quintilien. Quelque chose qu'il y trouve à redire, il reconnoît que c'est un Auteur d'un grand poids & d'une grande considération, ami du bon sens, d'un excellent goût, & d'une érudition fort étendue. Mais il ne convient pas de ce que dit un Critique, que Quintilien est préférable à tous les Maîtres, parce qu'on y trouve tout ce qu'il y a de beau dans l'éloquence Romaine. On peut convenir, sans crainte de se tromper, qu'il est grand amateur de la pureté du style, &

Quintilien.
Masen. Palæstra styl. Rom. p. 4.

Laur. Val-la l. 1. An-ridot. in Pog. & Voss. de Nat. Rhet. p. 87.

Lud. Vi-vès de tra-dend. Dis-cip. p. 482.

* Ubi su-pra.
† Morhof. l. 6. c. 1. n. 9.

M. Bayle dans son Dict. art. de Quint.

Voss. de Nat. Rhet. p. 87.

Casp. Bar-thius. Ad-vers. l. xxxi. c. 5.

Rodolph. Goclen.

Præf. Probl. Gram-matic. l. 3.

Quinti-
lien.
Rhet. de
Soar. epist.
ad lect.

fort zélé pour y rappeler les hommes de son temps, qui s'en écartoient. Le P. Soare trouve l'Ouvrage de notre Auteur écrit avec soin & jugement, mais si long & si obscur, qu'il faut avoir, selon lui, un grand sens & un esprit mûr pour le comprendre; ce qui lui fait croire qu'il est trop fort pour ceux qui commencent.

JanusGeb-
hard. Cre-
pund. l. 1.
s. 50.

Il y a d'autres Critiques au contraire qui le trouvent très-clair & très-poli, sans affectation, d'une beauté mâle & naturelle, & ils sont fâchez qu'une Rhétorique si utile ne soit point dans les mains, ou pour mieux dire, dans l'esprit de tous les jeunes gens.

Eloq. Sac.
& Prof. p.
172.

Quoi que tous ces jugemens paroissent se contredire, on peut aisément les concilier. Il y a des endroits où Quintilien est très-clair, il y en a où il est obscur, & il y en a aussi où il est trop long. Pour ce qui est de cette beauté mâle & naturelle qu'on lui donne, c'est un caractère qui y regne par tout. C'est à quoi revient le jugement du Pere Caussin, quand il dit entre autres choses, qu'on ne voit rien qui resente le jeune homme dans le style de Quintilien, qu'il n'y a rien de bas, qu'il garde par tout une juste moderation dans son Ouvrage, que la gravité ne nuit point aux ornemens; comme les ornemens n'y nuisent pas non plus à la gravité.

A ce jugement du Pere Caussin joignons celui de l'Abbé de Pure, qui dans la Préface de sa Traduction de Quintilien, pour s'excuser d'avoir entrepris une chose

chose si difficile, dit qu'il s'est laissé surprendre aux beautés de son Original; que les épines mêmes lui ont paru y être chargées de fleurs; que dans les difficultés les plus sombres il y a apperçu un jour aimable & de précieux brillans, où la secheresse & la sévérité des maximes n'a rien ôté de l'élégance & des agrémens; & où les richesses & les graces de l'Art n'ont rien perdu de leur justesse parmi la sterilité des préceptes, & la variété de l'abondance. Je rapporte ces paroles de l'Abbé de Pure sans me rendre responsable de l'obscurité qu'on y peut trouver.

A l'égard de l'utilité que la jeunesse peut tirer de notre Auteur, Muret nous apprend que de son temps, c'est-à-dire lorsqu'il étoit jeune, on expliquoit dans les classes les Institutions Oratoires de Quintilien, & qu'un homme ne passoit point pour un bon Maître, s'il ne le faisoit lire avec application à ses Ecoliers. Mais il avouë que les choses n'étoient plus sur ce pied-là dans le tems qu'il étoit, crivoit, parce qu'au lieu de ces vieux arbres, dit-il, qui étoient venerables par leur ancienneté, on a vû naître de méchants Rameaux auprès desquels on s'amuse. [C'est ainsi qu'il traite Ramus & quelques autres Auteurs] Les jeunes gens, continuë-t-il, s'arrêtent à quelques méchants abrezes de Rhétorique, où il n'y a ni Art ni raison, & abandonnent les sources fécondes des premiers Maîtres. Depuis ce

Quinti- „ temps-là tout est perdu, comme nous
 lien, „ l'avons pû voir, & il n'y a d'autre
 „ moyen de rétablir les choses, que de
 „ rappeler l'ancienne pratique”. Tel
 est le sentiment de Muret. Cependant
 Quintilien lui-même prononce, que sur
 l'Invention & sur la disposition, il ne
 faut point tant de préceptes aux enfans.
*Ils n'ont besoin, dit-il, que d'un petit nom-
 bre des plus utiles & des plus aisez; Le
 tout est de les choisir.* Sur ce principe
 comment concevoir qu'une Rhétorique
 en douze Livres n'est point trop longue
 pour eux? Il faut donc leur mettre en-
 tre les mains des Rhétoriques abrégées,
 & néanmoins leur faire voir les plus beaux
 endroits de Quintilien: à moins qu'on ne
 dise avec Camerarius, que ces grands dé-
 tails où entre notre Auteur, peuvent e-
 xercer & le discernement des Maîtres
 & l'industrie des Ecoliers; ce qui pour-
 tant n'empêche pas que ce Commenta-
 teur n'y trouve quelques excès, comme
 on peut voir par ses paroles (1).

Petrus Gal-
 landus
 dans son
 Ep. Dedic.
 sur Quintil.
 p. 1.

Mais parmi les témoignages que diffé-
 rens Auteurs ont rendus à Quintilien,
 celui de Pierre Galland est en même
 temps un des plus longs & des plus glo-
 rieux, quoiqu'il ne soit pas des mieux en-
 tendus, & que l'Auteur n'y paroisse pas
 assez d'accord avec lui-même. En pre-
 mier lieu il fait plus de cas des Auteurs
 Latins

1 De præceptis quid attinet dicere, quæ sunt sum-
 maz bonitatis, nisi fortasse nimium alicubi subtilia &
 tenuia, quod sæculi fuerit, neque tamen nocuerit.
 five

Latins que des Auteurs Grecs qui ont écrit de la Rhétorique. Les Grecs lui paroissent entrer trop dans le détail, & n'écrire que pour faire parade de leur esprit; au lieu que, selon lui, dans les Livres de Quintilien & de Cicéron, il n'y a rien de superflu, rien d'embarassé, rien qui ne convienne à l'Art dont ils traitent, & qui ne soit de leur sujet. Je ne conçois point la justesse de la censure qu'il fait des Grecs, ni comment on pourroit prouver que les principaux d'entre eux n'ont écrit que pour faire parade de leur esprit. C'est de quoi on ne peut accuser ni Aristote ni Longin; ni Hermogène, ni enfin Démétrius ou Denys d'Halicarnasse. A dire vrai, dans un ou deux de ces Auteurs il y a quelque détail qui peut passer pour superflu, ou quelque chose d'embarassé: mais ne peut-on montrer qu'il y a aussi quelque chose de semblable dans Cicéron & dans Quintilien; & le montrer même par leurs propres principes? Je crois l'avoir assez fait sentir dans ce que j'ai dit de l'un & de l'autre.

En second lieu, le Critique dont je parle, nous dit que si l'élevation de Cicéron & sa dignité d'homme Consulaire l'ont empêché de descendre dans le détail des préceptes qu'on donne communément, il n'y a rien à désirer dans Quintilien,

sive versatis in litteris, sive primum has discentibus, cum ista exquisitio illorum judicium, horum studium exercere posse videatur. Camer. in Quint.

Quinti-
lien.

tilien, ni pour les mœurs ni pour les autres qualitez utiles aux Maîtres & aux Disciples. Supposons que dans ces *détails* où il reconnoît que Quintilien est entré, il n'y ait rien de trop; n'y a-t-il rien à désirer touchant *les mœurs*, je ne dis pas des *Maîtres & des Disciples*, mais de *l'Orateur dans ses discours*, sur lesquelles nous avons vû qu'il s'écarte si fort de la justice & de la raison, en s'écartant de la doctrine d'Aristote?

Pierre Galland, continuë & donne à Quintilien des éloges qu'on ne peut lui contester, si l'on excepte ce qu'il dit, *que cet Auteur n'a rien ômis, & qu'il n'y a rien de trop diffus dans sa doctrine.* Il faut l'entendre. " Quintilien est, selon
 „ lui, un fond riche de préceptes, une
 „ vive source où l'on trouve tout. Et
 „ il ne faut point pardonner à certains
 „ Maîtres, vrais singes, c'est-à-dire, mau-
 „ vais imitateurs de Cicéron, qui trou-
 „ vent Quintilien trop diffus & sans or-
 „ dre dans sa doctrine. S'ils l'examinoint
 „ sérieusement, ils y découvriront au-
 „ tant d'Art que d'éloquence, & ver-
 „ roient que son Ouvrage est un très-
 „ bel édifice, très-bien commencé & très-
 „ bien conduit. De sorte qu'ils chan-
 „ geroient de sentiment, & ils avoueroient
 „ qu'on ne peut même rien concevoir
 „ de plus parfait. Car parmi ceux qui
 „ ont écrit de cet Art, les uns en ont
 „ négligé les fondemens, les autres en ont
 „ exprès embarassé les préceptes, les au-
 „ tres en ont parlé d'une manière si sé-
 „ che,

che, qu'ils font perdre l'envie de de- Quintilien.
venir Orateur, loin de la faire naître
ou de la fortifier. D'autres enfin sans
rien dire des mœurs, des vertus & des
devoirs de l'Orateur, se sont arrêtez
à la bagatelle, & à ce qui ne regarde
que la Langue. Au lieu que Quinti-
lien commence à former l'Orateur dès
sa jeunesse, & l'instruit sur tout ce
qui précède l'Art, sur toutes les par-
ties qui lui sont nécessaires, sur toutes
les perfections qu'il doit avoir, & mê-
me sur ce qu'il doit faire lorsqu'il ne
fait plus la profession d'Orateur. Il
traite plus au long ce que Cicéron a-
voit trop abrégé; il éclaircit ce qui
pouvoit être obscur; enfin il répand
par tout, à pleines mains, ce qui peut
rendre ses préceptes, ou aimables, ou
merveilleux aux jeunes gens. Et qu'on
ne dise point qu'il n'a pas cette har-
monie de discours qui se fait sentir
dans Cicéron; puisque pour avoir des
nombres différens, il ne laisse pas d'être
& éloquent & nombreux, comme
tant d'autres bons Auteurs qui ne res-
semblent point à Cicéron. Enfin le
Critique est persuadé qu'il faut en Rhé-
torique joindre ensemble ces deux grands
Maîtres, comme on joint en Médecine
Galien & Hippocrate; & il soutient
toujours que ceux qui trouvent Quin-
tilien trop diffus ou peu méthodique,
ne savent pas assez Cicéron, & qu'ils
manquent de retenue.

Mais en demeurant d'accord de tout
le

Quinti-
lien.

le mérite de cet Auteur, je ne fais comment on peut ainsi soutenir, qu'il n'est point trop long, lorsqu'il avoué lui-même qu'il s'est trop étendu en quelques endroits, & lorsque par ses propres principes on peut montrer, comme j'ai fait, qu'il est encore trop diffus en d'autres. La retenue nous oblige-t-elle à nous aveugler? Je ne fais pas non plus comment on peut dire que quiconque le trouve trop diffus, ne fait pas assez Ciceron; comme si un homme qui fait Ciceron ne devoit pas trouver trop diffus un Traité quatre fois plus long que la Rhétorique de cet Orateur! C'est ainsi que je n'entends pas bien le jugement de Laurent-Valle. Personne, dit il, ne peut bien entendre Quintilien, s'il ne possède Ciceron, ni bien suivre les préceptes de Ciceron, s'il ne suit ceux de Quintilien; & depuis ce Rhéteur personne n'a été, ni ne sauroit être éloquent, s'il ne s'est formé, ou ne se forme absolument sur ses préceptes. Pour moi, j'avoué qu'on ne peut nier que les Ouvrages de Quintilien ne soient excellens: mais comment peut-on parler ainsi que fait Laurent-Valle, s'il y a eu des Orateurs avant que ce Rhéteur eût écrit, & si les Ouvrages sur lesquels ils s'étoient formez, ne sont point peris depuis? Ce qu'il a fait empêche-t-il qu'on ne retire de ces Livres les avantages qu'on en tiroit?

L. 1. Anti-
dot. in
Poggium.

Contentons-nous de dire que ce grand Maître nous fournit de grandes lumières, ce qui est particulièrement vrai lorsqu'il

Quint. In-
stit. Orat.
8. in PRO-
œm.

qu'il s'agit de l'Elocution. Elle dépend ^{Quinti-} plus de l'Art selon lui, que les autres ^{lien.} parties de la Rhétorique, elle est plus importante, & en même temps plus difficile. Il nous avertit cependant que les préceptes & tous nos soins doivent aboutir à une expression naturelle, que la peine qu'on s'y donne ne doit pas être infinie, &, s'il falloit qu'elle le fût, qu'il vaudroit mieux renoncer à l'Eloquence, que de se rendre malheureux. Une chose la peut abréger. C'est d'apprendre la Langue, de lire beaucoup & de bien lire, enfin de composer d'abord avec soin. On parvient par ce moyen à n'user que ^{ib. c. 2.} de termes propres, à être clair, élégant, orné, harmonieux.

Les termes propres, leur arrangement naturel, la justesse de la construction, la juste longueur des phrases produisent la netteté du style & la clarté. A l'égard de l'ornement, il est impossible d'exprimer l'excellence de ce qu'en dit Quintilien, soit qu'il en fasse sentir les avantages & sur-tout la force, qui rend le discours semblable aux armes des bons soldats, lesquelles sont aussi belles que bonnes; soit qu'il en découvre la nature qui rend le beau inséparable de l'utile; soit qu'il en montre le danger, qui fait craindre avec raison, qu'au lieu d'une beauté mâle & virile, on ne coure après une beauté frivole & effeminée; ou que sous prétexte de condamner celle-ci, on ne condamne celle-là. Il n'oublie rien ni sur les divers usages des ornemens, selon qu'il s'agit ou d'un Pa-
négyri-

Quinti- negyrique, ou d'un autre genre de cau-
 lien. se; ni sur le choix des mots, selon qu'ils
 sont plus honnêtes, plus nobles, plus
 sonores, plus usitez, plus propres, plus
 expressifs. C'est là qu'il parle des ima-
 ges, des peintures vives, des Descrip-
 tions, & il donne pour y réüssir une bel-
 le méthode. *Jettons les yeux sur la Na-
 ture*, dit-il, (1) *suiuons-la. Toute l'Elo-
 quence roule sur les actions des hommes.
 Chacun se consulte soi-même sur ce qu'il
 entend, & s'il y reconnoît ce qu'il sent, il
 s'y livre.* A l'égard de ce qu'il dit, que
 l'affectation consiste toute dans l'Elocution,
 le Pere Bouhours le refute & avec rai-
 son; au lieu qu'il le suit dans ce qu'il
 dit de la fausse Eloquence.

L. 8. c. 3.

Ubi sup. p.
231.

Ib. p. 392.

&c.

Quintilien rapelle aussi à cet article
l'Amplification, dont il distingue quatre
 especes. La premiere consiste à montrer
 la grandeur d'une chose par les divers
 degrez de bonté ou de malice qu'on y
 decouvre; La seconde, à faire concevoir
 cette grandeur par comparaison d'une
 chose à une autre; La troisiéme à en
 faire juger par quelque signe qui l'ac-
 compagne; & la quatriéme à ramasser les
 principales circonstances. Mais il faut
 observer qu'outre que l'Amplification ap-
 partient plutôt à l'Invention qu'à l'Elo-
 cution, cet Auteur ne parle pas d'un
 genre d'Amplification, où la force de
 l'Ora-

1 Hujus summæ, judicio quidem meo, virtutis fa-
 cillima est via: naturam intueri, Hanc sequamur.
 Omnis

l'Orateur paroît encore davantage, & qui ^{Quintil.} consiste à faire plus sur un sujet; qu'on ^{lien.} ne peut vous en demander. C'est-à-dire, à y développer les choses, ou qui sont hors de la question, mais qui y servent; ou qui en font partie, mais que vous touchez une seconde fois avec plus de force qu'auparavant. Quintilien semble avoir désigné cette dernière manière d'amplifier, mais c'est sans l'expliquer. A quoi j'ajoute qu'il auroit dû, comme Aristote, compter l'Amplification parmi les parties de la Peroraison, au lieu qu'il n'y reconnoît que les Passions & la Récapitulation.

L. 8. c. 3.
ad calcem,

Mais d'ailleurs on lui a l'obligation de ce que, sans être trop long, il a suffisamment traité des pensées spirituelles & des sentences, dont l'usage modéré & bien entendu ne peut être qu'utile à la cause, & aussi agréable au Juge que glorieux à l'Orateur. Un des endroits où Quintilien est le plus diffus, c'est sur les figures. Il en distingue jusqu'à cent. Il parle de toutes en particulier, & employe plus de trente-six pages à expliquer une matière, que Cicéron a traitée deux fois, & qu'il a toute renfermée chaque fois en une page. Cependant il remarque lui-même que le nombre des figures n'est pas si grand qu'on s'imagine, que la multitude des noms inventez pour les désigner

L. 9. c. 22

38.

Omnia eloquentia circa opera vitæ est. Ad se refert quisque quæ audit, & id facillimè accipiunt animi quod agnoscunt. *Quintil.*

Quinti-
lien.

signer ne prouve pas qu'il y en ait tant, & qu'on prend bien des choses pour des figures, qui n'en sont pas. Ne pourroit-on pas ajoûter qu'à quelque nombre qu'on les fixe, il suffit encore d'en connoître les principales, de peur qu'on ne donne dans le défaut de ceux, lesquels, comme il dit, assujétissent leurs pensées aux figures, au lieu d'affervir les figures à leurs pensées?

N'oublions pas, à ce propos, la réponse d'un Orateur, vantée par Quintilien même, & après lui, par le P. Cressolius. *l. 5. p. 464. fol.* On lui demandoit ce que c'étoit

* σχῆμα.
* ἰνῆμα.

qu'une figure *, & en même temps, ce que c'étoit *qu'une pensée* *. De bonne foi, dit-il, *Je n'en sai rien. Tout ce que je puis vous dire, ajoûte-t-il, est que si ce sont de bonnes choses, vous trouverez, dans mes discours, des exemples de l'une & de l'autre.* Il y a dans cette réponse du vrai & du grand. Celui qui la fit avoit un genie supérieur; il avoit de grands talens. Il les mettoit tous en usage, lorsqu'il composoit; il songeoit à dire ce que le temps, le lieu & la cause pouvoient exiger de lui, & content d'avoir réüssi, il ne s'embarraffoit aucunement des termes de l'Art. Il avoit raison & on peut faire comme lui, pourvû qu'on ne donne pas trop d'étendue à sa pensée; car s'il étendoit son indifférence à d'autres choses qu'aux figures, il faudroit, pour avoir droit de l'imiter, avoir autant de genie qu'il en avoit.

Sur l'arrangement des paroles, & par
consé-

conséquent sur les nombres du discours, Quintilien fait profession de suivre Cicéron ; & lorsqu'il est d'un autre avis, outre qu'il parle de ce grand homme avec respect, il ne prétend ôter à personne la liberté de suivre qui on voudra. En quoi M. Dodwel loué beaucoup la modestie de Quintilien. Mais M. Charpentier trouve ce Rhéteur d'une très-grande incertitude dans tout ce qu'il dit de l'Oraison, jusqu'à croire que *Quintilien fait entendre qu'on peut fort bien réussir sans rien faire de tout ce qu'il enseigne.* C'est pousser la chose un peu loin. On ne risque rien de s'en tenir aux termes de notre Auteur, tels que Mr. Charpentier lui-même les a remarquez. Il nous montre ce qu'il y a de meilleur dans l'arrangement des paroles, non pour exclure absolument ce qu'il y a de moins parfait, car il faut varier; mais pour nous porter à employer plus souvent l'un que l'autre. Une chose dont je conviens, c'est qu'il y a beaucoup d'obscurité dans Quintilien sur cet article.

Au reste j'ai déjà observé que les préceptes qu'on donne touchant les nombres pour le Grec ou pour le Latin, ne conviennent point tout à fait à notre Langue; parce que son harmonie ne dépend pas toujours des mêmes principes. Mais de quoi l'on peut profiter dans toutes les Langues, c'est la lecture des bons Auteurs. C'est pour nous y aider que Quintilien donne son jugement sur un très-grand nombre d'Orateurs, de Poëtes,

Quintilien.

Ann.
Quint. p.
168. n. 43.
Traité de
l'Excell.
de la Lan-
gue Franç.
T. I. P. 507.

L. 10, c. 14

Quinti-
lien,

tes, d'Historiens & de Philosophes. C'est là qu'il fait un parallele de Démosthène & de Ciceron. Il les trouve égaux en ce qui regarde l'invention, l'arrangement des matieres, la force du raisonnement. Si vous demandez quelle peut être la cause de cette égalité, un Auteur vous dira pour raison, que, sur tout cela, la Nature est une dans tous les hommes. Est-il bien sûr de son principe ? il donne lieu d'en douter. Car Quintilien trouve d'ailleurs les deux Orateurs differens, non seulement dans leurs styles, mais aussi dans l'Art d'employer deux passions puissantes, la raillerie & la commiseration. Que dit sur cela l'Auteur, qui vient d'alléguer que *la Nature est une* ? Il allégué ici, *que les genies sont differens*, & il se contredit. Car cette difference de genie est une preuve que la Nature n'est point une, mais qu'elle varie. Elle varie en effet, parce qu'elle est féconde ; Et elle est féconde non seulement en ce qui regarde le style & les passions, mais aussi en ce qui regarde l'invention, l'arrangement des matieres, & la force du raisonnement. Un seul exemple suffit pour mettre cette verité dans son jour. Eschine & Démosthène dans leur fameuse contestation traitant les mêmes faits, chacun les range à sa maniere, sur-tout Démosthène (1), lequel, malgré son

Aut. de la
Préf. sur
les Oeuvr.
posth. de
M. de
Maucroix,
P. 55.

1 Quam prudenter distribuit Demosthenes *πρὸς Ἐσχίνου*, in longa & multiplici causa, omnes partes, suo quodam usus consilio; cum iisdem de rebus *ἀε-*
culato

Adversaire, se fait un ordre très-différent. Quintilien,

Quoi qu'il en soit, il y a des Ecrivains célèbres qui font cas des jugemens de Quintilien sur les Auteurs, & qui regardent son dixième Livre, comme un bon Livre de Critique. Ceux qui en jugent ainsi, ne sont pas du goût de Barthius, qui n'estime que médiocrement ces décisions de Quintilien. Quand même tout le monde les estimeroit, il y a toujours quelque chose de fâcheux, c'est que, comme je l'ai remarqué * ailleurs, on l'accuse d'avoir pris ces jugemens de Denys d'Halicarnasse & de l'avoir dissimulé, objection dont M. Dodwel ne dit rien dans le Chapitre où il parle & de la candeur & de la modestie de notre Auteur. L'idée desavantageuse que cette dissimulation fait concevoir de ce grand Maître, n'est pas détruite par l'éloge qu'on lui donne *, *Que le jugement qu'il porte sur les qualitez des Auteurs, est plein de sincérité & de candeur, & qu'il en a fort bien marqué les vertus & les talens.* Pour remplir les devoirs de la candeur, il devoit dire les sources où il avoit puisé ses lumieres; mais c'est sur quoi on trouve qu'il n'est pas exact, quelque honnête homme qu'il soit d'ailleurs.

Il est plus exact à donner de bons avis sur la maniere de s'y prendre, quand il s'agit

Barthius
Adversar.
l. 48. c. 29
P. 1275.
vid. Not.
in Quintil.
P. 661.
* P. 95
& 96.

* And.
Schott, T.
2. Bibl.
Hisp. P.
203. & M.
Baillet T.
2. prem.
part. c. 54

L. Inst.
Orat. 10. c.
2. & 3.

culator Æschines longè alium ordinem instituisse!

Philip. Melancht. Element. Rhet, l. 1. c. 25. p.

288.

Quinti-
lien.

s'agit de composer un discours ; à marquer comment il faut se proposer un bon modèle , & tâcher de l'égalier ou de le surpasser ; à dire le temps & la peine qu'on y doit mettre , comment il faut polir ou perfectionner ce qu'on a fait , comment on acquiert la facilité de parler sur le champ , comment on garde les bienséances. Il s'étend plus que Cicéron sur cette importante matière , & rien n'est plus beau ni plus utile que tout ce qu'il en dit. M. de Maucroix a traduit ce qui regarde la manière de composer. On peut voir sa Traduction parmi ses Oeuvres posthumes , qui ont pour titre *Traductions diverses*.

Elles se
vendent
chez Es-
tienne.

Mais à quoi servent tous les préceptes de Quintilien sur la Mémoire , sinon à rendre cette partie plus difficile ? Et à moins que de prononcer quelque discours devant des gens capables de juger de la Déclamation , à moins que d'entendre des personnes qui déclament bien , comment pratiquer ce qu'il dit touchant l'Action de l'Orateur ? comment s'y exercer ? A dire vrai ces deux chapitres ne sont guères bons à lire , que parce que c'est Quintilien qui les a faits. Il n'y a rien d'utile dans le premier , & peu de choses dans le second.

Melch.
Jun. Meth.
Eloq.
Comp. c. 5.

Junius qui a marqué les Livres de Quintilien

1 Hæc exhortatio mea non eò pertinet ut esse Oratorem Philosophum velim , quando non alla vitæ secta longius à civilibus officiis atque ab omni munere Oratoris recessit, *Quintil. ibid.*

tilien qu'il estime le plus à cause de leur Quintil.
 utilité, ne dit rien du douzième, & l'Au- lien,
 teur dit que c'est celui qui lui a le plus
 couté, parce que jusques là il avoit tou-
 jours eu des guides, & qu'il cesse ici
 d'en avoir. Il y parle non seulement
 de la perfection du style; Ciceron en a-
 voit parlé; mais des devoirs de l'Ora-
 teur dans sa profession, & de ses mœurs
 dans la conduite de la vie. Il veut que Quintil.
 l'Orateur soit parfaitement instruit de la Inst. Orat.
 Morale, d'autant plus que l'Eloquence l. 12. c. 24
 roule presque toute sur les actions de la
 vie. Mais il avertit expressément (1),
 qu'il ne veut pas pour cela que l'Ora-
 teur soit Philosophe de profession. Sa
 raison est qu'il n'y a rien de plus con-
 traire à l'Eloquence. Et, si l'Eloquence
 se formoit autrefois dans les Ecoles des
 Philosophes, c'est que, selon Quintilien
 (2), & à son avis selon Ciceron aussi,
 on donnoit dans ces Ecoles, avec une
 Morale d'usage & non pas de specula-
 tion, les préceptes de la Rhétorique.

C'est ici que Quintilien décide que l'O-
 rateur ne doit point se hasarder trop tôt
 à plaider, ni différer trop long temps. Il
 doit selon lui commencer par quelque
 cause favorable, & n'en prendre jamais
 de mauvaise. Il doit plaider en homme
 sage, & non pas en homme vain. Il
 doit

2 Testatur Cicero dicendi facultatem ex intimis
 sapientia fontibus fluere, ideòque aliquando præcep-
 tores eosdem fuisse morum atque dicendi, *Idem,*
 Ibid.

Quinti-
lian.

doit songer à la gloire qui dure, & non à celle qui passe & s'évanouit avec le bruit des applaudissemens. Il faut songer par conséquent à dire non pas ce qui brille, mais ce qui est important à la cause, & ne point plaider par intérêt, quoi qu'on ne doive pas refuser de ses cliens des témoignages de reconnoissance, puisqu'il n'y en a point de plus juste. Mais il ne faut point de convention entre la Partie & l'Avocat, parce que ne défendant que d'honnêtes gens, il ne doit point craindre d'ingratitude. Entout cas, il vaut mieux s'exposer à n'être point récompensé, que de mettre à prix un secours qui ne se peut payer.

Telles doivent être les mœurs de l'Orateur; quelle sera son éloquence? Car il y en a bien des espèces. Celle des Asiaticques, celle des Attiques, celle des Rhodiens. Il y a de même un style sublime, un style simple, & un style qui tient le milieu: ou bien par une autre division, il y a un style magnifique, un style dépouillé d'ornemens, lequel n'est fait que pour instruire, & un style rempli d'esprit, qui vise principalement à plaire.

Le goût des Attiques est le meilleur, & il renferme tous les styles. L'Orateur les cultive tous pour s'en servir dans l'occasion. Et comme il ne peut pas toute sa vie avoir la même force, il songe enfin à la retraite & n'attend pas pour cela l'extrémité: mais lorsqu'il s'est retiré,

pour

pour ne pas s'abandonner à l'oïveté il écrit l'Histoire, il donne ses avis aux Parties, il forme de jeunes Avocats, comme Ciceron en forma plusieurs.

Quinti-
lien.

Celius,
Hirtius,
Pansa, Do-
labella.

On voit le jugement que nous devons faire de Quintilien. C'est d'abord un fond inépuisable de bon sens, ajoûtons même de probité & de droiture, sur-tout parcequ'il ne veut point qu'on se charge de mauvaises causes, ni qu'on en défende aucune par de mauvais artifices. Mais exceptons de cet éloge & ces défauts de candeur que j'ai remarquez, & les loüanges serviles dont il a comblé Domitien,

Annal.
Quintil.
pag. 171. n.
45.

peut-être par nécessité, mais toujours, contre sa conscience, comme l'a observé M. Dodwel, qui convient qu'on ne peut guères le défendre sur cet article.

Ibid. p. 174.
n. 46.

Après cela on trouve en le lisant, que la beauté de ses expressions y semble par tout disputer le prix à la beauté des pensées, que le nombre de ses grandes & solides réflexions égale presque celui de ses termes, & que la noblesse de ses sentimens ne cède en rien à l'étendue de ses connoissances. Il parle de tant de choses différentes, il les fait venir si à propos, soit pour égayer, soit pour orner, soit pour aggrandir sa matiere, que vous diriez que toute la Nature n'est faite que pour lui, & qu'elle lui obéit. Ses premiers Livres donnent d'admirables instructions pour l'éducation de la jeunesse; le corps de son Ouvrage fournit de grandes lumieres pour les études les plus

Quinti-
lien.

avancées ; ses derniers livres font un riche repertoire de magnifiques harangues sur l'éloquence du Palais. Si dans ses préceptes il y a quelque chose d'inutile pour une Rhétorique, il n'y a rien d'inutile pour les amateurs de l'éloquence, ils peuvent faire usage de tout, & mettre tout à profit. Quand même les choses qu'il dit en certains endroits ne leur serviroient de rien, soit à cause qu'elles ne sont pas exactement vraies, soit pour quelque autre raison, la maniere de les dire leur sera toujours très-utile. On y respire par tout avec un air de noblesse, l'amour de la vertu & du vrai merite, un respect sincère pour les grands hommes, l'application au travail, le goût de l'éloquence solide, & un juste discernement de la fausse.

Je n'ai rien dit d'un sentiment particulier de cet Auteur, & je ne puis le passer sous silence. Il croit qu'il ne doit point y avoir de différence de style entre un Ouvrage fait seulement pour être lû, & un autre fait pour être prononcé. Il s'écarte en cela de l'opinion, sinon de tous, du moins de la plûpart des plus grands Maîtres. Sa raison est assez spécieuse, c'est que Cicéron & Démosthène, selon lui, n'ont pas mis de différence entre ce qu'ils ont prononcé & ce qu'ils ont écrit. Car, ou ce qu'ils ont dit valoit mieux, & ils ont dû le laisser à la posterité : ou ce qu'ils ont écrit est meilleur, & ils auroient dû le pronon-
cer.

cer. Cet argument néanmoins ne me paroît pas concluant. Supposons qu'en ^{Quinti-} lien, effet ces deux Orateurs nous aient laissé leurs harangues, telles qu'ils les ont prononcées; ils n'y ont rien changé, parce que suivant leur première destination, c'est ainsi qu'elles ont dû être. Supposons maintenant qu'ils les aient retouchées pour les donner au Public; ce qu'ils ont prononcé valoit mieux pour être prononcé; & ce qu'ils ont laissé, valoit mieux pour être lû.

Une nouvelle Edition de Quintilien m'oblige à lui donner un nouvel article; c'est le suivant, qu'il faut regarder comme une suite des jugemens qu'on a portez de cet Auteur.



Quinti-
lien de M.
Rollin.

M. F. QUINTILIANI
INSTITUTIONUM
ORATORIARUM
LIBRI DUODECIM

AD USUM SCHOLARUM ACCOMMODATI, &c.

C'est-à-dire, Douze Livres des Institutions de l'Orateur de Quintilien, à l'usage des Ecoles, avec des Notes, &c. Par M. Rollin, ancien Recteur de l'Université, Membre de l'Academie Royale des Medailles & des Inscriptions, & Professeur d'Eloquence au College Royal.

Tous les Journaux ont parlé avantageusement de cette Edition de Quintilien.

Mois d'A-
vril, 1715
P. 431.

Celui de Paris marque d'abord les idées différentes que M. Rollin, dans sa Préface, donne d'Aristote, de Ciceron & de Quintilien: Idées, par lesquelles il fait entendre que ce dernier, sans avoir la sécheresse du premier, a suivi un ordre clair, naturel & sensible; que ses règles sont enchaînées les unes aux autres, & tendent toutes au même but; qu'il a soin d'égayer sa matiere, parceque, pour exciter

exciter les jeunes gens à l'étude, il faut leur rendre les préceptes agréables. Quinti-
lien de M.
Rollin.

A ces idées, on ajoute celle des principaux avantages qu'on peut tirer de la lecture de Quintilien, sur-tout, pour se garantir du mauvais goût & des faux brillans dans l'éloquence tant du Barreau que de la Chaire.

On dit de plus que ce grand Maître n'est pas moins propre à former l'honnête homme que l'Orateur: qu'il se peint lui-même dans son Ouvrage, de telle sorte qu'en admirant son esprit, on ne peut s'empêcher d'aimer son cœur.

Pour ce qui est de la nouvelle Edition, on nous donne à connoître en quoi consiste le travail de l'Auteur. Ce sont des sommaires, des distributions par sections; des Citations de passages; des corrections par conjectures ou sur des manuscrits; des Notes tirées de Turnebe & d'autres Savans, ou fournies par l'Auteur; enfin des retranchemens considérables, dont le Journal parle en ces termes.

„ M. Rollin nous avertit qu'il a re-
„ tranché les endroits qui lui ont paru
„ obscurs & peu utiles, ce qui va en-
„ viron à la quatrième partie de l'Ou-
„ vrage. Les Savans s'en formaliseront:
„ mais M. Rollin s'est plus mis en pei-
„ ne de ce qui pouvoit être avantageux
„ aux jeunes gens & aux Magistrats qui
„ veulent se délasser par la lecture de Quin-
„ tilien, que de l'approbation des Savans.

Ainsi parle le Journal de Paris. Celui de Trévoux s'en étoit déjà expli-

Quintilien de M. Rollin.
* Decembre 1714.
p. 2191.

qué * à peu près de même. " La lecture de Quintilien, disent les Auteurs de ce Journal, seroit utile à ceux qui étudient la Rhétorique dans les Classes; & encore plus aux personnes, qui ayant négligé cette étude dans leur bas âge, sont obligées par leurs emplois de s'y adonner dans un âge plus avancé. M. Rollin convaincu de cette vérité, a cru qu'il falloit leur faciliter la lecture de cet excellent Rhéteur. Il en a retranché tout ce qui n'est plus d'usage, tout ce qui rebutteroit par les difficultez inutiles. L'Ouvrage n'a rien perdu du bel ordre que Quintilien y garde, on sent qu'on n'en a ôté que le superflu, & l'on y trouve tout ce qui peut regler l'éloquence, & former le goût. Comme Quintilien ne s'est pas borné à ces deux objets; qu'il a eu en vûë l'éducation entière de la jeunesse, leur cœur & leur esprit; qu'il n'a pas négligé les Maîtres en instruisant les disciples; c'est pour cela que son nouvel Editeur a eu soin de ne rien retrancher de ce qui peut servir à des fins si excellentes. La Préface de Mr. Rollin est généralement estimée.

C'est ainsi que les Auteurs des Mémoires de Trevoux ont parlé du travail de Mr. Rollin. Voyons ce qu'en a dit encore le Journal Littéraire de la Haye *, quoiqu'il revienne assez à ce qu'en a dit celui de Paris.

" M. Rollin, disent les Auteurs de ce Journal, nous a donné une nouvelle
,, Edi-

* T. 6. 1.
part. p.
332.

„ Edition des Institutions de l'Orateur ^{Quinti-}
 „ de Quintilien. Il y a mis une Préfa- ^{lien de M.}
 „ ce fort instructive, sur l'utilité de ce ^{Rollin.}
 „ Livre préférablement à tous les autres
 „ de cette nature, tant pour les regles
 „ d'une bonne Rhétorique, que pour for-
 „ mer l'honnête homme. Chaque cha-
 „ pitre de cette nouvelle Edition est pré-
 „ cédé d'un sommaire, & partagé en
 „ sections; & on trouve marqué à la
 „ marge, les endroits d'où Quintilien a
 „ tiré les passages qu'il cite, & ceux de
 „ Cicéron, où il donne les mêmes pré-
 „ ceptes que Quintilien. Il y a quantité
 „ de notes, courtes, mais instructives.
 „ Elles sont tirées de Turnebe & de quel-
 „ ques autres Savans; & où ces guides
 „ lui ont manqué, Mr. Rollin en a mis
 „ de sa façon. Il avoué pourtant que
 „ malgré ses soins, il y a encore dans
 „ le texte plusieurs passages obscurs, sur
 „ lesquels il faudroit consulter les an-
 „ ciens manuscrits, ce qu'il n'a pû fai-
 „ re, à cause de ses autres occupations.
 „ Il a corrigé divers passages qui n'é-
 „ toient pas intelligibles; & il espere
 „ qu'on trouvera ses conjectures assez
 „ heureuses: mais pour les endroits
 „ qu'il a trouvez trop obscurs & inuti-
 „ les, il les a retranchez de son Edition.
 „ De cette maniere il a retranché envi-
 „ ron la quatriéme partie de l'Ouvrage,
 „ s'étant plus mis en peine, dit-il, de ce
 „ qui peut être utile aux jeunes gens &
 „ aux Magistrats qui veulent lire son Li-
 „ vre, que de l'approbation des Savans.

Quinti-
lien de M.
Rollin.

Après ces éloges, contenus dans tous les Journaux, il importe peu de quel sentiment je sois; & je puis avoir sur le Quintilien en question, des idées qui me soient propres, sans que l'Ouvrage en soit moins bon, ou moins estimé. N'a-t-on pas vû, que malgré les sentimens particuliers de Brutus touchant l'Orateur de Ciceron, le grand nombre ne laissa pas d'admirer ce Traité comme un chef-d'œuvre? Nous l'admirons encore aujourd'hui, nous observons même, que la diversité d'avis sur ce point ne refroidit pour le Critique, ni l'estime, ni l'amitié de l'Auteur. J'espere qu'il en fera de même de Mr. Rollin & de moi. Il fera mon Ciceron, & je serai son Brutus. Il a écrit pour le Public, j'écris dans la même vûë; & la parfaite consideration que j'ai pour lui ne doit pas me faire dissimuler mes pensées sur une chose qui lui est si chere, c'est l'utilité de ceux qui s'appliquent à l'étude de l'éloquence. En quoi suis-je d'un autre avis que ce Professeur? le voici.

Voyez ci-
dessus
l'art. de ce
Traité de
l'Orat. P.
275.

Les choses qu'il a retranchées de Quintilien, je voudrois pour les personnes avancées, qu'il se fût contenté de les imprimer en d'autres caractères; parceque ces personnes doivent être bien-aïses d'avoir Quintilien entier. Je voudrois aussi pour les jeunes gens, que Mr. Rollin, prenant ce parti, eût poussé cette diversité de caractères bien plus loïn, qu'il n'a poussé les retranchemens qu'il a faits; parceque le reste est encore trop long de
beau.

beaucoup, pour ceux qui commencent. Quinti-
lien de M^t
Rollin.

Comment n'a-t-il pas senti qu'une Rhétorique est trop longue; quand on ne peut la parcourir toute entière qu'en deux ans? Il conseille * aux jeunes gens d'être deux ans en Rhétorique. Le conseil * Préf. p.
48.

est des plus utiles pour ceux qui veulent faire usage de la parole. Supposons qu'on le suive autant qu'il faudroit; la seconde année, le Professeur refusera-t-il de recevoir de nouveaux écoliers? il n'y a point d'apparence. S'il en reçoit, il leur fera lire, sans doute, la première partie de la Rhétorique, & il faudra qu'il explique la seconde aux anciens. Le voilà donc dans la nécessité de la parcourir toute entière en un an, ce qui est impossible. Car on ne dira pas, je crois, qu'il doit la faire commencer aux nouveaux, par la fin; puisque c'est ce qu'il y a de plus difficile. Certainement une seconde année de Rhétorique n'est utile qu'entant qu'elle donne moyen de repasser les mêmes principes que l'on a vus; d'en observer la pratique dans de nouvelles pièces d'éloquence qu'on emprunte des plus grands Maîtres, & de continuer d'en faire usage sur de nouvelles matières. La juste proportion qui se trouve entre les écoliers de l'une & de l'autre année, est avantageuse aux uns & aux autres. Les anciens voyent commencer les nouveaux, & sont en garde contre leurs progrès pour avoir toujours l'avantage; les nouveaux sont attentifs au succès de leurs anciens, & tâchent de les égaler, s'ils ne

Quinti-
lien de M.
Rollin.

peuvent les surpasser. Mais pour cela, il leur faut les mêmes préceptes, & il faut que le recueil de ces préceptes soit si court, que les uns le voyent, & les autres le repassent tout entier en une année.

Il n'y a rien de plus certain que cette pensée d'Horace (1), *soyez court dans tous vos préceptes*. M. Rollin convient de cette vérité (2). En vain se fait-on un monstre de la secheresse des règles, comme capable de produire une pareille secheresse dans l'Orateur. Quelque secheresse qu'il y ait dans un précepte de Rhétorique (je dis la même chose des règles de Poétique) il ne peut manquer, s'il est bon, de produire l'abondance dans un bon esprit, sur une bonne matière; comme le grain qu'on jette dans un bon fond; au lieu que le meilleur esprit, dans un jeune homme, est accablé par l'étendue des grands Traitez de Rhétorique, si on n'a pas soin, avant toutes choses, de lui donner des idées nettes & succinctes de cet Art. C'est vouloir faire comme un laboureur qui

1 Quidquid præcipies, esto brevis; ut cito dicta Percipiant animi dociles, teneantque fideles. Horat. Ep. ad Pis. vers. 335.

2 Multa incipientibus brevius, ac simplicius tradî convenit. Mr. Roll. Préf. pag. 42.

3 M. Rollin l'a remarqué lui-même. Pluribus enim locis admonet Fabius non esse tot præceptis obruendos juvenes, ne difficultate institutionis tam longæ atque perplexæ deterreantur. Préf. p. 42.

4 Il y en a cinq livres entiers, de l'aven de Mr. Rollin.

pour rendre son champ plus fertile , y semeroit toute une recolte abondante.

Quintilien de M.
Rollin.

Ce que je dis n'est pas une opinion qui me soit particuliere; c'est la doctrine de Ciceron, c'est celle de tous les Maîtres, & sur-tout, de Quintilien. Rien n'est plus fréquent dans ce sage Auteur, que les exhortations qu'il fait aux Maîtres, de choisir parmi ses préceptes, de ne les pas proposer tous, d'écarter ce qu'il y a d'étranger, de les abréger (3). Il y a encore un bon tiers de choses étrangères à l'Art (4) dans ce que Mr. Rollin nous propose, & ce qu'il y a d'essentiel, est aussi traité d'une manière trop diffuse pour des personnes qui commencent, & à qui, selon Ciceron, il faut présenter des idées claires & précises, toutes faciles à recevoir & à retenir, pour imiter la sage conduite des Nourrices qui donnent à manger à leurs enfans (5).

Pour entrer dans l'esprit de Ciceron & de Quintilien, il faut faire de ces grands Auteurs, ce qu'en ont fait le P. Soare Jesuite, Voffius, & plusieurs autres qui ont également connu & la doctrine

lin. Poterunt in schola omitti plura, præclara quidem illa, sed quæ ad Rhetoricam propriè non pertinent eaque privatis lectionibus reservari. Tales sunt quibusdam exceptis, primi duo libri, & postremi tres: nec pauca ejusmodi in reliquis occurrent, quæ faciliè prudentes Magistri observabunt. Præf. p. 48. 49.

5 Ego, si quem planè rudem institui ad dicendum velim, his tradam... qui omnes particulas, atque omnia minima mansa, ut nutrices infantibus pueris in os inserant, Cic. 2. de Or. n. 162.

Quinti-
lien de M.
Rollin,

trine des premiers Maîtres, & la portée des jeunes gens. Ils ont refondu les Auteurs Originaux; ils ont fait des Rhéto-riques sur leurs principes. Il faut les imiter, si on veut se rendre utile; & si on ne le fait, il arrive aux disciples de l'éloquence, quand on leur propose ces longs Traitez, ce que Mr. Rollin même dit arriver au peuple, quand il assiste à des Sermons trop sublimes, ils n'en retiennent rien (1).

Ce que je dis, est aussi vrai de Quintilien, que d'Aristote, ou de Cicéron. On peut comparer ce que dit Mr. Rollin des difficultez qui se rencontrent dans tous ces Auteurs; on trouvera qu'à s'en tenir à ses termes*, le Rhéteur Romain est encore plus difficile que le Rhéteur Grec; & d'ailleurs, je ne serois pas en peine de prouver que certaines choses considerables qu'il dit à l'avantage du premier**, ne conviennent qu'au second. C'est Aristote en effet, & non Quintilien, en qui l'on trouve cet ordre, cette suite, cette exactitude à ne point sortir de son sujet; à proposer ce qu'il va traiter; à vous avertir du chemin qu'il vous a fait faire, & de celui qui vous reste, sans jamais vous écarter. Pour la difficulté du Grec*, les Traductions l'ont toute levée; & si malgré la brieveté d'Aristote, il y a encore quelques inutilitez dans

* Voyez
les diff.
d'Arist. p.
1. & 2. cel-
les de
Quint. p.
41.
** P. 4.

§ P. 2.

1 Non cogitant concionatores... plerisque audientium in rebus divinis infantem esse. *Préf.* p. 21. 22.

2 Magis obvius, &, ut ita dicam, tractabilis & tenellæ ætati longè accommodatior Tullius, p. 2.

son Ouvrage, il est plus aisé de les re-
trancher, & de mettre le reste à la por-
tée des commençans, que d'y mettre
Quintilien.

Quinti-
lien de M.
Rollin.

Mr. Rollin trouve (2) Cicéron beau-
coup plus propre aux jeunes gens qu'A-
ristote; s'il parle des Partitions oratoires;
il a raison. C'est une Rhétorique toute
faite, telle qu'il la faut dans les Classes,
aux exemples près, qui y manquent: &
cet Ouvrage est une nouvelle preuve que
je tire de Cicéron pour établir ma pen-
sée, sur la nature des Traitez qui convien-
nent à une Classe de Rhétorique. L'O-
rateur Romain instruit lui-même son fils
dans cet écrit, comme il faut instruire
un jeune homme. Encore est-il à pro-
pos de remarquer que son fils n'étoit
point novice dans l'Art, ce qui conclut
plus puissamment pour mon opinion.
Ce qu'il y a de fâcheux, à mon sens,
est que Mr. Rollin parle non pas des
Partitions oratoires, mais des trois Li-
vres de l'Orateur, & je ne conçois pas
comment il a pû dire que cet Ouvrage
est plus à la portée des jeunes gens, que
la Rhétorique d'Aristote. Je ne veux
pour prouver le contraire, que ce qu'il
en dit lui-même. A quoi on peut ajou-
ter ce que j'en ai dit d'après les plus
fameux Critiques dans mon premier Vo-
lume (3).

P. 3.

J'ai

3 Il faut entendre ceci de l'Édition de Paris divisée
en trois voll. in 12. dont le I. commence par l'Arti-
cle de *Quintilien* & le III. par celui de *G. J. Vossius*.
Cela soit dit une fois pour toutes.

Quinti- J'ai vû aussi avec peine en cet endroit
 lien de M. l'expression Latine, pleine de mépris,
 Rollin. dont il se sert (1) pour dire *une Classe*
de Rhétorique, un Maître qui l'enseigne,
 Sur les 3. *ou la profession même.* Cela convient-il
 Liv. de l'O-
 rateur.

P. 29.

à un homme qui l'a faite avec tant de gloire, à un homme qui nous donne les Ouvrages d'un grand Maître, tout seul capable de la faire respecter, parce qu'il l'a honorée en même temps qu'il s'y est acquis beaucoup d'honneur, à un homme enfin qui s'attache ensuite, avec ce Maître, à rendre & la profession & les Professeurs aimables & même respectables aux jeunes gens pour l'utilité publique?

Deux choses me font encore de la peine dans le Quintilien en question, l'une est que les retranchemens qu'on y a faits, ayent paru nécessaires; non seulement pour les commençans, mais pour des personnes respectables, pour des Magistrats, pour lesquels il me semble qu'il n'y a rien de trop fort en matière de règles. Car, outre les idées qu'ils en ont prises dans leurs premières études, ils ont de plus l'expérience des grandes causes; ce qui les met bien au dessus & des écoliers & des Maîtres mêmes; de sorte qu'il faut présumer qu'ils sont à portée de ce qu'il y a de plus difficile. Qui fait s'ils n'entendent pas, par le moien de la pratique, ce qui paroît obscur à un Maître qui n'a que la Théorie? Ce ne sont

1 Non ille, ut è vili Rhetorum officinâ tetricus dicendi magister. p. 2.

font pas les difficultez qui arrêtent ces Messieurs dans la lecture de Quintilien; c'est la longueur de l'Ouvrage, qui les rebutte, à cause de leurs grandes occupations. Et c'est pour cela même que M. Rollin ne l'a pas assez abrégé, s'il falloit l'abreger.

Quinti-
lien de M.
Rollin.

La seconde chose qui me déplaît, c'est la maniere dont l'Auteur de l'Edition s'exprime pour caractériser l'éloquence, ou le style de Cicéron; il ne s'exprimeroit point autrement pour donner l'idée d'un faux Orateur, ou d'un Orateur mediocre; il lui donne *de petites fleurs* (2) dans un Ouvrage où l'on peut dire que tout est majestueux; en quoi il n'a pas pris garde qu'il fait comme celui qui disoit que *Mr. de Turenne étoit un joli homme.*

Je pourrois ajoûter que ce qu'il dit sur l'éloquence de la chaire, n'est pas assez démêlé, de sorte qu'il paroît approcher de ce qu'en a dit Mr. du Bois, qui fut réfuté par Mr. Arnaud. Mais comme cela nous meneroit trop loin, je me contente de remarquer qu'il n'a point autant profité du Commentaire de Turnebe, qu'il le pouvoit & qu'il le devoit.

P. 20. 21.
22. &c.

Voilà comment je suis le Brutus de Mr. Rollin; & je serai ravi qu'il soit toujours mon Cicéron.

RUTI-

2 Tullianæ elegantiz flosculis p. 4. termes dont il se sert p. 17. & 20. pour marquer la fausse éloquence.

Rutilius. RUTILIUS LUPUS,

Contemporain de Quintilien, mais qui mourut avant lui.

IL n'est pas possible, quand on voyage long temps, qu'on ne rencontre de mauvais Pays. Parmi les belles contrées que l'on voit, on trouve des Landes & des Bruyeres qu'il faut traverser. Il en est de même dans le compte que j'ai à rendre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique. Nous en avons vû parmi les Grecs, qu'on peut comparer à des terres fort ingrates. Il y en a de même parmi les Latins. Nous nous arrêtons sur chacun le moins qu'il sera possible.

Avec Quintilien dont j'ai parlé, nous avons encore quelques anciens Rhéteurs Latins qu'on a compris dans le Recueil * de Mr. Pithou, & qui sont au nombre de quinze. Le † Bibliographe anonyme les appelle *les petits Rhéteurs*. C'est assez dire; & ce n'est pas sans fondement qu'il en juge ainsi. Cette qualité leur convient, ou pour la petitesse de leurs Ouvrages, ou pour le peu d'estime qu'ils méritent.

* Latini
Rhetores
imprimez
en 1599.

† Bibliog.
hist. Polit.
Cur. p. 37.

1 Scripsit de eadem materiâ non pauca Cornificius... accuratè verò... & ætatis nostræ Virginus, Plinius (*senior ille qui, ut memorat ejus nepos, ab incunabilis Oratorem informavit*) Rutilius. Sunt & hodie

meritent, ou pour ces deux raisons en-semble. Rutilius

Le premier des quinze est Rutilius Lupus, qui fut contemporain de Quintilien & qui mourut avant lui. Quintilien (1) le place parmi les Auteurs de son temps, mais qui n'étoient plus lorsqu'il entreprit de composer ses Institutions Oratoires: Cette raison qui pouvoit me déterminer à mettre Rutilius à la tête de ce Volume, m'oblige du moins à lui donner la seconde place; mais après lui, je parlerai tout de suite des autres Rhéteurs qui sont dans le même Recueil, pour faire à l'égard de ces Auteurs Latins, ce que j'ai fait à l'égard des Grecs qu'Alde a pris soin de recueillir.

L'Ouvrage de Rutilius est divisé en deux Livres, & dans chaque Livre il est parlé de vingt figures, soit de pensée, soit de diction, & rien de plus. L'Auteur n'use ni d'exorde, avant que d'entrer en matière; ni de division, pour partager son sujet; ni de conclusion ou de peroration, pour prendre congé des Lecteurs. Seroit-ce qu'il eût cru que pour se faire lire, il suffisoit de donner l'idée & des exemples de la *Prosopodose*, de la *Paradiastole*, de l'*Alléose*, de la *Brachyepie*, & de trente-six autres semblables

diè clari ejusdem operis Autores... sed parco nominibus viventium. *Quintil. Instit. l. 3. c. 2. ad calc.*

Rutilius étoit donc mort. Virginus l'étoit aussi, & parce qu'on croit qu'il mourut sous Trajan, on veut conclure que c'est sous cet Empereur que Quintilien écrivit.

Rutilius. bles figures ? Pour moi, je doute qu'on me pardonnât, si je les rapportois toutes. Je conviens que sous ces noms il nous fait remarquer certaines beautez dans le Discours : mais il y a sujet de rire, ce me semble, qu'un homme se soit avisé de faire consister la Rhétorique dans ces merveilleux mystères, dont la connoissance ne sert de rien, ni pour l'invention, ni pour l'arrangement, ni même pour l'élocution. Cependant le Pere Cauffin fait profession de copier cet Auteur, & cela, pour donner du prix à l'Ouvrage qu'il a lui-même composé, & dont je parlerai en son lieu vers la fin de cet Ouvrage.

Cauff. de
Eloq. fac.
& prof.
l. 7.

Au reste ceux qui lisent aujourd'hui Rutilius Lupus, en sont quittes à bon marché, de n'y trouver que l'explication de quarante figures. Il en avoit expliqué bien d'autres, si nous en croyons Quintilien, qui ne le cite guéres que pour les figures, & pour marquer son abondance sur cet article. Il y a apparence qu'il en avoit fait plus de deux Livres; ou s'il avoit réduit en un les quatre volumes qu'un Rhéteur de son temps, nommé Gorgias, avoit composé sur cette matiere, comme Quintilien (1) le remarque, il falloit qu'il l'eût fait bien gros. Mais si quelqu'un par hazard regrette ce qui

Inffit. O.
rat. l. 9.
c. 2.

1 Multa alia & idem Rutilius Gorgiam secutus, non illum Leontinum, sed alium sui temporis, cujus quatuor libros in unum suum transtulit, & Celsus videlicet Rutilio accedens, posuerunt Schemata, Quintil. Inffit. Orat. l. 9. c. 2. ad calc.

qui s'en est perdu, il peut, pour se dédommager, avoir recours au Pere Caussin, puisqu'au lieu de quarante figures, ce Pere en compte jusqu'à deux cens, & qu'il ajoûte aux figures qu'on trouve dans Rutilius Lupus, celles qu'on trouve encore dans Aquila Romanus, autre admirateur de l'explication des figures, qui va venir sur les rangs.

N'empêchons pas néanmoins qu'on ne croye que Rutilius avoit fait quelque chose de mieux que ce qui nous reste de lui, qui n'est qu'un Ouvrage fort imparfait (2). On peut fonder cette opinion sur ce que dit Quintilien, que cet Auteur avoit écrit de la Rhétorique avec soin (3). Mais il faudra reconnoître en même temps, que son Ouvrage ne parut point assez exact à Quintilien pour l'empêcher de composer ses Institutions Oratoires. Si ces Auteurs n'avoient rien omis, dit Quintilien (4), ils m'auroient épargné bien de la peine.

AQUI-

2 Videtur mutilus Rutilii liber ad nos pervenisse.

Ant. Comment. succinct. in 12. *Quint.* lib. p. 119.

3 Accuratè verò Rutilius l. 3. c. 1.

4 Qui si omnia complexi forent, consulissent labori meo. *Quintil.* *ibid.*

Aquila
Romanus.

AQUILA ROMANUS,

Que quelques-uns croyent avoit été encore vivant dans le temps que Quintilien écrivoit.

CE que dit Quintilien, *que dans le temps qu'il écrivoit, il y avoit encore des Auteurs célèbres qui avoient fait des Traitez de Rhétorique*, les uns veulent l'entendre de Tacite à cause qu'on lui attribue le Dialogue sur les Orateurs; les autres l'entendent de Pline l'ancien qui avoit fait un Traité pour former un Orateur à le prendre dès sa naissance & le conduire jusqu'à la perfection, comme a fait Quintilien; enfin il y en a qui l'entendent d'Aquila.

Quoi qu'il en soit, Aquila est le second Rhéteur dans le Recueil de Mr. Pithou. Il ne traite aussi que des figures de pensée & de diction: mais il n'entre pas si brusquement en matière. Quelqu'un lui avoit demandé un Traité de Rhétorique, & comme il n'avoit pas le temps de le faire, en attendant, dit-il, qu'il le puisse, il envoie à son ami les noms & des exemples des figures. Ne pourroit-on pas dire en admirant son Ouvrage,

* Vers de *Rare & fameux effort d'un esprit sans pareil!* *
M. Despr.

Epit. au
Roi

Pourquoi non? puisqu'il fait voir, à ce
qu'il

qu'il prétend, que ce sont les figures qui distinguent l'Orateur. Cependant en pareil cas, ce que je voudrois dire à un homme qui me consuleroit, ce seroit, de songer à ne rien dire que de bon sens, & pour cela, de se bien instruire des choses dont il veut parler; de faire attention aux mouvemens dont la matiere paroît susceptible, & de se revêtir lui-même des sentimens qui conviennent à son sujet; de soutenir par son Discours le caractère d'honnête homme, & de garder les bienséances par rapport à toutes les circonstances. Cela seul, sans autre explication, emporteroit avec soi les figures, & donneroit à un homme une idée plus juste & plus solide de ce qu'il auroit demandé.

Aquila Romanus a cru à propos de prendre une autre route. C'est pourquoi, après le petit préambule dont je viens de parler, il entre en matiere; & conformément au dessein qu'il s'est proposé, il nous explique, parmi les figures de pensée ou de diction, la *Prodiorthose*, la *Leptologie*, l'*Antisagose*, la *Palinlogie*, la *Symploce*, & autres merveilles de cette nature, qui font toute sa Rhétorique. Il faut avouer qu'il y a des Maîtres de Rhétorique qui sont plus longs que cet Auteur sur les figures; mais ils paroissent moins ennuyeux, parceque du moins ils traitent encore d'autres points de doctrine; au lieu qu'Aquila Romanus ne parle d'autre chose non plus que Rutilius Lupus.

Julius Ru-
finianus.

JULIUS RUFINIANUS,

Postérieur à Aquila Romanus, & même à Alexandre le Rhéteur qui vivoit du temps de Marc Aurele.

Pag. 133.
de celui-
ci.

VOICI un troisième Auteur qui est encore dans le goût des deux précédens; c'est Julius Rufinianus qui parle d'Aquila comme d'un homme qui n'avoit pas tiré tout le secours qu'il pouvoit d'Alexandre le Rhéteur surnommé Numenius. Sur ce pied-là, il faut que cet Alexandre ne soit pas celui dont j'ai parlé dans mon premier volume, & qui vivoit du temps d'Antonin & de Marc Aurele; ou Aquila Romanus n'est pas si ancien que Quintilien; ou il y a quelque méprise dans la remarque de Rufinianus. Quoi qu'il en soit, il avoit observé qu'Aquila Romanus n'avoit pas parlé de toutes les figures qu'il avoit trouvées dans le Recueil qu'Alexandre avoit fait, & sur cela il a cru devoir y suppléer. Ainsi non seulement il explique ce que c'est que le *Chleuasme*, le *Diasyrme*, l'*Exutenique*, l'*Aganactese*, & je ne sai combien d'autres choses également curieuses: mais il établit encore qu'il y a des figures par tous les cas, par tous les nombres, par toutes les personnes, par tous les genres, & par toutes les propositions. Le voilà donc aux termes de la Comédie *, *Savant en Rhétorique par tous les cas & modes imaginables, per omnes modos & casus.*

Moliere,
dans le
Mariage
forcé. T.
3. p. 17. &
26.

C U R I U S

F O R T U N A T I A N U S ,

*Plus ancien que Cassiodore qui vivoit au
cinquième siècle.*

Curius
Fortuna-
tianus.

IL n'en est pas de Curius Fortunatianus comme des trois dont nous venons de parler. Cet Auteur a fait une Rhétorique en forme, qu'il a divisée en trois Livres, & qui est aussi longue toute seule, que les trois précédentes ensemble, lesquelles ne contiennent chacune que douze feuillets *in quarto*. Il l'a intitulée *Rhétorique à l'usage des Classes*. C'est sans doute pour cela qu'elle est par demandes & par réponses, comme les Partitions de Cicéron. Le titre donne la qualité de *Jurisconsulte* à l'Auteur; mais on l'a corrigé à la main dans l'Exemplaire que j'ai vû, & à la place on a mis la qualité de *Rhétteur*, sur la foi des anciens Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

Ce Rhétteur donne des préceptes sur tous les points dont les Maîtres de Rhétorique ont coûtume de parler, & il paroît avoir profité de ce que Cicéron traite dans ses Partitions, & de ce qu'Hermogène a dit sur la manière de développer les questions d'une cause. Il n'y a que les mœurs & les passions dont il n'a point donné de préceptes. Au reste c'est un Ouvrage instructif & methodique. Si l'on cher-

Curius
Fortuna-
tianus.

che les agrémens dans les préceptes, on n'en trouvera point dans cet Auteur. Son style est didactique & sec, & par conséquent peu propre à donner par lui-même le goût de l'éloquence. Une chose justifie l'Auteur, c'est qu'il n'a travaillé que pour l'usage des Classes, où la beauté des Auteurs qu'on fait lire à la jeunesse, supplée à la secheresse des préceptes qu'on lui dicte.

Cassiodore trouve cet Ecrivain exact & subtil, digne d'être lû par ceux qui n'aiment pas les Livres si longs ; Il ajoûte que Fortunatianus détaille assez bien sa matiere, & qu'il en touche les points necessaires, sans trop s'étendre, & sans trop grossir son Ouvrage. Je laisse aux Lecteurs à décider, si parmi les jugemens qu'on a portez de notre Auteur, on doit admettre les trois vers (1), qui sont à la tête, & qui disent que pour avoir grande vogue dans la profession d'Avocat, il faut bien savoir les préceptes qu'il nous donne.

(1) Quisquis Rhetorico festinat tramite
doctus.

Ad causas legesque trahi, benè perlegat
artis

Hoc opus, & notum faciet per compita
cal'em.

MARIUS VICTORINUS,

Qui vivoit au milieu du quatrième siècle.

LE Rhéteur qui se présente, étoit un Marius Victorinus, Professeur de Rhétorique qui fleurissoit à Rome, l'an de J. Christ 360. Il fut Précepteur de D. Hubon, & se convertit à la foi dans sa vieillesse. Je ne m'entendrai pas davantage sur ce qui le regarde, parceque son Ouvrage qui occupe plus du tiers du Recueil de Mr. Pithou, n'est qu'un Commentaire sur les Livres de l'Invention de Cicéron, & que par cette raison il n'entre point dans mon dessein.

S U L P I C I U S V I C T O R.

AJuger de l'Ouvrage de ce Rhéteur Sulpicius Victor. par le titre, c'est quelque chose de comparable à Quintilien, ou du moins à Vossius; puisqu'il l'a intitulé *les Institutions Oratoires*: mais si on en juge par la lecture, c'est moins que rien.

Cependant il fait profession d'avoir redigé ce qu'il avoit appris de ses Maîtres & d'avoir suivi la doctrine de Zenon. Il declare en même temps, qu'il n'a pas gardé le même ordre, qu'il a retranché des choses inutiles. & qu'il en a suppléé de nécessaires. Au reste il avertit son gendre, nommé M. Silon, que c'est pour lui qu'il a écrit, & non pour le Public.

Sulpicius
Victor.

Il borne les matieres de l'Orateur, comme avoit fait Aristote, & il passe très-legerement sur la division des causes, encore plus sur la disposition, l'élocution, l'arrangement des mots & les bienséances. Tout cela (excepté la division des causes) n'occupe qu'une page. Il reconnoît que la prononciation ne fait point une partie de l'Art, quoiqu'elle soit une grande partie de l'Orateur. Il ne s'arrête pas beaucoup non plus sur toutes les parties du Discours; il s'étend un peu davantage sur la Peroraison que sur les autres; il en donne la vraie idée, & il en marque tous les usages, ou tous les devoirs. Enfin il est plus long sur les questions de fait, sur celles de droit, & sur celles de nom. Il s'étend de même sur la maniere d'y trouver les points qu'il faut traiter, ou les raisons sur lesquelles il en faut juger.

On n'a pas mal fait de conserver ces morceaux de Rhétorique tout imparfaits qu'ils sont. Car dans un Livre où il s'agit de faire le portrait de tous les Maîtres d'éloquence, ceux qui ressemblent à Sulpicius Victor, sont les ombres du tableau.

EMPORIUS.

Emporius. **N**ous avons trois Ouvrages d'Emporius. Le premier a pour titre, *de l'Ethopée & du Lieu commun*; le second, *du*

du Genre démonstratif, & le troisième, Emporius
du délibératif. Ce n'est pas qu'il ne reconnoisse le genre judiciaire ; mais il n'en a pas voulu parler.

Le style de cet Auteur est vif & nerveux ; & selon toutes les apparences, c'étoit un homme qui savoit. Il fait beaucoup de cas de la matière de son premier Livre, non qu'elle occupe seule tout l'Orateur ; mais elle exerce le style, & sert de préparation à tout le reste ; parceque le point capital de l'éloquence est de parler soi-même, & de faire parler les autres, chacun dans son caractère. C'est le but & l'idée de l'Éthopée.

L'Auteur comprend sous ce mot non seulement l'expression des mœurs, mais encore celle des passions ; & il prétend que mal-à-propos on distingue l'une de l'autre, quelque différence qu'il y ait entre les passions & les mœurs. Il se fonde sur ce que, dans la passion même, un homme exprime son caractère. Ainsi, lorsqu'Achille gémit, il le fait comme Achille le doit faire. Ainsi Mezence adresse des prières à Enée ; Turnus lui en adresse pareillement ; mais elles sont les unes & les autres dans le caractère du Héros qui les fait. Il ne faut pas s'en étonner : car la passion qui les fait agir, est une disposition passagère ; qui n'efface point la disposition naturelle, ou le caractère des mœurs.

Emporius ne donne que deux préceptes sur cet article : l'un est pour commencer, l'autre est pour traiter son sujet. A

Emporius. l'égard du commencement, il veut qu'on le tire ou des personnes, ou des circonstances. Pour la maniere de traiter son sujet, il remarque avec beaucoup de raison, qu'une expression de mœurs ou de passion commence toujours par les choses les plus présentes, pour aller de là à celles qui sont passées, ou à celles, qui doivent arriver.

Sous l'idée *des Lieux communs* cet Auteur comprend les grandes réflexions que l'Orateur fait sur les actions heroïques des hommes illustres, ou sur les crimes affreux des scélerats. Il avertit d'y éviter les phrases usées; il veut qu'on en trouve de propres, de nouvelles, qui soient courtes, vives & agréables. Il fait voir que c'est un grand agrément de peindre l'air des personnes, leur suite, leurs Partisans, leurs emplois, leurs occupations; de mettre au jour leurs desseins, de décrire leurs actions, d'en marquer les événemens, lesquels font d'autant plus de plaisir, qu'ils sont plus nouveaux, ou moins attendus. Tout cela peut avoir lieu dans le genre démonstratif.

Une chose peut faire peine dans l'Ouvrage de notre Rhéteur. C'est que pour donner les especes du style, il dit qu'il y en a trois, qui sont l'Asiatique, le Rhodien & l'Attique, & que c'est par là que nous donnons à chaque discours le caractère qui lui convient à cause du sujet qu'on y traite. Mais ou il se trompe, ou il ne prend pas ces termes dans l'usage

sage ordinaire. Le style Asiatique ne peut ^{Emporius} passer pour un style qui soit absolument bon, non plus que le Rhodien. Il n'y a que le style Attique qui soit tel, & qui se divise en trois especes, le grand, le simple, & le mediocre.

Dans les préceptes qu'Emporius nous donne sur le genre démonstratif, il y en a qui sont fort-bons, quoique communs; & il y a aussi des idées particulieres, comme quand il ne veut pas qu'on dise que l'éloge d'une chose est dans le genre démonstratif, lorsqu'on ne peut que la louer, & non pas la blâmer; telle par exemple, qu'est la Vertu. Faisoit-il réflexion, lorsqu'il donnoit cet exemple, que Carneade avoit fait le blâme de la Justice? Il remarque peut être avec plus de fondement, que les passions peuvent avoir lieu dans le blâme, & non pas dans la louange. Car si dans un éloge vous excitez la compassion pour celui que vous louez, cela est inutile & étranger: Mais si en blâmant quelqu'un vous plaignez ceux qui lui ont donné le jour, ou qui l'ont élevé, c'est un moyen de le rendre plus odieux. Il paroît que sur cela il y a quelque distinction à faire entre les passions. Au reste Emporius n'aime ni la louange ni le blâme qui sont fondez sur la naissance ou sur le nom des personnes, s'il n'y a quelque chose de rare ou de peu commun.

Enfin ce qu'il dit du genre délibératif est de bon sens, mais on le trouve par tout. Il nous renvoye aux Livres des

Emporius. Offices de Cicéron pour apprendre ce qui peut faire le sujet des délibérations, & ce conseil ne sauroit être que très-utile. Il observe que dans cette sorte de discours, il ne faut ni exorde ni narration, ou que dans l'un & dans l'autre il faut être court. Il croit que dans tout sujet de délibération, il y a cinq degrés à traiter, ce qu'il y a de général, ce qu'il y a de propre dans le fait, ce qu'il y a de personnel, la nature du conseil que nous donnons, & l'événement que nous tâchons de prévoir. Il fait l'application de tout cela sur l'affaire de Lucrece, violée par Tarquin, laquelle délibère si elle doit se tuer. C'est ainsi que pour nous mettre en état de pratiquer ses préceptes sur le blâme & sur la louange, il en fait l'application sur la conduite de César. Donnons du jour à ce qu'il dit sur le premier exemple, afin qu'on juge de ce qu'il peut dire sur le second.

Lucrece déshonorée par Tarquin, délibère si elle doit se tuer. Tout est particularisé dans cette question, le fait, les personnes, & le projet. On la réduit à une question générale en ces termes : Une Dame respectable doit-elle, pour un affront insigne, dont elle ne peut avoir raison, se porter contre elle-même aux dernières extrémités ? Ou, si elle ne doit jamais se livrer au désespoir ? C'est par cette question générale qu'il faut d'abord commencer, & on la traite en peu de mots.

Après cela, on vient au fait, & l'on examine

examine s'il faut céder à la douleur d'a-voir perdu ce qu'on avoit de plus cher, c'est-à-dire son honneur, que notre ennemi n'a attaqué que par envie, & parceque c'étoit un avantage qu'il ne trouvoit point en sa femme : Ou bien, si dans cet affront même, il convient de prendre le parti de se consoler, parceque pour être chaste & irréprochable, c'est assez que la conscience n'ait rien à nous reprocher, que nous n'ayions point consenti, en un mot qu'on nous ait forcé.

Du fait on passe à la personne, & on agite, si une Dame Romaine, telle que Lucrece, fille d'un tel pere, laquelle a toujours témoigné un courage viril, malgré son sexe, & dont on a toujours reconnu l'extrême sagesse, doit se désespérer, parceque le fils du Roi l'a violée; ou bien, si cette sagesse même & cette vertu qui l'a distinguée des autres, exige qu'elle montre ici de la fermeté & de la grandeur d'ame, en souffrant patiemment une insulte à laquelle sa volonté n'a point eu de part, & qu'on ne peut attribuer qu'à la fureur de celui qui l'a offensée?

Il s'agit ensuite du projet; car les esprits étant ou irritez ou appaisez par tout ce qui a précédé, on est en état de voir s'il n'y a point d'autre remede ou d'autre consolation, que de se tuer.

En cet endroit, si on lui conseilloit d'exécuter son dessein, on auroit encore à lui dire en général, que la mort est un bien, ou du moins qu'elle n'a rien de mauvais; qu'il ne faut vivre qu'autant

Emporius. qu'on le peut avec honneur ; que c'est par cette maxime que beaucoup de femmes généreuses ont terminé leurs jours pour prévenir une infamie, ou pour la finir ; qu'il n'y a aucun lieu de craindre que Lucrece manque de cette occasion, après en avoir toujours tant montré. Il faut même lui peindre le genre de mort qu'elle a choisi, comme quelque chose de magnanime ; & lui représenter qu'on ne regardera jamais la blessure qu'elle se fera, comme un coup qu'on pût attendre d'une femme : mais que le poignard que les Romains verront teint de son sang, sera éternellement l'objet de leur admiration.

Que si on veut la détourner d'un dessein aussi tragique, que celui de se tuer ; on lui représente, que dans cette injure, quelque grande qu'elle soit, sur-tout par rapport à elle, il y a néanmoins d'autres remèdes ; que la mort est le plus grand de tous les maux ; qu'elle fait horreur à la nature ; que les Dieux mêmes défendent de se la procurer ; qu'une femme doit moins se la procurer qu'un homme ; qu'elle n'est point faite pour manier des armes ; qu'elle ne doit point s'en servir ; d'autant plus qu'il est à craindre qu'elle ne puisse pas résister à la douleur de la blessure qu'elle se fera : Car elle aura d'autant moins la force de mourir, qu'elle saura en elle-même, n'avoir pas mérité la mort ; ce qu'on peut établir sur ce principe, que la constance en pareil cas, est plus difficile pour une femme vertueuse, que pour une au-

tre,

tre, qui est en taute, parceque celle ci ^{Emporius} s'obstine à mourir par les remords de sa conscience.

— Il reste, après tout cela, à faire des conjectures sur les suites. Car il y a, d'un côté, à examiner, si une femme de si grande naissance & d'une si haute vertu, venant à se tuer pour un tel affront, le Public animé d'indignation, entreprendra de la vanger, & comment? Si le Peuple Romain se portera à chasser les Rois; & si par ce moyen, Lucrece aura en même temps la gloire & d'avoir fait venger son injure, & d'avoir, par occasion, procuré la liberté de sa Patrie.

D'autre côté, il y a aussi à examiner si elle ne donnera point occasion, par sa mort, à de mauvais soupçons & à de mauvaises interpretations, à dire enfin qu'elle se sentoit coupable, parceque la calomnie se déchaîne plus aisément contre les morts: il y a par conséquent à considerer, s'il ne vaut pas mieux qu'elle vive; & si en continuant à vivre, elle ne fera pas plus en état d'animer son pere, & son mari, à quelque vengeance éclatante, par ses discours, par ses larmes; par sa présence.

L'Auteur dont est question veut qu'on parcoure ainsi toutes ces choses dans l'hypothese délibérative; & il observe que c'est le moyen (quelque mauvais dessein qu'ait l'Auditeur) de l'en détourner sans l'irriter, & sans perdre sa bienveillance; chose si necessaire dans cette hypothese. Quoi qu'il en soit, je crois que le détail

Epiphanius. qu'on vient de voir, peut être de quelque utilité.

AURELIUS AUGUSTINUS.

Aurelius
Augusti-
nus.

AU nom que je mets à la tête de cet article, on peut juger que c'est de Saint Augustin dont il s'agit. En effet on lui attribue la petite Rhétorique dont j'ai à parler. Mais pour peu qu'on connoisse le style du Saint, il est aisé de voir que l'Ouvrage n'est pas de lui. C'est très-peu de chose que cette Rhétorique. L'Auteur y donne l'idée commune de l'Art Oratoire, & la division ordinaire des causes, après quoi il se borne à expliquer les règles de l'Exorde, & ne va pas plus loin. Ainsi je n'y ai rien vû qui meritât d'être rapporté, sinon qu'on y tient pour certain ce principe que j'ai marqué ailleurs ; *Que l'Orateur ne se mêle de persuader que ce qui appartient au sens commun, & non ce qui est du ressort des Sciences ou des Arts.* Et on prend soin de bien faire concevoir que les choses de sens commun sont celles dont tout le monde se pique de juger, même sans avoir étudié, & sur lesquelles on auroit honte d'avouer son ignorance. Par exemple, qu'on demande, dit-il, ce que pèse telle chose, ou combien elle a de pieds en longueur, on ne rougit pas de l'ignorer ; mais qu'on demande si une chose est juste ou non, on se flâte, même sans étude, d'en pouvoir ju-

juger. Quoiqu'on puisse penser des exemples que l'Auteur dont est question, donne de ce qu'il dit, il est constant que le principe qu'il regarde comme certain, est en effet, selon Aristote & Cicéron, le premier fondement de la Rhétorique. Je n'ajoute plus qu'un mot, qui est que cet Auteur fait profession de suivre en tout Hermagore, & qu'il se dit disciple de Démocrate. Pour ce qui est de Saint Augustin à qui on attribue son Ouvrage, j'aurai à parler de lui à cause de son quatrième Livre de *Doctrinâ Christianâ* où il donne les règles pour les Orateurs Sacerz, c'est-à-dire, pour les Prédicateurs, & j'en parlerai en effet aussitôt que j'aurai achevé ce qui regarde les petits Rhéteurs.

Aurelius
Augusti-
nus

JULIUS SEVERIANUS.

LE préambule & le titre même de ce qui nous reste de Severianus, donnent une juste idée de son Ouvrage. Ce n'est qu'un précis des préceptes de Rhétorique, qu'il a tiré des Ouvrages des autres. Si les Maîtres dont il a profité, les ont donnés plus au long, c'est qu'ils ont songé à s'immortaliser, au lieu que lui ne songe qu'à soulager les disciples de l'éloquence, dont rien ne retarde plus les progrès, selon lui, que la multitude des préceptes. Il y a du vrai dans sa pensée, & je suis persuadé qu'un bon

Julius Se-
verianus

abre-

Julius Se
verianus.

abregé de Rhétorique est une chose très-utile. Mais si en cela je suis de son avis, je ne le suis pas moins en ce qu'il ajoûte, que son abregé n'est bon que pour ceux qui sont déjà bien instruits des préceptes de l'Art, surtout de ceux que Cicéron nous a laissez; d'où il s'ensuit que, selon lui-même, il n'a rendu aucun service à ceux qui veulent s'instruire de l'Art Oratoire, & c'est pourtant ce qu'il s'étoit proposé. Ainsi son Livre n'est tout au plus qu'un Memoire pour ceux qui sont déjà instruits, & si en faut dire m'a pensée, son abrégé ne sauroit jamais être d'un grand usage.

Deux choses m'y paroissent remarquables. L'une est qu'il veut que l'Orateur sache le Droit, & néanmoins qu'il ne le sache point trop, de peur que cette étude ne gâte son style. Il seroit à souhaiter qu'ayant ainsi jugé de ce genre de connoissance, il se fût aussi expliqué touchant la Philosophie. La seconde chose à remarquer, est, qu'il regarde avec Emporius le style *Asiatique* comme un style à imiter, aussi bien que le style Attique, ce qui paroît contraire à la pensée des premiers Maîtres.

R U F F I N.

Auffin. A L'égard de Ruffin, il a fait deux pages de vers sur les nombres qui font l'harmonie de la Prose. Il y a joint quel-

quelques extraits de ce que Ciceron & ^{Ruffin,} d'autres ont dit sur la même matière. Il vaut beaucoup mieux lire ce que Ciceron a dit dans son Orateur, ou ce qu'en a dit Quintilien dans ses Institutions Oratoires, après lesquels je ne vois rien qui approche de ce qu'en a écrit Strébé de Rheims.

P R I S C I E N ,

Qui vivoit au cinquième siècle.

S On Ouvrage est un Livre précisément ^{Priscien,} de la nature de celui d'Aphthone, & il n'y a rien de particulier à dire de lui, sinon que quelquefois il parle un Latin fort barbare; au lieu que le Grec d'Aphthone est estimé.

A U R E L E C A S S I O D O R E ,

Sénateur illustre qui mourut l'an 562, âgé de plus de cent ans.

C Assiodore étoit Secrétaire d'Etat de ^{Aurele Cassiodore.} Theodoric Roi d'Italie. Il mérita ^{re.} tous les honneurs de la République, & exerça seul la dignité de Consul l'an 514. Le mauvais état des affaires, sous le règne de Vitige, le porta à quitter le monde.

Aurele
Cassiodo-
re,

de. Il se retira dans un Monastere qu'il avoit fait bâtir à l'extremité de la Calabre. Il composa un assez grand nombre de Livres, & entr'autres, un *Abrégé de Rhétorique*. Dans cet Ouvrage l'Auteur a soin de remarquer qu'encore qu'on dise ordinairement que l'Orateur doit instruire, plaire & toucher, il n'est pourtant pas également obligé de faire tous les trois. Il lui paroît que le plaisir que procure l'Orateur est une chose de surrogation, qu'on ne doit pas toujours attendre, & qui ne dépend pas toujours de lui, au lieu que personne ne souffriroit un Orateur qui n'instruïroit pas (1).

Il prétend qu'il vaut mieux qu'il y ait du superflu dans la narration, que s'il y manquoit quelque chose de nécessaire; parceque le superflu peut tout au plus ennuyer, & que le défaut du nécessaire pourroit même être nuisible à la cause.

Je ne dirai rien de plus sur cet Ouvrage, sinon que, comme le titre le dit, c'est en effet un abrégé de Rhétorique, dans lequel l'Auteur touche à la verité tous les points dont on parle ordinairement dans les Traitez de l'Art, mais il les touche d'une maniere trop succincte, & qui n'est pas suffisante.

Après cet abrégé, il y a encore dans le Recueil des Rhéteurs Latins environ trois pages de remarques, tirées non de cette petite Rhétorique, mais d'autres Ouvrages de l'Auteur; elles ne contiennent

1 Nam quis feret Oratorem, nisi docuerit, *Cassiod.*

nent rien qui soit digne de consideration Aurele
 que les jugemens qu'il y porte de Cice-Cassiodo-
 ron, de Quintilien & de Fortunatianus, re.
 & c'est de quoi il n'est pas question à
 present.

Cassiodore avoit beaucoup de savoir & en
 même temps beaucoup de vertu. C'est
 l'idée que nous en donne le Pere Petau Ration.
 toutes les fois qu'il en parle. Temp. T.

2. p. 233.
251.

B E D E ,

Dit le Vénérable, Anglois de Nation, de Voyez Mo-
l'Ordre des Benedictins, né en 673. mort riari art. de
en 733. ou 734. quoique le Cardinal Bede.
Baronius s'efforce de prouver que ce saint
homme écrivoit encore en 776.

Nous apprenons de Bede lui-même, Bede.
 la raison qui lui fit composer son
 Livre sur les figures que l'on rencontre
 dans le style de l'Écriture Sainte. Son
 dessein a été de montrer que mal à pro-
 pos les Grecs se vantent d'être les pre-
 miers qui ont inventé ces ornemens du
 discours, puisque l'Écriture, qui est avant
 tous leurs Ouvrages, en est toute rem-
 plie, & qu'elle a sur les Livres des Grecs
 non seulement l'avantage d'être d'une plus
 grande autorité, ou d'être plus utile;
 mais encore d'avoir la première présentée
 l'éloquence aux hommes. C'est pour ce-
 la que cet Auteur propose les noms, les
 définitions & les exemples de toutes for-
 tes.

Bede.

tes de figures , tirez des Auteurs profanes , après quoi il en rapporte d'autres exemples de l'Écriture. C'est la nature de tout son petit Ouvrage , sur lequel je ne ferai que cette observation , qu'à fin que la Critique contre les Grecs porte coup , il faut qu'ils se soient vantés , non pas d'être les premiers qui ont remarqué les figures , mais qui les ont inventées , & il est difficile à croire qu'ils s'en soient vantés ; puisqu'il est visible que ce ne sont pas les préceptes qui ont produit l'éloquence , mais que c'est l'éloquence qui a produit les préceptes. Il faut néanmoins avouer que la vanité des anciens Rhéteurs étoit fort grande ; & comme ils convenoient que le génie ou la nature faisoit le Poète ; aussi prétendoient-ils soutenir que c'étoit l'Art qui faisoit les Orateurs ; ce qui pourroit appuyer l'opinion de Bede.

I S I D O R E.

Isidore.

LE Livre de Rhétorique d'Isidore (car c'est le titre de l'Ouvrage) n'est rien moins que ce que promet ce titre. Ce ne sont que trois pages in 4. qui ne disent rien que de très-commun , & ne touchent pas la centième partie des choses qu'il faut traiter dans une Rhétorique. Cependant il ne faudroit pas perdre ce qu'il dit , si on ne le trouvoit point ailleurs.

A L-

ALCUIN ou ALBIN,

Qui vivoit au huitième siècle, & mourut au commencement du neuvième, l'an 804.

Comme quelquefois on dit *la Rhétorique Royale d'Aristote*, en parlant de celle qui paroît faite pour Alexandre: on pourroit dire de même *la Rhétorique Royale d'Alcuin*, puisqu'il la fit pour Charlemagne, & que c'est même un Dialogue entre ce Prince déjà Roi, & ce Maître habile, qui étoit venu d'Angleterre vers la fin du huitième siècle, après l'an 770.

Sa grande réputation l'avoit devancé en France. Charlemagne charmé de trouver en lui un Orateur, un Poète, un Philosophe, un Mathématicien, un Théologien, enfin un homme consommé en toute sorte de Litterature, l'arrêta dans sa Cour. * Alcuin devint comme le Compagnon, & même le Précepteur de ce grand Monarque. † Il le fut aussi de Louis & de Pepin, fils de ce Prince, qui le combla de bienfaits. On l'appelloit ordinairement *le Secrétaire des Arts liberaux*, à cause de ses connoissances. On l'appelloit encore *l'Homme universel*, parce qu'il étoit habile en tout. Il ne l'étoit pas moins dans les affaires que dans les Sciences. Le Roi le consultoit fort souvent. Que dis-je? il fut Conseiller

Alcuin ou Albin,

M. Bayl. sur Alc. dans son Dict.

* Vers l'an 792. ou 793. Duchefne, Préf. sur Alc. p. 4. † Ibid.

ler

Alcuin ou ler ordinaire de ce Prince, & son Am-
 Albin. bassadeur à Rome. C'est lui qui persua-
 Duchesne da à Charlemagne de fonder la nouvelle
 ibid. p. 3. & *Athènes*, c'est-à-dire, selon l'opinion com-
 Epist. nun- mune, *l'Université de Paris*, l'un des
 cupat. ad plus beaux & plus solides ornemens du
 Gabriel. Royaume. Et c'est de-là qu'elle paroît
 Varium. florissante dès le milieu, ou vers la fin
 Ibid. du 9. siècle (1). Duchesne, qui croit
 que ce furent les Ecoles de la Ville de
 Tours, lui donne pourtant la gloire d'a-
 voir fait refleurir les Lettres en France,
 & d'avoir rétabli les Ecoles ruinées. Un
 ancien Poëte Allemand, dit dans des
 vers qu'on a citez, sans le nommer,
 dans un abregé de l'Histoire de l'Uni-
 versité, qu'Alcuin fit refleurir les Arts à
 Paris (2). Il étoit Anglois de nation;
 divers Auteurs néanmoins le font Ecos-
 sois. Nous apprenons de lui-même qu'il
 fut élevé à York. Bien des gens le
 font disciple du vénérable Bede. On
 Voy. Hist. de l'Univ. montre * par ses écrits qu'il fut élevé
 du Boul. T. & instruit par Egbert Archevêque d'York.
 r. ad fin. Quoi qu'il en soit, c'étoit un fond iné-
 * Duches- puisable de doctrine, un esprit infini, u-
 ne. Ibid. ne pénétration merveilleuse, une dou-
 p. 2. ceur charmante, & une facilité admira-
 ble à parler de toutes ies Sciences, & à
 s'exprimer en toutes les Langues savan-
 tes. Il a enrichi l'Eglise de ses Ecrits;
 il en a fait sur l'écriture & sur les Arts
 libe-

1 Par une Lettre du Pape Nicolas Premier vers l'an 860, ou de Marin Premier vers l'an 882.

libéraux ; il en a fait d'historiques. On a tout recueilli en un volume *in-folio*, qui fut imprimé il y a près de cent ans. Alcuin ou Albin.

A l'égard de la Rhétorique, on voit dans cet Ouvrage un Prince regnant qui descend en quelque façon du trône pour devenir écolier, & qui ne dédaigne pas de s'instruire de l'Art oratoire, persuadé, à ce qu'il dit, qu'ayant occasion d'en faire usage tous les jours, ce seroit une honte de l'ignorer. C'est lui d'abord qui interroge son Maître ; il souffre ensuite que son Maître l'interroge, parce que, selon lui, on instruit un homme en l'interrogeant comme il faut, & que l'interrogation n'est pas moins fondée sur le bon sens, que la réponse. C'est un bel exemple pour faire refleurir les beaux Arts ! Monsieur le Garde des Sceaux Duvair n'auroit pas mis en ce tems-là, parmi les causes de la chute de l'éloquence, le mépris que les Rois & les Princes faisoient de la Rhétorique. And. Du Chesne les fit imprimer en 1617.

Au reste, il n'y a rien de particulier dans l'Ouvrage dont est question, que ce que je viens de remarquer, excepté qu'à la fin du Livre, le Prince & son Maître s'entretiennent sur les vertus morales, & ne rougissent ni l'un ni l'autre, de raisonner sur des choses si utiles & si nécessaires. Ils n'en disent pourtant rien que de commun, non plus que de la Rhé-

M. Duvair dans son Tr. de l'Eloq. Fr. imprimé en 1614.

2 Quid non Alcuino, facunda Lutetia, debes? Instaurare bonas ibi qui feliciter artes Barbaricemque procul solus depellere cœpit,

Alcuin ou
Albin.

Rhétorique. Peut-être n'est-ce point sans raison ; puisque le caractère du Prince auroit paru moins vrai-semblable , si on lui eût fait dire des choses plus recherchées. Cette simplicité n'empêche pas que l'Ouvrage ne soit bon , comme le sont plusieurs autres , dont je parlerai dans la suite , & qui sont écrits en style familier. Charlemagne paroît dans ce Livre approuver la doctrine de son Maître. On peut donc compter son suffrage parmi les jugemens des Savans , puisqu'il étoit véritablement habile. Mais , sans vouloir contredire le jugement avantageux qu'un si grand Prince a fait de la Rhétorique d'Alcuin , j'aurois voulu qu'un Ouvrage où l'on fait parler un Roi , eût été plus achevé & plus poli. J'avoué néanmoins que , quant à la substance des règles , il y en a autant dans ce petit Livre , qu'un Prince en devrait savoir , pourvû qu'il les entendît bien , & qu'il voulût joindre quelque usage aux préceptes.

AURE-

‡ Memento nihil ante tibi esse compendia relegenda , quam ingenium tuum multa de Tulliana arte subegeris. *Cels.*

A U R E L I U S

C O R N E L I U S C E L S U S ,

Plus ancien que Quintilien , ou du moins son Contemporain.

JE ne fai pourquoi , dans le Recueil Aurelius
Cornelius
Celsus. des Rhéteurs dont je viens de parler , on n'a pas mis Cornelius Celsus , aussi ancien qu'aucun d'eux , puisque Quintilien en a parlé aussi bien que de Lupus. On devoit d'autant plus l'y mettre avec les autres , si on en avoit connoissance , que son Ouvrage est dans le même caractère. C'est un abrégé de Rhétorique , composé par l'Auteur , non pour instruire des personnes qui ne sauroient rien , mais pour servir de memoire à un homme déjà instruit (1).

Il veut donc qu'on ait parfaitement étudié l'Art , persuadé que sans cela l'Orateur ne fera jamais rien de grand (2). Il ne veut point qu'on étudie si fort le Droit , parce qu'il croit que cette étude dessèche le style (3). Il conseille de lire & d'entendre les Orateurs , de composer , de parler. Il décide qu'ailleurs on cherche la verité ; au lieu que dans

² Sine præceptis nihil subtile , nihil magnificentum cogitari potest. *Id.*

³ Si se multum Juris Scientiæ dederit , plurimum de cultu orationis amittet. *Id.*

Aurelius
Cornelius
Celsus.

* Sixtus à
Popma
Phrysius,
qui le fit
imprimer à
Cologne
en 1569.

dans l'éloquence on se contente du vrai-semblable, ou pour mieux dire, on n'y vise qu'à la victoire, & pour confirmer la pensée, son Commentateur * remarque après Ciceron (1), qu'il n'auroit rien manqué à la gloire des Gracques, de Saturninus, de Carbon & de plusieurs autres, s'ils avoient été aussi honnêtes gens, qu'ils étoient grands Orateurs. Ne peut on pas assûrer qu'en cela Celsus ne considère point tant la vraie nature de l'éloquence, que l'abus que les hommes en font?

Quoi qu'il en soit, cet Auteur ne reconnoît d'Orateurs Attiques, que ceux qui sont extrêmement concis; ni d'Orateurs Asiaticques que ceux qui sont fort diffus. Il ajoûte que les Romains tenoient un juste milieu: mais que l'Orateur habile accommode son style au genie de ses Auditeurs. On peut juger de son principe par ceux que nous avons rapportez, en parlant des premiers Maîtres.

Celsus ne dit rien de l'Exorde; ce qu'il dit de la Narration est commun. Il veut que dans la division on suive ou l'ordre des temps, ou la différence des matieres. Il recommande de réduire toujours une cause

1 Utinam in Tiberio Graccho Caioque Carbone talis mens ad Remp. bene gerendam fuisset, quale ingenium ad bene dicendum fuit. Sed fuit uterque summus Orator, &c. Cic. in Bruto.

2 Nec quisquam æstimet argumentis numerum esse præfinitum. Cels.

3 Primum ego officium Scriptoris existimo, ut titulum

cause à peu de chefs, & abandonne le nombre des preuves à la prudence de l'Orateur, selon le besoin de la cause (2); mais il conseille de bien prendre garde à ce qui nous est favorable, & à ce qui est contre nous, afin de s'attacher à l'un, & de toucher l'autre avec adresse. Pour la réfutation, il est à propos, selon lui, de grossir, s'il est possible, les prétentions de l'adversaire, pour les rendre ou ridicules ou insupportables, & sur tout tâcher de le prendre en contradiction. Il traite la maniere d'établir la question, parce qu'il faut l'avoir toujours présente à l'esprit, si nous voulons nous tenir dans de justes bornes. Sur quoi son Commentateur cite un avis important de Pline, qui nous dit (3) que le premier devoir d'un Ecrivain est de bien lire le titre de son Ouvrage, & de se demander de temps en temps ce qu'il a entrepris, *pour mettre en fait qu'il n'est point long*, s'il ne sort pas de sa matiere, & qu'il commence à l'être, s'il s'en éloigne. Voyez-vous, dit-il, combien de vers Homere & Virgile ont employez, l'un à chanter la colere d'Achile, l'autre à chanter les armes d'Enée? ils ne sont longs ni l'un ni l'autre, parcequ'ils

Aurelius
Cornelius
Celsus.

éxécu-

tulum suum legat, atque idemtidem interroget se quid coeperit scribere: sciatque, si materia immoratur, non esse longum: longissimum, si aliquid accersit, atque trahit. Vides quot versibus Homerus, quot Virgilius arma, hic Aeneas, Achillis ille describat: brevis tamen uterque; quia facit quod instituit. *Plin. Novoc. ad Apollinar. l. 5.*

Aurelius
Cornelius
Celsus.

exécutent leurs desseins. Je ne dois point oublier de dire que le Commentateur qui a procuré l'édition de Celsus, estime plus ce petit abrégé que tout autre, parce qu'il renferme & ce que Celsus lui-même & ce que les autres avoient écrit plus au long. Mais il y a un peu de passion dans ce jugement.

S. Augustin.

S A I N T A U G U S T I N ,

Mort l'an de Jesus-Christ 430, âgé d'environ 84. ans.

Tom. I. in
Append.

* Ci-de-
vant p.
446.

IL ne s'agit point ici d'une petite Rhétorique qui se trouve parmi les Ouvrages de S. Augustin, & qu'on croit avec raison n'être pas de lui, comme je l'ai déjà dit, * à cause de la différence du style, & parce que c'est un écrit qui ne répond pas à l'habileté de ce Pere de l'Eglise. On la trouve aussi dans le Recueil des Rhéteurs Latins: c'est la raison pourquoi j'en ai parlé ci-devant, lorsqu'il a été question des Auteurs qui composent ce Recueil. Mais il s'agit de ce que S. Augustin a véritablement écrit de l'Art oratoire dans son quatrième livre de la Doctrine Chrétienne.

De inve-
niendo
prius, de
proferen-
do postea
differe-
mus. De
Doct.

Son dessein est d'instruire les Prédicateurs

Quâ viâ & ratione omnis Ecclesiasticæ doctrinæ
Christ. l. 4. supellex possit ad Rhetoricam dicendi præceptionem
n. 1.

teurs sur la maniere dont ils doivent par-
 ler aux peuples, après les avoir instruits
 dans les trois Livres précédens sur la
 maniere d'étudier & l'Écriture, & les ve-
 ritez qu'ils doivent prêcher. C'est ce qui
 a fait dire que ce Saint a compris en
 quatre livres, tout ce qui regarde l'élo-
 quence sacrée, & qu'il y a montré à ceux
 qui veulent traiter ce grand sujet, la
 methode qu'ils doivent suivre s'ils veu-
 lent réüssir, & ne pas égarer leurs disci-
 ples.

S. Augus-
 tin.
 P. Galcsin.
 Protonot.
 Apostolic.
 Epist.
 Nuncupar.
 ad Card.
 Carol.
 Borrom.
 in Rhet.
 Eccles.
 Aug. Vale-
 rii Episc.
 Veron. p.
 6.
 *Ubi suprà
 n. 3.

Il pose * d'abord comme une chose
 certaine qu'il convient à un Prédicateur
 de se servir de la Rhétorique. *Car,*
dit-il, puisque cet Art peut être employé
à persuader la verité & la fausseté, seroit-
il juste que le mensonge s'en servant pour
combattre la verité, la verité ne s'en ser-
vit pas pour se défendre contre le menson-
ge?

Il décrit après cela le devoir d'un O-
 rateur Chrétien, & lui prescrit précisé-
 ment ce que prescrivent les Rhéteurs,
 c'est-à-dire, *d'employer des exordes, des*
narrations, des preuves, des mouvemens,
 & par consequent tout ce qui sert à in-
 teresser ou à exciter les Auditeurs, *les*
prieres, les reproches, les exhortations, les
menaces; en un mot il donne aux Pré-
 dicateurs les régles de Ciceron & d'A-
 ristote, & il est non seulement le (1)
 premier, mais le seul des anciens Au-
 teurs

& usum accommodari, id è veteribus unus S. Au-
 gustinus ostendit solùm, præterea nemo,

S. Augus-
tin.

teurs de nôtre Religion, qui leur ait montré qu'ils ne doivent point chercher d'autres routes dans l'éloquence de la chaire. C'est ainsi que s'est expliqué un Auteur du seizième siècle, en donnant au public *la Rhétorique Ecclésiastique* d'Augustin Valerio, Evêque de Verone, toute conforme aux principes de nôtre Saint. Mais le même Auteur remarque qu'il y avoit alors des modernes, (1), d'un mérite assez mediocre, & pour ainsi dire, *du second ordre*, lesquels, loin d'imiter S. Augustin, croyoient au contraire se signaler en contredisant les Anciens. Qu'en arrivoit-il? Premièrement, ils n'avoient pas eux-mêmes, à ce qu'il dit, cette éloquence naturelle dont ils combattoient les préceptes; En second lieu, ce qu'ils ont dit de l'Art de parler, se trouve embarrassé de contestations inutiles; on n'y voit que difficultez, que ténèbres, qu'esprit de contradiction, défauts que nous trouverons en quelques Auteurs dans la suite de ce volume. Je n'ai garde d'en accuser l'Abbé Cassagnes. Il a pourtant quelque chose sur cet article qui n'est pas juste, & qu'il est bon de rapporter pour mieux expliquer la doctrine de S. Augustin.

Préf. sur
les Oeuvres
de Balz. p.
36.

„ Il y a, si on l'en croit, entre le
„ Prédicateur & l'Avocat, certaines dif-
„ féren-

r Sunt quidam præterea recentes, veluti minorum gentium Scriptores, quibus ostentandi ingenii sui causa hoc maximè propositum fuit veterum institutis ad-versari. In illis... eloquentiæ formam fucò puerili

ferences qu'il est très-difficile d'expli-
quer, parce qu'elles n'ont point de rap-
port à l'ordre qu'on a établi dans les
regles de l'Art. Il ajoûte que certai-
nement l'Eloquence Chrétienne est un
nouveau monde dans la Rhétorique,
& que comme la découverte des Indes
Occidentales a augmenté la Géogra-
phie, il est persuadé que si les Anciens
revenoient au monde, & qu'ils fussent
éclairés du Christianisme, ils feroient
un genre particulier de la Prédication.
On ne fait, selon lui, auquel des trois
la rapporter, & les deux fameux nova-
teurs, Vivès & Ramus, qui condamnent
la division reçûe, parce qu'elle ne com-
prend pas les discours de consolation,
auroient bien plus de raison de la trou-
ver imparfaite à l'égard de ces discours
qui se font sur les préceptes & sur
les mysteres de la Religion. Il croit
confirmer sa pensée, parce qu'il est
visible, à ce qu'il dit, que si nous en
exceptons la louange des Saints, l'O
raison Ecclésiastique n'a que faire au-
jourd'hui, ni du démonstratif, ni du
judiciaire, ni du délibératif; puisqu'à
proprement parler, les Sermons ne
sont ni des éloges, ni des plaidoyez,
ni des délibérations. Tout ce que nous
pouvons faire dans ce défaut de l'Art,
c'est de considerer à quel genre la

„ Pré-
rili illitam, non naturalem; tum opus de oratoriâ
doctrinâ vario certamine implicitum, repugnandi
studio susceptum, difficillimum cernemus. P. Gales.
ubi sup. p. 2. 3.

S. Augus-
tia.

„ Prédication peut avoir le plus de rap-
 „ port, & c'est celui du Barreau, selon
 „ lui, parce que le démonstratif n'est pas
 „ assez grave, & que le délibératif n'est
 „ pas assez animé”. Tel est le sentiment
 de l'Abbé Cassagnes.

Mais quelle idée a-t-on du démon-
 stratif, pour ne le pas croire assez grave;
 ou du délibératif, pour ne le pas croire
 assez animé; ou enfin de la Prédication,
 pour dire qu'elle n'a point de rapport
 aux règles de l'Art, & que si les anciens
 revenoient au monde, ils en feroient un
 genre de cause particulier? Le Prédica-
 teur a-t-il autre chose à faire, lorsqu'il
 traite les mysteres ou les préceptes de
 la Religion, que ce qu'on doit faire dans
 tous les Discours oratoires, comme l'en-
 seigne S. Augustin, qui est d'*instruire*,
 de *plaire*, & de *toucher*? La matiere or-
 dinaire du Prédicateur est une *Thèse gé-
 nérale*; Comment pourroit-on en faire un
genre de cause, puisqu'un genre de cause
 est un cas particulier? Supposons que
 Cicéron revînt au monde, & qu'il fût
 éclairé des lumieres de la Religion; on
 croit qu'il feroit un nouveau genre de
 Rhétorique pour le Prédicateur! on se
 trompe. S. Paul & l'expérience nous
 apprennent l'usage de la Prédication.

Il s'y agit d'instruire le Peuple, d'ex-
 horter, de détourner, de faire des repro-
 ches, d'intimider, de soutenir, de donner
 de la honte, d'affliger, de blâmer le vi-
 ce, de louer la vertu. Or que dit Ci-
 ceron de l'éloquence dont il a donné
 des

des préceptes? L'Abbé Cassagnes ne pou- s. August-
 voit l'ignorer après la traduction qu'il a tin.
 faite des trois Livres de l'Orateur. " Il
 „ n'appartient qu'à l'Orateur, dit Cice- 2. De Orat.
 „ ron, de dire avec dignité ses sentimens n. 35.
 „ sur les matieres les plus importantes;
 „ c'est à lui à faire sortir tout un peu-
 „ ple de son indolence en l'animant, ou
 „ à le retenir quand il s'emporte. Y a-
 „ t-il quelqu'un qui ait, ou plus de feu
 „ pour porter les hommes à la vertu,
 „ ou plus de force pour les détourner
 „ du vice? Qui peut répandre plus d'a-
 „ mertume ou plus d'aigreur dans un
 „ discours, lorsqu'il faut décrier les mé-
 „ chans; ou y semer plus d'ornement &
 „ plus d'éclat, quand il s'agit de louer
 „ les gens de bien? Qui est en état de
 „ mieux déconcerter la méchanceté des
 „ hommes par l'invective ou l'accusation,
 „ ou de consoler avec plus de douceur
 „ & de bonté ceux qui sont accablez par
 „ l'infortune"? On voit la doctrine de
 Ciceron; il faut voir celle de Saint
 Paul, & ce qu'il demande aux Prédi-
 cateurs. Il veut qu'ils soient capables d'ex- Tit. 1. 9.
 horter selon la saine doctrine, & de con- Ibid. v. 15.
 vaincre ceux qui s'y opposent; de reprendre Tit. 2. v 15.
 fortement; d'exhorter avec une pleine auto- 2. ad Ti-
 rité, ou avec douceur. Ce que l'Apotre moth. c. 2.
 dit à Tite, il le dit à Timothée. Il lui v. 25.
 dit que c'est à quoi sert l'Écriture,
 qu'elle est utile pour instruire, pour re-
 prendre & pour corriger, & il le montre Ibid. c. 4.
 par son exemple. C'est donc s'alambi- v. 2.
 quer l'esprit, que de se figurer qu'il y a

S. Augustin.

une Rhétorique pour le Prédicateur, autre que celle qui est toute trouvée pour les Orateurs ordinaires. Souvenons-nous une bonne fois, qu'on ne peut, & qu'on ne doit pas même, dire tout sur l'éloquence, & que quelques choses qu'on puisse dire, il faudra toujours que l'Orateur en supplée par sa prudence. Le tout est de lui donner de bons préceptes généraux. Revenons à Saint Augustin.

Ubi sup. r.
§.

Ce Saint Docteur reconnoît qu'il y a des Prédicateurs qui parlent *sagement*, c'est-à-dire, qui ne disent rien que de vrai & de bon, & il ajoute qu'il y en a d'autres qui parlent aussi *éloquemment*. Il conseille aux premiers de se servir beaucoup des paroles de l'Écriture: mais il enseigne que les seconds sont préférables, parce qu'ils profitent davantage à leurs Auditeurs. Les uns & les autres nous présentent un remède salutaire, qu'il est à propos de prendre, lors même qu'il est amer: mais il est plus avantageux, selon le Saint, d'y joindre l'utile à l'agréable, pour le faire rechercher plus ardemment (1).

N. 2. 4.

Une chose peut paroître surprenante. Saint Augustin entreprend de former l'Orateur sacré par les regles des anciens, & néanmoins il déclare qu'il n'entreprend pas de rebattre les préceptes qu'il avoit enseignés dans les Ecoles (2). Une de ses raisons est, que c'est là l'étude des
jeunes

1 Sumenda sunt & amara salubria: sed salubri suavitare, vñ suavi salubritate quid melius? *Ibid.*, n. 9.

jeunes gens qui n'ont rien de plus sérieux à faire, & qui d'ailleurs ont de l'esprit pour les apprendre facilement : sur quoi il rapporte le sentiment de Cicéron, qui dit que *si on ne les apprend en peu de temps, on ne les apprend jamais*. Une autre raison est, qu'on peut pratiquer les règles de l'éloquence sans les avoir apprises, puisque ceux mêmes qui les ont étudiées, les pratiquent souvent sans y penser; ce qui fait voir, dit-il, que ce n'est pas afin d'être éloquens qu'ils les pratiquent; mais qu'ils les pratiquent parce qu'ils sont éloquens. Au lieu donc de faire une étude particulière des préceptes de Rhétorique, il conseille au Prédicateur qui veut parler *sagement & éloquemment*, de lire plutôt de beaux discours, d'écouter les personnes éloquentes, de s'appliquer à les imiter. Car si les enfans apprennent à parler, parce qu'ils entendent ceux qui leur parlent; pourquoi, dit saint Augustin, un Prédicateur ne deviendrait-il pas éloquent, s'il a soin de lire ou d'écouter des discours qui le sont? Ce n'est pas qu'il croye inutiles les préceptes qu'on donne aux enfans, mais il estime qu'il faut les apprendre de jeunesse.

Pourquoi donc fait-il esperer des préceptes à des personnes capables de prêcher, si les préceptes ne conviennent qu'à la jeunesse? Il s'explique. Il ren-
voye

2 Rhetorica... quæ in scholis sæcularibus & didici & docui, à me non expectentur. *Ib.* n. 2.

S. Augustin.

voye aux enfans les règles les plus communes de l'Art, & qui regardent les figures de pensées, celles de mots, les tropes, les périodes, l'égalité ou l'inégalité des membres du discours, & autres ornemens de diction. Il ne leur renvoye pas de même certains préceptes plus importants & plus difficiles, qui regardent ou les différens devoirs de l'Orateur, ou la diversité des styles. Au contraire, il s'attache à les expliquer, à en montrer la nécessité, à en donner des exemples. Et quoique, sur cela même, il n'entre pas dans tous les détails possibles; on ne laisse pas de dire qu'il traite cette matière à fond, & qu'il en donne de fort belles règles. C'est à quoi il faut prendre garde, pour ne pas appliquer à toute la Rhétorique, ce qu'il ne dit que de la partie de cet Art, qui est la plus aisée.

Réflex. sur l'Eloq. imprimées chez Joffe en 17co. P. 123.

Il passe ensuite à montrer que l'éloquence telle que nous la concevons, n'a pas manqué aux Auteurs Canoniques, & que ce qu'ils ne tenoient point de l'Art, le Saint-Esprit le leur a donné; parce qu'encore que leur sagesse ne recherchât point cet avantage, cet avantage pourtant n'abandonnoit point leur sagesse (1). Cette éloquence en eux ne paroît pas tant que dans les Orateurs ordinaires,
par

1 Neque enim hæc humanâ industriâ composita, sed divinâ mente sunt fusa & sapienter & eloquenter, non intentâ in eloquentiam sapientiâ, sed à sapientiâ non recedente eloquentiâ. n. 21.

par deux raisons : premièrement , c'est qu'ils ne se sont pas mis en peine de rendre sensible (2) ; en second lieu , c'est qu'ils en ont encore une autre , qui se fait beaucoup plus sentir , dont nous dirons bien-tôt quelque chose. Celle néanmoins dont je parle maintenant , brille si fort en une infinité d'endroits , que ceux mêmes qui sont ensevelis dans un profond sommeil , s'en apperçoivent (3). C'est cette éloquence que les ennemis de S. Paul trouvoient dans ses Epîtres , lorsqu'ils en sentoient le poids & la force. Et si cet Apôtre laisse dire d'ailleurs qu'il n'avoit point le talent de la parole , c'est , non pas un aveu que cela fût vrai , mais une modération qui lui fait négliger un reproche , lequel pour avoir peut-être quelque fondement sur la difficulté de parler , ou sur sa modestie , n'en avoit néanmoins aucun dans le caractère de ses Lettres.

Mais les Auteurs Canoniques ont encore une autre éloquence , plus grande même que la première , quoique sous quelque apparence de bassesse. Elle est toute surnaturelle & divine , aussi-bien qu'obscure & mystérieuse , & elle leur est tellement propre , qu'elle ne conviendrait point à d'autres (4). Après avoir parlé

2 Istâ nostrâ eloquentiâ ita usi sunt per alteram suam , ut nec deesset nec emineret. n. 10. Non quia non habent , sed quia non ostentant. n. 14.

3 Et qui stertit , advertit. n. 12.

4 Nec ipsos decet alia , nec alios ipsa. n. 9.

S. Augustin. parlé de l'éloquence de ces Auteurs sa-
 cin. crez , après en avoir rapporté plusieurs
 exemples de l'Écriture, S. Augustin parle
 de celle qui convient aux Prédicateurs.

Il montre en quoi elle consiste, & il ne
 propose rien de médiocre, ni rien de con-
 fus , mais distinctement ce que Cicéron
 a donné pour le véritable caractère du par-
 fait Orateur, qui est *d'instruire, de plaire,*
& de toucher (1), dont le premier est
 regardé comme le fondement des deux
 autres ; le second comme un assaisonne-
 ment qui retient l'auditeur, & le troisié-
 me comme le moyen de vaincre & de
 triompher. Pour instruire, il faut, selon
 le Saint Docteur, beaucoup d'ordre dans
 le Discours, & beaucoup de netteté dans
 le style. Il marque donc à ce propos, le
 soin qu'on doit avoir de la clarté, & déci-
 de qu'elle doit quelquefois faire négliger
 la beauté même & la pureté du langage.

Ubi sup.
 n. 24.

Quant à la seconde partie de l'Orateur,
 qui est de plaire, c'est l'effet des agrémens
 dont le Discours est susceptible. Mais
 ils ne conviennent pas tous au Ministre
 de l'Évangile : il n'y a que ceux qui sont
 graves, majestueux, en un mot ceux qui
 ont de la dignité.

Ibid. n. 31.

A l'égard du moyen de vaincre & de
 triompher, S. Augustin remarque expres-
 sément qu'il consiste dans les mouve-
 mens & dans les passions. Il conseille
 par

N. 36.

1 Oratoris est docere, delectare, movere. Pri-
 mum est necessitatis, alterum suavitatis, tertium
 victorix, Cic. in Orat.

pat conséquent de les employer, il en donne des exemples dans les Livres saints, & nous apprend comment il s'en étoit servi lui-même avec succès. Ce qui montre la fausse délicatesse de ceux qui en condamnent l'usage, & ne voyent pas dans leurs vaines subtilitez, qu'ils condamnent les plus grands hommes, & Dieu même qui les a fait parler.

S. Augustin.
N. 53.

La conclusion est, que l'Orateur Chrétien doit s'exprimer de maniere que l'on comprenne ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre; & qu'on se rende à ce qu'il veut persuader (2). Il en vient à bout, lorsqu'il employe à propos les differents styles que l'on distingue dans le discours. C'est sur cela que le Saint donne ses préceptes. Mais on l'arrête. *Pour-quoi; lui dit-on, donner des regles aux Prédicateurs, puisque c'est le Saint Esprit qui doit les conduire?* Il répond que c'est par la même raison, que, dans nos prieres, nous exposons à Dieu nos besoins, quoiqu'il les connoisse. C'est-à-dire que le secours de Dieu n'exclut point l'action de la Créature.

N. 30.

Dans les principes de Cicéron, on varie le style selon la dignité de la matiere: mais dans la Prédication tout est grand; jusqu'à un verre d'eau froide donné à un pauvre par charité; & néanmoins il ne faut pas y employer le même style. *Il n'y*

2 Ut audiatur intelligenter, libenter, obedienter.
Ib. n. 30.

S. Augustin. n'y a rien de petit, dit Saint Augustin, dans les choses dont le Prédicateur doit parler; il ne doit pas néanmoins toujours parler des grandes choses d'un style sublime. Il doit user du style simple, lorsqu'il enseigne; du médiocre, quand il loue ou qu'il blâme; du sublime, quand il s'agit de faire pratiquer quelque action de vertu à des personnes qui y sentent de l'éloignement. Car il leur faut des paroles qui les enlèvent; ou les remuent fortement pour les soumettre à l'Évangile. Ainsi le simple, selon le Saint, consiste à employer des termes propres à faire comprendre ce qu'on enseigne; le médiocre, à employer des expressions brillantes; le sublime à en employer de fortes & de véhémentes. Et quoiqu'on puisse allier, dans ce dernier, la beauté avec la force, comme on les concilie, par exemple, dans les armes d'un soldat: il est pourtant vrai de dire que l'une est différente de l'autre. Sur cela viennent en foule des passages tant de l'Écriture que des Pères, choisis avec beaucoup de discernement, pour expliquer cette variété de style, si nécessaire au Prédicateur. Au milieu de tant de préceptes, ce qui semble briller davantage, ce sont ces excellentes réflexions; Que chaque style a en sa manière, la vertu d'éclairer l'esprit, celle de lui plaire, & même celle de le faire obéir; Que l'on souffre plutôt la longueur dans le style simple, que dans le sublime; Qu'on ne doit pas croire qu'un Discours soit d'un genre sublime, parce que l'Auditeur y fait des exclamations; L'agréable & le fin

cin.
N. 35.

N. 61.

N. 56.

N. 51.

N. 53.

du

du style simple, les ornemens du style mediocre peuvent avoir cet effet : au lieu que le sublime saisit tellement, qu'ôtant l'usage de la voix, il ne laisse que le pouvoir de pleurer. Et c'est ce que Saint Augustin dit lui être arrivé à Césarée de Mauritanie. S. Augustin.

Cette idée n'est point particulière à Saint Augustin. On la trouve dans des Auteurs plus anciens. Comptez, dit un homme sage, dans Aulu-Gelle, que l'Auditeur n'est point touché, tant qu'il applaudit à un Discours. L'Orateur est un Medecin. A. G. 54
c. 1.
Met-il la main où est le mal? touche-t-il aux blessures de l'ame? la honte, l'étonnement, le repentir, le silence de ceux qui l'écoutent, en sont la véritable preuve; s'ils s'évaporent en louanges & en acclamations, tout le discours n'a fait que flatter l'oreille, il n'a point pénétré jusqu'au cœur. C'est un Philosophe qui parle ainsi, & qui demande ce caractère dans un Discours moral, qui attaque le vice, ou qui recommande la vertu. A combien plus forte raison doit-on le demander dans les Discours d'un Orateur Chrétien, qui ne doit avoir en vûë que le salut des âmes?

Mais quoique tous ces grands effets semblent ne dépendre que du discours, qui met la vérité dans un beau jour, qui la fait écouter avec plaisir, qui la rend touchante (1), Saint Augustin remarque pourtant que la bonne vie donne plus de poids à ce qu'on dit, que la plus grande Elo-

(1) Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat. n. 16.

S. Augustin. Eloquence. Il ajoûte que ceux qui vivent mal ne laissent pas d'être utiles à leurs Auditeurs, quand ils prêchent sagement & éloquemment; mais qu'ils se nuisent à eux-mêmes, sans doute parcequ'ils font ce qu'ils condamnent.

Une chose que je puis dire, est qu'outre le poids que la bonne vie donne au discours, (ce qui ne fait rien à l'éloquence considérée en elle-même) il est constant que le Discours même tire de la disposition du cœur une force merveilleuse; parceque la vertu inspire du courage à l'Orateur, qu'elle lui éleve l'ame, qu'elle lui fournit de grands sentimens, & même de grandes pensées. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages de Saint Augustin pour s'en convaincre.

* N. 63. On peut juger que ce Saint exigeant du Prédicateur la pratique des vertus, lui recommande * de s'adresser souvent à Dieu par la priere. Mais à quoi on ne s'attendoit pas, il ne croit point qu'un honnête homme soit blâmable pour prendre & pour prononcer les Sermons d'un autre plus habile que lui. *Il n'est point, dit-il, voleur ou plagiaire pour cela; puisqu'on ne peut donner ce nom qu'à ceux qui prennent ce qui n'est point à eux. Or, quand un homme est religieux observateur de la parole de Dieu, cette parole lui appartient par tout où il la trouve.*

N. 62.

Voilà à mon sens, la véritable Rhétorique du Prédicateur. Je ne m'arrête point à observer quelque différence qu'il y a entre les principes du Saint sur le sublime, & ceux de Longin ou d'Hermogène,

géné , persuadé que si cela fait quelque chose à l'exactitude de la doctrine, il ne fait rien à l'usage qu'en doivent faire ceux que le Saint a voulu instruire. A quoi je crois qu'il faut faire attention, c'est qu'il ne leur permet point de rien mépriser de ce qui entre dans l'Eloquence que les grands Maîtres ont enseignée , quoiqu'il les dispense d'en apprendre les préceptes les plus communs , s'ils ne les ont appris de jeunesse. Le Saint Docteur leur montre cette Eloquence dans les Auteurs sacrez , quoiqu'ils n'ayent point songé à s'en servir , non plus que les premiers Orateurs qui ont été avant les règles. Il leur découvre encore dans ces Auteurs une autre Eloquence , mais qui ne convient qu'à eux , en sorte que de prétendre les imiter , ce seroit pecher contre une des principales règles de l'Art , qui veut que *le discours convienne à celui qui parle.* On peut imiter ce qu'ils ont de semblable à l'Eloquence artificielle, mais il ne faut pas s'attendre à l'avoir comme eux par infusion , non plus que leurs lumieres ; il faut les acquerir ; ce qui n'empêche pas qu'on ne les demande à Dieu. Enfin Saint Augustin fait connoître à ses Lecteurs que malgré la difference des matieres saintes & des matieres profanes , l'Art n'a point d'autres préceptes à donner pour les unes que pour les autres ; ce qui est un excellent éloge de la doctrine des anciens Maîtres sur l'Art Oratoire.

Il s'est fait divers Ouvrages dans ces derniers temps , qui ont quelque rapport à celui

S. Augustin.

celui dont je viens de parler. Dans les uns la doctrine de Saint Augustin a été attaquée, ou par hazard, ou à dessein: dans les autres elle a été justifiée & défendue. De la première espèce il y a d'un côté la Préface de Mr. du Bois de l'Académie Française sur la Traduction des Sermons de Saint Augustin: de l'autre côté il y a quelque chose des Ouvrages du P. Lamy Benedictin, qui voulut relever le sentiment de Mr. du Bois foudroyé par un fameux Docteur de Sorbonne. De la seconde espèce il y a les * Réflexions de ce Docteur sur l'Eloquence, dont je me suis beaucoup servi dans cet article; il y a quelques † Lettres de Monsieur l'Evêque de Soissons au P. Lamy; il y a encore deux Ouvrages que j'ai faits aussi par occasion contre ce Pere. Il suffit, je crois, d'avoir désigné ici tous ces Ouvrages pour en parler en leur lieu.

* Imprimées chez Joffe par les soins du P. Bouhours, en 1700.

† Imprimées dans le même Volume.

Traité de la vérité. Etoq. chez David. Réflex. sur la Rhétor. chez Thiboust.

George de Trébizonde.

GEORGE de TRÉBIZONDE,

Né en Candie, mort en 1486.

Jug. des Sa. T. 2. part. 1 pag. 365. & T. 2. part. 3. p. 301.

Monsieur Baillet qui parle de George de Trébizonde en deux endroits, parmi les Grammairiens & parmi les Traducteurs Latins, rapporte sur les Traductions de cet Auteur, & sur son humeur, des témoignages qui lui sont fort désavantageux. Il ne me con-
vient

vient point de les réfuter, parce que je les suppose justes; ni même de les rapporter, excepté quelques lignes, parce qu'il n'y a que cela qui regarde sa Rhétorique, dont il est ici question, & sur laquelle je ne dois pas laisser d'exposer les jugemens qu'on en a faits, encore qu'ils ne conviennent pas avec ce qu'on dit de ses Traductions.

En effet sa Rhétorique est un Ouvrage dont André Schot fait beaucoup de cas. Peu s'en faut que, sur cet article, il ne le préfère à tous les Modernes. Il nous assure qu'elle fut admirée de tous les Savans.

Il y a lieu de croire qu'une chose contribua à lui attirer cette approbation générale, c'est l'état où étoit alors non seulement l'Eloquence, mais encore la Rhétorique. L'Auteur nous apprend lui-même que la première étoit entièrement abandonnée; & à l'égard de la seconde, il dit que les Maîtres qui l'enseignoient ne dictoient pour tous préceptes que des Livres remplis d'extravagances, au lieu des bons Originaux Grecs ou Latins.

Cependant il ne faut point s'imaginer que cet Ouvrage n'ait dû sa gloire qu'aux défauts qui se trouvoient dans les autres de même espèce. Les Critiques le jugeoient très-estimable par lui-même. „ le merveille, dit Mr. Morhof, qu'il fût „ si fort estimé, ou que Trithème l'eût „ trouvé si beau? puisque c'est un com- „ posé de ce qu'il y a de meilleur dans „ Aristote & dans Hermogène, & que „ par

George de
Trébizon-
de.

Prol. in
Phot. & a-
pud Morh.
T. 2. l. 6.

Trapez, p.
1. 2.

Morhof. 1
T. 2. l. 6. p.
250. n. 9.

George de Trébizonde, par l'un l'Auteur y supplée ce qui manque à l'autre?

de. Cela revient à peu près, à l'idée que Trapez. p. 232. George de Trébizonde donne lui-même

de sa Rhétorique, lorsqu'il fait profession de ne rien dire que ce qu'il a traduit des Grecs. Je dis à *peu près*; parce qu'il fait encore profession de suivre Ciceron, & de tirer les préceptes qu'il donne, non seulement des Livres de Rhétorique de cet Orateur, mais encore des réflexions qu'il a faites sur ses Harangues, à propos de quoi je puis dire qu'il fait fort bien l'analyse de la harangue pour Milon.

Id. p. 239. Pour ce qui est des Rhéteurs Grecs, il paroît sans comparaison suivre bien plus Hermogène, qu'Aristote. Il ne fait fort souvent que le traduire & il ne s'en cache pas, comme je l'ai déjà dit ailleurs. Il fait quelque changement dans l'ordre des matières, mais il garde le fond de la doctrine. Son meilleur Livre est

Id. p. 78. le troisième où il explique fort bien toutes les manières de raisonner qui conviennent à l'Orateur. Il estime particulièrement la méthode d'Hermogène, pour profiter de la richesse d'un sujet ou pour en cacher la stérilité. Il ne doute point que ce ne soit par là, qu'ont brillé les anciens Orateurs, dont l'Eloquence, dit-il, se conserve dans leurs Livres depuis tant de siècles, malgré les révolutions des Empires, & des Etats où ils ont fleuri. Ils avoient l'Art de découvrir tout ce qu'il y avoit à dire sur un sujet,

Trapez. L. 3. p. 2. ob. &c.

soit

soit pour ne choisir que ce qu'il y avoit de plus beau & de plus fort, soit pour profiter de tout & ne rien omettre, renfermant tout néanmoins en peu de mots avec une brieveté merveilleuse: ou bien, si la matiere fournissoit peu, ils savoient traiter ce peu avec tant d'Art, l'amplifier, & le tourner si bien, qu'en le présentant sous diverses faces, ils sembloient dire diverses choses, ou alléguer diverses preuves, lorsqu'ils n'en alléguoient qu'une.

Il est vrai que cet Auteur n'écale point les Originaux qu'il s'est proposé; mais il en approche. Ses préceptes sont bons & solides, fondez sur la raison & sur l'expérience. Son style est clair, net, & assez concis. Ainsi je ne conçois pas qu'on ait voulu parler de sa Rhétorique, lorsqu'on a dit qu'il na pû retenir son babil, & si j'avoüe que c'est de cet Ouvrage même, qu'un autre Critique a parlé, lorsqu'il a porté un jugement semblable du Trapezontin, je ne conviens pas de même que le jugement soit juste.

Car outre que le Trapezontin est modeste & sans affectation, il ne donne des exemples qu'à propos, & il les donne d'une juste longueur. Il imite si bien Hermogène, il explique si bien Cicéron, comme ce Rhéteur a expliqué Démosthène, qu'on pourroit l'appeller sans difficulté l'Hermogène Latin ou Cicéronien.

Ce n'est pas l'idée assurément qu'en donne Paul Jove, lorsqu'il dit que *dans les*

George de
Trebizon-
de.

M. Huet,
de Clar. In-
terp. l. 2. p.
188.
M. Baill. T.
2. part. 3.
P. 304.
Lud. Vi-
vez, de
Trad. Disc.
p. 482.

Paul. Jov.
Elog. 25.

George de Trébizon-
de. *les commencemens on avoit pris le Trapezontin pour un habile homme, même quand on vit ce qu'il avoit traduit d'Aristote, d'Eusebe & d'Hermogène ; Mais il me semble que c'est l'idée qu'en donne la lecture de son Ouvrage. Et comme on ne peut disconvenir, selon Mr. Baillet, que cet Auteur n'ait eu du savoir, je crois que s'il a sù quelque chose, c'est sur-tout la Rhétorique en général, & les principes d'Hermogène.*

Jug. des
Sav. T. 2.
part. I. p.
365.

Trap. Préf.
du 5. L. p.
454.
Trap. p.
338.

Il estime aussi beaucoup Aristote, de sorte qu'on ne peut croire qu'il ait eü ce Philosophe en vüe dans la censure qu'il porte contre ceux qui en traitant des passions par rapport à la Rhétorique, descendent dans un trop grand détail. Il prétend qu'il faut être ignorant en cet Art, pour s'arrêter à chercher *le nombre & la nature* des passions, comme si cela étoit d'un grand usage à l'Orateur. Cette censure ne peut tomber que sur ceux qui demanderoient sur ces deux points une exactitude Physique ou Metaphysique. Aristote ne la demande point; loin de la demander, il déclare par-tout qu'elle ne convient point à la Rhétorique. En effet sans qu'on nous définisse une passion, seulement à l'entendre nommer, nous sentons ce que c'est; & si on nous dit le moyen de la faire naître ou de la réprimer, nous concevons parfaitement le précepte, & sommes en état d'en venir à l'usage & à la pratique.

Aux jugemens que j'ai rapportez sur cet Auteur, je crois devoir ajoûter le té-

témoignage que lui rend une Epigramme manuscrite que j'ai trouvée à la tête de l'exemplaire que j'ai lû.

George de Trebizonde.

Elle est de Math. Parma. 1491.

Qui cupis eloquii penetrabilia noscere sacri

Arpinumque tuâ fingere voce virum:

*Nos docet Archigraphus solers Trapezuntius
artem:*

Hoc Duce, Roreni, nempe Disertus eris.

C'est-à-dire, voulez-vous connoître les mystères de l'Eloquence, & devenir un autre Ciceron? C'est l'Art que nous enseignent un des plus grands Maîtres, le Trapezontin. Suivez ses préceptes, & vous serez éloquent.

En voilà assez pour faire connoître cet Auteur, & il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail d'une doctrine que nous avons déjà vûe en parlant d'Aristote & d'Hermogène. Je remarquerai seulement qu'entrepreneur de traiter les divers caractères du discours selon les principes du dernier, il croit que la chose est plus difficile pour lui, qu'elle ne l'avoit été pour l'ancien Rhéteur, parce qu'il se voit le premier qui ait traité cette matière en Latin; au lieu qu'avant Hermogène, beaucoup d'autres l'avoient traitée en Grec. A cela j'ajoute sa pensée sur la Philosophie. Il la regarde comme la mere des beaux Arts, de maniere néanmoins que quand on la traite sans Eloquence, elle n'est propre qu'à énerver le talent

George de
Trebizon-
de.

de la parole & à desseicher l'esprit (1).
J'en dirois autant de celle qu'on traite
éloquemment, si c'est d'une Eloquence
puerile, affectée & mal entendüe.

A N T O I N E L U L L E

D E M A J O R Q U E,

*Professeur de Théologie à Dole, vers la
fin du quinzième siècle.*

Antoine
Lulle.

ON reconnoît d'abord au nom d'*Antoine*, que ce n'est point ici *Raymond Lulle*, fameux par sa méthode impertinente, où il a prétendu donner l'Art de parler de tout sur le champ, & qu'on a fort bien défini *l'Art de parler sans jugement de ce qu'on ne fait point*. Celui dont est question, étoit pourtant de Majorque aussi bien que l'autre; & vivoit du temps de Rodolphe Agricola, d'Erasme, de Strébee, de Sturmius & de Ramus. Il fait mention de Raymond Lulle, qu'il regarde ou comme son parent ou du moins comme son compatriote, & il le qualifie même de Saint. Antoine enseignoit les Lettres saintes à Dole, d'où la peste l'ayant obligé de sortir, il se retira à la campagne avec l'Evêque de Bezançon, qui le sollicita d'achever dans

DivusRay-
mundus
noster ..
Lullius.
pag. 275.
276.
Ant. Lull.
in Procem.

x Philosophia quidem quâ omnes liberales artes continentur, si dicendi suavitate privata sit, omnem orationis

dans cette retraite & dans le loisir qu'el-
 le lui procuroit, ce qu'il avoit commen-
 cé depuis long-temps sur l'Art Oratoire. Antoine Lulle
 C'est l'occasion, comme il le raconte
 lui-même, qui lui fit mettre son Ouvra-
 ge en état de paroître, & il l'a intitulé
sept Livres touchant le Discours.

A ce titre l'Auteur ou le Libraire a
 ajouté qu'on explique dans ces Livres non
 seulement tout Hermogène, mais presque
 généralement tout ce que les Grecs & les
 Latins ont dit de la Rhétorique. C'est le
 jugement qu'en a porté Mr. Morhof, Morhof. T. 2. l. 6. p. 246. n. 10.
 soit qu'il s'en soit formé cette idée en
 le lisant, soit qu'il s'en soit rapporté à
 l'inscription du Frontispice. Ce qui fe-
 roit croire qu'il l'avoit lû, c'est qu'il dit
 encore, que cet Ouvrage est écrit avec
 beaucoup de soin, & que Vossius s'en
 est beaucoup servi dans la composition de
 ses Institutions, quoiqu'il l'ait souvent
 réfuté.

Si je n'avois vû ce Traité, j'aurois
 cru, sur la maniere dont en parle Mr.
 Morhof, que c'étoit un Recueil des pré-
 ceptes de tous les Maîtres, semblable à
 celui qu'Aristote, comme j'ai dit, avoit Dans ma Préf.
 composé. J'ai reconnu à la lecture, que
 c'est proprement la Rhétorique d'Hermo-
 gène avec quelques autres préceptes, ti-
 rez principalement d'Aristote & de Cice-
 ron. Pour ce qui est de Quintilien &
 Longin, il n'a eû garde d'en prendre
 beau-

orationis gravitatem infringit atque concidit: totumque ingenii succum asperitate imbibit nimiam,

Antoine
Lulle.
Ant. Lull.
in Proœm.
p. 13. 105.

beaucoup de choses, puisqu'il n'en fait pas grand cas. Il trouve que le premier donne à connoître les défauts qui peuvent se trouver dans un Discours, & qu'à l'égard des beautés de l'Eloquence, il a plutôt eu intention de faire voir qu'il les connoissoit, que de nous les apprendre, ou de nous en montrer le chemin (1). Et quoiqu'il fasse plus de cas de Cicéron, quoi qu'il reconnoisse que ce grand homme a étudié l'Art toute sa vie & qu'il le savoit fort bien, il croit néanmoins qu'il l'a encore mieux pratiqué, qu'il ne l'a enseigné: soit que dans ses Discours, la force de génie conduisît cet Orateur à quelque chose de plus parfait que ce qu'il dit dans ses préceptes; soit que dans ses préceptes, il se soit laissé aller à admirer des choses qu'il ne pratiquoit point dans ses Harangues. En un mot, on nous dit que ses *Ouvrages sur la Rhétorique sont plus longs qu'ils ne sont utiles*. Il n'en faut pas davantage pour faire concevoir qu'on n'a garde de trouver dans cet Ecrivain tout ce que les

Ant. Lull.
p. 13. 106.
Id. p. 8. 9.
46.

Grecs & les Latins ont dit de l'Art Oratoire, comme le dit Mr. Morhof.

Le premier Livre apprend à fixer les questions avec les principes qui les font naître, & contient une dissertation sur les diverses mœurs des hommes selon les âges, les Pays, ou les conditions. Le second explique la maniere de prouver
ou

z Vicia, quæ in dicendo committi possunt, notavit;

ou d'établir ce qu'on avance sur une question. L'Auteur y a joint la maniere de faire connoître les mœurs avec les préceptes qui regardent le genre délibératif, & le démonstratif. Le judiciaire fait la matiere du troisieme Livre. C'est là qu'il détaille toutes les parties du discours. L'Elocution & ses ornemens occupent tout le quatrieme, excepté qu'il traite de l'arrangement des mots & de l'harmonie, dans le cinquieme. Il employe le sixieme à expliquer les idées ou les différens caractères du discours, & le septieme à parler des bienséances, d'où il prend occasion de marquer ce qui convient aux Orateurs, aux Philosophes, aux Historiens & aux Poëtes.

Il n'y a personne qui ne reconnoisse là l'esprit & la méthode d'Hermogéne. Aussi l'Auteur fait-il profession de le suivre, de l'imiter, de l'admirer, enfin de ne s'en écarter qu'en peu de chose & malgré lui. De telle sorte qu'on peut assurer que quiconque connoît l'un, connoît aussi parfaitement l'autre sur tous les points que je viens de toucher. On trouve de même dans l'un & dans l'autre l'Art de polir & de fortifier les raisonnemens. A la doctrine d'Hermogéne, il joint celle d'Aristote, touchant les passions & les mœurs; & quoiqu'il soit un peu trop court sur les premieres, & trop étendu sur les secondes, il est pourtant

Antoine Lulle.
Id. p. 140.
Designatione, notatione, signis &c.
Id. p. 157.
L. 2. p. 173.
ad 178.

ib. p. 178.
ad fin. lib.
L. 3. p. 126.

Ant. Lull.
P. 424.

Ant. Lull.
Pag. 229.

Ant. Lull.
p. 254.
Id. p. 255.

vit; nec virtutes præcipere aut docere, sed nosse videri voluit.

- Antoine Lulle. tant vrai de dire qu'il entend très-bien les unes & les autres. Il est aussi parfaitement au fait dans ce qu'il dit sur le genre délibératif & sur le démonstratif. Il reconnoît (1) très-sensément qu'on ne peut entreprendre de donner des règles de la Mémoire & de la Prononciation, qu'on ne dise *bien des choses également superflues & puériles*. Il n'hésite point à dire que la connoissance de la Nature qui donnoit tant d'avantage à Periclès dans ses discours, n'étoit que la *science des mœurs*, laquelle le mettoit en état d'accommoder ce qu'il disoit au caractère de ceux à qui il avoit à faire (2).
 Id. p. 17.
- Id. pag. 17. Il inculque un avis important, qui est *que pour être en état d'étaler de grandes veritez avec pompe & avec force, dans l'occasion, il faut avoir lû toutes sortes d'Auteurs, s'être fait de grands principes, avoir pris la peine de les traiter & de les mettre par écrit, enfin en avoir retenu l'esprit & même les termes*. Il exhorte à le faire par l'exemple des grands hommes, qui ont suivi cette méthode, sans quoi ils ne seroient jamais parvenus à un si haut point de gloire. Je laisse d'excellentes choses qu'il dit contre tout ce qui est affecté, ou contre la longueur des préceptes, ou sur la nécessité (quand on a du génie pour l'Eloquence) d'en venir incessamment à l'usage qui vaut mieux que
 Id. p. 265.

1 Utriusque tractatio multa admittit tam super-
 vacua quam etiam puerilia.

que toutes les règles. Et en tout cela, Antoine Lulle. on ne peut nier qu'il ne paroisse homme non seulement qui fait, mais qui a du goût, qui a pris de la peine dans ce qu'il a fait & qui a puisé dans de bonnes sources.

Ce qui semble un peu démentir cette idée que nous avons de son goût, ce sont ses longueurs dans ses préceptes sur la Narration, & presque généralement L. 3. p. 126. sur tout, excepté sur quelques points de doctrine que j'ai marquez ci-devant. Il paroît particulièrement que sur le chapitre des figures (22), il est aussi long, L. 4. ou peu s'en faut, que Vossius, ou que le Pere Caussin. Je ne conçois point comment il n'a point évité ce défaut, après avoir remarqué, à ce qu'il prétend, que Cicéron est trop long; que dis-je? après avoir senti lui-même que des préceptes aussi diffus que les siens sont plus Id. p. 260. & 261. propres pour la spéculation que pour l'usage, & qu'il n'en faut pas tant aux personnes qui ont de la disposition pour l'Eloquence.

Mais ce qui, à mon sens, dément encore plus ce bon goût que je lui trouve d'ailleurs; & ce que je n'aurois jamais cru si je ne l'avois vû de mes yeux; c'est qu'il a cru, que pour expliquer les principes des questions Oratoires, il fal- Id. p. 22. &c. 34-35. &c. loit qu'il traitât des *Universaux* & des *Caté-*

2 Mentis ac dementiæ rationes considerans, Virtutes propinabat per orationem, sicuti Medici alimenta præscribunt. *Id.* pag. 85.

Antoine
Lulle.

Catégories d'Aristote, des *Oppositions*, des *Equipollences*, & des *Conversions* des propositions; de la *nature*, des *especes*, des *figures* & des *modes* des *sylogismes*: des *règles communes* à toutes les figures, de celles qui sont propres à chacune, & des vers inventez pour désigner tous les modes des *Sylogismes*. Et ce qui met le comble à tout cela, c'est qu'il a crû devoir donner, dans une *Rhétorique*, les quatre règles d'*Arithmetique*, & même quelques règles d'*Algèbre*.

Barbara,
Celarent,
Darii &c.
Id. p. 40.
46. 149.
150.

Après des traits de cette nature, dignes de son Parent ou de son Compatriote Raymond Lulle (j'entends pour l'usage qu'il en fait, & non pour la substance des choses,) je ne crois pas devoir m'arrêter au jugement qu'il fait de Longin, d'autant plus qu'il n'est pas possible qu'il y ait des personnes qui soient de son avis. Il dit en un endroit que *cet Auteur s'est imaginé avoir trouvé l'Art du sublime*. Il dit ailleurs que tous les préceptes de ce fameux Critique sur cette matiere, regardent toute l'*Eloquence*, & non le sublime seulement; même (1) *qu'il en donne quelques préceptes, qui sont petits & puériles*; & que la maniere dont il l'a défini ne vaut rien; " Longin, dit Antoine Lulle, définit le sublime, ce qui plaît toujours & par toutes ses parties, comme si les *Bucoliques* de Virgile, les *Offices* de Cicéron & les *Ouvrages* de Platon n'avoient pas l'a-

" van-

1 Exigua quædam & puerilia. Id. p. 432.

„ vantage de plaire de cette sorte. Mais Antoine
 „ ce Critique trouve Platon réprehenfi- Lulle.
 „ ble , je laisse à d'autres le soin d'exa-
 „ miner s'il a raison ”. Ainsi parle l'Au-
 teur dont est question. Il est aisé de lui
 répondre que Longin n'a pas défini le
 sublime par l'avantage seulement de plai-
 re, mais par celui de nous *élever l'ame*,
 ce qui ne convient ni à toutes les Bu-
 coliques de Virgile, ni à tous les Of-
 fices de Cicéron. Pour ce qui est de
 Platon, ce n'est pas Longin seul qui l'a
 trouvé réprehenfible; mais Denys d'Ha-
 licarnasse & plusieurs autres qui l'ont re-
 pris très-justement, puisqu'il ne faut que
 le lire pour y découvrir en quelques en-
 droits le style fleuri & badin dont on
 l'accuse, sans parler de choses de plus
 grande conséquence, & très-contraires
 aux bonnes mœurs. Mais comme An-
 toine Lulle trouve mauvais que Longin
 ait censuré Platon en quelque chose, c'est
 une marque qu'il juge ce Philosophe ir-
 réprehenfible. Il ne faut donc pas s'é-
 tonner qu'il trouve *jolie la comparaison*
 que ce Philosophe a faite de l'Eloquen-
 ce avec l'Art d'affaisonner les viandes. Je
 remarquerai néanmoins qu'il n'est point
 lui-même, en cela, du goût de Platon,
 puisque ce Philosophe compare avec l'Art
 d'affaisonner les viandes, non pas l'*élo-*
quence en général, ou celle qui présente
 la vérité & la vertu aux Auditeurs de
 la manière la plus persuasive, mais une
Eloquence scélérate, qui ne songe qu'à *flat-*
ter les hommes dans leurs passions. En sor-

Antoine
Lulle.

te qu'il ne passeroit point que cette comparaison soit jolie dans l'étendue qu'Antoine Lulle lui donne. Deux choses peuvent encore nuire à l'idée avantageuse qu'on a d'ailleurs de cet Auteur. La première sont les applaudissemens qu'il se donne à lui-même sur ce qu'il dit des tropes, des figures de Rhétorique & de celles de Grammaire. Il croit (1) en parler *d'une manière qui montre qu'il est ami des Muses & d'Apollon*. Comme si c'étoit une matière bien difficile. La seconde est l'assurance qu'il dit avoir que son Livre, tel qu'il est, sera utile au Public, & le mépris qu'il marque pour ceux qui y trouveront à redire. Ce ne pourront être, à ce qu'il croit, *que de petits Grammairiens, & quelques demi-Savans*. Pour lui, il connoît certainement l'utilité qui en doit revenir au Public.

28. Id. p. 13.

Progym-
nasmata
Rhetorica.

Je finis cet article en remarquant qu'il y a encore de cet Auteur un Livre touchant les exercices qui conviennent à ceux qui commencent. C'est un Ouvrage de la nature de celui d'Aphrone, & qui pour cette raison a aussi le même titre. C'est-à-dire que ce sont des préceptes sur quelques parties du Discours, sur lesquelles il veut qu'on fasse d'abord travailler les jeunes gens. Il fait grand cas de cette sorte d'exercices; il croit que c'est un des moyens les plus sûrs, pour acquérir le talent de parler de tout sur le champ. Cette idée revient à celle

Tab. 74

1 Non infenso, arbitrario, Apolline & Musis. L. 4.

que le Pere Menestrier a eû du petit Livre d'Aphrone. Il semble, à entendre ces deux Auteurs, que les Progymnasmes soient autre chose que des préceptes extraits des Rhétoriques ordinaires. Quoi qu'il en soit, une chose choque l'esprit du Lecteur dès l'entrée du Livre de Lulle. C'est qu'après avoir donné ses vûes sur l'Exorde, il passe de là à la Péroraïson, & il ne fait point réflexion que pour s'exercer sur la Péroraïson, il faut necessairement avoir fait un discours, & qu'il soit question d'y mettre une conclusion laquelle doit être une suite naturelle de tout ce qu'on a dit auparavant. Il est vrai que l'Exorde doit aussi être tiré du fond de la cause; cependant il ne présuppose pas si absolument un Discours déjà achevé. Il suffit qu'on ait une idée générale du sujet, pour composer l'Exorde.

Pour les jugemens qu'on a portez de cet Ouvrage, je me contente de remarquer qu'on y voit une Epigramme à la louange de l'Auteur par un Medecin de ses amis nommé Jean Maritot, qui le compare ou le préfère *aux Jardins des Pheques, au miel du Mont Hymette, aux parfums de Saba, & à toutes les fleurs de la Grèce.* Ce sont certainement des hyperboles Poëtiques qu'on aura de la peine à concilier avec le mélange de bien & de mal qui se trouve dans son Ouvrage.

Her-
 mo-
 laüs Bar-
 barus. **HERMOLAUS BARBARUS,**

*Noble Venitien, né en 1454. mort en
 1493.*

Voyez M.
 Bayle dans
 son Dict.
 T. I. p. 470.
 & suiv.

A Bruges
 1486.

Herm.
 Barb. E-
 pist. ad Ca-
 rondelet.
 inter Ep.
 Politiani.
 45. l. 12.

CEt Auteur fit de si grands progrès dans les études, qu'il fit des Livres à l'âge de dix-huit ans. Les Emplois publics dont il fut chargé de bonne heure, ne l'empêcherent pas de cultiver avec ardeur les belles Lettres. Il fut envoyé par les Venitiens à l'Empereur Frideric, & à Maximilien son fils, Roi des Romains; & cette députation, loin d'arrêter sa plume, lui fournit de quoi soutenir le personnage d'Auteur; puisqu'il publia la harangue qu'il récita devant ces deux Princes, non pas telle qu'il l'avoit prononcée; mais, comme il le déclare lui-même, telle qu'il l'avoit préparée. Il y changea, en la prononçant, sur l'avis que les courtisans lui donnèrent, d'être court. L'avis fut donné à propos, parce que l'étude des belles Lettres fleurissoit alors en Italie, & que les Ambassadeurs de ce pais-là se plaisoient à faire de longues harangues, parées de tous les ornemens de la Rhétorique. Il fallut même reduire à une les deux harangues qu'Hermodaüs & son Collègue avoient préparées; & comme il fallut faire l'abregé & la réduction en une heure & demie, on peut juger de la présence d'esprit d'Hermodaüs, qui surmonta heureusement

fement toutes ces difficultez. Il fit en-
 core d'autres Ouvrages très-considérables, soit dans la suite, soit dans le même tems. Il avoit dessein de traduire toutes les Oeuvres d'Aristote, & il dit dans l'une de ses Epitres dédicatoires, que l'exécution de ce dessein étoit déjà fort avancée. Ce qu'il a fait sur Pline, est ce qui lui a donné plus de réputation. Il corrigea dans cet Auteur plus de cinq mille passages, & par occasion il en rétablit trois cens dans Pomponius Mela. Il n'a pas manqué de Censeurs à l'égard de ce beau travail, non plus qu'à l'égard de ses autres Livres. On a prétendu que sur Pline, il a trop lâché la bride à ses conjectures, & à sa mémoire, à l'occasion de quoi Pintianus le poussa très-rudemment. Ceux qui, comme le Pere Hardouin, lui pardonnent les défauts de sa mémoire, ne lui pardonnent pas ses coups de témérité, & disent fort librement qu'il se mêla de corriger plusieurs choses qui n'étoient point fautes, mais qui passaient son intelligence : qu'il est vrai que dans plusieurs éditions de Pline on a eu de grands égards pour les corrections d'Hermolaüs, puisqu'on les a fourrées dans le texte; mais il est vrai aussi qu'on a dit que ce prétendu Medecin de Pline lui avoit fait plus de playes qu'il ne lui en avoit guéri. M. Bayle qui rapporte les paroles latines du Pere Hardouin, ajoute qu'il ne laisse pas d'être persuadé que le travail d'Hermolaüs sur l'Histoire naturelle de Pline, est digne d'admiration.

*Hermolaüs Bar-
 barus.
 M. Bayle
 ubi supra
 p. 471.*

*Dans la
 Préf. de
 son Pom-
 pon. Mela
 apud Ges-
 nerum. Bi-
 bl. f. 317.
 70.*

*Præfat. in
 Plin. in u-
 sum Del-
 phini.*

*M. Bayle
 ubi sup. p.
 471. 6.*

Hermolaüs Barbarus. In Epilogo Operis P. 425. Edit. Basil. 1534.

L. 21. P. 277.

Ubi sup. P. 472.

vû le grand nombre d'Auteurs qu'il lui falut consulter, & le peu de tems dont il eut besoin. L'Auteur dit lui-même que vingt mois lui suffirent pour cela: il rompoit la glace aux autres; il trouvoit Plinè dans un très-mauvais état, & semblable à une terre qui a été long tems inculte, & comme il dit, à un logis pestiferé, ou infesté des Lutins. Volaterran a voulu dire que c'étoit une occupation peu convenable au caractère d'Hermolaüs, à cause que le Pape Innocent VIII. l'avoit nommé au Patriarchat d'Aquilée. Sa pensée, dit M. Bayle, a été condamnée très-justement, tant parce qu'Hermolaüs s'étoit engagé dans ce travail avant que d'être homme l'Eglise, que parce qu'il seroit à souhaiter que plusieurs Prelats fissent de semblables fautes. Vossius ajoûte que Plinè ne faisoit pas négliger au Patriarche les fonctions Episcopales: & M. Bayle aime mieux dire que les Vénitiens n'ayant pas voulu qu'il acceptât cette dignité, il ne déroboit rien à ses fonctions Patriarchales.

Pour ce qui est de ses autres Livres qu'on a aussi censurez, sa version de Themistius, célèbre Paraphraste d'Aristote, n'est point fidele, au jugement de Vossius; & si l'on s'en rapporte à François de Escobar, Hermolaüs, dans sa version de la Rhétorique d'Aristote, a témoigné qu'il n'entendoit pas assez le Grec. Outre cette version, il composa encore cinq Livres de Rhétorique, & ces deux Ouvrages ainsi que plusieurs autres du même

Voss de Philo-
sophia. p. 8.
Apud
And.
Schott.
Bibl. Hisp.
P. 333.

me

me Auteur n'ont vû le jour qu'après sa mort, & par les soins de Daniel Barbarus ^{Hermolaüs Barbarus.} son petit-neveu.

On trouve le Grec d'Aristote, & la version d'Hermolaüs imprimez en 1551. avec un ample Commentaire de Martin Borrhaüs : on ne voit point certainement si c'est le Commentateur ou l'Imprimeur qui a voulu mettre ensemble ces deux Ouvrages, il est très-probable que c'est le Commentateur ; quoi qu'il en soit, cet assemblage me fait croire qu'on estimoit la version d'Hermolaüs encore soixante ans après sa mort ; & cette version en elle-même, jointe à l'estime qu'on en faisoit, me laisse dans un préjugé favorable pour sa Rhétorique en cinq Livres, que je n'ai pas vûë. Ajoûtons, par occasion, que Wolfius bon Juge en cette matiere faisoit cas de l'Ouvrage de Borrhaüs, comme il paroît par une piece de Vers qu'il composa à sa louange, & qu'on a imprimée à la tête de son Commentaire. Ce que je ne remarque qu'afin que le jugement avantageux qu'on a porté de Borrhaüs, fasse honneur en même temps à Hermolaüs Barbarus.

ECCLESIASTES,

S I V E

CONCIONATOR EVANGELICUS,

P E R

DESIDERIUM ERASMUM

Roterodamum.

C'est-à-dire, *le Prédicateur, ou l'Orateur
Evangelique par Erasme 1535.*

Erasme. **E**Rasme dit que ce ne fut pas sans peine qu'il se porta à composer son *Traité du Prédicateur*, quoique, sur une promesse peu sérieuse qu'il en avoit donnée; on le sollicitât sérieusement de toutes parts d'exécuter sa parole. Outre les difficultez de l'Ouvrage, il craignoit l'envie. Les disputes avec les Novateurs étoient en leur force: il y avoit souvent de l'abus dans les instructions qu'on faisoit au peuple: on les couvroit du voile de la Religion, & c'étoit s'exposer que d'y trouver à redire. Quelque danger qu'il y eut à toucher une corde si délicate; l'Auteur néanmoins travailla à ses recueils, lesquels d'abord l'occupèrent fort long-temps; & lorsqu'il voulut enfin faire choix de ce qu'il avoit amassé de meilleur, le ranger, lui donner la forme; alors il fut souvent interrompu dans son travail,

soit

soit à cause de l'étendue & de la variété de la matiere, soit à cause de ses indispositions ou de ses affaires. Et voilà à quoi il faut attribuer, selon lui, les défauts de liaisons, les redites, le peu d'ordre, ajoutons les longueurs qu'on rencontre quelquefois dans un Ouvrage qui sembloit ne rien souffrir que d'achevé.

Erasm.

Il s'y agit d'un ministère qui convient par excellence au Fils de Dieu, parcequ'il est la parole du Pere, mais que le Diable usurpe quelquefois; parcequ'il est son ennemi. C'est par cette raison, entr'autres, que la Prédication est la source, ou du salut, ou de la perte des hommes. Celui qui s'en acquitte dignement, conduit les Fidèles à leur terme; celui qui en abuse, les jette dans le précipice: & sans en abuser jusqu'à ce point, on peut en diminuer beaucoup le fruit; ou faute de bien savoir ce qu'il faut prêcher, ou faute de le bien dire. Au fond, quel Art, quelle prudence ne faut-il point à un homme qui parle du respect dû aux Magistrats, de l'observance des Loix, de l'amour de la paix, de l'aversion qu'on doit avoir pour la guerre, de la fuite des plaisirs, de l'union dans les familles, de l'obéissance des enfans, de la sainteté du mariage, de l'amitié mutuelle, des devoirs des parens, de la bonne foi dans le commerce, de la fidélité des serviteurs ou des ouvriers, de l'humanité des maîtres, en un mot de la charité qui comprend tous les devoirs de la vie?

Telle est la fin du Prédicateur, & par
confe-

Erasme. consequent ; tel est , en quelque façon , l'objet de celui qui lui donne des regles.

Erasme a divisé les siennes en quatre Li-

* Epist. Nuncupat p. 2. d'une Edit. d'Anvers in octa. de 1535. vres. * Le premier montre l'excellence & la difficulté du ministère, la pureté & le courage nécessaire au Prédicateur ; le fruit qu'il peut faire, la récompense qu'il en retire. Au milieu de ces leçons, on

* P. 76.

* Pag. 82.

en trouve pour tous les Ecclésiastiques, & même pour tous les fidèles ; on y en trouve pour les Evêques qui étoient originellement les seuls ministres de la parole ; on y en trouve pour les Rois * & pour tous les Princes. Veulent-ils connoître leurs devoirs ? l'Auteur les montre clairement exprimez dans l'Ecriture. Veulent-ils les remplir ? ils n'ont qu'à faire ce qu'il dit. La lettre & la figure des livres saints, les faits & les maximes n'y tendent qu'à les instruire. Tout n'y respire que l'union, la charité, la gloire de Dieu, le salut des ames, la Science des Ecritures. Et si ce sont des choses qu'on a rebattuës cent fois, il faut, dit-il, les rebattre encore, puisqu'on les néglige, ou qu'on les oublie.

On devine donc aisément ce qu'il demande au Prédicateur. En effet, comme c'est un principe certain que la parole a deux sources, l'esprit & le cœur ; afin qu'elles concourent à la prédication, d'un côté l'Orateur a besoin de Science, de lumieres, de jugement, de prudence, de discernement : d'autre côté il a besoin d'une grande droiture, d'un grand courage, d'un grand zele ; sans parler, & de l'au-

A p. 7. ad 21.

l'autorité que tout cela lui procure, laquelle doit être jointe à une grande modestie; & de l'amour de son état; ce qui suppose un extrême éloignement des affaires du monde. Par ces principes il exclut du ministère les enfans, c'est-à-dire ceux qui sont trop jeunes; les esprits volages; ceux qui se répandent dans le monde, les ignorans, les gens qui croient qu'il n'y a rien de si aisé que d'expliquer au peuple la Loi de Dieu ou les mystères, ou qui s'imaginent qu'il ne faut, pour remplir cet emploi, qu'un peu de hardiesse, pour ne pas dire d'imprudence; enfin & à plus forte raison, ceux dont la vie n'est point édifiante; puisque la parole du cœur est la première vertu du ministère, sans laquelle il n'a ni le zèle, ni la fermeté nécessaire, ni la vraie science du salut.

On sent la beauté de cette doctrine, & néanmoins un habile Auteur Allemand Kecker- l'a omise dans sa Rhétorique sacrée. man. Sa raison est, que c'est-là un point de Morale, & non pas une partie de l'Art Oratoire. Ne doutons pas que ce ne soit par le même endroit que le Pere Gody trouvoit trop longs tous les Traitez qu'il avoit vûs touchant l'éloquence de la chaire. A retrancher cette partie de l'Ouvrage dont nous parlons, on l'abregeroit de plus du quart. On le pourroit d'autant plus, qu'on n'écrit point pour des enfans, quand on écrit pour les Orateurs Evangeliques. Il faut leur supposer déjà de l'âge, de la vertu, de l'étude. Et quand même

Erasm. même on voudroit élever un Prédicateur à le prendre dès sa premiere jeunesse, ce seroit encore assez de lui recommander en un mot l'amour de l'Écriture Sainte, pour puiser tout ensemble dans cette source & la Foi, & la Morale de l'Évangile.

C'est pour faciliter cette étude, que l'Auteur dans son quatrième Livre, propose fort au long au Prédicateur une méthode qu'on peut suivre. Elle consiste à ranger tout ce qu'on lit sous certains chefs, afin de le retrouver plus aisément au besoin. Si nous supposons un esprit tout neuf, ce grand détail est assez bon pour l'instruire; autrement il ne fait qu'allonger les préceptes. On peut dire même qu'il n'appartient point à l'Art & que l'Auteur auroit pû le retrancher, comme ont fait tant d'autres Maîtres qui ont parlé de l'éloquence de la chaire. Il y a lieu néanmoins d'excuser Erasme sur ce qu'il voyoit alors beaucoup de gens ignorans & présomptueux, à qui ce détail donnoit à connoître combien ils étoient éloignés de ce degré de science & de perfection, où ils doivent être; Outre qu'il faut toujours se souvenir qu'il ne nous presente pas son Ouvrage comme achevé mais comme un amas des matériaux qui devoient servir à le faire.

Une raison encore a porté peut-être cet Auteur à traiter d'une manière si diffuse, ce qu'il traite dans son premier & dans son quatrième Livre. C'est que, selon lui, quand un homme a reçu de Dieu

Dieu les avantages & les qualitez dont il parle dans le premier, il n'a plus grand besoin de longs Discours sur les régles de l'Art. Cette situation d'esprit & de cœur lui fournit sans qu'il y pense, non seulement les pensées & l'expression; mais encore tous les tons de voix aussi bien que tous les gestes: & cela, par ce grand principe: *Que l'interieur de l'homme se produit, & se manifeste dans son exterieur.*

Erasmic.

Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que l'Art soit inutile, dans le sentiment d'Erasme: Au contraire il veut que l'Orateur sacré ait eu soin dès sa jeunesse, non pas d'en épuiser la connoissance, mais du moins de s'en instruire, aussi bien que de la Logique; parceque l'étude de ces deux Arts, & le soin qu'on prend de s'y exercer, donne une facilité & pour la parole, & pour le raisonnement, que la Grace perfectionne, & ne dédaigne pas de faire servir aux desseins du Saint Esprit. Il se trouve d'heureux génies qui n'ont pas besoin des régles, mais ils sont rares. Ils seroient même plus sûrs dans ce qu'ils font, & le seroient plus aisément; s'ils avoient étudié les préceptes; non que l'Orateur y fasse attention dans le temps de la composition; mais il agit par l'habitude qu'il a acquise lorsqu'il y pensoit. Le Discours est un édifice; quand on commence à le bâtir, il faut des étayes, quoiqu'on les ôte, lorsqu'il est bâti. Ce que j'explique par cette comparaison, Denys d'Halicarnasse

Ib. p. 135.

Ib. p. 136.

l'ex-

Erasmc. l'explique par une autre. Il l'emprunte de ceux qui apprennent à écrire, ou à tracer les lettres : ils ne songent plus aux préceptes du Maître Écrivain , lorsqu'ils se sont fait une habitude de les suivre. Mais la comparaison d'Erasme n'est ni moins belle ni moins propre. *Un jeune homme, dit-il, qui commence à peindre, prend les proportions au compas; a-t-il travaillé quelque temps? il ne les prend plus qu'à la vue. Il y a plus. Car ce qu'il veut quelquefois donner pour grand, il le fait paroître tel quoiqu'il le peigne en raccourci; & sur un même plan il montre aux yeux & des enfoncemens & des saillies. Ce sont les mystères de son Art, qui, sans tromperie, peut ne pas donner les choses telles qu'elles sont, mais telles qu'elles paroissent; & il est bon de remarquer qu'elles paroissent bien différentes selon la maniere dont on les regarde, d'en haut ou d'en bas, de loïn ou de près, de côté, de front, ou par derrière. C'est, à mon avis, une image toute naïve de l'Éloquence (1).*

Avertissons néanmoins qu'Erasme veut que son Orateur soit tout-à-fait sobre dans l'étude des deux Arts qu'il lui propose, qui sont la Rhétorique pour la beauté

1 Id accidit in Rhetorico quod & in picturâ. Qui exercentur ad Artem pingendi, circino explorant membrorum symmetrias. Verùm ubi jam præceptis & usu collegerint habitum, meliùs absque circino pingunt, quod majoris sit artificii efficere, ut membra quædam minora videantur; quàm revera sint, sursum quædam subsidere aut prominere videantur,

té du Discours, & la Dialectique pour la Erasmé,
 justesse du raisonnement. Il pense de même des autres Arts, ou si l'on veut, des autres études, telles, par exemple, que le Droit Canon, dans lequel le nombre des Auteurs & de leurs Livres, la diversité de leurs opinions, la confusion des matières découragent les plus hardis. Il en est de même, selon lui, des Rhéteurs; le nombre, tant en Grec qu'en Latin, en est infini; parceque chacun a voulu être Auteur de quelque chose; & ce qui est encore pis, & cause plus d'embarras, il y en a qui renversent l'ordre ou changent les noms des choses, pour paroître avoir inventé, ce qui a été, selon notre Auteur, la passion dominante de Quintilien (-2).

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, peut n'être regardé que comme un préambule aux préceptes que l'Auteur veut donner à l'Orateur Evangelique. Si on veut savoir à quoi se reduisent ces préceptes, il lui prescrit p. 140. & 145. premièrement l'étude de la Grammaire; en second lieu, celle des Langues qui ont rapport à son ministère, & particulièrement de la Langue du País. Le Prédicateur, selon lui, doit

quæ nec subsidunt, nec prominent. Hoc enim agit artificis prudentia, ut res exprimat non quales sunt, sed quales apparent intuentibus. apparent autem diversa specie è propinquo aut è longinquo, ex alto aut ex imo, à latere tergove aut à fronte contemplantibus. *Ib* pag. 137

2 Quod insigniter studio fuit Quintiliano, *Ib*

Erasme. doit l'apprendre à fond, & pour cela, il faut qu'il soit élevé parmi des gens qui parlent bien; qu'il assiste aux Discours publics, qu'il entende les Sermons. Ce n'est pas assez. Il y doit faire ses remarques, & les écrire; voir si l'Exorde étoit bien pris; si la division étoit convenable & amenée; si les difficultez y étoient bien éclaircies; si les passions y étoient bien touchées; si les passages de l'Écriture y étoient bien expliqués; s'il y avoit dans le Discours des pensées curieuses & solides; ou enfin, s'il y avoit quelque chose à reprendre. Que si un jeune homme n'est point encore en état de faire lui-même ces observations, il faut l'y aider, pourvu néanmoins qu'on ne lui inspire ni la licence de la censure, ni le mépris des personnes, qui, pour manquer en quelque chose, ne laissent pas d'être d'ailleurs très-respectables.

Ces avis sont utiles: mais, outre l'avantage qu'on peut en tirer en les pratiquant, ils servent en même tems à nous découvrir le point de vûe de l'Auteur, & la juste idée qu'il faut se faire de son Ouvrage. Je crois voir, sans qu'il le dise, qu'il l'a composé sur le modèle de Quintilien, & qu'il a voulu faire pour l'Eloquence de la Chaire, ce que cet ancien Rhéteur avoit exécuté pour celle du Barreau. Il a soin des mœurs, comme lui; il prend comme lui, l'Orateur en quelque façon dès le berceau; il regle, comme lui, & sa conduite & ses études; il est de même fort diffus; il marque, à son exemple,

emple, les bons Livres qu'on doit lire avec plus de soin; Peut-être enfin a-t-il eu, aussi bien que lui, cette ambition qu'il y reprend, de paroître Auteur de ses règles. Car il a profité des meilleurs Maîtres; il donne leurs préceptes; il les donne fort au long; & néanmoins il cite peu les Auteurs où il a puisé.

Cependant il faut reconnoître que sur les préceptes communs que nous ont laissé les Payens, il donne des exemples que les Payens ne pouvoient pas lui fournir. Ajoutons qu'il ne se vante pas de donner des règles nouvelles: il ne dit point que les préceptes des Anciens ne soient que pour le Barreau, ou même qu'ils ne servent guères; il a laissé cette vanité, & en même temps cette injustice, à des Auteurs de notre siècle.

Une preuve qu'il n'est point dans cet égarement, ce sont les Livres qu'il conseille d'étudier. Outre les Peres de l'Eglise, Démosthène & Cicéron sont ses Heros pour la Diction; Aristote l'est aussi pour la Méthode; Platon pour l'Art de s'insinuer dans les cœurs & pour l'adresse à mettre une vérité dans son jour. Il fait le même honneur à Tite-Live tant pour la sagesse & l'éloquence qu'on voit par-tout dans ses Harangues, dans ses conseils ou dans ses avis, que pour les mœurs oratoires dont j'ai parlé si souvent, & qui sont pareillement un des beaux caractères de Virgile. Il donne le même rang à Tacite pour les sentences, à Sénèque pour le sel à rendre le vice

P. 145. &c.

Erasm.

ridicule, enfin à Plutarque pour la Morale, qui est si belle dans cet Auteur que Saint Basile, selon lui, & S. Chrysostome en ont tiré de grands avantages.

P. 149.

Quelque avancez que nous soyions dans notre Auteur, nous n'avons proprement rien vû encore de Rhétorique. Nous y avons appris à vivre, à étudier, à parler, & il s'agit de l'Art de persuader les veritez Evangeliques. C'est sur quoi il avoue que Saint Augustin a écrit; mais il prétend deux choses: l'une, que ce Pere de l'Eglise n'a pas tout dit; & l'autre, que quand même il auroit tout dit, les changemens de temps lui laissent encore la liberté de traiter la même matiere, quoiqu'il ne soit pas en état de le faire d'une maniere si polie.

P. 149.

Il ne se soucie point que l'on convienne qu'il y a un Art de prêcher, pourvu qu'on avouë qu'on peut en donner des régles. Il paroît même incliner à croire que ces régles ne font point un Art: mais sa raison est peu solide. *Comment*, dit-il, *concevoir un Art qui soit nuisible si on ne le cache?* Il faut répondre que l'Orateur n'a pas toujours besoin de cacher l'Art; Saint Augustin & Démosthène en certains lieux de leurs Discours, ont fait profession de vouloir être éloquens: & d'ailleurs, dans la Peinture même & dans la Sculpture, la perfection de l'Art est de se cacher si bien, qu'on puisse s'y tromper, & le prendre pour la Nature. Quoi qu'il en soit, *la méthode de prêcher, si l'on ne veut point dire*

l'Art

l'Art, n'est autre chose que la Rhétorique même qu'on applique d'une manière convenable aux veritez de la Religion. Aussi est-ce tout ce que fait notre Auteur, à l'exemple de Saint Augustin.

Ce qu'il a de propre sur ce sujet, c'est de marquer les défauts que la simplicité du Prédicatur, & l'ignorance où il est de la matière qu'il doit traiter, ou de la manière de s'y prendre, introduit quelque-fois dans les Sermons. Tels sont ceux qui venoient de l'attachement qu'on avoit pour la Scholastique; Tels sont les contes comiques, & quelque-fois scandaleux, que certains Prédicateurs ont mêlé dans leurs Discours, tantôt pour divertir l'Auditeur, & tantôt pour réveiller son attention. Les moins blâmables ressembloient à celui que fit Démôsthène de deux païsans qui prirent querelle pour savoir lequel des deux avoit droit de se tenir à l'ombre d'un âne que l'un avoit loué à l'autre, parceque, disoit-il, il n'avoit pas loué l'ombre. C'est ainsi, dit Erasme, qu'un Prédicateur qu'il avoit entendu, raconta comment une femme se lava le visage avec de l'eau de fumier, précisément sur la défense que lui en avoit fait son mari pour éprouver sa curiosité. Ces moyens de plaire ne conviennent point en présence des Autels. Les railleries n'y conviennent pas non plus: si néanmoins on comprend l'Ironie sous ce terme, il faudroit l'excepter, puisqu'on en trouve d'excellens

Erasm^e. cellens exemples dans l'Écriture & dans les Peres.

P. 157. Erasme ne croit point que les préceptes communs touchant l'Exorde, la Narration, la Division, la Preuve, & la Réfutation, servent de grand-chose à l'Orateur Évangélique. Ils lui apportent néanmoins quelques lumieres, à ce qu'il dit. Cela se contredit un peu; encore plus ce qu'il dit devant & après de l'utilité des préceptes. Il ne faut pourtant pas le presser sur cet article, puisque son Ouvrage n'est point achevé. Ce qui l'a trompé sur l'Exorde, c'est que les matieres de la Religion sont fort intéressantes; il conclut de là que les Exordes y sont inutiles; La conclusion n'est bonne qu'en certains cas; En d'autres il faut se contenter de dire que les Exordes doivent être courts.

Ibid. La coûtume de commencer par un texte étoit récente du temps d'Erasme, & néanmoins, comme il le remarque, il y en a des exemples dans S. Basile, dans S. Leon, dans S. Chrysostome, & dans Origéne. Il est à propos que le texte soit un précis du Sermon, & qu'il soit tiré de l'Évangile ou de l'Épître qu'on veut expliquer. Cependant cela n'est pas nécessaire; il suffit qu'il vienne au sujet. On peut même, à ce qu'il dit, se passer de texte à l'exemple des Anciens, & entr'autres, à l'exemple de S. Pierre dans le Discours qu'il fait aux Juifs le jour de la Pentecôte. La grande règle est d'édifier, & par conséquent, de ne point omet-

omettre le texte dans les occasions où Erasmus, cette omission pourroit faire peine. Elle ne m'en feroit point en certains cas ; mais le Sermon de S. Pierre, selon moi, ne peut servir d'exemple que pour un Discours fait sur le champ.

Les Histoires & les Paraboles, selon notre Auteur, conviennent fort aux Exordes ; si l'on en cherche la raison, on verra qu'elles gagnent l'attention : Et cela revient à la règle générale, qu'il a pourtant dit n'être pas d'un grand usage. *Dans ces Histoires & dans ces Paraboles il faut observer, dit-il, les règles de la Narration, & sur-tout, l'expression des mœurs.* P. 162. ad calc. & 163. Ne donne-t-il pas lieu de conclure, qu'il en faut toujours revenir aux préceptes ordinaires ? Il n'y a sorte d'Exordes dont Erasmus ne donne des exemples, même de ceux qui paroissent faits sans préparation. Sur cet article il paroît puiser ses préceptes dans les sources d'Hermogène ; & s'il ne le dit pas, c'est, ou qu'il n'a pas crû nécessaire d'en avertir, ou qu'il n'a pu donner à l'Ouvrage la forme qu'il vouloit lui donner.

L'usage de la Salutation Angelique après l'Exorde ne s'est point encore introduit en Italie ; Erasmus dit qu'il étoit nouveau parini nous dans le temps qu'il écrivoit ; & il ne fait qui en est l'Auteur. Mais comme cette Salutation est une louange, aussi bien que les paroles des Anges dans le Cantique *Gloria in excelsis*, il auroit mieux aimé qu'on eût introduit l'usage d'une priere, qu'on au-

Erasmus.

roit ordinairement adressé à Dieu, d'autres fois aux Saints, ou à la Sainte Vierge, selon le sujet. On peut croire que c'est dans cet esprit que le jour du grand Vendredi on invoque la Sainte Croix. Quoi qu'il en soit, la maniere dont Erasme (1) s'exprime sur le point dont il s'agit, donne à penser que d'abord, lorsque cette coûtume s'introduisit, le Prédicateur ne récitoit précisément que les paroles de l'Ange avec celles de Sainte Elizabeth; Et comme l'usage présent y joint la prière qui les accompagne, je juge que d'autres personnes qu'Erasmus firent la même réflexion que lui; & en conséquence, apportèrent, par cette addition, un temperament qu'Erasmus même auroit approuvé, puisqu'il reconnoît que les prieres Chrétiennes sont ordinairement accompagnées de louanges.

Par exemple, Deus
cujus pro-
prium est
misereri,
& qui vi-
vis & reg-
nas &c.

Il n'est point inutile de savoir que la Division dans les Discours a ses inconveniens & ses usages, aussi bien que ses difficultez, puisque, de toutes celles que Ciceron a employées, il n'y en a qu'une (2) que tout le monde louë; au lieu que toutes les autres sont ou vicieuses, ou du moins douteuses, L'Art des propositions est aussi très-difficile, selon Quintilien, aussi bien que selon Erasme.

Pour

1 Admonito populo ut invocent beatam Virginem nihil petunt ab eâ, sed tantum salutant verbis Angeli & Elizabeth. Eras. l. 2. p. 175.

2 Illa partitio citra exceptionem laudata pro Muzana; Intelligo, Judices, tres totius accusationis partes, fuisse.

Pour réussir à les trouver, il faut beaucoup faire attention sur les circonstances du sujet qu'on veut traiter, & particulièrement considérer ce qu'on pourroit nous objecter dans le dessein que nous avons; par exemple, ce qu'on pourroit nous opposer contre la pratique du jeûne, ou contre l'amour de la virginité que nous voulons recommander. On reconnoît sur cet article, qu'Erasme n'ignoroit point les préceptes d'Hermogène: On le voit encore, par l'estime qu'il fait des *propositions subsidiaires*, que l'Orateur avance par surabondance, comme lorsqu'un Prédicateur dit, *Quand même vous ne seriez pas Chrétiens, &c.* ou, *Quand même vous seriez tous Payens, &c.* Ainsi que Cicéron a dit, *Mais quand même Milon l'auroit tué de gayeté de cœur, &c.* Ces propositions subsidiaires, quand elles sont mises en un beau jour, rendent l'Auditeur plus traitable sur la proposition principale, dont il faut toujours faire son fort, surtout dans le Plaidoyé.

Pour donner le moyen d'établir les propositions, il parcourt les lieux propres du genre délibératif & du Panegyrique auxquels il rapporte tous les Sermons; c'est par cette considération qu'il entre dans le détail de toutes les especes de discours

fuisse, & earum unam in reprehensione vite, alteram in contentione dignitatis, tertiam in criminibus ambitus esse versatam: Nihil lucidius; nihil superfluum; universam complectitur causam; ab adversariis autem subministratur. Eras. à p. 177 ad 183.

ERASME.

discours que Denys d'Halicarnasse a comprises sous ces deux genres, & c'est dans cette source qu'Erasme a puisé sa doctrine. Il n'exclut pourtant pas le judiciaire, lorsqu'il s'agit de répondre aux Hérétiques, aux Schismatiques, & aux Juifs. Il parcourt aussi les lieux communs aux trois genres: mais il y est trop diffus, & lui-même l'a senti. On peut croire néanmoins que comme il fournit par tout des exemples tirez de l'Écriture & des Peres, son travail peut être d'usage. J'en dis autant des exemples qu'il donne sur les Passions, dont il montre la nécessité dans les Sermons, parce que l'unique fin de l'Eloquence Evangelique n'est presque que de toucher le cœur. Je ne puis pas cependant ne pas remarquer qu'il s'y étend trop, & qu'encore qu'il fasse profession d'être court, il fait de grandes digressions, des contes, des histoires tantôt touchant Robert de

Ou Savona-
rolle, Domi-
nicain, fa-
meux Prédi-
cateur, brûlé
vif à Flo-
rence en
1490. au
mois d'A-
vril. Voy.
Mezer. A-
breg. T. 4.
P. 397.

Lice, & tantôt touchant Jérôme Savanarola. Il n'est pas moins diffus sur les figures; mais ce qui est à sa louange, il en marque & l'usage & le lieu; A quoi j'ajoute qu'en le lisant avec attention, il paroît ou se défier du Lecteur, ou vouloir tout dire, ou ne point s'appercevoir de ses longueurs, ou enfin, sentir que sa méthode est fort amusante.

Sur quoi il est fort succinét, c'est sur l'arrangement des mots & des choses; il parle de la mémoire, comme j'en ai parlé si souvent. A l'égard de la Prononciation, ce qu'il en dit, ne sont presque que

que les préceptes de Quintilien, qu'il applique au Prédicateur. Il en est de même de l'Amplification, de l'agrément du discours, & de sa vehemence. Erasmus

Je laisse tout ce qu'il dit sur les divers sens de l'Ecriture; sur l'obligation de reconnoître le sens figuré, & néanmoins de s'attacher au sens literal. Son dessein est de marquer la prudence necessaire au Prédicateur pour ne point s'égarer. Cela l'oblige d'un côté à s'étendre fort sur les Allegories, & de l'autre à rapporter les régles que donnoit sur cette matiere un Donatiste, nommé Ticonius, que S. Augustin estimoit beaucoup pour son grand esprit, quoiqu'il abhorât ses erreurs. Et pour montrer encore mieux la sagesse ou le ménagement qu'il faut garder dans la Prédication, il montre celui que Démosthène gardoit dans ses harangues, & il le met en parallele, tant avec celui que garda S. Pierre dans le discours qu'il fit aux Juifs le jour de la Pentecôte, qu'avec celui que S. Paul garda, en parlant dans l'Aréopage. Ce sont trois excellentes analyses, que néanmoins leur longueur m'empêche de rapporter. P. 418. &c.

M. Morhof nomme Erasme le premier parmi ceux qui ont écrit de la Prédication. Il auroit dû nommer d'abord S. Augustin, & lui donner la louange qu'il donne à Erasme & à Schraderus, d'avoir montré que les préceptes d'Aristote, c'est-à-dire, les régles que les Payens nous ont laissées, suffisent à tous les Orateurs. Philipp. 73

Erasm.

facrez ou profanes, puisqu'ils ne doivent differer entr'eux que par les differens sujets qu'ils ont à traiter. M. Morhof ajoûte, qu'on trouve en effet l'idée & la pratique de ces préceptes dans les Ouvrages des Peres; Que la barbarie avoit introduit une autre sorte de Sermons; mais que la connoissance des belles lettres les a bannis; Qu'inutilement voudroit-on exclure l'éloquence de la chaire, puisqu'on la trouve dans saint Paul & dans tous les Livres Saints; Que l'éloquence est un art divin, quoique ce soient les Payens qui en ont donné les régles: Que beaucoup d'Auteurs en ont voulu prescrire d'autres, mais qu'ils n'y ont pas réuffi; Qu'ils se sont tous égarez dans des idées de methodes vaines & semblables à celles de Raymond Lulle; Enfin qu'ils se sont autant écartez les uns des autres, qu'ils s'écartoient des routes ordinaires, ausquelles l'experience a toujors fait reconnoître qu'il falloit enfin revenir.

Au témoignage de M. Morhof, je joins celui de Kerckerman qui, dans sa Rhétorique Ecclésiastique, dit qu'Erasme, dans son Traité du Prédicateur, a ou mieux écrit que les autres sur cette matiere, ou contribué à leurs succès, outre que c'est lui qui leur a fait naître l'envie de la traiter (1).

STUR-

Erasmus omnium in hoc genere studia vel
 sup-

S T U R M I U S ,

Né en 1507, mort âgé de plus de quatre-vingts ans, Auteur de plusieurs Ouvrages sur la Rhétorique.

IL ne faut pas confondre Jacques Stur- Sturmius
 mius, de l'une des plus nobles famil-
 les de Strasbourg, avec Jean Sturmius, M. Bayle dans son Dict. art. de Sturmius
 dont j'ai à parler dans cet article, plus
 jeune que l'autre d'environ 18. ans, &
 fils d'un homme de médiocre condition.
 Il naquit à Strasbourg l'an 1507. Il y
 étudia d'abord; ensuite à Liège, & en
 dernier lieu à Louvain, où il enseigna
 deux ans, après quoi il vint enseigner à
 Paris: mais y étant en danger à cause
 des nouvelles opinions qu'il avoit goûtées,
 il se retira dans son païs, où les
 Magistrats l'appelloient pour le mettre à
 la tête de leur Collège. Il le rendit cé-
 lèbre, en fut fait Recteur pour toute sa
 vie, & lui obtint de l'Empereur Maxi-
 milien II. le titre d'Académie. Il enten-
 doit fort bien les humanitez; écrivoit en
 Latin fort purement, & enseignoit avec
 beaucoup de methode. Il fut chargé de
 plusieurs Députations en Allemagne; il
 s'acquitta de ces emplois avec beaucoup
 d'honneur & de vigilance. Il vécut en-
 viron 81. ans.

Parmi

superavit vel excitavit & adjuvit. *Keck. in. Pres. Rhet. Eccl.*

Sturmius.

Parmi les Ouvrages qu'on lui donne, il y en a qui lui font honneur. Tel est son *Traité de l'Élocution* (1), qui est divisé en quatre Livres, si l'on en croit le titre; mais qui n'en a que trois, qui comprennent tout ce que l'Auteur promet dans la distribution de sa matière.

P. 11. & 12.
item. p.
434. & 435.

Le 20. Oc-
tobre 1575.
l'Ep. De-
dic. est de
1576.

Cet Ouvrage n'est proprement qu'un *Commentaire* sur les idées d'Hermogène, très-ample, très-étendu, & très-méthodique. Aussi dans le consentement que l'Auteur donne à un de ses amis de faire imprimer son Ouvrage, ne manque-t-il pas de dire lui-même, qu'il a mieux distribué sa matière, & qu'il l'a expliquée par un plus grand nombre d'exemples, qu'on ne l'avoit encore fait. Il est vrai pour les exemples, qu'il ne les épargne point; à l'égard de la distribution de son sujet, il ne suit pas le plan de son Auteur, il s'en fait un particulier, où il rappelle aux mêmes idées générales les principes d'Aristote, d'Hermogène, & de Cicéron, qu'il préfère à tous les Maîtres de Rhétorique.

Je ne rapporte rien de ses préceptes; ce sont ceux de ces grands Maîtres: j'observe seulement qu'on reconnoît dans cet Ouvrage, tout ce qu'on a dit de l'habileté, du soin, de l'exactitude de Sturmius. On y voit son goût, son discernement, son érudition prodigieuse, sans qu'on puisse l'accuser de trop charger ses Lecteurs, parce qu'il se contente d'indiquer

diquer les exemples, d'une maniere fort *Sturmius* succinte, & qu'il n'a point la passion de les rapporter tout au long.

Le premier Livre traite *des pensées & de leurs ornemens*; le second explique *les differences des mots, & des figures de diction*; le troisieme parle *des Perodes & de leurs membres*. Mais comme on a dit qu'Aristote avoit réduit la Rhétorique à *l'Invention*, on pourroit dire de même que *Sturmius* rappelle tout à *l'Elocution*, puisque dans le Traité qu'il en a fait, il parle des *preuves, de l'amplification, & d'autres choses* qui n'appartiennent point à l'expression.

Mon sentiment est, que c'est un Livre à lire & à étudier, si l'on veut avoir une parfaite intelligence d'Hermogène, & se délivrer de la confusion que peut mettre dans nos idées, la différence que nous trouvons dans les Traitez des plus grands Maîtres.

Gaspard Laurent à qui nous devons une Traduction Latine, & un bon Commentaire sur Hermogène, reconnoît qu'on a obligation à *Sturmius*, d'avoir le premier enseigné à ses Disciples la Rhétorique de cet ancien Rhéteur, comme on est redevable à François Porte, d'avoir le premier corrigé le Texte avec beaucoup de choix. Il ajoûte qu'il ne se seroit pas avisé de rien faire sur cet Auteur Grec, si *Sturmius* avoit lui-même donné au Public ce qu'il en avoit dit dans ses leçons: mais que nous n'en avons que ce qu'en a pu recueillir son

Epist.
Nuncup. p.
1. & 2.

Sturmius.

Disciple Jean Cocin, ainsi qu'on le voit par sa Préface; ce qui l'a autorisé à travailler tout de nouveau sur ce sujet, sans qu'à cet égard on puisse aucunement le blâmer, puisqu'il rend justice à ceux qui lui ont aplani le chemin.

Quelque bon que soit l'Ouvrage de Gaspard Laurent, il me paroît que celui de Sturmius va de pair avec le sien, & qu'il se fait lire avec plaisir; en sorte que celui qui l'a fait imprimer, a été plus heureux dans cette édition, que dans celle qu'il a faite encore de ce que Sturmius avoit dicté sur la Rhétorique d'Aristote. Je ne trouve rien de fort loüable dans cette dernière, que le papier &

Voyez le premier Vol. de cet Ouv. article d'Aristote, à la fin.

le caractère.

C'est ainsi que le *Traité touchant la maniere de rétablir l'Eloquence*, ne contribue point non plus à la gloire de nôtre Auteur. Il y use souvent de redites inutiles, & il paroît même quelquefois se contredire. Il y remarque que Crassus dans Cicéron demande bien des choses à un homme qui aspire à la gloire d'Orateur, le génie, l'éducation, les règles, la science, les belles lettres, la connoissance de la langue, la lecture, l'usage, la memoire, l'affiduité au travail: il donne sur cela ses pensées; mais je crois pouvoir dire que Junius a mieux traité que lui toutes ces différentes parties.

Son Commentaire sur les Partitions.
Ora-

Tunc Sturmius in Cicero Oratore & in Hermogene

Oratoires de Cicéron est un bon Livre. ^{Sturmius} C'est sans doute cet Ouvrage, avec le Traité de l'Elocution, qui lui ont attiré les louanges que Schot lui a données. Ce Critique le met au nombre de ceux qui ont suivi dans leurs préceptes la méthode d'Hermogène. Il ajoute que les Auteurs de ce genre sont rares, & néanmoins que l'Allemagne en compte deux, *Sturmius & Erythrée*.

Sturmius a fait aussi une Traduction des quatre Livres d'Hermogène, qui ont pour titre *De l'Invention*, avec un Commentaire pour les rendre plus intelligibles. La Traduction me paroît bonne aussi bien que le Commentaire, excepté qu'il est de beaucoup trop long. Car pour faire entendre Hermogène, non seulement il en explique les mots & les pensées, mais il supplée ce qu'il croit que l'Auteur a omis, & il y joint des exemples de Démosthène & de Cicéron, dont il fait des Analyses fort longues. Ce n'est pas tout, dans cette explication il veut traiter toutes les règles de l'Art. C'est donc sur cela, selon moi, que doit tomber la censure que le Chancelier Bacon a faite de Sturmius, quand il dit (1) que cet Auteur a mis un soin excessif & même infini à expliquer, & les règles d'Hermogène, & les Harangues de Cicéron. Elle ne peut convenir à ce qu'il a fait sur les idées, Ouvrage également utile & agréable.

N'ou-

mogene Rhetore infinitam & anxiam operam consumpsit, *Bac, de Augm. Scient. l. 1. p. 41.*

Sturmius.

N'oublions pas un grand éloge que Gaspard Laurent donne encore à Sturmius.

* Ubi supra p. 7. & 8.

* Car ayant établi la différence du Maître de Rhétorique & de l'Orateur; il ajoute que personne parmi les Grecs n'a été en même temps l'un & l'autre; que Cicéron l'a été parmi les Latins: mais qu'on peut dire que Sturmius l'a été parmi les Allemans. Il est vrai selon Gaspard Laurent, qu'on ne donne la qualité d'Orateur, qu'à ceux qui, outre le talent qu'ils ont de parler, sont de plus en place pour l'exercer. Mais cet avantage ne manqua point à Sturmius; puisqu'il fut plusieurs fois député vers différentes Puissances, auprès desquelles il put, avec caractère, faire usage de son éloquence.

JACQUES LOUIS STREBÉE DE RHEIMS,

*Contemporain d'Erasme, & Précepteur
des Neveux du Cardinal le Veneur, qui
étoit Evêque de Lisieux.*

Strébec.

SI les personnes passionnées pour l'Eloquence, veulent s'instruire des règles de l'Art dans les Ouvrages de Cicéron, on peut dire qu'ils ont beaucoup d'obligation à Strébec. Il seroit difficile,

De Electione & Collocatione verborum.

difficile, ce me semble, de faire rien de meilleur que ses Commentaires, soit sur les trois Dialogues, soit sur le Livre de l'Orateur. Ce n'est pourtant pas de quoi il s'agit ici. Ils doivent avoir place parmi les Commentateurs; mais il est question d'un Ouvrage qu'il a lui-même composé touchant l'Elocution, & dans lequel il traite particulièrement *du choix & de l'arrangement des mots* (1).

L'Auteur nous apprend qu'il fit cet Ouvrage à ses heures perduës, & cependant rien ne peut être ni plus poli ni mieux entendu. Ce qui le porta à écrire, fut le désir de chasser la barbarie qui s'étoit introduite parmi ceux qui parloient Latin. Il n'y en avoit pas un entre mille, qui parlât cette langue avec la pureté, la clarté, & l'harmonie qui lui sont propres. Les plus savans mêmes n'avoient nulle idée de toutes ces choses. Il avouë néanmoins que la connoissance des beaux Arts sembloit renaître, & comme il vouloit y contribuer, il entreprit d'enseigner aux jeunes gens comment se forme le style, quels Auteurs sont à imiter; comment il faut choisir ses termes; de quelle maniere il faut les ranger; en un mot, comment il faut s'exprimer.

Il s'étend sur les différences des termes, matiere fort ample, au jugement de Cicéron, (2) qui s'est pourtant contenté de la désigner, sans la traiter, non plus

1 Epist. Dec. p. 12.
2 Est enim locus latè patens de natura usuque verborum. Cic.

Strébee.

plus que Quintilien, ni aucun de ceux qui sont venus ensuite; il mêle par tout des exemples avec les préceptes; il développe la nature & le rapport des syllabes; il fait sentir ce qui produit l'harmonie dans le Discours, aussi bien que ce qui fait les différens styles; & il croit pouvoir se flatter, sinon de dire quelque chose de plus solide que les autres, du moins de s'expliquer mieux, & de traiter sa matiere plus à fond.

Il fait voir pourquoi de tant de personnes qui se mêlent d'écrire, il y en a si peu qui s'entendent au choix des mots & à leur juste arrangement. Ils n'ont point d'habiles Maîtres, ils puisent dans de mauvaises sources, dans des Recueils de formules, d'élegances, de mots & de phrases (1). Ils ne vont point aux Originiaux; ils ne composent pas avec soin, & faute d'intelligence, ils tombent dans une mauvaise affectation de transposer les mots, en des occasions mêmes où l'ordre naturel vaudroit beaucoup mieux.

Strébee croit encore qu'il faut commencer la Rhétorique par les préceptes de l'Elocution, parceque c'est aux Maîtres à fournir la matiere, & la maniere de la traiter, aussi-bien que la disposition & l'ordre. Outre que l'ordre est plutôt un effet de l'esprit & de la prudence, que des regles. L'invention de même est une chose de sens commun;

* Id. p. 22.

&

De formulis, de officinis, de epithetis &c. nihil Cicero. nihil Quintil. &c. Stréb. p. 9.

& elle vient avec la prudence & avec le jugement, à force d'entendre parler, de lire, de conférer, de s'entretenir & de composer.

Après ces préambules, l'Auteur s'attache à donner, par des préceptes, & par des exemples, une juste idée de toutes les différences des termes, selon qu'ils sont honnêtes ou contraires à l'honnêteté, bas ou sublimes, propres ou figurez; enfin selon qu'ils sont graves, sonores, barbares, rustiques, inulitez; ou qu'ils ont de la douceur & autres semblables caractères. Tout cela est expliqué dans le premier Livre de Strébée, d'un style qui fait plaisir, & qui n'est ni trop long, ni trop concis; mais pur, clair, noble, vif, élégant, & majestueux en même temps; & d'une manière qui ne laisse rien à désirer.

Je dis la même chose de la seconde Partie de son Ouvrage, où il traite de l'arrangement des mots. Il fait observer quelles sont les lettres, voyelles, ou consonnes, qui ont entr'elles du rapport, qui se concilient aisément, ou qui se heurtent & s'entrechoquent, ce qui rend la prononciation plus douce ou plus rude. Il joint l'explication de tout ce qui rend le Discours harmonieux, & il suit par tout les principes de Cicéron & de Quintilien, quoiqu'il traite son sujet avec plus de soin & avec plus d'exactitude. Il Fol. 93^a prouve qu'il y a des nombres dans la verso. Prose, & qui sont plus difficiles que ceux qui entrent dans les vers. Il remarque que

Strébée.

que Thrasymaque les observa le premier, & qu'Isocrate les polit.

Il parle, en habile homme & de la Période & des Styles ; il réduit ceux-ci à trois, quelque différence qu'il y ait dans les Lettres missives, les Panegyriques, les Eloges, les Délibérations, les Harangues, les Plaidoyez, les Annales, les Histoires, les Apologues, Fables, Apophthegmes, Commentaires, Remarques, Interprétations, Préceptes d'art, Comédies, Tragédies, Mimes, Satires, Bucoliques, Georgiques, Epigrammes, Odes, Vers Heroïques. Cette différence, selon lui, ne multiplie point les styles, comme la différence qui distingue les hommes, ne fait pas que les hommes soient de différente espece. L'Auteur parle ensuite des styles vicieux, & il en dit tout ce qui s'en peut dire.

Fol. 86.

Ce qu'il y a de particulier, il ne goûtoit point la Poësie Française, à cause qu'elle est toujours sujette à la rime. Il reconnoît néanmoins que ce qui lui déplaît dans nos vers, fait quelquefois une beauté dans la Prose Latine, & il le goûte dans cette Langue, à cause qu'on l'y employe rarement. Au reste sa maniere d'écrire & de s'énoncer est par-tout noble, harmonieuse & proportionnée à sa matiere. Ses préceptes sont solides, les exemples courts, faciles, choisis avec jugement. En un mot, son Livre est un Ouvrage utile à quiconque veut écrire en Latin, ou parler cette Langue, comme les meilleurs Auteurs l'ont parlée.

Strébée

Strébée a fait aussi un Abregé de Quin-Strébée.
 tilien, que je n'ai pas vû. - Le P. Mase-Maf. Pa-
 re marque beaucoup d'estime pour les laff. Styl
 Ouvrages de cet Auteur. Rom.

P I E R R E J E A N

N U G N E Z,

En Latin

N U N N E S I U S,

*De Valence en Espagne, Professeur de
 Rhétorique à Barcelone.*

LE Censeur de Livres qui a donné Nugnez.
 son approbation à Nugnez, lui donne * en même temps des éloges magni-* Nunnes.
 fiques. C'est, selon lui, un homme rem-in Cens.
 pli de toutes sortes de Sciences, qui en-approb.
 tend parfaitement bien le Grec & le La-
 tin, & qui s'est acquis une haute répu-
 tation à professer la Rhétorique. Il dit
 encore que le fond de son Livre est so-
 lide, & que les maximes y sont aussi im-
 portantes, que les expressions en sont
 belles & élégantes.

Il paroît que cet Auteur a été en
 grande estime parmi les gens de sa Na-
 tion. André Schot, * comme nous l'a-* Proleg.
 vons vû sur Hermogène, en fait beau-in Phot.
 coup de cas, & on ne doit point croire
 que

Nugnez. que les louanges qu'il lui donne, soient un effet seulement de leur amitié. Car ce qui prouve que les Espagnols estimoient fort Nugnez, c'est qu'il fut appelé à Barcelone, pour y enseigner l'Eloquence & la Langue Grecque, & qu'on l'y engagea par une grosse pension.

Morhof.
T. 2. l. 6. p.
252.

M. Morhof, de qui je tiens le fait que je viens de rapporter, & qui le tenoit de Miréus, n'avoit point vû la Rhétorique de Nugnez. C'est un Ouvrage divisé en cinq Livres. La Préface roule sur les Disciples de trois Maîtres célèbres, Isocrate, Aristote, & Hermagore. Dans le corps de l'Ouvrage l'Auteur suit particulièrement la méthode d'Hermogène. L'estime qu'il faisoit de ce jeune Rhéteur, lui fit chercher l'occasion de le mettre entre les mains de tout le monde, par une Traduction Latine, qui fût du caractère, non pas des versions ordinaires, mais de celle que Cicéron a faite des Livres des Offices de Panétius. C'est ce qu'il a exécuté en substituant des exemples Latins, tirez des bons Auteurs de cette Langue, aux exemples Grecs de l'Original; dans lequel il a d'ailleurs, changé, ajoûté, ou retranché bien des choses, sans néanmoins en troubler l'ordre, qui lui paroît très-propre, soit pour apprendre les préceptes, soit pour en faire un Traité. Il s'est servi, en tout cela, des lumières qu'il pouvoit encore tirer des plus grands Maîtres, sur-tout de ceux qu'Hermogène a suivis, ou des Auteurs qui ont expliqué ses préceptes par des

Com-

Commentaires. C'est le fondement des ^{Nugnez,} éloges qu'André Schot a donnez à Nugnez, comme étant du petit nombre de ceux qui parmi les modernes ont suivi la méthode d'Hermogéne.

C'est en effet selon les principes de ce Rhéteur, que Nugnez, dans son premier Livre, ramasse les préceptes les plus convenables à la jeunesse, en quoi il prend un soin qu'Hermogéne n'avoit pas pris. Dans son second Livre, il donne comme lui la maniere de fixer l'état ou la question d'une cause; dans le troisiéme, il donne les préceptes de l'invention; dans le quatriéme, il explique les préceptes de l'Elocution & des divers caractères du Discours. Enfin, il veut donner, dans le cinquiéme, la méthode de mettre tous les préceptes en usage. Ainsi on peut dire que c'est une exacte copie d'Hermogéne; que quiconque connoît & fait bien l'un, peut se flatter de connoître & de bien savoir l'autre; & par conséquent, qu'après ce que j'ai dit de cet ancien Rhéteur, il ne me reste rien à dire de la doctrine du Moderne.

Vivez. JEAN LOUIS VIVEZ

De Valence en Espagne, mort en 1541.

Jugem. des Sav. T. 2. **M**onsieur Baillet parle de Vivez en plusieurs endroits de ses Ouvrages, & remarque qu'au jugement de quelques Critiques, cet Auteur avoit de la solidité, de l'Erudition, de l'Eloquence, de la vivacité d'esprit & de la pieté : mais que d'autres l'accusent d'orgueil & de malignité dans ses censures, & trouvent qu'il parle avec autant d'assurance ou de présomption, que s'il étoit sur le trépied, ou que ce fût un homme descendu exprès du Ciel pour nous instruire. On pourroit excuser la vanité dans un Auteur qui ne diroit rien que de bon, & qui seroit sûr de ce qu'il avance ; mais Henri Estienne, dont Mr. Baillet semble embrasser le sentiment, témoigne que Vivez n'est pas toujours fort judicieux dans sa Critique, & qu'il suit assez souvent sa passion & ses préjugés dans les jugemens qu'il porte des Auteurs.

Dans tous ces divers caractères, il est question de Vivez considéré comme un Critique ou comme un Grammairien. Mr. Morhof qui en parle comme d'un Maître de Rhétorique, dit qu'il n'est pas moins estimable que George de Trébizonde, & qu'encore qu'il se fût appliqué tard à l'étude, il ne laissa pas en peu d'années de faire des Ouvrages très-doc-

tes

Morh. T. 2. l. 6. pag. 250. n. 20.

T. 2. Part. 1. p. 241.

Jugem. des Sav. T. 2. Part. 1. p. 241. 274. Part. 2. p. 29. Part. 3. pag. 79.

tes & très-exacts. Il met de ce nombre ceux qui reviennent à mon sujet, c'est-à-dire une Rhétorique en trois Livres, & le quatrième Livre du Traité que l'Auteur a fait *touchant la maniere d'enseigner les Sciences*. Il y a apparence qu'au lieu de ce Traité, Mr. Morhof a voulu dire celui de la *Décadence des Arts*; puisque c'est là qu'au Livre quatrième, l'Auteur, comme le dit Mr. Morhof, parle de la chute de l'Eloquence & des moyens de la rétablir, sur quoi il ne dit que peu de chose dans son Traité touchant la maniere d'enseigner les Sciences.

A la lecture de ces Ouvrages, il m'a paru que Vivez avoit en effet beaucoup d'esprit, & qu'il étoit d'un grand travail; deux avantages, avec lesquels on va loin en peu de temps. Aussi parle-t-il d'une infinité de choses, & il en parle en homme qui pense, & qui s'exprime noblement. Il produit souvent de lui-même, il profite aussi de ses lectures; mais il donne très-souvent ce qu'il a lû, pour des inventions nouvelles, & quelquefois ses prétendues découvertes ne sont pas les meilleures choses du monde. Enfin je n'y trouve pas ce qu'il faudroit, pour meriter les éloges que Mr. Morhof lui a donnez.

Le premier Livre de sa Rhétorique roule sur le choix des mots, sur leur arrangement, & leur son; sur le son des lettres; sur l'usage qu'on fait des mots dans le propre ou dans le figuré; sur les diverses figures, soit qu'elles soient

Vivez.

dans les pensées, soit qu'elles ne consistent que dans les termes, ce qui comprend les Tropes, les répétitions des mêmes mots, & les allusions d'un mot à un autre qui lui ressemble. Il ajoûte à cela des réflexions sur le nombre & sur l'harmonie, sur les Périodes & sur les parties qui les composent; En un mot, il donne dans ce Livre, des préceptes sur l'Elocution. Mais après tout, il n'en dit rien que ce qu'on en avoit déjà dit avec plus d'ordre, plus de méthode, & plus de netteté que lui.

Dès l'entrée
du 1. & du
2. l. de sa
Rhét.

Ibid.

Cependant il nous représente dans ce Livre & dans le second, la Rhétorique des Anciens comme perdue, & il se représente lui-même, tantôt comme un homme qui va tâcher de relever l'Eloquence, non pas tant par le rétablissement des anciens préceptes, que par la découverte de quelques nouvelles règles, tantôt comme un homme qui va recueillir quelques restes des anciennes Rhétoriques, de la même manière qu'on ramasseroit les ruines d'un grand édifice; à quoi néanmoins il ne croit pas pouvoir suffire, parcequ'il s'agit des Ouvrages d'un nombre infini de grands esprits, qui avoient composé des Livres sur l'Art Oratoire.

C'est ainsi que cet Auteur a l'habileté de concilier je ne sai quel air de modestie avec une des pensées les plus vaines que l'on puisse concevoir, qui est de se faire passer pour le Restaurateur de la Rhétorique. Ce que dit Vivez, est tout

ce

ce qu'il auroit pû dire si nous avions perdu tous les Livres des anciens Maîtres, comme nous avons perdu la Rhétorique d'Isocrate, & qu'il en eût ramassé les fragmens, comme on pourroit en ramasser quelques-uns de ce Rhéteur. Mais sur quel fondement a-t-il pû parler comme il parle, tandis que nous avons les Ouvrages d'Aristote, d'Hermogène, de Cicéron & de Quintilien ? Certainement si la Rhétorique des Anciens étoit un Edifice, dont Vivez a ramassé les ruïnes, on peut dire que c'est lui qui a bien voulu le renverser pour en ranger les matériaux d'une autre façon. Mais comme avec cela cet Edifice subsiste toujours, il y auroit lieu d'examiner s'il a fait quelque chose de mieux. Sans entrer néanmoins dans cet examen, on voit clairement le jugement qu'il en faut faire, puisque personne n'a suivi sa méthode. Outre qu'on peut dire qu'il se condamne lui-même, lorsqu'il assure (1) qu'il a rougi de son entreprise. Il a raison d'en avoir honte, non pas en ce qu'il prétend avoir refuté les Anciens, quand il les a cru dans l'erreur; car cela est toujours permis: mais en ce qu'il ne leur fait point honneur de ce qu'ils ont dit de plus excellent, & que le supposant perdu, il l'a donné comme une chose dont il étoit lui-même l'Auteur. Il va plus loin. Il prétend que les Anciens,

P. 394

1 Me ipsum, si qua fides est, suscepti hujus mei sepe numero pudit. *Viv.* p. 324.

Vivez.

ciens, pressez d'en venir à l'usage de la Rhétorique, ne se sont pas mis en peine d'en connoître la nature, l'objet, les bornes, & la fin; que tout ce qu'ils ont avancé sur ces points de doctrine, ils l'ont dit au hazard; qu'ils n'ont rien dit (1) que de confus sur les bienséances, & qu'on ne sauroit faire usage de leurs préceptes sur cet article, quoiqu'il avouë qu'un Maître habile peut ramasser beaucoup de choses sur cela, dans Ciceron, dans Quintilien, dans Hermogène, & dans le Trapézontin. Il n'y a personne, je crois, qui ne trouve, comme moi, toutes ces propositions fort-extraordinaires; & qui ne juge que si Vivez en a rougi, il n'en est pas pour cela plus excusable; puisque ce n'est pas en rougissant qu'on doit éviter le blâme, mais en fuyant ce qui merite d'être blâmé (2).

Non seulement ces propositions sont contraires à la vérité, & à la justice qu'on doit aux premiers Maîtres; elles le sont les unes aux autres. Il en est de même de celles qu'il fait sur la Rhétorique. Il dit d'un

P. 489.

côté que quiconque étudie cet Art, ne doit point trop s'y attacher, à cause de l'abus qu'on en peut faire, & parce qu'on peut être tenté d'en abuser; Raison qui lui fait avan-

P. 492.

cer, *que nous n'avons point du tout besoin du genre*

1 Habebitur ratio dicentis, audientis &c. De quibus, nisi ego fallor, perturbatè confusèque est olim a majoribus nostris præceptum, minimèque ad usum congruenter. Possunt tamen à sedulo Institutore multa colligi ex Cic. Quintil. Hermog. Trapez. *Lud. Viv.*

genre judiciaire , à cause des fraudes & de la malice qui lui sont propres. Il dit ailleurs que plus les hommes sont corrompus, plus les personnes sages & vertueuses doivent apprendre la Rhétorique, qui a tant de pouvoir sur les esprits pour les détourner du mal & pour les porter au bien. C'est ainsi qu'il trouve mauvais que Quintilien ait prétendu que la Rhétorique ou l'Eloquence s'étend à tout, tandis que lui-même ne lui donne pas moins d'étendue. Il accuse Aristote d'être sur ce point de l'avis de Quintilien: & c'est une erreur de fait, qu'il ajoute à tant de contradictions. Une autre erreur de Vivez, mais qui consiste dans la doctrine, c'est de croire que l'*Invention* & la *Disposition* ne sont non plus deux parties de Rhétorique, que la *Mémoire* & l'*Action*; en sorte que l'*Elocution* seule, selon lui, appartient à l'Art, & qu'il n'appartient qu'à l'usage & au bon sens de nous apprendre le lieu, le tems, & la maniere de dire les choses. Cela est formellement opposé à la pensée de Longin, qui dit que l'Art contribue au sublime, en nous marquant l'usage qu'il en faut faire, & il ne seroit pas mal-aisé de montrer que Longin n'est pas seul de ce sentiment. Ce que notre

Auteur

Vivez.
P. 490.

P. 128.

P. 396.

Trait. du
subl. c. 3.

Viv. de Trad. Disc. p. 482. &c. Voy. ci-dessus pag. 241.

2 Non enim pudendo, sed non faciendo id, quod non decet, impudentiæ nomen effugere debemus, Cic. 1. de Orat. n. 121.

Vivez.

Auteur dit de l'Invention, est néanmoins très-bon en un sens, c'est-à-dire, en ce qu'il croit que sur les affaires de la vie, c'est l'esprit, l'usage, la prudence, la réflexion qui rend l'Orateur fécond à trouver les preuves ou les pensées dont il a besoin. Il ne faut point ôter à Vivez la gloire d'avoir ramassé dans son second Livre, tous les rapports qu'on trouve entre le Discours & l'Homme, & qui font attribuer au premier ce qui semble ne convenir qu'à l'autre, comme *la bonne grace, les nerfs, l'embonpoint, la maigreur*, & autres choses semblables. Mais c'est un fait certain qu'il n'y a pas un de ces rapports, que Vivez ait découvert le premier; c'est un autre fait certain qu'il ne donne aucun précepte, à l'occasion de ces rapports, que les Anciens n'ayent donné; ou s'il hazarde de dire quelque chose de nouveau, il ne se montre pas toujours aussi habile qu'il seroit à souhaiter, comme je l'ai déjà fait entendre. Par exemple, les Anciens ont dit que l'Orateur doit *instruire, plaire & toucher*; au lieu de *plaire*, Vivez veut qu'on dise, *retenir*; parce que, dit-il, on *retient* les Auditeurs, lors même qu'on les fait *pleurer*, ou qu'on les remplit de *crainte*, ce qui n'est point *un plaisir*, puisque ce n'est pas un mouvement agréable. (1) Mais Terence a eu raison de dire qu'il y a des gens qui pour trop faire les habiles,

1 Faciunt intelligendo ut nihil intelligant. Terent.

les, font voir qu'ils n'y entendent rien; Et sur le point dont il s'agit, on peut assurer que Vivez est du nombre. Il montre en effet qu'il n'avoit ni vû par lui-même, ni remarqué dans les Auteurs, ni enfin reconnu sur le Théâtre, ou par la lecture des Tragédies, que les passions les plus tristes, la colére, la compassion, la crainte & la douleur, sont accompagnées d'un véritable plaisir.

Vivez,

Cet Ecrivain ne se dément point dans son troisiéme Livre. Il entreprend de parler des diverses manieres, non pas de persuader, ou de divertir, mais d'instruire: Il trouve premierement que les préceptes sur cette matiere sont fort rares dans les Auteurs, & qu'ils sont pourtant fort nécessaires. Il distingue après cela trois manieres d'instruire, *la Description, la Narration, & l'Explication des Arts* ou de leurs préceptes. Ce qui est une division assez extraordinaire. Il comprend sous les Descriptions, les representations animées & les images sensibles, sur lesquelles il faut convenir qu'il fait une remarque de très-bon sens, qui est, que ce sont *les hommes habiles & les Génies* Viv. p. 136. *heureux qui fournissent les images les plus justes, & qu'elles servent merveilleusement à aider notre Intelligence.* Pour ce qui est des *Narrations*, il en distingue de plusieurs sortes: celles que fait un Historien, sont pour instruire; celles que fait l'Orateur, sont pour persuader; celles des Apologues, sont pour signifier quelque chose d'une maniere mystérieuse, & cel-

Vivez.

les des Poëtes , pour divertir. Il donne des règles pour toutes ces especes , en quoi il oublie les bornes qu'il s'étoit prescrites *de ne parler que des manieres d'instruire*; comme en se prescrivant ces bornes , il avoit oublié le but principal de son Ouvrage, qui est *de donner l'Art de persuader*; je ne sai à quoi il pense, quand il dit que *la Narration Oratoire est pour persuader, & non pour instruire*. Je conçois encore moins son dessein, lorsque dans une Rhétorique, outre *la maniere d'enseigner les Arts*, il donne celle de *faire des Paraphrases, des Abrégés, des Commentaires & des Versions*.

Viv. p. 138.

Un seul trait suffit pour montrer que cet Auteur n'avoit ni le goût ni le jugement bien sûr en matiere d'Eloquence. Il fait plus de cas de la Narration du second Livre de l'Eneïde, où le Poëte décrit au long l'embrasement de Troye, que des trois mots qui l'expriment si vivement au commencement du troisiéme Livre (1), *par la raison*, dit-il, *qu'un long discours touche davantage*. C'est-à-dire qu'il n'a pas vû que ce ne sont point là deux choses à mettre en parallele, pour préférer l'une à l'autre; parceque chacune est faite pour sa place, où elle est excellente, & ne cède en rien à l'autre dans la sienne. Vivez fait un meilleur usage de son goût, lorsqu'il admire

1 Et campos ubi Troja fuit. Virg. Æn. III. 11.

2 Demissum lapsi per funem. Æn. II. 262.

mire la hauteur du cheval de Troye exprimée en aussi peu de mots (2) que l'embrasement de cette Ville. Cet exemple devoit lui faire reconnoître, que *la brieveté en son lieu*, comme l'a remarqué Ciceron, *a son mérite dans l'Eloquence* (3).

Pour conclure ce qui regarde cet Auteur, il me paroît que sa Rhétorique est un vrai cahos, où il n'est pas possible d'apprendre les règles de cet Art, si on les ignore. Quelque ordre qu'il semble y vouloir garder, ce n'est qu'un amas de passages qu'il semble avoir ramassés, sous différens lieux communs. Il met, à la vérité, divers titres qui marquent son ordre prétendu, mais on y trouve sous l'un, ce qui doit être sous l'autre. Sur quoi je le comparerois à Montagne, s'il ne nous égardoit, comme on l'a dit de ce dernier, que pour nous conduire dans des pais plus beaux, que ceux qu'il nous avoit d'abord promis.

OMER

3 Brevitas laus est in aliquâ parte discendi. Cic. de C. ar. Or. n. 50. Brevitas Oratoris magna laus in sententiâ, Id. 3, de Leg. n. 40.

OMER TALON,

T. 6. Hist. Mort en 1562, selon du Boulay, & qui
 in Catal. avoit imprimé en 1548.
 Vir. illust.

C'Et Auteur étoit du Vermandois, ainsi que *Pierre de la Ramée*, autrement dit *Ramus*, dont il étoit si grand ami qu'ils se traitoient l'un l'autre de frere. Il a composé un petit Traité de Rhétorique, qu'il a intitulé les *Institutions Ora-toires*, & il le dédia à l'Université de Paris. L'Epitre Dédicatoire est dattée de l'année 1544, mais l'édition la plus ancienne que j'en aye vüe, n'est que de l'année 1548. Est ce une seconde édition? ou bien, si la premiere fut retardée de quatre ans après l'acceptation de la Dédicace? Je ne sai qu'en dire. L'Ouvrage est un petit *in-Octavo*, d'environ quatre-vingts pages, & il ne roule que sur la diction, dont il montre que la beauté consiste, ou dans les mots considerés séparément, ou dans les mots pris ensemble. A les prendre séparément, ils sont, ou sonores, ou durs à la prononciation, ou agréables & doux; ou nouveaux, ou dans le propre, ou dans le figuré. A les considerer unis ensemble, il en résulte une harmonie dont l'Auteur explique la nature. Il joint à cela l'explication des figures de mots, & des figures de pensées. Il traite des différens styles, des bien-séances dans le Discours, de la mo-
 dé.

dération qu'il faut garder dans les ornemens. Il avertit qu'il faut du génie dans l'Eloquence, qu'il y faut des préceptes, & encore plus d'exercice. Il observe que l'exercice consiste à composer & à parler; ce que chacun pouvant faire, ou en suivant son propre génie, ou en se formant sur quelque modèle, il indique les Auteurs qu'il est bon de se proposer. Il s'exprime par-tout en bons termes. Son style est pur, élégant & naturel, il a de l'ordre & de la conduite. Je ne vois rien de plus propre aux jeunes Etudiens, pour commencer à leur donner le goût de la belle Elocution, qui est, selon d'habiles gens, la première chose qu'il faut leur montrer en fait d'Eloquence; parceque c'est aux Maîtres à leur fournir d'abord la matière. C'est donc un Ouvrage qui peut parfaitement convenir dans la seconde Classe, c'est-à-dire, celle qui précède la Rhétorique. Jean le Pêcheur en dit plus que moi, dans l'édition qu'il en a procurée, environ soixante ans après, & qu'il a enrichie de Scholies ou petites notes. Il témoigne que de son temps beaucoup de Maîtres mettoient cet Ouvrage entre les mains de leurs Disciples, & qu'il meritoit cet honneur. C'est le juger propre non seulement à la seconde Classe, mais à la première; car c'est des Maîtres de celle-ci, que parle le Critique que je cite.

La Rhétorique d'Omer Talon étant telle que je la représente, on ne doit point être surpris que l'Université de Pa-

Omer Talon.

Joann. Piscator.
In Monit.
ad Lect.
Edit. Hannover. 1611.

Omer Talon. ris en eût agréé la Dédicace, ni que dans une Requête qu'elle présenta au Parlement, après sa dernière réformation, elle l'ait nommé parmi les grands Hommes qui se sont rendu célèbres dans les Ecoles par la profession des Lettres (1).

T. 6. Hist.
in Catal.
Vir. illust.

Du Boulay pareillement, au huitième siècle de l'Université, le met au nombre des Hommes Illustres qu'elle a produits, & veut qu'on juge de son mérite par sa Rhétorique.

Il est certain que cet Ouvrage, en ce qu'il contient, est absolument dans le goût des anciens Maîtres; & il y a lieu de s'en étonner, à cause que Ramus, ami de l'Auteur, s'étoit si fort attaché à décrier Aristote, Cicéron & Quintilien. Il y a lieu aussi d'être surpris que Ramus lui-même parle, comme il fait, de cet Ouvrage. Car dans un Avis au Lecteur, que le Pêcheur a inséré à la tête de son Edition, il assure qu'on trouve abondamment dans Omer Talon, tout ce qu'Aristote, Isocrate, Cicéron & Quintilien ont dit sur la Rhétorique. A quoi il ajoûte que cet Auteur n'a pas seulement puisé dans les Ecoles des Rhéteurs, mais encore dans les Ouvrages des Orateurs & des Poètes, & ce qui est sur-tout louable en lui, c'est qu'il a tout mis dans un bel ordre. Ce témoignage n'est pas moins glorieux aux anciens Maîtres, qu'à Omer Talon; Ramus s'étoit-il reconcilié
avec

1 Fabros Stapulenses, Vatablos, Danocios, Galandios, Turnebos, Aquatos, Lambinos, Talzos, &c.

avec eux ? Point du tout. Il parle ainsi, Omer Talon.
 parcequ'il reduisoit toute la Rhétorique
 à l'Elocution, qui est uniquement ce que
 son ami a traité, & ce que Ramus loue
 en lui : „ On voit, dit-il, dans ce Trai-
 „ té, la grace des tropes, les agrémens
 „ des figures de mots, la force des figu-
 „ res de pensées, l'efficace ou la vertu
 „ de la voix, les charmes de la pronon-
 „ ciation; en un mot une vive image de
 „ l'Eloquence, de la main d'un nouvel
 „ Apelle, qui nous met en état, par ce
 „ moyen, & de connoître l'art des
 „ grands Hommes, & de l'imiter dans
 „ nos Discours”. Ce n'est pas tout. Il
 dit encore „ que si on prenoit cette me-
 „ thode de l'enseigner, on verroit bien-
 „ tôt un aussi grand nombre d'Orateurs,
 „ que de Grammairiens, & que si on
 „ prétend qu'il y a quelque chose qui
 „ manque à cette Rhétorique, on s'en
 „ défabusera en lisant ses Dissertations
 „ sur Ciceron & sur Quintilien.

Il s'ensuit selon Ramus, que les hom-
 mes sont bien aveugles, de négliger des
 avantages & si grands & en même temps
 si faciles; puisqu'on peut apprendre cette
 Rhétorique en moins de trois mois. Mais
 ne croyons pas tout ce qu'on nous dit.
 Les Analyses que Ramus a faites de
 plusieurs Harangues, montrent, comme
 je le dis en parlant de lui, qu'il n'en-
 tendoit point assez l'art d'enseigner l'é-
 lo-

Omer Talon : loquence : & sans aller si loin , pour faire voir qu'il parle quelquefois au hazard , on pourroit ici demander où est-ce qu'il avoit vû les *Préceptes d'Isocrate* , pour dire qu'on les trouve dans Omer Talon ? Car nous n'avons plus la Rhétorique de cet ancien Rhéteur. Mais ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Il vaut mieux observer que nôtre Auteur même , aussi bien que Ramus , croyoit qu'Aristote , Cicéron & Quintilien ont confondu la Rhétorique avec la Dialectique , à cause qu'ils ne l'ont pas bornée comme lui , à l'*Elocution* , & à la *Prononciation* , & qu'ils y font entrer les préceptes de l'*Invention* , de la *Disposition* & de la *Memoire* , dont il ne dit rien. C'est ainsi qu'il s'explique , non dans le corps de son Ouvrage , on l'en auroit moins estimé : mais dans une Epître au Cardinal de Lorraine , où il avoue que ce qu'il dit sur les deux points qu'il a traités , il le tient des anciens Maîtres , & qu'il n'a fait que le ranger à sa manière. Voilà donc comment d'un côté , il est dans le goût des Anciens ; & comment de l'autre , il est pourtant du sentiment de Ramus , dont je ne fai s'il suivoit la méthode dans l'Analyse des Harangues , laquelle consiste à en compter les figures ; ce qui est , à mon sens , une chose fort ridicule.

*Audomar.
Talaus. E-
dit. Paris.
1562. Epist.
ad Card.
Lothar.*

Ramus ne se trompe pas moins , lorsqu'il croit que les retranchemens qu'Omer Talon fait à la Rhétorique , sont un moyen de multiplier les Orateurs. Car,
pour

pour ne point donner, parmi les préceptes de cet Art, ceux qui regardent l'*Invention* & la *Disposition*; il ne dispense pas pour cela de les apprendre ailleurs, c'est-à-dire, parmi ceux de la *Dialectique*, à laquelle ils appartiennent, selon lui; & puisqu'on n'est point Orateur, qu'on ne les ait appris, le chemin de l'Eloquence demeure toujous également long.

Je trouve encore deux Auteurs qui donnent dans l'idée de Ramus & d'Omer Talon, Jean le Pêcheur, dont j'ai déjà parlé dans cet article, & Paul Frisius. Non seulement ils approuvent les retranchemens en question, ils voudroient encore qu'ils fussent plus grands. Le premier soutient entr'autres choses, qu'on ne peut apprendre la prononciation que de vive voix, en quoi je crois qu'il a raison. Mais je crois aussi, comme je le remarque ailleurs, que la Rhétorique a son Invention propre, outre celle qui lui est commune avec la Dialectique. Elle a aussi sa disposition particuliere; parce qu'elle se propose, non seulement de convaincre l'esprit, comme la Dialectique; mais de déterminer la volonté. A l'égard de Frisius qui a fait la *Comparaison de la Rhétorique de Melancthon, tant avec la Logique de Ramus, qu'avec la Rhétorique de notre Auteur*, il remarque une chose singuliere, qui est que quelques-uns ont crû qu'il n'y a jamais eu d'Omer Talon autre que Ramus lui-même déguisé sous ce nom fait à plaisir, pour se dérober à l'envie, & pour louer lui-

Omer Talon
Ubi supra.
Imprimée à
Francfort
en 1602.

Omer Talon, lui-même ses propres Ouvrages avec plus de profusion. Frisius n'a garde de donner dans cette imagination, que l'on fondeoit sur l'Étymologie du nom de *Talon* en le faisant venir d'un mot Grec qui signifie *Rameau vert*. Il croit que l'artifice n'auroit point réüffi à Ramus dans Paris. Ajoûtons que l'Histoire de l'Université détruit absolument cette vision, puisqu'on y voit Omer Talon qui en 1534. prête serment entre les mains du Recteur nommé de Mery.

VALENTIN ERYTHREË

1548.

Erythrée. **I**L paroît par les Ouvrages d'Erythrée, que cet Auteur avoit été disciple de Sturmus, qu'il eut toujours beaucoup de veneration pour lui, & que charmé de ses préceptes sur l'Eloquence, il fut porté du même zèle à procurer l'avancement ou la perfection de cet Art. Le rôle néanmoins qu'il soutient n'est point égal à celui de son Maître, parce qu'il ne travaille, pour ainsi dire, qu'en second, pour répéter ce qu'il lui entend dire, pour l'inculquer d'autre façon, ou enfin pour le rendre plus facile.

En effet Sturmus avoit composé un Commentaire & des Dialogues sur les Partitions Oratoires de Cicéron, & il avoit rapporté dans ces Ouvrages les principes & d'Aristote & d'Hermogène. Qu'a fait

fait Erythrée ? Il a réduit en tables les principes de son Maître & des guides qu'il avoit suivis ; En quoi il profita si bien du travail de Sturmius , qu'il crut devoir lui demander la permission d'en user de la sorte ; ce qu'il obtint par une Lettre qu'il a mise à la tête de son Ouvrage.

Sturmius avoit aussi travaillé sur Hermogène ; il avoit entre autres , comme j'ai dit , commenté les Livres sur les idées ; & montré la conformité de sa doctrine avec celle d'Aristote & de Cicéron : Erythrée a voulu de même entrer avec lui dans cette carrière. Il a fait trois Livres sur l'Elocution ; Il y suit l'Orateur Romain, il y suit Hermogène , comme il l'avouë lui-même ; & s'il ne fait point en même temps mention d'Aristote , c'est que ce Philosophe ne s'est point arrêté à ce qu'Erythrée a voulu traiter à fond dans les deux premiers Livres de son Ouvrage. Ce sont les Perodes & leurs différentes parties , ce qui fait la matiere de son premier Livre ; ce sont les figures de mots & de pensées , qui font la matiere du second. A l'égard du troisième , c'est l'élegance & la noblesse du discours qui en font le sujet ; & l'Auteur s'y propose d'expliquer sur ces deux articles la doctrine contenuë dans le quatrième Livre de la Rhétorique à Herennius , de sorte que c'est à proprement parler un Commentaire sur ce Livre.

On voit la raison pourquoi André Schott a mis Erythrée avec Sturmius , au nombre

Erythrée.

bre de ceux qui ont suivi la méthode d'Hermogène. C'est peu néanmoins de dire sa méthode, il falloit dire encore sa doctrine, du moins sur les points qu'il a traitez. On peut ajouter qu'il la suit avec intelligence, parce qu'il entend la matiere, mais c'est avec de si grands détails, que je les crois capables de rebu-ter bien des personnes, & qu'ils deman-deroient un soin infini, s'il falloit s'y as-sujettir. Au reste l'idée seule de ses Ou-vrages montre assez qu'il n'est nullement à propos d'en rien rapporter; mais elle montre en même temps, qu'ils peuvent fournir des lumieres à ceux qui étudient les Originaux.

LA RHETORIQUE
DE PIERRE
DE COURCELLES,

De Candes en Touraine 1557.

De Cour-
celles.

Cette Rhétorique ne contient rien de remarquable que le style même, soit de l'Auteur, soit des Ecrivains dont il emprunte ses exemples tant en prose qu'en vers. On sent, dans cet Ouvrage, que notre Langue commençoit dès lors à se perfectionner; mais on y voit aussi qu'elle étoit encore loin de sa perfection, comme on peut en juger par tout

tout ce qu'en ont dit Mr. Duvair, Mr. De Courcelles, le Vayer, & Mr. Charpentier. On y reconnoît en même temps, que l'Auteur avoit quelque lecture des bons Originaux, & que s'il ne les avoit pas approfondis sur certains points, sur d'autres il étoit allé plus avant que le commun des Modernes, ce qui est particulièrement vrai du genre judiciaire. Il ne touche point ce qui regarde l'harmonie de notre Langue, & ceux-là n'en seront pas surpris, qui auront lû ce qu'en dit l'Abbé Cassagnes; puisque cet Academicien attribué à Balzac la gloire de l'avoir le premier remarquée. Pour moi, je trouve dans un Ouvrage plus ancien, d'environ vingt ans, que celui de Courcelles, qu'il y a eû des Maîtres, dès ce temps-là, qui l'ont recommandée. C'est un Ecrit imprimé en 1540. lequel a pour titre, *la maniere de bien traduire d'une Langue en autre, DAVANTAGE, de la Ponctuation de la Langue Françoisse, PLUS, des accens d'icelle.* Cet Ouvrage n'est pas d'un ignorant. On le doit à Etienne Dolet, natif d'Orleans, Auteur encore d'un Livre intitulé *l'Orateur.* Ses règles touchant la Traduction, sont, que le Traducteur entende la matiere; qu'il sache & la Langue de son Auteur, & la sienne: qu'il ne prétende pas rendre mots pour mots, ni vers pour vers ou ligne pour ligne; qu'il suive l'usage & ne fasse guères de mots nouveaux. A l'égard de l'harmonie, il en fait sa dernière règle en ces termes, qu'on ne sera pas fâché de voir avec

De Cour-avec l'Orthographe de l'Auteur.
celles.

„ Venons maintenant, dit-il, à la cir-
 „ quiesme reigle, que doibt observer ung
 „ bon Traducteur, laquelle est de si grand'
 „ vertu, que sans elle touté composition
 „ est lourde, & mal-plaisante. Mais qu'est-
 „ ce, qu'elle contient? Rien autre chose
 „ que l'observation des nombres Ora-
 „ toires: c'est assavoir une liaison & as-
 „ semblément des dictions avec telle
 „ douceur, que non seulement l'ame s'en
 „ contente, mais aussi les oreilles en sont
 „ toutes ravies, & ne se faschent jamais
 „ d'une telle harmonie de Langage.
 „ D'yceulx nombres Oratoires je parle
 „ plus copieusement en mon Orateur:
 „ parquoi n'en ferai-je ici plus long dis-
 „ cours. Et dérechef avertirai le Tra-
 „ ducteur d'y prendre garde. Car sans
 „ l'observation des nombres, on ne peut
 „ être émerveillable en quelque compo-
 „ sition que ce soit: & sans yceulx les
 „ Sentences ne peuvent estre graves, &
 „ avoir leur poids requis & legitime.
 „ Car penses-tu, que ce soit assés d'a-
 „ voir la diction propre & élégante sans
 „ une bonne copulation des mots? Je
 „ t'advise, que c'est aultant que d'ung
 „ monceau de diverses pierres précieuses
 „ mal-ordonnées: lesquelles ne peuvent
 „ avoir leur lustre, à cause d'une col-
 „ location impertinente. Ou c'est ault-
 „ tant, que de divers instrumens musi-
 „ caux mal conduits par les Joüeurs igno-
 „ rantz les tons & mesures de la Mu-
 „ sique. En somme, c'est peu de la splen-
 „ „ deur

„ deur des mots, si l'ordre & la collo- De Cour-
 „ cation d'yceulx n'est telle qu'il appar- celles.
 „ tient. En cela sur tous fut jadis esti-
 „ mé Isocrate Orateur Grec, & pareil-
 „ lement Démosthène. Entre les Latins
 „ Marc Tulle Cicéron a été grand ob-
 „ servateur des nombres. Mais ne pen-
 „ se pas, que cela se doibve plus obser-
 „ ver par les Orateurs, que par les His-
 „ toriographes. Et qu'ainsi soit, tu ne
 „ trouveras César, & Saluste moins nom-
 „ breux que Cicéron. Conclusion quant
 „ à ce propos, sans grande observation
 „ des nombres ung Auteur n'est rien;
 „ & avec yceulx il ne peut faillir à avoir
 „ bruit en Eloquence, si pareillement il
 „ est propre en diction & grave en Sen-
 „ tences & arguments subtils, qui sont
 „ les points d'ung Orateur parfait &
 „ vraiment comblé de toute gloire d'E-
 „ loquence.

Rappelons ici, à l'occasion de l'har-
 monie, un endroit de mon premier vo- P. 94. de
 lume, qui regarde cette matiere. „ J'ai celui-ci
 „ dit que Denys d'Halicarnasse s'applau- dans cette
 „ dit, principalement sur la démonstra- Edition.
 „ tion sensible qu'il donne d'une chose,
 „ qui est un paradoxe, de son propre
 „ aveu, & qui consiste à dire que la
 „ prose de Démosthène n'a tant de for-
 „ ce & tant de charmes, que parce qu'el-
 „ le ressemble à de très-beaux vers, sans
 „ tomber dans le vice de faire des vers
 „ en prose; & que la Poësie d'Homere
 „ n'est si digne d'admiration, que parce
 „ qu'elle a l'air d'une belle prose, sans
 „ être

De Cour-
celles. „ être néanmoins profaïque. J'ai ajouté.
„ qu'on ne fauroit disconvenir qu'un pa-
„ reil paradoxe bien montré, ne fasse
„ voir la grande pénétration de l'Auteur.
„ qui le démontre; mais que sans autre
„ démonstration, une comparaison le rend
„ facile à concevoir. Lors, dis-je, qu'on
„ se promene sur terre, on aime le bord
„ de l'eau; & lorsqu'on se promene sur
„ l'eau, c'est un plaisir de voir la terre.
„ Il est aisé de faire l'application.

Tom. 5. du
Journ.
Litt. P.
315.
T. 6. 2.
part. p.
363.
Ibid. 373.

Sur cela, les Messieurs qui compo-
sent la Société Littéraire de la Haye, se
sont expliquez en ces termes: *Pour nous,*
nous avoions ingénûment que nous ne som-
mes pas assez éclairéz pour comprendre,
par le moyen de cette similitude, un para-
doxe qu'il s'agit de démontrer. De mon
côté, dans la Lettre que je me suis donné
l'honneur de leur écrire, & qu'ils ont
inferée toute entiere dans leur Journal,
j'ai promis de leur donner quelque é-
claircissement. Le voici.

Ces Messieurs sont plus éclairéz qu'ils
ne pensent; & ils n'ont besoin ni de dé-
monstration, ni de similitude pour com-
prendre le paradoxe de Denys. Leur
modestie a beaucoup de part dans ce
qu'ils en disent; peut-être y a-t-il enco-
re quelque inattention, aussi bien que
dans ce que j'ai dit moi-même. Mais si
nous y faisons reflexion, eux & moi,
nous concevrons aisément, que la prose
de Démosthène, dès qu'elle est nombreu-
se, ressemble à des vers: qu'elle n'a tant
de force & tant de charmes, (posé d'ail-
leurs

leurs le choix des mots,) que parce qu'elle est nombreuse : & par conséquent, qu'elle n'a tant de force & tant de charmes, que parce qu'elle ressemble à des vers. C'est la pensée de Cicéron dans son Orateur (1). *Les foudres de Démosthène n'auroient point tant de force, ou tant d'éclat, sans les nombres qui les accompagnent.* Nous concevrons de même qu'une Poësie, remplie d'ailleurs de pensées & d'expressions convenables, n'est parfaitement belle, que parcequ'elle est si aisée, que les paroles n'y paroissent aucunement avoir gêné le Poëte pour faire la mesure, mais y sont si naturellement placées, qu'à dire la chose en prose, on ne les placeroit point autrement. Or avoir cet air aisé, c'est ressembler à de la Prose, sans avoir d'ailleurs rien de profaïque. Donc elle ne sera si belle, que parce qu'elle ressemblera à de la prose, aux termes que je l'ai dit. En un mot, toutes choses égales, la prose nombreuse est la plus belle : il en est de même de la Poësie aisée, toutes choses d'ailleurs égales.

Le paradoxe donc n'a dû paroître paradoxe ni à ces Messieurs, ni à moi : & si nous y avons fait attention, nous ne l'eussions regardé, ni eux, ni moi, comme ayant besoin de démonstration ; mais comme une chose aisée à concevoir pour tous ceux qui ont une juste notion de

1 Cujus non tam vibrarent fulmina illa, nisi numeris contorta ferrentur. Cic. in Orat. ad calc.

De Cour-
celles.

de la belle Prose & de la belle Poësie.

Je l'ai traité de *paradoxe*, parce que Denys le regarde comme tel, & il le pouvoit alors regarder ainsi, parce que la chose étoit, sinon nouvelle, du moins encore assez peu connue. Et aujourd'hui même la maniere de l'énoncer, lui donne l'air de paradoxe.

Quelle qu'elle soit, Denys la démontre, non par la voye que j'ai prise, qui consiste en raisonnement; mais par une autre plus sensible, (raison pourquoi j'ai donné la qualité de *sensible* à sa démonstration.) Car ce qu'Horace fait pour prouver qu'il n'est point Poëte dans ses satyres, mais qu'Ennius l'est dans ses vers, en dérangeant les mots de part & d'autre, & présentant au Lecteur ce qui en résulte; Denys le fait sur des exemples de Démosthène & d'Homère. Il montre, dans celui-là, des pieds & une cadence qui le conduisent presque à des vers: il montre, dans celui-ci, un arrangement de mots, tel qu'il auroit pu l'avoir, s'il eût voulu parler en prose.

J'ai omis dans mon Ouvrage la démonstration de Denys, tant parce qu'elle est trop longue pour un abrégé comme le mien, que parce que les choses qu'il rend sensibles, ne peuvent l'être en nôtre langue.

J'ai eu recours à ma similitude, que j'aurois peut-être jugé inutile; si j'avois pensé que la chose étoit claire d'elle-même pour ceux qui savent la Rhétorique; mais j'aurois pu la regarder toujours
comme

me agréable par l'idée des objets qu'elle présente. Peut-être aussi est-elle assez juste, & j'ai vû des gens qui l'ont trouvée telle, pour marquer deux choses opposées, qui s'évitent l'une & l'autre; & qui pourtant veulent s'approcher. *Il est aisé*, ai-je dit, *d'en faire l'application.* Veut-on que je la fasse? Lorsqu'on se promène sur terre, on aime le bord de l'eau, mais on seroit fâché de tomber dedans; lorsqu'on se promène sur l'eau, c'est un plaisir de voir la terre, mais on ne voudroit point que le bateau allât s'y briser. Ainsi quand on parle en prose, on cherche l'agrément des vers, sans en vouloir faire; & quand on parle en vers, on cherche l'air aisé de la prose, & néanmoins on ne veut point être profaïque. Quoi qu'il en soit, je consens que ceux qui n'approuveront pas cette comparaison, la mettent au nombre de celles que donnent quelquefois les Poètes, non pour expliquer ce qu'ils ont dit, puisqu'il n'a pas besoin d'explication; mais pour amuser le Lecteur, & qui, à cause de cela, n'ont pas toujours un rapport exact à la chose proposée.

N'en faisons point à deux fois; j'ai encore promis d'expliquer ce que j'ai dit en parlant d'Hermogène. " Que cet Au-
 „ teur réduit la methode de trouver les
 „ argumens aux circonstances du lieu,
 „ du temps, de la maniere, des person-
 „ nes, des causes & des faits; & que,
 „ selon lui, ce n'est pas prouver la cho-
 „ se que nous avançons, de dire qu'elle
 „ *Tome VIII. Part. I.* Aa „ est

De Cour-
celles.

„ est honnête, utile, agréable, ou legi-
 „ time ; parce que ce ne sont point là
 „ des argumens, au jugement d'Hermo-
 „ gène ; mais des propositions qui ont
 „ besoin de preuves „. Sur cela ces
 Messieurs font leurs reflexions. *Il nous*
paroît, disent-ils, que cet endroit est bien
obscur, ou bien que ce qu'on y veut dire,
n'est guères raisonnable.

Il me semble que la chose n'est ni méprisable, ni obscure. J'entreprends, par exemple, dans un discours ; de traiter *du mérite de la Poësie*, & je veux montrer *qu'il est grand*, c'est ma proposition. Je le montre, 1. par *l'utilité* qu'elle apporte ; 2. par *l'honneur* qu'elle procure ; 3. par *le plaisir* qu'elle donne. Ce sont là, non trois preuves, mais ma proposition générale mise en trois parties, ou divisée en trois propositions particulières, qui ont toutes besoin de preuves. Nous dirions aujourd'hui que ce sont les trois points du discours : & la plupart des Maîtres d'Eloquence disent que ce sont trois chefs de la question. Ainsi Wolfius, sur Démosthène, observe que cet Orateur veut prouver *qu'il faut faire la guerre à Philippe*, & qu'il traite un, deux, ou trois chefs, la facilité de la faire, l'utilité, la gloire qui en reviendra. Il regarde ces chefs, non comme des preuves, mais comme des propositions que l'Orateur doit prouver. Et qu'est-ce en effet que tout cela, sinon la division, qui certainement n'est pas une preuve. C'est le langage presque de tous les Maîtres, lequel
ne

ne paroît ni obscur ni déraisonnable, non plus que ce que j'en ai dit. De Courcelles.

LA RHÉTORIQUE

DE BARTHELEMI

CAVALCANTE

GENTIL-HOMME FLORENTIN,

Seconde Edition à Venise 1559.

CE que je devois dire de la doctrine de Cavalcane ne de Cavalcante, je l'ai dit en parlant de des Anciens Maîtres où il a puisé. Il composa son Ouvrage pour le Cardinal de Ferrare, qui voulant s'instruire à fond de l'Art Oratoire, le pria, ou de lui traduire la Rhétorique d'Aristote, ou de lui en composer une autre. Le premier parti, quelque difficile qu'il fût, étoit pourtant le plus aisé, mais il étoit en même tems le moins propre à satisfaire aux desirs de cette Eminence. Cavalcante, par ce moyen, ne lui auroit pas présenté, comme il le pouvoit dans un Livre de sa façon, ce que tant d'Auteurs avoient dit de curieux sur cette matiere, depuis Aristote. Il choisit donc le second parti, malgré la difficulté, non seulement de ramasser en un corps ce qui étoit répandu en un si grand nombre d'Ecrivains,

Cavalcante.

mais encore de les concilier entr'eux, dans la variété de leurs sentimens, ou de leurs méthodes. Ajoûtons qu'il se donna ainsi le moyen, & de suppléer ce qu'on peut désirer dans Aristote, & d'allier ensemble les deux idées dont le Cardinal lui laissoit le choix, je veux dire, de traduire en quelque sorte le Philosophe, & néanmoins de produire quelque chose de nouveau.

En effet, quoique son Ouvrage soit comme la quintessence de la doctrine des bons Maîtres, il l'est sur-tout de celle d'Aristote. Premièrement, à parler en général, c'est, selon Cavalcante, au jugement d'Aristote (1) qu'il faut s'en tenir; c'est la méthode de ce Philosophe, la plus excellente de toutes sans contredit, qu'il faut suivre en toute occasion. Après cela en particulier, & sur-tout dans la matiere présente (2) Cavalcante marche si bien sur les traces d'Aristote, que tantôt il traduit son texte avec toute la fidelité qu'on peut attendre d'un interprete, & tantôt s'il y fait quelque changement, c'est pour l'accommoder autrement à son dessein. Cela va quelquefois à dire d'une maniere plus étendue, ce qu'Aristote avoit dit d'une maniere trop concise; & quelquefois, à marquer précisément & en termes formels, ce que le Philosophe n'avoit exprimé qu'en général,

1 Aristotele, il cui giudicio, & la cui rettissima via nel trattare di qualunque materia debbiamo seguitare. pag. 80.

néral, ou avoit plutôt donné à entendre, Cavalcanti qu'il ne l'avoit proprement dit. D'autres fois, Cavalcanti éclaircit ce qui est obscur ; ou bien, ce qu'Aristote suppose dans sa Rhétorique, parce qu'il l'a traité ailleurs ; notre Auteur le traite expressément dans la sienne, parce qu'aucun Ecrivain Toscan ne l'avoit encore traité.

Son attachement pour le Philosophe paroît entre autres, dans tout ce qu'il dit de la nature de l'Art & de ses parties, dans les détails qui regardent les lieux propres à chaque genre de cause ; dans ce qu'il enseigne touchant les *Sentences ou pensées spirituelles*, matière délicate entre les mains d'un Italien, & propre, s'il ne suit pas un bon guide, à le faire donner dans l'écueil des *Concetti* ou des brillans qu'on reproche à cette Nation.

Cet attachement paroît encore plus dans la doctrine des passions. C'est sur cela que Cavalcanti admire & l'exactitude, & l'étendue, & la méthode du Philosophe. A l'égard de la méthode, il la trouve telle, qu'on ne peut selon lui s'en écarter que par vanité ; & qu'il n'y a point de raison qui puisse obliger à chercher une autre route. Pour ce qui est de la doctrine, on ne peut en omettre aucune partie, sans nuire beaucoup aux Lecteurs. Aussi ne se contente-t-il pas de

z Aristotele, ilquale in tutto questo discorso ho seguitato. p. 55.

Cavalcan- de la suivre, il en raporte toute la subs-
te. tance (1).

Aux passions, je puis ajoûter les mœurs, & assurer sur cet article, que Cavalcante entend très-bien, & la matière, & la vérité de ce qu'en dit Aristote, & la fausseté de ce que Quintilien a dit de ce Philosophe, & la difficulté néanmoins de bien prendre en quelque chose la pensée de l'Auteur Grec, laquelle vient de ce qu'il traite des mœurs en divers lieux; qu'il faut rassembler ses idées; expliquer ce qu'il y a d'obscur; concilier ce qu'il y a de contraire; donner à tout un ordre qui satisfasse; enfin comparer sa doctrine, sur ce point, avec celle de Cicéron, de Quintilien, d'Hermogène, & de Denys d'Halicarnasse, lesquels ne diffèrent pas peu entr'eux, aussi bien que d'Aristote.

Dans le goût que Cavalcante avoit pour ce Philosophe, il ne faut pas s'étonner s'il a reconnu que la Rhétorique à Alexandre n'étoit pas du même Auteur (2). Peut-être, en cela aussi-bien qu'en beaucoup d'autres choses, s'est-il conduit par les lumières de Victorius son com-

1 Et in questa parte non solo seguirò, ma referirò quello, che n'ha detto Aristotele, il piu sostantievilmente, & cum maggiore chiarezza ch'io porrò. Percio che egli ha di questa materia, si esquisitamente, si ampiamente, & in maniera tanto diversa da gli altri Autori trattato, che non m'é parso di poter pretermettere alcuno de i suoi precetti senza gran danno de i Lettori &c. L. 4. p. 175.

compatriote, lequel, assez peu d'années Cavalcan-
 avant lui, avoit travaillé sur la Rhétori-te.
 que d'Aristote, comme j'ai dit, non pas
 en Italien, mais en Latin. Quoi qu'il
 en soit, il ne donne pas tellement son
 estime à ce Philosophe, qu'il n'en re-
 serve une partie pour Longin, pour Dé-
 métrius, pour Denys d'Halicarnasse, pour
 Cicéron, pour Quintilien, & sur tout pour
 Hermogène, dont il a pris toute la doctri-
 ne, touchant les idées ou les caractères du
 discours; parce que sur cette matière, cet Au-
 teur a plus de netteté, plus d'étendue, plus
 de justesse qu'aucun autre de tous ces
 Auteurs ou Grecs ou Latins. Il trouve
 néanmoins deux choses dans ses Ouvra-
 ges; l'une que quelques-uns de ses pré-
 ceptes ne peuvent gueres s'exprimer aussi
 commodément en Toscan, qu'ils s'ex-
 priment en Latin, ou en Grec; l'autre
 qu'il y a des connoissances si subtiles (3)
 qu'elles sont plus propres à montrer l'es-
 prit, la pénétration; le travail enfin de
 l'Auteur, qu'à procurer de grands avan-
 tages aux disciples de l'éloquence. On
 peut, sur cela, lui opposer d'autres Au-
 teurs, qui ne sont pas de son sentiment.

II

2 L'Auteur della Retorica ad Alessandro, l'Auteur dico; perciò che'io non l'attribuisco ad Aristotele, benchè ella ne riporti il nome. p. 169. & 170.

3 Alcuni suoi precetti non si possono così bene accomodare in questa lingua, come nella Greca, & nella Latina, & alcune sue considerationi sono tanto minute, che pare, che è piu tosto lode d'acurezza d'ingegno & di diligenza all'Autore, che grande utilità à i Lettori portino. L. 5. p. 329. & 330.

Cavalcan-
te,

Il me reste à dire un mot & du style de Cavalcante, & de l'ordre qu'il a gardé. Pour le style, il ne se picque de l'avoir, ni fort travaillé, ni fort orné, mais pur & clair, tel que la raison, dit-il, & l'exemple d'Aristote, montrent qu'il doit être dans ces sortes de Traitez. Il avertit néanmoins qu'ayant à parler quelquefois de choses jusqu'alors inconnues en sa langue, (dans laquelle, à ce qu'il dit, il n'y avoit eu encore ni Maître d'Eloquence, ni Orateur,) il a été forcé d'emprunter des termes Grecs ou Latins, tant parcequ'il n'en trouvoit pas d'Italiens qui les exprimassent, ou qui fussent déjà reçûs, que parce qu'il ne vouloit pas se donner la liberté d'inventer de nouveaux, sinon lorsqu'il lui paroîtroit qu'on le pouvoit faire commodément. En quoi, comme lui-même le remarque; il s'est réglé sur l'exemple des Latins, qui ont emprunté bien des mots Grecs; & il les a aussi imitez dans le soin qu'il s'est donné d'expliquer les mots qu'il emprunte de l'une ou de l'autre langue.

A l'égard de l'ordre qu'il a gardé, sa Rhétorique est divisée en sept Livres, dont le premier explique toute la nature de l'Art, & tout le plan de son Ouvrage; le second explique tout ce qui regarde l'invention; le troisième, les divers moyens de persuader, & surtout les argumens artificiels; le quatrième, les passions, les mœurs, & les preuves que l'Art ne fournit point à l'Orateur; le cinquième,

quième, ce qui regarde l'élocution, l'arrangement, & la prononciation: bien entendu que jusques-là, il prétend ne donner que des préceptes généraux. De sorte que dans le sixième livre, il entreprend d'en faire l'application sur l'Exorde & sur la Proposition; comme dans le septième, il entreprend de la faire sur la Confirmation, la Réfutation, & la Peroration.

Quelque arbitraire que puisse être assez souvent l'arrangement des matieres de Rhétorique, je ne puis pourtant douter qu'on ne trouve peu naturel celui que Cavalcanti a suivi. A cela près, il y a lieu, à mon sens, de féliciter la Toscane d'avoir en lui un Auteur qui a assez bien pris les règles & les idées des premiers Maîtres, pour faire honneur & au pays en général, qui lui a donné naissance, & à sa propre famille, qui est encore des plus distinguées à Florence, & à l'Eminentissime Protecteur qui le fit travailler. Ajoûtons encore à sa gloire, qu'avec les Maîtres d'Eloquence que j'ai cités, il paroît aussi posséder très-bien Ciceron, Démosthène, Tite-Live, Thucydide, Isocrate, & beaucoup d'autres excellens Auteurs, dont il rapporte des exemples traduits en sa langue; que Bernardus Bernardi le cite souvent avec éloge dans son Thrésor de Rhétorique, qui est un Dictionnaire des termes de cet Art, ainsi que je le dis ailleurs; On peut donc, je crois, ajoûter foi à ce que dit le Libraire, dans un Avis au Lecteur,

Cavalcante. qu'une premiere édition qu'il avoit faite de l'Ouvrage de Cavalcante, fut épuisée en très-peu de temps, quoiqu'il en eût tiré un assez bon nombre d'exemplaires. Je ne rapporte point les éloges qu'on lui donne dans des vers, Italiens, Grecs, ou Latins, imprimez à la tête de sa Rhétorique, parce que ce n'est gueres dans ces sortes de pieces, qu'il faut chercher les idées qu'on doit se faire des Ouvrages.

Voy. Voss. Inst. t. Orat. l. 3. c. 6. p. 341. Possévin Bibl. T. 2. l. 18. c. 9. Teiss. Ed. de 1715. p. 99.

J'observe en finissant cet article, que j'aurois dû citer Cavalcante, en parlant des Auteurs originaux, dont il a si souvent dit sa pensée; mais je ne savois pas encore s'il y avoit un Cavalcante. Je ne l'ai su que depuis, & je dois la connoissance de cet Auteur, ainsi que de beaucoup d'autres, à Mr. Hobeys Professeur de troisiéme, au College de la Marche, qui fait honneur à sa profession, autant par ses belles manieres, que par son habileté. C'est donc par son moyen que le Lecteur rencontre du moins ici ce que j'aurois dû lui donner dans le premier volume de mon Ouvrage.

PHILIP-

I Anno decimo nono, evulgavit Rhetoricam, sequenti.

PHILIPPE MELANCHTHON,

Né à Bretten au Palatinat du Rhin, le 16 Février 1497, mort à Witemberg, le 19. Avril 1560, âgé de 63 ans & deux mois; Auteur d'une Rhétorique en deux Livres, qui a pour Titre, Elementorum Rhetorices libri duo.

Nous avons admiré la Rhétorique Melanchthon d'Hermogène dans le premier Volume, parce que c'est un excellent Ouvrage, d'un Auteur de dix-huit ans. Si nous en croyions Mr Teissier, nous aurions lieu d'admirer celle de Melanchthon, comme étant d'un Auteur presque aussi jeune, & qui n'avoit qu'un an de plus. Mais M. Bayle nous arrête. *Mr. Teissier*, dit-il, a pris la dix-neuvième année du seizième siècle, (1) pour la dix-neuvième de l'âge de Melanchthon. De sorte que ce jeune Auteur, né trois ans avant ce siècle, avoit vingt-deux ans lorsqu'il publia sa Rhétorique, & vingt-trois, lorsqu'il donna sa Dialectique.

Teissier
addit. aux
Elog. T. 1.
p. 188.
Diction. de
M. Bayle
T. 2. art de
Melanch.
p. 2090. B.

Cela fait quelque différence de temps; cependant comme il y a lieu de croire que Melanchthon fut d'ailleurs Auteur imprimé dès l'âge de vingt ou vingt-un ans, c'est par cette considération que Mr. Baillet l'a mis au nombre des Enfants célèbres par

quenti Dialecticam, vigesimo quarto Grammaticam, aliis deinde aliis, Melch. Adam. in Vit. Theol. p. 331.

Melanchthon. par leurs études ou par leurs écrits, & Mr. Bayle trouve qu'il étoit fort digne de cet honneur. Il ajoûte que le chapitre que Mr. Baillet lui a donné, est fort curieux : On y voit qu'à l'âge de treize ans il dédia à Reuchlin son Précepteur, une Comédie qu'il avoit composée tout seul ; & nous voyons dans Mr. Bayle, que la même année il fit apprendre à ses camarades une espece de Comédie, de la façon de Reuchlin même, & la fit représenter avec tout l'agrément possible, en l'honneur de son Précepteur, & pour le divertir. J'admire donc, sur cet article, le silence de Mr. Colomiés, qui dans ses petites notes sur Quintilien, a donné une liste de quelques personnes célèbres par leur science dès leur bas âge, & dans ce nombre n'a pas songé à mettre Melanchthon. Ce qui est d'autant plus surprenant, qu'il l'a nommé dans cette liste, pour confirmer ce qu'il y dit d'Henri Estienne.

On admire encore plus la multitude des Ouvrages de Melanchthon. Il est dit-on, étonnant que, parmi beaucoup d'autres occupations, il ait pû écrire autant de Livres qu'il en composa. Le nombre en est prodigieux, mais il ne les polissoit pas ; & comme il voyoit que ses Ouvrages, quoiqu'il n'y mît pas la dernière main, & que même il les donnât au Public assez imparfaits, étoient néanmoins utiles à la jeunesse, il prit plutôt le parti d'en faire imprimer beaucoup, que celui d'en perfectionner un petit nombre.

Paul Colomes. *Ker-
μην.* lit. p.
233, 236.

Diâ. p.
2096.

nombre. C'étoit, dit Mr. Bayle, préféré à sa propre gloire l'utilité du prochain. Melanchthon.
 ibid.

On peut croire aussi, ajoute-t-il, que l'heureux génie qu'il avoit reçu de la nature, lui donnoit quelque confiance, que ses productions seroient estimées sans le secours de la lime. Il est assez constant que Melanchthon fut un des plus sages & des plus habiles hommes de son siècle; mais ce que j'ai dit sur la foi d'autrui, de l'ordre qu'il garda dans l'édition de sa Rhétorique & de sa Dialectique, ne paroît pas s'accorder avec ce qu'il en dit lui-même dans une Lettre.

Il y a deux ans, dit Melanchthon, que je publiai ma Dialectique, & je la dédiai à Mr. votre Pere, pour la mettre entre vos mains, & celles de vos compagnons d'étude; & voyant le progrès que vous faites dans cet Art, je vous envoie ma Rhétorique, à cause que ces deux Arts sont tellement liez, qu'il vaut mieux les étudier tous deux à la fois, que séparément. M. Bayl. &
 M. Baillet,
 ubi supra.
 A la tête de
 sa Rhétori-
 que.

On peut supposer, & je ne m'y oppose pas, qu'il ne parle point en cet endroit, de l'édition de sa Rhétorique, comme de celle de sa Dialectique. Dans cette Lettre, dira-t-on, il n'est question que d'un simple envoi. Je le veux. Mais Melanchthon, dans la suite même de sa Lettre, après avoir rendu compte des motifs qui le portèrent à composer sa Dialectique, rend compte aussi des raisons qui lui firent composer sa Rhétorique.

„ C'étoit entr'autres, pour montrer la liaison de ces deux Arts, & parce que,

Melanchthon. „ ajoute-t-il , on ne peut bien entendre
 „ les préceptes du premier , qu'en les
 „ comparant avec ceux du second ; ce
 „ qu'il insinuë encore dans le corps mê-
 C. 3. p. 42. „ me de son Ouvrage ”. Cela ne sem-
 ble-t-il pas montrer en tout sens , l'or-
 dre qu'il garda non seulement dans la
 composition , mais encore dans l'édition
 de ces deux Ouvrages ? Il s'ensuivroit que
 s'il composa sa Dialectique à 23 ans ;
 il en avoit 25 lorsqu'il composa sa Rhé-
 torique. Quoiqu'il en soit , une autre
 raison l'avoit porté à donner sa Logi-
 que ; c'est que ceux qui faisoient pro-
 fession de l'enseigner , n'exécutoient rien
 moins que ce qu'ils faisoient esperer.
*Je ne puis , dit-il , accuser les Maîtres or-
 dinaires d'Eloquence , comme j'ai accusé les
 Maîtres ordinaires de Logique.* Il semble
 par ces paroles qu'il étoit plus content
 des premiers que des seconds , mais la
 raison qu'il ajoute paroît détruire cette idée.
*C'est , dit-il , qu'il n'y a d'autres Maîtres
 de Rhétorique que Cicéron & Quintilien ,
 qui l'emportent sur tous les Grecs , dont
 nous avons vu les écrits.* Avoit-il vu la
 Rhétorique d'Aristote ? il y a apparence ,
 puisqu'il étoit grand Péripatéticien ; &
 qu'il avoit tant travaillé à expliquer la
 Logique , la Morale & la Physique de ce
 Philosophe. Il est donc difficile de con-
 cevoir pourquoi il décide si généralement
 contre les Grecs , & je ne sai si c'est là
 de quoi nous faire juger qu'il étoit bien
 instruit de cet Art.

M. Bayl.
 ibid. p.
 2093. 2094.
 dans les
 notes.

Tout cela néanmoins est susceptible
 d'un

d'un bon sens. Les Maîtres ordinaires, Melanchthon. de ce temps-là expliquoient ou Ciceron, ou Quintilien, & par cette raison, ils paroissent irrépréhensibles; Quintilien d'ailleurs & Ciceron lui paroissent les seuls Maîtres de Rhétorique, & l'emporter sur tous les Grecs, parce qu'ils ont plus d'éloquence.

On peut d'autant plus admettre cette interprétation, que ce qu'ajoute Melanchthon, dans la suite de sa Lettre, est d'un homme aussi sage qu'éclairé. Car comme il n'avoit composé sa Dialectique que pour mettre les jeunes gens en état de lire Aristote; de même son intention, en composant sa Rhétorique, n'étoit que de les aider non seulement à lire, mais à étudier avec soin les deux Maîtres qu'il nous propose. Dans ce dessein, il représente les difficultez & les avantages de la Rhétorique. Les préceptes de cet Art, à ce qu'il dit, semblent frivoles, ou puériles, & ils sont néanmoins très-utiles. Il répète la même chose au c. 5. p. 58. Ils sont même nécessaires, & dans l'Etat & dans la Religion, pour l'explication des plus grandes affaires, pour l'administration de la justice, pour la défense de la vérité. Ils le sont aussi pour lire avec fruit tout ce qu'on lit, pour juger non seulement des Ouvrages, mais des choses qu'on y traite. C'est par là C. I. p. 20. qu'il en faut juger, & non par l'opinion de quelques petits esprits, qui la bornent à ce qui est de leur portée, à faire une Lettre de quelques lignes, ou un Poëme de quelques vers: la Rhétorique, dit-il, est

Melanch-
thon.

est une source féconde, non seulement d'éloquence, mais encore de sagesse.

Il faut convenir que ces idées sont dignes des plus grands Maîtres. Aussi l'Auteur avouë qu'on les trouve par tout dans Cicéron. Mais ce n'est encore que le Préambule de son Ouvrage. Il est divisé en deux Livres. Le premier traite de l'*Invention* & de l'*Ordre*, le second ne parle que de l'*Elocution*. Il croit qu'on ne peut guères donner des préceptes touchant la memoire. Et à l'égard de la prononciation, elle est, dit-il, toute autre aujourd'hui qu'elle n'étoit autrefois, &, par cette raison, il faut s'en instruire par l'usage & par l'imitation.

Cet Auteur a une chose particuliere: aux trois genres de causes ordinaires, il ajoute le *Didactique* en faveur de ceux qui instruisent le Peuple & qui lui expliquent l'Écriture. On ne peut blâmer un homme qui voudra sur cela appliquer les préceptes généraux & en donner des exemples particuliers: mais pourtant il est visible que le genre Didactique a lieu dans les trois autres & qu'il y est compris. En sorte qu'en le séparant, l'Auteur oublie sa Logique, laquelle néanmoins lui fournit tous les préceptes qu'il croit convenir à ce genre; &, ce qui est fort utile, il fait l'application de ces préceptes avec beaucoup de méthode sur des points de Religion & de Morale, qui sont d'usage; sur la vertu en général, sur la Pénitence en particulier, sur la Foi, &c. dont il veut qu'on explique la nature,

C. 6. p. 63.

P. 64.

ture, les parties, les causes, les effets, Melanch-
 les vertus qui y ont du rapport, les vi-thon.
 ces opposez. C'est sur de pareils exem-
 ples, qu'il fait voir ailleurs les moyens
 de développer les grandes veritez qui
 font la force & l'ornement de l'Eloquen-
 ce, & il ajoûte la maniere de s'en servir.
 A l'égard du genre judiciaire, il remar-
 que (1) que nos Avocats sont plutôt des C. 23. p.
 Jurisconsultes que des Orateurs. Il est 265.
 pourtant difficile de croire que sa propo-
 sition ait été universellement vraye de
 son temps; encore plus, qu'elle le soit
 aujourd'hui.

Il établit combien il importe, non seu-
 lement de savoir trouver, en chaque af-
 faire, la proposition principale qui fait
 l'état de la cause; mais encore de la dé-
 mêler dans toutes sortes d'Ouvrages,
 même dans l'écriture Sainte, à quoi se-
 lon lui, il faut beaucoup accoûtumer les
 jeunes gens. Heureux si dans la Reli- C. 9. p. 81
 gion, il n'eût point abandonné la voye
 de ses Peres! le Livre même dont est
 question se sent de ses égaremens dans
 un des points capitaux qui nous divisent
 des Novateurs; & le Sacrifice de la
 Messe; selon lui, n'est point un Sacri- P. 280
 fice.

Ne l'écoutons qu'en ce qu'il a de bon,
 & quant à présent bornons-nous à ce qui
 regarde la Rhétorique, son jugement y
 paroît dans les préceptes qu'il donne sur
 l'Inven-

† *Esti imago quædam veteris artificii reliqua est,
 in foro tamen causas agunt Jurisconsulti, c. 8. p. 77.*

Melanch-
thon.

l'Invention. Il veut qu'ils soient courts, (1) parce que c'est la connoissance des matieres, c'est l'usage qui doit fournir les preuves & les pensées; & sur-tout, les veritez générales, lesquelles sont le fruit ou de la réflexion, ou de la connoissance de la Morale, du Droit, de la Religion. Il ajoûte les préceptes sur les passions, & il y suit les grands Maîtres, Aristote, Ciceron, Quintilien. Tant il est vrai qu'après eux on ne peut rien dire de nouveau!

Si Melanchthon est court dans les préceptes sur l'Invention, il l'est encore plus dans ceux qui regardent l'arrangement, dont néanmoins il fait connoître l'importance par cette consideration, que *la parfaite connoissance d'un Ouvrage ou d'une cause dépend de celle qu'on peut avoir de l'ordre que l'Auteur y garde, & il observe fort à propos, que la prudence, l'occasion, le bien de la cause prescrivent l'ordre qu'il y faut tenir.*

C. 25. P.
292.

A l'égard de l'Elocution qui fait la matiere du second Livre, il observe qu'on ne peut la négliger sans négliger en même temps & l'ordre même, & toute la belle Litterature; Que dis-je? sans montrer de l'indifférence pour les pensées. Veut-on connoître cette verité, il ne faut

Ego non admodum opus esse longioribus præceptis in hac parte judico: nam viâ quâdam cognitâ, postea res, non in libellis Rhetoricis quaerendæ erunt, sed tum à communi prudentiâ, tum ex aliis artibus sumendæ. pag. 266.

selon lui, que considérer que l'Elocution Melanchthon. sert à marquer le prix des choses, & qu'il est naturel de le marquer: que les Peintres (2) dans leurs tableaux ont des lumieres & des ombres, qu'ils ont des enfoncemens, qu'ils ont des faillies, comme les Architectes dans leurs Ouvrages, ou des reliefs comme les Sculpteurs; enfin que ceux qui font profession de mépriser l'Elocution, veulent néanmoins paroître éloquens, & seroient bien fâchez de mal parler, parce que rien ne marque mieux le dérangement de l'esprit, que le dérèglement du discours (3). Il ajoute que rien ne fait plus de plaisir que la beauté de la diction; que le soin qu'on en prend adoucit les mœurs, qu'elle les fait connoître, que mal-à propos la regarde-t-on comme un fard ou comme une affectation; puisque les Maîtres ne l'approuvent, qu'autant qu'elle est naturelle.

Une diction de ce caractère n'est pas seulement ornée & convenable au sujet, elle est aussi également pure & intelligible. C'est par là que la Grammaire est le principe de l'Eloquence. On apprend d'elle les mots d'usage: il est permis néanmoins d'en faire de nouveaux, non dans les choses anciennes, mais dans les nouvel-

1 Pictores efficiunt ut alia videantur depressiora, alia magis emineant & sint excitatoria. pag. 304.

3 Certissimum indicium monstrosa mentis monstrosa oratio.

Melanchthon.

nouvelles, comme il est arrivé dans l'établissement de la Religion, & comme il arrive dans l'établissement des Etats. A cela près Melanchthon blâme la licence & la barbarie des termes dans certains Arts, laquelle est cause, dit-il (1), que ces termes ne laissent dans l'esprit aucune idée de vérité.

C. 5. p. 361.

Notre Auteur à l'occasion des figures & sur-tout de l'Allegorie, parle des divers sens de l'Écriture Sainte, qui sont le *Litteral*, le *Moral*, l'*Allegorique*, & l'*Anagogique*, pour nous apprendre & ce qu'il en faut penser, & l'usage qu'on en doit faire. Cette matière considérée en elle-même, est fort utile aux Orateurs Sacrez; elle comprend les vérités fondamentales; elle comprend les divers Sens du Texte Sacré, & la manière de s'en servir. C'est sur quoi doivent s'étendre ceux qui donnent des règles aux Prédicateurs.

Melanchthon réduit les sens de l'Écriture à deux. Il veut qu'on s'attache au *Grammatical*, qui est le même que le *Litteral* & l'*Historique*. Il veut beaucoup de sagesse & de modération dans l'usage du figuré. Il souhaite que ce qu'on établit par ce dernier, soit encore appuyé d'ailleurs par de bonnes autorités. Au reste, il convient qu'on trouve, dans les faits

1 Nostris temporibus satis magna laus est facultatem grammaticè loquendi consequi, pauci reliquas orationis virtutes addere possunt, ut videlicet figuris utantur non ineptis, aut intempestivis, aut magna cum gravitate & magna vi aliquid amplificent. In his eloquentia claudicat... his moribus, rerum veritas

faits historiques, la figure des plus grandes veritez : mais qu'en se servant de ces allégories & de ces allusions pour rendre le discours plus vif & plus agréable, il faut le fortifier de raisonnemens dont les conséquences soient justes, & dont les principes soient les veritez primitives fondées sur des textes formels. Cela suppose que l'Orateur ou le Théologien sache parfaitement la Religion & ses parties (2), sur tout, qu'il n'ignore pas que la Morale se rapporte au Decalogue & à l'Evangile, au reglement de la conscience, & au gouvernement civil & politique. Quant au fond de la Religion, on sait que c'est le regne de Jesus-Christ, la Pénitence, la Grace, la Foi, l'Espérance, la doctrine de la Croix, la priere, les devoirs de la Charité. A propos des allégories, l'Auteur approuve fort qu'on mette dans toutes les Eglises l'image de Saint Christophe; mais il croit qu'elle n'est qu'une allégorie qu'il explique assez au long, persuadé que dans les parties de cette statuë, on trouve une image de tous les devoirs du Christianisme. Monsieur le Tourneux en retenant la verité de l'histoire, n'exclut point l'allégorie. *Les images, dit-il, où Saint Christophe est représenté comme un homme fort*

Melanchthon.

P. 370.

Ann.
Chrét. T.
9. 25. Juil-
let,

veritas novitate verborum amittitur. p. 302. 310.
311.

2 Non est cujusvis videre allegorias, aut ubi deceant; sed qui habeat perfectam cognitionem istorum Christianæ doctrinæ capitum, afferunt in loco adhibita & gratiam & lucem,

Melanch-
thon.

Et puissant qui porte Jesus-Christ sur ses épaules, ne sont peut-être que des figures symboliques de la grandeur de son ame, qui étant pleine de Jesus-Christ, a marché avec assurance au travers des eaux, c'est-à-dire des afflictions Et des tentations de cette vie, par la grace de celui qu'elle portoit au dedans d'elle. En cela, comme en tout, le Lecteur voit que c'est des Auteurs Catholiques tel qu'étoit Mr. le Tourneux, & non pas de Melanchthon, qu'il faut apprendre ce qu'on doit suivre & pratiquer. Et quand on m'opposeroit, ce que je crois vrai, qu'Augustin Valère, Historien de Saint Charles Borromée, Evêque de Verone & Cardinal, dans sa Rhétorique sacrée a profité de Melanchthon sur le point dont je parle, qui regarde les sens figurez du texte sacré, il est aisé de concevoir que tout ce que cet Auteur avoit de bon sur cet article, il le tenoit de la doctrine de l'Eglise.

N'oublions pas de dire que Melanchthon traitant des figures après les tropes, au lieu de suivre la division ordinaire, qui distingue celles de diction & celles de pensées, aime mieux dire qu'il y a des figures de Grammaire dans lesquelles il rappelle encore les tropes; qu'il y en a de pensées, qu'il y en a qui contribuent à la force du discours. Tel est dans ses principes, l'Art de réduire les faits aux questions & aux lieux communs. Telle est l'amplification qui se tire des lieux dialectiques, qu'il par-

court

court tous à cette occasion, comme pour Melanch-
démentir ce qu'il avoit dit de leur inutilité sur l'Invention; Il y ajoute l'usage C. 15. 16.
des sentences, les descriptions, les transitions. Mais sont-ce là des figures?
Quoi qu'il en soit, il regarde les préceptes de la Periode comme une chose qui appartient à la Grammaire, & consacre son dernier chapitre qui est assez court, à traiter de la différence des styles, de leurs caractères & de l'usage qu'on en doit faire. Rien n'est plus glorieux à Cicéron, que les éloges que cet Auteur lui donne dans les dernières pages de son Livre, mais ce n'est pas ici le lieu de les rapporter.

P. 543.

P. 546.

549. 550.

Je finis donc ce chapitre en remarquant que la Rhétorique de Melanchthon, très-courte d'elle-même, est devenue fort longue par les questions & les Scholies que Crusius y a ajoutées pour l'expliquer: preuve certaine de l'estime qu'il en faisoit. Ce Crusius étoit un Professeur de Tubinge, lequel composa cet Ouvrage pour l'usage de ses disciples & l'imprima en 1563. Il paroît homme habile qui avoit étudié les Originaux Grecs & Latins, & qui savoit les Lettres saintes & profanes. Il faut convenir que son Ouvrage est bon & instructif. On peut le voir sur ce qu'il dit de l'Art qu'il faut quelquefois apporter dans la confirmation & dans les preuves. Et si j'ajoute qu'il est un peu long, c'est une vérité qu'il a lui-même reconnue, puisqu'il a
marqué

In Prolegom. p. 124

Melanch-
thon. marqué par-tout , ce qu'il croyoit suffi-
re à la jeunesse ; & qu'il laisse même la
liberté d'en retrancher encore ce qu'on
jugera à propos pour s'accommoder à la
portée des apprentifs.

*Fin de la premiere Partie
du Tom. VIII.*





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

qui rapporte un volume
à la dernière date timbrée
devra payer une amende
de cinq cents, plus deux cents
par jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on
or before the last date stamped
below there will be a fine of five
cents, and an extra charge of two
cents for each additional day.

--	--	--	--	--



